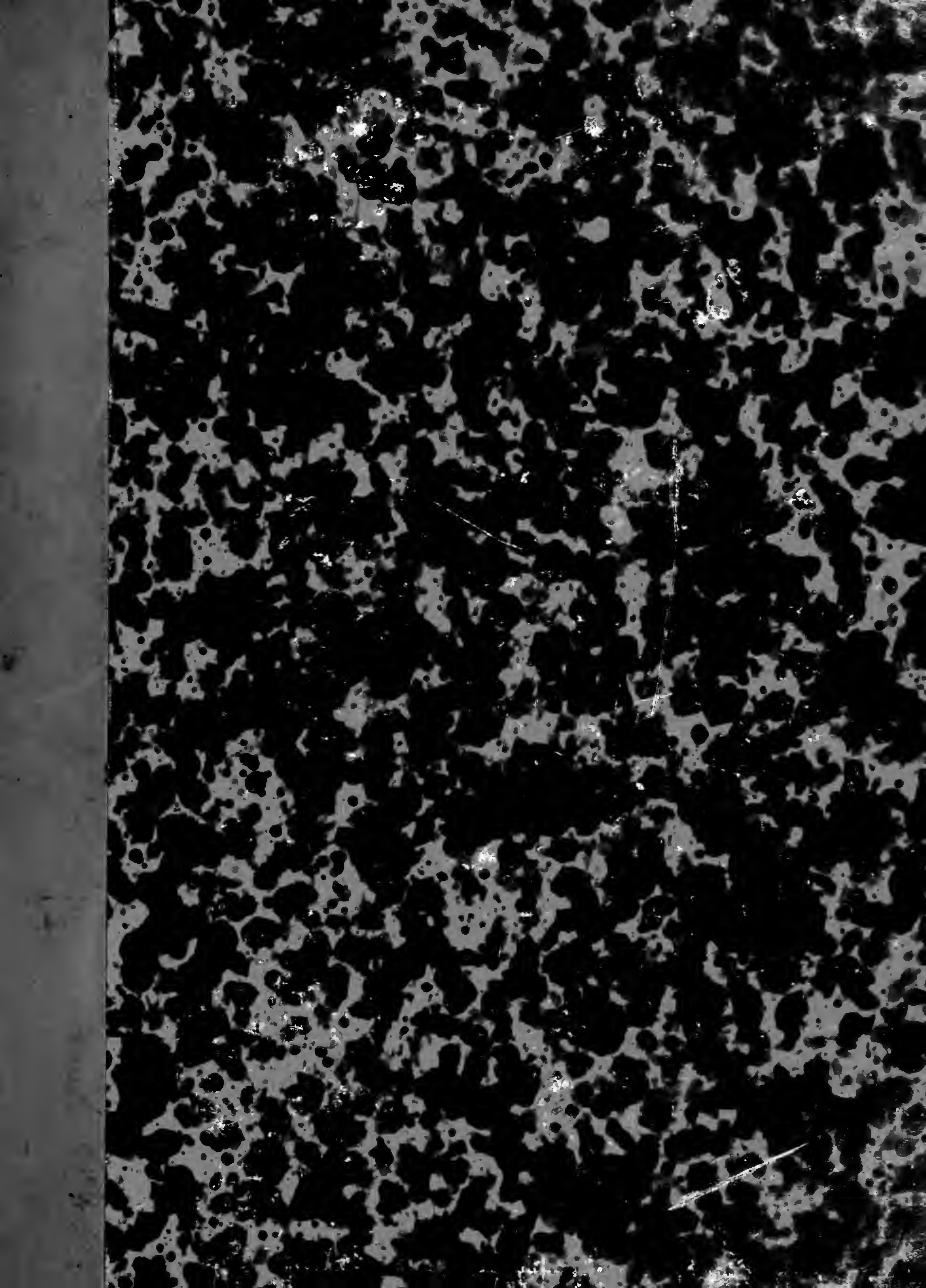
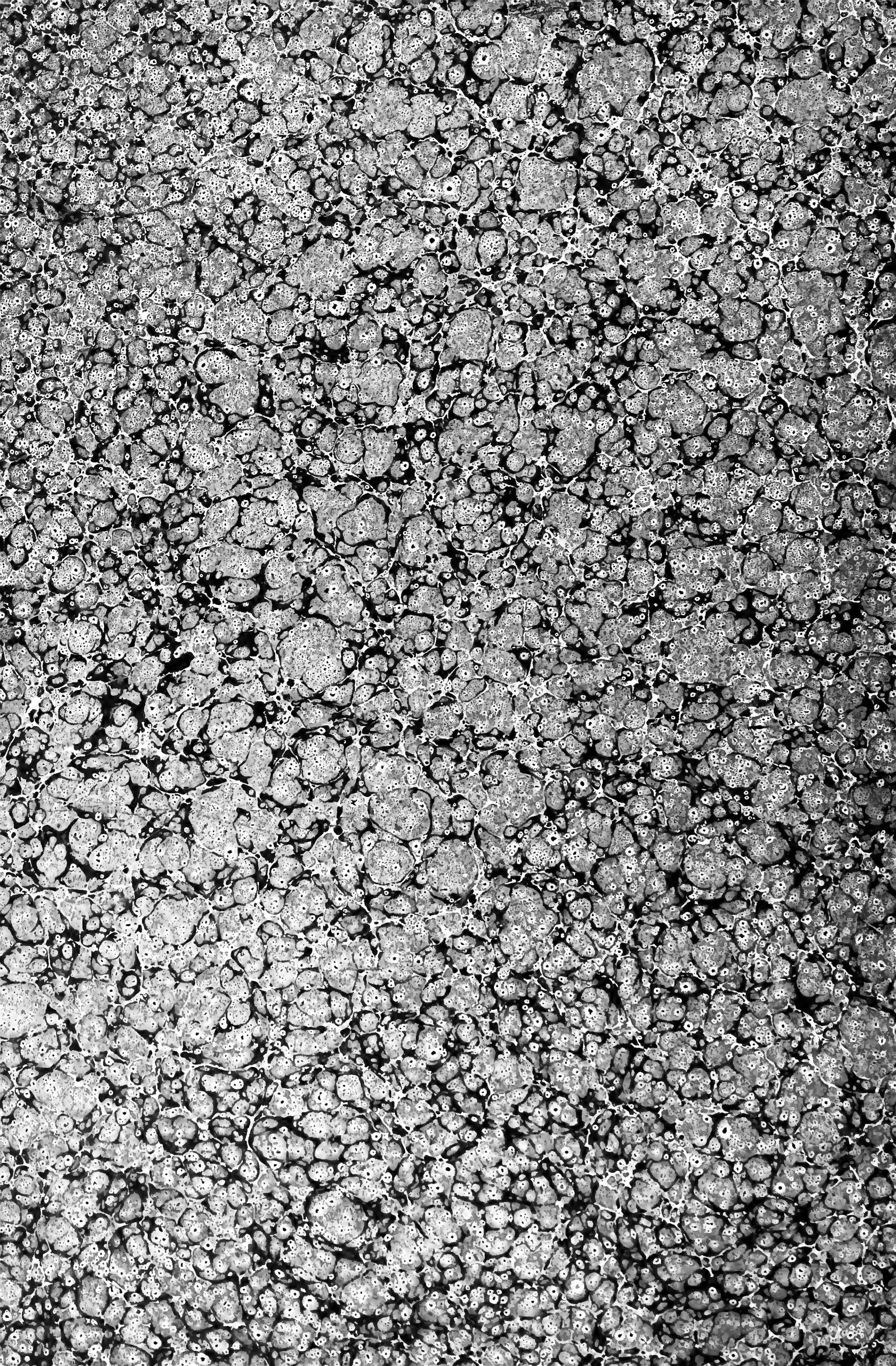






Ouvrage contenant 7 titres

soit = De Paris à Cadix

— = Le Corricolo

— = Le midi de la France

— = Quinze jours au Sinaï

— = Le Véloce

— = La Suisse

— = Une année à Florence



IMPRESSIONS DE VOYAGE

— DE PARIS A CADIX —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

Bayonne, 5 octobre au soir.

Madame,

Au moment de mon départ, vous m'avez fait promettre de vous écrire, non pas une lettre, mais trois ou quatre volumes de lettres. Vous aviez raison. Vous me connaissiez ardent aux grandes choses, oublieux des petites, aimant à donner, mais n'aimant pas à donner pour peu.

J'ai donc promis; et, vous le voyez, en arrivant à Bayonne, je commence à m'acquitter de ma promesse.

Je ne fais point le modeste, madame, et ne me dissimule pas que les lettres que je vous adresse seront imprimées. J'avoue même, avec l'impertinente naïveté qui, selon le caractère de ceux qui me coudoient, me fait des uns de si bons amis et des autres de si chauds ennemis; j'avoue même, dis-je, que je les écris dans cette conviction; mais, soyez tranquille, cette conviction ne changera rien à la forme de mes épîtres. Le public, depuis quinze ans que je me suis mis en relation pour la première fois avec lui, a bien voulu m'accompagner dans les différens sentiers que j'ai parcourus et quelquefois tracés, au milieu de ce vaste labyrinthe de la littérature, désert toujours aride pour les uns, forêt toujours vierge pour les autres. Cette fois encore, je l'espère, il m'accompagnera donc avec sa bienveillance ordinaire dans le chemin familier et capricieux où je lui fais signe de me suivre, et où je vais m'ébattre pour la première fois.

D'ailleurs, le public n'y perdra rien : un voyage comme celui que j'entreprends, sans aucun itinéraire tracé, sans aucun plan suivi, un voyage soumis, en Espagne, aux exigences des routes, en Algérie, au caprice des vents; un pareil voyage se trouvera merveilleusement à l'aise dans la liberté épistolaire, liberté presque sans limite, qui permet de descendre aux détails les plus vulgaires et d'atteindre les sujets les plus élevés.

Enfin, n'y eût-il que cet attrait de jeter ma pensée dans un nouveau moule, de faire passer mon style par un nouveau creuset, de faire étinceler quelque nouvelle facette de cette pierre que je tire de la mine de mon esprit, diamant ou strass, et auquel le temps, cet incorruptible lapidaire, fixera un jour sa valeur; n'y eût-il que cet attrait, dis-je, je

céderais à cet attrait ; l'imagination, vous le savez, madame, est chez moi la fille de la fantaisie, si toutefois elle n'est pas la fantaisie elle-même. Je me laisse donc aller au vent qui me pousse à cette heure, et je vous écris...

Et je vous écris à vous, madame, parce que vous êtes à la fois un esprit grave et enjoué, sérieux et enfantin, correct et capricieux, fort et charmant; parce que votre position dans le monde vous permet, non pas de tout dire, mais de tout entendre ; parce que, mœurs, littérature, politique, arts, et je dirai presque sciences, tout vous est familier; parce qu'enfin, voulez-vous que je vous le dise, ou plutôt que je vous le répète, car je crois vous l'avoir dit bien souvent, parce qu'enfin l'élément le plus nécessaire à cette verve que l'on veut bien me reconnaître parfois est la causerie, cette spirituelle hôtesse de nos salons, que l'on retrouve si rarement au delà des frontières de France, et qu'en vous écrivant ce sera purement et simplement causer encore avec vous. Il est vrai que le public sera en tiers dans notre conversation; mais notre conversation n'en souffrira point. J'ai toujours remarqué que j'avais plus d'esprit que d'habitude, quand je devinais quelque écouteur indiscret debout et l'oreille collée contre la porte.

Reste un seul point, madame : vous fuyez toute publicité et vous avez raison; la publicité de nos jours est souvent l'injure. L'injure pour les hommes n'est qu'un accident; l'injure entre hommes se repousse et se venge. Mais l'injure pour la femme est plus qu'un accident, c'est un malheur ; car, tout en flétrissant celui qui la lui adresse, elle salit toujours celle à qui elle est adressée. Plus une robe est blanche, plus elle fait visible la moindre éclaboussure qui l'atteint.

Voilà donc ce que je vous proposerai, madame. Il y a; dans cette belle Italie que vous aimez tant, trois femmes bénies que trois divins poëtes ont rendues célèbres. Ces femmes se nomment : Béatrice, Laure et Fiametta. Choisissez un de ces trois noms, et ne craignez point que pour cela je me croie jamais Dante, Pétrarque ou Boccace. Vous pouvez avoir comme Béatrice une étoile au front, comme Laure une auréole autour de la tête, ou comme Fiametta une flamme au sein : soyez tranquille, mon orgueil ne s'y brûlera pas.

Ce nom sous lequel je dois vous écrire, vous me le ferez connaître, n'est-ce pas, dans votre prochaine lettre?

Ai-je encore quelque chose du même genre à vous dire? Non, je ne le crois pas.

Eh bien! donc, maintenant que ma petite préface est faite, permettez-moi de vous exposer dans quelles conditions je pars, dans quel but je vous quitte, et dans quelles intentions je reviendrai probablement.

Il existe de par le monde un homme d'une haute intelligence, dont l'esprit a résisté à dix ans d'Académie, l'urbanité à quinze ans de débats parlementaires, la bienveillance à cinq ou six portefeuilles ministériels. Cet homme politique a commencé par être homme de lettres, et, chose rare chez les hommes politiques, il n'est pas devenu, ne faisant plus que des lois, jaloux de ceux qui font encore des livres. Toutes les fois qu'une de ces choses qui, sur l'arbre éternel de l'art, font éclore une fleur ou mûrir un fruit lui est proposée, il la saisit avec empressement, cédant à son premier mouvement, tout au contraire de cet autre homme politique qui n'y cédait jamais, vous savez pourquoi ? Parce que c'était le bon.

Or, cet homme eut un jour l'idée de voir par ses propres yeux cette terre brûlante d'Afrique, que tant de sang féconde, que tant d'exploits immortalisent, que tant d'intérêts opposés attaquent et défendent. Il partit entre deux sessions, et, à son retour, comme cet homme a quelque estime pour moi, il voulut, frappé de la grandeur du spectacle qu'il venait de voir, il voulut, dis-je, que je visse à mon tour ce qu'il avait vu.

Pourquoi voulut-il cela ? vous demandera votre banquier.

Parce que, dans certaines âmes, et celles-là sont celles qui ressentent fortement, sincèrement et profondément, il existe un invincible besoin de faire partager aux autres les impressions qu'elles ont reçues ; il leur semble que ce serait d'un égoïsme étroit et vulgaire de garder pour soi tout seul ces grands étonnemens de la pensée, ces sublimes bondissemens du cœur que toute organisation supérieure ressent devant les œuvres de Dieu ou les chefs-d'œuvre des hommes. Buckingham laissa tomber un diamant magnifique à la place même où Anne d'Autriche lui avait avoué qu'elle l'aimait. Il voulait qu'un autre fût heureux là où il l'avait été lui-même.

Un matin, je reçus donc du ministre voyageur, du ministre académicien, du ministre homme de lettres, une invitation à déjeuner. Il y avait à peu près deux ans que je ne l'avais vu : cela tient à ce qu'il a beaucoup de choses à faire et moi aussi ; sans cela, au risque de ce que pourraient en dire mes amis les républicains, les libéraux, les progressistes, les fouriéristes et les humanitaires, je déclare que je le verrais plus souvent.

Comme je m'en étais douté, l'invitation n'était qu'un prétexte, un moyen de nous trouver en face l'un de l'autre à une table qui ne fût pas tout à fait un bureau. Quant au but, il était de me proposer deux choses : la première, d'assister au mariage de monseigneur le duc de Montpensier en Espagne; la seconde, de visiter l'Algérie.

J'eusse accepté une seule de ces deux choses avec reconnaissance, à plus forte raison les deux choses ensemble.

J'acceptai donc. C'était, vous dira toujours votre banquier, une spéculation fort déraisonnable, car je laissais *Balsamo* au tiers publié, mon théâtre à peu près bâti.

Que voulez-vous, madame, je suis ainsi fait, et votre banquier aura grand'peine à me corriger. C'est bien certainement moi qui mets au monde l'idée qui éclôt dans ma tête; mais, à peine éclose, cette fille ambitieuse de ma pensée, au lieu d'en sortir comme Minerve, s'y établit, s'y loge, s'y cramponne, s'empare de mon esprit, de mon cœur, de mon âme, de toute ma personne enfin, et d'esclave docile qu'elle devait être, devenant maîtresse absolue, elle me fait faire quelques-unes de ces belles sottises que les sages blâment, que les fous applaudissent, et que les femmes récompensent parfois.

Je pris donc cette résolution de laisser là *Balsamo*, et d'abandonner, momentanément du moins, mon théâtre.

Ce n'est pas sans intention, vous le pensez bien, madame, que je fais précéder le substantif *théâtre* du pronom possessif *mon*.

En bonne logique, j'aurais dû dire *notre* théâtre, je le sais bien ; mais, que voulez-vous, je suis comme ces imbéciles de pères qui ne peuvent se déshabituer de dire *mon fils*, quoique l'enfant ait été allaité par une nourrice et élevé par un professeur.

A ce propos, laissez-moi faire une légère digression à l'endroit de ce pauvre théâtre, sur lequel on a déjà dit tant de sottises, lesquelles ne nuiront pas, je l'espère, à celles que l'on compte en dire encore.

Ce que je vais vous raconter, c'est ce que personne n'a jamais bien su, c'est-à-dire le secret de sa naissance, le mystère de son incarnation. Tout enfantement est curieux. Ecoutez-moi donc quelques instans · nous reviendrons à Bayonne ensuite, et, je vous le promets, ce soir, sans faute, à moins que la malle-poste ne se brise, nous partirons pour Madrid.

Vous rappelez-vous, madame, la première représentation des *Mousquetaires*, non pas des *Mousquetaires de la Reine*, qui n'a jamais eu de mousquetaires, mais des mousquetaires du roi?... C'était à l'Ambigu que la chose se passait, et Son Altesse le duc de Montpensier y assistait.

Tout au contraire de mes confrères les auteurs dramatiques, qui, à l'heure suprême, se font juger par contumace en se cachant derrière les portans des coulisses ou derrière la toile du fond, se hasardant seulement sur quelque praticable quand un applaudissement les sollicite, ou un coup de sifflet les inquiète; moi, tout au contraire d'eux, j'affronte de la salle applaudissemens ou sifflets, et cela avec, je ne dirai pas une indifférence, mais avec un calme si parfait, qu'il m'est arrivé, ayant donné dans ma loge l'hospitalité à quelque voyageur inconnu, égaré dans les corridors, de quitter ce voyageur inconnu à la fin du spectacle, ou plutôt d'être quitté par lui, sans qu'il se doutât qu'il avait passé la soirée avec l'auteur même de la pièce qu'il avait applaudie ou sifflée.

J'étais donc dans une loge en face de Son Altesse, à qui je n'avais jamais eu l'honneur de parler, et je m'amusais, chose bien permise à un auteur, on en conviendra, à suivre sur le jeune visage royal, encore soumis aux impressions primesautières de la jeunesse, les différentes émotions bonnes ou mauvaises qui faisaient éclore un sourire sur ses lèvres ou passer un nuage sur son front.

Vous êtes-vous quelquefois, madame, en vous préoccupant d'un seul objet, à l'exclusion des autres objets environnans, enfoncée dans une rêverie telle que vos yeux cessaient de voir et vos oreilles d'entendre, à ce point que tout, excepté cet objet privilégié de vos regards, disparaissait autour de vous? Oui! n'est-ce pas, cela vous est arrivé, et ce n'étaient pas les momens où vous viviez le moins que ces momens où vous paraissiez ne plus vivre.

C'est qu'en effet la vue du royal jeune homme réveillait en moi tout un monde de souvenirs.

Il a existé, hélas! il y a déjà longtemps de cela, un homme que j'aimais, comme on aime à la fois son père et son enfant, c'est-à-dire du plus respectueux et du plus profond de tous les amours. Comment avait-il presque de prime-abord conquis sur moi cette suprême influence? Je l'ignore. J'eusse donné ma vie pour racheter la sienne, voilà tout ce que je sais.

Lui-même aussi m'aimait quelque peu, j'en suis certain, sans cela m'eût-il accordé tout ce que je lui demandais? Il est vrai que je ne lui demandais que de ces choses qui font celui qui accorde presque l'obligé de celui qui demande. Dieu seul sait combien d'aumônes mystérieuses et saintes j'ai répandues en son nom. Il y a, à l'heure qu'il est, un cœur qui bat et qui serait glacé, une bouche qui prie et qui serait muette, si nous ne nous étions pas rencontrés sur le même chemin, et si, seul, je n'avais pas crié grâce quand tous les autres criaient justice.

Il y a des malheureux qui ne croient à rien, des énervés qui doutent sans cesse de la force, des eunuques de cœur qui cherchent la raison des choses viriles, et qui calomnient toute chose virile qu'ils ne comprennent pas. Ceux-là ont découvert, les uns que cet homme me faisait une pension de douze cents francs, les autres qu'il m'avait, d'une seule fois, fait don de cinquante mille écus. Et, Dieu me pardonne! ils ont écrit cela quelque part, je ne sais où. Ce que j'ai reçu de lui pendant toute sa vie, hélas trop courte! madame, je vais vous le dire : J'en ai reçu un bronze, le soir de la représentation de *Caligula*, et le lendemain de ses noces un paquet de plumes.

Il est vrai que ce bronze était un original de Barye, et qu'avec ce paquet de plumes j'ai écrit *Mademoiselle de Belle-Isle.*

Hamlet avait bien raison de dire :

— *Man delights not me!* L'homme ne me plaît pas, si toutefois méritent le nom d'homme ceux qui écrivent de pareilles infamies.

Voilà quels souvenirs s'agitaient en moi et fixaient mes yeux sur le prince. Cet autre prince, c'était son frère.

Tout à coup, je vis monsieur le duc de Montpensier se reculer et pâlir. Je cherchai la cause de la sensation pénible qu'il venait d'éprouver; mes yeux se reportèrent de sa loge au théâtre, et je n'eus besoin que d'un regard pour comprendre.

L'artiste qui jouait le rôle d'Athos, au lieu de la goutte de sang qui devait, au moment où tombe la tête de Charles Ier, filtrer à travers les planches de l'échafaud, et venir étoiler son front, s'était fait une tache sanglante qui lui couvrait la moitié du visage.

C'était à cet aspect que le prince avait fait ce mouvement de répulsion.

Il me serait impossible de vous dire, madame, quelle impression pénible je ressentis à la vue de ce mouvement qu'il n'avait pu réprimer. Toute la salle éclatant en sifflets m'eût moins préoccupée

Je m'élançai hors de ma loge; je courus à la sienne. Je demandai le docteur Pasquier, qui était près de lui. Il sortit. « Pasquier, lui dis-je, annoncez de ma part au prince que demain le tableau de l'échafaud aura disparu. »

Que vous dirai-je, madame, ou plutôt que dirai-je à ces gens dont je vous parlais tout à l'heure? Il y a entre les organisations d'élite une entente sympathique qui leur fait remonter la chaîne tout entière d'une pensée, pourvu que l'extrémité du dernier chaînon les effleure. Le prince, qui ne m'avait jamais vu aux Tuileries, où je ne suis jamais entré qu'une seule fois, le 29 juillet 1830, le prince se souvint de quelle façon désintéressée j'aimais son frère; il comprit le sentiment qui m'avait fait, sur sa tombe fatale et prématurée, briser ces relations que j'eusse pu rattacher peut-être à quelques-uns de ceux qui lui survivaient; il avait entendu le cri de douleur et d'adieu que je lui avais jeté avec toute la France; puis il m'avait vu m'éloigner, renoncer à toute influence, rentrer, prêt à de nouvelles luttes, dans ce royaume de l'art, où mon ambition est d'être prince aussi, moi.

Il désira me connaître. Le docteur Pasquier fut notre intermédiaire. Huit jours après je me trouvais à Vincennes, causant avec monsieur le duc de Montpensier, et oubliant pour la première fois, pendant quelques minutes, que le duc d'Orléans, ce prince si éminemment artiste, était mort.

Le résultat de cette conversation fut un privilége de théâtre promis par monsieur le comte Duchâtel à la personne que je choisirais.

J'avais, pendant notre répétition des *Mousquetaires*, fait connaissance avec monsieur Hostein. J'avais pu apprécier

ses facultés administratives, ses études littéraires, et surtout son ambition de transporter au milieu des classes populaires une littérature qui pût les instruire et les moraliser.

Je proposai à monsieur Hostein d'être le directeur du nouveau théâtre qu'on allait élever. Il accepta.

Vous savez le reste, madame ; vous avez vu tomber l'hôtel Foulon, et vous verrez bientôt, sous l'habile ciseau de Klagmann, sortir de ses ruines l'élégante façade qui résumera en pierre mon immuable pensée. L'édifice est appuyé sur l'art antique, la tragédie et la comédie, c'est-à-dire sur Eschyle et Aristophane. Ces deux génies primitifs soutiennent Shakespeare, Corneille, Molière, Racine, Calderon, Goëthe et Schiller, Ophélie et Hamlet, Faust et Marguerite, représentent, au milieu de la façade, l'art chrétien, comme les deux cariatides du bas représentent l'art antique. Et le génie de l'esprit humain montre du doigt le ciel à l'homme, dont le visage sublime, au dire d'Ovide, a été fait pour regarder le ciel.

Cette façade explique tous nos projets littéraires, madame ; notre théâtre, que certaines convenances ont fait nommer *Théâtre-Historique*, serait nommé plus justement *Théâtre-Européen*; car, non-seulement la France y régnera en souveraine, mais toute l'Europe sera, comme les anciens seigneurs féodaux qui venaient rendre hommage à la tour du Louvre, forcée d'y entrer en tributaire. A défaut de ces grands maîtres que l'on nomme Corneille, Racine et Molière, et qui sont inhumés dans leur tombeau royal de la rue de Richelieu, nous aurons ces puissans génies que l'on nomme Shakespeare, Calderon, Goëthe, Schiller ! Et *Hamlet*, *Othello*, *Richard III*, le *Médecin de son Honneur*, *Faust*, *Goetz de Berlichingen*, *Don Carlos*, et les *Piccolomini*, nous aideront, escortés des œuvres contemporaines, à nous consoler de l'absence forcée du *Cid*, d'*Andromaque* et du *Misanthrope*.

Voilà notre prospectus de granit, madame; si quelqu'un y ment, ce ne sera pas moi.

Ceci posé en passant, madame, je reviens, non pas comme je vous l'ai dit, à Bayonne, mais à Saint-Germain. En quittant la vieille ville hospitalière pour aller chez mon ministre, je ne savais pas la veille que je dusse jamais partir. En y revenant, j'avais déjà fixé mon départ au lendemain. Il n'y avait pas de temps à perdre. Vingt-quatre heures, dans toutes les positions, et surtout dans celle où je me trouvais en ce moment, sont une courte introduction à un voyage de trois ou quatre mois.

D'ailleurs, je comptais bien partir en bonne compagnie. Le voyage seul, à pied, avec le bâton à la main, convient à l'étudiant insoucieux ou au poëte rêveur. J'ai malheureusement passé cet âge où l'hôte des universités mêle sur les grandes routes son chant joyeux aux grossiers jurons des rouliers ; et si je suis poëte, je suis poëte actif, homme de combat et de lutte d'abord, rêveur après la victoire ou la défaite, voilà tout.

Il y avait, au reste, à peu près six mois que cette idée d'un voyage en Espagne avait déjà comme un rêve illuminé une de nos soirées. Nous trouvant réunis, Giraud, Boulanger, Maquet, mon fils et moi, sur cet espace compris au bout de mon jardin, entre mon cabinet de travail d'été et la maison d'hiver de mes singes, nous avions laissé d'abord notre regard se perdre sur cet immense horizon qui embrasse depuis Luciennes jusqu'à Montmorency, six lieues du plus charmant pays qui soit au monde ; et, comme il est dû caractère de l'homme de désirer juste le contraire de ce qu'il a, nous nous étions mis, au lieu de cette fraîche vallée, de ce fleuve coulant à pleins bords, de ces coteaux boisés d'arbres aux feuilles vertes et ombreuses, nous nous étions mis à désirer l'Espagne avec ses sierras rocheuses, avec ses rivières sans eau et avec ses plaines sablonneuses et arides. Alors, dans un moment d'enthousiasme, nous avions, en nous emboîtant comme les Horaces de monsieur David, fait le serment d'aller en Espagne tous les six ensemble.

Puis, naturellement, les événemens s'étaient écoulés, tous contraires à ceux que nous attendions, et j'avais complétement oublié le serment et presque l'Espagne, quand un beau matin, trois mois après cette soirée, Giraud et Desbarolles étaient venus, en costume de voyageurs, frapper à ma porte pour me demander si j'étais prêt. Ils m'avaient trouvé roulant ce rocher de Sysiphe qui, tous les jours repoussé par moi, retombe tous les jours sur moi. J'avais un instant levé les yeux de mon papier, j'avais un instant reposé ma plume sur mon bureau, je leur avais donné quelques adresses, je leur avais offert quelques recommandations, je les avais embrassés en soupirant, enviant cette liberté de mes premiers jours qu'ils ont conservée, eux, que j'ai perdue, moi. Enfin, je les avais reconduits jusqu'à la porte, je les avais suivis des yeux jusqu'au détour de la rue, et j'étais remonté pensif, insensible aux caresses de mon chien, sourd aux cris de mon perroquet ; j'avais rapproché mon fauteuil de la table éternelle à laquelle je suis enchaîné; j'avais repris ma plume, rivé de nouveau mon regard sur mon papier ; puis la tête avait repris son active pensée, la main son agile travail, et *Joseph Balsamo*, commencé depuis huit jours, s'était impitoyablement remis à son œuvre de régénération ; sans compter que le théâtre, sorti de terre au grand étonnement du peuple parisien, qui avait reçu je ne sais d'où des billets de faire part de sa mort presque en même temps que ceux que j'avais envoyés de sa naissance, commençait à pousser comme un immense champignon au milieu des décombres de l'hôtel Foulon, qu'il soulevait déjà avec sa tête.

Et voyez, grâce à un de ces caprices qui ont fait, par des élémens tout opposés, du hasard un dieu presque aussi puissant que le destin, voilà qu'un événement inattendu venait m'arracher à mon roman et à mon théâtre pour me pousser vers cette Espagne désirée, mais déjà mise par moi au rang de ces pays fantastiques qu'on ne visite que lorsqu'on s'appelle Giraud ou Gulliver, Desbarolles ou Aroun-al-Raschild.

Vous me connaissez, madame; vous savez que je suis l'homme aux rapides résolutions. Les décisions les plus importantes de ma vie n'ont jamais amené chez moi une hésitation de dix minutes. En remontant la rampe de Saint-Germain, j'avais rencontré mon fils, et lui avais proposé de partir avec moi, ce qu'il avait accepté. En rentrant chez moi, j'écrivis à Maquet et à Boulanger pour leur faire la même proposition.

J'envoyai ces deux lettres par un domestique : l'une à Chatou, l'autre rue de l'Ouest. J'avouerai qu'elles avaient pris la forme d'une circulaire. Je n'avais pas le temps de varier mes phrases. D'ailleurs, elles étaient adressées à deux hommes qui tiennent une place égale dans mon esprit et dans mon cœur.

Elles étaient conçues en ces termes, et n'offraient d'autre variante que celle que le lecteur remarquera naturellement sans que je prenne la peine de la lui indiquer

« Cher ami,

» Je pars demain soir pour l'Espagne et pour l'Algérie, veux-tu / voulez-vous venir avec moi ?

» Si, oui, tu n'as à te / vous n'avez à vous préoccuper que d'une malle, seulement choisis / choisissez le récipient le plus petit possible.

» Je me charge de tout le reste.

» A toi, / » A vous, Al. Dumas. »

Mon domestique trouva Maquet dans l'île de Chatou, assis sur l'herbe de monsieur d'Aligre, et pêchant le poisson du gouvernement. Seulement, tout en pêchant, il écrivait, et comme en ce moment sans doute il alignait une de ces belles et bonnes pages que vous connaissez, il avait complétement oublié les trois ou quatre engins de destruction dont il était entouré, et au lieu que ce fussent ses lignes qui amenaient les carpes sur le rivage, c'étaient les carpes qui emmenaient ses lignes dans l'eau.

Paul arriva à temps ; — je vous ferai plus tard la biographie de Paul, madame ; — Paul arriva à temps pour arrêter une superbe canne de roseaux (*arundo donax*), laquelle descendait le fil de l'eau avec la rapidité d'une flèche, emportée par une carpe qui avait des affaires très pressantes au Havre.

Maquet rajusta son roseau à moitié démanché, ferma son petit portefeuille de pêche, décacheta ma lettre, ouvrit de grands yeux, lut et relut les six lignes qui la composaient, récolta ses quatre engins, et reprit le chemin de Chatou pour s'occuper activement de trouver une malle de la dimension demandée. Il acceptait.

Il va sans dire qu'avant que Maquet ne fût au bout de l'île, la carpe était déjà à Meulan ; elle allait d'autant plus vite qu'elle n'avait besoin de rien prendre ; elle avait déjeuné en passant avec le blé que Maquet lui avait offert, et l'hameçon qu'elle s'était approprié sans doute à titre de digestif.

Paul reprit le chemin de fer, abandonné un instant pour son excursion pédestre à l'intérieur, et arriva rue de l'Ouest, nº 16. Là, il trouva Boulanger rêvant en face d'une grande toile blanche ; c'était son tableau d'exposition pour l'an de grâce 1847. Il devait représenter une adoration des trois mages.

Tout à coup Boulanger vit une forme noire se dessiner sur cette toile blanche, il crut que c'était le roi éthiopien Melchior qui avait l'obligeance de venir poser en personne.

Ce n'était que Paul.

Mais Paul apportait une lettre de moi, et il fut aussi gracieusement reçu que si sa tête d'ébène eût porté la couronne de Sabah-la-Noire.

Boulanger déposa sa palette sur laquelle il venait d'assortir les couleurs, mit en travers de sa bouche son pinceau, vierge encore du futur chef-d'œuvre, prit ma lettre des mains de Paul, la décacheta, se pinça pour savoir s'il était bien éveillé, interrogea Melchior, s'assura que la proposition était sérieuse, et se laissa tomber, pour réfléchir, sur le fauteuil où il avait déposé sa palette.

Au bout de cinq minutes, ses réflexions étaient faites, et il explorait son atelier pour tâcher de découvrir derrière quelque toile oubliée une malle convenable à la situation.

Le lendemain, à six heures précises, tout le monde était dans la cour des diligences Laffitte et Caillard.

Vous savez le tableau que présente la cour des diligences en général à six heures du soir, n'est-ce pas ? Désaugiers a fait un fort charmant couplet là-dessus, que vous ne connaissez pas, car vous étiez née à peine que ce pauvre Désaugiers était mort.

Chacun de nous avait ses adieux à faire ; on entendait, comme dans ce premier cercle de l'enfer dont parle Dante, des paroles sans suite qui frissonnaient dans l'air ; on voyait des bras sortir des voitures ; on entendait des cris de rappel, chaque fois qu'à la voix du conducteur toujours impatient l'un de nous s'avançait vers la diligence. Chacun faisait ses recommandations, auxquelles on répondait par des protestations et des promesses. Au milieu de ces agitations, six heures sonnèrent ; les bras les plus obstinés furent obligés de se détendre ; il y eut un redoublement de larmes, une augmentation de sanglots, une recrudescence de soupirs. Je donnai l'exemple en m'élançant dans l'intérieur, Boulanger me suivit, Alexandre vint après, enfin Maquet monta le dernier, en recommandant qu'on lui écrivît à Burgos, à Madrid, à Grenade, à Cordoue, à Séville et à Cadix ; pour le reste du voyage, il devait donner des instructions ultérieures.

Quant à Paul, comme il n'avait d'adieux à faire à personne, il était depuis longtemps installé près du conducteur.

Un quart d'heure après, une mécanique fort habilement organisée nous soulevait de notre train et nous déposait mollement sur notre truc.

Aussitôt, la locomotive fit entendre son âcre respiration ; l'immense machine s'ébranla ; on entendit la grinçante trépidation du fer ; les lanternes passèrent à notre gauche et à notre droite, rapides comme les torches qu'emportent les lutins pendant une nuit de sabbat, et tout en laissant une longue traînée de feu sur notre route, nous roulâmes vers Orléans.

II.

Bayonne, 5 octobre 1846.

Je vous ai tant parlé de moi dans ma dernière lettre, qu'à peine y ai-je trouvé une petite place à donner à mes compagnons. Laissez-moi vous en dire deux mots. Giraud vous les fera connaître sous le rapport physique, à moi le côté moral.

Louis Boulanger est ce peintre rêveur que vous connaissez, toujours accessible au beau, sous quelque aspect qu'il se présente, admirant presque à un degré égal la forme avec Raphaël, la couleur avec Rubens, la fantaisie avec Goya. Pour lui, toute grande chose est grande, et, au contraire de ces pauvres esprits dont l'œuvre stérile est d'abaisser sans cesse, lui se laisse prendre sans combat, s'incline devant l'œuvre des hommes, tombe à genoux devant l'œuvre de Dieu, admire ou prie. Homme d'études, élevé dans son atelier, ayant passé sa vie dans le culte de l'art, il n'a aucune des habitudes violentes nécessaires à un voyageur. Jamais il n'a monté à cheval, jamais il n'a touché une arme à feu ; et cependant, j'en suis certain, madame, vous le verrez, si l'occasion s'en présente dans le cours de ce voyage, enfourcher la selle comme un *picador*, et faire le coup de fusil comme un *escopetero*.

Quant à Maquet, mon ami et mon collaborateur, vous le

connaissez moins, madame, Maquet étant, après moi, l'homme qui travaille peut-être le plus au monde, sort peu, se montre peu, parle peu : c'est à la fois un esprit sévère et pittoresque, chez lequel l'étude des langues antiques a ajouté la science sans nuire à l'originalité. Chez lui, la volonté est suprême, et tous les mouvemens instinctifs de sa personne, après s'être fait jour par un premier éclat, rentrent, presque honteux de ce qu'il croit une faiblesse indigne de l'homme, dans la prison de son cœur, comme ces pauvres enfans que le maître surprend faisant l'école buissonnière, et qu'il fait impitoyablement rentrer à la classe, le martinet à la main. Ce stoïcisme lui donne une espèce de raideur morale et physique, qui, avec des idées exagérées de loyauté, constituent les deux seuls défauts que je lui connaisse. Au reste, familier avec tous les exercices du corps et apte à toutes les choses pour lesquelles il est besoin de persévérance, de sang-froid et de courage.

Que vous dirai-je de mon fils, que vous gâtez si obstinément, que, s'il ne vous appelait pas sa sœur, il vous appellerait sa mère. Il est venu au monde à cette heure douteuse où il ne fait plus jour et où il ne fait pas encore nuit ; aussi, l'assemblage d'antithèses qui forme son étrange — moi — est-il un composé de lumière et d'ombre ; il est paresseux, il est actif ; il est gourmand et il est sobre, il est prodigue et il est économe, il est défiant et il est crédule, il est blasé et il est candide, il est insoucieux et il est dévoué, il a la parole froide et il a la main prompte, il se moque de moi de tout son esprit et m'aime de tout son cœur. Enfin, il se tient toujours prêt à me voler ma cassette comme Valère, ou à se battre pour moi comme le Cid.

D'ailleurs, possédant la verve la plus folle, la plus entraînante, la plus obstinée que j'aie jamais vue étinceler aux lèvres d'un jeune homme de vingt et un ans, et qui, pareille à une flamme mal enfermée, se fait jour incessamment dans la rêverie comme dans l'agitation, dans le calme comme dans le danger, dans le sourire comme dans les pleurs.

Au reste, montant résolument à cheval, tirant suffisamment l'épée, le fusil, le pistolet, et dansant d'une façon supérieure toutes les danses de caractère qui se sont introduites en France depuis le trépas de l'anglaise et l'agonie de la gavotte.

De temps en temps, nous nous brouillons, et, comme l'enfant prodigue, il prend sa légitime et quitte la maison paternelle : ce jour-là, j'achète un veau et je l'engraisse, bien certain qu'avant un mois il en reviendra manger sa part.

Il est vrai que les mauvaises langues disent que c'est pour le veau qu'il revient et non pas pour moi, mais je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

Maintenant passons à Paul. Puisque vous voulez non-seulement nous suivre sur la carte, mais encore nous voir là où nous serons et comme nous serons, avec les yeux du souvenir, il faut donc que je vous rappelle Paul.

Paul est un être à part, madame, et qui mérite une mention toute particulière. D'abord, Paul ne s'appelle pas Paul, il s'appelle Pierre ; je me trompe, il ne s'appelle pas Pierre, il s'appelle Eau de Benjoin ; cette triple appellation désigne un seul individu, noir de peau, Abyssin de naissance, cosmopolite de vocation.

Comment cette goutte de senteur est-elle éclose au penchant des monts Samen, entre les rives du lac Dembea et les sources du fleuve Bleu ? C'est ce qu'il aurait grand'peine à dire lui-même, et par conséquent ce que je ne vous dirai pas. Vous saurez seulement qu'un matin un gentleman-traveller, qui venait de l'Inde par le golfe d'Aden, et qui, après avoir remonté le fleuve Anaso, passait par Emfras et Gondar, vit le jeune Eau de Benjoin dans cette dernière ville, en eut envie, et l'acheta moyennant une bouteille de rhum

Eau de Benjoin le suivit donc, pleura trois jours son père, sa mère et sa maison ; puis, la variété des objets amena la distraction, la distraction l'oubli, et, au bout de huit jours, c'est-à-dire en arrivant aux sources de la rivière Rahad, il était à peu près consolé.

L'Anglais descendit la rivière Rahad depuis Abou-Harad, où elle se jette dans le fleuve Bleu, jusqu'à Halfay, où le fleuve Bleu se jette dans le Bahr-el-Abiad ; deux mois après ils étaient au Caire.

Eau de Benjoin resta six ans avec son gentleman-traveller. Pendant ces six ans, il parcourut l'Italie et apprit un peu d'italien ; la France, et apprit un peu de français ; l'Espagne, et apprit un peu d'espagnol ; l'Angleterre, et apprit un peu d'anglais. Eau de Benjoin se trouvait très bien de cette vie nomade, qui lui rappelait celle de ses ancêtres, les rois pasteurs. Aussi n'eût-il jamais quitté son Anglais, mais ce fut son Anglais qui le quitta. Le pauvre homme avait tout vu, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, et même la Nouvelle-Zélande ; il n'avait plus rien à faire dans ce monde, il résolut de visiter l'autre. Un matin qu'il n'avait pas sonné à son heure habituelle, Eau de Benjoin entra dans sa chambre : l'Anglais s'était pendu avec le cordon de sonnette. Voilà pourquoi il n'avait pas sonné.

Eau de Benjoin aurait pu faire des économies au service de son Anglais, car son Anglais était généreux. Mais Eau de Benjoin n'est pas économe. En véritable fils de l'Equateur, il aime tout ce qui brille au soleil : strass ou diamant, verre ou émeraude, cuivre ou or, peu lui importe. Il acheta donc tant qu'il eut de l'argent, entremêlant ses emplettes de quelques gorgées de rhum, car Eau de Benjoin aime fort le rhum, et si jamais il retourne au pied des monts Samen, sur les rives du lac Dembea, près des sources du fleuve Bleu, il est capable de vendre son fils au même prix que son père avait vendu le sien.

Quant Eau de Benjoin se fut séparé de son dernier écu, il comprit qu'il était temps de chercher une nouvelle condition : il chercha ; et, comme il a l'œil bon, le sourire naïf et les dents blanches, il ne resta pas longtemps sur le pavé.

Son nouveau maître fut un colonel français, qui l'emmena en Algérie. Là, Eau de Benjoin se trouva en famille. Les Arabes d'Afrique, dont il parle la langue avec toute la pureté des souches primitives, le regardèrent comme un frère un peu plus foncé qu'eux en couleur, voilà tout ; et Eau de Benjoin passa en Algérie cinq années heureuses, pendant lesquelles, touché par la grâce du Seigneur, il se fit baptiser sous le nom de Pierre, pour se réserver sans doute la faculté de renier trois fois Dieu, comme a fait son saint patron.

Malheureusement pour Eau de Benjoin, son colonel fut mis à la retraite. Il revint en France pour réclamer contre cette ordonnance ; malgré ses réclamations, l'ordonnance fut maintenue. Le colonel se trouva réduit à la demi-solde. Cette réduction dans son revenu en amena une dans son domestique, et Paul se retrouva sur le pavé.

Il va sans dire qu'il n'avait pas plus économisé près de son colonel que près de son Anglais.

Mais il avait fait une belle connaissance : cette connaissance, c'était Chevet. Chevet me le recommanda comme un valet de chambre précieux : parlant quatre langues, sans compter la sienne, bon à pied, bon à cheval, et n'ayant qu'un

seul défaut, c'était de perdre tout ce qu'on lui confiait, voilà tout.

Il s'agissait seulement de ne lui rien confier, et alors c'était la perle des domestiques. Quant à son goût prononcé pour le rhum, Chevet ne m'en dit pas un mot, devinant sans doute que je m'en apercevrais bien tout seul.

Chevet se trompait. Je voyais bien de temps en temps Eau de Benjoin rouler de gros yeux, qui, au lieu d'être blancs, étaient jaunes; je remarquais bien qu'il appuyait d'une façon plus prononcée son petit doigt à la couture de sa culotte; j'entendais bien qu'il mêlait confusément l'anglais, le français, l'espagnol et l'italien; mais je sais les nègres d'un tempérament fort bilieux; cette pose toute militaire me semblait un dernier hommage rendu à son colonel; je comprenais enfin que lorsqu'on parle quatre langues, sans compter la sienne, il est permis de dire *yes* pour *si* et *no* pour *non*, et je continuais à ne rien confier à Eau de Benjoin, si ce n'est la clef de la cave, que, contrairement à ses habitudes, il n'avait jamais perdue.

Cependant, un jour que j'étais parti pour une chasse, où je devais rester toute une semaine, et de laquelle j'étais revenu le lendemain, je rentrai sans être attendu, et, selon mon habitude, quand je rentrai j'appelai Paul.

Ah! il faut vous dire, puisque vous savez déjà comment Eau de Benjoin s'était appelé Pierre, il faut vous dire maintenant comment Pierre s'était appelé Paul.

J'avais déjà, à la maison, un jardinier du nom de Pierre, qui se trouva blessé qu'un moricaud portât le même nom que lui. Je lui proposai de s'appeler autrement, lui offrant en échange de son prénom les syllabes les plus euphoniques du calendrier. Mais il refusa obstinément, invoquant son ancienneté dans la maison, et la suprématie que devait lui donner naturellement sur le nouveau venu son titre d'homme à peau blanche. Je posai le cas devant Paul, qui répondit qu'ayant déjà changé une première fois de nom, peu lui importait d'en changer une seconde; seulement, il désirait ne pas déchoir, et me priait de lui choisir, dans la hiérarchie céleste, un patron aussi distingué que celui qu'il s'était choisi lui-même. Je ne voyais comme égal d'un apôtre qu'un autre apôtre, que le glaive qui valût la clef, que saint Paul qui ne fût point inférieur à saint Pierre. Je proposai donc à Eau de Benjoin de se nommer Paul, et Eau de Benjoin accepta.

Moyennant cette concession, la paix se rétablit entre Pierre et Paul.

En rentrant de la chasse, j'appelai donc Paul.

Paul ne répondit pas.

J'ouvris la porte de sa chambre, craignant qu'il ne se fût pendu, comme son ancien maître.

Je fus vite rassuré. Paul avait adopté non pas la position perpendiculaire, mais la position horizontale.

Il était couché sur son lit, aussi raide et aussi immobile qu'un soliveau. Je crus d'abord qu'il était trépassé, non pas de suicide, mais de mort naturelle. Je l'appelai, il ne répondit pas; je le secouai, il ne bougea point; je le soulevai par les épaules, comme Pierrot soulève Arlequin, pas une articulation ne plia; je le posai sur ses jambes, ses jambes vacillèrent; je l'appuyai contre le mur, il se tint debout.

Cependant, pendant cette dernière évolution, j'avais remarqué que Paul faisait des efforts pour parler; cela me rassura. En effet, peu à peu il ouvrit de gros yeux fixes, remua les lèvres et dit :

— Pourquoi me lève-t-on?

Tout en maintenant Paul, j'appelai Pierre.

Pierre entra.

— Ah çà! Paul est-il fou? demandai je.

— Non, monsieur, Paul est ivre.

Et il s'en alla.

Je savais que Pierre avait gardé une dent contre Paul depuis cette malheureuse proposition de changer de nom que j'avais eu l'imprudence de lui faire, aussi j'écoutais rarement les fréquens rapports qu'il me faisait contre lui. Mais cette fois l'accusation me paraissait si probable qu'elle illumina mon esprit. Cependant, me rappelant qu'il est certain pays où l'on ne punit pas l'accusé sans l'aveu du coupable, je me retournai vers Paul, et le maintenant toujours du doigt contre la muraille :

— Paul, lui demandai-je, est-il vrai que vous êtes ivre?

Mais Paul avait déjà refermé la bouche et les yeux. Paul ne répondit pas, il s'était rendormi.

Cette somnolence me parut plus convaincante que tous les aveux du monde. J'appelai le cocher, je lui dis de coucher Paul sur son lit, et de me prévenir quand Paul serait éveillé.

Vingt-quatre heures après, le cocher entra dans ma chambre et m'annonça que Paul venait de rouvrir les yeux.

Je descendis, prenant tout le long de l'escalier mon visage le plus sévère, et j'annonçai à Paul qu'il n'était plus à mon service.

Dix minutes après, j'entendis des cris effrayans.

Paul, dont cette nouvelle surexcitait la sensibilité, Paul avait des attaques de nerfs, Paul criait de toutes ses forces qu'il n'avait quitté son premier maître que parce qu'il s'était pendu, et son second parce qu'il avait été mis à la retraite; qu'il ne connaissait que ces deux cas qui fussent des cas rédhibitoires, et que tant que je ne serais pas en retraite ou pendu, il ne me quitterait pas.

Il n'y a personne qui se rende plus vite que moi aux bonnes raisons; celle-là me parut excellente. J'obtins de Paul la promesse qu'il ne boirait plus; j'exigeai la restitution de la clef de la cave, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Il va sans dire que de temps en temps Paul manque à sa promesse; mais comme je sais les causes de sa léthargie, je ne suis plus inquiet, et, comme je déteste les attaques de nerfs, je ne me hasarde plus à le renvoyer.

Vous comprenez, madame, qu'au moment de partir pour l'Afrique, je m'applaudis de ma mansuétude. Si, dans cette confusion des langues que j'avais si souvent remarquée Paul n'avait pas oublié la sienne, Paul allait me devenir de la plus grande utilité comme interprète.

Voilà donc pourquoi Paul, à l'exclusion de tout autre, avait été choisi pour nous accompagner. Ce n'était plus le néophyte Paul ou Pierre que j'emmenais, c'était l'Arabe Eau de Benjoin.

Vous nous avez laissé, madame, subissant les premières oscillations du chemin de fer, le 3 octobre, vers six heures et demie du soir, juste au moment où nos maréchaux de logis Giraud et Desbarolles, partis depuis trois mois, ayant déjà parcouru la Catalogne, la Manche, l'Andalousie, frappent, selon toute probabilité, harassés de fatigue et haletans de chaleur, à la porte de quelque venta de la Vieille-Castille, qu'on se garde bien de leur ouvrir.

Quand on est sur un chemin de fer bien doux, quand il fait nuit serrée, quand cette nuit est orpheline de sa lune et en deuil de ses étoiles, quand on est menacé de cinq au-

tres nuits de diligence, ce qu'on a de mieux à faire est de s'endormir. En conséquence, nous nous endormîmes.

Tout à coup l'absence de tout mouvement nous réveilla.

Quand un train qui suit les rails d'un chemin de fer cesse de rouler, on ne peut supposer que deux choses : c'est que le train est arrivé à une station ou qu'un accident est arrivé au train. Nous passâmes nos quatre têtes par les deux portières; il n'y avait de station ni à droite ni à gauche. Nous augurâmes qu'il y avait accident.

En tout cas, c'était un accident bien inoffensif, car on n'entendait aucun cri, on ne ressentait aucun mouvement; seulement, on entendait ouvrir les voitures, et l'on commençait d'entrevoir une foule d'ombres qui s'agitaient dans l'obscurité.

Ces ombres étaient non pas les ombres des voyageurs, comme cela aurait pu arriver au val Fleury ou à Fampoux, mais les voyageurs eux-mêmes, qui profitaient de ce bienheureux accident pour se dégourdir les jambes aux deux côtés du rail-way.

Nous descendîmes à notre tour, et nous nous informâmes de l'endroit où nous étions, et des causes de cette halte oubliée au programme.

Nous étions un peu au-delà de Beaugency; une fuite s'était faite dans la chaudière, l'eau avait éteint le feu, la locomotive était morte d'hydropisie.

Il fallait attendre celle que l'on ne pouvait manquer de nous envoyer de Blois, quand on verrait à Blois que nous n'arrivions pas.

Nous attendîmes près de deux heures. Au bout de ce temps, nous aperçûmes un point rougeâtre qui s'avançait flamboyant comme l'œil d'un cyclope, et qui s'élargissait en avançant. Bientôt nous entendîmes la respiration haletante du monstre; nous vîmes le sillage de flamme qu'il laissai sur son chemin; il passa devant nous rapide et rugissant, comme le lion de l'Ecriture, puis s'arrêta et revint docile et soumis se présenter à son frein de fer.

Nous remontâmes en voiture, on attacha à la queue de notre train la locomotive morte, et nous reprimes notre route. A six heures du matin nous étions à Tours.

Vers trois heures de l'après-midi, nous traversâmes Châtellerault. Dieu vous garde de Châtellerault, madame, si vous n'avez pas la passion des petits couteaux; il est vrai que si vous l'avez, en cinq minutes vous pouvez en faire la plus complète collection qui soit au monde. Malheureusement, on s'arrête près d'un quart-d'heure à Châtellerault. Bloqués dans notre diligence par toute une population de femmes, dont la plus jeune pouvait avoir sept ans, et la plus vieille quatre-vingts, et qui nous sollicitaient sur tous les tons de la gamme, à l'endroit de leur marchandise, nous appelâmes le conducteur pour nous aider à opérer notre sortie, espérant gagner les portes de la ville à l'aide d'une trouée. Mais soit que notre plan fût mal conçu, soit que ce projet téméraire fût impraticable en réalité, à peine eûmes-nous mis pied à terre que nous fûmes dispersés, poursuivis, entourés, vaincus! et, après une défense plus ou moins héroïque, forcés de nous rendre à discrétion. Au lieu de nous reprendre en masse au sortir de la ville, ainsi que la chose avait été dite, la diligence nous recueillit donc çà et là, comme fait une chaloupe de sauvetage de malheureux naufragés; chacun était porteur, à sa honte, l'un d'une paire de rasoirs, l'autre d'une serpette, celui-ci d'une paire de ciseaux, celui-là d'un bistouri.

Alexandre surtout avait acheté un couteau-poignard à manche de nacre et à garniture de cuivre simulant l'argent, de la taille la plus gigantesque. On le lui avait fait un louis; croyant couper court à la proposition, il en avait offert cinq francs, et on le lui avait laissé.

Rappelez-vous ce détail, madame, si jamais vous passez à Châtellerault, il n'est pas indifférent.

Quant à nous, nous pensâmes ou que les habitans de Châtellerault avaient de furieuses dispositions au commerce, ou que c'était la Providence qui, sous la figure d'une coutelière, nous envoyait à vil prix cette arme, sans doute destinée à accomplir des miracles pareils à ceux qui illustrèrent Joyeuse, Balisarde et Durandale.

Il me serait difficile, madame, de rien spécialiser de ce que nous vîmes sur la route de Châtellerault à Angoulême. Tout ce que je sais, c'est que nous montâmes de nuit les rampes de cette dernière ville, que sa position à l'intérieur des terres a fait choisir, à l'exclusion de Brest, de Cherbourg ou de Marseille, pour y placer une école de marine. C'est probablement de l'école d'Angoulême que sortait le capitaine de la *Salamandre*.

A quelle heure nous arrivâmes à Bordeaux, je n'en sais trop rien. Ce que je sais, c'est que nous avions perdu deux heures à Beaugency, et deux autres heures en cherchant à les rattraper, ce qui nous faisait quatre heures de retard; il résultait de tout cet arriérage que la dernière voiture partant pour Bayonne sortait de Bordeaux par une porte, tandis que nous entrions par l'autre.

C'était vingt-quatre heures de retard, car il ne partait plus aucune voiture avant le lendemain. Nous étions au cinq. Le mariage du prince avait lieu le 10; la frontière était distante encore de cinquante lieues : il n'y avait pas une minute à perdre si nous voulions arriver.

J'achetai, moyennant 1,500 francs, une voiture de voyage qui en valait bien 500, tout au contraire d'Alexandre, qui avait acheté 5 francs un couteau qui en valait 24.

Il est vrai que le carrossier m'expliqua que je faisais une magnifique spéculation, attendu que les voitures françaises étant fort estimées en Espagne, je revendrais incontestablement la mienne à Madrid, et cela trois fois le prix qu'elle m'avait coûté.

J'ai peu de confiance, non pas dans ce que me disent messieurs les carrossiers, Dieu m'en garde! mais dans mon génie personnel pour la spéculation. Cependant il n'y avait pas à hésiter, la poste était le seul moyen de locomotion qui pût, en vingt-quatre heures, me transporter de Bordeaux à Bayonne, et en arrivant à Bayonne le lendemain dans la matinée, il y avait chance pour que je trouvasse place à la malle-poste de Madrid.

Je fis donc atteler, et nous partîmes.

Il était quatre heures du soir : je n'avais donc qu'une heure de jour pour étudier le changement de paysage. L'Espagne, m'avait-on dit, commençait en sortant de Bordeaux, et, en effet, nous vîmes se coucher le soleil sur de vastes plaines qui ressemblaient fort à ces plaines de la Manche dont parle Cervantes, dans cette Iliade comique, restée, comme l'autre Iliade, sans égale, et que l'on appelle *Don Quichotte*.

En effet, lorsque nous nous éveillâmes vers Roquefort, nous étions dans un pays complétement nouveau. Si les Landes, au lieu d'être en France, étaient à deux mille lieues de la France, nous aurions cinquante descriptions des Landes, et elles seraient connues comme les plaines des Pampas, comme la vallée du Nil, comme les rives du Bosphore. Malheureusement, les Landes sont entre Bordeaux et Mont-de-

Marsan, ce qui fait qu'on y passe tous les jours sans les visiter jamais.

Au lever du soleil, les Landes formaient un spectacle merveilleux. Nous avions à notre droite et à notre gauche des plaines immenses, mouchetées de bruyères fauves comme la peau d'un tigre gigantesque; à l'horizon oriental, tout était flamme, la lumière tombait ruisselante; à l'horizon occidental, au contraire, l'obscurité livrait sa dernière lutte, et se retirait lentement, laissant traîner derrière elle les plis sombres de son manteau, encore constellé de quelques étoiles.

En face de nous, c'est-à-dire au midi, la vue était bornée par une dentelure ferme et nerveuse : c'étaient les monts Pyrénées, qui découpaient leur silhouette argentée sur l'azur du ciel espagnol.

Tout cela, plaine sablonneuse, bruyères fauves, horizons sombres ou ardens, tout cela s'éveillait à l'existence, aussi jeune, aussi ardent à vivre qu'au premier jour de la création. Des alouettes montaient perpendiculairement au ciel, et chantaient en montant. Des troupeaux de moutons marchaient devant eux, conduits par des pâtres montés sur de longues échasses, et soulevaient des myriades de perdrix rouges, qui, après un vol bruyant et effaré, allaient s'abattre à cinq cents pas du lieu d'où elles étaient parties. Enfin la caille, invisible et obstinément tapie dans l'herbe, faisait entendre sa note stridente et claire, dont le grincement métallique des cigales semblait former la basse continue.

Au relais de Roquefort nous nous aperçûmes que l'attelage, lui aussi, avait changé de nature. Aux rétifs et hennissans chevaux blancs du Perche, aux lourds chevaux normands croisés danois, avaient succédé de petits chevaux maigres, à la queue et à la crinière flottante, usant à la voiture, pour laquelle ils ne sont pas faits, les restes de ce sang arabe que leurs pères ont fait couler dans leurs veines, lorsque les Maures, descendus des Pyrénées, traversaient la Guyenne pour venir conquérir la France, comme ils avaient conquis l'Espagne. Nous gagnions à ce changement dix minutes par lieue. On a beau dire, la race se sent toujours, quelque part qu'elle soit et si peu qu'il en reste.

Je n'ai rien vu de plus charmant, madame, que la sortie de Mont-de-Marsan. Je crois que les derniers grands arbres de la France sont là. Dites-leur adieu si jamais vous passez à leur ombre, car vous n'en retrouverez plus de pareils ni en Espagne, ni en Algérie. Aux deux côtés d'une route unie comme un tapis de billard, ils joignent leur cime et forment un adorable berceau de verdure; à droite et à gauche du chemin s'étendent d'immenses bois de pins, dont chaque tronc blessé par le fer, comme les arbres de la forêt enchantée du Tasse, laisse couler, non pas des ruisseaux de sang, mais une source argentée, qui n'est autre que leur sang aussi; mais le sang des pins, vous le savez, est la résine, et l'arbre blessé, comme l'homme, meurt parfois d'épuisement.

Après les grands arbres de Mont-de-Marsan, je vous recommande le pont de Saint-André de Cubsac. Saluez aussi la Dordogne, qui, à cet endroit, a près d'un demi-quart de lieue de large. Vous verrez encore bon nombre de rivières, ayant des pierres, ayant du sable, ayant des lentisques, ayant des myrtes, ayant des lauriers-roses même dans leur lit, mais vous n'en verrez plus guère ayant de l'eau.

Quant à des ponts, vous en verrez de reste; il est vrai que si vous tenez à ne pas tomber avec eux dans l'eau, vous serez obligée de passer à côté.

Nous arrivâmes à Bayonne vers midi. La façon charmante dont nous avions fait le voyage de Bordeaux nous avait décidés, bien plus encore que les promesses dorées de mon carrossier, à continuer notre route en poste. Je courus donc, à peine descendu à l'hôtel, chez monsieur Leroy, notre consul à Bayonne, pour le prier de viser notre passeport et de nous aider de tous ses moyens à partir sans retard. Je trouvai un homme charmant, disposé à nous rendre toutes sortes de services, mais qui m'apprit deux choses qui mettaient à néant notre beau projet : la première, c'est que toute voiture française payait 1,800 francs d'entrée en Espagne; la seconde, c'est qu'à cause du passage des princes, nous ne trouverions pas de chevaux de poste.

Il ne fallait donc plus songer à ce mode de locomotion. Je courus à la malle-poste : quatre places restaient dans l'intérieur, qui, du reste, ne contenait que quatre places. Je les arrêtai, je les payai, et rentrai à l'hôtel annoncer à mes compagnons ces nouvelles dispositions de voyage.

La difficulté était de charger tout notre bagage sur une voiture destinée à transporter seulement des lettres, et pour laquelle les individus sont déjà un supplément. Rien qu'en fusils et en couteaux de chasse, nous avions plus que le poids accordé en France à chaque voyageur. Mais, par bonheur, les courriers espagnols sont de meilleure composition que les courriers français, et, après dix minutes de causerie accompagnée de gestes animés et expressifs, l'affaire se trouva arrangée à la satisfaction de tout le monde.

Maintenant, trois choses me forcent à vous dire adieu, madame. La première, la longueur de ma lettre; la seconde, l'heure de la poste, et la troisième, les cris de mon courrier qui réclame son voyageur.

J'aurai l'honneur de vous écrire au premier repos. Ce ne sera pas probablement avant Madrid.

III.

Madrid, 5 octobre, au soir.

Ouf! Nous voici enfin installés dans la capitale de toutes les Espagnes. Vous verrez dans un instant, madame, que ce n'est point sans peine.

En sortant de Bayonne, la France nous suivit encore pendant deux relais, pendant deux relais encore les postillons sont français, c'est-à-dire jouissent des droits civils attachés à cette qualité, car pour la langue et pour le costume il n'en faut déjà plus parler, et rien n'est moins sous ce rapport le compatriote d'un Alsacien qu'un Basque ou même un Gascon.

De temps en temps à notre droite nous entendions ce mugissement majestueux, qui n'est rien autre chose que la respiration de l'Océan; puis, quelques secondes après avoir été prévenus par ce bruit, nous apercevions tout à coup, au clair de la lune, quelque golfe, soit celui de Fontarabie, soit celui de Saint-Sébastien, dont le flot, sombre comme un abîme, venait se briser contre la côte, qu'il bordait de volutes d'écume, blanches comme des franges d'argent.

La Bidassoa, comme vous le savez, madame, forme la vieille frontière espagnole. La moitié du pont appartient à la France, l'autre moitié à l'Espagne. Sans être le colosse de Rhodes, on peut, en écartant les jambes au milieu de ce pont, avoir un pied sur l'Espagne et un pied sur la France,

sans compter que dans cette position on aura au-dessous de soi la fameuse île des Faisans, dans laquelle Mazarin tint ses conférences avec don Louis de Haro, et où fut décidé le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse.

De l'autre côté du pont, adieu la France; on est en Espagne, et l'on s'en aperçoit bientôt en allant se heurter contre la douane d'Irun.

Vous vous attendez à ce que, comme mes confrères les voyageurs, je vais vous dire grand mal des douaniers guipuscoates ; détrompez-vous, madame, ce serait de l'ingratitude, car à Irun commence cette série de triomphes dont je fus honoré pendant tout le reste de mon voyage.

Chacun apporta ses malles, en tremblant pour sa malle, car on nous avait prévenus que rien ne pouvait entrer en Espagne, excepté le linge sale et les vieux habits. Quant aux armes, il n'y fallait pas songer, on voyait dans chaque voyageur portant une canne à épée un carliste, un républicain ou un espartériste.

Or, moi, j'avais trois malles regorgeant d'habits neufs et de linge blanc, plus six caisses contenant carabines, fusils, pistolets et couteaux de chasse, le tout à foison.

Cet armement formidable était accompagné d'une caisse de cartouches destinées à desservir les fusils Lefaucheux, qui formaient juste la moitié de notre arsenal.

Ainsi l'on pouvait soupçonner que non-seulement nous venions pour mettre le feu à l'Espagne, mais encore pour la faire sauter.

Quelle fut ma surprise, madame, lorsque lisant mon nom écrit sur mes malles et sur mes caisses, en lettres de cuivre, le chef de la douane vint à moi, me fit ses complimens en excellent français, et en espagnol que je trouvai meilleur encore, ordonna à ses employés de respecter jusqu'à mes sacs de nuit! Mon nom, tout au contraire de ce nom des *Mille et une Nuits* qui faisait ouvrir les portes, mon nom empêchait d'ouvrir mes malles. Décidément nous étions bien dans ce pays de cape et d'épée, qui a donné naissance à Lope de Véga, à Michel Cervantes et à Vélasquez. Seulement si Vélasquez, Lope de Véga ou Michel Cervantes venaient en France, ils auraient beau se nommer, on les fouillerait, je les en préviens, jusqu'à l'épiderme.

Seulement le chef de la douane me recommanda de mettre à part la caisse de cartouches; il craignait qu'un conducteur imprudent ou oublieux ne montât sur l'impériale avec une lumière, et n'allât rejoindre sur un char de feu le premier inventeur de la poudre.

Je trouvai la recommandation on ne peut plus raisonnable. Je confiai la boîte à Paul en la lui recommandant, et je le prévins que d'après le soin qu'il en aurait je jugerais, en arrivant à Madrid, si Chevet l'avait peint d'après nature ou l'avait calomnié.

Je me hâte de vous dire, madame, que depuis ce matin, c'est-à-dire depuis notre arrivée à Madrid, on cherche inutilement la boîte, et que tout porte à croire qu'elle est perdue. Chevet avait donc médit seulement.

Il va sans dire que par compensation les autres voyageurs furent désespérément fouillés. On retourna leurs poches, et on décolla le coutil de leurs malles.

Toute cette petite exécution dura deux heures, pendant lesquelles mes compagnons se débattirent aux mains des douaniers, tandis que je fumais une cigarette avec leur chef.

Nous continuâmes notre route par Ernani et Andouin, et nous arrivâmes au point du jour à Tolosa.

Rien ne creuse les vrais appétits comme l'air du matin et le mouvement de la malle-poste. Aussi fut-ce avec une véritable joie que nous abordâmes Tolosa, où, nous avait dit le conducteur, on déjeunait.

Vous connaissez nos hôtelleries de France, madame, vous savez, à cette heure désirée à la fois des aubergistes et des voyageurs, avec quelle touchante cordialité ces deux races si bien faites pour s'entendre se précipitent au devant l'une de l'autre. Vous savez en général avec quelle somptueuse profusion la table est servie moyennant deux francs cinquante centimes ou trois francs par tête, et combien est désagréable, pour les estomacs à moitié rassasiés, le sacramentel: — « Allons, messieurs, en voiture, » du conducteur.

Eh bien! nous qui le savons aussi, nous nous attendions à trouver tout cela à Tolosa, cette ville des sérénades, s'il faut en croire votre ami Alfred de Musset. Nous descendîmes donc, ou plutôt nous nous précipitâmes de la voiture en criant : Où déjeune-t-on?

D'abord, en Espagne, tout se fait poco a poco, comme disent les Espagnols. Le conducteur mit cinq minutes à nous répondre.

Nous crûmes qu'il avait mal entendu, et Boulanger, le plus fort de nous tous dans la langue de Michel Cervantes, répéta la question.

— Vous déjeunez donc? nous demanda le conducteur avec un accent qui nous fit venir la chair de poule.

— Certainement que nous déjeunons, répondis-je.

— Et même deux fois! moi, du moins, répondit Alexandre.

Vous savez, madame, que la nature a doué Alexandre de trente-trois dents, et que je ne me suis pas encore aperçu qu'il eût ses dents de sagesse.

— En ce cas, cherchez, répondit le conducteur.

— Comment, que nous cherchions?

— Sans doute! Si vous voulez déjeuner, cherchez votre déjeuner.

— Vous parlez comme l'Evangile, mon ami, dit Maquet. Cherchons et nous trouverons.

Il me sembla que le conducteur murmurait avec un sourire mal dissimulé : — Por ventura.

Cela voulait dire *Peut-être!* Comprenez-vous, madame, le désespoir de quatre voyageurs qui meurent de faim, et à qui l'on dit, vous déjeunerez... peut-être!...

Nous nous élançâmes à la recherche d'une hôtellerie. Hélas! madame, aucun signe extérieur; pas une de ces bonnes enseignes portant pour légende : à l'Ecu de France, au Grand Saint-Martin, ou au Cygne de la Croix ; des maisons, des maisons, des maisons, comme dit Hamlet à propos des mots alignés dans le livre qu'il fait semblant de lire, et pas une de ces maisons d'où sorte la vapeur du moindre déjeuner.

Heureusement les voyageurs du coupé, atteints sans doute de la même infirmité que nous, étaient descendus de leur côté. Je reconnus l'un d'eux, à sa tournure, pour être Français.

Je courus à lui.

— Monsieur, lui demandai-je, pardon de l'indiscrétion, mais la situation fâcheuse où nous nous trouvons sera notre excuse; est-ce la première fois que vous venez à Tolosa?

— J'habite l'Espagne depuis vingt ans, monsieur, et deux fois par an je vais en France, par conséquent quatre fois par an je passe à Tolosa.

— En ce cas, monsieur, sauvez-nous la vie.

— Volontiers, seulement dites-moi de quelle façon?

— Apprenez-nous où l'on mange.

Le voyageur se livra à un jeu de physionomie que nous suivîmes avec une anxiété difficile à décrire.

— Où l'on mange? répéta-t-il.

— Oui.

— Vous contenterez-vous d'une tasse de chocolat? nous dit-il.

— Dame, si nous ne trouvons pas autre chose.

— Alors, venez avec moi.

Nous suivîmes notre guide en emboîtant le pas dans le sien.

Il tourna l'angle d'une rue et entra avec l'assurance de l'habitude dans une maison que rien ne distinguait des autres maisons.

C'était une espèce de café.

Un homme fumait, une femme se chauffait à un brazero. Ni l'un ni l'autre ne bougea.

Notre guide s'approcha du brazero, en nous faisant signe de demeurer vers la porte, dans un angle qui nous dérobait en partie à la vue de nos hôtes. Puis, comme un voisin qui viendrait faire une visite, il entama la conversation; demanda à l'homme des nouvelles de sa santé, à la femme si elle avait des enfans, ralluma au cigare du fumeur son cigare éteint. Puis, arrivé au degré de familiarité qu'il croyait nécessaire, il se hasarda à demander :

— Est-ce qu'on pourrait prendre le chocolat, par hasard?

— Cela se peut, répondit laconiquement l'hôte.

Nous nous approchâmes, alléchés par la réponse.

Notre guide laissa échapper un mouvement qui nous fit comprendre que notre démarche était prématurée.

— Ah! ah! fit le maître du café en fronçant le sourcil. Et combien de tasses?

— Cinq.

— Les plus grandes qu'on pourra trouver, hasarda Alexandre.

Le maître du café grommela quelques mots espagnols.

— Que dit-il? demandai-je.

— Il dit que des tasses sont des tasses.

— Et qu'on n'en fera pas faire exprès pour nous, ajouta Boulanger qui avait compris.

— Non, certainement, dit l'hôte.

Notre guide tira un cigare de sa poche et le lui offrit; c'était un véritable puro, venu en droite ligne de la Havane; un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du cafetier, mais fut incontinent réprimé.

— Cinq? reprit-il.

— Oui, cinq. Cependant, comme je n'ai pas grand'faim, je puis personnellement...

Le cafetier étendit la main avec un geste de roi qui accorde une grâce.

— Non, dit-il. Muchacho, cinq tasses de chocolat pour ces messieurs.

On entendit une espèce de soupir qui sortait de la chambre voisine.

— Vous allez avoir votre chocolat, nous dit notre interprète.

— Ah! fîmes-nous tous d'un même soupir.

L'hôte nous regarda avec mépris, et alluma son puro, qu'il savoura fièrement, et comme s'il n'avait jamais fumé d'autre tabac de sa vie.

Cinq minutes après, le Muchacho entra avec cinq dés à coudre pleins d'une liqueur épaisse et noirâtre, qui ressemblait à un breuvage préparé par quelque sorcière de la Thessalie.

Le même plateau supportait cinq verres d'eau pure, et une corbeille pleine d'objets qui nous étaient inconnus; c'étaient des espèces de petits pains blancs et roses, de forme allongée, et qui ressemblaient à ces ustensiles qu'on met dans la cage des chardonnerets pour leur aiguiser le bec.

Nous touchâmes du bout des lèvres au chocolat, craignant de voir s'envoler, comme tant d'autres, cette illusion du chocolat espagnol avec lequel on a bercé notre enfance. Mais cette fois, notre crainte fût vite dissipée. Le chocolat était excellent. Malheureusement, il y en avait juste assez pour le goûter.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas en avoir encore cinq tasses? hasardai-je.

— Dix! balbutia Boulanger.

— Quinze! fit Maquet.

— Vingt! demanda Alexandre.

— Chut! dit notre introducteur. Faites fondre votre azucarillo dans votre verre, et allons rejoindre la voiture: usons, n'abusons pas.

— Comment cette fonte se pratique-t-elle? demandai-je tandis que nos compagnons attiraient à eux, au moyen de l'aspiration, les dernières gouttes de chocolat retenues aux parois de leurs tasses.

— Rien de plus facile : voyez!

Notre sauveur prit l'azucarillo par un des bouts, et trempa l'autre dans son verre comme on fait d'une mouillette dans un œuf.

L'azucarillo fondit au fur et à mesure de son contact avec l'eau, et changea cette eau claire en eau trouble.

Nous goûtâmes cette eau trouble avec la même défiance que nous avions goûté le chocolat. Cette eau trouble était douce, fraîche, parfumée, excellente enfin.

Tout cela était d'une qualité supérieure, il n'y manquait que la quantité.

Nous voulûmes payer : notre interprète nous fit un signe, tira une piécette de sa poche, et la posa sur le rebord d'un bahut.

L'hôte ne se retourna même pas pour savoir si son compte y était.

— *Vaya usted con Dios!* dit notre guide avec un salut gracieux.

Et il sortit.

Le cafetier tira son cigare de sa bouche.

— *Vaya usted con Dios!* répondit-il. Et il se remit à fumer.

Nous nous inclinâmes et sortîmes à notre tour en répétant l'un après l'autre le sacramentel :

— *Vaya usted con Dios!*

— Allez avec Dieu! allez avec Dieu! répéta Alexandre en regagnant la malle-poste qui nous attendait toute attelée. C'est très bien, et je ne demande pas mieux certainement; mais il y a loin d'ici au ciel, et je déclare que si l'on ne trouve sur la route que du chocolat et de l'eau au sucre, j'aime mieux aller ailleurs.

— Si nous avions seulement un croûton de pain! dit stoïquement Maquet.

— Ou un bouillon! dit Boulanger.

— Ou une côtelette! dit Alexandre.

— Messieurs, interrompit notre guide, qui depuis dix minutes paraissait on ne peut plus touché de notre peine, voulez-vous me permettre de vous offrir un poulet, une bouteille de vin de Bordeaux, et un pain de deux livres?

— Votre nom, monsieur? demandai-je, afin que, de retour dans nos foyers, chacun de nous le fasse graver en lettres d'or sur une plaque de marbre.

— Je me nomme Faure, je suis négociant à Madrid, je demeure rue de la Montira, près de la puerta del Sol.

Puis, modestement, monsieur Faure se retourna, tira d'une sacoche le poulet, la bouteille de vin de Bordeaux, le pain de deux livres, et nous les offrit.

Nous acceptâmes, je dois l'avouer à notre honte, sans même lui demander s'il lui restait un autre poulet, une autre bouteille de vin, un autre morceau de pain.

Il est vrai que Boulanger avait émis cette idée que le prétendu monsieur Faure n'était autre que cette même Providence qui était montée avec nous dans la voiture, cour des messageries Laffitte et Caillard, qui avait disparu en arrivant à Bordeaux, et qui reparaissait, un pain, une bouteille de vin, et un poulet à la main.

Cette supposition fut accueillie avec enthousiasme. En effet, elle levait tous nos scrupules : si monsieur Faure était la Providence, comme cela nous paraissait incontestable, il retrouverait bien un autre poulet, un autre morceau de pain, une autre bouteille de vin. Nous n'avions donc pas à nous en inquiéter.

Si au contraire monsieur Faure était tout simplement monsieur Faure, comme depuis trente ans, lui-même nous l'avait dit, il habitait l'Espagne, il devait avoir pris les coutumes espagnoles et être habitué, par conséquent, à déjeuner avec un jicara de ciocolate, un azucarillo, et un verre d'eau trouble ou claire, selon qu'il lui plaisait de manger son eau à la mouillette ou de la boire pure.

Nous fîmes, entre Tolosa et Villa-Franca, grâce à l'intervention de la Providence ou à la libéralité de monsieur Faure, car nous ne sommes point encore fixés sur ce point, un de ces repas qui prennent date dans la vie.

Quand il ne resta plus un atome de chair autour de la carcasse du poulet, plus une goutte de vin dans la bouteille, plus une miette de pain sur le mouchoir qui nous tenait lieu de nappe, nous jetâmes les yeux autour de nous et devant nous.

Nous étions dans le Guipuscoa, c'est-à-dire dans une des provinces les plus fertiles de l'Espagne. Nous roulions avec la rapidité du vent, au milieu d'un pays pittoresque et fertile. Tout autour de nous s'élevaient des hauteurs qui, relativement aux Pyrénées, ne sont que des collines, mais qui, relativement à Montmartre, sont de fort jolies montagnes. De temps en temps ces montagnes, d'un admirable ton de rouille, nous paraissaient, comme les manteaux des pauvres que nous rencontrions, raccommodés avec de grandes pièces jaunes, rouges ou vertes. Cela tenait à ce que le propriétaire de la montagne avait découvert sur les flancs rocheux quelque portion de terre labourable, qu'il avait cultivée dans les pentes trop rapides à la bêche, dans les inclinaisons praticables à la charrue. Ces positions, cultivées soient en blé, soit en piment, soit en trèfle, tranchaient par la couleur avec le reste, et jetaient aux épaules du mont ce manteau bariolé qui nous tirait l'œil en passant. Au reste, une belle route; des ruisseaux partout, de charmans villages blancs et rouges, épanouis au soleil, avec un monde d'enfans, riant, criant, grouillant sur le seuil des portes, tandis que dans la pénombre intérieure se dessinait le profil pur et gracieux de quelque femme filant au fuseau, voilà les tableaux qui nous apparaissaient, tableaux que la rapidité de notre véhicule réduisait pour nous à l'état de vision.

En effet, notre véhicule était traîné tantôt par huit, tantôt par dix mules. Ces huit ou dix mules, qui commençaient à prendre leur poil d'hiver, rasées sur le dos seulement, présentaient, vues de haut en bas, l'aspect de rats gigantesques attelés à quelque char de fée. Trois hommes aiguillonnaient ces mules et dirigeaient ce char, le mayoral, le zagal et le sota cochero.

Le mayoral répond à notre conducteur, le sota cochero à notre postillon, quant au zagal, il n'a d'équivalent dans aucune langue, et j'oserai même dire de pareil dans aucun pays.

Le zagal n'est pas un homme, c'est un singe qui monte et descend, c'est un démon qui heurte, c'est un tigre qui bondit; il ne marche pas, il court; il ne parle pas, il crie; il n'avertit pas, il frappe. Le zagal est placé avec le mayoral sur une petite planchette adaptée au devant du coupé, mais cette place constitue un droit et non un fait. Jamais le zagal n'est sur sa tablette; il est toujours sautant, toujours criant, toujours gesticulant. Tout lui est bon pour faire marcher ses mules : pierres, fouet, bâton ! Ce qu'il leur dit d'injures en une heure enrichirait le répertoire annuel du plus grossier de nos voituriers. Les mules trottent, il trotte; elles galopent, il galope; elles vont ventre à terre, il les suit; elles s'emportent, il les dépasse et les arrête. C'est la mouche du coche, mais la mouche efficace, avec son aiguillon terrible, sa trompe insatiable, son bourdonnement menaçant comme le rauquement du lion. Une voiture sans son zagal est une diligence ordinaire; une voiture avec son zagal c'est l'aigle volant à la poursuite du nuage, c'est le vent courant après le tourbillon.

Maintenant, comment les voitures ne se brisent-elles pas, ne se disloquent-elles pas, ne se versent-elles pas? C'est ce que je laisse expliquer à plus savant que moi.

Un seul mot sur le sota cochero, qui est ordinairement un enfant de quatorze à quinze ans, monté sur la première mule de gauche. On le désigne sous un nom espagnol qui signifie *condamné à mort*. En effet, le pauvre diable monte à cheval à Bayonne, court à franc étrier jusqu'à Madrid, c'est-à-dire pendant deux jours et trois nuits; aussi, aux derniers relais, le soulève-t-on généralement de la selle qu'il quitte pour le replacer sur la selle qu'il prend.

Tout cela porte des costumes pittoresques : chapeaux pointus, vestes à incrustations de velours, ceintures rouges, larges culottes, et bottes ou sandales aux pieds.

En somme, sans compter que la diligence espagnole va beaucoup plus vite que notre diligence à nous, cette trilogie du mayoral, du zagal et du sota cochero est infiniment plus récréative que la dualité qui se compose de notre conducteur et de notre postillon.

Puis, pour nous surtout, madame, la route présente des aspects infiniment variés. Chez nous, à peu de différence près, tous les voyageurs que nous rencontrons portent le même costume. En Espagne, au contraire, en mettant de côté le prêtre avec son chapeau fantastique, près duquel celui du Basile de notre théâtre n'est qu'une miniature, il reste encore le Valencien, avec son teint cuivré, ses larges braies blanches, ses pieds chaussés d'alpargatas; le Manchego, avec sa veste brune, sa ceinture rouge, sa culotte courte, ses bas de couleur, sa cravate nouée en sautoir, et son escopette fixée à l'arçon de la selle; l'Andalous, avec son chapeau à bords retroussés et arrondis, orné de deux pompons de soie, sa cravate cerise, son gilet aux vives couleurs, son habit bariolé, ses pantalons coupés à mi-jambes, et ses bottes brodées à chaque couture et ouvertes sur le côté; le Catalan avec son bâton dont la police lui mesure la force et la longueur, son foulard noué derrière la tête et pendant au milieu du dos.

Enfin tous ces autres enfans des douze Espagnes qui ont

bien voulu consentir à ne faire qu'un royaume, mais qui ne consentiront jamais à ne faire qu'un peuple.

De temps en temps aussi passait près de nous une charrette qui, chaque fois qu'elle passait, faisait mon admiration en ce qu'elle me rappelait ces chars mérovingiens que notre savant Augustin a essayé de reconstruire, comme Cuvier ses mastodontes et ses ichthyosaurus. Ce véhicule, attelé d'une couple de bœufs, était toujours annoncé par un bruit étrange, enroué, féroce, et, la première fois que je l'entendis, aussi inexplicable pour moi que ce cri qu'entendent au bord du Saint-Laurent les timides héroïnes de Cooper, et qu'on reconnaît enfin pour être celui d'un cheval attaqué par les loups. Ce bruit était causé sans doute par la sécheresse de l'essieu avec lequel ou autour duquel, je n'en sais rien, tournent des roues pleines, ayant la forme d'un immense champignon. Ce bruit, qui ne cesse jamais, qui doit s'entendre d'une demi-lieue, quand aucun autre bruit ne le contrarie, m'a paru destiné, combiné avec la cigarette qui flamboie toujours, à distraire le propriétaire du char, qui possède ainsi une boîte à musique, laquelle joue incessamment le même air, c'est vrai, mais a sur les tabatières et les serinettes l'avantage de ne jamais se déranger. Peut-être encore ce bruit serait-il destiné à prévenir longtemps à l'avance les posaderos de l'arrivée d'une pratique. En ce cas, comme on le voit, la mécanique en question joindrait l'utile à l'agréable, — *l'utile dulci* — et aurait des chances pour le grand prix de l'Académie.

Un autre bruit que je vous dénoncerai encore, madame, afin que vous ne le preniez pas pour celui d'un corps qu'on égorge, ou d'une âme que l'on châtie, un bruit qui n'a pas de limite dans l'espace, pas d'équivalent dans les souvenirs, est celui des noria.

Vous chercherez dans le dictionnaire pour savoir ce que c'est qu'une noria, madame, et votre dictionnaire, pour ne pas gâter le métier innocent que font les dictionnaires, vous répondra machine, et par conséquent ne vous apprendra absolument rien.

Une noria est la roue d'un moulin à eau, roue gigantesque, roue près de laquelle la roue qui reste à la machine de Marly n'est qu'une roue de montre, et qui, pour garder son rang dans la hiérarchie mécanique, fait quatre fois autant de bruit d'elle seule qu'en font les deux roues du fameux char dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir.

Nous arrivâmes ainsi, regardant de tous nos yeux, écoutant de toutes nos oreilles, à Vittoria.

Je vous ai dit comment nous avions déjeuné ; permettez, madame, que je vous dise comment nous dînâmes.

Grâce au poulet de notre excellent compagnon de voyage, monsieur Faure, nous avions attendu, sinon sans inquiétude, du moins sans impatience, le dîner.

Le dîner se composait d'une soupe au safran, d'un puchero et d'un plat de garbanzos.

La soupe au safran était une des meilleures soupes que j'eusse mangé, quoique je la soupçonne d'avoir été faite avec du mouton et non avec du bœuf. Je vous recommande donc la soupe au safran. Vous voyez que je dis le bien comme le mal.

Puis venait le puchero, mets essentiellement espagnol ; aussi, en sa qualité d'aliment national, compose-t-il à lui seul à peu près tout le dîner espagnol. Malheur à vous, madame, si vous n'aimez pas le puchero ! Familiarisez-vous donc peu à peu avec ce plat, et permettez-moi, pour vous faciliter ce travail, de vous dire de quoi il se compose.

Il se compose d'un quartier de vache, — en Espagne, le bœuf, au point de vue de l'alimentation, m'a semblé complétement inconnu, — d'un morceau de mouton, d'une poule, et de tranches d'un saucisson nommé choriso ; le tout est accompagné de lard, de jambon, de tomates, de safran et de choux. C'est, comme on le voit, une macédoine d'assez bonnes choses prises individuellement, mais dont la réunion m'a paru malheureuse, à ce point que je n'ai jamais pu m'y habituer.

Tâchez de mieux faire que moi, madame, car si vous n'aimiez pas le puchero, vous seriez obligée de vous rabattre sur les garbanzos.

Les garbanzos sont des pois de la grosseur d'une balle de calibre. C'est, je crois, le même que les anciens appelaient pois chiche, et dont Cicéron, d'éloquente mémoire, portait un échantillon au bout du nez. Je ne sais pas l'effet que le garbanzo faisait au bout du nez de Cicéron, mais je sais celui qu'il fait dans mon estomac, qui n'y est point accoutumé. Habituez-vous donc, madame, aux garbanzos, comme vous vous serez habituée au puchero. C'est facile, vous en mangerez un le premier jour, deux le second, trois le troisième, et, avec ces précautions, il est probable que vous y survivrez.

Hâtons nous d'ajouter que ce dîner était servi avec la propreté la plus exquise, par des servantes du lieu, qui avaient l'air de dames d'honneur, et par les filles de la maison, qui avaient l'air de princesses.

Ce repas nous inspira la résolution bien arrêtée de faire autant que possible, à l'avenir, notre cuisine nous-mêmes.

Heureusement que je lus sur un papier collé à la muraille une carte de déjeuner. La première chose portée sur cette carte était une *paire d'œufs passés à l'eau*. J'appelai notre hôtesse et lui demandai une paire d'œufs.

Elle comprit parfaitement mon espagnol, et s'informa si c'était une paire d'œufs de moine ou une paire d'œufs de laïque que je désirais.

Je m'enquis de la différence qu'il pouvait y avoir entre une paire d'œufs et une paire d'œufs.

Une paire d'œufs de moine se compose de trois œufs, et une paire d'œufs de laïque de deux œufs.

On voit qu'avant la révolution qui les a expulsés d'Espagne, les moines avaient de grands priviléges. Malheureusement les priviléges sont réduits pour eux aujourd'hui à l'état de proverbe.

Nous partîmes vers sept ou huit heures du soir, et nous entrâmes à Burgos vers cinq ou six heures du matin.

Nous entrions dans la patrie du Cid par la même porte où le Cid avait passé lui-même, il y a tantôt huit cents ans, pour se rendre au palais du roi, quand il l'aperçut dans la cour du palais où il venait d'entrer, qui s'avançait au devant de lui. Permettez-moi de terminer cette lettre par le récit de leur rencontre, madame. Il y a dans tous ces récits espagnols une allure fière qui doit aller à la fierté de votre esprit.

Diègue Laynes, le père du Cid, vient à cheval baiser la main du bon roi don Ferdinand ; il emmène avec lui trois cents gentilshommes. Parmi eux va Rodrigue, le superbe Castillan.

Tous chevauchent sur des mules ; seul, Rodrigue est à cheval. Tous sont vêtus d'or et de soie ; seul, Rodrigue est couvert de fer. Tous ont une houssine à la main ; seul, Rodrigue porte une lance. Tous ont des gants parfumés ; seul, Rodrigue a de bons gantelets. Tous ont des chapeaux de feutre ou de velours ; seul, Rodrigue a un casque d'acier, et ce casque est surmonté d'une aigrette de pourpre.

Allant par leur chemin, ils firent la rencontre du roi. Ceux qui venaient avec le roi causaient entre eux et disaient :

— Voici venir parmi ces gentilshommes celui qui a tué le comte Locano.

Rodrigue les entendit, les regarda fixement, et, d'une voix haute et fière, il leur dit :

— S'il existe parmi vous quelqu'un qui soit son parent ou son allié, et que ce quelqu'un soit mécontent de sa mort, qu'il se montre à l'instant même et m'en demande raison. Je me battrai contre lui à pied ou à cheval.

Et tous répondirent à la fois :

— Que le diable te demande raison si cela lui convient, Rodrigue; quant à nous, ce n'est pas notre intention.

Tous les gentilshommes de don Diégo Laynes mirent pied à terre pour baiser la main du roi ; seul, Rodrigue resta sur son cheval. Alors son père lui dit — écoutez ce que dit à son fils le père de Rodrigue — Alors son père lui dit :

— Pied à terre, Rodrigue; vous baiserez la main du roi, parce que le roi est mon seigneur et que vous êtes mon fils, c'est-à-dire mon vassal.

Rodrigue s'estima fort offensé de ces paroles, et les paroles qu'il répondit à son père, vous allez en juger, sont d'un homme fier et hardi.

— Si quelque autre que vous m'eût dit cela, mon père, répondit-il, il me l'aurait déjà payé; mais puisque c'est vous qui l'ordonnez, j'obéirai de bonne grâce.

Et Rodrigue mit pied à terre pour baiser la main du roi. Mais au moment où il s'agenouillait devant lui, sa dague glissa hors du fourreau et tomba.

Le roi fit un pas en arrière comme un homme qui a peur, et dit tout troublé :

— Ote-toi de là, Rodrigue ! ôte-toi de là, démon ! toi dont la face est d'un homme et la conduite d'une bête farouche.

Rodrigue à ces mots se releva vivement, et, d'une voix altérée, demanda aussitôt son cheval ; puis, se tournant contre le roi, il lui parla ainsi :

— Sire, sachez-le bien, je ne me tiens pas pour honoré de baiser la main du roi, et je me tiens pour offensé que mon père l'ait baisée.

Et, disant ces mots, il sortit du palais, emmenant avec lui ses trois cents gentilshommes.

Ils s'en allèrent bien vêtus pour revenir bien armés ; ils s'en allèrent sur des mules pour revenir à cheval.

Maintenant, ne vous étonnez point, madame, que dès mon entrée à Burgos je vous aie parlé du Cid. Il y a certains noms qui sont liés l'un à l'autre d'une façon indissoluble. Burgos, pauvre cité qui comptait autrefois trente-cinq mille habitans et qui aujourd'hui n'en compte plus, je crois, que huit ou neuf mille, Burgos n'est point la ville de Fernand Gonzalès, qui fut son premier comte ; Burgos n'est point même la ville de don Alphonse premier, qui fut son premier roi ; Burgos est la ville du Cid, qui fut son plus illustre enfant.

En effet, Burgos, comme cet écho de la Simonetta qui répète le même mot d'une manière indéfinie, Burgos répète-t-elle incessamment le nom du Cid. Les exploits du mari de dona Ximène bruissent aux oreilles du voyageur qui franchit ses portes, qui traverse ses rues, qui visite ses monumens ; le distrayant de ce qui existe au profit de ce qui est mort, et l'ombre gigantesque du héros, à travers huit siècles écoulés, se projette gigantesque et rayonnante du passé sur le présent.

Aussi, interrogez le premier enfant venu sur le Cid Campéador. Cet enfant, qui ne pourrait peut-être pas vous dire le nom de la gracieuse reine qui s'assied aujourd'hui sur le trône de Charles-Quint, vous dira que le Cid Campéador s'appelait don Rodrigue, et qu'il est né au château de Bivar. Il vous racontera à quelle occasion il fut nommé Cid ; comment il força le roi Alphonse de prêter, en l'église de Saint-Gadocé, serment qu'il n'avait trempé en rien dans le meurtre de don Sanche ; comment le roi Alphonse exila le Cid ; comment, au moment de partir, le Cid emprunta sur un coffre plein de sable mille florins à deux juifs ; comment il se raccommoda avec le roi ; comment saint Pierre lui annonça sa mort prochaine ; et enfin comment, mort, l'industrieux Gil Diaz, son écuyer, le plaça, d'après l'ordre qu'il avait reçu de son maître mourant, sur son cheval Rabiéca, son épée Tisena à la main, si bien que les Mores, le croyant encore vivant, prirent la fuite à son aspect, laissant vingt de leurs rois sur le champ de bataille.

Eh bien ! madame, croyez-vous une chose : c'est qu'il y a des savans qui ont découvert que le Cid n'avait jamais existé, et que cette religion, vouée par toute une ville, que cette renommée qui, débordant d'Espagne, a envahi le monde, ce respect de huit siècles agenouillés sur la tombe du héros, n'était qu'une imagination des poëtes du douzième et du treizième siècle.

N'est-ce pas, madame, que c'est une chose bien utile à la gloire d'une nation qu'un savant, surtout lorsqu'il est assez savant pour découvrir de pareilles choses ?

En attendant, madame, si vous passez jamais à Burgos, visitez sa prodigieuse cathédrale ; et, après avoir examiné les bas-reliefs représentant l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem ; son chœur fermé par des grilles en fer repoussé d'un travail merveilleux ; son dôme travaillé comme un bijou florentin ; son *Ecce Homo*, de Murillo ; sa *Passion*, de Philippe de Bourgogne ; son *Christ en croix*, du Greco ; sa *Madeleine*, de Léonard de Vinci ; son orgue formidable et son *Christ* en peau humaine, demandez à voir le coffre du Cid, et le sacristain, qui par bonheur n'est point un savant, vous montrera, dans la salle de Jean Cuchiller, ce vénérable monument scellé au mur par des crampons d'acier.

J'avais trois heures à passer à Burgos, madame, une pour dormir, deux pour visiter la ville. N'étant pas sûr de rêver de vous, j'ai consacré à vous écrire cette heure que je devais consacrer au sommeil.

Le Cid n'eût pas mieux fait pour Chimène, n'est-ce pas ? Allons, voilà que j'oublie encore que le Cid n'a jamais existé.

Daignez agréer, etc.

IV.

Madrid, ce 9 octobre 1846.

En quittant Burgos, en supposant que vous quittiez jamais Burgos, madame, vous passerez un pont, jeté je ne vous dirai pas sur quelle rivière, car, n'ayant pas vu la rivière, je n'ai pas pu lui demander son nom ; vous traverserez un pont, voilà tout ce que je puis vous dire.

Au milieu de ce pont, retournez-vous, madame, et jetez un dernier regard sur la reine de la Vieille-Castille ; alors vous aurez devant vous, d'abord sa plus belle porte, monument de la renaissance, élevé en l'honneur de Charles V, et qui

vous offrira les statues de Nuno-Rasura, de Lain-Calvo, de Fernand Gonzalès, de Charles Ier, du Cid, et de Diego Percel.

Puis à votre droite, et à celle de cette porte, vous verrez s'élever comme deux flèches de pierre les clochers de cette admirable cathédrale, qui semble placée sur la route du voyageur pour l'initier aux merveilles qu'il va visiter.

Enfin, vous embrasserez d'un coup d'œil la ville placée en amphithéâtre, et, plongeant un dernier regard dans lesplaines et dans les vallées verdoyantes que vous venez de traverser, comme on force son souvenir à redescendre dans un passé riant, vous direz adieu aux sources bondissantes, aux frais ombrages, aux montagnes pittoresques du Guipuscoa, car vous allez traverser les sables rouges, les bruyères grises et les horizons sans fin de la Vieille-Castille, où vous fera pousser une exclamation de joie et d'étonnement le chêne rachitique ou l'orme rabougri que vous rencontrez par hasard.

La première chose remarquable que nous trouvâmes sur notre route fut le château de Lerma, où mourut en exil le fameux duc du même nom, célèbre par la faveur dont il jouit près du roi Philippe III, et par la profonde disgrâce qui la suivit. Les biens, et par conséquent le château que l'on voit de la route et qui faisait partie de ses biens, furent saisis après sa mort pour une somme de quatorze cent mille écus. Personne, dès lors, ne s'occupa plus de cette propriété, qui peu à peu tomba en ruines. Aujourd'hui, les plafonds effondrés gisent au niveau du sol, et à travers les fenêtres sans vitraux on aperçoit le ciel.

Monsieur Faure, l'un de nos voyageurs, qui s'était constitué notre interprète et notre cicérone, nous donna tous ces détails, en ajoutant que cinq ans auparavant, à la place même où nous étions, il avait été arrêté par des voleurs, qui avaient, sans respect pour les souvenirs qui s'y rattachaient, établi leur domicile dans le vieux château de Lerma.

Au fur à mesure que nous avancions, nous voyions, trompés par un effet d'optique, venir à nous les sommets bleuâtres de la Somma-Sierra, autre passage non moins redouté autrefois des voyageurs que ce fameux passage de Lerma où avait été arrêté notre ami Faure. Il était cinq heures du soir lorsque nous commençâmes d'en gravir les premières pentes.

C'est une des montagnes qui s'élèvent à la gauche du chemin conduisant d'Aranda à Madrid, qui fut emportée, aux yeux de Napoléon, par la cavalerie polonaise. Cette montagne présente la déclivité d'un toit ordinaire.

Pour traverser ce passage, l'effectif de notre attelage fut porté à douze mules.

Le matin, en nous éveillant, nous vîmes à l'horizon d'un vaste désert quelques points blancs se détachant dans une brume violette : c'était Madrid.

Une heure après nous entrions dans la capitale des Espagnes par la porte d'Alcala, la plus belle de ses portes, et nous mettions pied à terre dans la cour de la malle-poste.

Ce n'était pas le tout que d'être arrivé, il fallait trouver un logement; or, un logement à une pareille époque, dans une semblable circonstance, n'était pas chose facile.

Mais, dira votre banquier, il fallait prévoir le cas, écrire d'avance, faire retenir un hôtel.

D'abord, vous aurez la bonté de répondre à votre banquier, madame, que nous sommes partis du jour au lendemain, que par conséquent nous n'avions pas le temps de prendre nos précautions à ce sujet.

Puis vous ajouterez, et de ce fait il s'en souviendra, car à propos de ce fait les fonds ont baissé de trois francs; vous ajouterez que les journaux avaient annoncé que l'Espagne tout entière était en révolution, que les routes étaient infestées de guérillas, et qu'on se battait dans les rues de Madrid... Or, voilà le raisonnement que nous nous étions fait. Si l'on se bat dans les rues de Madrid, nous trouverons certainement place dans les maisons de ceux qui se battent, attendu qu'on ne peut pas à la fois se battre dans la rue et demeurer à la maison. Pas du tout, voilà que l'Espagne jouissait de la paix la plus profonde, voilà que nous avions fait cent cinquante lieues, de Bayonne à Madrid, sans rencontrer sur la route le moindre guérilla, le moindre ladron, le moindre ratero; voilà enfin que nous trouvions les rues de Madrid dans leur solitude matinale et couvertes de théâtres forains, dressés d'avance pour les fêtes dont nous étions venus prendre notre part : il ne nous restait donc la ressource que de loger sur un théâtre.

C'était si magnifique que c'en était désespérant.

Nous nous mîmes en quête, en laissant notre bagage au bureau; nous heurtâmes à tous les hôtels de Madrid, nous visitâmes toutes les maisons garnies, toutes les casas de Pupillos : pas une chambre, pas une mansarde, pas un cabinet où loger un groom, un cobolt, un nain.

A chaque nouvelle déception nous redescendions dans la rue. Nous nous interrogions des yeux, puis, l'oreille de plus en plus basse, nous poursuivions notre investigation.

Nous avions tout visité, nous avions perdu jusqu'à ce dernier espoir qu'on ne perd qu'au dernier moment, quand par hasard je levai la tête et je lus ces mots au-dessus d'une porte encore close :

« Monnier, libraire français. »

Je poussai un cri de joie; il était impossible qu'un compatriote nous refusât l'hospitalité chez lui, ou ne nous aidât point de tout son pouvoir à la trouver ailleurs.

Je cherchai une autre porte que celle du magasin, et je trouvai une porte d'allée au-dessus de laquelle étaient écrits ces trois mots : *Casa de Banos.*

C'était un miracle de chance. Ce dont nous avions le plus besoin, après une maison garnie, c'était une maison de bains.

Je poussai une petite barrière à claires-voies qui fit résonner une sonnette. J'entrai. Je suivis une longue allée, à la suite de laquelle je trouvai une cour couverte d'un vitrage. Tout autour de cette cour s'ouvraient des entrées donnant sur des salles de bains; au-dessus de ces salles régnait un petit entresol.

Deux femmes et cinq chats se chauffaient à un brasero.

Je demandai monsieur Monnier; mais sans doute mon air déplut aux commensaux de la maison, car les femmes se mirent à grogner et les chats à geindre.

A ce double bruit, une fenêtre de l'entresol s'ouvrit; une tête coiffée d'un foulard, et un torse orné d'une chemise, apparurent à la fenêtre.

— Qu'y a-t-il? demanda la tête.

Je me hâte de vous dire, madame, que cette tête dont il m'était si important à cette heure de constater la physionomie, je me hâte de vous dire que cette tête était douée de l'aspect le plus avenant.

— Il y a, mon cher monsieur Monnier, répondis-je, que je suis, moi et mes compagnons, en quête d'un logement; que nous quêtons depuis deux heures du matin, et que si vous ne nous logez point, nous serons obligés d'acheter une

tente d'occasion à quelque général carliste en retraite, et de camper sur la place d'Alcala.

Monsieur Monnier m'écoutait en ouvrant des yeux exorbitans; il était évident qu'il cherchait à me reconnaître.

— Pardon, me dit-il, mais vous m'avez appelé votre cher monsieur Monnier. Nous nous connoissons donc?

— Sans doute, puisque je vous ai appelé par votre nom.

— Oh! il n'y a rien d'étonnant à cela, mon nom est sur ma porte.

— Et le mien aussi.

— Comment! votre nom est sur ma porte?

— Dame! je l'y ai lu.

— Comment vous appelez-vous donc?

— Alexandre Dumas.

Monsieur Monnier poussa un cri, se cogna la tête au haut de la croisée, et disparut à reculons.

Un instant après, il apparaissait en simple caleçon à l'une des portes de cette petite cour changée en parloir.

—Comment! Alexandre Dumas, le nôtre? notre Alexandre Dumas? dit-il.

— Sans doute, je n'en connais qu'un, et je vous réponds d'une chose, c'est que non-seulement il est à vous, mais tout à vous.

Et je lui tendis la main

— Pardieu! dit-il en me la secouant cordialement, voici un bon jour pour moi; et vous dites que vous venez me demander, quoi?

— L'hospitalité.

— Mon illustre, la maison est à vous

— Pardon, cher monsieur Monnier, c'est que je ne suis pas seul.

— Ah! vous avez..

— J'ai mon fils.

— Eh bien! quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

— C'est que nous sommes plus de deux.

— Ah! ah! Vous avez un ami?

Je fis un signe de tête.

— Diable! fit monsieur Monnier en se grattant l'oreille. Eh bien! on tâchera de trouver place pour votre ami.

— Mais c'est que...

— Quoi encore?

— Mon ami... a un ami.

— Alors, vous êtes quatre?

— Et un domestique.

Monsieur Monnier tomba sur une chaise.

— Alors, je ne sais plus comment faire, dit-il.

— Voyons, n'avez-vous pas quelque chambre où l'on puisse mettre deux lits?

— Il y en a déjà deux.

— Occupés par qui?

— Par deux Français.

— Leurs noms?

— Messieurs Blanchard et Girardet.

— Ce sont deux amis, ils se prêteront à tout.

— Mais leur chambre est matériellement trop petite; à peine y peuvent-ils tenir eux-mêmes.

— C'est votre seule pièce?

— Il y en a bien une grande à côté.

— Grande, bien grande?

— Oh! immense; dans celle-là vous tiendriez tous les quatre, et même tous les six.

— Bravo!

— Oui, mais c'est leur atelier.

— Eh bien! ce sera notre atelier, voilà tout. Il n'y a pas absolument besoin de s'appeler le Corrége pour dire : Et moi aussi, je suis peintre! Voyons, que vous reste-t-il encore?

— Dame! quelques greniers, quelques mansardes, quelques nids à rats.

— Bravo! nous serons là comme dans des fromages de Hollande! Visitons les localités.

J'allai à la porte, où le reste de la troupe attendait avec anxiété.

— Venez, messieurs, dis-je, nous avons trouvé un palais.

On me suivit en poussant des hourras.

— Silence! messieurs, silence! je vous prie; la maison est honnête : ne nous en faisons pas mettre à la porte avant que d'y entrer.

Alexandre entra saluant comme un cavalier de Callot, Boulanger le suivit, Maquet venait ensuite.

Paul marchait le dernier, les doigts collés aux coutures de sa culotte, ce qui indiquait toujours qu'on l'avait perdu de vue un instant, et qu'il avait profité de cet instant pour violer les lois de son ancienne religion.

Je le regardai de travers; il sourit le plus agréablement qu'il put. Paul a le vin charmant et le rhum adorable.

Monsieur Monnier monta le premier; nous trouvâmes Blanchard et Girardet dans leur atelier, ils étaient déjà à l'ouvrage.

Tous deux avaient été envoyés officiellement, avec un troisième compagnon, monsieur Gisnain, pour peindre les principales scènes du grand événement qui allait se passer.

Ce furent des cris de joie quand on me vit entrer. Ces cris redoublèrent quand on vit derrière moi Boulanger, mon fils et Maquet.

— Vous voyez bien! dis-je à monsieur Monnier en me retournant.

La proposition faite par moi au rez-de-chaussée fut renouvelée au premier, et reçue avec enthousiasme. Blanchard et Girardet prirent un morceau de blanc d'Espagne, et tirèrent une ligne équivalant au tiers de l'atelier.

Ce tiers de l'atelier, c'était leur compartiment; la porte de leur chambre donnait dans ce compartiment; c'était fort commode, on le voit.

Les deux autres tiers nous étaient attribués.

On fit à l'instant même le déménagement.

Une grande table de sapin rouge, avec deux chaises, furent transportées au delà de la ligne blanche, et devinrent à l'instant même la propriété des anciens locataires.

Monsieur Monnier nous promit de nous faire jouir de deux tables et de quatre chaises pareilles à celles dont on avait démeublé notre compartiment.

Un grand canapé de paille et une commode en noyer devinrent propriété commune. Il fut convenu qu'on s'en servirait soit ensemble, soit séparément, mais toujours d'un bon accord.

Ce premier aménagement terminé, on passa de l'appartement commun aux chambres particulières, tout en commettant Eau de Benjoin au soin d'aller chercher les malles et les caisses, et de faire porter dans l'atelier les objets qui étaient destinés, conjointement avec les deux tables de sapin et les deux chaises de paille promises, à en faire l'ornement.

Au bout d'un quart d'heure, la visite était faite et nous étions installés. Maquet et moi avions dans des latitudes

assez rapprochées de l'appartement commun, découvert une chambre. Boulanger et mon fils, sous un méridien plus éloigné, en avaient découvert une autre.

Ces chambres, ornées seulement de quatre murs blancs, peints à la chaux, devaient être, par les soins de monsieur Monnier, meublées, avant deux heures, d'un lit, d'une table et de quatre chaises.

Pendant ces dispositions, notre excellent hôte rayonnait : Français, il était heureux de recevoir toute une colonie française ; et quelle colonie ! des peintres officiels et un invité au mariage royal.

Ces divers points arrêtés, une reconnaissance faite des différens corridors et des diverses portes qui conduisaient au centre commun, nous nous souvînmes de l'inscription placée au-dessus de la porte d'entrée : *Casa de Banos*, et nous nous précipitâmes vers ce petit *atrium* où avait eu lieu la première partie de la scène que je viens de vous raconter.

L'admirable chose qu'un bain, quand on vient de faire soixante lieues en chemin de fer, cent quarante lieues en diligence et deux cents lieues en malle-poste, et qu'on peut, par les quatre portes des quatre chambres ouvertes, remercier en commun le Seigneur du bien-être et du repos qu'il nous fait !

Nous avions voulu retenir monsieur Monnier pour répondre aux mille questions qui nous brûlaient la langue. Mais monsieur Monnier avait disparu ; il courait les tapissiers de Madrid. Nous fûmes donc obligés de nous en tenir à notre seule conversation, qui, nous devons le dire, madame, n'en fut pas moins animée pour cela.

En effet, tout était nouveau pour nous. Ces populations graves et silencieuses, qui nous regardaient passer avec l'immobilité d'un cortége d'ombres, ces femmes belles sous leurs haillons, ces hommes fiers sous leurs guenilles, ces enfans drapés déjà dans ces lambeaux tombés du manteau paternel, tout nous indiquait non-seulement un autre peuple, mais encore un autre siècle.

Boulanger était dans l'admiration : il avait, depuis Bayonne, rencontré à chaque pas des modèles qui posaient gratis. C'était une économie de temps et d'argent à la fois : de temps, puisqu'on n'avait point besoin de les chercher ; d'argent, puisqu'on ne les payait point.

Monsieur Monnier rentra comme nous sortions du bain.

— Tout est prêt, dit-il en se frottant les mains.

— Comment, tout est prêt?

— Oui, vous pouvez monter. Les tables sont d'aplomb sur trois pieds au moins, les lits sont couverts, ou à peu près, et vos chaises résisteront si vous avez l'attention de vous asseoir seuls sur chacune d'elles.

— Monsieur Monnier, vous êtes un grand homme.

Monsieur Monnier s'inclina modestement.

Nous montâmes. Notre premier coup d'œil fut pour l'atelier; chose miraculeuse ! Eau de Benjoin lui-même était à la besogne. Il ouvrait les caisses et déballait les fusils ; les bras m'en tombèrent.

— C'est bien, laissez cela, lui dis-je ; occupez-vous des malles.

— Les malles sont dans les chambres de ces messieurs.

— Bien, donnez-moi les clefs.

— Elles sont tout ouvertes.

Je ne pouvais revenir de cette activité. Cette activité m'inquiétait toujours chez Paul; quand il tombait dans cet excès de prévenances, c'est qu'il avait quelque faute à se faire pardonner.

Je me doutai qu'il manquait quelque chose à l'ensemble des bagages, et que c'était dans le but de dissimuler la disparition de ce quelque chose que Paul avait disséminé les malles, les sacs de nuit, les porte-manteaux et les caisses.

J'avais une liste. Paul me vit fouiller à ma poche et en tirer cette liste; il redoubla d'activité, se rapprochant, tout en faisant son ménage, de la porte du corridor.

— Paul, lui dis-je. Il est convenu, n'est-ce pas, madame, que j'appelle Pierre tantôt Paul, tantôt Eau de Benjoin.

— Paul, lui dis-je, nous allons faire l'inventaire des bagages.

Paul, en termes de peinture, a trois tons bien distincts ; son ton ordinaire est encre de Chine ; mais, selon les événemens, il rougit ou pâlit ; lorsqu'il rougit, il passe au bronze florentin ; quand il pâlit, il tombe dans le gris de souris.

Eau de Benjoin tomba dans le gris de souris, d'où je conclus que la perte était importante.

C'était une raison de plus pour faire l'inventaire. J'y tins donc obstinément, quoique Paul fît tout ce qu'il pût pour m'en détourner.

La caisse aux cartouches manquait.

C'était grave. Nous possédions en tout sept fusils, dont une carabine à double canon ; deux de ces fusils seulement étaient à système ordinaire; les quatre autres étaient des fusils Lefaucheux, c'est-à-dire se chargeant avec des cartouches et par la culasse.

Moins une soixantaine de cartouches demeurées par hasard dans les cavités des caisses à fusils, la sainte-barbe était donc complétement dégarnie.

Il est vrai qu'on nous avait dit qu'il restait bien peu de voleurs en Espagne, cinquante ou soixante, voilà tout.

Heureux pays qui sait le nombre de ses voleurs !

Mais il restait en Afrique force perdrix, force chacals, force hyènes, même quelques panthères; et nous comptions faire la chasse à tout cela.

Quant aux lions, il en reste à peine dans toute l'Algérie autant qu'il reste de voleurs en Espagne, Gérard les a tous détruits.

Eau de Benjoin reçut l'ordre de faire les recherches les plus actives. Eau de Benjoin fit semblant de chercher. Dans deux ou trois jours, quand il verra le baromètre remonté chez nous de la tempête au beau fixe, il nous avouera, avec un sourire émaillé de trente-deux dents, que la boîte aux cartouches est restée à la douane d'Irun ou de Bayonne, et qu'il se le rappelle parfaitement.

Pendant que Paul cherchait les cartouches, nous consolidions la prise de propriété, et nous organisions cet admirable désordre dont le cabinet d'un homme de lettres et l'atelier d'un peintre donnent le spécimen le plus complet.

Cette première et importante partie de l'installation arrêtée, on s'est occupé de la nourriture.

Ne vous étonnez point, madame, de me voir revenir de temps en temps à ce sujet, sur lequel il faut que les gens les plus matériels ou les plus immatériels reviennent au moins une fois par jour.

Vous qui habitez Paris, madame, et qui à travers les glaces de votre voiture voyez quand vous sortez, aux deux côtés de votre chemin, des cafés aux riches peintures, des restaurans aux gras étalages, solliciter votre appétit, vous vous étonnez, n'est-ce pas, qu'il y ait des pays où l'on s'inquiète de la façon dont l'on dînera, et vous vous dites : Entrez chez un restaurateur, ou envoyez chercher une volaille truffée, un

pâté de foie gras et une langouste chez un marchand de comestibles ; à la rigueur on dîne avec cela.

Eh ! mon Dieu ! oui, madame, on dîne avec cela, et même très bien ; mais malheureusement, les pâtés de foie gras viennent de Strasbourg, les langoustes viennent de Brest, et les volailles truffées du Périgord. Il résulte de ces différentes distances que j'ai l'honneur de vous indiquer, que lorsque ces comestibles tout français arrivent à Madrid, ils sont quelque peu détériorés, ce qui fait que l'on doit se rejeter sur un autre mode d'alimentation.

C'était ce mode d'alimentation à la recherche duquel il était urgent de nous mettre.

Après deux ou trois heures d'investigations, voici comment nos repas furent réglés.

A Madrid, le cuisinier et la cuisinière, excepté dans les grandes maisons, sont réduits à l'état de mythe. Il ne fallait donc pas songer à engager ni cuisinier ni cuisinière.

A Madrid, ceux qui veulent manger, les étrangers bien entendu, vont au marché, ou y envoient leurs domestiques ; puis ils rôtissent ou fricassent eux-mêmes les objets acquis pour leur consommation.

Heureusement, depuis mon enfance, je suis chasseur, vous le savez, madame, et j'ajouterai même chasseur assez habile. Or, à l'âge de dix ou douze ans, je m'échappais parfois de la maison, j'allais dire paternelle... hélas ! je n'ai jamais eu de maison paternelle, puisque mon père est mort trois ans après ma naissance, mais de la maison maternelle, pour aller faire le braconnier au milieu de ces grands bois sous l'ombre desquels je suis né. Alors, pendant un jour, deux jours, huit jours quelquefois, j'errais de village en village, sans autre ressource que mon fusil, échangeant quelque lièvre, quelque lapin, quelque perdreau, contre du vin et du pain ; puis avec ce pain et ce vin mangeant une autre portion de ma chasse, la troisième portion étant invariablement destinée à ma mère et devant lui être apportée, comme Hippolyte apportait la sienne aux pieds de Thésée pour calmer sa colère.

Cette ressemblance dans ma destinée et dans celle du fils d'Antiope a peut-être nui à mon éducation intellectuelle, mais a singulièrement perfectionné mon éducation culinaire.

Il en résulte, madame, que beaucoup de lecteurs, après avoir lu mes livres, ont contesté la valeur de mes livres, mais que pas un gourmand, après avoir goûté mes sauces, n'a contesté la valeur de mes sauces.

Je fus donc élu, à l'unanimité, maître d'hôtel de l'ambassade française à Madrid, et Paul élevé au grade de pourvoyeur.

La société devait faire les frais d'un grand panier pour que Paul perdît le moins d'œufs, de carottes, de côtelettes et de jambons possible.

Ces précautions étaient prises en faveur du déjeuner.

Le déjeuner devait toujours se composer de deux ou trois plats, chauds ou froids, et de quatre tasses de chocolat par tête.

Il est bon de vous dire, madame, que les Espagnols prennent leur chocolat dans des dés à coudre.

Quant au dîner, monsieur Monnier nous avait indiqué un restaurateur italien, nommé Lardi, chez lequel nous devions trouver une nourriture honorable.

En Italie, où l'on mange mal, les bons restaurateurs sont Français ; en Espagne, où l'on ne mange pas du tout, les bons restaurateurs sont Italiens.

Adieu, madame, il faut que je vous quitte pour aller au marché et à l'ambassade de France.

V.

Madrid, 10 octobre 1846.

Devinez, madame, ce que j'ai rapporté de ma double course au marché et à l'ambassade ?

J'ai rapporté Giraud et Desbarolles !

Au milieu de la rue Mayor, au moment où je rêvais, je ne veux pas vous dire à qui, madame, mais enfin au moment où je faisais un rêve charmant, je sentis que ma voiture s'arrêtait tout à coup et par une secousse.

En même temps, je vis apparaître à chacune de mes portières deux têtes basanées et barbues.

Quand je rêve, je rêve bien, c'est-à-dire que j'oublie complétement la réalité au profit du rêve. Je me réveillai donc en sursaut, et, à la vue de ces deux têtes formidables emmanchées sur des corps vêtus à l'espagnole, je me crus au milieu de quelque forêt épaisse ou de quelque gorge profonde, arrêté par des bandits.

Je cherchai instinctivement mes pistolets. J'ai de magnifiques pistolets à six coups, madame ; mais je n'avais pas cru devoir les prendre pour aller au marché et à l'ambassade. Je ne les trouvai donc point.

Je m'apprêtais, en conséquence, à repousser l'agression avec les simples forces corporelles que Dieu m'a données, lorsque je vis une de ces têtes qui, en riant, me montrait trente-deux dents blanches, et l'autre deux dents jaunes.

Je les regardai avec plus d'attention.

— Giraud ! Desbarolles ! m'écriai-je.

J'en demande pardon à mon ami Giraud, mais c'était à ses trente dents absentes et à ses deux dents présentes que je l'avais reconnu surtout.

En effet, outre la couche de bistre étendue sur les visages des deux voyageurs par le soleil de la Catalogne et de l'Andalousie, il s'était fait un énorme changement dans l'aspect de leurs *facies*.

Giraud, qui était parti sans cheveux, revenait avec une crinière de lion ; Desbarolles, qui était parti avec des cheveux magnifiques, revenait à peu près chauve.

Le voyage avait agi en sens inverse sur le cuir chevelu des deux voyageurs. Je livre le fait à la science des médecins et à l'investigation des marchands de pommade.

Je poussai un cri de joie, j'ouvris la portière, et, deux secondes après, Giraud et Desbarolles étaient installés dans la voiture.

Ils revenaient de faire un voyage merveilleux, à pied toujours ; un voyage d'artiste dans toute la force du terme : le carton en bandoulière, le crayon à la main, l'escopette sur l'épaule ; couchant où ils pouvaient, mangeant comme ils pouvaient, mais riant, chantant, croquant tout le long du chemin. A Séville, ils avaient appris les mariages et les fêtes, il y avait douze jours de cela. Aussitôt ils étaient partis pour Madrid. En douze jours ils avaient fait cent quarante lieues de France, et venaient d'arriver.

Avant de partir de Séville, ils avaient acheté un malheureux lévrier. Pendant les trois premiers jours, le lévrier les précéda ; les quatrième et cinquième jours, le lévrier marcha côte à côte avec eux ; enfin, le sixième jour, le lévrier resta en arrière.

Le lévrier était épuisé.

Le lendemain, au moment du départ, le pauvre animal es-

saya de se dresser sur ses pattes raidies ; la chose était au-dessus de ses forces.

Alors Giraud le prit dans ses bras et le porta pendant six heures; six heures trois minutes après, le lévrier expirait sur le sein de Giraud.

Une tombe lui avait été creusée au revers du fossé. Ce jour-là, Giraud et Desbarolles ne firent que douze lieues : mais ils se rattrapèrent le lendemain en en faisant dix-huit.

Bref, ils arrivaient, et en arrivant ils apprenaient que, moi aussi, j'étais arrivé. Ils s'étaient mis aussitôt à ma recherche, et, par un excellent hasard, ils étaient venus donner du nez droit dans ma voiture.

Mon premier mot, après les avoir embrassés, fut :

— Vous venez en Algérie avec moi, n'est-ce pas ?

Tous deux se regardèrent. Il y avait déjà un mois qu'ils eussent dû être en France.

Desbarolles poussa un soupir.

Giraud leva les mains au ciel et murmura :

— Ma pauvre famille !

Il faut vous dire que Giraud possède une bonne, charmante et excellente femme qui lui a donné, voilà bientôt huit ans, cet adorable enfant blond que vous avez admiré à l'exposition, jouant avec un chien, un autre lévrier, mort aussi, mais pas de fatigue, celui-là, d'indigestion.

C'est, avec un jeune frère de vingt-quatre ans qui exploro les îles Marquises, et une vieille mère de soixante-dix ans, les trois êtres privilégiés de son cœur qui composent la famille de Giraud.

Il est donc tout naturel que de temps en temps Giraud pense à sa famille. Seulement, les émotions que font naître en lui cette pensée se manifestent d'une façon différente selon l'heure de la journée où cette pensée lui vient, et les circonstances dans lesquelles elle lui vient.

Ainsi, le matin, Giraud ne pense pas à sa famille de la même façon qu'il y pense le soir : cela tient à ce que le matin il est à jeun et que le soir il a dîné.

Or, chacun le sait, rien ne change l'aspect des choses comme de voir les choses avec un estomac vide ou avec un estomac plein.

Giraud est donc assommant quand il pense à sa famille le matin ; Giraud est donc adorable quand il pense à sa famille le soir.

Quant à Desbarolles, je ne sais pas s'il a une famille, s'il pense à sa famille, et si cette pensée le distrait; mais ce que je sais, c'est que la distraction de Damis, qui mordait son doigt pour sa mouillette, n'était rien auprès de la distraction de Desbarolles.

Cette digression sur Giraud et Desbarolles m'a empêché de vous dire, madame, qu'après que l'un eut achevé son soupir et l'autre sa phrase, ils acceptèrent tous deux la proposition que je leur faisais.

Notre troupe était donc au complet, telle que nous l'avions rêvée le jour de ce fameux serment des Horaces que je vous ai dit; et nous nous retrouvions en Espagne à temps encore pour parcourir ensemble la moitié de l'Espagne.

Maintenant, je me vois dans la nécessité de vous tracer le portrait de Giraud et de Desbarolles, comme je vous ai tracé celui de Boulanger, de Maquet et de mon fils.

Giraud est l'auteur de la *Permission de dix heures*, comme Delacroix est l'auteur du *Giaour*, et Scheffer l'auteur de la *Françoise de Rimini*. C'est-à-dire qu'outre cette *Permission de dix heures*, que vous avez vue en gravure, en lithographie, sur les tabatières, au théâtre même, Giraud a fait encore mille choses charmantes, tableaux d'histoire, tableaux de genre, portraits, pastels, etc., etc. Giraud n'est pas un peintre, c'est la peinture. Pour desssiner, il n'a pas besoin de tel ou tel objet consacré; quand le crayon manque, quand le fusin fait défaut, quand le pinceau est absent, quand la plume ne répond pas à l'appel, Giraud dessine avec un charbon, avec une allumette, avec une canne, avec un cure-dents; ce qui frappe surtout son esprit subtil et railleur, c'est le côté ridicule des objets ; son œil est comme un des miroirs désenchanteurs qui exagèrent et déforment toutes les physionomies. Giraud ferait la charge de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis. Si Narcisse vivait du temps de Giraud, ou que Giraud eût vécu du temps de Narcisse, il est probable que le malheureux fils, je ne sais plus de qui, madame, au lieu de mourir de langueur en voyant son portrait, serait mort de gaieté en voyant sa charge.

Il est inutile d'ajouter, madame, que Giraud est un des hommes les plus spirituels que je connaisse, et que j'ai rarement vu dans un atelier, dans un salon, ou même dans un palais, un artiste sachant mieux l'endroit et les convenances de l'endroit où il se trouve.

C'est vous dire assez que lorsqu'il est au bal de l'Opéra, Giraud interprète la musique de Musard de façon à faire pâmer d'aise le Napoléon du cancan.

Quant à Desbarolles, son portrait est plus difficile à tracer, quoiqu'il soit plus typique encore que celui de Giraud. Desbarolles est un composé de l'artiste, du voyageur, mais de l'artiste et du voyageur parisien. Il tire l'épée comme Grisier, le bâton comme Fanfan, la savate comme Lacour. Cette multiplicité d'exercices, sans compter ceux du crayon et de la plume, auxquels il se livre dans ses momens perdus, a fait contracter à ses mains l'habitude d'une multiplicité de gestes presque toujours dévastateurs. En outre, Desbarolles est distrait.

Je vous ai déjà parlé de cette distraction, madame. Quand Desbarolles est debout, cette distraction a pour tout résultat de l'empêcher d'entendre ce qu'on lui dit, ou de lui faire oublier à l'instant même ce qu'il a entendu; voilà tout. Mais, quand Desbarolles est assis, la chose devient plus grave : Desbarolles, quelque part qu'il soit, passe tout doucement et tout ingénument de la distraction au sommeil. Aussi Desbarolles s'est-il étudié à donner à son sommeil, toujours silencieux du reste, rendons-lui cette justice, un air de dignité qui fait qu'à l'exception de Giraud, les plus éveillés respectent ce sommeil. Mais à l'endroit de Desbarolles, madame, Giraud ne respecte rien. On dirait que Giraud a quelque chose en lui qui s'éveille aussitôt que Desbarolles s'endort. Aussi, dès que Desbarolles s'endort, Giraud s'approche, lui pose le pouce sur le nez et appuie jusqu'à ce que le nez disparaisse, entièrement aplati dans la moustache. C'est d'ordinaire lorsque le nez de Desbarolles est arrivé à ce point de compression que Desbarolles s'éveille, prêt à chercher querelle à l'insolent qui prend de telles libertés avec un organe qu'il a constamment sevré de tabac pour lui conserver son élégance native.

Mais alors, reconnaissant Giraud, il sourit de ce bon et amical sourire que je n'ai vu que sur les lèvres de Desbarolles. Depuis vingt ans que Giraud et Desbarolles se connaissent, Giraud a bien aplati un million de fois le nez de Desbarolles. En adoptant ce chiffre, madame, c'est juste un million de fois, pour ce fait seulement, que Desbarolles a souri à Giraud.

Quand je rencontrai Giraud et Desbarolles, ils avaient adopté le costume espagnol, c'est-à-dire le chapeau aux bords relevés en forme de tourte, avec deux pompons de soie superposés l'un à l'autre ; la petite veste brodée, le gilet éclatant, la ceinture rouge, la culotte courte, la guêtre brodée et la mante andalouse. Mais cette mise tenait moins à l'enthousiasme que leur inspirait ce costume national qu'à des circonstances particulières qu'il est opportun de mentionner ici.

En partant de France, Giraud et Desbarolles avaient emporté, outre les vêtemens de voyage qu'ils avaient sur eux, une malle de voyage contenant deux habits, deux redingotes, deux pantalons, et deux chapeaux Gibus.

Les habits, les redingotes et les pantalons, tout en se râpant de la façon la plus absolue, avaient conservé leur forme et sentaient toujours leur tailleur parisien. Mais les deux Gibus, ces produits encore mal assurés de notre civilisation moderne, n'avaient pu supporter le soleil africain de Barcelone et de Murcie, et avaient complétement dévié de la ligne droite pour se projeter en avant. Cette cambrure, qui, en France, eût disparu en quelques secondes, avait obstinément résisté à tous les efforts des chapeliers espagnols, lesquels en sont encore au feutre Louis XIII et au sombrero andalous. Il en résultait que Giraud et Desbarolles avaient l'air d'être coiffés, chacun, d'un de ces tuyaux de cheminée que le vent a courbés ; quand ils marchaient côte à côte et qu'ils avaient le soin de mettre leur chapeau du même sens, soit que la cambrure se projetât en avant, soit qu'elle se projetât en arrière, cela ne jurait pas trop encore ; si elle se projetait en avant, ils avaient l'air de deux grenadiers russes marchant à la charge ; si elle se projetait en arrière, ils avaient l'air de Bertrand et de son ombre battant en retraite. Mais si, par un oubli bien excusable chez des voyageurs préoccupés du paysage, de l'air, de la lumière, des hommes, des femmes, de tout enfin, ils disposaient leur chapeau en sens opposé, alors ils prenaient l'aspect fantastique d'une paire de ciseaux à quatre pattes qui marcherait tout ouverte.

Un jour, Desbarolles eut une idée, c'était, puisque les chapeliers étaient impuissans, de porter son Gibus chez un horloger. L'idée fut couronnée d'un plein succès. L'horloger redressa le Gibus à l'aide d'un ressort de pendule, et Desbarolles, au grand étonnement de Giraud, revint à l'hôtel avec une coiffure perpendiculaire. Cet état de choses se maintint trois jours dans la disposition la plus satisfaisante, mais le troisième jour, pendant que Desbarolles dormait, le ressort se distendit avec le bruit d'un coucou qui va sonner. Desbarolles avait un chapeau à échappement.

C'étaient ces différentes vicissitudes de leurs vêtemens et de leurs coiffures qui avaient déterminé Giraud et Desbarolles à adopter le costume andalous, sous lequel ils venaient d'apparaître à mes yeux, et, subsidiairement, aux yeux de la colonie française.

Lorsque la colonie française eut témoigné aux nouveaux venus la satisfaction qu'elle éprouvait d'être réunie à eux, elle demanda des nouvelles du marché et de l'ambassade.

Paul répondit à l'endroit du marché en ouvrant son panier et en montrant, proprement couchés dans des compartimens de feuilles de choux, douze œufs, six perdrix, deux lièvres, et un jambon de Grenade.

Il faut vous dire, madame, que si l'on ne mange pas en Espagne, ou si l'on y mange mal, c'est tout bonnement qu'on ne veut pas y bien manger. La terre, cette mère féconde presque partout, est prodigue en Espagne ; les plus beaux légumes y poussent sans soins, les fruits les plus savoureux y mûrissent sans culture. Dans tous les temps, en se baissant, on y cueille des fraises, perdues parmi des violettes en fleurs, et, pendant six mois, en se haussant sur la pointe des pieds seulement, on atteint soit les oranges dorées qui balancent au-dessus de la tête des passans leur orbe parfumé, soit les grenades qui en s'éclatant comme un cœur trop plein font pleuvoir sur le front du voyageur une grêle de rubis.

Puis, pour les chasseurs, l'Espagne est la terre promise. Ces longues plaines aux bruyères arides offrent un inviolable asile aux perdrix, dont le faucheur ne détruit pas les œufs, et au lièvre, dont le laboureur épargne les petits. Quant au grand gibier, tels que cerf, daim, sanglier, qui déserte de jour en jour nos forêts, il trouve un refuge assuré dans ces sierras qui étoilent l'Espagne en tous sens, et où il vit sous la protection des bandits, propriétaires naturels de toutes les sierras.

Et cela, sans compter certaines traditions conservatrices dont il est impossible de deviner l'origine. Les lièvres, par exemple, qui font, soit rôtis, soit en civet, l'ornement de nos dîners, les lièvres sont proscrits de la plupart des tables, sous prétexte qu'ils fouillent les tombes et mangent les cadavres. A quelque chose la calomnie est bonne. En Espagne, les lièvres meurent de vieillesse, en regardant les Espagnols manger les lapins.

En outre, je ne sais quelle redevance les perdrix payent aux cuisiniers pour avoir obtenu d'eux qu'au lieu de les servir rôties, à la tartare ou en salmis, on les mette à cette abominable sauce au vinaigre, qui n'a d'autre but que de faire croire à l'homme inexpérimenté en cuisine que la perdrix, cette vice-reine des repas, qui dispute la royauté au faisan, est un animal un peu moins mangeable que la chouette ou le corbeau.

J'avais rêvé, en voyant ces fatales erreurs, qu'une grande tâche m'était réservée, c'était de réhabiliter le lièvre et la perdrix.

La colonie française était disposée à m'aider dans cette œuvre de justice et d'humanité, car elle parut fort satisfaite du marché.

Une seule inquiétude lui restait : c'était à l'endroit de l'ambassade.

Je la rassurai promptement : quoique écrasé de préoccupations politiques comme ambassadeur, et de devoirs d'étiquette comme hôte, monsieur Bresson, qui avait été prévenu de mon arrivée par monsieur le comte de Salvandy, avait donné des ordres pour que je fusse introduit près de lui aussitôt que je me présenterais à l'hôtel.

L'ordre fut exécuté.

Je ne connaissais pas monsieur Bresson. C'est un homme de haute taille, au visage grave et froid, à la tête haute, comme on aime à la voir à tous ceux qui s'étant faits ce qu'ils sont, ont le droit de la porter ainsi.

La fermeté de monsieur Bresson dans toute cette grande affaire du mariage avait été admirable ; il ne s'était laissé intimider ni par les menaces de lord Palmerston, ni par la prédiction des journaux, ni par la vente mobilière de monsieur Bulwer.

Il faut vous dire, madame, que monsieur Bulwer, dont l'intention était de changer de logement et de se meubler à neuf, vendait ses vieux meubles, pour faire croire qu'il déménageait, non pas d'une rue à une autre rue, mais d'un royaume à un autre royaume.

Monsieur Bresson me reçut à merveille; il eut la bonté, en me répétant les paroles du prince, de m'assurer d'avance de tout le plaisir que celui-ci aurait à me voir, et, pour qu'il me vît le plus vite possible, il m'invita à dîner avec Son Altesse le jour même. Mes amis étaient tous invités à la soirée qui devait suivre.

Je souligne le mot *tous*, pour indiquer que le cercle de l'invitation était remis à mon plaisir.

En quittant monsieur Bresson, et je le quittai enchanté, je l'avoue, d'un de ces bons accueils dont je le savais peu prodigue, je demandai l'appartement de Glucksberg, de Talleyrand et de Guitaut.

J'avais abandonné Paris si vite que je n'avais pas eu le temps de demander à monsieur le duc Decazes, un de mes premiers patrons littéraires, je ne l'oublierai jamais, que je n'avais pas eu, dis je, le temps de demander à monsieur le duc Decazes ses commissions pour son fils. J'avais vu Glucksberg tout enfant, juste à l'époque où Boulanger faisait son portrait, et j'avais hâte de le revoir pour parler avec lui de son père, que je n'avais pas vu lui-même depuis bien longtemps. Vous le savez mieux que personne, madame, j'ai rarement le loisir de visiter les gens que j'aime, mais une fois chez eux ils ne peuvent plus m'en faire sortir. Je restai donc une heure chez Glucksberg.

Quant à Talleyrand, j'avais non moins grande hâte de le revoir, quoiqu'il n'y eût pas si longtemps que je l'eusse vu que Glucksberg. J'avais connu Talleyrand en Italie, où il était attaché à l'ambassade de Florence. Je vous le présentai à l'un de ses passages à Paris, et vous savez, madame, si plus charmant esprit a jamais animé plus spirituelle figure. Talleyrand est un véritable attaché d'ambassade, et surtout d'ambassade espagnole. Aussi, je vous le dis tout bas, Talleyrand a-t-il à Madrid toutes sortes de succès dans sa façon particulière de représenter la France. Il résulte de cette grande représentation individuelle une pâleur qui va admirablement avec les yeux bleus et les cheveux blonds du jeune diplomate. Glucksberg représente le côté sérieux, et Talleyrand le côté intéressant.

Guitaut est le beau-frère de madame Bresson et descendant de ce bon et brave Guitaut si dévoué à la reine Anne d'Autriche. Guitaut, le vieux Guitaut, bien entendu, fut le poignet de fer choisi pour saisir au collet ce prince de Condé qui faisait trembler toute cette petite cour du Palais-Royal. Guitaut enfin fut celui qui, au nom de la reine, alla chercher Louis XIII chez mademoiselle de Lafayette au couvent des dames de la Visitation, et qui le ramena coucher au Louvre, neuf mois juste avant la naissance de Louis XIV. Guitaut, m'a assuré un jour un auguste personnage fort au courant des anecdotes de la monarchie, avait laissé des mémoires que la famille brûla, sur les instances de Louis XVIII. Si la famille Guitaut n'eût pas fait le sacrifice de ces mémoires, peut-être eussions-nous appris un secret bien autrement important que celui du Masque de fer.

Guitaut, le jeune, est un beau et fier garçon de vingt-deux ans, sachant la valeur du nom qu'il porte, et tout prêt à se dévouer aussi à une reine, j'en suis certain, si une reine avait besoin de son dévouement.

Avis aux jeunes reines de l'Europe.

Je revenais donc enchanté de ma course : j'avais trouvé un marché abondant, une ambassade comme il n'en existe nulle part, et sur le chemin j'avais raccolé deux amis que je croyais à l'autre bout de la Péninsule.

J'oubliais de dire qu'outre mon invitation particulière à dîner et l'invitation générale du soir, je rapportais des billets pour toutes les *fonctions royales*, et surtout un balcon pour la grande course de taureaux, qui doit avoir lieu dans trois ou quatre jours, place Mayor.

On nous promet merveilles de cette course, qui se fait dans des conditions de splendeur et d'originalité qui ne se représentent qu'aux naissances et aux mariages des infans. Il y a seize ans que pareille course n'a eu lieu à Madrid.

Cependant, les amateurs secouent la tête et font avec la bouche ce petit clappement qui indique le doute. Comme je suis fort curieux, je me suis informé de ce que voulait dire cette double dénégation, et j'ai appris qu'ils trouvaient l'enceinte de la place Mayor trop grande.

En effet, il paraît, madame, que plus l'enceinte dans laquelle se heurte le taureau et ses ennemis est grande, moins la lutte est acharnée, puisqu'un plus grand espace est ouvert à la fuite. Nous sommes donc menacés de ne voir, pendant les quatre jours que ces fêtes doivent durer, tuer que deux ou trois cents chevaux, et blesser que dix ou douze hommes. Dans un cirque ordinaire, on pouvait compter sur le double.

Vous comprenez maintenant ce signe de mépris arraché aux véritables amateurs de tauromachie.

Au reste, nous saurons à quoi nous en tenir demain; demain il y a course à la porte d'Alcala, c'est-à-dire au cirque ordinaire, et tout Madrid a la fièvre d'avance.

Et voulez-vous me permettre de vous le dire, madame? c'est que nous l'avons comme si nous étions de véritables Madrilègnes. La fièvre se gagne.

En attendant, nous avons été visiter le pont de Tolède : c'est un pèlerinage que nous avions voté en entendant Alexandre chanter tout le long de la route :

> Vraiment, la reine eût près d'elle été laide,
> Lorsque, le soir,
> Elle passait sur le pont de Tolède
> En corset noir.

Hélas! madame, le pont de Tolède y est toujours, mais Sabine n'y est plus, et nous avons cherché vainement cette belle manola qui, de compte à demi avec le vent de la montagne, avait rendu fou le pauvre Castibelza.

Il y a encore autre chose que nous avons cherché vainement, c'est le Mançanarès. Il faudrait pourtant bien que l'on s'entendît une fois pour toutes à l'endroit des fleuves.

Chez nous, quand on exerce des fonctions publiques, on ne sort point de chez soi sans dire où l'on va.

Moi qui exerce des fonctions publiques, madame, je donne l'exemple, et je vous annonce bien hautement, afin que notre hôte l'entende, que je vous quitte pour aller dîner à l'ambassade.

Tous nos compagnons vont dîner chez Lardi, pilotés par Théophile Gautier, qu'ils ont rencontré vaguant par les rues, et qui a prétendu mieux connaître l'Espagne que les Espagnols.

En conséquence, il leur a prédit qu'ils dîneraient très mal.

VI.

Madrid, 11, au matin.

Enfin, madame, la voilà passée cette terrible émotion qu'on nous avait promise au premier combat de taureaux. L'un de nous a pâli, l'autre s'est trouvé mal tout à fait, les quatre autres sont restés fermes sur leurs stalles comme ces vieux Romains que les Gaulois vainqueurs prirent pour les dieux du Capitole.

Mais, d'abord, j'ai vu notre jeune prince; il a été charmant, comme toujours, et a trouvé moyen de dire un mot aimable à chacun de nous. Mes amis s'étonnaient qu'un si jeune prince eût déjà cette charmante flexibilité de paroles qui trouve pour chacun ce qu'il faut dire à chacun. C'est que rien ne donne de l'esprit comme le bonheur, et que le duc de Montpensier me paraissait hier soir le prince le plus heureux du monde.

Je vous raconterais bien toutes ces fêtes, madame, si quelques journaux n'avaient point annoncé que je partais comme historiographe officiel de Son Altesse. C'est une niaiserie qui vous coûtera un magnifique programme; mais vous pourrez lire toutes ces belles choses dans une lettre pétillante de verve que mon ami Achard vient de me communiquer à l'instant même, et qu'il envoie à l'*Époque*.

Car il faut vous dire, madame, que la colonie française augmente de jour en jour; bientôt cela ressemblera à une occupation. Quand on se promène dans les rues, on y rencontre en vérité autant de Parisiens que d'Espagnols. N'était un soleil magnifique, des mantilles à foison, des yeux noirs comme je n'en ai pas encore vu, et ce petit sifflement d'éventails qui agite éternellement l'air de la Castille, on pourrait se croire en France.

Après ma visite à l'ambassade, mes deux premières visites ont été à deux bons amis à moi que vous connaissez de nom. L'un de ces deux amis est le cortès Rocca de Togores (1), qui sera ministre un jour, et le duc d'Ossuna, qui l'aurait probablement été déjà s'il l'avait voulu.

Rocca de Togores est un des premiers poëtes et un des hommes les plus spirituels de l'Espagne. L'Espagne a le bon goût de croire que ses poëtes ne sont pas bons seulement à faire de la poésie, et que ses hommes d'esprit ne sont pas seulement des diseurs de bons mots. Rocca de Togores a répondu à cette confiance en devenant un des hommes les plus populaires de l'Espagne.

Le duc d'Ossuna est un de ces seigneurs comme il en reste si peu dans les sociétés modernes. Treize ou quatorze fois grand d'Espagne, décoré de plus d'ordres que n'en peut porter sa poitrine, il est le dernier de sa race, et représente les trois maisons gigantesques qui sont venues se fondre dans la sienne : Lerna, Benevente, Infantado. Ses aïeux, depuis cinq cents ans, n'ont pas quitté les marches du trône, et quelquefois se sont assis sur le trône lui-même. Comme le Ruy Gomez de Sylva d'Hernani, il touche du pied à tous ces ducs, du front à tous les rois. Ses revenus sont immenses, et l'on prétend qu'il en ignore le chiffre; ses propriétés couvrent l'Espagne et les Flandres. Il a, dans les Pays-Bas, des châteaux plus beaux que ceux de l'ancien roi déchu, et même que ceux du roi qui règne. Il a en Espagne des forteresses, où, en le supposant sujet rebelle comme il est sujet dévoué, il tiendrait pendant un an, rien qu'avec ses domestiques, contre toutes les armées espagnoles. Enfin, il a des plaines à lui, des chaînes de montagnes à lui, des forêts à lui; et dans ces forêts, — écoutez bien ceci, madame, — il a des voleurs à lui.

Je vous ai dit, madame, qu'il restait en Espagne cinquante à soixante voleurs. Eh bien! sept de ces voleurs sont à d'Ossuna.

N'allez pas conclure, madame, que d'Ossuna est le chef de ces sept voleurs.

Non pas; il en est propriétaire, voilà tout.

Voilà comment d'Ossuna a acquis cette singulière propriété.

Lorsqu'on détruisit, il y a trois ou quatre ans, le brigandage en Espagne, une soixantaine de voleurs, comme nous l'avons dit, échappèrent à la destruction : trente ou quarante se réfugièrent dans les gorges impénétrables de la Sierra, huit ou dix entre Castro de Rio et Alcandete, et le reste dans les forêts de l'Alamine.

Or, les forêts de l'Alamine appartiennent à d'Ossuna.

Pendant quelque temps, les gardes de d'Ossuna tourmentèrent les voleurs, et les voleurs, gens peu endurans, tourmentèrent les gardes d'Ossuna. Il y eut des coups de fusil échangés, force balles perdues dans les arbres, mais aussi quelques-unes dans des cadavres. C'était un état intolérable : il survint un armistice; l'armistice fut posé sur les bases suivantes :

Il y aurait trève entre les gardes et les voleurs.

Les gardes ne traqueraient plus les voleurs; mais aussi, de leur côté, les voleurs n'arrêteraient jamais aucun voyageur notoirement connu pour être parent, ami ou porteur d'un laissez-passer de d'Ossuna.

En outre, le prêtre d'un village situé au milieu de la foret et appartenant à d'Ossuna, le prêtre, disons-nous, aurait mission de confesser, administrer et enterrer ceux des voleurs qui, naturellement ou par accident, passeraient de vie à trépas.

En vertu de cette convention, le prêtre confessa, administra et enterra de son mieux les voleurs, qui, de dix qu'ils étaient, furent réduits définitivement à sept.

Un jour, ou plutôt un soir, les voleurs étant à l'affût, virent venir à eux la marquise de Santa-C...

Voulez-vous me permettre de vous dire en passant, madame, que la marquise de Santa-C... est une des plus jolies femmes de Madrid; et, lorsque l'on dit une des plus jolies femmes de Madrid, on dit une des plus belles femmes du monde.

La marquise de Santa-C... était donc dans sa voiture, cheminant au grand trot de son attelage, et cela sans se douter de rien, lorsque tout à coup sept escopettes apparurent aux regards ébouriffés du cocher et du valet de chambre. La voiture s'arrêta.

La marquise mit la tête à la portière, vit ce dont il s'agissait, et se trouva mal.

Les voleurs profitèrent de son évanouissement pour la dévaliser; mais cela se fit avec de tels égards, qu'il était facile de voir que les voleurs prenaient à tâche de se montrer dignes en tout point du patronage qui leur était accordé.

L'opération terminée, les voleurs firent signe au cocher de continuer son chemin.

(1) La prédiction de monsieur Alexandre Dumas ne mit pas beaucoup de temps à se réaliser : monsieur Rocca de Togores fut depuis appelé au ministère.

La marquise revint à elle en sentant le roulement de la voiture.

Elle était saine et sauve ; mais les voleurs lui avaient tout pris, jusqu'à son dernier réal ; tout enlevé, jusqu'à son dernier bijou.

La marquise, en arrivant à Madrid, courut annoncer à d'Ossuna l'événement dont elle venait d'être victime.

— Leur avez-vous dit que j'avais l'honneur d'être votre cousin, madame ? demanda d'Ossuna.

— Je n'ai rien pu leur dire, j'étais évanouie, répondit la marquise.

— Très bien.

— Comment, très bien ?

— Oui, je m'entends ; rentrez chez vous, marquise, et attendez-y de mes nouvelles.

Huit jours se passèrent sans que les nouvelles promises par d'Ossuna arrivassent à madame de Santa-C...

Le neuvième jour, elle reçut l'invitation de passer chez son cousin.

D'Ossuna l'attendait dans son cabinet avec un homme inconnu.

— Chère marquise, dit d'Ossuna en allant au-devant d'elle, et en la conduisant près d'une table sur laquelle était un sac d'argent et un tas de bijoux, voulez-vous me dire quelle somme vous aviez dans votre voiture ?

— Quatre mille réaux.

— Comptez, dit d'Ossuna en lui présentant le sac, ou plutôt je vais compter moi-même. Vous avez de trop jolies mains pour les salir en touchant une si grossière monnaie.

D'Ossuna compta l'argent renfermé dans le sac : il n'y manquait pas un maravédis.

— Maintenant, chère marquise, continua-t-il, examinez ces bijoux, et voyez si vous retrouvez votre compte.

La marquise passa en revue bracelets, chaînes, montres, châtelaines, bagues, broches, colliers ; il n'y manquait pas une épingle d'or.

— Mais qui vous a donc rendu toutes ces choses ? lui demanda la marquise.

— Monsieur, répondit d'Ossuna en lui montrant l'homme inconnu.

— Et quel est ce monsieur ?

— Monsieur est le chef des bandits qui vous ont arrêtée. Je me suis plaint à lui. Je lui ai dit que vous étiez ma cousine, et il est au désespoir que vous ne le lui ayez pas dit vous-même, car sans cela, au lieu de vous arrêter, il vous eût au contraire donné une escorte si vous en eussiez eu besoin. Il vous offre donc, chère marquise, ses bien sincères et bien respectueuses excuses.

Le bandit s'inclina.

— A tout péché miséricorde, continua d'Ossuna ; voyons, pardonnez-lui.

— Oh ! de grand cœur, dit la marquise ; mais à une condition.

— Laquelle ? demanda le duc.

Le bandit fixa sur la marquise son œil inquiet et intelligent.

— C'est, continua la marquise, choisissant parmi les bijoux un simple anneau d'or, c'est qu'à l'exception de cette petite bague que je reprends parce qu'elle me vient de ma mère, monsieur remportera tout ce qu'il a apporté.

Le bandit voulut débattre.

— Ce n'est qu'à ce prix que je pardonne, continua la marquise.

— Mon cher, dit le duc, ma cousine est fort entêtée ; passez par où elle veut, je vous le conseille.

Le bandit, sans répondre un seul mot, reprit son argent et ses bijoux, s'inclina et sortit.

Quand la marquise rentra chez elle, on lui dit qu'un homme était passé à l'hôtel, et avait laissé un paquet à son adresse.

La marquise ouvrit le paquet : il contenait les bijoux et l'argent.

Il n'y avait pas moyen de poursuivre le bandit dans les forêts de l'Alamine ; force fut donc à la marquise de reprendre ce qui lui appartenait.

Depuis ce jour, aucune méprise du même genre n'a été commise, et le duc d'Ossuna n'a pas eu un seul reproche à adresser à ses voleurs.

Voilà ce que c'est qu'un grand seigneur d'Espagne, madame ; vous voyez que cela ressemble assez peu à nos petits seigneurs de France.

Avant de me quitter, le duc m'a invité à déjeuner pour demain. Il me ménage une surprise, a-t-il dit.

Soyez tranquille, madame : si, comme je n'en doute point, cette surprise en vaut la peine, je vous en ferai part.

Ce matin, Madrid s'est éveillée en fête. Tous ces théâtres et toutes ces places que nous avions vus vides hier, en arrivant, à six heures du matin étaient, les théâtres pleins d'acteurs, et les places pleines de spectateurs.

C'est que sur chacun de ces théâtres bondissait tour à tour la danse nationale de chacune des quatorze grandes provinces d'Espagne : Catalogne, Valence, Aragon, Andalousie, Vieille-Castille, Nouvelle-Castille, Léon, Galice, Asturies, Navarre, Manche et Biscaye.

Tous les danseurs, hommes et femmes, la castagnette obligée aux mains, étaient revêtus des costumes nationaux, qui, en Espagne comme ailleurs, hélas ! vont s'effaçant de jour en jour, mais qui, pour cette circonstance, réapparaissaient dans toute leur pureté native.

Chaque groupe de danseurs était réellement du pays qu'il représentait.

C'est là que vous eussiez admiré cet étrange sentiment de couleur que la nature a mis dans l'œil harmonieux de ces enfans du soleil. Avez-vous remarqué une chose, madame ? c'est que plus on marche du midi au nord, plus les tons des vêtemens perdent de leur valeur, jusqu'à ce qu'enfin, sous les latitudes élevées, ils se dégradent tout à fait. Rubens, ce peintre au nom et au cœur de flamme, dut être bien heureux lorsque, envoyé en Espagne comme ambassadeur, il vit flamboyer à ses yeux ce magnifique arc-en-ciel que forme la population bariolée de Madrid. Là, chaque vêtement semble une palette chargée des tons les plus hardis, qui s'allient sans jamais se heurter. Si l'on pouvait voir les rues de Madrid en passant à vol d'oiseau, à un quart de lieue au-dessus d'elles, on les prendrait, j'en suis certain, pour un immense parterre tout étoilé de fleurs.

Comme il n'y a pas assez de danseurs pour remplir toutes les estrades à la fois, quand un groupe a accompli dans une rue ou sur une place le nombre de figures qu'il doit exécuter, il se met en route, musique en tête, pour aller chercher un autre théâtre et d'autres spectateurs.

Alors, par tout son chemin, les fenêtres se garnissent de têtes de femmes aux épaules nues, aux cheveux lisses et

luisans comme des ailes de corbeau; sur ces cheveux, d'un noir bleu, s'épanouit ardente quelque rose pourpre, quelque camélia cerise ou quelque œillet cramoisi. Une mantille couvre tout cela sans rien cacher; puis les éventails vont avec leur petit bruit agaçant, s'ouvrant, se fermant sans cesse, et se déroulant entre les doigts effilés qui les tourmentent avec une incroyable adresse et une adorable coquetterie.

Cependant le théâtre abandonné ne reste pas longtemps vide : aux danses succèdent les combats; des Maures, coiffés de turbans et armés de cimeterres, des chevaliers avec des jupes bleues, des maillots collans, des toques à plumes et des épées en croix, comme on en portait, il y a vingt ans, à la Gaîté et à l'Ambigu, figurant, les uns des soldats du roi Boabdil, les autres les croisés du roi Ferdinand, s'emparent des théâtres et représentent tant bien que mal la prise de Grenade et les hauts faits du grand capitaine. Pour les animer, une musique composée de tambours et de trompettes retentit incessamment, pétillante et barbare, à croire qu'au lieu d'assister au siége de Grenade, on assiste à la prise de Jéricho.

Sur d'autres estrades, nous vîmes des Chinois avec leurs chapeaux en pagodes, leurs yeux retroussés, leurs longues moustaches et leurs habits soyeux tout ruisselans de grelots. Mais la vérité me force à dire que les honneurs de la journée étaient en général pour les danseurs et les Maures. Les Chinois, sans être tout à fait abandonnés, me paraissent un peu vieillis, même en Espagne.

C'est au milieu de cette population fiévreuse, sillonnée à chaque instant par des carrosses qui semblaient tirés des écuries du roi Louis XIV, et qui passaient à grand tintamarre, attelés de chevaux ou de mules empanachés, que nous gagnâmes l'église d'Atocha, où se célèbrent d'ordinaire les mariages des infans et des infantes d'Espagne.

Jamais, je crois, tant de monde n'a tenu sur un si petit espace, et tant d'or n'a été étalé sur des habits de cour.

Au milieu de ce luxe qui rappelait les anciens possesseurs de l'Inde et du Pérou, nos deux jeunes princes se faisaient remarquer par une simplicité toute militaire. Ils portaient tous deux l'uniforme de maréchaux de camp : culotte blanche, bottes à l'écuyère, grand cordon rouge en sautoir, et la Toison-d'Or au cou.

Celle de Son Altesse le duc de Montpensier était en diamans.

La reine était charmante de grâces, l'infante resplendissante de beauté.

Bon! voilà que j'avais dit que je ne raconterais rien de toutes ces merveilles, madame, et qu'au lieu de me tenir la parole que je m'étais donnée à moi-même, je me laisse entraîner à vous faire des descriptions sans fin.

Je me contenterai donc de vous dire qu'à deux heures le patriarche des Indes prononça la bénédiction nuptiale.

Nous retrouvâmes en sortant la foule non moins épaisse que nous l'avions trouvée en entrant. Eau de Benjoin, avec son costume de Says, excitait surtout l'admiration générale.

Cette admiration nous retarda quelque peu, à notre grand regret, car nous avions hâte de revenir changer d'habits pour aller voir la course. La course était indiquée pour deux heures et demie, et c'est peut-être le seul spectacle où l'on ne fasse jamais attendre le public, même pour la reine.

J'ordonnai au cocher de quitter le Prado, tout encombré de préparatifs d'illuminations et de feux d'artifices, et de prendre les rues les moins fréquentées. Nous avions notre toilette à faire, ou plutôt à défaire.

A deux heures un quart, nous touchions Casa-Monnier; à deux heures et demie, nous étions prêts à monter en voiture, lorsqu'une querelle avec notre cocher, qui ne voulut jamais nous laisser monter cinq dans son véhicule, vint compliquer notre situation en nous laissant sur le pavé.

Il fallait gagner à pied la porte d'Alcala, et de la Casa-Monnier à la porte d'Alcala il y a un bon quart de lieue : c'était, même en courant, au moins dix minutes de chemin.

C'est véritablement un spectacle curieux, madame, que Madrid se rendant à une course de taureaux. On dirait un fleuve débordé roulant sur une pente. Ces âmes que vit Dante, après avoir franchi le seuil désespéré de l'enfer, et que le vent poussait devant lui comme un tourbillon de feuilles, ne franchissaient pas l'espace avec plus de vitesse et d'acharnement que cette foule partagée entre tant de spectacles, et qui était en retard comme nous pour son spectacle favori. Toute cette rue d'Alcala, large comme notre avenue des Champs-Elysées, et terminée par une porte presque aussi gigantesque que notre arc de triomphe de l'Étoile, ressemblait à un champ d'hommes et de femmes aussi pressés que le blé dans une plaine, et courbés tous du même côté par le vent fiévreux de la curiosité.

Pour ce grand jour, on avait fait sortir de leurs remises des carrosses comme on n'en trouve plus que dans les tableaux de Vandermeulen, et des calessinos comme on n'en voit nulle part. Entre les roues de ces voitures, entre les flots de ce peuple, passent, sans heurter personne, et c'est miracle, les paysans des environs de Madrid à cheval, avec la carabine à l'arçon de la selle, et l'air aussi farouche que s'il s'agissait de conquérir et non de payer cette place qu'ils viennent chercher au cirque. Enfin, au milieu de tout ce conflit de piétons aux vêtemens bariolés, de carrosses massifs, de calessinos aux roues immenses, de cavaliers sur leurs chevaux andalous, l'omnibus passe avec une célérité inaccoutumée, chargé d'autant de curieux que peut en contenir non-seulement son intérieur, mais encore son impériale, labourant tout ce flot humain comme Léviathan fait de la mer.

Nous arrêtâmes une voiture qui passait et qui ne contenait encore que quatre personnes. Nous jetâmes deux douros au cocher, qui voulait s'opposer à notre invasion, ignorant jusqu'à quel point cette invasion lui serait profitable, et qui, ravi de notre générosité, nous enfourna dans son véhicule, comme un boulanger fait de six pains, en criant à ses premiers voyageurs : « Pressez-vous! pressez-vous! »

Les uns se tinrent debout, soutenant comme Atlas fait du monde le haut de l'impériale avec leurs épaules; les autres s'assirent sur des genoux complaisans; les autres, enfin, parvinrent à se glisser entre les fémurs étrangers, comme des coins de torture; tout cela pendant que la voiture continuait son galop enragé; mais il est convenu que ce jour-là on est insensible aux coups comme à la pression; pourvu que l'on arrive, c'est tout ce qu'il faut, arrivât-on moulu, brisé, en morceaux.

Nous arrivâmes à la porte d'Alcala : notre locomotive s'arrêta à trente pas à peu près d'un vaste monument représentant un pâté bas de forme. Nous sautâmes à terre, et le dernier était encore en l'air que le carrosse repartait au galop de ses deux mules, qui semblaient partager la fièvre générale, pour aller chercher d'autres curieux.

Nous pressâmes le pas. J'aurais voulu voir, avant d'entrer dans le cirque, la chapelle où l'on dit la messe mortuaire, la pharmacie avec ses deux médecins, la sacristie avec son prê-

tre, les uns se tenant prêts à secourir les blessés, les autres à confesser les mourans ; mais nous n'avions plus le temps, nous entendions sonner la fanfare qui annonce que l'alguazil vient de jeter au garçon du cirque la clef du toril. Nous prîmes nos billets ; nous nous engouffrâmes dans la large porte, et, avec un de ces battemens de cœur qu'on éprouve toujours quand on va voir une chose inconnue et terrible, nous gravîmes l'escalier qui nous conduisit à nos galeries.

On me fait observer, madame, qu'il est tantôt sept heures; il faut que je revête mon habit de cérémonie. Monsieur le duc de Rianzarès a eu la bonté de m'inviter hier à la cérémonie de la chapelle du palais, et j'ai reçu ce matin de monsieur Bresson une lettre qui renouvelle cette invitation.

A demain donc, ou à cette nuit, la course des taureaux.

VII.

Madrid, 12, au soir.

Nous vivons dans un tel tourbillon, madame, que voilà quarante-huit heures passées sans causer avec vous. Il faut dire aussi que ces quarante-huit heures ont passé comme un mirage perpétuel, pendant lequel je ne dirai pas j'ai vu, mais j'ai cru voir des fêtes, des illuminations, des combats de taureaux, des ballets; tout cela passant avec la rapidité de ces décorations qui paraissent et qui disparaissent au sifflet du machiniste.

Vous nous avez laissés, madame, nous pressant, nous poussant, nous heurtant dans un des corridors sombres et ascendans de cette moderne tour de Babel qu'on appelle un cirque.

A l'extrémité de ce corridor, nous trouvâmes la lumière.

Nous nous arrêtâmes éblouis, aveuglés, chancelans.

C'est que quiconque n'a pas vu cette flamboyante Espagne ne se doute pas de ce que c'est que le soleil ; quiconque n'a pas entendu la rumeur d'un cirque ne se doute pas de ce que c'est que le bruit.

Figurez-vous, madame, un amphithéâtre dans le genre de l'Hippodrome, mais contenant vingt mille personnes, au lieu de quinze mille, disposées sur des gradins qui coûtent plus ou moins cher, selon qu'ils offrent des billets d'ombre, des billets de soleil et d'ombre, ou bien des billets de soleil tout seul.

Les spectateurs qui ont des billets de soleil sont ceux, vous le comprenez bien, qui, pendant toute la durée du spectacle, doivent être exposés à l'ardeur dévorante du soleil.

Ceux qui ont des billets de soleil et d'ombre sont ceux que le mouvement journalier de la terre doit protéger pendant un certain temps contre la fixité du soleil.

Enfin, ceux qui ont des billets d'ombre sont ceux qui, depuis le commencement du spectacle jusqu'à la fin, doivent être à l'abri du soleil.

Il va sans dire que nous avions des billets d'ombre.

Notre premier mouvement, en entrant dans ce cercle de flamme, fut de nous rejeter, épouvantés, en arrière. Jamais nous n'avions vu, avec de pareils cris, s'agiter tant de parasols, tant d'ombrelles, tant d'éventails, tant de mouchoirs.

Voici l'aspect que présentait l'arène lorsque nous arrivâmes.

Nous étions juste en face de la porte du toril. Le garçon du cirque, qui venait de recevoir des mains de l'alguazil la clef de cette porte, tout empanachée de rubans, s'avançait vers elle; à la gauche du taureau qui allait sortir, se tenaient, emboîtés dans leurs selles arabes, la lance en arrêt, les trois picadors. Le reste de la quadrille, c'est-à-dire les chulos, les banderilleros et le torero, se tenaient à droite, dispersés dans l'arène, comme des pions en bataille sur un échiquier.

Disons d'abord ce que c'est que le picador, le chulo, le banderillero et le torero, puis nous essayerons de rendre visible à nos lecteurs le théâtre sur lequel ils opèrent.

Le picador, à notre avis celui qui court le plus de danger de tous, est l'homme à cheval qui, une lance à la main, attend l'attaque du taureau. Cette lance n'est point une arme, mais seulement un aiguillon. Le fer qui la garnit n'a que la profondeur nécessaire à entamer la peau de l'animal, c'est-à-dire que la blessure que fait le picador ne peut jamais avoir d'autre résultat que de doubler la colère du taureau et d'exposer l'homme et le cheval à une attaque d'autant plus vive que cette douleur a été plus cuisante.

Le picador court deux dangers : celui d'être embroché par le taureau, celui d'être écrasé par son cheval.

Nous avons parlé de la lance, son arme offensive; il n'a pour armes défensives que des jambiers de fer, montant jusqu'à mi-cuisses, et recouverts d'un pantalon de peau.

Les chulos sont ceux qui, un manteau vert, bleu ou jaune à la main, détournent sur eux, en agitant ce manteau aux yeux de l'animal, sa colère prête à se satisfaire sur un cheval renversé ou sur un picador désarçonné.

Les banderilleros ont pour mission de ne pas laisser refroidir la colère du taureau. Au moment où le taureau, éperdu, ébloui, lassé, tourne sur lui-même, ils viennent lui planter dans les deux épaules des banderilles, composées de petites baguettes portant du papier de toutes couleurs découpé comme celui que les enfans mettent à la queue d'un cerf-volant. Ces banderilles s'enfoncent à l'aide d'une pointe de fer ayant la forme d'un hameçon.

Le torero est le roi de la scène; c'est à lui qu'appartient le cirque, c'est le général qui dirige toute la bataille, c'est le chef au geste duquel chacun obéit passivement; le taureau lui-même, sans s'en douter, est soumis à sa puissance : il le conduit où il veut à l'aide des chulos, et lorsque l'heure du dernier duel entre lui et le taureau est arrivée, c'est sur le terrain qu'il a choisi, en se réservant tous les avantages de l'ombre et du soleil, que le taureau, frappé à mort par la terrible spada, vient expirer à ses pieds.

Si la maîtresse du torero est dans le cirque, c'est toujours vers le point de l'arène le plus rapproché de cette maîtresse que le taureau mourra.

Il y a par chaque course deux ou trois picadors de rechange, au cas où les picadors combattans seraient blessés : autant de chulos et autant de banderilleros.

Le nombre des toreros n'est pas fixé ; à cette course, il y en avait trois : Cucharès, Lucas Blanco et le Salamanchino.

De ces trois toreros, Cucharès seul a un nom.

Tout cela, picadors, chulos, banderilleros, toreros, est vêtu avec une merveilleuse élégance. Les vestes, courtes et chargées de broderies d'or et d'argent, sont vertes, bleues ou roses; les gilets, brodés comme les vestes, de couleurs éclatantes, sont harmonieusement assortis avec le reste du costume. Les culottes sont de tricot, les bas de soie, et les souliers de satin.

Une ceinture aux vives couleurs serre la taille des com-

battans, et un élégant chignon orne le derrière de leur tête, couverte d'un petit chapeau noir tout brodé de passementeries.

Maintenant, passons des acteurs au théâtre.

Autour de l'arène, majestueuse comme un cirque du temps de Tite ou de Vespasien, règne une cloison en madriers haute de six pieds et formant le cercle où sont enfermés tous les personnages que nous venons de décrire, depuis le picador jusqu'au torero.

Cette cloison, qui s'appelle l'*olivo*, est peinte en rouge dans sa partie supérieure, en noir dans la partie inférieure. Ces deux parties, de hauteurs inégales, sont séparées par une planche peinte en blanc formant un rebord saillant; ce rebord est destiné à servir d'étriers aux chulos, banderilleros et toreros poursuivis par le taureau; ils posent un pied sur le rebord, et, à l'aide des mains, s'élancent par-dessus la barrière. Cela s'appelle *tomar el olivo*, c'est-à-dire prendre l'olive. Il est bien rare que le torero recoure à ce dernier moyen; il se détourne du taureau, mais il regarderait comme une honte de le fuir.

De l'autre côté de cette première cloison est une seconde barrière; cette cloison et cette barrière forment un couloir. C'est dans ce couloir, où sautent les chulos et banderilleros poursuivis par le taureau, que se tiennent l'alguazil, les picadors de rechange, le cachetero, et les amateurs qui ont leurs entrées.

Disons ce que c'est que le cachetero.

Le cachetero est l'exécuteur des hautes œuvres. Son office est presque infamant: quand le taureau est abattu par l'épée du torero, et que cependant il soulève encore sa tête mugissante et ensanglantée, le cachetero enjambe la barrière, entre dans l'arène, se glisse tortueusement, comme le chat et le chacal, jusqu'à l'animal abattu, et là, traîtreusement, par derrière, il lui donne le coup de grâce. Ce coup se donne avec un poignard ayant la forme d'un cœur; il sépare ordinairement la deuxième vertèbre du cou de la troisième, et le taureau tombe comme foudroyé.

Puis, cette exécution accomplie, le cachetero regagne toujours de son pas oblique le rebord, franchit la barrière et disparaît.

Cette première barrière, que franchissent, comme nous l'avons vu, les chulos, les banderilleros et le cachetero n'est pas toujours un refuge certain. On a vu des taureaux sauteurs franchir cette barrière avec la même facilité que nos chevaux de course franchissent une haie, et une gravure de Goya représente l'alcade de Terrason misérablement embroché et foulé aux pieds par un taureau sauteur.

J'ai vu aux fêtes royales un taureau sauter trois fois de suite de l'arène dans le couloir.

Alors, avec la même agilité qu'ils ont sauté de l'arène dans le couloir, les chulos et les banderilleros sautent du couloir dans l'arène; le garçon du cirque ouvre une porte, et le taureau, qui tourne furieux dans ce petit espace, voyant le chemin qu'on lui ouvre, rentre de nouveau dans la lice, où l'attendent ses ennemis.

Parfois, on sépare l'arène en deux. Cela arrive quand l'arène est trop grande. A la place Mayor, par exemple, où l'on fait à la fois deux combats, un jour il arriva que deux taureaux sautèrent à la fois de la lice dans le couloir, coururent l'un sur l'autre, se rencontrèrent et se tuèrent tous deux.

Cette cloison est percée de quatre portes, situées aux quatre points cardinaux; deux de ces portes sont irrévocablement destinées à laisser entrer les taureaux vivans et à laisser sortir les taureaux morts.

Derrière la seconde barrière s'élève l'amphithéâtre, tout chargé de gradins, chargés eux-mêmes de spectateurs.

La musique est placée juste au-dessus du toril.

Le toril est l'endroit où l'on renferme les taureaux.

Les taureaux qui doivent combattre, tirés généralement des pâturages les plus solitaires, sont amenés pendant la nuit à Madrid, et conduits au toril, où chacun trouve son étable particulière.

Pour l'irriter davantage, aucune nourriture ne lui est donnée pendant les dix ou douze heures qu'il passe dans sa prison.

Puis, au moment de sortir, pour porter l'irritation de l'animal à son comble, on lui enfonce dans l'épaule gauche, toujours à l'aide d'un fer aiguisé en hameçon, une touffe de rubans aux couleurs de son propriétaire ou de ses propriétaires.

Cette touffe de rubans est le but de l'ambition des picadors et des chulos. C'est un charmant cadeau à faire à une maîtresse que de lui donner cette touffe de rubans.

Ma mise en scène posée, permettez-moi, madame, de revenir au spectacle.

Nous étions, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, juste en face du toril. A notre droite, nous avions la loge de la reine; à notre gauche, l'ayuntamiento, c'est-à-dire quelque chose comme le maire, les adjoins et les conseillers municipaux.

Nous regardions tout cela dans l'angoisse de l'attente, avec un visage fort pâle et d'un œil assez effaré.

J'avais à ma gauche Rocca de Togores, ce charmant poëte dont je vous ai parlé; à ma droite Alexandre, puis Maquet, puis Boulanger.

Giraud et Desbarolles, en costume complet d'Andalous, se tenaient debout sur la seconde banquette.

Ils avaient vu dix courses, et nous regardaient de cet air de pitié que les vieux grognards de l'empire avaient pour les conscrits.

Le garçon du cirque ouvrit la porte du toril et se rangea derrière cette porte.

Le taureau apparut, fit dix pas, s'arrêta court, ébloui par la lumière, étourdi par le bruit.

C'était un taureau noir, aux couleurs d'Ossuna et de Veragua (1).

Sa bouche était blanche d'écume; ses regards semblaient deux rayons de feu.

J'avoue pour mon compte que le cœur me battait comme si j'allais assister à un duel.

— Regardez! regardez! me dit Rocca, le taureau est bon.

A peine Rocca m'avait-il fait cette promesse, que, comme s'il eût hâte de réaliser la prophétie de Rocca, le taureau se précipita sur le premier picador.

Vainement celui-ci essaya-t-il de l'arrêter avec sa lance, le taureau fonça sur le fer, et prenant le cheval au poitrail, il lui enfonça une de ses cornes jusqu'au cœur.

Le cheval quitta la terre, soulevé par le taureau, et battit l'air de ses quatre pieds.

Le picador comprit que son cheval était perdu; il s'accro-

(1) Le duc de Veragua est le dernier descendant des Christophe Colomb.

cha des deux mains à la crête de la barrière, quittant vivement les étriers.

En même temps que son cheval tombait d'un côté, il enjambait la barrière et se laissait tomber de l'autre.

Le cheval essayait de se relever, le sang coulait de son poitrail par deux trous, comme deux robinets lâchés.

Il vacilla un instant, puis retomba. Le taureau s'acharna sur lui, et en une seconde lui fit dix autres blessures.

— Bon! me dit Rocca, c'est un taureau collant... La course va être belle.

Je me retournai vers mes compagnons. Boulanger avait assez bien supporté le spectacle, mais Alexandre était fort pâle, mais Maquet essuyait son front couvert de sueur.

Le deuxième picador, voyant le taureau acharné sur l'agonie du cheval, quitta la barrière et vint à lui.

Quoiqu'il eût les yeux bandés, son cheval se cabra, il sentait instinctivement que son maître le menait à la mort.

Le taureau, en voyant ce nouvel antagoniste fondit sur lui.

Ce qui se passa fut rapide comme la pensée : en une seconde, le cheval fut renversé en arrière, et tomba de toute sa pesanteur sur la poitrine de son cavalier.

Nous entendîmes, si l'on peut dire cela, le cri des os.

Alors un hourra universel s'éleva. Vingt mille voix crièrent ensemble :

— Bravo toro ! bravo toro !

Rocca criait comme les autres, et ma foi! je me laissai entraîner à crier comme Rocca :

— Bravo toro !

C'est qu'en effet l'animal était superbe, avec tout son corps noir comme du jais, et le sang de ses deux adversaires qui lui ruisselait sur la tête et sur les épaules comme une coiffe de pourpre.

— Hein ! me dit Rocca, quand je vous avais dit que c'était un taureau collant.

On appelle taureau collant celui qui, après avoir renversé sa victime, s'acharne sur elle.

En effet, celui-là non-seulement s'acharnait sur le cheval, mais encore, sous lui, il cherchait son cavalier.

Cucharès, qui était le torero de cette course, fit un signe, et toute la troupe des chulos et des banderilleros enveloppa le taureau. Au milieu de cette troupe qu'il dirigeait, était Lucas Blanco, autre torero que j'ai déjà nommé, beau jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, qui tue depuis deux ans seulement.

Il dérogeait en se mêlant aux chulos. Mais l'enthousiasme l'emportait.

A force d'agiter leurs capes aux yeux du taureau, les chulos parvinrent à le distraire. Il releva la tête, regarda un instant ce monde d'ennemis, ces capes flamboyantes au soleil, et s'élança sur Lucas Blanco, qui se trouvait le plus proche de lui.

Lucas se contenta de pirouetter sur le talon avec une grâce et une tranquillité infinie; le taureau passa.

Les chulos poursuivis par lui gagnèrent la barrière. Le dernier pouvait sentir l'haleine de l'animal brûler ses épaules.

Arrivés à la barrière, ils s'envolèrent par-dessus : s'envolèrent est le mot, car, grâce à leurs grandes capes bleues, roses et vertes, ils semblaient une troupe d'oiseaux aux ailes étendues.

Les cornes du taureau s'enfoncèrent dans la barrière et clouèrent le long des madriers la cape du dernier chulo, qui, en sautant de l'autre côté, la lui rejeta sur la tête.

Le taureau arracha ses cornes des planches et resta un instant coiffé de la cape rose du chulo, sans pouvoir se débarrasser de cette cape, qui, pompant le sang que l'animal avait sur les épaules, se teignit de larges taches de pourpre.

L'animal piétinait sur l'extrémité de la cape, mais le centre du manteau était arrêté par ses cornes. Un instant, il tourna furieux sur lui-même, comme s'il devenait insensé, puis la cape vola en pièces, excepté un lambeau qui demeura, comme une banderolle, fixé à la corne droite.

Lorsqu'il put y voir, il embrassa toute l'arène d'un rapide et sombre regard.

Au-dessus de la barrière, reparaissaient toutes les têtes des chulos et des banderilleros fugitifs, prêts qu'ils étaient à sauter de nouveau dans le cirque dès que le taureau se serait éloigné.

Sur deux points parallèles, se tenaient Lucas Blanco et Cucharès, calmes tous deux, regardant tous deux.

Trois hommes tiraient le picador de dessous son cheval, et essayaient de le mettre sur pied. Le picador vacillait sur ses grosses jambes garnies de fer. Il était pâle comme la mort et une écume sanglante teignait ses lèvres.

Des deux chevaux, l'un était mort tout à fait, l'autre essayait de repousser la mort à coups de ruades.

Le troisième picador, le seul qui fût resté debout, se tenait sur son cheval, immobile comme une statue de bronze.

Après une investigation d'un instant, le taureau fut fixé.

Son œil s'arrêta sur le groupe qui emmenait le picador blessé.

Il gratta le sable, qu'il fit jaillir jusque sur les gradins avec ses pieds de devant, abaissa son nez au niveau du sillon qu'il venait de creuser, poussa un beuglement terrible, et s'élança sur le groupe.

Les trois hommes qui emportaient le blessé l'abandonnèrent et coururent à la barrière.

Le picador, presque évanoui, mais ayant cependant encore la conscience du danger, fit deux pas, battit un instant l'air de ses mains, et tomba en essayant d'en faire un troisième.

Le taureau se dirigeait sur lui.

Mais sur sa route il rencontra un obstacle.

Le dernier picador s'était enfin ébranlé, et il était venu se placer entre l'animal furieux et son camarade blessé.

Le taureau fit plier sa lance comme un roseau, et ne lui donna qu'un coup de corne en passant.

Le cheval, grièvement blessé, pivota sur ses pieds de derrière et emporta son maître à l'extrémité de l'arène.

Le taureau parut hésiter entre le cheval encore vivant et le picador qui semblait mort.

Il s'élança sur le cheval.

Puis, après l'avoir fouillé profondément, et avoir laissé dans une des nouvelles blessures qu'il venait de lui faire ce lambeau de cape dont nous avons parlé, il se retourna vers l'homme que Lucas Blanco aidait à se soulever sur un genou.

Le cirque éclatait en applaudissemens, les « bravo toro » ne cessaient pas. Quelques voix, plus enthousiastes, l'appelaient « joli garçon, cher taureau. »

Il fondit sur Lucas Blanco et sur le picador. Lucas Blanco fit un pas de côté, étendit son manteau entre lui et le blessé; le taureau, trompé, s'élança sur la cape mouvante.

Je regardai nos compagnons : Boulanger était pâle; Alexandre était vert; Maquet, comme la nymphe Biblis, fondait littéralement en eau.

Si j'avais eu un miroir, madame, je vous dirais comment j'étais moi-même. Tout ce que je puis vous dire, c'est que

j'étais si fort ému, que je n'éprouvais absolument rien de ce dégoût qui m'avait été promis, et que moi, qui me sauve quand je vois un cuisinier prêt à tuer une poule, je ne pouvais détacher mes yeux de ce taureau qui avait déjà à peu près tué trois chevaux et blessé un homme.

Il s'était arrêté sur lui-même, ne comprenant rien sans doute à la faiblesse de l'obstacle qu'on lui avait opposé. et il s'apprêtait à continuer la lutte.

Ce fut encore Lucas Blanco qui lui offrit le combat, ayant sa cape de taffetas bleu pour toute arme offensive et défensive.

Le taureau s'élança sur Lucas. Lucas fit une passe semblable à la première, et le taureau se retrouva à dix pas plus loin que lui.

Pendant ce temps, chulos et banderilleros étaient redescendus dans l'arène; les valets du cirque étaient revenus chercher le picador, qui, appuyé sur eux, gagnait la barrière en marchant plus facilement.

Toute la quadrille entourait le taureau, agitant ses capes; mais le taureau n'avait de regards que pour Lucas Blanco. C'était une lutte entre lui et cet homme, dont aucune autre attaque ne pouvait le distraire.

Quand un taureau regarde un homme ainsi, il est bien rare que ce ne soit pas un homme mort.

— Vous allez voir, me dit Rocca, en me posant la main sur le bras, vous allez voir.

— Arrière! Lucas, arrière! crièrent d'une seule voix tous les chulos et tous les banderilleros.

— Arrière, Lucas! cria Cucharès.

Lucas regarda dédaigneusement le taureau.

Le taureau vint droit à lui la tête basse.

Lucas lui posa la pointe du pied entre les deux cornes et lui sauta par-dessus la tête.

Alors ce ne furent plus des applaudissemens, ce ne furent plus des cris, ce furent des rugissemens.

— Bravo, Lucas! crièrent vingt mille voix. Viva Lucas! viva! viva!

Les hommes jetaient leurs chapeaux et leurs pétacas dans l'arène, les femmes jetaient leurs bouquets et leurs éventails.

Lucas saluait en souriant, comme s'il eût joué avec un chevreau.

Nos compagnons, tout pâles, tout verts et tout ruisselans qu'ils étaient, applaudissaient et criaient comme les autres.

Mais ni ces cris ni ces applaudissemens furieux ne détournaient le taureau de son idée de vengeance. Au milieu de tous ces hommes, c'était Lucas que son regard suivait, et tous ces manteaux voltigeant à ses yeux ne pouvaient lui faire oublier ce manteau bleu céleste contre lequel il s'était deux fois inutilement heurté.

Il s'élança de nouveau contre Lucas, mais cette fois en mesurant son élan de manière à ne pas le dépasser.

Lucas l'évita par une volte habile.

Mais l'animal n'était qu'à quatre pas de lui.

Il revint sans lui donner relâche.

Lucas lui jeta sa cape sur la tête et gagna la barrière à reculons.

Voilé un instant, le taureau laissa prendre à son adversaire une dizaine de pas d'avance; mais la cape éclata en lambeaux, et le taureau s'élança de nouveau sur son ennemi.

C'était une question d'agilité. Lucas arriverait-il à la barrière avant le taureau? Le taureau aurait-il rejoint Lucas avant qu'il n'eût atteint la barrière?

Lucas mit le pied sur un bouquet, le pied glissa sur les fleurs humides; il tomba.

Un grand cri retentit poussé par vingt mille voix, puis un profond silence lui succéda.

Il me passa comme un nuage devant les yeux; au milieu de ce nuage je vis un homme jeté à quinze pieds de haut.

Et, chose étrange, au milieu de cet éblouissement, tous les détails de la toilette du pauvre Lucas m'apparurent. Sa petite veste bleue, brodée d'argent, son gilet rose à boutons ciselés, sa culotte blanche, toute passementée sur les coutures.

Il retomba. Le taureau l'attendait; mais un autre adversaire attendait le taureau.

C'était le premier picador, remonté sur un cheval frais, et qui, rentré dans l'arène, fondit sur l'animal au moment où il abaissait ses cornes vers Lucas.

Le taureau, se sentant blessé, releva la tête; et, comme s'il eût été sûr de retrouver Lucas où il le laissait, il fonça sur le picador.

A peine eut-il laissé Lucas derrière lui, que Lucas se releva, salua le public en riant. Par un miracle, les cornes avaient passé des deux côtés de son corps : c'était le front seul de l'animal qui l'avait lancé dans l'espace.

Par un autre miracle encore, il était retombé sans se faire aucun mal.

Une immense rumeur de joie parcourut tout le cirque, la respiration revenait à vingt mille personnes.

Maquet était presque évanoui, Alexandre ne valait guère mieux et demandait un verre d'eau.

On le lui apporta.

Il en but quelques gouttes, et le rendant aux trois quarts plein :

— Portez cela au Mançanarès, dit-il, cela lui fera plaisir.

En ce moment on entendit une grande rumeur : les trompettes sonnèrent.

Pardon, madame, mais il y a deux heures inexorables : l'heure de la poste et l'heure de la mort. L'une me presse; à vous jusqu'à l'autre.

VIII.

Madrid, 13 octobre.

Nous avons laissé, si j'ai bonne mémoire, madame, ce pauvre Lucas Blanco, miraculeusement vivant encore, saluant le public au milieu des applaudissemens universels.

Nous avons laissé le taureau aux prises avec le picador venu à son secours.

Enfin, nous avons laissé les trompettes sonnant et annonçant quelque événement nouveau et imprévu.

Cet événement nouveau et imprévu, c'était l'arrivée de la reine-mère.

La reine-mère, cette gracieuse et belle femme que vous avez vue à Paris, et qui semble la sœur aînée de sa fille, aime les courses de taureaux comme pourrait le faire une simple marquise; elle était parvenue à se dérober aux fêtes du jour, et elle accourait prendre une heure de ce fiévreux spectacle qui nous brûlait.

A peine les trompettes eurent-elles annoncé son arrivée, à peine eut-elle paru dans la pénombre de sa loge, que, comme par magie, tout le drame du cirque s'arrêta.

On laissa le picador, son cheval et le taureau se tirer d'affaire comme ils pourraient, et toute la quadrille alla se former en colonne en face du toril.

Cuchares, le Salamanchino et Lucas Blanco marchaient les premiers.

Derrière eux venaient les trois picadors. Le picador blessé, que nous avions cru mort, s'était fait remettre en selle sur un cheval neuf, et, n'eût été son extrême pâleur, on eût pu croire qu'il ne lui était rien arrivé. Celui qui occupait le taureau s'en était débarrassé et avait repris son rang.

Derrière les picadors venaient les quatre chulos, derrière les chulos les banderilleros, derrière eux les valets du cirque.

Seul, le cachetero n'était point du cortége.

Le taureau, acculé à la loge de l'ayuntamiento, regardait cette procession d'un air stupide.

Quant à la procession, elle ne s'inquiétait pas plus du taureau que s'il n'eût jamais existé.

Elle s'avança marchant au pas sur la mesure de la musique, et vint mettre un genou en terre devant la reine.

La reine laissa toute la quadrille pendant quelques secondes dans cette attitude, comme pour dire qu'elle acceptait son hommage ; puis elle lui fit signe de se relever.

Tous ceux qui la composaient se relevèrent et saluèrent.

Puis, sur un second signe, les rangs furent rompus et chacun rentra dans son rôle, les picadors abaissant leurs lances, les chulos secouant leurs manteaux, les banderilleros courant préparer leurs banderilles.

Pendant ce temps, le taureau, pour ne pas rester à rien faire sans doute, avait piqué sur un pauvre cheval que nous croyions mort, et que lui avait senti vivant : il l'avait pris en dessous avec ses deux cornes, l'avait soulevé de terre, et e promenait en le portant sur son cou.

Le cheval, par un dernier effort, redressait la tête, et laissait échapper une dernière plainte qui n'avait pas la force d'arriver au hennissement.

En voyant ses ennemis revenir à l'attaque, le taureau secoua le cheval comme il eût fait d'un panache ordinaire.

Le cheval tomba, puis, par un dernier élan d'agonie, se releva sur ses quatre pieds, et tout chancelant alla s'abattre près du toril.

Le taureau le regarda s'éloigner.

— Retenez bien ceci, me dit Rocca, et vous me direz après si je me connais ou non en tauromachie. A quelque endroit que soit frappé le taureau, s'il n'est pas tué raide, il ira mourir sur le cheval qui vient de tomber. Je vous l'ai dit, c'est un véritable collant.

Le taureau avait tué trois chevaux et en avait blessé deux. L'alguazil fit signe aux picadors de s'éloigner.

Les picadors gagnèrent l'extrémité du cirque située en face du toril, et s'appuyèrent tous trois à l'olivo, la tête tournée vers le milieu du cirque.

Les chulos firent jouer leurs capes.

Le taureau se remit en mouvement, et les fuites recommencèrent. Trois ou quatre fois le taureau poursuivit ses adversaires jusqu'à la barrière, et nous donna ce spectacle gracieux de ces hommes bondissant avec leur cape étendue au-dessus de leur tête.

Un banderillero entra tenant une banderille de chaque main ; ses trois compagnons le suivaient armés comme lui.

Ce n'est point une chose commode que d'enfoncer des banderilles au taureau.

Il faut les lui planter à la fois dans l'épaule droite et dans l'épaule gauche ; plus elles sont parallèlement plantées, mieux le tour est fait.

Les chulos dirigèrent le taureau vers le banderillero : le banderillero lui enfonça les deux dards dans les deux épaules, et, en même temps, du ventre rebondi de chacun de ces dards, sortit une volée de cinq ou six petits oiseaux, chardonnerets, linots, serins.

Quelques-unes de ces malheureuses petites bêtes, tout étourdies, ne purent prendre leur vol, et s'en allèrent tomber sur le sable de l'arène.

Aussitôt cinq ou six personnes s'élancèrent du couloir et les allèrent ramasser, au risque d'être éventrées par le taureau.

Mais celui-ci commençait à perdre visiblement la tête ; il n'avait plus dans sa poursuite cette volonté tenace qui rend l'animal si dangereux. Il fondait d'un chulo sur l'autre, donnant ses coups de corne comme le sanglier donne ses coups de boutoir, mais se laissant distraire d'un ennemi par un autre ennemi.

Un second banderillero apparut.

A sa vue, le taureau parut se calmer tout à coup, mais se calmer pour assurer sa vengeance. Sans doute il reconnut aux mains du nouveau venu les instrumens de douleur qu'il secouait à ses épaules, car il fondit sur lui sans que rien pût le détourner ni l'arrêter. Le banderillero l'attendit ses flèches à la main. Mais une seule resta plantée dans l'épaule de l'animal. En même temps un léger cri se fit entendre : la manche rose du banderillero se teignit de pourpre, sa main se couvrit de sang, chacun de ses doigts ruissela. La corne venait de lui traverser le haut du bras.

Il gagna la barrière, sans permettre qu'on le soutînt ; mais, au moment où il s'apprêtait à la franchir, il s'évanouit. Nous le vîmes passer dans le couloir la tête renversée et sans connaissance.

C'était assez de désastres pour un seul taureau, la trompette sonna la mort.

Aussitôt chacun s'écarta. La lice appartenait dès lors au torero.

Le torero était Cucharès.

Cucharès s'avança ; c'était un homme de trente-six à quarante ans, de taille ordinaire, maigre, grêle de peau, et au teint basané; c'est, sinon un des toreros les plus habiles, les Espagnols lui préfèrent Montès et le Chiclanero, du moins un des plus hardis. Cucharès fait en face du taureau des choses merveilleuses d'audace, qui dénotent une connaissance approfondie du caractère de l'animal. Un jour qu'il luttait avec Montès, qui l'avait emporté sur lui, ne sachant plus que faire pour reconquérir une part de ces bravos que lui enlevait son heureux rival, il alla se mettre à genoux devant un taureau furieux.

Le taureau étonné le regarda deux ou trois secondes ; puis, comme effrayé d'une pareille hardiesse, il abandonna Cucharès pour poursuivre un chulo.

Cucharès s'avança donc; il tenait à la main gauche son épée cachée par la muleta.

La muleta, madame, est une pièce de drap rouge emmanchée à un petit bâton : c'est le bouclier du torero.

Cucharès traversa tout le cirque, alla mettre un genou en terre devant la loge royale, et, levant son petit chapeau de la main droite, il demanda à l'auguste spectatrice la permission de tuer le taureau.

La permission lui fut accordée d'un signe et avec un sourire.

Cucharès jeta son chapeau loin de lui avec un geste d'orgueil qui n'appartient qu'à l'homme qui va lutter avec la mort, et s'avança vers le taureau.

Toute la quadrille était à ses ordres et voltigeait autour de lui.

A partir de ce moment, rien ne se fait plus qu'à la volonté du torero. Il a choisi son lieu de combat, il sait d'avance l'endroit où il veut frapper le taureau ; tout le monde va manœuvrer pour conduire le taureau à l'endroit désigné.

L'endroit désigné était au-dessous de la loge royale.

Mais les chulos mirent de la coquetterie à l'amener là ; eux aussi étaient bien aises d'avoir leur triomphe. Ils firent faire un grand détour au taureau, le forcèrent de passer devant la loge de l'ayuntamiento, le ramenèrent au toril, et de là à la place où Cucharès l'attendait, la muleta d'une main, l'épée de l'autre.

En passant près du cheval qu'il avait soulevé sur sa tête, et qui cette fois était bien mort, il se détourna pour lui donner encore deux ou trois coups de corne.

— Voyez-vous ! voyez-vous ! me dit Rocca

Lorsque Cucharès vit le taureau en face de lui, il fit un signe.

Tout le monde s'écarta.

L'homme et l'animal se trouvèrent en face l'un de l'autre.

L'homme avec sa petite épée mince, longue et affilée comme une aiguille.

L'animal avec sa force incommensurable, ses cornes terribles, son jarret plus rapide que celui du plus rapide cheval.

L'homme était bien peu de chose, en vérité, en face d'un pareil monstre.

Seulement, le rayon de l'intelligence jaillissait du regard de l'homme, tandis que le feu de la férocité brillait seul dans le regard du taureau.

Il était évident que tout l'avantage était à l'homme, et que, dans cette lutte inégale cependant, c'était le fort qui devait succomber, c'était le faible qui devait vaincre.

Cucharès fit flotter sa muleta aux yeux du taureau.

Le taureau fondit sur lui. Cucharès tourna sur le talon. La corne gauche de l'animal effleura sa poitrine.

C'était une passe magnifique ; tout le cirque éclata en applaudissemens.

Ces applaudissemens semblèrent irriter le taureau ; il revint sur Cucharès : cette fois celui-ci l'attendit l'épée à la main.

Le choc fut terrible ; on vit l'épée plier comme un cerceau, puis voler en l'air.

La pointe avait touché l'os de l'épaule ; l'épée avait fait ressort, et, toute sifflante, avait échappé à la main du torero.

On fut sur le point de huer Cucharès, qu'une nouvelle volte non moins habile que la première déroba à son ennemi.

Les chulos s'avancèrent alors pour distraire le taureau ; mais Cucharès, tout désarmé qu'il était, leur fit signe de rester en place.

En effet, il lui restait sa muleta.

Il se passa alors une chose merveilleuse, et qui indiquait chez l'homme cette profonde connaissance de l'animal, si nécessaire à celui qui le combat pendant cinq minutes avec ce simple drapeau de pourpre. Cucharès conduisit le taureau où il voulut, l'excitant à lui faire perdre jusqu'à l'instinct. Dix fois le taureau fondit sur lui, passant tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche, l'effleurant chaque fois, ne le touchant jamais.

Enfin, Cucharès, criblé d'applaudissemens, ramassa une épée, l'essuya tranquillement, et se remit en garde.

Cette fois, la fine lame disparut, dans toute sa longueur, juste entre les deux épaules du taureau.

L'animal s'arrêta frémissant sur ses quatre pieds ; on sentait que sinon le fer, du moins le froid du fer avait pénétré jusqu'à son cœur.

La poignée seule apparaissait au-dessus de la nuque.

Cucharès ne s'inquiéta plus du taureau, et alla saluer la reine.

De son côté, le taureau, se sentant blessé à mort, regarda tout autour de lui, puis, d'un trot déjà alourdi par l'agonie, il se dirigea vers le cheval.

— Voyez-vous ? me dit Rocca, voyez-vous ?

En effet, arrivé près du cadavre du cheval, le taureau tomba sur ses deux genoux, poussa un meuglement plaintif, abaissa le train de derrière comme il avait abaissé le train de devant, et se coucha, la tête seule soulevée encore.

Ce fut alors que le cachetero sortit du couloir, rampa jusqu'au taureau, leva son poignard, prit son temps et frappa.

La foudre n'eût pas été plus prompte. La tête retomba sans un seul frémissement : l'animal expira sans une seule plainte.

Aussitôt, la musique sonna la mort du taureau.

Au son de cette musique, une porte s'ouvrit, quatre mules traînant une espèce de palonnier entrèrent.

Ces mules disparaissaient sous de magnifiques aparejos tout resplendissans de bouffettes de soie, tout ruisselans de grelots.

On commença par attacher à leur palonnier, l'un après l'autre, les trois chevaux morts, qu'elles emportèrent avec la rapidité de l'éclair.

Puis vint le tour du taureau, qui disparut à son tour par la sortie de la chair morte.

La porte se referma derrière lui.

Quatre grandes lignes restaient sur le sable, toutes tachées de sang ; c'étaient les lignes tracées par les chevaux et le taureau morts.

Çà et là dans le cirque, on voyait encore quelques autres taches rouges.

Quatre valets entrèrent, deux avec des râteaux, deux avec des paniers pleins de sable. En dix secondes, toutes ces traces de la première course eurent disparu.

Les picadors allèrent reprendre leur place à gauche du toril ; les chulos et les banderilleros à droite. Lucas Blanco, qui succédait à Cucharès, se plaça un peu en arrière : la musique sonna l'entrée, la porte s'ouvrit, et le second taureau parut.

Une des grandes qualités de ce merveilleux spectacle, madame, c'est qu'il n'a jamais d'entr'actes ; la mort même d'un homme n'est qu'un accident ordinaire qui n'interrompt rien. Comme dans nos théâtres bien organisés, tous les rôles sont distribués en double et en triple.

Il en est des taureaux comme des hommes, madame ; il y en a de lâches et de braves, de francs et de rusés, de persévérans et d'oublieux.

Le taureau qui entrait était noir comme le premier, il avait sept ans comme le premier, il venait des forêts de l'Alamine comme le premier. Aux yeux de tout le monde, c'était le frère du premier ; mais, malgré toutes ces ressemblances, il ne put tromper Rocca.

— Si vous avez une visite à faire, me dit-il, profitez de cette course-ci,

— Pourquoi ?

— Parce que le taureau est mauvais.

— A quoi voyez-vous cela ?

— Je le vois.

Madame, je me ferai dire ma bonne aventure par Rocca de Togores, et prenez garde s'il me prédit que vous m'aimerez un jour : il faudra que ce jour arrive, eussiez-vous juré qu'il ne viendra point.

Le taureau était mauvais.

Comme le premier, il courut sur les trois chevaux, mais à chaque élan la lance du picador suffit pour l'arrêter, ou plutôt pour l'éloigner. Repoussé trois fois, il continua son chemin en mugissant de douleur.

Tout le cirque éclata en huées et en sifflets.

Les spectateurs du cirque, madame, sont les spectateurs les plus impartiaux que je connaisse. Ils sifflent ou applaudissent également, selon leurs mérites, bêtes et gens, homme et taureau. Pas un beau coup de corne, pas un beau coup de lance, pas un beau coup d'épée ne passe inaperçu. On a vu douze mille spectateurs demander d'une seule voix la grâce d'un taureau qui avait éventré neuf chevaux et tué un picador. La grâce fut accordée, et le taureau, chose presque inouïe, sortit vivant de l'arène.

Le nôtre n'était pas destiné à être sauvé d'une si glorieuse façon. Les picadors eurent beau l'aiguillonner, les banderilleros eurent beau lui enfoncer leurs banderilles, rien ne put le décider au combat.

C'est alors que le cri : Perros ! perros ! retentit.

Perro veut dire *chien*, et par conséquent perros veut dire *les chiens*.

Quand un taureau ne se décide pas à attaquer, quand il ne se croit pas sous la douleur, quand il ne se conduit pas en brave taureau enfin, on demande soit perros, soit fuego.

Cette fois on demandait les chiens. L'alguazil interrogea de l'œil la loge de la reine, et fit signe que les chiens étaient accordés.

Aussitôt ce signe fait et interprété, chacun s'éloigna du taureau. On eût dit que le pauvre animal avait la peste.

Il s'arrêta seul au milieu de l'arène, regardant autour de lui et paraissant s'étonner de ce repos qui lui était accordé. Sans doute si quelque compartiment du système cérébral est chez le taureau destiné aux souvenirs, celui-ci se rappela les sauvages prairies où il avait été élevé, et il crut qu'on allait le reconduire au pied de ses montagnes rocheuses et aux lisières de ses sombres forêts:

S'il espérait cela, son illusion fut courte.

La porte s'ouvrit. Un homme, tenant un chien dans ses bras, entra ; un second suivit le premier, puis un troisième le second.

Enfin, six hommes entrèrent, armés chacun d'un terrible perro.

A la vue du taureau, les six dogues éclatèrent en abolemens; les yeux leur sortirent de la tête, leurs bouches se fendirent jusqu'aux oreilles; ils eussent dévoré leurs maîtres, si leurs maîtres ne les eussent point lâchés. Leurs maîtres, qui ne se souciaient pas de mourir comme Jézabel, lâchèrent leurs animaux, qui fondirent sur le taureau.

Le taureau, à leur vue, avait deviné ce qui allait se passer, et il avait été à reculons se coller à la barrière.

En une seconde, la meute aboyante eut franchi toute la largeur du cirque, et le combat commença.

Contre ces nouveaux antagonistes, le taureau retrouva toute sa vigueur ; on eût dit que le courage, qui l'avait abandonné dans sa lutte avec les hommes, lui revenait en face de ses ennemis naturels.

Quant aux chiens, ils étaient de bonne race, dogues et boule-dogues; l'un d'eux était bien certainement né à Londres : c'était le plus petit et le plus acharné de tous. Il me rappela ce pauvre Mylord, d'italique mémoire, que vous avez connu, madame, et dont vous avez lu les merveilleuses aventures dans le *Speronare* et dans le *Corricolo*.

Ce spectacle n'était pas nouveau pour moi, quoique l'un des acteurs ne fût pas le même. Souvent, dans nos belles forêts de Compiègne, de Villers-Cotterets ou d'Orléans, j'ai vu le sanglier, acculé à quelque rocher ou à quelque tronc d'arbre, tenant tête à toute une meute qui couvrait la terre à dix pas autour de lui, comme un tapis mouvant et bariolé. De temps en temps, un de ces hardis combattans, soulevé par le groin terrible, bondissait, lancé à dix ou douze pieds de hauteur, et, après avoir fait dans l'espace deux ou trois tours sur lui-même, retombait sanglant, éventré, les entrailles traînantes.

Il en était ainsi de ce nouveau combat ; un chien fut jeté dans l'arène au milieu des spectateurs ; un autre, lancé presque perpendiculairement, retomba sur la barrière, et se cassa les reins en retombant.

Les autres furent foulés aux pieds du taureau, mais se relevèrent. Deux le saisirent aux oreilles ; un autre, c'était le plus petit, lui fit une prise au museau ; le quatrième le tourna.

Tout à coup, vaincu par une horrible douleur, le taureau poussa un meuglement terrible, puis il se mit à essayer de fuir cette douleur qui le suivait toujours croissante. Sa tête relevée semblait celle d'un animal informe, car les trois chiens n'avaient pas lâché prise, pas plus que le quatrièmes et ces excroissances étranges semblaient ne faire qu'un avec lui. Deux fois il fit ainsi le tour de l'arène, puis essaya de; écarts à droite et à gauche, rua, se roula, bondit ; tout fut inutile : les inflexibles mâchoires restèrent serrées, et le taureau s'arrêta, vaincu, la tête basse, et le devant du corps incliné sur ses deux genoux.

On cria Bravo perros ! comme on avait crié Bravo toro ! comme on avait crié Bravo Cucharès !

Un des chulos s'avança avec une épée ; un taureau livré aux chiens n'est pas digne de l'épée du matador ni de la blessure entre les deux épaules. Ce sont les taureaux braves que l'on frappe en face, ce sont ceux qui essaient de tuer que l'on tue ; les autres on les assassine de côté, on les poignarde par derrière.

Le chulo s'avança vers le taureau, et lui enfonça trois fois son épée dans le flanc avant qu'il tombât. La troisième fois, il toucha le cœur, et le taureau se coucha.

Ce fut alors au cachetero de faire son devoir.

Il s'approcha à son tour et le fit.

Il fallut que les maîtres vinssent détacher leurs chiens de l'animal expiré. Ils le tenaient encore.

Vous savez, madame, comment se fait cette opération et par quel moyen homœopathique on force les boule-dogues à desserrer la mâchoire.

Rien de plus simple : on leur mord la queue.

Un jour, je faillis être porté en triomphe. Je passais en cabriolet dans la rue Sainte-Anne. Mon cabriolet fut arrêté par un rassemblement immense. Une vieille marquise se promenait, suivie d'un chien-lion et d'un domestique, quand tout à coup un boule-dogue de petite taille, mais à mâchoire de fer, s'était élancé sur le malheureux chien lion, et lui

avait fait une prise dans la partie charnue de l'arrière-train. Le chien-lion hurlait, la marquise criait, le domestique jurait, et, il faut le dire, madame, à la honte des habitans de la rue Sainte-Anne, le public riait.

Quelques âmes plus compatissantes essayaient de détacher les deux animaux, mais sans résultat aucun, ce qui désespérait la marquise.

Je résolus de jouer le rôle du dieu antique, mon cabriolet remplaçant la machine. Je m'appuyai sur le tablier ouvert, et m'emparant de la situation :

— Apportez-moi ces deux animaux, dis-je.

— Ah ! monsieur, sauvez mon chien ! s'écria la marquise les mains jointes.

— Madame, répondis-je modestement, je ferai ce que je pourrai.

On m'apporta la grappe. Comme je ne connaissais aucunement le boule-dogue, et que je n'étais point par conséquent en familiarité avec lui, je lui enveloppai la queue avec mon mouchoir, et, par-dessus mon mouchoir, je mordis un coup sec.

Le chien-lion se détacha comme un fruit mûr, tomba à terre et courut à sa maîtresse, tandis que le boule-dogue à son tour, se tordant sous la douleur, essayait, les yeux sanglans et la gueule béante, d'accrocher une partie quelconque de ma personne.

Mais je savais mon métier de détacheur de boule-dogue, Mylord me l'avait appris. Je jetai mon animal à dix pieds de moi, et dis tout haut :

— L'Institut !

— Ah bien ! dit une vieille femme, ce n'est point miracle qu'il soit si savant ce monsieur, il est académicien.

Trois jours après, madame, la vieille marquise, qui avait découvert ma vraie profession et ma véritable adresse, me faisait offrir son cœur et sa main. Si je l'avais épousée, je serais veuf aujourd'hui, et j'aurais cent cinquante mille francs de rente.

Avis aux jeunes gens à marier

Permettez que je vous quitte, madame, sur cette moralité. Les combats de taureaux sont un spectacle dont on ne se lasse pas quand on les voit, puisque huit jours de suite j'ai vu tous les combats de taureaux qui se sont livrés à Madrid. Mais voir et entendre n'est pas la même chose, et j'ai peur que mon récit ne soit déjà bien long.

D'autant plus que je serai forcé de revenir sur ce sujet, les courses royales se faisant, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, dans des conditions toutes différentes des courses ordinaires.

IX.

Madrid, 14 octobre au soir.

Décidément, madame, Madrid est la ville des miracles. Je ne sais pas si Madrid a toujours de pareilles illuminations, de pareils ballets, de pareilles femmes, mais ce que je sais, c'est qu'il me prend de terribles envies, maintenant que, grâces aux précautions prises, mon existence matérielle est assurée, de me faire naturaliser Espagnol et d'élire domicile à Madrid.

Qui n'a pas vu le Prado illuminé hier soir, ne se doute pas de ce que c'est qu'une illumination ; qui n'a pas vu à la lueur de ces illuminations passer les vingt charmantes femmes dont je pourrais vous dire les noms, ne se doute pas de ce que c'est qu'une réunion de fées ; qui n'est pas entré au théâtre du Cirque et n'a pas vu danser le jaleo de Xérès à la Guy Stephen, ne se doute pas de ce que c'est que la danse.

Je pourrais ajouter : qui n'a pas vu combattre Romero, ne se doute pas de ce que c'est que le courage ; mais je reviendrai sur ce dernier chapitre, tandis qu'au contraire je vais épuiser les trois premiers.

Hier, madame, en quittant le palais, je me fis conduire au Prado.

Sa longue avenue, pareille à celle des Champs-Elysées, était en flammes ; seulement ces flammes, au lieu de figurer les festons traditionnels et les accolades officielles du 1er mai et du 29 juillet, jaillissaient sous toutes les couleurs et affectaient toutes les formes : cathédrales, fleurs, châteaux gothiques, palais moresques, guirlandes, étoiles, soleils ; on eût dit que notre système planétaire tout entier s'était groupé pour donner une fête à notre pauvre globe. Je n'ai rien vu de pareil, excepté la fête de la Luminara de Pise.

Je ne sais pas si l'on ne m'a pas dit que ces illuminations coûtaient cent mille francs par jour : cela ne m'étonnerait point.

Puis, voyez-vous, madame, dans le même carré long qu'enferment ces illuminations, il passe tant d'admirables créatures à pied dans les allées latérales, tant de merveilleuses beautés en voiture, que, c'est l'unique moyen de rendre ma pensée, que ce sont les femmes laides qu'on remarque et qu'on regarde à Madrid. Quant aux autres, ma foi ! il y a trop de besogne, et l'on y renonce.

Après nous être promenés deux heures, au milieu de ces feux croisés d'illuminations et de regards, nous entrâmes au théâtre du Cirque. C'était juste le moment du baïle nacional, la principale danseuse était en scène. Cette principale danseuse est Française et s'appelle, je crois vous l'avoir déjà dit, madame Guy Stephen.

Il faut vous dire, madame, qu'il existe entre nous autres artistes une sorte de franc-maçonnerie européenne, à l'aide de laquelle nous nous entretenons sans nous être jamais vus. Ainsi, par exemple, si j'entre à Paris dans un théâtre où joue Frédéric Lemaître, Déjazet ou Bouffé, je n'ai qu'à faire dire à chacun d'eux que je suis là, ou leur faire signe moi-même que j'y suis, et à l'instant même Déjazet, Bouffé ou Frédéric Lemaître, fussent-ils mal disposés ce jour-là, oublieront à l'instant même leur mauvaise disposition, joueront pour moi, et joueront mieux qu'ils n'ont jamais joué, peut-être. C'est ce qui fait que le public ne comprend rien parfois à un rôle commencé avec une certaine langueur, et qui tout à coup se relève, grandit, grâce à une énergie et un talent que les premières scènes eussent pu lui faire croire momentanément éteints chez l'acteur.

C'est ce que j'ai essayé de peindre dans la scène du quatrième acte de *Kean*, quand l'acteur explique ou plutôt essaye d'expliquer au prince de Galles la nature de ses relations avec la comtesse de Kœfeld.

Bref, madame, cela existe chez nous. Or, retrouvant une de mes compatriotes à l'étranger, je pensai que cela pouvait exister aussi à l'étranger.

Je fis donc dire à madame Guy Stephen que j'étais venu pour avoir l'honneur de la voir, et que je la priais de danser pour moi.

Aussi, madame Guy Stephen, en me voyant entrer à la fin du spectacle et me placer au milieu de l'orchestre, se douta-t-elle que j'étais ce frère en art qui venait réclamer ses droits.

Un signe que je lui fis de la tête lui indiqua qu'elle ne se

trompait point. Elle me répondit par un autre signe, invisible pour tout le monde, perceptible pour moi seul.

Nous nous assîmes.

Le jaleo de Xérès commença.

Vous croyez connaître les danses espagnoles, madame; les spectateurs du théâtre du Cirque croyaient comme vous, et avec quelques droits de plus encore, peut-être, les connaître aussi. Eh bien! vous vous trompez, madame. Eh bien! madame, ils se trompaient.

Aux premières mesures, aux premiers pas de l'artiste bien-aimée, un silence profond se fit dans la salle. C'était évidemment le silence de l'étonnement. Jamais madame Stephen n'avait attaqué si hardiment cette admirable danse où tout est réuni, fierté et langueur, dédain et amour, désir et volupté; un frémissement universel succéda à ce silence, puis toute la salle éclata en bravos. C'était la première fois que, cédant à l'élan de son inspiration, madame Guy Stephen avait accentué le pas de manière à lui donner toute la valeur du poëme amoureux qu'il présente.

Trois fois on lui fit recommencer ce fameux jaleo, trois fois le succès alla jusqu'au triomphe, les bravos jusqu'à l'enthousiasme, les applaudissemens jusqu'à la frénésie.

Je crois que j'avais d'un seul coup rendu à Madrid l'hospitalité que Madrid m'avait si grandement donnée.

Après le spectacle, je montai dans la loge de madame Guy Stephen. Nous ne nous étions jamais vus, nous ne nous étions jamais parlé.

— Eh bien! me dit-elle en me tendant la main, êtes-vous content?

Vous voyez bien, madame, que nous nous étions parfaitement compris.

C'est quelque chose, n'est-ce pas, que cette fraternité artistique qui arrive tout simplement et tout naturellement à un but que ne peuvent atteindre ni le pouvoir d'un roi, ni la richesse d'un banquier, ni l'influence d'un journal.

En rentrant à la casa Monnier, je trouvai une lettre de d'Ossuna; il m'invitait à déjeuner le lendemain avec son cavalier en place.

Le moment est venu, madame, de vous dire ce que c'est qu'un cavalier en place, *caballero rejonador*.

Je vous ai dit que les courses royales présentaient des circonstances particulières qui n'existaient que pour elles et à cause d'elles.

Ces circonstances, les voici :

Dans les courses royales, dans celles du moins qui ont lieu à propos de la naissance des enfans ou des mariages des rois ou des reines, les fonctions de matador ne sont point remplies par des toreros de profession, mais par de pauvres gentilshommes de noblesse bien reconnue; pour ceux qui survivent à ces courses, et leur chance d'y succomber est d'autant plus grande qu'ils apportent dans leur lutte contre le taureau toute l'infériorité de l'ignorance, des places d'écuyer sont créées au palais, qui assurent à leurs titulaires une existence honorable. Ces places d'écuyer rapportent ordinairement quinze cents francs d'appointemens par année, et quinze cents francs d'appointemens à Madrid sont presque une fortune.

Maintenant, voici les différences introduites dans le combat.

Tant que la lutte a lieu entre les cavaliers en place et le taureau, les picadors sont supprimés.

Au lieu d'attendre le taureau à pied et avec l'épée, les cavaliers en place l'attaquent à cheval et avec le javelot.

Au lieu de monter de malheureux chevaux destinés à l'équarisseur et qu'on abattrait le lendemain si les taureaux ne les tuaient pas la veille, ils montent d'excellens chevaux andalous, tirés des écuries de la reine; ce qui, au lieu d'être un avantage, comme on pourrait le croire d'abord, devient un désavantage, en ce que le cavalier doit lutter à la fois contre la colère du taureau et la terreur de son cheval; que cette lutte est d'autant plus terrible à l'endroit du cheval que le cheval est plus vigoureux.

Chez les picadors ordinaires, au contraire, le cheval n'est qu'un bouclier, une espèce de matelas vivant où s'amortissent les coups de corne, et que son cavalier abandonne, comme il le veut et quand il le veut, à la fureur du taureau.

Aussi les accidens qui arrivent aux cavaliers en place arrivent-ils plus souvent du fait de leur cheval que du fait du taureau.

Ces cavaliers en place choisissent des parrains parmi les chefs des plus illustres maisons de la ville. Ces parrains, pour répondre à l'honneur du choix, font habiller leurs filleuls et se chargent des autres frais auxquels ils peuvent être entraînés.

Le costume adopté est celui des gentilshommes du temps de Philippe IV.

Chacun est habillé aux couleurs du patron qu'il a choisi.

Comme le parrain ne peut descendre dans l'arène avec son filleul, il se fait représenter lui-même par un torero en réputation, qui a pour mission, lui qui connaît le taureau, de l'attirer à la portée de la lance du cavalier en place, ou de l'éloigner de ce même cavalier quand il fond sur lui.

Il y avait quatre cavaliers en place devant combattre le lendemain.

Ils avaient choisi pour leurs parrains : le premier, le duc d'Ossuna; le deuxième, le duc d'Albe; le troisième, le duc de Médina-Cœli; le quatrième, le duc d'Abrantès.

Les toreros qui les assistaient étaient : Francisco Montès, Pose Redondo (le Chiclanero), Francesco Arjona Guillen (Cucharès), et Juan Lucas Blanco.

D'Ossuna m'invitait donc à déjeuner avec son cavalier en place et avec Montès, son ange gardien.

Montès, madame, je n'ai pas besoin de vous le dire, Montès est le roi des toreros, Montès ne se dérange que sur l'invitation d'un roi, d'un prince ou d'une ville; Montès a mille francs par course qu'il donne; Montès enfin est millionnaire.

Vous comprenez, madame, qu'on n'arrive pas à une si haute position sans un mérite bien reconnu : s'il y a des renommées pour ou contre lesquelles l'intrigue soit impuissante, c'est certainement celle des toreros; tous ses degrés, le torero les gagne à la pointe de son épée, en face du peuple, sous l'œil de Dieu. C'est un général qui compte par batailles gagnées; or Montès a gagné cinq mille batailles, puisque Montès a tué cinq mille taureaux.

Il n'y avait point de danger que je manquasse l'occasion qui m'était si gracieusement offerte par d'Ossuna, de déjeuner avec le pauvre cavalier en place et de me rencontrer avec le brave Montès.

D'Ossuna était en outre chargé, de la part d'un de ses amis, grand amateur de tauromachie, d'offrir à Montès une magnifique épée de combat, forgée à Tolède.

Les courses royales devaient commencer à midi. Monsieur Bresson avait eu, comme je vous l'ai dit, l'obligeance d'envoyer des billets à toute la colonie française; les billets

étaient fort courus et valaient jusqu'à cent francs. Mais j'avais fait don de mon billet à monsieur Monnier, notre excellent hôte, d'Ossuna m'ayant offert une place à son balcon.

Ce balcon, madame, est un des plus beaux de la place Mayor. Ce balcon, c'est une concession faite par Philippe IV, je crois, à un des aïeux du duc, pour service personnel rendu au roi, et tant qu'il existera un d'Ossuna, ce d'Ossuna, quel que soit le propriétaire de la maison, aura le droit d'user de ce balcon, pour lui, sa famille et ses amis, pendant la durée de toutes les fêtes royales qui ont et auront lieu sur la place Mayor.

De son côté, le propriétaire de la maison a le droit de dresser des gradins en face de ses fenêtres, pourvu que ces gradins ne gênent point le passage qui conduit au balcon, et de regarder à l'intérieur de ses chambres par-dessus la tête d'Ossuna, de sa famille et de ses amis.

A dix heures, j'étais chez d'Ossuna.

J'y trouvai le cavalier en place seulement. Encore mal guéri d'un coup de corne qu'il avait reçu dans la cuisse, trois mois auparavant, Montès n'avait pas pu venir ; il réservait toutes ses forces pour protéger son filleul. Ce filleul était un pauvre garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, qui, lassé de voir sa mère et sa sœur dans la misère sans que tous ses efforts fussent parvenus à les en tirer, s'était décidé à risquer sa vie pour leur assurer une existence.

Le déjeuner était servi : nous étions six ou huit seulement à table ; d'Ossuna avait son filleul à sa gauche. Ce dernier, sous son costume du temps de Philippe IV, qu'il portait d'une façon assez grotesque, était fort pâle, fort préoccupé, et mangea à peine ; c'était pour le pauvre diable le dernier repas, le repas libre des chrétiens qu'on menait au cirque.

La chose était d'autant plus grave, qu'il n'était familiarisé avec aucun des exercices qui eussent pu diminuer pour lui le danger. Pour la première fois de sa vie il allait monter à cheval, et n'avait jamais touché une arme.

Je n'ai de ma vie vu chose si triste que ce déjeuner. En face de cet homme qui semblait voir la mort assise à la même table que nous, personne n'osa plaisanter ni rire.

De temps en temps, on voyait passer sur ses lèvres des frissons nerveux que ne pouvaient calmer les encouragemens que nous lui donnions. Si jamais combattant mérita la palme du martyre, c'est celui-là.

A onze heures et demie, nous nous levâmes de table, le cavalier en place l'avait quittée un quart d'heure avant nous ; mais son absence ne nous avait pas faits plus gais. Nous comprenions si bien que toute lutte était impossible entre ce pauvre enfant démoralisé et les taureaux qu'il allait combattre, que nous ne voyions en lui rien autre chose qu'une victime.

D'Ossuna l'avait suivi dans la chambre voisine : j'ai su depuis que c'était pour lui offrir, s'il se retirait et s'il renonçait par conséquent à sa pension, une somme presque égale à celle que sa retraite lui ferait perdre ; mais il refusa, se contentant de lui recommander sa mère et sa sœur, au cas où il lui arriverait quelque accident mortel.

Nous partîmes pour la place Mayor. Dix minutes après, nous étions installés au plus beau balcon de la place : décidément Sa Majesté Philippe IV faisait bien les choses.

La place Mayor, comme l'indique son nom, madame, est la plus grande de Madrid, et comme lorsque Philippe II bâtit Madrid l'espace ne manquait point, la place Mayor est immense. Depuis un mois on avait commencé les préparatifs ; ces préparatifs consistaient à la dépaver, à y semer du sable au lieu de pierres, à dresser les barrières tout à l'entour, à établir des entrées pour les chevaux et les taureaux vivans, et des sorties pour les taureaux et les chevaux morts, et à dresser les gradins.

Ces gradins atteignaient seulement le premier étage des maisons.

A commencer de ce premier étage, les fenêtres servaient de loges.

Nous nous trouvions placés au milieu d'une des quatre façades de la place, ayant la loge royale à notre gauche.

Au-dessous de la loge royale, qui est adossée à la calle San-Geronimo, fermant une ouverture du cirque qui pouvait bien avoir trente pas de large, était une compagnie de hallebardiers. Ces hallebardiers devaient, en toute circonstance, demeurer aussi immobiles que le mur qu'ils représentaient ; si le taureau les chargeait, ils devaient arrêter le taureau en lui présentant leurs hallebardes ; si, dans la lutte, ils tuaient le taureau, le taureau était pour eux.

En face d'eux, à cheval sur des chevaux noirs, tout vêtus de noir eux-mêmes, se tenaient six alguazils dans leur ancien costume ; ces six alguazils, qui n'ont d'autre arme qu'une épée au côté et une cravache à la main, semblaient être placés là pour donner au peuple la comédie à côté de la tragédie. En effet, le taureau, qui ne comprend rien à ces six hommes à cravache et en habit noir, et qui d'ailleurs a peut-être lui-même quelque chose contre les alguazils, prend un malin plaisir à s'adresser particulièrement à eux ; de là, des courses, des voltes qui font pâmer d'aise le bon peuple de Madrid.

La place offrait un coup d'œil unique, avec ses gradins, ses balcons, ses fenêtres, ses toits chargés de spectateurs ; un ou deux clochers s'élançaient, dominant la place ; à chaque aspérité de ces clochers était suspendu un homme ou un enfant.

Plus de cent mille personnes étaient vues et pouvaient voir.

Imaginez-vous les trois rangs de balcons de la place tapissés de tentures rouges ou jaunes, les rouges bordées d'une large bande d'or, les jaunes bordées d'une bande d'argent.

Imaginez-vous cette variété de couleurs qui fait le charme des vêtemens espagnols.

Imaginez-vous ce mouvement perpétuel de cent mille personnes qui cherchent à empiéter sur la place de leurs voisins ; imaginez-vous les rumeurs que produisent ces cent mille voix, et votre imagination, si riche qu'elle soit, madame, restera encore au-dessous de la réalité.

Parmi ces cent mille voix, plus de la moitié s'entretenaient d'une seule chose ou plutôt d'un seul homme

Cet homme, c'était Romero.

Au nombre des cavaliers en place, madame, s'était présenté un jeune homme, à qui ses opinions politiques, disait-on, avaient fait perdre son grade d'officier aux gardes de la reine. Ce jeune homme, dont on connaissait la bravoure, prétendait être victime d'une calomnie, et, en se présentant pour combattre le taureau, avait déclaré ou qu'il se ferait tuer, ou qu'il reconquerrait mieux que la place qu'il avait perdue.

On le savait homme à tenir sa parole ; aussi tout le monde parlait-il de Romero ; les trois autres cavaliers en place étaient repoussés dans l'ombre. Ils s'appelaient : don Federigo Varela y Ulloa, don Roman Fernandez, don José Cabanos.

En outre, il y avait un remplaçant surnuméraire, nommé don Bernardo Osoreo de la Torre.

Don Federigo était patroné par le duc d'Ossuna ; don Romano par le comte d'Altamira ; don José par le duc de Medina-Cœli, et Romero par le duc d'Albe.

Sur ces entrefaites, la reine entra accompagnée du roi, du duc et de la duchesse de Montpensier. C'était la première fois qu'elle paraissait en public. Le cirque tout entier se leva et éclata en applaudissemens.

Monsieur le duc d'Aumale et la reine-mère venaient après eux.

A peine les augustes spectateurs eurent-ils pris place, que les fanfares retentirent, qu'une des portes s'ouvrit et que par cette porte entrèrent les cavaliers en place, accompagnés de leurs parrains.

Chaque cavalier était avec son parrain dans une voiture de gala aux splendides dorures. Les quatre chevaux qui conduisaient chaque voiture étaient empanachés aux couleurs de leurs maîtres.

Ces voitures firent le tour du cirque, vinrent défiler devant la loge de la reine, et sortirent par une porte opposée à celle qui leur avait donné entrée.

Presque aussitôt toute la quadrille des chulos, des banderilleros et des toreros se mit en marche et vint, comme la veille, s'agenouiller en face du balcon de la reine.

Comme ils se relevaient, la porte s'ouvrit, et l'on amena deux chevaux tout caparaçonnés.

Deux cavaliers en place les suivaient à pied.

Ces deux cavaliers étaient le même don Federigo avec lequel j'avais déjeuné le matin, et don Romano, le filleul du comte d'Altamira.

Les fanfares sonnèrent ; les cavaliers se mirent en selle.

A peine eut-il senti le poids de son cavalier sur ses épaules, que le cheval de don Federigo se cabra. Celui-ci, au lieu de rendre la main, tira la bride à lui, le cheval se renversa en arrière ; tous deux roulèrent sur le sable.

C'était un méchant début. Bailly, sortant de la Conciergerie pour aller à l'échafaud, heurta une pierre.

— Triste présage ! dit-il en souriant. Un Romain serait rentré chez lui.

Je crois que don Federigo eût bien voulu faire en ce moment comme eût fait le Romain.

Cependant on le remit en selle ; il était tombé, sinon adroitement, du moins heureusement.

L'autre cavalier se tenait tant bien que mal sur ses arçons ; il me parut que c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans déjà ; on voyait néanmoins qu'il était un peu plus fort en équitation que son compagnon.

Le pauvre don Federigo se laissa conduire où l'on voulut ; l'autre gagna sa place au petit trot.

On leur mit à chacun un javelot à la main.

Ce javelot, long de six pieds à peu près, était terminé par un fer de lance très aigu ; le bois dont il était façonné était du bois blanc très fragile ; il devait casser à chaque coup que le cavalier portait, et ainsi le fer et le fragment de la lance restaient dans le corps du taureau.

Ce javelot me parut un grand embarras de plus pour le pauvre don Federigo.

On sonna l'entrée.

J'avoue que cette seconde fois mon émotion était plus grande encore que la première. Ce n'était pas à un combat que j'assistais, c'était à un supplice.

La porte s'ouvrit ; le taureau entra.

C'était un taureau rouge, aux cornes aiguës et recourbées ; il franchit le tiers de la lice en courant, puis s'arrêta, pliant sur ses genoux.

En une seconde, son regard sanglant eut embrassé toute l'arène. Il leva la tête comme pour regarder tout ce monde de spectateurs, étagé devant lui depuis les derniers degrés du cirque jusqu'aux flèches les plus aiguës des clochers.

Puis, après un moment d'hésitation, sa résolution parut fixée ; son œil s'arrêta sur les malheureux alguazils, que l'on put voir pâlir sous leur large chapeau, et, avec un mugissement terrible, il s'élança.

Jamais balle lancée au milieu d'une volée de corbeaux ne produisit semblable effet. Les six hommes noirs s'éparpillèrent dans la lice, au grand galop de leurs chevaux. L'un d'eux, perdant les arçons, se retint des deux mains à sa selle ; le vent emporta son chapeau que le taureau foula aux pieds, au milieu des rires, des huées et des sifflets de la multitude.

Montès prit alors le cheval du pauvre Federigo par la bride et le conduisit vers le taureau ; à quatre pas du taureau, il lâcha le cheval.

Le moment était propice ; le taureau, tout à sa colère, ne faisait pas attention à ce qui se passait autour de lui.

Federigo était brave en réalité ; la confiance seule lui manquait ; il poussa son cheval vers l'animal, leva la main, et lui enfonça son javelot dans le côté.

Le javelot se brisa.

Il y a peut-être quelque chose de plus beau que l'instinct du courage, c'est la puissance de la volonté. Quelques organisations supérieures, qui comprirent ce qu'il avait fallu de volonté au pauvre Federigo pour faire ce qu'il venait de faire, applaudirent et entraînèrent une partie du cirque.

Le taureau resta un instant étourdi de l'attaque ; puis, avant que son adversaire eût eu le temps de se retirer, il fondit sur lui.

Tout le monde crut le pauvre Federigo mort.

Il l'était en effet, si Montès, avec une agilité et un courage admirables, n'eût passé sous le cou du cheval, et ne se fût placé entre son filleul et le taureau, sa cape rose à la main.

Le taureau se laissa prendre à cette cape rose qui éblouissait ses yeux, et fondit sur Montès.

Alors nous eûmes un spectacle merveilleux : celui de Montès capant le taureau.

Je voudrais pouvoir vous expliquer, madame, ce que c'est que caper le taureau ; mais c'est chose difficile à faire comprendre à qui n'a pas vu.

Imaginez-vous, madame, un homme sans autre arme qu'un manteau de soie, jouant avec un animal furieux, le faisant passer à sa droite, le faisant passer à sa gauche, tout cela sans bouger d'un pas lui-même, et voyant à chaque passade du taureau la corne effleurer les vanequilles d'argent de son gilet. C'est à n'y rien comprendre, c'est à croire à un charme, à une amulette, à un talisman.

Pendant que Montès capait le taureau, on armait don Federigo d'une autre lance, et le second cavalier, conduit également par son parrain, venait lui briser la sienne dans le cou.

Même chose arriva que pour Federigo. Le taureau se lança sur le cavalier, mais son parrain, moins alerte ou moins courageux que Montès, ne put détourner l'animal. Sa tête s'engagea sous le poitrail de son ennemi, et nous vîmes s'y enfoncer une de ses cornes jusqu'au front.

Le cheval blessé se cabra, battit le dos de l'animal avec son sabot de fer et se renversa en arrière, broyant son cavalier entre la terre et lui, et lui enfonçant la poitrine avec le pommeau de la selle.

Un cri commencé par le malheureux fut étouffé par l'horrible compression.

Le cheval se releva, paralysé d'une jambe et perdant son sang à gros bouillons,

Mais le cavalier demeura à terre, il était évanoui.

Le taureau allait revenir sur lui, quand don Federigo lui enfonça une seconde lance au défaut de l'épaule. L'animal se retourna, mais cette fois encore ce fut Montès qui le reçut.

Pendant ce temps, quatre hommes relevaient le cavalier en place et l'emportaient.

Pour la seconde fois, Montès capait le taureau.

Tout à coup une grande rumeur se fit entendre.

A la place du cavalier que l'on emportait, venait d'entrer un autre cavalier.

Celui-là, c'était Romero.

Tous les yeux se détournèrent de don Federigo, du cavalier évanoui, et même de Montès, pour se porter sur Romero.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, vêtu de velours vert, et portant admirablement ce beau costume du temps de Philippe II, qui pour les autres semblait un déguisement.

Il avait le teint pâle, mais de cette belle pâleur mate qui fait la beauté des hommes ; ses cheveux noirs étaient coupés très courts, de petites moustaches noires dessinaient sa bouche fine et crispée.

On lui amena un cheval sur lequel il sauta légèrement. Après quoi, il alla droit au balcon, salua la reine et les princes, lança son cheval dans le cirque, et lui fit faire deux ou trois voltes et deux ou trois changemens de pied, sans s'inquiéter davantage du taureau que s'il n'existait pas.

Puis se penchant vers le Chiclanero, il s'entretint quelques secondes avec lui, prit une lance des mains d'un garçon du cirque et piqua vers l'animal.

Mais cette fois encore, en cavalier consommé, ce ne fut point pour l'attaquer tout d'abord que Romero s'approcha du taureau, ce fut pour habituer son cheval à sa vue et à son odeur.

Deux ou trois fois il tourna autour de lui, maintenant les écarts de sa monture, pareil au gerfaut qui va fondre sur sa proie.

Le taureau le regardait de son air féroce et stupide ; on eût dit qu'il comprenait que cette fois seulement il se trouvait en face d'un véritable ennemi.

Enfin, Romero s'arrêta juste en face de lui comme eût fait un picador de profession.

Le taureau le chargea.

Romero l'attendit, et lui enfonça d'un pied sa lance entre les deux épaules ; puis, faisant volter légèrement son cheval, il fit un demi-cercle dans le cirque, pour aller chercher une autre lance.

Le taureau fit dix pas pour le poursuivre, tomba sur un genou, se releva par un effort, retomba sur les deux genoux, laissa aller son corps de toute sa longueur dans l'arène, gardant seulement la tête soulevée encore.

Romero tenait déjà une autre lance et s'apprêtait à un nouveau combat.

Mais l'animal s'avouait vaincu. Son œil n'exprimait plus qu'une douleur sombre et mortelle ; sa tête s'inclina deux fois jusqu'à toucher le sable, se releva deux fois, et retomba enfin une troisième pour ne plus se relever.

Les cent mille spectateurs étaient étourdis de ce qu'ils venaient de voir ; un torero ne s'y serait pas pris avec plus de grâce et ne s'en serait pas tiré avec plus d'adresse. Il fallut un instant à cette foule pour revenir de son étonnement.

Mais lorsqu'elle en fut revenue, elle applaudit avec frénésie.

Romero salua avec une expression de raillerie hautaine qui semblait dire :

— Oh ! vous êtes bien bons, messieurs ; attendez, attendez.

Aussi lui vîmes-nous faire tous ses apprêts avec la tranquillité d'un duelliste raffiné.

Il prit délicatement l'épée de la main droite, en appuya le pommeau au creux de la main, et de sa main gauche présenta la muleta au taureau.

Le taureau, un instant indécis, fondit enfin sur lui.

Un éclair brilla qui s'éteignit aussitôt.

L'épée était entrée juste entre les deux épaules et avait disparu jusqu'à la garde.

Le taureau tomba sur les deux genoux comme pour rendre hommage à son vainqueur.

Cinq minutes après, l'arène, toute frémissante d'applaudissemens, était vide.

Le troisième taureau entra.

Romero restait seul. Des trois cavaliers, on avait emporté le premier évanoui ; le second était sorti courbé en deux et s'appuyant aux bras des valets du cirque ; le troisième avait le genou luxé.

Comme le dernier Horace, Romero seul était sans blessure.

Le troisième taureau était noir, sans une seule tache blanche.

Comme s'il avait le mot, il fondit sur les alguazils.

Les alguazils se dispersèrent dans le cirque, pour venir se reformer un instant après en face du balcon de la reine.

Le taureau était resté immobile au milieu du cirque, en voyant cette barrière qu'il croyait solide s'ouvrir devant lui.

Mais derrière cette barrière il y avait un homme, un homme à qui les deux combats précédens avaient donné une idée de sa force et de son adresse ; un homme qui, comme toutes les natures puissantes, prenait goût au danger et s'enivrait aux applaudissemens : cet homme, c'était Romero.

Il fondit sur le taureau de toute la vitesse de son cheval, et en passant près de lui lui brisa une lance dans le flanc gauche.

Puis, saisissant une nouvelle lance aux mains d'un valet du cirque, il repassa du côté opposé et la lui brisa dans le flanc droit.

Ces deux coups s'étaient faits si rapidement que l'animal avait eu à peine le temps de sentir la première douleur, quand cette douleur se doubla de la seconde.

Il faut avoir vu cet immense amphithéâtre battant des mains, agitant ses mouchoirs, hurlant le nom de Romero dans un vivat universel, pour se faire une idée de l'enthousiasme que doit éprouver lui-même l'homme qui cause cet enthousiasme.

Romero semblait invincible ; non-seulement invincible, mais invulnérable.

Le taureau, dont le sang coulait par deux blessures, fouillait le sable du pied en mugissant.

Romero salua gracieusement le public.

Le taureau fondit sur lui.

Romero, sans se déranger, remit son chapeau sur sa tête et attendit.

L'attaque était furieuse. L'animal saisit le cheval par dessous le ventre, et, cheval et cavalier, enleva tout sur ses cornes.

Maintenant, écoutez bien ceci, madame, et battez des mains à quatre cents lieues de distance, car ceci s'est passé à la vue de cent mille personnes.

Pendant que Romero était soulevé de terre, il enfonça sa lance d'un pied dans le côté gauche du taureau.

Au même instant, taureau, cheval et cavalier tombèrent comme un groupe confus, au milieu des tressaillemens duquel il fut un instant impossible de rien distinguer.

Le taureau se dégagea le premier ; mais au lieu de charger de nouveau, il s'en alla à reculons gagner la barrière.

Le cheval, moins grièvement blessé qu'on n'aurait pu le croire, se releva à son tour.

Le cavalier se releva également : il n'avait pas même perdu les arçons !

— Une autre lance ! cria Romero, une autre lanee !

On la lui apporta, et il bondit vers le taureau.

Le taureau s'était affaissé sur lui-même : le coup avait porté au cœur. Il était mort.

Romero jeta sa lance avec un geste de magnifique dédain, en disant :

— Un autre taureau !

Ecoutez, madame, je vous le déclare, ce fut un spectacle enivrant que ces cent mille personnes criant d'une seule voix :

— Bravo Romero !

En ce moment, la reine fit un signe et parla à l'oreille d'un de ses officiers.

C'était la défense à Romero de continuer une pareille lutte. C'était la promesse de mieux utiliser ailleurs le courage du combattant.

Elle accordait en même temps à Romero la faveur de lui baiser la main.

Romero descendit de cheval à regret, et tout frémissant encore. Ses narines dilatées, son œil étincelant, ses lèvres crispées, indiquaient l'homme arrivé au plus haut degré d'exaltation.

Si un tigre ou un lion fût entré en ce moment dans le cirque, certes Romero eût combattu le tigre et le lion avec la même audace et peut-être même avec le même bonheur qu'il avait combattu le taureau.

Romero regrettait le combat ; Romero regrettait la lutte qui faisait pleuvoir sur la tête d'un homme de pareils applaudissemens.

Il obéit cependant, mit pied à terre et sortit du cirque.

Un instant après, il apparaissait dans la loge de la reine. La reine lui donnait sa main à baiser, et le duc de Montpensier détachait sa propre épée pour la lui offrir.

Certes, si un homme fut heureux pendant tout un jour, ce fut Romero.

La course continua.

Mais que vous raconterais-je, madame, après vous avoir raconté Romero? Rien, si ce n'est la mort de quarante-six taureaux, à laquelle j'assistai, moi et mes compagnons, et encore ne vîmes-nous que la moitié des courses.

Je vous écrirai encore une lettre de Madrid ; ce que dira cette lettre, je n'en sais rien. Je laisserai aux événemens le soin de me la dicter.

X.

Madrid, 21 octobre 1846

Les fêtes sont terminées, madame, et les étrangers ingrats commencent à s'envoler de Madrid, comme une troupe d'oiseaux effarouchés qui regagnent leurs nids.

Les diligences, encombrées de voyageurs, comme des rayons divergens, partent de Madrid, centre commun, et fuient dans toutes les directions.

Monsieur le duc d'Aumale est parti ce soir ; monsieur le duc de Montpensier part demain. Nos belles Madrilègnes s'épouvantent à l'idée de ce que va être Madrid dans huit jours.

Je vous dirai, madame, comme Agis dans *Léonidas* : *Je ne le verrai pas*, car je pars demain pour Tolède.

Il y a deux heures que je suis arrivé de l'Escurial.

Laissez-moi vous raconter notre voyage à ce Saint-Denis des rois d'Espagne.

Quand nous avons vu l'heure du départ approcher, nous avons définitivement organisé la troupe et distribué à chacun le rôle qu'il aura à remplir pendant le reste du voyage.

J'ai gardé le titre d'*Amo* qui m'a été conféré par les domestiques, les armuriers, et les autres gens de service qui ont eu affaire à nous depuis mon arrivée à Madrid. *Amo* veut dire maître, directeur, propriétaire.

J'y joins les fonctions de cuisinier en chef.

Desbarolles est interprète juré, chargé en outre des communications à ouvrir avec les conducteurs des diligences, les arrieros et les aubergistes.

Maquet garde son titre d'économe ; dans ses momens perdus, comme il a une montre à répétition, la seule qui marche, il sonnera l'heure.

Giraud est caissier ; une ceinture de cuir fixe autour de sa taille les fonds de la société. Giraud est en outre ordonnateur général des vivres ; il aura à veiller sur le panier de provisions qui sera organisé ce soir.

Boulanger est capitaine d'habillement.

Il y a trois jours, il fut décidé que nous commencerions nos courses par l'Escurial ; en conséquence, Desbarolles fut immédiatement expédié pour trouver un véhicule quelconque qui pût nous conduire au palais favori de Philippe II.

Chacun avait à peu près terminé sa besogne, quand Desbarolles rentra. Au premier coup d'œil, chacun remarqua que son gibus se projetait en avant ; cette projection était chez lui le signe du triomphe.

— La voiture est en bas, dit-il en prenant sa carabine.

— Comment la voiture?

— Oui.

— Tout attelée ?

— Pardieu !

— Ma foi ! c'est à faire à vous, Desbarolles.

— Voilà comme je suis, moi.

Et il s'appuya sur son arme, dans la pose la plus propre à faire valoir tous les avantages de sa taille.

Nous descendîmes. La voiture était effectivement en bas, et tout attelée de quatre mules, comme l'avait annoncé Desbarolles.

C'était une berline à la caisse jaune et à la calotte verte. Cette alliance du vert et du jaune aurait dû effrayer les co-

loristes, mais il est juste de dire que Boulanger lui-même fit peu d'attention à ce détail.

En échange, il remarqua que la caisse était bien étroite pour huit personnes.

Giraud et Desbarolles proposaient des choses impossibles : l'un offrait de se tenir en équilibre sur le brancard, l'autre debout sur le marchepied.

Je proposai, moi, d'aller chercher une seconde voiture, qui servirait de succursale à la première.

La proposition passa à l'unanimité, et Desbarolles reçut mission de se mettre en quête de cette voiture; seulement, on l'invita à se hâter, le temps pressait; il était déjà une heure de l'après-midi, et le mayoral nous demandait sept heures pour faire les sept lieues qui séparent Madrid de l'Escurial.

Les lieues, en Espagne, je crois vous l'avoir déjà dit, madame, ont un tiers de plus qu'en France; les heures aussi.

De sorte que lorsqu'on dit sept lieues, c'est dix lieues; que lorsqu'on dit sept heures, c'est dix heures.

Cinquante minutes après le départ de Desbarolles, Achard, qui était à la fenêtre, poussa un cri d'étonnement et de curiosité.

— Qu'y a-t-il? demandâmes-nous en chœur.

— Messieurs, dit-il, vous avez vu bien des voitures, vous avez vu des berlines, des coupés, des calèches, des landaus, des américaines, des tilburys, des coachs, des charrettes, des fourgons, des galères; vous croyez connaître tous les genres de locomotives qui sillonnent la surface du globe. Oui, n'est-ce pas, comme monsieur Lacépède croyait connaître tous les crapauds avant que notre ami Enfantin n'eût découvert un crapaud inconnu. Eh bien! humiliez-vous comme monsieur de Lacépède. Je viens de découvrir un véhicule nouveau; venez le voir, venez le voir; le voici qui s'avance par la rue Mayor; le voilà qui vient de notre côté; il va passer sous nos fenêtres; venez, messieurs, venez vite.

Nous courûmes aux baies à l'aide desquelles nous plongions sur la place d'Alcala et sur la rue Mayor, et nous vîmes effectivement s'avancer au trot d'un malheureux quadrupède, dont la maigreur était cachée sous ce monde de pompons, de grelots et de sonnettes qui constituent la toilette d'un cheval espagnol, la voiture la plus fantastique que nous eussions jamais vue, même Giraud et moi, qui avons vu cependant les calesseros de Florence, les calessinos de Messine, et les corricolos de Naples.

C'était un extravagant véhicule, supporté par deux roues gigantesques, peintes, ainsi que les brancards, du plus flamboyant vermillon. La caisse était bleue-tendre, avec force feuillages vert pomme, courant en treilles, s'épanouissant en grappes, retombant en fleurs

Tout ce feuillage, toutes ces grappes, toutes ces fleurs, étaient confusément habitées par des myriades d'oiseaux de toutes couleurs, chantant, becquetant, voletant et faisant la cour à un magnifique perroquet lilas, lequel, placé au centre, battait de l'aile en mangeant une orange.

L'intérieur était tapissé d'une de ces étoffes pompadour comme on n'en trouve plus en France que chez Gansberg ou chez madame Blandin; seulement l'étoffe, qui datait de la création de ce véhicule insensé, était éraillée, rapiécée, rafistolée au goût de son propriétaire. Tout cela était garni de franges, de passequilles, de galons, de fanfreluches, comme la veste d'un bateleur de l'empire.

A Paris, cette voiture eût certainement été vendue fort cher à quelque aventureux marchand de bric-à-brac.

Cette voiture, à notre grand étonnement, s'arrêta devant notre porte, et nous en vîmes descendre Desbarolles.

Il nous prit un fou rire.

Cette voiture serait-elle pour nous, par hasard?

Desbarolles entra.

— Voilà l'objet demandé, dit-il.

Elle était pour nous.

Nous sautâmes cette fois au cou de Desbarolles, et nous pensâmes l'étouffer. Lui, comme les grands triomphateurs, restait froid et calme au milieu du triomphe.

Il ne se doutait pas de la grandeur de sa découverte.

On se disputa pour savoir à qui appartiendrait l'honneur de monter dans le *Desbarolles;* comme l'objet n'avait pas de nom, on l'avait baptisé du nom de son inventeur.

Achard réclamait, comme l'ayant aperçu le premier de la fenêtre; mais il lui fut observé que l'injustice faite à Christophe Colomb par Améric Vespuce était assez grande pour qu'une injustice pareille ne se renouvelât point, surtout en Espagne.

Pendant qu'on disputait sur les droits de chacun, j'avais fait signe à don Riégo de me suivre; j'étais descendu, et nous étions montés dans le Desbarolles.

— A l'Escurial, dis-je au zagal.

Le zagal sauta sur le brancard et partit.

Tout à coup nous entendîmes les cris féroces de nos compagnons : ils croyaient que le véhicule s'éloignait tout seul. Je fis abattre la capote, et je les saluai de la main.

— Courons après lui, dit Achard, et reprenons le Desbarolles de force.

— Un instant, dit Alexandre, je me range du côté de papa.

— Moi, dit Maquet, je me range du côté de mon collaborateur.

— Moi, dit Boulanger, je me range du côté de mon ami.

— Et moi, dit Giraud, du côté de Boulanger. Dumas a le droit de choisir la voiture qui lui convient : c'est l'Amo.

Desbarolles ne dit rien; il n'avait pas suivi la discussion, et pensait à autre chose.

Ces quatre déclarations successives, jointes à la neutralité de Desbarolles, me donnaient une majorité tellement imposante, qu'Achard fut obligé de retirer sa proposition.

D'ailleurs, j'étais déjà au bout de la ville.

On monta dans la berline jaune et verte, et l'on courut après moi. Ne perdez pas de vue cette berline jaune et verte, madame, car elle est destinée à jouer un rôle important dans notre vie à venir. En traitant avec notre conducteur pour l'Escurial, nous avons traité en même temps pour Tolède. C'est donc quelque chose comme cinq ou six jours que nous avons à passer dans cette voiture.

Nos mules ne nous donnèrent pas d'abord une haute idée de leur vélocité; la route, qui doit être affreuse en tout temps, était abominablement détrempée par les pluies. Nous descendîmes donc et suivîmes à pied une grande allée tout ombragée, laquelle nous conduisit à la campagne, en nous faisant traverser deux ou trois portes, dont nous cherchâmes en vain l'utilité.

Cette campagne, comme celle de Rome, présente, à l'instant même où l'on y entre, l'aspect d'un désert : seulement, dans la campagne de Rome il pousse de l'herbe; dans celle de Madrid il pousse des pierres.

Madrid, caché un instant à nos yeux par un pli de terrain, reparut en arrivant au haut d'une montagne; la ville, avec ses maisons blanches, ses nombreux clochers, son palais

gigantesque, qui semble, au milieu des maisons qui l'entourent, le Leviathan au milieu des habitans de la mer, est d'un aspect pittoresque; puis, je le répète, ces grandes plaines, bornées par des horizons rocheux, ont un aspect austère qui plaît aux grandes imaginations.

La route, au bout de quatre heures de marche, après avoir plongé dans une vallée, après avoir sauté par-dessus un pont, s'escarpait aux flancs du Guadarrama. C'est sur l'une des plus élevées de toutes ces coupes, qui semblent un troupeau de buffles gigantesques, qu'est bâti l'Escurial.

Le chemin allait donc en montant : nous mîmes pied à terre, moins pour soulager notre attelage que pour nous dégourdir nous-mêmes, et, le fusil à la main, nous nous éparpillâmes dans la montagne.

J'ai peu vu de paysage ayant un caractère aussi sauvage et aussi grandiose que celui que nous avions sous les yeux; à mille pieds au-dessous de nous, faisant suite à des rochers abruptes, à des précipices, tachant le versant d'épaisses ombres, s'étendait à droite une plaine sans fin, marbrée, comme la peau d'un léopard gigantesque, de larges taches fauves et de grandes bandes noires. A gauche, la vue était brusquement arrêtée par la chaîne de montagnes même que nous gravissions, et dont tous les sommets étaient couverts de neige; enfin, au fond, Madrid piquetait de pointes blanchâtres la brume du soir, qui s'avançait sur nous comme une inondation d'obscurité.

Giraud et Boulanger étaient dans l'enthousiasme, Boulanger surtout, moins familier avec l'Espagne que Giraud : jamais il n'avait vu si grands partis pris de lumière et d'ombre; à tout moment il joignait les mains en s'écriant : Que c'est beau! mon Dieu, que c'est beau!

Il y a dans un voyage comme le nôtre, madame, et entre voyageurs comme nous, des sensations d'une douceur infinie. L'homme réduit à sa seule individualité est un être fort incomplet; mais l'homme se complète par l'assimilation à la sienne des autres individualités avec lesquelles le hasard ou sa volonté le met en contact. Ainsi chez nous, peintres et poëtes, l'un s'achevait par l'autre, et je vous assure, madame, que les beaux et grands vers d'Hugo, qu'Alexandre jetait au vent, se mariaient admirablement à cette grande et belle nature à la Salvator Rosa.

Pendant toutes nos haltes d'admiration, la nuit était complétement tombée. Mais, comme si le ciel eût voulu jouir à son tour du spectacle dont nous nous abreuvions, des millions d'étoiles ouvraient en clignotant leurs paupières d'or, et regardaient à leur tour curieusement la terre.

Il paraît, madame, que nous parcourions un terrain autrefois fort redouté. Du temps où l'Espagne comptait ses voleurs par mille, au lieu de les compter par unités, ce terrain était leur propriété exclusive, et l'on n'y passait guère, nous assura notre mayoral, surtout à l'heure où nous y passions, sans avoir maille à partir avec eux. Deux ou trois croix, qui étendaient leurs bras lugubres, les unes au revers du chemin, les autres au pied d'un rocher, attestaient qu'il n'y avait rien d'exagéré dans le récit de notre mayoral.

Une chose qui vint enfin confirmer son récit fut la vue d'une lumière qui apparut tout à coup à deux cents pas de nous. Nous demandâmes ce que c'était que cette lumière, et il nous fut répondu que c'était un poste de gendarmerie.

Cette précaution me fit quelque peu douter de la disparition totale des voleurs, et à tout hasard nous changeâmes les vieilles capsules de nos fusils contre de nouvelles.

Je me hâte de vous dire, madame, que la précaution fut inutile, et que nous franchîmes le *malo sitio*, comme on dit en Espagne, sans accident aucun.

Nous avions une ou deux lieues de plaines à traverser, et, comme nous avions encore trois lieues d'Espagne à faire, notre mayoral nous invita à remonter en voiture, nous promettant, pour nous déterminer à renoncer à une promenade qui nous paraissait si charmante, qu'il obtiendrait de ses mules d'aller au trot, allure qu'elles avaient obstinément refusé d'adopter jusque-là.

Nous rentrâmes dans nos coffres, et comme, après avoir été en montant le chemin allait en descendant, le poids de la voiture les pressant, nos mules furent contraintes de prendre, pendant quelques instans du moins, l'allure que le mayoral nous avait promise en leur nom.

Nous marchâmes deux heures, sans remarquer, — autant que pouvait toutefois nous le permettre cette obscure clarté qui tombe des étoiles, comme dit Corneille, — sans remarquer aucun changement dans le paysage. Au bout de ces deux heures, il nous sembla que nous franchissions une porte, et que nous entrions dans un parc; en même temps, nous sentîmes notre marche s'alourdir, nous roulions sur le sable.

Nous marchâmes une heure encore, mais montant cette fois et nous dirigeant vers quelques rares lumières éparses au flanc de la montagne. Pendant une demi-heure, ces lumières semblèrent fuir devant nous comme ces feux follets destinés à égarer les voyageurs. Enfin, nous entendîmes résonner un pavé solide sous les pieds de nos mules et sous les roues de nos voitures. Ce bruit fut suivi d'un cahotement qui ne nous laissa aucun doute. Nous vîmes à notre droite un entassement de maisons silencieuses, sans fenêtres, sans portes et sans toits, présentant, non pas l'aspect pittoresque de ces ruines que fait le temps, mais le tableau attristant d'une œuvre non achevée. Nous franchîmes une espèce de place, nous tournâmes à droite, et nous nous enfonçâmes dans un cul-de-sac; nos voitures s'arrêtèrent : nous étions arrivés.

Nous descendîmes, et nous lûmes à la lueur de nos lanternes : *Posada de Calisto Burguillos.*

A notre grand étonnement, tout était encore sur pied dans la *posada* au susdit Calisto. Nous augurâmes qu'il s'y passait quelque grand événement. Nous ne nous trompions pas : deux voitures d'Anglais y étaient descendues trois heures avant nous.

On faisait le souper des Anglais.

— Ah! madame, vous qui êtes Française plutôt deux fois qu'une, car vous êtes Parisienne; ah! madame, ne tombez pas dans une auberge espagnole quand on y fait à souper à des Anglais.

Ce préambule indique, madame, que nous fûmes fort froidement reçus par le seigneur don Calisto Burguillos, lequel nous déclara qu'il n'avait le temps de s'occuper ni de notre souper ni de nos chambres.

Il y a une chose que je n'admets pas, c'est que lorsqu'on a écrit sur sa porte, dans le but d'attirer les voyageurs : *Posada de Calisto Burguillos*, il y a une chose, dis-je, que je n'admets point, c'est qu'on ait le droit de mettre à la porte les voyageurs attirés par cette enseigne.

Je me contentai donc de m'incliner poliment devant l'impolitesse de maître Calisto Burguillos, et j'appelai Giraud.

— Mon cher ami, lui dis-je, il y a cinq fusils dans la voiture, y compris la carabine de Desbarolles. Que Desbarolles s'arme de sa carabine, armez-vous de vos fusils, et venez les

chauffer au feu de la cheminée. Si l'on vous demande pourquoi vous faites cela, vous répondrez que vous avez peur que vos fusils ne s'enrhument.

— Compris, répondit Giraud en s'acheminant vers la porte et en faisant signe à Alexandre, à Maquet, à Desbarolles et à Achard de le suivre.

— Maintenant, Boulanger, continuai-je, toi qui es d'un caractère conciliant, prends avec toi don Diégo, et va avec ce ministre de paix à la recherche de quatre petites chambres ou de deux grandes.

— Bien, dit Boulanger, et il sortit à son tour avec don Riégo.

Maître Calisto Burguillos avait suivi de l'œil toute la mise en scène.

— Bon, dit-il à sa femme, les voilà partis, ces pugnateros de Français.

Pugnatero, madame, est un fort vilain mot dont on nous salue depuis notre entrée en Espagne. En vérité, je ne sais pas si la réputation qu'on nous fait dans ce beau pays est bien méritée, mais je sais au moins qu'elle est universelle.

Don Calisto ne m'avait pas vu, caché que j'étais par le manteau de la cheminée. Sa femme lui fit signe que j'étais là.

Il quitta ses fourneaux et vint à moi.

— Que cherchez-vous là ? me demanda-t-il.

— Je cherche un gril.

— Pourquoi faire?

— Pour faire des côtelettes.

— Vous avez donc des côtelettes?

— Non, mais vous en avez, vous.

— Où cela?

— Là?

Et je montrai un quartier de mouton pendu dans un coin de la cheminée.

— Ces côtelettes sont pour les Anglais, et pas pour vous.

— Vous vous trompez, ces côtelettes sont pour nous, et non pour les Anglais. Vous venez de leur monter douze côtelettes sur un plat, c'est bien assez : les côtelettes que vous leur avez montées, c'est leur part; celles qui restent, c'est la nôtre.

— Celles qui restent sont pour leur déjeuner de demain.

— Celles qui restent sont pour notre souper de ce soir.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Oh! oh!

— Mon cher ami, dis-je à Giraud qui rentrait, son fusil à la main, suivi de Desbarolles, de Maquet, d'Achard et d'Alexandre, tenant également leurs fusils à la main; mon cher ami, voici venir maître Calisto Burguillos, qui a l'obligeance de nous céder ce quartier de mouton. Donne-moi ton fusil; demande-lui le prix de ce quartier de mouton, paye-le généreusement, décroche-le adroitement, et découpe-le proprement.

— Ces trois adverbes joints font admirablement, dit Desbarolles en approchant la carabine du foyer.

— Pas trop près, mon cher pas trop près, dit Achard; vous savez que les fusils sont chargés.

— Combien le quartier de mouton? demanda Giraud en me passant son fusil et en prenant le couperet sur la table de cuisine.

— Deux douros, répondit maître Calisto Burguillos, un œil sur les fusils, un œil sur son quartier de mouton.

— Donne trois douros, Giraud.

Giraud tira trois douros de sa poche, et en tirant les trois douros de sa poche, laissa tomber cinq ou six onces.

La senora Calisto Burguillos ouvrit des yeux rapides à la vue de cet or qui roulait sur le plancher de sa cuisine.

Giraud ramassa les cinq ou six onces, et donna les trois douros à notre hôte.

Il les passa à sa femme, laquelle me paraissait occuper dans la maison une position distinguée.

Giraud prit le mouton, le découpa avec une habileté qui faisait le plus grand honneur à ses études anatomiques, saupoudra les côtelettes d'une quantité suffisante de poivre et de sel, les coucha délicatement sur le gril que je lui présentais, puis posa le gril sur un lit égal de charbons ardens, artistement étendu par Achard.

Aussitôt, les premières gouttes de graisse se mirent à crier sur les braises.

— Maintenant, Desbarolles, continuai-je, offrez le bras à madame Calisto Burguillos, et priez-la de vous conduire à l'endroit où elle met ses pommes de terre. Si vous rencontrez des œufs en route, introduisez-en douze dans votre gibecière; tout le long du chemin, mon ami, vous lui demanderez des nouvelles de son père, de sa mère et de ses enfans; cela la flattera, et vous introduira peu à peu dans son intimité.

Desbarolles s'approcha, le gibus à la main, de notre hôtesse, qui, déjà un peu adoucie par le contact magnétique des douros, daigna accepter le bras qu'il lui offrait.

Tous deux disparurent par une porte qui paraissait s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

Boulanger et don Riégo reparaissaient en même temps par la porte opposée. Ils avaient dirigé leur course vers le pôle austral, puis ils avaient rencontré des vents alisés qui les avaient poussés dans un corridor; au bout du corridor, ils avaient découvert une longue chambre où pouvaient tenir huit lits.

Boulanger, en homme de sens, avait mis la clef de cette chambre dans sa poche et me l'apportait.

Les côtelettes cuisaient toujours.

— Une poêle et une casserole, demandai-je.

Achard s'empara d'une poêle, et Giraud d'une casserole.

Maître Calisto Burguillos nous regarda faire d'un œil stupéfait; mais, comme il était seul contre huit, et n'avait pour toute arme contre cinq fusils qu'une cuillère à pot, il n'y avait pas moyen de résister.

Il avait bien eu un instant l'idée d'appeler les Anglais à son aide; mais c'était un homme fort instruit que maître Calisto Burguillos, et il s'était rappelé que, dans la guerre de la Péninsule, les Espagnols avaient eu plus à souffrir de la part des Anglais, leurs alliés, que des Français, leurs ennemis.

Il s'était donc décidé à les conserver chez lui à titre d'hôtes seulement.

Desbarolles rentra; il avait les poches pleines de pommes de terre et son gibecier plein d'œufs.

Achard avait eu mission de casser les œufs et de les battre, Giraud d'éplucher et de tailler les pommes de terre.

Desbarolles devait continuer ses marivaudages près de madame Burguillos, jusqu'à ce qu'une table chargée de huit couverts fût dressée dans un coin quelconque de l'appartement.

Desbarolles se sacrifia, sortit avec elle, et au bout d'un quart d'heure rentra en disant :

— Ouf! messieurs, la table est prête.

Dix minutes après, les côtelettes n'avaient plus besoin que d'un tour de feu, les pommes de terre que d'un tour de casserole, l'omelette que d'un tour de poêle.

En ce moment, madame, la cuisine de don Calisto Burguillos présentait un spectacle curieux à voir.

D'abord, monsieur Alexandre Dumas, votre serviteur, un éventail de chaque main, animait, par une ventilation soutenue, le charbon qui faisait griller les côtelettes et frire les pommes de terre.

Giraud épluchait une seconde édition de patates destinée à succéder à la première.

Don Riégo faisait semblant de lire son bréviaire, et flairait la fumée du gril, en regardant la poêle du coin de l'œil.

Maquet tenait la queue de la poêle.

Achard pilait du poivre.

Desbarolles se reposait de ses fatigues.

Boulanger, refroidi par sa course dans les hautes latitudes, se réchauffait.

Alexandre, fidèle à sa spécialité, dormait.

Enfin, maître Calisto Burguillos, s'abrutissant de plus en plus à l'aspect de l'intervention française, ne voyait point sa femme, qui, à travers les vitres de sa fenêtre, faisait signe à Desbarolles qu'il manquait quelque chose de très important sur la table.

Heureusement, je veillais pour maître Calisto. J'envoyai Desbarolles à son devoir.

Dix minutes après, nous entourions une table sur laquelle fumaient douze côtelettes, deux pyramides de pommes de terre et une omelette gigantesque.

Cette vue nous donna une telle gaieté, madame, et particulièrement à Boulanger, à Giraud et à Alexandre, qu'à nos éclats de rire madame Burguillos entra; que, derrière elle, entrèrent les deux ou trois maritornes de la posada; et que, derrière les deux ou trois maritornes de la posada, apparurent dans la pénombre les figures étonnées de nos Anglais.

Je profitai de la présence de madame Burguillos pour glisser dans la main de Desbarolles la clef de la chambre.

— Allons, monsieur l'interprète, lui dis-je, un dernier sacrifice; levez-vous de table, faites préparer nos lits; on vous gardera votre part du souper, et, à votre retour, la société vous votera, comme autrefois Rome à César, une couronne de lauriers.

Une heure après, nous étions, pareils aux sept frères du petit Poucet, couchés sur des nattes rangées symétriquement à terre.

Un lit espagnol, c'est-à-dire deux tréteaux surmontés de quatre planches recouvertes d'un matelas, dominait tout le dortoir.

La société reconnaissante le vota à Desbarolles, sans préjudice de sa couronne de lauriers.

XI.

Tolède, 23 octobre au soir.

Le jour se leva grisâtre, enveloppant le soleil d'un manteau de nuages qui semblait, pour nous faire honneur, emprunté au ciel de notre belle France ; je m'en réjouis à part moi : c'est par un temps pareil qu'il me semblait que l'Escurial devait être vu.

Au détour de la rue, nous aperçûmes le colosse sépulcral : il est, en vérité, bien digne de l'homme qui choisit un désert pour sa capitale et un tombeau pour son palais.

Vous savez comment l'Escurial fut bâti, n'est-ce pas, madame? Un jour, c'était vers le commencement de 1559, Philippe, assiégeant Saint-Quentin, fut forcé de diriger contre l'église Saint-Laurent une batterie de canon qui faisait de grands dommages à la pauvre église. Philippe eut peur que le saint ne se fâchât de voir ainsi traiter sa demeure, et il fit vœu de lui en bâtir une autre sous la même invocation, plus riche et plus grande que celle qu'il démolissait. Saint-Quentin pris, il voulut même faire davantage qu'il n'avait promis, et imposa à son architecte, Juan-Baptista, l'étrange obligation de donner à son monument la forme d'un gril couché à plat.

Contre l'habitude des rois, Philippe II tint donc cette fois plus qu'il n'avait promis.

Il est impossible de se faire une idée de l'aspect morne et austère que présente l'Escurial. Monument de granit, bâti sur une montagne de granit, il semble un de ces yeux de la nature qui, de loin, présentent une image approchant de la réalité. Mais là ce n'est point une erreur d'optique. Quand on s'est approché, qu'on a bien mesuré la petitesse de l'homme en face de cette masse gigantesque, on trouve béante une porte qui se referme sur vous ; alors, ne fût-ce qu'en passant que vous visitiez le monument sombre, eussiez-vous la conscience de votre liberté, une fois entré, vous frissonnez comme si vous ne deviez plus en sortir.

Celui qui n'aurait jamais pu comprendre le caractère inquiet de Philippe II se ferait, en voyant l'Escurial, une idée exacte de la majesté sombre du fils de Charles V.

Ainsi rien ne donne l'idée de l'Escurial : ni Windsor en Angleterre, ni Peterhoff en Russie, ni Versailles en France. Ainsi l'Escurial ne peut se comparer à rien qu'à lui-même, c'est une pensée taillée en pierre, c'est le produit d'un homme et d'une époque façonnée à sa volonté par cet homme, pendant les heures d'insomnie que lui donnait ce soleil éternel toujours levé sur ses États.

Nul ne dira l'Escurial est belle. On n'admire pas le terrible, on frissonne devant lui. Philippe lui-même, lorsque l'architecte lui remit les mille clefs du monument rêvé par son inflexible génie, dut frémir en les touchant.

La première idée qui se présente à l'esprit, c'est que l'Escurial n'est point bâti par les procédés ordinaires, mais a été creusé dans un bloc de granit. Etes-vous descendue jamais dans quelque mine avec la conscience qu'une montagne tout entière pesait sur vous? Eh bien ! le sentiment qu'on éprouve en entrant à l'Escurial est analogue à celui-ci.

Pour arriver à tous les monumens on monte ; pour arriver à celui-là l'on descend. Philippe n'a pas voulu se laisser d'illusion à lui-même : vivant il s'ensevelit dans son tombeau. C'était une tradition de famille.

Il y a tout dans l'Escurial : palais, chapelle, couvent, sépulcre.

La chapelle est admirable d'aspect. C'est peut-être le seul endroit du monument où l'on respire.

Elle est soutenue par quatre piliers carrés de cent douze pieds de tour chacun.

On monte à l'autel par dix-neuf marches de marbre. L'ornement de cet autel est une suite de beaux tableaux représentant l'histoire du Christ, soutenue et divisée par colonnes d'ordre dorique.

Les colonnes d'ordre dorique, le plus froid de tous les ordres, sont les seules que l'architecte ait appliquées à l'ornementation de l'édifice.

Cet autel éclate et resplendit à la lueur d'un lustre co-

lossal suspendu à la voûte, et qui, brûlant incessamment, fait resplendir, comme des paillettes de nacre, les parties nuancées du granit.

A droite et à gauche de l'autel, à la hauteur de quinze pieds environ, sont deux grandes niches parallèles, creusées carrément : à gauche, c'est le tombeau de Charles V, à droite, c'est le tombeau de Philippe. Le fondateur pensa sans doute que le tombeau de son père et le sien étaient les seuls qui fussent dignes de sortir du Podridero royal.

A côté de Philippe II, agenouillé lui-même et priant, sont agenouillés et prient le prince don Carlos, et les deux reines qu'il épousa successivement.

D'en bas, on peut lire cette inscription, gravée en lettres d'or :

« Philippe II, roi de toutes les Espagnes, de Sicile et de Jérusalem, repose dans ce tombeau, que, vivant, il bâtit pour lui-même.

» Reposent, simultanément avec lui, ses deux femmes Elisabeth et Marie, et son fils premier né, don Carlos. »

Ainsi le père inflexible voulut, roi chrétien, que la mort le réconciliât avec son fils.

A gauche, comme nous l'avons dit, est le tombeau de Charles V, agenouillé comme son fils ; il est entouré aussi de personnages agenouillés, dont on peut reconnaître les identités et lire les noms dans l'inscription suivante :

« A Charles V, roi des Romains, empereur très auguste, roi de Jérusalem, archiduc d'Autriche, son fils Philippe.

» Reposent avec lui simultanément Elisabeth, son épouse, sa fille Marie impératrice, et Eléonore et Marie, ses sœurs : celle-là reine de France, et l'autre reine de Hongrie. »

Toutes ces statues sont de bronze doré, d'un grand style et d'un admirable effet. Celles des deux souverains surtout, avec leurs manteaux armoriés, sont d'une sévère magnificence.

En tournant le dos à l'autel on se trouve en face du chapitre. Là, vous ne chercherez pas, madame, la coquette ornementation de la Renaissance, ni la pittoresque sculpture du quinzième siècle. Non, les stalles, au lieu de s'épanouir comme celles de Burgos, en fleurs charmantes ou en encadremens merveilleux, participent à la rigidité générale ; de simples moulures, de froides lignes, sont leurs simples ornémens.

Cette inflexible et taciturne volonté, qui a soumis aux règles de sa puissante équerre le bois et le granit, pèse sur vous aussitôt que vous entrez dans cette église. Tous les temples du monde vous rendent l espérance en échange de la prière. La chapelle de l'Escurial est consacrée au dieu des vengeances, au *Christ du Jugement dernier*, de Michel-Ange. Priez, si vous voulez, mais la chapelle demeurera sans écho, comme serait un cachot de la sainte Inquisition.

Deux choses nuisent à l'harmonie funèbre de cette église : les deux chaires, pareilles à des lanternes, introduites par Ferdinand VII, et les peintures de la voûte, exécutées par l'ordre de Charles II.

Il y a une chose étrange, c'est que lorsqu'une volonté ferme, puissante, granitique, s'est manifestée par une œuvre quelconque, empreinte de toute la couleur de son génie, on ne puisse laisser cette œuvre entière comme un monument inattaquable et sacré. Un homme vient, au compte des siècles, produit typique de son temps, réflecteur de toute une époque : il laisse un monument qui fera connaître son génie à toutes les générations à venir. Eh bien ! un autre homme lui succède, d'un esprit pauvre et mesquin, qui ne peut supporter la sublime tristesse dont son prédécesseur se nourrissait, et qui vient, conduisant un barbouilleur ou un ferblantier par la main, et qui dit à l'un : — Tout ceci est trop triste, tout ceci est trop sombre, tout ceci est trop funèbre pour moi, pauvre esprit frivole et impuissant, peignez-moi quelque chose de gracieux sur ces murs ; et à l'autre : — Fabriquez-moi quelque chose de coquet pour cet escalier.

Le barbouilleur et le ferblantier, joyeux, se mettent à la besogne et profanent à tout jamais l'œuvre qu'ils croient embellir.

Dieu fasse miséricorde à monsieur Andrieux qui a refait Nicomède ! Dieu pardonne au roi Charles II qui a retouché l'Escurial !

Aussi, madame, si vous visitez jamais l'Escurial, bornez votre curiosité à trois choses : à la chapelle, au Podridero et à la chambre où mourut Philippe ; tout le reste ne ferait qu'amoindrir vos sensations premières. Une puissante impression est si rare dans la vie, elle ouvre, dans le tressaillement qu'elle nous imprime, de si nouveaux horizons à nos yeux, que je ne reculerai jamais devant une impression profonde, dût-elle m'inonder de tristesse et de terreur comme a fait l'Escurial.

Le Podridero est le Saint-Denis de Madrid : le caveau où est déposée la poussière des rois. C'est une espèce de Panthéon revêtu de jaspe, de porphyre et d'autres marbres précieux, mais qui est loin d'avoir la solennelle majesté des caveaux de Saint-Denis, sur la dernière marche desquels le dernier roi trépassé attend son successeur. Poussière morte qui réclame la poussière vivante.

La chambre où Philippe II mourut est celle où il passa les trois dernières années de sa vie, cloué par la goutte sur un fauteuil. Son alcôve regardait par une étroite lucarne le maître-autel de la chapelle ; de cette façon, sans se lever, sans quitter son lit, il assistait au saint sacrifice de la messe. Ses ministres venaient travailler avec lui dans cette petite chambre, et l'on montre encore la planchette de bois qui, appuyée sur les genoux du roi et de celui qu'il admettait en sa laborieuse présence, servait au travail et à la signature.

Contre le mur est le grand fauteuil où, en descendant de son lit, on transportait Philippe II. Enfin, près de ce grand fauteuil sont le tabouret d'été et le tabouret d'hiver sur lesquels, selon la saison, le roi allongeait sa jambe malade.

Ces tabourets ont la forme de pliants : l'un est en jonc, l'autre est en poil de chèvre. Sur tous deux, la marque de ce talon puissant qui pesa quarante ans sur la moitié du monde, est restée visible et presque menaçante.

Maintenant, madame, égarez-vous un instant dans ces corridors sans fin, au milieu desquels vous guidera un aveugle plein de gaieté, si vous voulez faire tout éveillée un de ces songes comme Charles Nodier les raconte dans son étrange *Smarra*. Alors vous sentirez cet étroit boyau de pierre se rapprocher incessamment de vous, vous sentirez votre poitrine entre ces murailles de granit, ce plafond de granit, ce sol de granit, vous aurez besoin de jour, d'air, de soleil, et vous trouverez tout cela en montant sur la coupole, d'où vous verrez le monument à vos pieds et Madrid à l'horizon.

Mais, madame, en quittant l'Escurial, il y a une chose que vous regretterez entre toutes choses. Ce sont ces beaux moines de Zurbaran et de Murillo, aux longues robes traînantes, aux têtes rasées. L'Escurial sans moines est un non-sens étrange, et dont rien ne semble devoir donner l'explication. La révolution a aboli les moines, vous dira-t-on ; les révolutions montent-elles donc jusqu'à l'Escurial? L'Escurial ap-

partient-il donc à la terre? L'Escurial est-il donc de ce monde? Chassez les moines du reste de l'Espagne, messieurs les philosophes, messieurs les progressistes, messieurs les arrangeurs de constitution, mais, au nom du ciel, faites une exception pour l'Escurial, comme nous en avons fait une, nous, pour la Trappe et pour la grande Chartreuse.

Tant que nous restâmes dans l'Escurial, nous ne pensâmes point à déjeuner, tant le sinistre monument nous oppressait la poitrine; mais une fois dehors, la faim nous revint avec la vie.

Nous prîmes donc notre course vers la parador de maître Calisto Burguillos. Notre hôtesse nous attendait sur la porte.

La carte est peu variée en Espagne. On tenait à notre disposition des côtelettes, des pommes de terre et une salade. C'était, comme vous voyez, le même menu que la veille, plus la verdure.

Mais la verdure en Espagne n'avait d'autres résultats que de nous imposer de profonds regrets, puisque l'huile et le vinaigre espagnols sont si loin de nos mœurs culinaires que je défie à un Français, si grand amateur qu'il soit de laitue, de raiponce ou d'escarole, d'avaler une seule bouchée de l'une ou de l'autre de ces herbes, si appétissantes cependant dès lors qu'on les a mises en contact avec l'un ou l'autre des deux liquides que nous venons d'énoncer.

C'est alors, madame, que me vint pour la première fois une idée sublime, celle de confectionner une salade sans huile et sans vinaigre.

Certes, si j'étais le moins du monde spéculateur, ce serait là pour moi une belle occasion de solliciter un brevet d'invention, et, ce brevet obtenu, de faire fortune en l'exploitant en Espagne et en l'exportant en Italie. Mais, hélas! vous le savez, le génie du commerce a été oublié à l'heure de mon baptême, et comme ces fées jalouses des autres fées, qui poursuivent les princes ou les princesses de Perrault, ce malheureux génie, non-seulement ne me protége point, mais me persécute.

Je dirai donc purement et simplement à mes confrères les voyageurs comment on fait des salades sans huile et sans vinaigre, me contentant, au lieu du titre de spéculateur enrichi, de celui de bienfaiteur de l'humanité.

On fait la salade sans huile et sans vinaigre avec des œufs frais et du citron.

Cette opération d'assaisonnement avait énormément préoccupé maître Calisto Burguillos, qui avait paru prendre un tel intérêt à la chose, que j'arrachai le saladier des mains de Giraud, au moment où il y revenait pour la troisième fois, et que je fis porter les dernières feuilles survivantes à notre hôte.

J'y ajoutai un fragment d'omelette de ma façon.

J'avais oublié cet envoi, lorsqu'en descendant je trouvai maître Calisto m'attendant sur le seuil de sa porte, et tenant un verre de chaque main et une outre sous le bras.

Il m'offrait le Val-de-Penas de la confraternité. En effet, maître Calisto Burguillos m'avait fait l'honneur de me prendre pour quelque cuisinier de bonne maison, venu à Madrid à propos des fêtes espagnoles.

Je le laissai donc dans cette erreur qui me plaçait beaucoup plus haut dans son esprit que si je lui eusse dit que j'étais l'auteur des *Mousquetaires* ou de *Monte-Cristo*.

L'heure nous pressait, il était midi, et à sept heures nous étions attendus pour un grand souper que me donnait la colonie française.

Eh! mon Dieu! oui, madame, que voulez-vous? nos compatriotes sont faits ainsi : une fois à l'étranger ils nous fêtent, nous accueillent, nous embrassent, tandis que chez nous ils nous mordent et déchirent à belles dents. L'étranger, c'est la postérité. En passant la frontière, on meurt. Ce n'est plus vous, c'est votre ombre qui recueille les preuves de sympathie surgissant à chaque pas sur le chemin, et, je dois le dire, mon ombre glorieuse est reçue ici de façon à faire envie à mon pauvre corps.

C'est qu'il y a une chose dont vous ne vous doutez pas, madame, et dont certes je ne me doutais pas non plus. Je suis plus connu, et peut-être plus populaire à Madrid qu'en France. Les Espagnols croient reconnaître en moi, et quand je vous dis en moi, c'est, vous le comprenez bien, dans mes œuvres que je veux dire, un je ne sais quoi de Castillan qui leur chatouille agréablement le cœur. C'est si vrai, qu'avant d'être chevalier de la Légion d'honneur en France, j'étais commandeur d'Isabelle la Catholique en Espagne. L'étranger avait pris l'initiative sur mon pays.

Je ne doute point, madame, qu'à mon retour on me fasse payer cher toutes ces gracieusetés dont je suis l'objet ici. Mais au moins, par ce que l'on pense d'obligeant de moi en Espagne, je saurai à peu près ce que l'on pensera de moi après ma mort.

Aussi, dès mon arrivée, la plus franche cordialité s'est-elle établie entre les artistes espagnols et nous. Lavega porte mon ruban de la Légion d'honneur, et moi le ruban d'Isabelle la Catholique détaché du cou de Madrazo. Tous les soirs, Breton, le Scribe de l'Espagne, et Ribera, qui porte un grand nom en peinture et qui est digne de son nom, passent la soirée avec nous. Le foyer du théâtre d'El Principe, cette réunion de tout ce qu'il y a de distingué en artistes à Madrid, nous a été ouvert par don Carlos de la Torre et par Roméo, les deux artistes dramatiques les plus distingués de toute l'Espagne. Chaque jour un de ceux que je viens de nommer se met à notre disposition pour nous servir de cicerone, et devant lui tout s'ouvre : galeries de tableaux, musées d'artillerie, parcs et palais royaux.

Il est vrai de dire aussi que toute l'ambassade seconde nos désirs de son mieux. Monsieur Bresson, que Sa Majesté vient de faire duc de Sainte-Isabelle et grand d'Espagne, est parfait pour nous, et il y a trois jours il nous a donné, dans le charmant palais qu'il habite, un raout vraiment royal.

Eh bien! donc, pour en revenir au paragraphe qui a ouvert cette digression, nous étions attendus à sept heures à Madrid, par la colonie française qui nous offrait un dîner de cent personnes, présidé par le frère du brave colonel Camond, l'un des négocians les plus distingués de Madrid.

Celui-là, madame, était aussi un dîner royal. Strauss, qui était l'un de nos convives, nous avait ménagé une surprise. Au dessert, tout son orchestre entra, cet orchestre merveilleux qui depuis huit jours faisait danser rois et reines, comme de simples bergers et de simples bergères; et jusqu'à minuit il éclata en valses, en contredanses et en fanfares, comme savent seuls les faire et les exécuter les Allemands.

A minuit nous nous quittâmes : on avait fumé en cinq heures pour cinq cents francs de cigares. Il va sans dire que, tout parfumé que j'étais par l'émanation du havane, je n'étais absolument pour rien dans cette consommation.

Je ne sais ce que me garde mon retour en France, madame, je ne sais dans quelles luttes inconnues je vais être engagé, j'ignore quelle nouvelle hydre aux sept têtes va se

dresser encore contre moi, mais ce que je sais, c'est que je rentrerai en France avec un cœur si plein de reconnaissance pour le passé, qu'il débordera en dédain pour toute insulte à venir.

Il est trois heures du matin, madame, je pars dans deux heures de Madrid pour n'y jamais rentrer peut-être. Plaignez-moi, madame; je laisse ici douze des jours les plus heureux de ma vie, et, vous qui me connaissez, vous savez que mes jours heureux sont rares.

Ainsi donc, adieu à Madrid, la ville hospitalière; adieu aux franches amitiés nées d'hier, et qui cependant seront éternelles; adieu à ces yeux de velours qui ont fait Byron infidèle aux beautés anglaises; adieu à ces jolies mains manœuvrant l'éventail agile et strident; adieu à ces pieds dont les plus ordinaires chausseraient la pantoufle de Cendrillon, ou même, madame, une pantoufle plus petite encore et que moi seul je connais.

Quand je dis moi seul, j'ai tort, madame, car vous savez que je n'ai point de secrets pour vous.

A propos, en allant avant-hier prendre congé de monsieur le duc de Montpensier, il a eu la bonté de m'annoncer que, sur sa demande, Sa Majesté la reine d'Espagne venait de me nommer commandeur de Charles III; et en rentrant, il y a deux heures, j'ai trouvé la croix et la plaque de d'Ossuna, qu'il me priait d'accepter en souvenir de lui.

Vous voyez bien, madame, que je n'ai pas tort de regretter Madrid.

XII

Aranjuez, 23 octobre.

Deux heures après avoir clos la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous adresser, madame, nous devions partir pour Tolède.

Ce voyage devait se faire avec les mêmes amis et dans les mêmes conditions que celui de l'Escurial.

C'est-à-dire que Giraud, Maquet, Boulanger, Desbarolles, Achard et Alexandre, devaient, après changement de mules fatiguées contre des mules fraîches, s'emboîter dans la fameuse berline verte et jaune.

Don Riégo et moi, nous devions prendre la diligence. J'avais pris en affection ce bon prêtre, et je voulais ne m'en séparer que le plus tard possible.

Dès la surveille, nos provisions avaient été faites et emballées dans un immense panier, car nous ne devions plus revenir à Madrid. Les mêmes moyens de transport qui nous avaient conduits à Tolède devaient nous ramener à Aranjuez; la diligence péninsulaire dont nous avions retenu tout l'intérieur devait nous prendre et nous emporter à Grenade.

Le panier aux provisions était placé sous la surveillance immédiate de Giraud.

A l'heure convenue, je saluai d'un dernier adieu la casa de monsieur Monnier, la place d'Alcala, la porte de Tolède, et nous sortîmes de Madrid.

La route suit les bords du Tage, qu'accompagne tout le long de son cours une ligne de verdure, d'autant plus remarquable qu'elle se profile au milieu d'immenses plaines de sable et de bruyère.

Je ne sais si nous prîmes la bonne route, ou si, pour nous faire gagner quelques kilomètres, notre mayoral adopta une route de fantaisie; mais ce que je sais, c'est que nous fîmes la moitié du chemin à pied, émus de pitié pour les malheureux animaux qui traînaient notre voiture, et que dans deux ou trois circonstances même nous leur donnâmes, empêtrés qu'ils étaient par le sable ou par les ornières, un coup d'épaule qui ne leur parut pas indifférent.

Dans chacune de ces circonstances, je dois même ajouter que ce pauvre don Riégo poussait de grandes lamentations, se plaignant de l'état de la voirie en Espagne, et se faisant donner les plus exacts renseignemens sur l'état de la voirie en France, ce qui prouvait que, malgré son âge avancé, il n'avait pas perdu le désir de s'instruire.

Il y a une chose terrible en Espagne, madame, et contre laquelle il faut vous prémunir d'avance, c'est la différence qui existe toujours entre la distance accusée et la distance réelle.

Ainsi, de Tolède à Madrid, ou de Madrid à Tolède, on vous accuse douze lieues. Vous partez emportant dans votre esprit une vague idée des lieues de France. Vous vous dites tout bas, multipliant un par quatre, quatre fois douze quarante-huit, et vous comptez sur quarante-huit lieues, c'est-à-dire sur six heures de chemin, en supposant que vous alliez d'un train ordinaire. Vous partez dans cette confiance, vous cherchez sur la route ces points milliaires qui, en France, amusent notre impatience comme des morceaux de chocolat amusent un estomac affamé : point de bornes, de poteaux, rien. Première déception.

Mais vous vous répétez au fond de vous-même : douze lieues. Bah ! douze lieues, en supposant que nous ne marchions pas si bien que nous l'espérions, au lieu de six heures, c'est huit heures. Vous marchez ainsi six heures, huit heures, dix heures, douze heures, vous demandez à chaque instant si vous approchez; à chaque demande, on vous fait une réponse consolante. Enfin, quinze ou seize heures après votre départ, vous voyez comme la silhouette d'une ville qui se découpe sur le soleil couchant.

Vous demandez : Est-ce là Tolède, Aranjuez, Burgos, Grenade ou Séville ? On vous dit non; mais quand nous serons là, nous en approcherons. Il en résulte qu'après être partie à cinq heures du matin comme nous, vous ferez ce que nous avons fait : vous arriverez à huit heures du soir.

Dans les beaux chemins et avec les grandes exploitations, la vitesse vous console un peu. Il est vrai que cette consolation se compense par le risque de verser; mais qu'importe qu'on verse, pourvu qu'on arrive !

En arrivant, Tolède nous saisit par son aspect peut-être plus imposant encore la nuit que le jour. Il est vrai que Dieu nous avait accordé, pour nous consoler des fatigues de la journée, une de ces nuits tièdes et transparentes comme il en donne seulement au pays qu'il favorise de son amour. Or, à la clarté mystérieuse et calme de cette nuit, nous apercevions une porte immense, une route escarpée longeant une montagne; au haut de cette montagne, les crêtes dentelées des maisons et les flèches aiguës des clochers s'élancent dans le ciel, tandis que dans les profondeurs qui ceignaient la montagne, nous entendions bondir et crier, sur un lit de roches, ce Tage que nous avions vu couler si tranquille dans la plaine, et qui, forcé de faire un détour, se plaint et murmure comme le voyageur dont un obstacle inattendu vient tout à coup allonger le chemin.

Nous descendîmes à huit heures où descendait la voiture, c'est-à-dire à la posada del Lino.

Nous étions partis, mes compagnons à quatre heures du ma-

tin, et moi à cinq. Nous avions, toujours dans notre calcul erroné, nous avions douze lieues à faire. Donc, vers deux ou trois heures de l'après-midi, au plus tard, nous devions être à Tolède. A deux ou trois heures de l'après-midi, dans tous les pays du monde, excepté en Laponie, il fait jour, et quand il fait jour, dans une ville d'Espagne surtout, il est toujours facile de se retrouver. Nous n'avions en conséquence pris aucun rendez-vous.

Mais voilà qu'au lieu de cela, nous arrivions à huit heures du soir. Il était donc urgent de se retrouver le soir même.

J'envoyai donc tous les garçons de la posada del Lino à la recherche de la colonie, comptant bien que, de son côté, la colonie enverrait à ma recherche tous les garçons de la posada où elle était descendue.

A onze heures, j'eus des nouvelles ; la colonie soupait à la fonda de los Caballeros Mon messager avait même cru remarquer que la colonie était fort peu préoccupée de moi.

Je pris mon manteau. En Espagne, madame, on prend toujours son manteau, et je fis marcher mon messager devant moi.

Après dix minutes de pérégrinations à travers des rues fabuleuses, après avoir parcouru un demi-kilomètre de précipices bordés de maisons qui me parurent devoir être admirables à voir au jour, mon messager s'arrêta devant une maison de modeste apparence, en disant : C'est ici.

J'entrai. Une fois ce seuil franchi, nul n'eut besoin de me guider. Vous connaissez mes amis, madame ; aucun d'eux ne se pose en Hamlet, en Faust ni en Antony. Ils ont enrichi la gamme du rire d'un octave inconnu. Ils parcouraient cette gamme dans toute son étendue quand j'ouvris la porte : le maître et la maîtresse de la maison servaient en personne.

— Tiens, voilà papa ! s'écria Alexandre.

— L'amo, dirent tous les autres.

La colonie se leva et me salua respectueusement.

Je jure rarement, je bois peu, et je ne fume pas. Il en résulte que quand je fais une de ces trois choses défendues par les commandemens de Dieu et de l'Église, je le fais avec exagération.

J'avais amassé une dose incalculable de bile depuis trois heures, de sorte que je laissai échapper un juron qui eût fait bondir de joie le cœur d'un Allemand.

Giraud se retourna du côté de la colonie.

— Je vous en avais bien prévenu, dit-il, que le maître se fâcherait.

— C'est le prince, c'est le prince, répétèrent tout bas l'hôte et l'hôtesse.

Je ne comprenais rien à ces dénominations d'amo, de prince et de maître dont on m'honorait, non plus qu'à l'humilité affectée avec laquelle toute la colonie me saluait.

— Voyons, dis-je en riant à mon tour, finissons-en ; qu'est-ce que cette plaisanterie ?

— Achard, dit Boulanger, vous qui êtes orateur, expliquez à l'amo ce qui s'est passé.

Achard s'inclina.

— Maître, dit-il.

Je n'y comprenais rien ; mais pour y comprendre quelque chose, j'étais décidé à laisser aller l'orateur jusqu'au bout ; d'ailleurs chacun était convenu d'avance de se prêter à toutes les fantaisies et à tous les caprices qui pouvaient donner à notre voyage le plaisir de l'inattendu.

— Maître, dit Achard, Votre Excellence saura, — je saluai, — Votre Excellence saura que, dans notre empressement à partir ce matin, nous n'oubliâmes qu'une chose, c'était la permission sollicitée et accordée hier par vous de nous faire ouvrir la porte.

— Je l'avais donnée à Desbarolles, interrompis-je.

— Voilà le tort, si toutefois Votre Excellence peut avoir un tort. Desbarolles a si bien rangé la permission, que personne ne la voyant au moment du départ, tout le monde l'a oubliée.

— Entends-tu ? dit Giraud en appuyant le pouce sur le nez de Desbarolles, qui avait profité, pour s'endormir, du moment de repos que devait lui donner le discours d'Achard.

— Quoi ? demanda Desbarolles, se réveillant en sursaut.

— Rien, dit Giraud. Continue, Achard, tu parles très bien.

Achard salua modestement et continua.

— On retourna à la casa Monnier ; mais de permission, il n'en fut pas trouvé trace. Au bout d'une demi-heure de recherches, Desbarolles s'écria :

— Ah ! je me rappelle.

— Quoi ?

— J'ai chargé ma carabine avec.

— Avec la permission ?

— Oui.

— Desbarolles , comme Votre Excellence le comprend bien, fut couvert de malédictions. Nous revînmes à la porte à cinq heures, elle s'ouvrit.

— Il y avait en dehors de cette porte, continua Achard en se drapant dans son manteau, de grands convois de chariots et des caravanes de mules ; des ânes sans nombre, rangés pêle-mêle dans les champs voisins, broutaient philosophiquement les carottes et les choux qu'on leur avait confiés. Les grands bœufs ruminans, les chariots aux roues pleines, les bergers armés de longues gaules, donnaient à la campagne un aspect plein de grandeur et de simplicité.

— Bravo ! murmura la colonie.

— Il parle très bien, dit Giraud ; ce n'est pas moi ni Lepaule qui parlerions comme cela. Continue, homme de lettres, continue.

— Continuez, ajoutai-je avec dignité.

L'hôte et l'hôtesse regardaient et écoutaient toute cette scène, plongés dans le plus profond étonnement.

Achard reprit avec une intonation aussi juste que si, comme Caïus Gracchus, il avait eu derrière lui un joueur de flûte pour lui donner le *la*.

Toute cette foule était immobile et muette ; les paysans, accoudés au timon des chariots comme les moissonneurs de Léopold Robert ; les muletiers, rêveurs près de leurs mules et fumant leurs cigarettes ; les bûcherons, drapés dans un bout de manteau et la tête ceinte d'un mouchoir ; nul d'entre ces hommes ne pressait son voisin et ne cherchait à prendre sa place : celui qui arrivait le dernier restait le dernier. Ce silence et cette gravité me firent songer au bruit et au tumulte qui retentissent aux barrières de Paris.

— O patrie ! dit Giraud.

— Très bien ! ajoutai-je.

— Alors, dit Achard, je puis envoyer cela à l'*Époque*

— Parbleu !

Alexandre se leva, prit un charbon, et écrivit sur la muraille blanche de la posada :

— Lisez l'*Époque*.

Achard continua.

— Quand les grilles eurent tourné sur leurs gonds, chacun passa selon son rang. Une lueur blanche glaçait la

terre, et les sillons humides de rosée éparpillaient, aux clartés de l'aube nouvelle, leurs ceintures d'argent; une vapeur tremblante flottait, ainsi que le voile d'une fiancée, autour des campagnes lointaines, et de petits nuages traversaient le ciel vagabond et rose comme les amours que l'on voit dans les tableaux de l'Albane.

— Assez, dit Boulanger, ou je saisis mes pinceaux.

— Oui, oui, dit Alexandre, assez, ou nous n'en finirons jamais. Je vais te conter cela, moi, papa. Nous avons fait route par un chemin abominable. Nous avons mis quatorze heures au lieu de huit. Nous n'avons absolument rien trouvé à manger sur le chemin, ce qui fait que nous avons entamé le panier aux provisions.

Giraud baissa la tête avec un soupir.

— Enfin, nous sommes arrivés ici, mourant de faim. Pour tâcher d'avoir quelque chose à mettre sous notre dent, nous avons dit que nous étions toute la maison d'un grand seigneur que nous attendions. Ce grand seigneur, c'est toi. Te voilà arrivé, as-tu faim? — Oui. — En ce cas, prends la place de Desbarolles, qui s'est rendormi, mets-toi à table et mange.

— Bravo! cria toute la colonie.

— L'amo? demandèrent l'hôte et l'hôtesse en me regardant avec respect.

— Oui, fit toute la société.

L'hôte et l'hôtesse se précipitèrent pour me servir selon mes mérites.

Je fis un geste d'arrêt.

— J'ai soupé, dis-je.

— Eh bien! alors, dit Alexandre, si tu as soupé, assieds-toi tout de même, bois de ce mancenillo que Maquet a découvert, et raconte-nous ton voyage.

Je m'assis et racontai à mon tour mes douleurs.

— Messieurs, dit Giraud lorsque j'eus fini, je propose que nous reconduisions l'amo jusqu'à sa posada, d'abord pour lui faire honneur comme c'est notre devoir, ensuite pour être bien fixé sur la situation de sa posada.

— Soit, reconduisons l'amo, dit toute la société.

Giraud appuya son pouce sur le nez de Desbarolles.

— Hein, demanda-t-il, que quiere usted?

— Très bien, dit Giraud, très bien. Puisque tu es en train de parler espagnol, dis à ces braves gens que nous reconduisons notre maître à la posada, et qu'ils aient à nous établir nos lits pendant ce temps-là.

Desbarolles traduisit la phrase de Giraud, et accompagna ma sortie d'un salut mélancolique.

Je fus reconduit en grande pompe à travers les mêmes rues que j'avais traversées en venant. Mon guide m'attendait à la porte. Il reçut une piécette pour sa peine; c'était la première monnaie d'argent qu'il touchait de sa vie, aussi cria-t-il Vive monseigneur! ni plus ni moins que Grippe-Soleil.

Le lendemain, tout Tolède fut réveillée avec cette nouvelle qu'elle possédait dans ses murs un prince voyageant incognito.

Retenez bien ceci, madame, car ceci a une plus grande importance que vous ne croyez.

La plaisanterie, bonne ou mauvaise, a failli coûter la vie à cinq de nos compagnons, qui ne vous reverront un jour que grâce à l'intervention de cette bonne Providence qui, montée avec nous dans la même voiture que nous, au moment de notre départ, a bien voulu traverser la frontière, invitée sans doute qu'elle était au mariage de Son Altesse le duc de Montpensier, et nous suivit jusqu'à Tolède.

Maintenant, madame, peut-être après ce que je vous ai dit de la dignité des aubergistes espagnols, vous étonnerez-vous de l'empressement du digne hôte et de la digne hôtesse de la fonda de los Caballeros.

Tolède est une ville qui se meurt, madame. De quoi meurt-elle? Sa fierté l'empêche d'avouer que c'est de faim.

Tolède, la vieille cité royale que se disputaient, comme le plus beau joyau de la couronne pour laquelle ils s'entr'égorgeaient, don Pèdre le Justicier, et don Henri de Transtamarre; Tolède, après avoir compté jusqu'à 100 et 120,000 habitans, en cherche maintenant, dans ses murailles désertes, 15,000 sans pouvoir les trouver. Tolède, madame, est maintenant loin de toute route, et, excepté la fameuse manufacture d'épées, séparée de tout commerce; Tolède enfin ne vit ou plutôt ne se soutient que par les rares étrangers qui se décident à traverser un désert bien autrement désert que celui de Suez, pour arriver jusqu'à elle.

Ces étrangers, qui apportent avec eux l'existence, sont, vous le comprenez, les bien-venus, et surtout par les hôteliers. Si la faim fait sortir les loups hors du bois, la faim peut bien faire sortir les aubergistes de leurs maisons.

Or, les aubergistes de Tolède, je signale ce fait, ont cette spécialité qu'ils sortent de leurs maisons pour aller au marché et pour venir au-devant des voyageurs.

Il en résulte que c'est dans la ville d'Espagne où il y a le plus d'affamés que l'on mange le mieux.

Au reste, madame, il faut se hâter de le dire, Tolède ne mérite pas cet abandon.

Tolède est une merveille de situation, d'aspect et de lumière. Tolède a vingt églises plus richement découpées dans la pierre qu'aucune de nos églises de France.

Tolède a des souvenirs à occuper un historien pendant dix ans, et un chroniqueur toute sa vie.

Et tout cela, sans compter cette majesté des grandes villes mortes ou mourantes, dans laquelle Tolède s'enveloppe avec la majesté d'une reine.

Tout le monde a fait des descriptions de Tolède, madame, depuis notre bon et excellent monsieur Delaborde jusqu'à notre spirituel et pittoresque ami Achard, qui, en même temps que je vous écris à vous, écrit à Solar, et qui a réuni en lui tout ce qui a été écrit avant lui. Si donc vous voulez connaître Tolède comme si vous l'aviez vue, je vous répéterai, madame, ce qu'Alexandre écrivait de cette écriture illisible que vous savez, sur les murailles de la fonda de los Caballeros.

— Lisez l'*Époque*.

Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, nous visitâmes Tolède, tournant autour des couvens, entrant dans les églises, montant sur les clochers, usant toutes les formes de l'admiration, et arrivant, à force d'admiration, à n'avoir plus la force d'admirer.

Si vous voyagez jamais en Espagne, madame, si vous visitez Madrid, frétez une voiture, créez une diligence, attendez une caravane s'il le faut, mais allez à Tolède, madame, allez à Tolède.

Seulement, précautionnez-vous de moyens de retour.

J'avais négligé cette précaution, et j'ai failli rester à Tolède avec don Riégo, pour y fonder une colonie.

En effet, vous vous rappelez, madame, que j'étais venu par la diligence. Or, toujours sous l'empire de cette erreur de calcul qui m'avait fait espérer accomplir le trajet en huit heures, j'avais espéré, en prenant la diligence d'Aranjuez,

qui, au dire des Espagnols toujours, n'est éloignée de Tolède que de sept lieues, j'avais espéré faire ces sept lieues en trois heures. Pas du tout, il m'était démontré maintenant que si je faisais ces sept lieues en huit heures, je pouvais me regarder comme très favorisé du ciel.

Or, en partant de Tolède à six heures, j'arrivais à Aranjuez à deux heures juste, c'est-à-dire une heure après le passage de la diligence péninsulaire dans laquelle je crois vous avoir dit que nos sept places étaient retenues.

Il fallait donc trouver un autre mode de transport.

On lâcha Desbarolles à travers la ville, en mettant à sa disposition tous les fonds de la société.

Desbarolles revint avec deux mules, qui devinrent à l'instant même l'objet de l'ambition générale.

On tira au sort; les mules échurent, pour les deux premières lieues, à Giraud et à Achard.

Desbarolles et moi devions jouir de nos montures pendant la troisième et la quatrième lieue; enfin Maquet et Boulanger pendant les trois dernières.

Boulanger s'était retiré des rangs en déclarant son incapacité dans l'équitation, et don Riégo en déclinant son caractère de prêtre.

A cinq heures, tout était prêt pour le départ.

Nous avions avec notre mayoral un contrat écrit par lequel nous étions convenus de lui donner dix douros par jour, c'est-à-dire trente douros pour les trois jours, soit cent cinquante francs.

Moyennant ces cent cinquante francs, il s'était obligé, de son côté, à nous prendre sains et saufs casa Monnier, et à nous déposer, toujours sains et saufs, le surlendemain, au parador de la Collurera, à Aranjuez.

Nous devions, pour être sûrs d'arriver à temps à Aranjuez, partir de Tolède à cinq heures, arriver à Villa-Mejor, petite posada située à trois lieues de Tolède, vers les neuf heures; y coucher, et partir le lendemain à cinq heures du matin, et arriver pour déjeuner à Aranjuez.

Tout cela était écrit et signé.

L'homme propose et Dieu dispose.

Je vous ai dit aujourd'hui ce que nous avions proposé, madame. Vous saurez demain ce que Dieu disposa.

En attendant, priez pour nous, car nous sommes, je vous l'avoue, madame, sous le poids d'un grand danger.

XIII.

Aranjuez, 25 octobre.

Vous nous avez laissés prêts à partir, madame; figurez-vous vos amis échelonnés dans une rue rapide comme une montagne russe. Ils sont à la porte de la fonda de los Caballeros; ils ont devant eux, de l'autre côté de la rue, le palais des anciens rois de Tolède. Ce palais, devenu une caserne, je crois, est du plus beau ton feuille-morte que puisse prendre la pierre chauffée pendant six siècles par un soleil de quarante-cinq degrés. A droite, c'est-à-dire sur le haut de la montagne, l'extrémité droite de notre rue mérite ce nom, les murs de ce vieux palais se profilent sur un ciel bleu indigo. A gauche, par échappée, s'offre l'aspect de la ville inférieure, avec ses toits rougeâtres, ses clochers aigus; enfin, par delà la ville, s'étend une plaine rousse qui va se fondre au lointain dans un horizon violet.

Devant moi est le mayoral, qui me demande, son chapeau à la main, un à-compte sur les cent cinquante francs que je ne lui dois pas encore, mais que je lui devrai quand il nous aura rendus *sains et saufs* à Aranjuez.

Cet à-compte, il désire qu'il soit le plus considérable possible, attendu la grande dépense qu'il a faite, dit-il.

Je tire ma bourse, qui contient une vingtaine d'onces, seize cents francs à peu près, et je lui donne une once.

La voiture est en face de nous, chargée de toutes nos malles. Giraud assure d'un dernier fil le panier aux provisions, auquel on a abandonnée l'impériale tout entière. Maquet et Boulanger ficèlent les fusils dans l'intérieur de la voiture. Desbarolles désire conserver sa carabine, et, sa carabine en bandoulière, est campé fièrement à la tête des mules. Don Riégo et Achard fument. Alexandre achète des grenades magnifiques, et cherche un récipient où les mettre, la voiture se refusant à contenir rien autre chose que ce soit, excepté ses six voyageurs.

Les deux mules de selle sont tenues par le zagal.

Un Anglais attend que j'aie fini avec le mayoral pour me faire ses adieux.

Qu'est-ce que cet Anglais? me direz-vous, madame.

Cet Anglais est un gentleman de cinquante à cinquante-cinq ans, beau de tête, élégant de façons, possédant enfin toute la courtoisie des Anglais courtois. Il est venu en Espagne, comme on va partout, avec sa chaise de poste; mais à Madrid il a été forcé de laisser sa chaise, attendu que sur la route de Tolède il n'y a plus de poste; en conséquence de quoi je l'ai rencontré en diligence.

Mon Anglais avait compté encore sur autre chose, madame, c'était sur des dîners mangeables; mais mon Anglais s'était trompé. Comme tous les gens de fine organisation, il est gourmand; et voilà que, depuis son entrée en Espagne, il ne mangeait plus, quand, au premier déjeuner que nous fîmes ensemble, il goûta une de ces salades aux œufs frais et aux citrons que je vous disais.

Depuis ce moment, la vie lui est revenue, madame; il s'est attaché à moi comme le naufragé à la planche qui flotte sur le vaste Océan. A Tolède, il a déjeuné avec moi, il a dîné avec moi, et, à cette heure, il ne regrette qu'une chose: c'est que la voiture ne contienne pas sept personnes, ou qu'il n'y ait pas trois mules pour rester un jour de plus avec moi.

En conséquence, il me demande mon itinéraire, me promet de me rejoindre partout où je serai, et, dans le cas où une fatalité nous empêcherait de nous revoir en Espagne ou en Algérie, il me donne son adresse à Londres et dans les Indes-Orientales.

Lorsque tout fut arrêté; quand Giraud eut bien ficelé le panier aux provisions sur l'impériale; que Maquet et Boulanger eurent assuré les armes; qu'Alexandre eut, dans un mouchoir attaché par les quatre bouts au plafond de la voiture, déposé ses grenades; que don Riégo et Achard eurent achevé leurs cigarettes; que j'eus pris avec mon Anglais toutes les dispositions nécessaires pour nous retrouver un jour, soit en Espagne, soit en Algérie, soit à Londres, soit dans les Indes-Orientales, je montai dans la voiture; cinq de nos compagnons s'y entassèrent avec moi; Giraud enfourcha la *Capitana*, et Achard la *Carbonara*, — c'étaient les noms des deux mules; — et nous partîmes.

Ce fut alors que nous vîmes au grand jour cette rampe escarpée que nous n'avions vue que de nuit, et qui tombe du Muradoro aux bords du Tage, franchit le pont d'Alcantara, et, à travers la plaine rousse, se dessine comme un ruban

de poussière, suivant, à un quart de lieue de lui, les mêmes sinuosités à peu près que suit le Tage.

Tout était pittoresque dans cette sortie. Les ruines d'un vieux moulin faisaient fabrique au bord du fleuve, qui brisait ses eaux avec un mugissement terrible aux rochers de son lit. Des lavandières, en costume pittoresque, lavaient leur linge sous l'arche du pont, et deux choses rares en Espagne s'étaient réunies pour nous saluer à notre passage, des arbres et du vent.

Il en résultait un charmant murmure de feuilles qui semblait nous dire adieu.

Nous suivîmes pendant quelque temps une longue allée d'arbres que nourrit la fraîcheur émanée du Tage, mais qui diminue et s'altère au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du fleuve, et finit par disparaître pour faire place à la plaine, dans laquelle, à l'exception de la ligne tracée par le Tage, on ne trouvera plus que quelques buissons pauvres et rabougris.

Au bout d'une heure de marche à peu près, la nuit descendit sur la terre, battant de son aile l'immensité des deux horizons : elle était calme et pure. Les pluies, qui depuis deux jours inondaient Madrid, paraissaient avoir cessé pour ne revenir jamais.

La voiture roulait lentement dans un chemin de sable. Giraud et Achard faisaient ce qu'ils pouvaient pour forcer leurs mules à nous dépasser; mais leurs mules, en fidèles compagnes, ne voulaient pas se séparer de leurs nouvelles amies, et, plus habituées à l'attelage qu'à la selle, venaient se placer en ligne à la tête de notre voiture.

C'était toujours cette fameuse voiture jaune et verte que vous savez, madame.

Nous marchâmes ainsi deux heures encore, la nuit était tout à fait tombée; le ciel, d'un bleu d'indigo, était tout constellé d'étoiles scintillantes.

Tout à coup, à l'horizon, nous vîmes ces étoiles obscurcies, ou plutôt éteintes, par une ligne sombre aux arêtes inégales.

Au fur et à mesure que nous approchions, cette ligne blanchissait, mais n'en restait pas moins opaque; enfin, nous reconnûmes que cette ligne se composait d'une maison accompagnée d'une espèce de grange.

La grange n'avait plus de toit; sans doute en le cherchant bien on l'eût trouvé sur le sol.

A travers les fenêtres de cette grange, fenêtres sans vitres et sans volets, on voyait le ciel comme un rideau brodé d'or.

Examinée de loin, la grange nous avait paru d'un bon augure; elle nous représentait un abri, sinon comfortable, du moins plein d'espace et de liberté.

Etudiée de près, la grange commençait à changer nos espérances en craintes; il n'y avait pas moyen de coucher dans une pareille masure, mieux valait coucher en plein air; on avait à craindre de moins, en plein air, la chute des pierres et le voisinage des rats.

Restait donc la maison.

La maison était bien petite pour huit voyageurs.

Il est vrai que cette maison s'annonçait à nous sous les apparences les plus hospitalières. Il en sortait par les fentes des contrevens et par les ouvertures de la porte quelques rayons de lumière assez vive, qui provenaient d'une illumination intérieure quelconque.

L'espérance trompeuse nous disait tout bas que c'était de la cuisine que sortait cette illumination.

A mesure que nous nous approchions, l'oreille se joignait à la vue pour nous rassurer. Des sons joyeux parvenaient jusqu'à nous. Ces sons, c'était le pétillement nerveux des castagnettes, le ronflement métallique du tambour de basque, et le fronfron de la guitare nationale. Il y avait fête à Villa-Mejor.

— Bon! dit Alexandre, nous allons avoir non-seulement le gîte et le souper, mais encore soirée dansante. Desbarolles, mon ami, sautez à terre, présentez mes hommages à la maîtresse de la maison, et dites-lui, dans le meilleur espagnol que vous pourrez, que je l'invite pour la première.

Les mules étaient déjà arrêtées; la voiture suivit leur exemple, et nous approchâmes...

La maison, vue de plus près encore, perdait son aspect hospitalier; les portes étaient fermées comme celles d'une forteresse, et l'absence de tout être vivant au seuil et aux alentours donnait un aspect des plus étranges à cette maison si peuplée, si joyeuse, si bruyante au dedans, si déserte, si triste et si silencieuse au dehors.

Le mayoral reçut l'ordre de frapper à la porte.

Personne ne répondit.

Alexandre ramassa une pierre et s'apprêta à continuer la spirituelle exposition de *Passé minuit*.

— Arrêtez! dit Desbarolles, je connais les mœurs espagnoles, moi; vous enfoncerez la porte peut-être, mais on n'ouvrira qu'après le fandango : un Espagnol ne se dérange jamais quand il danse, quand il fume, ou quand il dort.

Desbarolles avait parmi nous l'autorité de Calchas. Alexandre déposa la pierre à terre, s'assit dessus, et nous attendîmes.

Desbarolles avait prophétisé aussi vrai qu'un évangéliste.

A peine le bruit des castagnettes se fut-il éteint, à peine le grondement du tambour de basque eut-il cessé que la porte s'ouvrit.

Cette porte donnait sur un corridor. A moitié de son étendue, ce corridor était percé par deux portes parallèles.

Une de ces portes, celle de gauche, donnait dans une cuisine assez bien éclairée par trois ou quatre lampes et par une énorme cheminée. L'autre, celle de droite, donnait dans une chambre sombre et humide, éclairée seulement par une veilleuse.

La chambre de gauche était le salon de bal; la chambre de droite était la salle des rafraîchissemens.

L'homme qui était venu nous ouvrir, sans autrement s'inquiéter de nous, était rentré aussitôt dans la salle de bal.

Les castagnettes cliquetaient à nouveau, le tambour de basque ronflait de plus belle, la guitare frémissait plus joyeuse que jamais.

La danse, un instant interrompue, piétinait avec l'acharnement que les Espagnols mettent à cet exercice.

Nous entrâmes, et huit nouvelles têtes se haussèrent au-dessus des têtes des spectateurs qui encombraient la porte.

A cette apparition inattendue, en France tout le monde se serait retourné, et vous toute la première, madame. A Villa-Mejor personne ne bougea.

Il y avait à peu près quarante à cinquante personnes entassées, tant spectateurs que danseurs, dans cette cuisine.

Deux ou trois hommes étaient remarquables au milieu de cette foule par une certaine élégance répandue sur leur costume et une certaine résolution empreinte sur leurs traits.

Cette résolution, cette fermeté de physionomie, c'est la grande beauté des peuples du Midi.

Un ou deux autres s'appuyaient sur des escopettes, et, sans chercher le moins du monde la pose, étaient posés comme jamais un modèle ne posera.

L'intérêt du spectacle nous absorba d'abord. C'était quelque chose pour des gens à la recherche du pittoresque que de trouver la nuit, au milieu d'un désert, dans une venta isolée et presque en ruine, cette joyeuse compagnie de danseurs et de danseuses, aux costumes nationaux. Madrid, la ville charmante mais la ville civilisée, a commencé par proscrire le pittoresque, comme doit faire toute ville civilisée qui sait son état de capitale. Nous l'y avions cherché vainement, et nous ne l'avions rencontré que sur les tréteaux officiels des places. Or, ce pittoresque-là, comme tous les pittoresques de commande, m'avait paru pécher par bien des points, tandis que celui qui surgissait ainsi tout à coup à nos yeux nous apparaissait dans un grand complet.

Lorsque quelqu'un des spectateurs avait besoin dans l'autre chambre à laquelle nous tournions le dos, il commençait par écarter ses compagnons, puis nous, et passait sans paraître faire plus d'attention à eux qu'à nous.

Il n'en était pas ainsi de nous. Nous remarquions au contraire que tous ces sortans allaient se grouper autour de notre mayoral, dans le coin le plus sombre de la salle aux rafraichissemens, et là paraissaient agiter une question de la plus haute importance. Je ne sais si ce fut la faim qui aiguillonna notre estomac, ou si ce fut notre amour-propre blessé de cette indifférence qui parla le premier, mais tout à coup Achard dit :

— Messieurs, si nous nous occupions du souper et du coucher; je crois que la chose ne serait pas inopportune.

La proposition recueillit à l'instant même tous les suffrages.

En ce moment, comme pour répondre à notre désir, le mayoral quitta le groupe dont il formait le centre et s'approcha de nous.

— Allons, senores, dit-il, en route; les mules ont froid.

— Comment, en route?

— Oui.

— Ne sommes-nous point à Villa-Mejor?

— Si fait.

— Eh bien! c'est ici que nous soupons et que nous couchons.

— C'est-à-dire que vous deviez souper et coucher; mais...

— Mais quoi?

— Mais il n'y a ni lit ni souper dans la maison.

— Comment! il n'y a ni lit ni souper dans la maison! Est-ce sérieux ce que vous dites là?

— Très sérieux.

— Desbarolles, mon ami, m'écriai-je, glissez-vous dans cette foule, pénétrez jusque auprès de la maîtresse de la maison, asseyez-vous à ses côtés, soyez éloquent comme toujours, aimable et séduisant comme à la posada de l'Escurial; rappelez-vous madame Calisto Burguillos, et dussiez-vous conduire celle-ci à la cave et au grenier comme vous avez fait de l'autre, rapportez-nous-en des œufs et des lits.

Desbarolles se glissa à travers la foule, une paillette dans l'œil et le sourire sur les lèvres.

Un instant après il était posé devant la maîtresse de la maison, et se dessinait debout, le coude appuyé sur le mur, et une jambe croisée sur l'autre.

La conversation commencée sur le ton de la simple politesse paraissait s'animer peu à peu.

Nous ne pouvions voir la physionomie de Desbarolles, qui nous tournait le dos; mais nous voyions le visage de notre hôtesse, et ce visage ne nous promettait rien de bon.

Desbarolles se retourna, et nous remarquâmes avec effroi que son visage confirmait entièrement ce qu'avait semblé promettre celui de la padrona. La paillette était éteinte et le sourire était disparu.

Il revint à nous l'oreille basse.

— Eh bien! qu'arrive-t-il? demandai-je.

— Il arrive qu'il faut continuer la route.

— Comment cela?

— On ne veut pas de nous.

— Il n'y a donc ni lit ni souper?

— Il y a tout cela; mais nous avons le malheur de tomber au milieu d'un bal que donne la maîtresse de la maison, et elle ne veut pas se déranger pour nous.

— Voilà bien la maîtresse d'auberge espagnole, dit Giraud; ô Catalogne hospitalière, je te reconnais!

— Et il n'y a pas moyen de revenir sur cette résolution? demandai-je.

— On voit bien que vous êtes depuis huit ou dix jours en Espagne, répondit-il; si, comme nous, vous y étiez depuis quatre mois, vous ne me feriez même pas cette question.

— Allons, allons, messieurs, dit le mayoral, qui avait, pour ainsi dire, suivi nos paroles de l'œil, allons, en voiture

— Mais, que diable! en voiture, en voiture... Notre traité porte que nous souperons et que nous coucherons à Villa Mejor.

— Oui, mon cher ami; mais c'est ici le cas de le dire, répondit Giraud avec la résignation de l'habitude, nous avons compté sans notre hôte, ou sans notre hôtesse.

— Si tu lui proposais de faire son portrait?

Giraud secoua la tête.

— Quand les Espagnols dansent, dit-il, il n'y a pas de proposition à leur faire.

— Ainsi?

Je regardai Giraud et Desbarolles.

— Ainsi, il faut partir.

— Et à quelle distance sommes-nous encore d'Aranjuez? demandai-je au mayoral.

— Oh! senor, très proche; à deux lieues.

Je le regardai d'un œil de doute.

— Combien de temps demandes-tu pour faire ces deux lieues?

Il parut hésiter un instant.

— Trois heures, dit-il.

— Eh bien! je t'en donne quatre; mais si dans quatre heures nous ne sommes pas à Aranjuez, je lui posai la main sur l'épaule, et je la laissai peser avec une certaine force, tu auras affaire à moi, continuai-je.

— C'est bien, senor, murmura le mayoral.

Je me retournai vers Desbarolles et Giraud.

— Messieurs, une dernière fois, leur dis-je, voyons, vous êtes bien certains qu'il n'y a pas moyen de demeurer ici?

— Mon cher, me répondit Desbarolles, connaissez-vous cette sentence de Sylla; c'est la devise des aubergistes espagnols :

> Je puis parfois changer mes desseins; mes arrêts
> Sont comme ceux du sort, ils ne changent jamais.

— Pardon, fit Alexandre, c'est : *ils ne riment jamais* qu'il faudrait dire.

Alexandre est esclave de la rime, tout au contraire de

monsieur de Voltaire, pour lequel, je dois le dire, madame, il n'a pas toute la vénération que je voudrais lui voir.

— En route! senores, en route! insista le mayoral.

— Eh! que diable! qu'on nous donne au moins un verre de vin; ils ne diront pas qu'ils n'ont pas de vin; nous en avons vu trois ou quatre outres pleines.

— Oh! un verre de vin, c'est autre chose, dit le mayoral du ton d'un homme qui pense que c'est la dernière demande indiscrète qu'on se permettra.

Et rentrant dans la venta, d'où nous étions déjà sortis, il reparut au bout d'un instant, tenant une outre d'une main et un verre de l'autre.

— A l'hospitalité espagnole! dis-je en levant mon verre et en buvant le premier.

Ce toast fut répété successivement par mes sept compagnons. Je remarquai même que don Riégo y mettait plus d'amertume que les autres. Depuis qu'il était de notre compagnie, il s'était fait dans les habitudes du digne prêtre une amélioration qui l'avait quelque peu francisé.

— Allons, senores, reprit le mayoral, en route, en route!

Boulanger jeta un dernier regard vers la maison dans laquelle, à grand regret, il abandonnait tant de croquis, et monta dans la voiture où l'avait déjà précédé don Riégo. Don Riégo aimait fort ses aises, et il pensait tout naturellement qu'en prenant la première place, il serait mieux placé. Giraud suivit Boulanger, Desbarolles suivit Giraud et Maquet Desbarolles.

Maquet représentait chez nous l'abnégation, don Riégo l'égoïsme.

J'enfourchai ma mule. Alexandre en fit autant, et Achard, au milieu de nous deux, une main sur le cou de chaque monture, s'apprêta à s'instruire dans l'art dramatique, en écoutant le plan de notre tragédie. Quelques arrangemens intérieurs relatifs à la carabine de Desbarolles forcèrent la voiture de rester en arrière.

Nous partîmes en éclaireurs.

Je vois avec regret, madame, que les détails ont emporté le fond, et que ma lettre est déjà si longue que je suis forcé d'en remettre la suite à demain. A demain donc, madame, et apprêtez-vous à des choses terribles.

XIV.

Aranjuez, 25 octobre.

Derrière nous la voiture se mit en marche à son tour, éclairée par une seule lanterne placée au milieu de l'impériale en forme de pompon.

Peu à peu, au reste, la lune se levait en forme de croissant, et jetait une douce et charmante lueur sur le paysage.

Ce paysage était presque effrayant à force de grandeur.

A notre droite il était borné par des monticules chargés de gazons épineux, au milieu desquels on voyait, de place en place, briller de grands lacs de sable.

A notre gauche, il s'étendait démesurément, et l'œil ne pouvait sonder les profondeurs de l'horizon.

Seulement, à mille pas de nous, une ligne d'arbres qui ressortait sur le paysage en ombre plus foncée indiquait le cours du Tage.

De place en place, une portion du fleuve se trouvait à découvert, et, pareil à un miroir, renvoyait à la lune les rayons qu'elle en recevait.

Devant nous, la route s'étendait, sablonneuse et jaune, comme un ruban de cuir.

De temps en temps, nos mules se détournaient de leur chemin pour laisser à droite ou à gauche un précipice à fleur de terre, une crevasse imprévue, restée béante depuis quelque tremblement de terre oublié.

De temps en temps aussi, nous nous retournions et nous voyions à trois cents pas, à quatre cents pas, à cinq cents pas derrière nous, car nous marchions plus vite qu'elle, trembler, comme un feu follet, la lumière de la voiture, retardée par le sable, où elle enfonçait jusqu'au tiers de ses roues.

Nous franchîmes une petite colline, et nous perdîmes la voiture de vue.

Nous continuâmes notre chemin.

Au bout d'une demi-heure de marche, la mule d'Alexandre fit un brusque mouvement à droite. Une gerçure, continuation d'un précipice, avait mordu sur la route et en barrait le tiers à peu près.

Nous ne fîmes pas autrement attention à cette gerçure et nous continuâmes notre route.

Nous marchâmes trois quarts d'heure encore, toujours riant, causant, et ne songeant en aucune façon au plan de la bienheureuse tragédie.

Cependant cinq ou six fois je m'étais retourné, m'étonnant de ne pas apercevoir la fameuse lanterne incrustée comme l'œil d'un cyclope au front de notre voiture.

Enfin, je m'arrêtai.

— Messieurs, dis-je, il faut qu'il soit arrivé quelque chose. Nous ne nous sommes pas aperçu qu'il y eût d'autre mouvement de terrain que le petit monticule que nous avons franchi, il y a tantôt trois quarts d'heure; et cependant, depuis trois quarts d'heure toute lumière a disparu. Je crois qu'il serait sage de nous arrêter.

Nous nous arrêtâmes en faisant pirouetter les mules.

La lune était d'une merveilleuse sérénité; on n'entendait aucun bruit dans ces vastes landes, si ce n'est l'aboiement lointain d'un chien veillant dans quelque ferme isolée.

Les mules agitaient leurs oreilles avec inquiétude, et semblaient entendre quelque chose que nous n'entendions pas.

Tout à coup un frémissement imperceptible passa avec le vent.

C'était comme le vague écho d'une voix humaine perdue dans l'espace.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je.

Sans avoir rien entendu de distinct, Alexandre et Achard avaient cependant perçu quelque chose comme un son.

Nous demeurâmes immobiles et silencieux comme on l'est sous l'attente d'un événement inattendu.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis le même frémissement parvint jusqu'à nous, mais cette fois plus distinct et plus perceptible. C'était comme un cri de détresse.

Nous redoublâmes d'attention.

Enfin nous entendîmes distinctement mon nom prononcé par une voix qui se rapprochait toujours.

— Oh! oh! dit Achard, c'est à vous qu'on en veut.

— Ce sont nos amis, fit Alexandre.

— Vous verrez, dis-je à mon tour, essayant de rire encore, qu'ils auront été arrêtés par les six bandits du duc d'Ossuna, qui leur auront défendu de crier, et que voilà pourquoi ils appellent.

Un nouveau cri se fit entendre, mais plus distinct encore cette fois que les deux autres.

— C'est bien décidément moi qu'on appelle, messieurs, dis-je ; en avant du côté de la voix.

Alexandre et moi piquâmes nos mules, afin de leur imprimer la plus grande vitesse possible.

Achard nous suivit, les fouettant avec une badine.

A peine eûmes-nous fait dix pas que le même appel nous atteignit, mais cette fois avec un accent de détresse auquel il n'y avait point à se tromper.

— Allons, allons, dis-je en essayant de mettre ma mule au galop, décidément il est arrivé quelque chose : répondons ! répondons !

Nous mîmes nos mains en entonnoir, et nous poussâmes à notre tour trois cris.

Mais nous avions le vent en face ; le vent prit le son et l'emporta derrière nous.

Le même cri se fit encore entendre, saccadé, haletant, et jeté comme par une voix épuisée.

Un frisson nous saisit le cœur.

Nous essayâmes une seconde fois de répondre, mais nous comprenions que nous luttions contre le vent.

D'ailleurs, la même voix continuait d'appeler avec le même accent de plainte et de fatigue ; seulement, cette voix se rapprochait d'une manière sensible. Il était évident que la personne qui criait venait en même temps au-devant de nous de toute la rapidité de sa course.

Il y avait quelque chose d'effrayant dans ce cri qui se renouvelait de dix secondes en dix secondes avec la même intonation.

Nous pressâmes nos mules.

La voix se rapprochait sensiblement.

— C'est la voix de Giraud, dit Achard.

Nous savions Giraud peu facile à émouvoir ; et forcés de reconnaître que c'était bien effectivement lui qui nous envoyait cet appel de détresse, nous en conçûmes une inquiétude plus grande qui si c'eût été tout autre.

Nous courûmes dix minutes encore à peu près ; enfin, à travers l'obscurité transparente de cette belle nuit, nous commençâmes à distinguer, sur le ton clair de la route, une ombre qui venait à nous.

Cette ombre, comme le divin Mercure, semblait avoir des ailes aux talons.

Nous reconnûmes bientôt la silhouette de Giraud comme nous avions reconnu sa voix.

— Qu'y a-t-il ? criâmes-nous tous les trois en même temps.

— Ah ! c'est vous ! s'écria Giraud avec effort ; ah ! c'est vous, enfin !

Et il arriva jusqu'à nous, haletant, épuisé, prêt à tomber de fatigue, posant, pour se soutenir, une de ses mains sur l'épaule d'Achard, et l'autre sur le cou de ma mule.

— Qu'y a-t-il ? répétâmes-nous.

Mais notre pauvre ami avait fait pour nous rejoindre de tels efforts, qu'il ne pouvait plus parler.

Enfin, au bout d'un instant :

— Il y a, dit-il, que la voiture a versé.

— Où cela ?

— Dans un précipice.

— Mon Dieu ! personne de blessé, j'espère ?

— Non, par miracle.

Un mouvement d'égoïsme me passa par le cœur : je jetai les yeux autour de moi pour voir si Alexandre était bien là.

— Est-ce tout ? demandai-je ; car une autre pensée se présenta subitement à mon esprit.

— Voilà justement, répondit Giraud, j'ai peur que ce ne soit pas tout ; c'est pourquoi j'ai couru après vous.

— Alors, monte à mule, et moi, je vais aller à pied, dit Alexandre.

— Non pas, je me refroidirais.

— En route ! en route ! dis-je.

Et nous prîmes notre course, retournant sur nos pas avec toute la rapidité dont Carbonara et Capitana étaient capables.

Pendant tout ce retour, j'essayais de faire parler Giraud ; mais à toutes mes questions il se contentait de répondre :

— Tu verras, tu verras.

Le *tu verras* n'était point rassurant, il était évident que Giraud ménageait son effet.

Nous marchâmes environ une demi-heure ; nous ne comprenions pas que nous eussions fait tant de chemin.

Enfin, nous vîmes, en arrivant au haut du petit monticule dont j'ai déjà parlé, une lumière qui s'agitait à deux cents pas de nous, et autour de cette lumière, des ombres qui s'agitaient aussi, et bien autrement encore que la lumière qui les éclairait.

Nous imprimâmes un dernier élan à nos mules, et nous arrivâmes sur le théâtre de l'accident.

— Ah ! c'est vous, s'écrièrent nos amis. Par ma foi ! nous l'avons échappé belle !

Je jetai un coup d'œil rapide autour de moi.

— Et Desbarolles, m'écriai-je, et Boulanger, où sont-ils ?

Tous deux sortirent la tête par la portière de la voiture.

— Nous voilà ! nous voilà ! dirent-ils.

Ils s'occupaient du sauvetage des effets.

Maquet recevait ces effets de leurs mains et les déposait à terre.

Le zagal et le mayoral dételaient les mules retenues encore par les traits.

Don Riégo était assis sur le bord du fossé, et se plaignait d'avoir un nombre indéfini de côtes enfoncées.

— Maintenant, dit Giraud, contemple le paysage.

Et il me conduisit au bord du précipice.

Je fis un pas en arrière, une sueur froide me passa sur le front.

— Oh ! oui ! il y a miracle ! répondis-je.

Ils avaient versé dans cette crevasse que la mule d'Alexandre nous avait indiquée par un écart.

Un rocher qui sortait de la terre, comme une seule et unique dent demeurée à une mâchoire gigantesque, les avait retenus.

L'impériale de la voiture, complétement retournée, pesait sur le rocher.

Sans lui ils étaient tous précipités dans un abîme de cent pieds de profondeur.

Achard et Alexandre s'étaient, de leur côté, approchés du précipice, et le même vertige s'était emparé d'eux comme de moi.

— Mais enfin, demandai-je en me retournant vers Maquet, comment tout cela est-il arrivé ?

— Demandez à Giraud ; moi, je ne puis pas dire quatre paroles de suite, j'étouffe.

— Et quand je pense que c'est moi qui l'ai arrangé comme cela ! dit Giraud.

— Comment, toi ?

— J'avais la tête sur sa poitrine.

— Sans compter que don Riégo avait le pied sur mon cou, dit Maquet.

— Mais enfin, pour en arriver là?

— Oh ! la chose a été vite faite. Nous devisions de faits de guerre et d'amour, comme dit monsieur Annibal de Coconas. Desbarolles sommeillait, don Riégo ronflait. Je m'avançais tout doucement pour appuyer le pouce sur le nez de Desbarolles, lorsque la voiture incline.

— Tiens ! je crois que nous allons verser, dit Boulanger.

— Je crois que nous versons, ajoute Maquet.

— Je crois que nous avons versé, dis-je.

En effet, la voiture s'était couchée doucement sur le flanc.

Tout à coup, comme si elle se trouvait mal dans cette position, elle se retourne ; c'était la terre qui cédait sous nous.

Ici l'affaire changea de face ; nous étions la tête en bas et les pieds en l'air, nous débattant au milieu des couteaux de chasse et des fusils, Maquet dessous, moi sur Maquet, don Riégo sur moi.

Le tout était entrelardé de Boulanger et de Desbarolles.

— Messieurs, du calme, dit Boulanger ; je crois que nous sommes dans un précipice, que j'étais en train de regarder quand la voiture a commencé son évolution; moins nous ferons de mouvemens, plus nous avons chance de nous tirer d'affaire.

Le conseil était bon, nous le suivîmes. Seulement, Maquet dit avec le sang-froid que tu lui connais :

— Faites pour le mieux ; rappelez-vous seulement que j'étouffe, et que si cela dure cinq minutes seulement, je suis mort. Tu comprends l'effet de la recommandation. Desbarolles, tout à fait réveillé et le seul qui fût sur ses jambes, — en vérité, il y a un Dieu pour les gens qui dorment, — Desbarolles frappa au carreau en criant au mayoral d'ouvrir.

Le mayoral était occupé à dételer ses mules. Il ne fit pas plus attention à nous que si nous n'existions pas.

— Ouvrez, cria Desbarolles, ou je brise votre portière!

Oh ! pour le coup, il entendit et vint ouvrir.

Desbarolles sortit le premier, sa carabine à la main.

Cela nous donna un peu d'espace, et don Riégo put soulever son pied du cou de Maquet.

Maquet profita de la chose pour renouveler l'air de ses poumons.

Une fois dehors, Desbarolles tira don Riégo à lui. Après des efforts inouïs, don Riégo se trouva près de Desbarolles.

Alors nous fûmes tout à fait à l'aise, et Boulanger commença à son tour son ascension.

Maintenant il s'agissait de me retourner et de retourner Maquet, qui était presque sans connaissance.

Avec l'aide de Boulanger et de Desbarolles, j'y parvins; quant à don Riégo, il était allé s'asseoir où tu le vois.

Restait Maquet. Maquet était le plus maltraité de nous tous, aussi était-il le plus furieux. Il en résulta que la première chose que fit Maquet, quand il se retrouva debout, ce fut de tomber sur le mayoral et de l'assommer de coups de poing.

— Bravo, Maquet ! m'écriai-je, vous êtes de mon école. J'espère que vous vous êtes inquiété ensuite s'il y avait de sa faute?

— Étudiez les localités, dit Maquet, et vous en jugerez vous-même.

En effet, en jetant un regard sur le chemin, l'accident, en le supposant le résultat du hasard, l'accident devenait incompréhensible.

La gerçure barrait le chemin ; il était impossible que le zagal, qui conduisait les mules par la bride, n'eût point aperçu le précipice, puisqu'il l'avait côtoyé, puisqu'il avait dû nécessairement en détourner les mules pour que les mules n'y tombassent point.

Puis un fait compliquait l'événement. A peine à bas de son siége, le mayoral avait arraché la lanterne et l'avait éteinte.

Ceci éclaira Maquet; il cessa de gourmer le mayoral, le prit au collet et l'entraîna vers l'abîme.

Le mayoral crut son dernier jour arrivé; il se raidit de toutes ses forces. Mais Maquet a le poignet solide, et malgré sa résistance, le mayoral, poussé d'ailleurs à coups de crosse dans le derrière, se trouva bientôt au bord de l'abîme.

Il devint livide.

— Si vous voulez me tuer, tuez-moi tout de suite, dit-il en fermant les yeux.

S'il eût résisté, il était probablement perdu. Cette humilité toucha Maquet, qui le lâcha.

— Maintenant, dit-il en le lâchant, il faut prévenir Dumas. Nous ne sommes encore qu'au commencement de la pièce. Un homme de bonne volonté qui ait conservé la jouissance de ses jambes et de ses poumons pour courir après Dumas !

— Je m'offre, dit Giraud.

Et il partit.

— Vous savez le reste, ou plutôt vous ne savez rien encore, madame, car le reste descendait en ce moment-là d'une petite montagne qui se découpait en vigueur à l'horizon, et que la lune peignait de lueurs d'argent.

Cet horizon était fort rapproché de nous.

— Oh ! oh ! fis-je, une troupe d'hommes. — Voyez. — Et j'étendis la main vers les arrivans.

— Trois, quatre, cinq, six, sept, compta Giraud.

En ce moment, le canon d'une carabine refléta un rayon de la lune, qui, après avoir brillé, disparut comme un éclair.

— Bon, ils sont armés, cela va être drôle.

— Aux fusils ! messieurs, aux fusils ! dis-je à voix basse, mais cependant si intelligible, qu'en un moment chacun fut armé.

Achard, qui n'avait pas de fusil, sauta sur un couteau de chasse.

Alors on se souvint que les fusils n'étaient point chargés.

Les hommes étaient encore à cent pas de nous, on pouvait les compter, ils étaient sept.

— Messieurs, dis-je, nous avons trois minutes, c'est-à-dire le temps qu'il nous faut pour charger trois fois ; du calme, et chargeons.

Tout le monde s'était réuni autour de moi. Desbarolles, le seul dont la carabine fût prête à faire feu, se tenait à quatre pas en avant de nous.

Alexandre était à mes pieds, cherchant des cartouches dans son nécessaire de toilette; lui seul avait un fusil à système.

Tous les autres chargeaient à la baguette.

Les hommes étaient à vingt pas de nous quand j'eus fini de charger.

Je fis aussitôt claquer le ressort des deux chiens.

A ce bruit, qui s'entend si bien en pareille circonstance, et dont la signification n'est jamais douteuse, ils s'arrêtèrent.

Alexandre en avait déjà fait autant; Maquet, prêt le troisième, suivit notre exemple.

Nous nous trouvions avoir dix coups à tirer. Trois de nous étaient chasseurs, et n'auraient certes pas manqué leur homme à la distance où nous nous trouvions.

— Maintenant, dis-je à Desbarolles, monsieur l'interprète-juré, faites-moi le plaisir de demander à ces braves gens ce qu'ils désirent, et insinuez-leur que le premier d'entre eux qui fait un pas de plus est un homme mort.

En ce moment, soit innocemment, soit à dessein, le mayoral, que nous avions forcé d'éclairer sa lanterne, la laissa tomber à ses pieds.

Pendant ce temps, Desbarolles traduisait en espagnol le compliment que je l'avais chargé d'adresser à ces messieurs.

— Bien, dis-je lorsqu'il eut fini, et que nous eûmes vu que la traduction avait fait son effet. Maintenant, faites comprendre au mayoral que nous avons besoin d'y voir clair, et que ce n'est par conséquent pas le moment d'éteindre une seconde fois sa lanterne.

Le mayoral comprit sans qu'on eût besoin de lui rien traduire, il se hâta de ramasser son fallot.

Il se fit un moment de silence solennel; nous étions séparés en deux groupes, se reliant l'un à l'autre par Desbarolles placé à quatre pas de nous et à quinze pas de nos adversaires, et se tenant dans la position d'une sentinelle qui reconnaît une patrouille.

Le groupe espagnol était dans l'ombre, notre groupe au contraire était éclairé par la lanterne tremblante. La lumière qui s'en échappait faisait étinceler le canon des fusils et la lame des couteaux de chasse.

— Maintenant, Desbarolles, continuai-je, veuillez demander à ces messieurs quelle bonne fortune nous procure l'honneur de leur visite.

Desbarolles traduisit ma demande.

— Nous venions pour vous porter secours, répondit celui qui paraissait le chef de la bande.

— Oh! c'est charmant! répondis-je; mais comment ces messieurs ont-ils su que nous avions besoin de secours, puisque ni le mayoral ni le zagal ne nous ont quittés?

— Tiens, au fait, c'est vrai, dit Desbarolles.

Et il reproduisit ma question en castillan.

Il était difficile d'y répondre; aussi nos officieux coureurs de nuit n'y répondirent-ils point.

— Dis donc, papa, dit Alexandre, il me vient une idée; si nous volions ces messieurs?

— Ce petit Dumas est plein d'imagination, dit Giraud.

— Ma foi! dit Achard, pendant que nous y sommes, autant vaudrait les éventrer tout de suite.

— Vous entendez la chose dont il est question, continua Desbarolles.

Nos visiteurs ne répondirent rien; ils étaient abasourdis.

— Il est question de vous éventrer, si vous ne reprenez pas immédiatement le chemin par lequel vous êtes venus.

Cette déclaration jeta un certain trouble dans la bande.

— Mais, s'écria le chef, nous ne venons point à mauvaise intention, tout au contraire.

— Que voulez-vous! nous avons l'esprit très mal fait, nous autres; nous ne voulons être aidés que lorsque nous demandons qu'on nous aide.

Ils firent un mouvement de retraite.

— Messieurs, dit le mayoral, permettez que ces messieurs m'aident à relever ma voiture.

— Rien de mieux; mais qu'ils attendent que nous soyons partis.

— Où cela?

— De l'autre côté de la montagne.

Le mayoral leur dit quelques mots en espagnol.

— C'est bien, répondirent-ils; nous nous éloignons, Puis ils ajoutèrent le sacramentel :

— *Vaya usted, con Dios.*

Et ils disparurent derrière la montagne.

— Allons, dit Giraud en posant sa carabine à terre, voilà une scène dont je ferai le sujet de mon premier tableau.

XV.

Aranjuez, 25 octobre.

Vous nous avez laissés prenant congé de nos officieux voisins, madame, et les suivant de l'œil derrière le pli de terrain où ils ne tardèrent pas à disparaître.

Desbarolles et sa carabine furent placés en sentinelle à moitié de la distance qui nous séparait d'eux.

Puis nous nous occupâmes des préparatifs du départ.

Les bagages formaient au milieu de la route un monticule de caisses, de malles, de porte-manteaux et de sacs de nuit, que surmontait fièrement le panier aux provisions, sauvé par les soins de Giraud.

On chercha don Riégo, mais inutilement.

Comme le brave homme était dans son pays, qu'il n'avait pas, par conséquent, le droit de s'y perdre, nous ne nous inquiétâmes pas autrement de lui, bien certains qu'à un moment donné il se retrouverait.

Le mayoral nous fit observer que ce ne serait pas trop de ses quatre mules et des efforts réunis de ses sept compagnons pour tirer la voiture de la position où elle se trouvait

Il n'y avait pas à discuter là-dessus, c'était clair comme le jour; du moment où nous n'avions pas tué le mayoral sur le coup, il fallait se rendre aux bonnes raisons qu'il donnait.

Nous lui abandonnâmes ses quatre mules. Nous chargeâmes sur une des mules de selle les effets de la société, et nous laissâmes l'autre à la disposition générale.

Il y eut alors un combat de générosité qui eût certainement attendri les spectateurs, si nous eussions eu des spectateurs; malheureusement nous n'en avions pas, et cette scène touchante restera à tout jamais au rang des choses ignorées.

— Quel malheur, dis-je, que don Riégo soit perdu! il eût coupé court à la discussion.

— Me voilà! dit une voix.

Nous nous retournâmes, don Riégo était retrouvé.

Mais son état s'était fort aggravé pendant sa disparition; il tenait la main sur son côté, boitait tout bas, et se plaignait tout haut.

On eût dit que le pauvre homme n'avait pas vingt-quatre heures à vivre.

La mule lui appartenait donc de droit. On le hissa en conséquence sur Carbonara, les équipages étant échus à Capitana.

Sur les équipages, selon l'habitude, et je dirai presque selon son droit, s'était installé le loueur de mules, autrement dit l'arriéro.

Carbonara et don Riégo firent tête de colonne; Capitana, les équipages et l'arriéro suivirent Carbonara; enfin, nous suivîmes Capitana, les équipages et l'arriéro.

Nous marchions à pied et le fusil sur l'épaule.

Nous nous étions inquiétés de la distance à l'arriéro, qui nous avait répondu qu'il nous restait à faire deux lieues et demie, trois lieues au plus.

Nous avions regardé à nos montres avec une certaine satisfaction de voir que nous les possédions encore, et en faisant la part des variations habituelles à ce petit instrument lorsqu'il se trouve dans la société de ses semblables, nous avions établi qu'il devait être de dix heures à dix heures un quart.

En marchant raisonnablement, en mettant l'heure pour la lieue, nous devions être à une heure à Aranjuez.

Une chose nous consolait, c'est qu'en revenant de Séville à Madrid, Giraud et Desbarolles avaient fait la même route que nous allions faire, et par conséquent allaient nous servir, non pas de guides, nous suivions un grand chemin, mais de cicérones.

Nous partîmes donc gaiement et lestement, riant des périls courus, comme nous avons l'habitude de le faire, nous autres Français, aussitôt le péril passé, et souvent même pendant le péril.

Don Riégo lui-même riait; depuis qu'il avait une mule, et que par conséquent il était sûr de ne pas faire la route à pied, don Riégo se trouvait beaucoup mieux.

Nous marchâmes deux heures ainsi, sans trop nous apercevoir que nous étions depuis deux heures en route.

Enfin Maquet tira sa montre.

Maquet, le plus grave et le plus âgé de nous tous, était reconnu universellement pour avoir, par analogie, la montre la mieux réglée.

Maquet tira donc sa montre.

— Minuit un quart, dit-il; nous devons approcher.

— Pardieu ! dit Desbarolles, je le crois bien que nous approchons, nous avons déjà fait plus de trois lieues de France.

Cette réponse, dans laquelle nous ne voyions ni évasion ni faux-fuyant, nous suffit, et nous nous remîmes en route plus gais et plus allègres que jamais.

— Cependant, au bout d'une heure, Achard s'arrêta et dit :

— Ah ça mais... ah ça mais... Desbarolles?..

Chacun comprit à merveille l'interpellation d'Achard, et attendit la réponse de l'interprète-juré.

— Quand vous verrez une grande allée d'arbres, dit Desbarolles, tenez-vous pour certain que vous serez proches d'Aranjuez.

Cette réponse fut reçue avec moins de faveur que la première; on y voyait quelque chose d'incertain et d'embarrassé.

D'ailleurs, à perte de vue, la campagne n'était qu'une immense lande.

Nous marchâmes une heure encore.

Les murmures commençaient à éclater.

— Messieurs, dis-je, je propose une chose : c'est de couper de la bruyère et des buissons, d'en faire un grand tas, d'y mettre le feu, de nous rouler dans nos manteaux, et de dormir auprès de ce feu.

La majorité flotta un instant et se réunit à mon avis.

— Messieurs, dit Desbarolles, je reconnais parfaitement la localité, nous l'avons parcourue le lendemain de la mort de notre pauvre lévrier, et nous fîmes dix-huit lieues ce jour-là. Nous étions donc encore plus fatigués que vous ne l'êtes. Giraud même s'assit sur la pierre où le petit Dumas est assis en ce moment. Te rappelles-tu cela, Giraud?

— Parfaitement. Mais pas de blague, répondit Giraud; voyons, Desbarolles?

— Nous avons encore une demi-heure avant d'atteindre les arbres.

— Mais les arbres atteints? demandai-je.

— Ah ! fit Giraud, les arbres atteints, le fait est que nous approchons d'Aranjuez.

La réponse n'était point tout à fait ce que nous l'eussions désirée, mais enfin elle nous rendit quelque courage, et nous nous remîmes en route, mais cette fois avec le calme de voyageurs qui se préparent à une lutte sérieuse avec ce grand athlète que l'on nomme la fatigue.

Au bout d'une demi-heure, effectivement, nous vîmes des arbres se dessiner à l'horizon, et une majestueuse allée d'ormes et de chênes se prolongea à notre droite et à notre gauche.

Cette vue nous rendit, sinon de la bonne humeur, du moins du courage.

Nous marchâmes quarante minutes à peu près.

— Elle est diablement longue votre allée d'arbres, dit Boulanger.

— Oui, répondit Desbarolles, c'est une très belle allée.

— Ce n'est pas cela que veut dire Boulanger, repris-je.

— Et que veut-il dire?

— Parbleu ! il veut vous dire que votre allée n'a pas de fin.

— Voyons, Desbarolles, dit Achard : la vérité sur l'Espagne; une fois, une seule fois, mon ami, sommes-nous encore bien loin d'Aranjuez?

— Quand vous entendrez le bruit d'une chute d'eau, vous serez arrivés.

Nous marchâmes encore un quart d'heure.

— Silence ! dit Alexandre.

— Quoi?

— J'entends la cascade promise.

Nous écoutâmes.

En effet, un charmant bruissement d'eaux brisées traversait le silence de la nuit et venait jusqu'à nous.

— Allons, allons, messieurs, dit Boulanger, il n'y a plus que patience à avoir.

Nous marchâmes dix minutes, et nous nous trouvâmes sur les rives d'un ruisseau qui brillait aux rayons de la lune comme un ruban de gaze argentée.

Tout autour du ruisseau paissait un troupeau de vaches; chaque bête avait une sonnette au col et faisait sonner sa sonnette. Parmi tous ces bruits mystérieux qui composent le langage de la nuit, le tintage des sonnettes est un des plus charmans.

Le tableau était des plus champêtres, mais ne tenait pas ce qui nous avait été promis. Nous demandions une ville, et l'on nous donnait une cascade et un troupeau. Nous réclamâmes la ville.

— La première porte que vous rencontrerez, nous dit Desbarolles, sera celle d'Aranjuez.

— Oui, mais combien y a-t-il de la porte à la ville?

— Un petit quart de lieue.

Un moment il fut sérieusement question, entre Maquet, Achard et Alexandre, d'étrangler Desbarolles; mais Desbarolles, comprenant le danger, jura que cette fois c'était la vérité vraie.

Au bout d'un quart d'heure nous atteignions la porte; au bout de dix minutes la ville. Cinq heures sonnaient comme nous traversions une suite d'arcades qui en décorent l'entrée.

Il était temps : le désespoir commençait à s'emparer de nous. Il y avait sept heures que nous marchions, et nous n'avions rien pris depuis la veille à deux heures, si ce n'est quelques gouttes d'eau à la cascade de Desbarolles.

Heureusement, l'auberge Parador de la Costurera n'était

pas loin. Il s'agissait seulement de mettre de la circonspection dans la manière de nous présenter, afin de ne pas effrayer l'hôte.

Puis, une fois entrés, il s'agissait d'être bien aimables pour obtenir à souper. Rien ne forme aux bonnes manières comme un voyage en Espagne.

Nous frappâmes doucement; puis plus fort, puis un peu plus fort encore.

Enfin on entendit quelque bruit.

— Est-ce vous, Manuel ? demanda Desbarolles.

Desbarolles avait logé à la Parador de la Costurera, et avait porté en note sur son carnet que tous les garçons s'appelaient Manuel.

Il ne craignait donc pas de se tromper en faisant cette question.

— Si, senor, répondit une voix.

Et la porte s'ouvrit pleine de confiance.

Il y eut un instant de terreur chez ce premier Manuel quand il vit apparaître, à travers l'encadrement de l'huis, sept hommes à pied, armés jusqu'aux dents, et deux hommes à mules.

— Ne craignez rien, mon cher ami, lui dit Desbarolles, nous sommes des gens de paix, *gente de pace;* seulement nous avons très faim et nous sommes très fatigués; ayez donc la complaisance d'éveiller les autres Manuels.

Le garçon nous laissa le soin d'entrer, de faire entrer les bagages et de refermer la porte; puis il alla frapper tout doucement à une porte, en appelant de sa voix la plus douce le second Manuel.

Au bout de cinq minutes, le second Manuel fut éveillé et s'occupa incontinent d'en éveiller un troisième.

Pendant ce temps, nous avions descendu don Riégo de sa mule, et laissant les bagages aux soins de l'arriéro, nous nous étions dispersés à la découverte de la salle à manger.

Nous la trouvâmes assez facilement. C'était une énorme pièce, avec un poêle dans lequel s'en allait mourant un reste de chaleur. Aux derniers charbons de ce poêle nous allumâmes deux lampes, que nous mîmes sur une table, et qui nous servirent à étudier la vaste solitude dans laquelle nous nous trouvions.

Ce côté effrayant des salles à manger espagnoles, c'est que rien au monde, à la vue ni à l'odorat, ne rappelle leur destination.

Nous appelâmes tous les Manoeli.

Le premier était le mosso, le second le sommelier, le troisième le camerier.

Après un interrogatoire affectueux, quoique mêlé d'une certaine fermeté, il devint probable que nous aurions à souper et des lits.

Nous promîmes des pourboires fabuleux si les engagemens pris se réalisaient.

Au bout d'un quart d'heure, et comme l'Aurore entr'ouvrait les portes de l'Orient, la table se trouva chargée de deux poulets froids, d'un reste de ragoût, et d'un énorme fromage. Quatre bouteilles de vin se dressaient aux angles de ce couvert, comme les quatre pieds du gril de l'Escurial.

Ce n'était pas le superflu, mais à la rigueur c'était le nécessaire.

On réveilla Alexandre qui dormait sur la table, et l'on se mit à manger. Tout le monde tombait de fatigue, nous avions l'air de huit somnambules faisant un repas de corps.

Ce repas terminé, on nous mit un bougeoir à la main et l'on nous conduisit à nos chambres.

Voyant Desbarolles prendre sa carabine, je pris instinctivement la mienne.

Alexandre et moi couchions dans une grande chambre à alcôve. L'alcôve elle-même était grande comme une chambre ordinaire.

Le Manoel chargé de nous conduire ferma les volets, prit congé de nous et sortit.

Par quel mécanisme indépendant de la pensée nous déshabillâmes-nous et nous couchâmes-nous, c'est ce qu'il me serait impossible de dire; ce que je sais, c'est que j'étais dans mon lit quand je fus éveillé par un bruit violent et par une secousse intempestive.

Ce bruit et cette secousse étaient causés par deux hommes : l'un ouvrait mes volets, l'autre me tirait par les bras.

Le tout était accompagné d'appellations énergiques.

J'avais encore dans la tête toute la scène de Villa-Mejor. Je crus que nos officieux visiteurs revenaient à la charge. Je sautai sur ma carabine déposée au chevet de mon lit, et d'une voix mise du premier coup au diapason de celles qui m'éveillaient :

— *Que quiere usted*, s. n. de D. ? m'écriai-je.

La question, l'accent avec lequel elle avait été faite, et le geste qui l'accompagnait, produisirent un effet merveilleux. L'homme qui ouvrait la fenêtre s'élança vers l'alcôve. L'homme qui me secouait le bras s'élança vers la fenêtre. Tous deux se rencontrèrent, se heurtèrent, tombèrent à la renverse, se relevèrent et s'enfuirent comme si le diable les emportait.

J'entendis le bruit de leurs pas décroître dans le corridor, puis s'éteindre tout à fait.

Je me levai alors avec précaution, et je sortis de mon alcôve, la carabine toujours en arrêt.

Un chapeau et un sac à tabac étaient restés sur le champ de bataille.

Je les ramassai, comme pièces de conviction.

Pendant ce sabbat infernal, Alexandre n'avait pas bronché; je fermai la porte au verrou et me mis au lit.

Cinq minutes après, on gratta à la porte; je reconnus la manière de frapper de Manoel nº 1.

Il venait en parlementaire.

Les gens qui étaient entrés dans ma chambre faisaient partie d'une caravane d'arriéros ; arrivés de la veille, ils devaient partir tous ensemble et s'étaient promis de s'éveiller les uns les autres; les deux premiers éveillés s'étaient trompés de chambres et étaient entrés chez moi, croyant entrer chez leurs compagnons. Ils me présentaient leurs excuses et me faisaient demander leur chapeau et leur sac à tabac.

L'explication était logique; je l'admis pour bonne, et restituai à Manoel nº 1 les objets demandés.

J'avais éprouvé trop de secousses successives pour que je songeasse à me rendormir. Je m'habillai, et trouvai Maquet et Boulanger sur pied.

Aidés par eux, nous réveillâmes nos autres compagnons, à l'exception d'Alexandre qui ne consentit jamais à ouvrir les yeux.

Nous le laissâmes dans son lit et nous déjeunâmes.

Au milieu de notre déjeuner, la diligence de Tolède arriva.

Elle contenait notre Anglais; il arrivait à temps pour profiter des reliefs de notre repas.

En échange il nous donna des nouvelles de la fameuse berline verte et jaune.

La diligence avait été arrêtée par le timon de la voiture qui barrait le chemin. Les quatre mules de notre mayoral avaient fait de vains efforts pour la tirer du précipice où elle était suspendue, et n'avaient réussi qu'à en faire quelques morceaux de plus. Enfin, grâce aux huit mules de la diligence, postillon et mayoral en étaient venus à leur honneur.

La voiture suivait tout doucement, d'un pas de malade, et promettait d'arriver dans la journée.

Cependant le bruit de notre accident s'était répandu par la ville : don Riégo l'avait raconté dans tous ses détails, et il n'avait pas ménagé les expressions à l'endroit des danseurs de Villa-Mejor ; il en résulta que le corrégidor, — vous croyez peut-être, madame, que la révolution avait emporté le corrégidor comme elle avait emporté les moines, — il en résulta que le corrégidor vint nous faire une visite.

Force nous fut, puisque nous avions l'honneur de causer bouche à bouche avec dame Justice, de lui dire la vérité ; or, nous partagions, à peu de chose près, l'opinion de don Riégo sur ses braves compatriotes. Nous racontâmes donc au corrégidor, comme quoi notre opinion était que c'était un grand bonheur pour nous d'avoir possédé dans cette circonstance chacun un fusil.

Le corrégidor hocha la tête en signe de doute, et nous répondit qu'il ne connaissait, à quinze lieues à la ronde, que les sept voleurs du duc d'Ossuna, et que ce ne pouvaient pas être eux, attendu que la veille ils avaient arrêté une chaise de poste dans les bois de l'Alamine.

Au reste, il promit de s'informer.

Deux heures après, nous reçûmes une lettre de monsieur le corrégidor ; il s'était informé, et nous annonçait *que les gens qui nous avaient fait peur*, bien loin d'être des bandits, étaient des gardes de Sa Majesté la reine.

Je répondis à monsieur le corrégidor qu'il était bien heureux pour les gens dont il était question *qu'ils ne nous eussent pas fait peur*, attendu que s'ils nous eussent fait peur, la chose eût bien pu se mal passer pour eux.

J'ajoutai que j'invitais messieurs les gardes de la reine, si pareille chose se représentait, à ne pas venir ainsi, sans crier gare, se ruer à dix heures du soir sur une caravane française, attendu, je ne dirai pas qu'un jour ou l'autre, mais qu'une nuit ou l'autre, la chose pourrait mal tourner pour eux.

J'achevais de rédiger cette lettre en castillan de la façon de Desbarolles, lorsque nous entendîmes une grande rumeur ; nous mîmes le nez à la fenêtre, et nous aperçûmes notre mayoral traînant les débris de la voiture. Toute la population d'Aranjuez suivait ces misérables restes.

Je vous enverrai un croquis d'après nature de cette malheureuse berline, et vous verrez que c'est affreux de penser qu'il y avait cinq personnes enfermées dans cette boîte lorsqu'elle a été accommodée ainsi.

A peine le mayoral se fut-il assuré que nous étions dans le Parador, qu'il monta pour nous réclamer ce qu'à son compte nous restions lui devoir.

Or, à son compte, nous lui devions jusqu'à Aranjuez.

Ce fut l'objet d'une discussion, attendu qu'à notre compte, nous ne lui devions que jusqu'à Villa-Mejor, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit où il nous avait versés.

Il nous menaça de l'alcade ; je le menaçai de le mettre à la porte.

Il sortit.

Un quart d'heure après, comme nous franchissions le seuil de l'hôtel pour aller visiter les curiosités de la ville, un alguazil vint m'annoncer que le senor alcade désirait faire ma connaissance.

Je répondis que je n'étais pas moins désireux de mon côté de voir un alcade en chair et en os, attendu qu'on croyait généralement en France qu'un alcade est un être de convention comme la pistole est une monnaie factice.

J'appelai à mon aide l'interprète Desbarolles, lequel passa sa carabine en bandoulière et m'accompagna chez le senor alcade.

L'alcade était un simple épicier. Il paraît que le cumul est toléré en Espagne.

Il crut que nous venions lui faire une commande de réglisse ou de cassonade, et fut désagréablement surpris lorsqu'il sut que c'était à l'alcade que nous avions affaire, et non au commerçant

Mais, honneur soit rendu à la justice espagnole, le digne homme n'en écouta pas moins nos deux discours ; et, comme eût fait feu Salomon, s'il se fût trouvé à sa place, il décida que nous ne devions payer voiture et mayoral que jusqu'au moment où nous avions versé ; attendu que nous avions loué la voiture pour aller en voiture et non pour marcher à pied.

Ceci faisait une différence d'une soixantaine de francs, qui furent reçus à merveille par le caissier Giraud et par l'économiste Maquet.

Nous saluâmes l'alcade du nom de juste, et nous allâmes rejoindre nos compagnons sur la place.

Ils avaient fait lever Alexandre, mais ils n'y avaient rien gagné. Alexandre s'était emparé d'une guérite vide et il achevait sa nuit.

Aranjuez a la prétention d'être le Versailles de Madrid. Il y a un point sur lequel Aranjuez l'emporte encore sur Versailles, c'est celui de la solitude.

Rien ne vint donc nous déranger dans la contemplation des beautés d'Aranjuez, et nous pûmes admirer, les uns après les autres, les douze travaux d'Hercule, taillés en marbre, sur la place du château, sans qu'un seul passant nous tirât l'œil de son côté.

L'une des deux fontaines qui surgissent au milieu de la place est ornée d'un soleil qui nous parut ressembler énormément à la lune.

Nous laissâmes Alexandre dans sa guérite et nous nous acheminâmes vers le parc.

Pour y arriver, on traverse le Tage sur un pont de pierres disséminées aux rives du fleuve. Une troupe de lavandières froissait le linge à grands coups de battoir, et se mariait d'une façon pittoresque avec le paysage.

Nous nous promenâmes une heure sous des arbres merveilleux. Si l'on nous avait dit, douze heures auparavant, que nous nous promènerions jamais avec quelque plaisir, nous n'aurions certes pas voulu le croire.

L'heure nous pressait, non pas pour nous, mais pour Achard et pour don Riégo, qui retournaient à Madrid. Nous regagnâmes l'hôtel en reprenant Alexandre dans sa guérite

Trois personnes qui avaient passé sur la place, en notre absence, formaient rassemblement autour de lui.

Il était temps ; la voiture allait partir sans Achard et sans don Riégo. Nous nous embrassâmes, comme des gens qui ne savent pas s'ils se reverront jamais, et nous les suivîmes des yeux jusqu'à ce que la diligence eût disparu.

Achard m'a promis, aussitôt son arrivée à Paris, de vous porter de nos nouvelles, madame, et moi, en attendant, je

profite des deux heures qui me restent pour vous en envoyer.

Je profiterai de la première voiture qui versera, ou des premiers voleurs qui nous arrêteront, pour vous dire où nous sommes et ce que nous y faisons.

XVI.

Jaen, 26 octobre.

O Parador de la Costuera ! ô précieuse réunion de Manoeli, que notre ami Achard a si bien dépeints et additionnés, et que j'ai essayé de dépeindre et d'additionner après lui ! Oh ! séjour tant désiré, dont les froides chambres nous parurent si douces, dont les maigres poulets nous parurent si tendres ! Célèbre Parador, à qui je promettrais une immortalité pareille à celle que don Quichotte valut à la Puerto Lapice, si j'étais Michel Cervantes! Parador eut l'honneur de loger sous l'auvent gauche de la grande cour la fameuse voiture verte et jaune déchiquetée par les roches du précipice de Villa-Mejor.

Que ton souvenir reste dans la mémoire de mes compagnons comme il reste dans la mienne !

Ne croyez point, madame, que ce soit là une de ces invocations poétiques destinées à ouvrir un chant de quelque Iliade comique. Non, en vérité ; c'est l'expression d'un sentiment de reconnaissance, que mon cœur éprouve le besoin d'épancher à son égard. En effet, si en certains momens on s'attache aux lieux qui nous ont vus souffrir, pourquoi ne vénérerait-on pas ceux qui nous ont vus respirer après la souffrance?

La Parador de la Costuera est un de ces endroits-là, madame, car jamais voyageurs n'y entrèrent si affamés, si fatigués, si féroces que nous.

Aussi, malgré cette fameuse scène nocturne avec les deux muletiers pérégrinateurs, dans laquelle la carabine Devisme joua un si glorieux rôle, et qui donna naissance, sur notre anthropophagie, à des détails qui font, à cette heure, l'objet des conversations de tout Aranjuez ; aussi, malgré ma querelle avec le mayoral de la voiture verte et jaune, querelle dans laquelle le digne alcade fit éclater mon bon droit par un jugement digne du roi Salomon; malgré le soleil d'or de la fontaine du palais, malgré les blanchisseuses du Tage et les statues rococo du pont, peut-être même, — que voulez-vous, madame, l'homme est si étrange, — peut-être même à cause de tout cela, j'avais presque aimé cette triste ville d'Aranjuez, où nous avions trouvé la Parador de la Costuera, c'est-à-dire du pain, du vin, des lits et la vengeance.

Je vous ai dit comment nous avions quitté cette ville, madame, emportés par le galop de huit mules, et comment nous nous étions accommodés de notre mieux pour dormir, la nuit précédente ayant été loin de nous apporter le contingent de sommeil nécessaire au voyageur fatigué.

Eh bien ! madame, plaignez-nous ; malgré ces précautions si bien prises, il était décidé que nous ne dormirions pas.

En effet, nous ignorions une chose, madame, c'est qu'en Espagne les voitures ne s'aventurent point la nuit par les grands chemins, ou pour mieux dire, qu'elles ne s'y aventurent que de trois heures du matin à dix heures du soir.

Tant il y a, madame, que nous étions tous partis pour ce beau pays de mensonges qu'on appelle le sommeil, quand nous fûmes réveillés en sursaut par l'annonce d'un coucher et d'un souper à Ocana.

Le nom me frappa.

Je me rappelais avoir vu dans mon enfance des images enluminées par un grossier pinceau, et représentant la *Bataille d'Ocana*, gagnée ou perdue, je ne me rappelle plus bien, par Sa Majesté l'empereur et roi, ou l'un de ses généraux. Il y avait sur cette image une armée française, se présentant sur un rang, et peinte d'un seul trait de noir pour les bonnets à poil, de bleu pour les habits, et de blanc pour les culottes.

Quant aux Espagnols, ils étaient jaunes.

L'empereur, ou un lieutenant, étendait au premier plan un grand bras armé d'un long sabre ou d'une longue épée, qui, appliquée sur le fond représentant un régiment bleu, semblait une broche garnie de martins-pêcheurs non plumés.

Au fond, il y avait, au trait, la silhouette d'une ville.

Cette ville, je me la rappelais parfaitement, ce qui me consolait de ne la voir en réalité que de nuit.

Or, tous ces souvenirs qui me retraçaient mon enfance, ce doux nid des plus charmans souvenirs, m'empêchèrent de trop murmurer pour mon compte contre le mayoral qui me réveillait.

Avec nous descendirent du coupé trois voyageurs enfoncés jusqu'aux yeux dans leurs manteaux et dans leurs chapeaux.

— Bon! dit Alexandre, voici trois Almaviva nature. Giraud, saisis tes crayons !

— En voilà des gaillards qui vont être récréatifs à une table d'hôte ! dit Boulanger. Enfin !

— Chut! dis-je ; vous savez que les Almaviva parlent français, et même un certain français qui en vaut bien un autre.

Nous emboîtâmes silencieusement le pas derrière les trois voyageurs en chapeaux et en manteaux.

Ces trois voyageurs nous précédèrent dans une chambre longue, froide et nue, au milieu de laquelle, ou plutôt dans laquelle une table colossale semblait attendre cent voyageurs.

Il est vrai qu'il n'y avait absolument rien sur cette table, si ce n'est des assiettes, des couteaux, des fourchettes et des carafes pleines d'eau, destinées sans doute à répercuter la lumière d'une maigre lampe brûlant au milieu de cette gigantesque plate-forme.

Il faisait froid et faim, rien qu'à regarder cette grande chambre déserte et cette longue table vide.

A notre invasion dans la salle, au bruit qui en fut la suite, le mosso apparut.

Il était vêtu d'un petit habit tabac d'Espagne et d'une culotte jaune ; il portait sur sa tête des cheveux d'un blanc verdoyant.

Comme je n'ai jamais vu cheveux pareils, tout me porte à croire que c'était une perruque de fantaisie.

En outre, ridé comme une orange d'un an, et tremblant sur ses jambes comme s'il marchait sur deux roseaux.

D'âge, il était impossible d'en appliquer aucun à cette figure dont Hoffmann eût certes fait, si elle lui était apparue, un de ses personnages les plus fantastiques.

Il nous fit de la main un gracieux signe de nous mettre à table.

— Oh ! oh ! firent Giraud et Boulanger qu'en leur qualité de peintre cette figure frappa tout d'abord.

— Ah ! ah ! fit Alexandre.

— Messieurs, messieurs, dis-je à demi voix, fidèle à mon rôle éternel de conciliateur, nous voici en pleine Espagne. Ne rions pas, je vous prie, des choses qui nous semblent étranges et qui sont toutes naturelles ; nous désobligerions

les aborigènes, qui me paraissent tenir à l'habit tabac d'Espagne et aux culottes jaunes.

En ce moment un des Espagnols leva la tête, et, apercevant le mosso, il partit d'un éclat de rire.

— Tiens, Jocrisse, dit-il.

— Ah! bonjour, mon pauvre Brunet, dit le second ; tu as donc pris des lettres de naturalisation en Espagne, grand homme?

— Vous verrez, dit le troisième, que nous allons voir entrer Potier, que l'on croit mort, et qui aura quitté son ingrat pays en voyant le succès des *Saltimbanques.*

Les trois Espagnols étaient :

Le premier, un Français de la rue Sainte-Apolline, voyageant pour une maison de commerce de la rue Montmartre;

Le second, un Italien naturalisé Français;

Et le troisième, un Espagnol né à Vaugirard, qui faisait son premier voyage en Espagne.

Nous nous trouvions donc en pays de connaissance Sur neuf voyageurs, nous nous trouvions sept Français, un trois quart de Français et un demi-Français.

Aussi, en une seconde, de silencieux devînmes-nous bruyans, de réservés, indiscrets.

Il faut l'avouer, madame, le dîner d'Ocana excusait cette transition.

C'était une soupe au safran, de la vache bouillie pour deux, un poulet mort de la poitrine, flanqué à droite d'un de ces plats de garbansos dont j'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir, et, à gauche, d'un plat d'épinards dont je ne vous entretiendrai pas.

Le dîner se terminait par une de ces salades impossibles et qui nagent dans l'eau, seul correctif à l'huile asphyxiante qu'on y mêle dans le seul but, je crois, d'empêcher les herbivores d'y toucher.

Lorsque ces différens objets eurent disparu comme s'ils eussent été mangeables, je me retournai vers le mosso.

— Est-ce qu'il n'y a plus rien? lui demandai-je en mauvais espagnol.

— *Nada, senores, nada !* nous répondit-il en pur castillan.

Ce qui voulait dire :

— Rien autre chose, messieurs, absolument rien.

— Et combien cet excellent dîner? demanda le Français de la rue Sainte-Apolline.

— *Tres pecetas, senor*, répondit Jocrisse.

Ce qui signifiait, dans notre langue, madame, trois francs.

J'ai remarqué, et ceci est une remarque générale à tous les pays que j'ai parcourus, qu'il n'y a jamais de dîner plus cher qu'un mauvais dîner, ou même qu'un dîner absent.

Nous payâmes.

— Pardieu ! je prendrais bien quelque chose, dit Alexandre quand il eut payé.

— Messieurs, dit le Français de la rue Sainte-Apolline j'ai dans une de mes poches du coupé un canard que mon hôte de Madrid, compère fort avisé, ma foi ! m'a fourré dans la poche au moment où je pris congé de lui.

— Et moi, messieurs, dis-je, j'ai sur l'impériale de la diligence un panier. Allons, Giraud, il est inutile que tu me donnes des coups de pied sous la table. J'ai, dis-je, un panier contenant...

— Bon ! dit Giraud, le voilà parti. Il durera longtemps le panier.

— Contenant un jambon de Grenade, deux paniers de beurre de Présalé, trois bouteilles d'huile et une bouteille de vinaigre, sans compter saucissons, olives et autres comestibles. Giraud, mon ami, toi qui es commissaire général des vivres...

Giraud poussa un soupir.

— Si tu ne veux pas remplir tes fonctions, dis-je, j'enverrai Desbarolles.

— Non pas ! s'écria Giraud, j'y vais. Peste ! je connais Desbarolles · il est si distrait, qu'il mangerait le jambon en route.

Desbarolles pensait à autre chose, et ne répondit point à l'accusation.

— Et moi, dit le voyageur de la rue Sainte-Apolline, je vais chercher mon canard.

Tous deux sortirent, et un instant après reparurent, apportant l'un son canard, l'autre son panier.

— Oh ! fîmes-nous d'un seul cri en apercevant le canard, il est rôti !

— Rôti, répéta-t-il.

Il faut vous dire, madame, que la broche est un instrument parfaitement inconnu en Espagne. On trouve bien dans le dictionnaire le mot *asador*, qui sert à désigner cet instrument, mais cela ne prouve rien autre chose que la grande richesse de la langue espagnole.

A Madrid, j'avais été, mon dictionnaire à la main, chez tous les quincailliers, mais nulle part je n'avais pu trouver une *asador.* Trois ou quatre quincailliers plus lettrés que les autres connaissaient la chose de nom. Un quincaillier voyageur, qui avait été à Bordeaux, se rappela en avoir vu une.

— Mais il y avait donc une broche chez votre hôte de Madrid ? lui demandai-je.

— Non, mais il y avait une épée, une vraie dague de Tolède. Je l'ai détournée de sa destination primitive; je ne crois pas qu'elle ait dérogé pour cela.

— Bien venue soit cette épée, comme bien venu soit le canard.

En un instant le malheureux canard fut dévoré.

Ce fut au tour de Giraud à produire ses provisions.

Le jambon, les cervelas, le beurre, l'huile et le vinaigre, pour lesquels Giraud avait risqué si généreusement sa vie le soir de la catastrophe de Villa-Mejor, apparurent à leur tour sur la table, aux yeux effarouchés du mosso à la culotte jaune.

Puis, après brèche convenable, tout cela rentra dans le panier, qui lui-même rentra sous la bâche.

Après quoi l'on nous conduisit aux planches rembourrées qui devaient nous servir de lits.

Maintenant, laissez-moi vous dire très sérieusement qu'il nous arriva, au moment où nous allions nous glisser dans nos draps, ce qui arriva à ce pauvre monsieur Bonaventure dans les *Inconvéniens d'une diligence.*

Maître Jocrisse apparut.

— *Pronto ! pronto ! senores !* dit-il.

— *Porque pronto?* demandâmes-nous au cocher.

— *Para la diligencia de Grenada.*

Nous nous retournâmes vers Maquet. Vous savez que Maquet joint à ses fonctions d'économisateur, place essentiellement créée pour lui, celle d'horloge; c'est lui, comme les muezzins, qui est chargé de nous crier l'heure.

Il vit ce que nous attendions de lui.

— Bah ! répondit-il, je viens de monter ma montre; il n'est qu'une heure

— *Mira ! una hora*, dit Desbarolles.

— *Una hora y media!* répondit l'horrible mosso. *Pronto pronto! senores!*

— Allons! levons-nous, dis-je tristement. Au moins, cette fois-ci, nous nous endormirons tranquilles; nous serons sûrs de ne pas être réveillés.

— Ma foi! moi, dit Giraud de sa chambre, je n'aurai pas la peine de me lever; je ne me suis pas encore couché.

— Et que faisais-tu donc?

— Je me coiffais!

Il faut vous dire, madame, que Giraud a un faible : c'est sa chevelure. Longtemps il a porté les cheveux en brosse, et paraissait à cette époque avoir complétement perdu tout amour-propre à l'endroit de cet ornement. Mais, depuis son départ de Paris, il a permis à ses cheveux de repousser, et ses cheveux ont tellement profité de la permission, qu'il semble à les voir que les ciseaux ne les ont jamais touchés. Cette crue si rapide a donné à Giraud le seul sentiment de fatuité que je lui aie jamais vu ; il passe à sa toilette de tête une heure le matin et une heure le soir, distrait l'argent de la masse pour acheter de la pommade, et vole tous les peignes qu'il rencontre sur son chemin.

Dix minutes après, les plus tardifs étaient sur pied; j'avais donné l'exemple. En voyage, l'exactitude est presque une vertu, et je puis dire, à ma louange, que le terrible *pronto* des Espagnols, et l'inexorable *fissa* des Arabes ne m'a jamais trouvé en retard.

Tout à coup, nous vîmes remonter Maquet pâle de colère et d'indignation; ses cheveux, ordinairement rejetés en arrière, comme le fameux Gibus de Desbarolles, étaient, comme dit la mère d'Hamlet à son fils, vivans et debout sur sa tête.

— Qu'y a-t-il? demandâmes-nous trois fois sans pouvoir obtenir une réponse.

— Il y a, répondit-il enfin, que les mules ne sont point attelées, que la diligence, comme feu Endymion, dort au milieu de la cour sous un rayon de lune, que ni mayoral ni zagal n'est levé, et que ce qui nous arrive est encore un tour de cet infernal coquin de Jocrisse.

— Je vais lui couper les oreilles, dit majestueusement Desbarolles ouvrant sa navaja.

— Coupe, dit Giraud, coupe.

Desbarolles avait compté que nous nous jetterions sur lui pour l'arrêter. Il se trompait. Mis en demeure par Giraud de réaliser sa menace, il lui fallut sortir.

Dix minutes après, il reparut, la navaja était rentrée dans sa poche, et ses mains étaient vierges de toute espèce d'oreilles.

Il avait cherché vainement : le folâtre vieillard s'était couché dans quelque Pandæmonium invisible à l'œil du voyageur, et il dormait probablement, à cette heure, de ce sommeil que les coquins sont parvenus à dérober à l'homme juste.

En arrivant ici, madame, je me suis fait expliquer la tactique des valets d'auberge espagnols, tactique qui, je dois le dire, n'était point particulière au mosso à la culotte jaune.

Cette tactique, la voici :

Les voyageurs se couchent, après souper, à onze heures. Ils doivent se remettre en route à trois heures.

Pour les réveiller à trois heures moins un quart, notez bien ceci, il faudrait que le mosso, soit en culotte jaune, soit en culotte d'une autre couleur, soit même en pantalon, se levât à trois heures moins vingt-cinq minutes.

Vous admettez cela, n'est-ce pas?

Or, le valet doit, pour reprendre son service, se lever tout à fait à cinq heures.

Il exécute sa petite besogne du lendemain de onze heures à minuit. A minuit, il réveille les voyageurs; puis, les voyageurs réveillés, il va se coucher dans sa mansarde inconnue, où le remords l'atteint peut-être, mais où le voyageur ne peut le poursuivre.

De cette façon, il lui reste cinq heures de repos, plus l'heure qu'il a gagnée en faisant le soir sa besogne du matin : total six heures.

C'est assez ingénieux, n'est-ce pas?

Mais, me direz-vous, les imprécations des voyageurs doivent le réveiller.

Non, madame, car il n'est pas encore endormi, et elles le bercent. D'ailleurs, comme l'explique très bien Desbarolles, les voyageurs en Espagne sont pour la plupart Allemands, Anglais ou Français ; ils jurent dans leur langue maternelle, et le mosso ne les comprend pas.

Nous nous jetâmes tout habillés, les uns sur nos lits, les autres sur des chaises, les autres enfin sur des nattes : ces derniers étaient les Sybarites de la troupe.

A deux heures trois quarts, tombant de sommeil, nous montâmes en diligence, et nous quittâmes l'auberge d'Ocana.

Une fille nous servit le chocolat avant notre départ. Cette consolation d'un millimètre cube nous réchauffa mais ne nous ne consola point.

Puis nous partîmes, toujours au galop de huit mules.

Cette rapidité de la course serait une compensation si elle n'était pas une affliction.

En effet, la vitesse, cette volupté du voyage, n'est une volupté que sur les routes bien entretenues. Or, madame, pour vous prouver que la voiture ne peut pas être une volupté en Espagne, je vous dois une description des routes d'Espagne, des carrosses qui les sillonnent, et de la marche d'iceux, comme disait le bon Jehan Froissard ou le naïf et spirituel Brantôme.

Dans un rayon de dix à quinze lieues aux environs de Madrid, hâtons-nous de leur rendre cette justice, les routes sont carrossables : il faut cependant en excepter les jours où la pluie a détrempé le sol, les jours où le soleil a crevassé la terre ; enfin ceux où les cantonniers on travaillé à la restauration des chemins.

Ainsi, vous l'avez bien vu, et c'est une justice que vous me rendrez, madame, en vous rendant compte de notre excursion à l'Alameda, je ne vous ai pas dit un mot de la route. Donc elle était bonne, puisque je n'en parlais pas. Vous savez qu'on ne parle pas des bonnes choses. Le fait est que nous avons été à l'Alameda d'un train extra-postal, et que durant les deux lieues d'aller et les deux lieues de retour, pas un seul cahot, pas une seule oscillation même, n'a mis en péril nos précieuses existences.

Mais, à partir d'Aranjuez (il y a juste dix lieues de France d'Aranjuez à Madrid), mais, à partir d'Aranjuez, comme on sent bien que le roi ni la reine n'auront jamais l'idée d'aller plus loin qu'Aranjuez, le cantonnier se repose sur l'indulgence du voyer.

Ah! madame, la seule retraite que je demande à Dieu pour mes vieux jours, c'est de me faire cantonnier en Espagne.

Le cantonnier en Espagne est un individu qui a pour mission, drapé dans un grand manteau amadou, de regarder passer les voyageurs.

Or, rien n'est plus pittoresque que de regarder passer les voyageurs en Espagne, les uns dans les diligences, les autres à cheval, les autres à mules, les autres à pied, tous avec un costume et une allure différens.

Dans ses momens perdus, et quand il ne passe pas de voyageurs, le cantonnier porte des champs voisins, où il les collige, aux endroits défoncés, un nombre toujours limité de pierres d'une certaine grosseur dans un petit panier de jonc

Je crois que, par les statuts établis entre les cantonniers, le nombre de ces pierres ne peut jamais dépasser la douzaine, et la grosseur celle d'un œuf.

Il en résulte que si le trou à boucher jauge cent paniers, contenant chacun douze pierres, grosses chacune comme un œuf, à dix paniers de pierres par jour, c'est juste dix jours que le trou mettra à se combler.

A quatre voitures par jour, deux allant, deux revenant, c'est quarante chances d'accident en dix jours.

Eh bien! madame, grâce à la rapidité de la marche, qui ne donne pas le temps à la voiture de céder à son inclinaison, il est très rare qu'un accident arrive. Seulement le diable n'y perd rien, la secousse qu'on éprouverait en versant, on l'éprouve en se redressant; la roue se heurte à l'autre côté du trou, et la voiture bondit, retombe, rebondit, jusqu'à ce qu'elle se soit retrouvée en terre ferme et sur ses quatre roues.

Or, voyez-vous les voyageurs, madame?

Vous comprenez, les voyageurs, au moment où ce trou, comblé au quart, à moitié, aux trois quarts, se présente, les voyageurs dorment, causent ou s'allongent, dans la sécurité la plus parfaite; leurs muscles sont détendus, ils reposent tant bien que mal sur ces coussins que vous savez, atones, désossés, bercés par la rapidité de l'élan et par cette volupté de la vitesse que vous m'avez avoué ne vous être pas indifférente. Tout à coup, le choc se fait : voyageurs, fusils, sacs de nuit sautent au plafond, brisés, moulus les uns par les autres; puis, après trois ou quatre rebondissemens, tout cela retombe en un plus grand nombre de morceaux qu'au départ.

éviterait tous ces sauts et ces soubresauts à ses voyageurs; mais le postillon espagnol a la réputation de conduire toujours ventre à terre, et il ne veut pas perdre sa réputation, de sorte que les arbres fuient, que les maisons s'envolent, que les horizons courent parallèlement à la voiture comme des banderolles fantastiques; qu'après les campagnes grises viennent les montagnes bleues; après les montagnes bleues d'autres campagnes bornées par des montagnes blanches, splendides tapis de velours violet sur lesquels la neige sème de grandes lames d'argent, comme fait l'étiquette funèbre des rois sur les manteaux de deuil de Saint-Denis.

C'est un pays sévère que cette Manche, aux landes arides, au milieu desquelles nous nous réveillâmes. Comme don Quichotte a dû faire souffrir ce pauvre Sancho, sur ces sables mouvans, alors que les quatre jambes de l'âne disparaissaient jusqu'au jarret dans ces mobiles et brûlantes profon-

Comptez dix de ces trous par chaque lieue d'Espagne, et, si quelqu'un nous conteste ce chiffre, rabattons-nous sur les pierres non encore réduites en cailloux par le marteau des cantonniers, sur les lits des fleuves qu'on traverse, sur les arbres coupés que l'on franchit, et, au lieu de dix cassecous, vous en aurez trente.

Il est certain qu'en allant au trot seulement, le mayoral

deurs, et que le fromage mou, si fort apprécié du digne écuyer, manquait pour rafraîchir les deux héroïques aventuriers!

Et je pense à don Quichotte, madame, auquel je pense souvent d'ailleurs, parce que nous avons hier matin traversé Tembleque, dont les moulins à vent semblent défier une seconde fois l'amant de la belle Dulcinée; parce que nous nous sommes arrêtés pour déjeuner à la venta de Quexada, dont le héros de Cervantes portait le nom; parce qu'enfin nous avons dîné à Puerto Lapice, c'est-à-dire dans cette fameuse auberge où le roi des chevaliers errans rencontra ces deux belles personnes qu'il prit pour des demoiselles, et qui, Dieu merci! n'étaient rien moins que cela.

Il va sans dire que nous visitâmes la cour où le digne paladin fit sa veillée des armes, et tout en faisant sa veillée, cassa la tête au muletier qui venait chercher au puits de l'eau pour abreuver ses chevaux.

Ma foi! nous aussi, madame, eussions-nous pu nous tromper comme don Quichotte, car cette auberge de Puerto Lapice est toujours vouée aux belles filles. Deux adorables visages nous reçurent en souriant, et ils n'étaient qu'un échantillon de ceux qui nous attendaient.

Le maître de la maison avait onze filles. Giraud, tout en mangeant un déjeuner passable, croqua les deux qui nous avaient reçus les premières, et qui avaient nom, l'une Concha, l'autre Dolorès.

Puerto Lapice est un col assez pittoresque situé entre deux chaînes de montagnes. Quant à la venta de Quexada, c'est une espèce de château presque ruiné, château en Espagne s'il en fut, dont les deux tourelles angulaires sont échancrées par la morsure du temps, et dont le corps de logis principal ouvre une seule porte, comme un œil mélancolique, sur une avant-cour semée de fumier et de paille d'orge.

Aux tourelles, ou plutôt à la moitié de ces tourelles, car le temps, qui a mordu les côtés, a aussi rongé le faîte; à la moitié de ces tourelles, disons-nous, il y a encore un rang de meurtrières. Hélas! le vaillant don Quexada n'a pas plus redouté les assauts des larrons et des mauresques que les habitans modernes ne craignent les christinos et les carlistes; et, siècle pour siècle, ma foi! les meurtrières du passé valent bien celles du présent.

J'ai compté deux fenêtres à cette venta de Quexada. Elles annoncent un premier étage. Trois autres lucarnes pittoresquement désordonnées éclairent la salle du bas. — Une quatrième ouvre sur une petite chambre, qui fut peut-être celle de cette bibliothèque chevaleresque que le bon curé brûla, sans plus de pitié que le kalife Omar n'en avait eu pour la bibliothèque d'Alexandrie.

Mais, me direz-vous, madame, croyez-vous donc à l'existence de don Quichotte, et n'admettez-vous point avec tout le monde que ce soit une idéalité? Eh! qui sait, madame? Beaucoup de mes personnages à moi, que l'on croit des rêves de mon imagination, ont parlé, ont pensé, ont vécu, parlent, pensent et vivent encore. Et Cervantes a peut-être connu don Quichotte, comme j'ai connu, moi, Antony et Monte-Cristo.

Tout en déjeunant, nous avions froid; nous nous rappelions devant la porte une grande place inondée par le soleil. Aussi, le déjeuner fini, courûmes-nous vers la porte dans l'intention de nous réchauffer à cette place.

Mais le zagal était déjà en selle, mais le mayoral était déjà sur sa planchette, il nous fallut remonter en diligence et partir, ce que nous fîmes en échangeant force signes d'adieu

avec les onze filles de notre hôte, lesquelles les reçurent avec la dignité de onze princesses des *Mille et une Nuits.*

Cependant, au fur et à mesure que nous avancions, les plaines devenaient moins arides, les horizons moins brûlés. On eût dit que là-bas, derrière la montagne, on sentait venir la belle et joyeuse Andalousie, ses castagnettes à la main, sa couronne de fleurs au front.

Bientôt les plaines s'égayent en réalité et nous apparaissent en certains endroits comme si elles étaient couvertes d'un tissu soyeux; lorsque nous nous penchons pour regarder par les portières le reflet de la terre, elles passent de la nuance de l'opale à celle d'un lilas violet du plus tendre et du plus harmonieux aspect.

C'est que nous sommes dans le pays du safran. Ces lacs roses, ce sont des lacs de fleurs; ces lacs de fleurs, c'est la richesse de la plaine en même temps que c'en est la parure; encore quelques tours de roues, et nous entrerons dans la charmante petite ville de Manzanarès.

Quelle vie surabondante que celle de ces peuples du Midi! quel bruit non interrompu de chansons! quel éternel frôlement de guitares! Chaque salle basse des maisons est remplie de tout un monde de jeunes filles épluchant la fleur du safran, dont elles arrachent les pistils; des monceaux de folioles de couleur mauve jonchent le plancher, s'amassent contre les murailles et rehaussent la vigoureuse carnation des travailleuses; sur ce fond délicat ressortent leurs cheveux bleus à force d'être noirs, leurs grands yeux de velours, l'ardent incarnat de leurs joues, et le blanc mat de leur front.

Nous restâmes une heure à regarder toutes ces petites mains jouer rapidement dans le calice des fleurs.

Pendant cette heure, nous entrâmes bien dans dix ou douze maisons; à chaque fois que nous entrions, et que l'interprète Desbarolles se chargeait de présenter nos complimens, les rires commençaient, montant de la sourdine aux tons les plus élevés de la gamme; mais dans ces rires, rien de malveillant, de la gaieté de jeune fille, voilà tout; et puis, l'on pardonne si facilement à une belle bouche qui rit et qui, en riant, vous montre de belles dents.

A ces rires étaient joints les saillies, les quolibets, les andaluzades, comme on dit dans le pays. C'était tout naturel : nous étions des Français, c'est-à-dire que nous appartenions à ce malheureux peuple que les Espagnols regardent comme le plus ridicule de tous les peuples. Les Espagnols ont trouvé le moyen de se moquer de nous. Que voulez-vous, madame? cela prouve que nous sommes moins malins que les Espagnols, nous qui cependant avons créé le vaudeville.

Manzanarès nous a encore offert un autre genre de spectacle, c'est celui de l'improvisation. L'improvisation a fait élection de domicile sur la place de Manzanarès.

Elle nous apparut sous les traits d'une pauvre aveugle de trente à trente-cinq ans à peu près, qui aborde son monde un peu plus résolument que si elle y voyait, et qui distribue généreusement les complimens les plus fleuris. Elle parle indifféremment espagnol et latin; il ne m'appartient pas de juger son espagnol, mais j'oserai dire que son latin n'est point irréprochable.

Nous avions perdu, ou plutôt gagné beaucoup de temps à regarder les jolies filles de Manzanarès. Le mayoral nous joignit sur la place au moment où Giraud allait commencer un dessin de cette place, et nous somma de le suivre.

Il nous fallut obéir; rien n'est respectable comme la sommation d'un mayoral; d'ailleurs, l'improvisatrice qui nous poursuivait de ses vers latino-castillans nous adoucissait le chagrin du départ.

Si vous voulez voir un charmant dessin de cette petite place, madame, ne le demandez pas à Giraud, qui n'a pas eu le temps de le faire, mais demandez-le à Dauzats, qui l'a fait. Dauzats vous ouvrira ses cartons, et vous profiterez de cela pour voir les merveilles qu'il a rapportées de ses différens voyages aux lieux mêmes que nous parcourons.

Adieu, madame. Le mayoral nous annonce que nous coucherons ce soir à Val de Penas. Tant mieux! nous boirons enfin sur son terroir ce fameux vin dont le nom caresse si agréablement les oreilles espagnoles.

XVII.

Grenade, 27 octobre.

Cependant une chose nous inquiétait : nous avions appris en montant en voiture qu'une diligence se dirigeant sur Séville avait les devans sur nous. Comme nous, cette diligence devait souper à Val de Penas, et ce n'est point à l'Espagne que l'on peut appliquer ce proverbe pythagoricien : Quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

Ce n'était point une vaine rumeur, nous étions en effet distancés par une voiture rembourrée de voyageurs. Aussi, en arrivant à l'hôtellerie, trouvâmes-nous les tables garnies, sinon de victuailles, du moins de convives.

Nous nous répandîmes aussitôt dans l'hôtel, ce qui fit froncer le sourcil aux douze voyageurs. Nous devions explorer tout l'établissement. Après l'exploration, le rendez-vous général était dans la salle à manger.

Dix minutes après, nous étions réunis, à l'exception d'Alexandre et de Desbarolles.

J'avais découvert la cuisine, et je m'étais entendu avec le chef.

Giraud avait découvert la chambrière, et s'était entendu avec elle pour les lits.

Boulanger avait découvert des marrons et en apportait plein ses poches.

Maquet avait découvert la poste, et avait appris qu'il n'y avait pas plus de lettres pour lui à Val de Penas qu'à Madrid et à Tolède.

Alexandre et Desbarolles arrivèrent. En ouvrant les portes au hasard, ils avaient découvert des choses bien autrement charmantes que tout ce que nous avions découvert, nous. Je ne vous dirai point ce qu'Alexandre et Desbarolles avaient découvert, madame; qu'il vous suffise seulement de savoir que les deux imprudens seraient revenus changés en cerf, comme Actéon... si le temps des métamorphoses n'était point passé.

Il nous restait à découvrir une place à table.

Les premiers venus, enchantés de nous voir réunis, et rassurés par cette réunion à l'endroit des découvertes que nous pouvions faire, s'empressèrent de se serrer et de nous offrir l'espace que nous ambitionnions.

Le souper commença.

Il va sans dire que nous avions demandé du Val de Penas.

Le premier qui goûta l'affreuse liqueur qu'on nous servit la cracha incontinent sous la table.

— Eh bien ! fis-je à Desbarolles.

Il faut vous dire, madame, que Desbarolles nous entretenait depuis quinze jours des délices que réservait à notre sensualité la province que nous traversions.

Desbarolles fit un signe de la tête et appela le mosso.

Le mosso accourut.

— N'avez-vous pas de meilleur vin que celui-ci ? demanda-t-il.

— Si fait, répondit le mosso.

— Alors, donnez-en.

Le mosso disparut, et cinq minutes après rentra, deux bouteilles à la main.

— Est-ce ce que vous avez de meilleur ? demanda Desbarolles.

— Oui, monsieur.

Nous goûtâmes cette seconde édition. Elle était revue et corrigée, c'est-à-dire pire encore que la première.

Les imprécations commencèrent à pleuvoir sur Giraud et sur Desbarolles, qui nous avaient promis du nectar, tandis qu'on ne nous donnait pas même de la piquette.

— Allons, allons, dit Giraud en se levant, il ne s'agit pas ici de faire les messieurs ; nous avons promis à la société du vrai Val de Penas .. Allons-le chercher où il est.

— Allons, dit Desbarolles en se levant à son tour et en prenant sa carabine.

Tous deux sortirent.

Dix minutes après ils reparurent, portant chacun par une anse un énorme pot de terre contenant cinq ou six litres : il était plein d'un vin noir et épais qu'il dégorgea immédiatement dans nos verres.

Nous le goûtâmes celui-là : c'était bien du Val de Penas, avec son âpre et excitante saveur.

Giraud et Desbarolles étaient allés le chercher au cabaret.

Ce n'est pas pour vous que je donne ces détails, madame; vous vous contentez, vous, — tous ceux qui vous connaissent savent cela, — de tremper vos lèvres dans un verre d'eau, moyennant quoi vous êtes rafraîchie et désaltérée. Mais les lettres que j'ai l'honneur de vous écrire sont destinées à une certaine publicité, et il est bon que de moins immatériels que vous sachent, madame, où se trouve ce fameux Val de Penas inconnu dans les posadas et posadores.

Ce vin épais et âpre, qui, pour les véritables buveurs, a l'avantage de ne point désaltérer, nous conduisit tout naturellement au désir de trouver les meilleurs lits possibles, afin de leur confier pendant quatre ou cinq heures nos personnes tout endolories par les soubresauts auxquels notre diligence s'était livrée tout le long de la route, et dont nous avions naturellement notre part

Ceci rentrait dans la spécialité de Giraud, qui avait découvert la chambrière.

Cette chambrière était une enfant de quatorze ans, grande comme l'est en France une petite fille de dix. Elle avait natté avec une si négligente élégance ses immenses cheveux noirs, elle lançait de ses yeux bruns un feu si savamment combiné avec celui des interlocuteurs, qu'à la première vue elle s'attirait l'attention.

En effet, cette enfant nous força de la regarder plus curieusement que jamais femme belle ou laide ne l'aurait pu faire.

Tout en elle, accent, sourire, poses, signifiait je suis femme, admirez-moi ou aimez-moi, mais surtout regardez-moi.

Cette singulière petite créature, que nous nous contentâmes de regarder, nous indiqua nos chambres en nous demandant ce que nous désirions. Alors chacun ouvrit son nécessaire, fit sa demande d'eau chaude ou froide, et commença sa toilette nocturne. Soit naïveté, soit impudence, rien n'inquiéta notre muchacha. Elle continua son service, se cambrant et se glissant entre nous comme une couleuvre, comprenant et exécutant nos moindres demandes, soit verbales, soit mimiques, avec une agilité, une ponctualité et une intelligence prodigieuses.

Persuadés que nous ne la verrions pas le lendemain, nous lui donnâmes deux piécettes et la renvoyâmes.

A minuit, comme nous l'avions prévu, le mosso nous réveilla. Nous vîmes alors que c'est une tactique familière à tous les mossos du midi de l'Espagne ; mais nous ne tînmes aucun compte de l'appel, et nous nous contentâmes de répondre à l'instar des garçons de restaurant :

— C'est bien ! On y va !

Il est bien compris qu'à l'instar encore des garçons de restaurant, nous n'y allâmes point.

Nous savions que la voiture c'était nous, comme Louis XIV savait que l'État c'était lui.

A trois heures, le mayoral vint nous réveiller en personne.

Sur les talons du mayoral marchait notre petite servante.

— O senores ! dit-elle du ton le plus larmoyant qu'elle put trouver, la padrona m'a vu recevoir les deux piécettes que vous m'avez données, elle me les a prises, et je n'ai plus rien.

Et tout en parlant, les prunelles de jouer, les petites mains d'implorer, les cheveux de rouler sur ses épaules brunes.

Nous ne crûmes pas un mot de l'histoire, et cependant nous lui donnâmes la piécette qu'elle demandait.

Pauvre petite ! si pour une piécette tu prodigues autant de sourires, d'adorables clins d'yeux et de frôlemens de tes mains mignonnes, auras-tu beaucoup de piécettes, ou plutôt ne perdras-tu pas, avant le temps, tes sourires caressans et tes regards humides et magnétiques ?

Nous partîmes ; au bout de deux heures le jour parut, et en paraissant nous envoya, avec son premier souffle, les plus douces émanations que nous eussions encore respirées.

Tout cela nous arrivait de la Sierra-Morena, dans laquelle nous allions entrer.

C'était un composé des aromes que jettent à la brise les lauriers-roses, les arbousiers aux fruits de pourpre, et les arbustes résineux, qui sont à cette magnifique chaîne de montagnes ce que le gazon est à la prairie.

La limite de l'Andalousie est marquée par une colonne qu'on appelle la Pierre de Sainte-Véronique, probablement parce que sur cette pierre est gravée la face du Christ.

Dans une rencontre entre les carlistes et les christinos, la colonne a été criblée de balles, et miraculeusement aucune de ces balles n'a touché la face de Notre-Seigneur.

Nous mîmes pied à terre à Despena Perros. Rien de plus suave et de plus désolé en même temps, madame, que ce chemin que nous suivions.

Partout, comme je vous l'ai dit, des myrtes, des lentisques, des arbousiers, c'est-à-dire des fleurs, des fruits, des parfums. Puis, au milieu de cette immense oasis, de temps en temps, une malheureuse maison abandonnée depuis les guerres de 1809, et qui regarde passer les voyageurs avec ses fenêtres sans châssis, comme ferait un mort avec des orbites sans prunelles. Alors on approche avec curiosité de

cette carcasse vide et silencieuse, et l'on reconnaît qu'en l'absence de l'homme elle est devenue la propriété des ramiers et des renards, hôtes incompatibles en apparence, mais qui s'accommodent à merveille, les uns du pignon, les autres de la cave.

Je ne puis trop vous dire, madame, le temps que nous mîmes à traverser cette admirable chaîne de montagnes, si redoutée autrefois à l'endroit de ses voleurs. Je sais seulement que nous arrivâmes avec une grande faim à la Carolina, petite ville colonisée par Charles III, où nous devions trouver, nous assurait notre *Guide en Espagne*, le langage, les mœurs, et la rigide propreté de l'Allemagne, à laquelle Charles III avait emprunté ses premiers colons.

Nous n'y trouvâmes, nous, que des maisons à porte si basse, qu'en franchissant le seuil de celle qu'on nous indiquait comme une auberge, Maquet faillit s'y tuer.

Malheureusement, derrière ces portes fatales, nous ne trouvâmes que quelques tasses de chocolat qu'on nous fit payer six fois leur valeur.

Après la Carolina vint, comme ville importante, Baylen, tristement célèbre par la capitulation du général Dupont. Là, 17,000 Français se rendirent à 40,000 Espagnols. Nous laisserons aux historiens à résoudre ce problème de honte, première atteinte portée à la virginité de la gloire napoléonienne.

Il faut vous dire, madame, qu'avec un goût parfait, je ne sais plus quel journal espagnol a, pendant le séjour des princes français à Madrid, ouvert dans ses colonnes une souscription pour ériger un monument au vainqueur de Baylen.

Or, comme le vainqueur de Baylen est déjà grand cordon de la Légion d'honneur, vous voyez qu'il sera tout à la fois comblé par les Espagnols et par les Français.

Le soir, aux rayons du soleil couchant, nous nous sommes approchés de Jaen, ancienne capitale du royaume du même nom. Tout en nous approchant, nous trouvâmes pour la première fois le Guadalquivir, Oued-el Kebir, c'est-à-dire la grande rivière. Les Maures, étonnés de voir tant d'eau à la fois, saluèrent le fleuve de cette exclamation dont leurs successeurs ont fait, eux, Guadalquivir.

Jaen est une immense montagne, fauve comme la peau d'un lion. Le soleil en la dévorant lui a donné cette teinte bistrée, sur laquelle d'anciennes murailles mauresques détachent leurs capricieux zigzags. La ville africaine, bâtie sur la hauteur, est descendue peu à peu jusqu'à la plaine. Les rues commencent au premier contrefort, et vont en montant du moment où l'on dépasse la porte de Baylen.

Nous fîmes halte dans une auberge d'où nous ne devions partir qu'à minuit. Mes compagnons profitèrent de ce repos pour grimper au plus haut de la montagne. Quant à moi, je suis resté à l'hôtel. J'avais quelque chose de mieux à faire, j'avais à vous écrire.

Ils sont revenus avec cet enthousiasme acharné de gens qui veulent absolument inspirer aux autres le regret de n'avoir pas vu ce qu'ils ont vu.

Ils ont vu, éclairé par les derniers rayons du soleil, le paysage magnifique que nous venions de parcourir, et, éclairée par des torches, la gigantesque cathédrale qui semble vouloir lutter de masse et de hauteur avec la montagne à laquelle elle est adossée.

Cette cathédrale possède dans son trésor, — les chanoines du moins l'ont assuré à nos compagnons, madame, — le mouchoir authentique sur lequel sainte Véronique recueillit, avec la sueur de sa passion, l'empreinte du visage de Notre-Seigneur.

A minuit, nous sommes partis. Il paraît que l'heure des voleurs change selon les Espagnes. Vous vous le rappelez, madame, dans la Manche, c'était de minuit à trois heures qu'ils veillaient; en Andalousie, c'est de minuit à trois heures qu'ils dorment.

Au reste, on nous en promet de féroces entre Grenade et Cordoue. On ne peut pas bien précisément nous dire juste l'endroit; mais quand nous nous approcherons de cet endroit, nous serons fixés. Quant à ceux-là, j'ai promis au monde qu'aucune considération ne nous empêcherait de les voler.

Nous partîmes à minuit, sans avoir besoin cette fois d'être éveillés ni par un mosso à culotte jaune, ni par une sémillante chambrière; car nous ne nous couchâmes point. Le mayoral nous promettait Grenade pour le lendemain sept heures du matin.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, nous réclamâmes cette Grenade tant promise; on ne l'apercevait point encore; mais nous voyions se dessiner à l'horizon les pittoresques dentelures de la Sierra-Nevada, à laquelle Grenade est adossée.

Les neiges qui couvraient ces dentelures étaient teintes d'une admirable couleur rosée.

Nous avancions de plus en plus au sein d'une végétation africaine; aux deux côtés de la route nous laissions de gigantesques aloès et de monstrueux cactus. Au loin et de place en place, un palmier aux aigrettes immobiles semblait jaillir du milieu de la plaine, comme un enfant d'une autre terre oublié par les anciens conquérans de l'Andalousie.

Enfin Grenade apparut.

Tout au contraire des autres villes d'Espagne, Grenade envoie quelques-unes de ses maisons au devant des voyageurs. Une lieue avant d'aborder la cité reine, on rencontre sur la route, comme des pages et des dames d'honneur précédant leur maîtresse, une foule de bâtisses qui semblent prendre la plaine elle-même pour jardins; enfin, ces maisons se pressent, se serrent, forment une masse compacte; on franchit une ceinture de murailles, on est à Grenade.

Avec ce joli nom de Grenade, madame, vous avez déjà bâti dans votre imagination une ville du moyen âge, moitié gothique, moitié mauresque. Elle élance ses minarets jusqu'au ciel, elle ouvre ses portes en ogives orientales et ses croisées en trèfle sur des rues ombragées par des dais de brocart. Hélas! madame, soufflez sur ce charmant mirage, et contentez-vous de la pure et simple vérité, la pure et simple vérité est déjà assez belle.

Grenade est une ville à maisons assez basses, à rues étroites et tortueuses; ses fenêtres, ouvertes carrément et presque toujours sans ornementation, sont fermées par des balcons de fer aux grillages entrecroisés, et quelquefois entrecroisés de telle façon, qu'on aurait peine à passer le poing à travers les interstices de ces grillages.

C'est sous ces balcons que vont soupirer le soir les amoureux Grenadins. C'est du haut de ces balcons que les belles Andalouses écoutent les sérénades; car, ne vous y trompez point, madame, nous sommes ici en pleine Andalousie, la patrie des Almaviva et des Rosine, et tout y est encore comme au temps de Figaro et de Suzanne.

Giraud et Desbarolles ont pris la responsabilité de notre logement. Ni l'un ni l'autre ne croyait revoir Grenade, aussi

ont-ils salué chaque maison avec des cris de joie. Le fait est, madame, que je commence à croire qu'il y a un plus grand bonheur que celui de voir Grenade, c'est celui de le revoir.

En conséquence, Giraud et Desbarolles nous ont conduits chez leur ancien hôte, le sieur Pepino. Ce sont eux qui l'ont baptisé ainsi. Ne me demandez pas pourquoi, madame, je l'ignore. Ce brave homme demeure calle del Silencio. Avec des compagnons aussi bruyans que nous, la rue du Silence risque fort de changer de nom.

Maître Pepino tient *una casa de pupillos*, ce qui correspond à certains hôtels des environs de la Sorbonne, lesquels donnent à manger et à coucher à nos étudians. Je ne sais pas encore ce que les pupillos de maître Pepino étaient. Si je l'apprends un jour, madame, j'aurai l'honneur de vous en faire part.

A peine entrés dans la maison, nous avons demandé des bains. Maître Pepino nous a regardés avec étonnement, et a répété : Banos ! banos ! en homme qui ne sait absolument pas ce qu'on veut lui dire.

Nous n'avons pas poussé plus loin l'indiscrétion.

Nous avons procédé, en conséquence, à l'installation, ne pouvant procéder à autre chose. Maître Pepino a fait déménager trois ou quatre pupillos, et nous a livré leur cuartos. Il résulte de cette évolution que j'ai à moi seul une jolie petite chambre de laquelle je vous écris. Nos compagnons, du moins à ce que j'ai entendu dire, sont aussi à peu près casés.

Il faut vous dire, madame, que notre arrivée était connue. Monsieur Monnier, je crois, avait écrit à l'avance. Il en résulta qu'une heure après mon arrivée, et comme j'étais en train de vous écrire, j'ai reçu une députation des rédacteurs du journal *el Capricho*, lesquels m'ont apporté de charmans vers imprimés en or sur du papier de couleur. J'ai pris une simple feuille de papier blanc, n'en ayant pas d'autre, et j'ai répondu à leur politesse par ce dizain, qui aura du moins eu à leurs yeux le mérite de l'impromptu, s'il n'en a pas d'autre.

A MESSIEURS LES RÉDACTEURS DU CAPRICE.

Pourquoi quand le Seigneur eut d'amour et de miel
Fait Grenade, la sœur des deux fières Castilles,
A-t-il voulu semer sous ses noires mantilles
La moitié des rayons qu'il gardait pour son ciel?
Pourquoi, donnant jadis la douce sérénade
Aux anciens troubadours chantant les anciens preux,
Donne-t-il aujourd'hui les poëtes heureux
Qui parfument encor les jardins de Grenade?
C'est que Dieu n'a créé Grenade et l'Alhambra
Que pour le jour où Dieu du ciel se lassera.

Il faut vous dire, madame, que je n'ai encore vu que bien peu Grenade et pas du tout l'Alhambra. Mais je parle de confiance, certain que je suis d'avance de trouver tout cela merveilleux.

Avec nos poëtes se trouvait monsieur le comte de Ahumeda, grand chasseur, que j'ai mis aux prises avec tout notre arsenal, qu'il examine et admire tandis que je vous écris. Monsieur de Ahumeda me paraît un fort charmant hidalgo, et je suis d'avance convaincu que c'est un de ces hommes que je serai désespéré de n'avoir vu qu'en passant.

Derrière nos poëtes et derrière monsieur le comte de Ahumeda s'est présenté un de nos compatriotes, tellement espagnolisé, que je l'ai tout bon, tout franc, pris pour un Espagnol ; c'est un voyageur enragé qui, passant à Grenade avec un daguerréotype, s'y est arrêté en passant. Voici deux ans qu'il habite Grenade, madame, et qu'il ne peut point se décider à le quitter.

Circé retenait par la force de ses enchantemens, Grenade retient par le seul charme de son sourire.

Couturier, c'est le nom de notre compatriote, madame, s'est mis à notre disposition comme cicerone. Nous avons accepté, et le premier service que je réclame de lui est de me conduire à la poste, où, dans cinq minutes, j'aurai déposé cette lettre, que je charge de vous porter tous les respects de mon cœur.

Ensuite, madame, nous visiterons le Généralife et l'Alhambra

XVIII.

Grenade, 28 octobre.

Quand vous recevrez des lettres datées de Grenade, madame, vous pourrez supposer que vous avez conservé des relations et établi des correspondances avec une âme qui habite encore un des coins du ciel que vous avez abandonné pour nous depuis si peu de temps, et que cette âme vous entretient de son pays enchanté et de ses impressions célestes. Grenade, plus éclatante que la fleur, et plus savoureuse que le fruit dont elle porte le nom, semble une vierge paresseuse qui s'est couchée au soleil depuis le jour de la création dans un lit de bruyères et de mousse défendu par une muraille de cactus et d'aloès : le soir, elle s'endort gaiement aux chansons des oiseaux, et le matin s'éveille souriante au murmure de ses cascatelles : Dieu, qui l'aimait parmi toutes ses sœurs, lui a fait une couronne qu'envierait un ange, couronne qui ne se fane jamais, et avec laquelle se confondent la nuit, dans un hymen mystérieux et parfumé, les étoiles du firmament, et qui s'emplit de tant de parfums que lorsqu'au réveil la vierge agite son front aux premières brises du matin et aux premiers rayons du soleil, les voyageurs qui passent dans les castilles voisines s'arrêtent et se demandent d'où viennent ces parfums inconnus et presque célestes; mais Grenade était femme et partant coquette. Faites bien attention, madame, que je ne veux pas plus attaquer la coquetterie, qui est l'esprit de la beauté, que l'esprit, qui est la coquetterie de l'intelligence, et quoiqu'une robe légère d'une entière blancheur soit toujours la parure dont monsieur Planard et moi sommes enchantés, je ne répudie pas certain goût pour ces adorables fleurs artificielles, par lesquelles, pendant certaines saisons de l'année et certaines années de la vie, la femme est quelquefois forcée de suppléer aux fleurs naturelles qui lui manquent.

Grenade était donc coquette; c'est chose convenue ; et malgré sa nonchalance proverbiale, elle se retournait de temps en temps pour prendre une pose nouvelle, si bien que le matin la retrouvait souvent dans une attitude bien différente de celle qu'elle avait prise le soir. Vous dire que c'était pour des yeux étrangers que Grenade s'étudiait à poser ainsi, ce serait une accusation terrible, dont moi, son ami, je me garderai bien de prendre la responsabilité. Et je sius bien convaincu qu'à cette époque encore toutes les amours de la blanche espagnole étaient la nature et le soleil, sa mère et son amant.

Malheureusement Grenade était couchée sur une colline, si bien que les curieux pouvaient la découvrir de loin sans être découverts eux-mêmes, et la surprendre quelque beau jour comme Suzanne au bain. Si chaste que l'on soit, quand on est d'habitude paresseuse, on ne peut pas toujours se retourner chastement dans son lit; on montre, se croyant seule, son bras un peu plus haut que le coude, son pied un peu plus loin que la cheville; les cheveux peuvent se dérouler tout à coup, et dans le brusque mouvement que l'on fait pour arrêter le flot d'or ou d'ébène qui inonde les épaules, on ne s'aperçoit pas qu'un coin du voile se déchire, et que le sein blanc et arrondi se montre par la déchirure du voile. Or, qui empêche que pendant ce temps un amant, ignoré sans doute, mais présent néanmoins, n'ait collé son regard à quelque ouverture indiscrète de rocher où à quelque clairière d'arbres, et que, doutant encore de la beauté de celle qu'il convoite, il n'ait attendu que cette imprudence pour se convaincre et que cette conviction pour agir?

Hélas! madame, ce fut ce qui arriva à Grenade.

La malheureuse fille, avec cette ignorance de la virginité qui double le danger des vierges, s'abandonnait donc sans scrupule et sans honte à tous les caprices de son esprit fantasque et changeant; mais cette innocence en plein soleil devait amener tôt ou tard quelque terrible catastrophe, et la Lucrèce andalouse devait se perdre comme la Lucrèce romaine, parce qu'elle croyait devoir la protéger.

Par delà Grenade il y avait les mers; par delà les mers il y avait les Maures. Or les Maures ont été de tout temps les hommes les plus débauchés du monde, il leur faut toujours un sérail de villes pour leurs sérails de femmes; ils aperçurent en se haussant sur la pointe des pieds la pauvre Grenade, qui, ne se croyant pas surveillée, faisait tout ce qu'une fille ingénue peut faire, et soudain ils furent pris d'un grand amour pour la vierge espagnole. Or, les Maures ont l'exécution du désir presque aussi rapide que le désir lui-même, et un beau jour que la pauvre enfant faisait la sieste, selon son habitude, ils fondirent en véritables vautours de l'Atlas sur la pauvre colombe de la Sierra, et bâtirent une muraille toute hérissée de bastions autour de son chaste nid de mousse. Grenade cria, pleura, se défendit, voulut mourir; mais pour gens aussi experts en matière d'amour que l'étaient les méchans Sarrasins, toutes oppositions n'étaient rien autre chose qu'une résistance affirmative; et en amans sensés, en séducteurs ingénieux, ils ne demandèrent rien à leur nouvelle maîtresse sans l'avoir auparavant enchaînée par un magnifique présent. En conséquence, ils se mirent aussitôt à ciseler deux bijoux qu'on appelle l'Alhambra et le Généralife. A la vue de ce don splendide, Grenade fit ce qu'eût fait toute femme, elle baissa le front; mais en baissant le front ses yeux se portèrent sur le Xenil. Le Xenil avait ce jour-là de l'eau par hasard. Grenade se vit avec sa nouvelle parure, et rougit de honte, disent les uns; car pauvre comme elle l'était, Grenade ne pouvait parer son front que pour y cacher une tache; de plaisir, disent les autres; car coquette comme nous l'avons vue, un si merveilleux diadème devait la faire sans remords du moment où il la faisait sans rivale.

Toujours est-il que, fatiguée de la lutte, elle se recoucha sur ses coussins un peu moins vierge, mais un peu plus belle. Et tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, nous qui ne passons pas pour un moraliste, c'est que son déshonneur lui va, à elle, comme à bien d'autres, à ravir, et que nous ne fûmes pas trompés, nous qui étions attirés vers elle beaucoup moins par sa virginité que par sa honte.

En effet, madame, soit jalousie, soit avarice, les Espagnols en reprenant Grenade ont fait peu de choses pour elle, et ses plus beaux bijoux, ses plus riches joyaux sont encore ceux qui ont été donnés à la pauvre fille par les Maures, c'est-à-dire par ses amans.

Mais vous le savez, madame, à tous les bonheurs excessifs il est des bonheurs préliminaires à travers lesquels on passe comme à travers l'aube pour arriver au jour, comme à travers le crépuscule pour arriver à la nuit. Il faut donc qu'avant d'arriver avec moi à l'Alhambra et au Généralife, vous fassiez la même route que moi. Ne vous inquiétez point, madame, la route est charmante, et si vous la trouvez longue, la faute en sera bien certainement à moi.

Nous trouverons sur la route, d'ailleurs, une petite maison qu'on appelle el Carmen de los Siete Suelos. En Espagne tout le monde est noble ou à l'air de l'être, hommes et maisons. Or, Carmen de los Siete Suelos est, dans cette chaîne non interrompue d'étonnemens et de merveilles qui conduisent à l'Alhambra, un des plus charmans anneaux que je connaisse.

Et cependant Carmen de los Siete Suelos avec son doux nom n'est qu'un cabaret, madame. Hélas! oui, un simple cabaret; mais nous avons à ce cabaret trop de reconnaissance pour ne pas vous en parler, et je vous sais trop artiste pour m'exposer à ne pas vous le décrire.

Figurez-vous en sortant de la porte de Grenade, c'est-à-dire après avoir marché pendant dix minutes sous un ciel de tôle rougie et sous un soleil de feu, figurez-vous, madame, se dressant devant vous comme par enchantement, une allée large, ombreuse, ascendante. De chaque côté de cette allée des arbres qui se rejoignent au-dessus de la tête des promeneurs, enlaçant leurs branches comme des amis qui se donnent la main. Plus de soleil, mais seulement des langues de lumières qui, tamisées par les feuilles, éclairent doucement la route sans lui rien ôter de sa fraîcheur, et impriment aux choses et aux individus cette teinte chaude et vivace que jusques aujourd'hui je n'ai encore trouvée qu'en Espagne. Au milieu de tout cela, des fleurs avec des parfums à faire damner un sage, des oiseaux avec des chants à faire croire un athée.

Cette allée peut avoir cinq ou six cents pas de long.

Au bout de cette allée le soleil éclate de nouveau dans toute sa force et dans toute sa volonté, montrant une petite maison blanche, au pied de laquelle coule un ruisseau; sur sa muraille s'étend une treille, à l'ombre de laquelle presque toujours cinq ou six Grenadins, paresseux, Dieu merci! comme Grenade leur mère, absorbent la chaleur, les parfums et les chants, rendant en échange à la nature qui leur donne cette fête éternelle, l'éternelle fumée de leurs cigaritos. En Espagne comme en France, et plus même qu'en France, madame, la fumée du cigare est la vapeur de cet alambic humain où toutes les choses de la nature travaillent et se transforment.

Si vous suivez cette allée jusqu'au bout, madame, vous allez au Généralife; si vous vous arrêtez à la venta de los Siete Suelos, et qu'après avoir jeté un coup d'œil sur cette riante maison vous tourniez brusquement à gauche et que vous continuiez de monter, vous allez à l'Alhambra.

Nous allions d'abord au Généralife.

Mais arrivés à l'angle que forment les deux allées, nous entendîmes le cabaret dont je vous parlais tout à l'heure, lequel chantait si gaiement au soleil, en s'accompagnant de castagnettes, que nous nous arrêtâmes tout court à regarder cette maison éclatante de blancheur, sur laquelle se ba-

lançait gracieusement la silhouette mouvante des feuilles bercées par la brise de la montagne. Ce qui donnait surtout un caractère étrange à cette maison, c'était une longue grappe de pimens rouge pendante à l'une des fenêtres; on eût dit une fantaisie de Decamps. On montait dans le jardin par trois marches, et alors on se trouvait sous cette treille défrayée par un seul pied qui montait en se tordant comme un serpent noueux autour du tronc d'un figuier, et qui courait de folâtre et vagabonde façon à travers le grillage de bois que le maître du logis lui avait fait faire pour s'ébattre tout à son loisir. Sous cette treille étaient plusieurs tables, ni plus riches ni plus pauvres que les tables de Montmorency et de Saint-Cloud, c'est-à-dire se composant de quatre troncs d'arbustes plantés en terre, de deux planches clouées sur ces quatre troncs, et d'une nappe trop courte. A l'une de ces tables, dont par prudence sans doute on avait cru devoir ôter la nappe, buvaient deux Bohémiens, deux purs Bohémiens, madame, je vous réponds d'eux, et sur trois ou quatre autres réunies en une seule, s'offrait un des plus gracieux spectacles que les yeux de l'appétit aient jamais aperçu et apprécié.

Des couverts en nombre égal à notre nombre, des assiettes représentant la prise d'Arcole, la mort de Virginie et les amours de la jeune Adèle, étoilaient circulairement la table de leur zodiaque appétissant; un vin qui semblait de la topaze en fusion brillait dans des carafes transparentes; enfin des hors-d'œuvre au vinaigre, dont la seule vue transformait l'appétit en faim féroce, brillaient anx mouvans rayons du soleil que la vigne voulait bien laisser tomber sur la table.

Tous les regards se portèrent sur Couturier.

Alors il nous avoua que c'était une surprise qu'il nous avait faite. Je vous laisse à juger, madame, vous à qui nous avons avoué notre gourmandise, je vous laisse à juger, dis-je, de quels sourires de reconnaisance cette attention fut payée.

En effet, en homme d'un sens profond, Couturier avait pensé que le Généralife et l'Alhambra nous prendraient une partie de la journée, et comme leurs généreux possesseurs n'étaient plus là pour nous offrir l'hospitalité, il n'avait pas voulu nous laisser entrer l'estomac vide dans ces jardins enchantés et dans ces palais magiques, auxquels les préoccupations de la faim auraient, tant sont faibles les pauvres mortels, dirait monsieur l'abbé Delille, auxquels les préoccupations de la faim auraient pu, disons-nous, ôter de leur valeur.

Desbarolles ne se sentait pas d'aise; sa chère Espagne nous apparaissait enfin dans toute sa splendeur. Alexandre, chez qui les grandes émotions ont un écho dans l'estomac, se mit à table; Giraud et Boulanger serrèrent sans rien dire les crayons qu'ils venaient de tirer à la vue de ce charmant cabaret. Maquet nous annonça qu'il était onze heures, et moi je retroussai mes manches, et, défiant comme toujours, j'entrai dans la cuisine pour voir un peu quelles espèces de choses on allait nous mettre sur ces assiettes historiques.

Alors, madame, je fus frappé d'un tableau touchant, et qui me rappela, à quelques détails près, les anciens patriarches. Dans la salle précédant la cuisine, à l'odeur des côtelettes qui rôtissaient, le maître de la maison dansait gravement avec sa servante, aussi grave que lui, le fandango national, dans ce que le fandango a de plus simple et de plus honnête; la voûte de cette salle était toute constellée de magnifiques grenades pendues au plafond avec des ficelles, et destinées à être mangées à la venue de la bise, si toutefois la bise vient jamais à Grenade. Une vaste cheminée, avec un feu sur lequel bouillait un pachero, décorait hospitalièrement cette salle; auprès de ce feu, la maîtresse du cabaret, tout en berçant un petit chérubin andalous qui dormait sur son sein, regardait, le sourire sur les lèvres, la danse de son mari et de sa servante. Un bruit cadencé de castagnettes accompagnait cette scène, et un grand rayon de soleil, qui entrait hardiment par la porte, traversait la danse, et allait faire cligner de l'œil un magnifique chat blanc qui faisait béatement sa sieste.

Vous comprenez que lorsque je parus la danse s'interrompit; mais sur un signe auquel mon ignorance de la langue espagnole ne me permettait pas de joindre une intonation satisfaisante, la danse recommença. Mes amis, prévenus par un mouvement de tête, s'approchèrent alors à leur tour, et restèrent, ainsi que moi, quelque temps occupés à contempler cette scène de famille, si commune dans le pays qu'il fallait être étrangers pour y faire attention. Enfin, ce fut la servante, la première, qui, honteuse, quitta la partie, moitié riant, moitié rougissant, et son maître, resté seul, nous salua tout en détachant ses castagnettes et en s'étonnant du plaisir que nous paraissions prendre à une chose qui lui paraissait une occupation naturelle à tout être intelligent.

Couturier nous regarda en proférant un de ces heim? qui veulent dire vous ne vous attendiez pas à cela, n'est-ce pas? puis, comme la servante avait profité de l'interruption de la danse pour servir les côtelettes, il nous ramena vers la table, avec un venez! non moins enthousiaste que le heim?

Ce fut un déjeuner charmant que ce déjeuner del Carmen de los Siete Suelos, sans compter le soleil qui s'était assis familièrement à notre table, et une douce brise qui caressait le soleil. Nous avions nos deux Bohémiens, auxquels une bouteille de ce même vin doré qui brillait dans nos carafes avait donné la plus haute opinion de nous, et qui, en reconnaissance du don, accompagnaient notre repas d'une chanson mélodieuse et monotone, comme le bruit du ruisseau qui coulait à quatre pas de nous.

Couturier, qui, en sa qualité de presque indigène, était chargé d'avoir des idées pour les étrangers dont il s'était constitué le cicérone, Couturier nous demanda si en revenant de visiter le Généralife et l'Alhambra nous voulions voir une danse de Bohémiens.

Vous comprenez, madame, que la proposition fut accueillie avec des hourras.

En conséquence, Couturier s'approcha des deux Bohémiens, qui laissèrent mourir la chanson sur leurs lèvres et les sons sur les cordes de leurs guitares, pour écouter ce que ledit Couturier avait à leur dire.

Nous attendîmes le résultat de la négociation, qui se fit aussi heureusement que si l'ambassade anglaise s'y était opposée, et il fut convenu que le même jour, à deux heures de l'après-midi, le père, accompagné de son fils et de ses deux filles ornées de leurs plus belles basquines, se trouveraient tous à la venta de los Siete Suelos pour nous offrir le bal que nous demandions.

Nous devions d'ici là faire connaissance avec le Généralife et avec l'Alhambra.

Vous voyez, madame, que Titus, ce prétentieux occupé, n'avait pas beaucoup de journées mieux remplies que la nôtre.

Comme nous entrons dans le pays des songes, madame, vous me permettez bien, n'est-ce pas, de me recueillir quelques instans. Un songe passe si vite, et puis je veux que mon récit, vrai de tout point, ne vous paraisse pas invraisemblable.

Vous ai-je dit qu'il faisait beau ? est-il d'ailleurs nécessaire de dire qu'il fait beau à Grenade? Oui, car ce me sera une occasion d'ajouter qu'il ne fait pas beau à Grenade de la même façon qu'ailleurs. Là, le ciel n'est point comme les autres ciels; il y a une vapeur dans l'air qui tamise les couleurs et qui adoucit le ton des horizons, à tel point que l'œil semble se reposer sur des océans de velours; c'était ce qui nous avait frappés, surtout lorsque nous avions passé sous ce délicieux berceau de sycomores et de platanes qui conduit, comme nous l'avons dit, à la venta de los Siete Suelos.

En sortant, nous plongeâmes un dernier regard sous la voûte ombreuse pour y chercher une fois encore ces fantastiques effets de lumière qui sont le charme inconnu, impalpable, invincible de l'Espagne. Puis nous nous acheminâmes, à travers un espace tout en flammes, vers un carrefour, au bord duquel s'élevait une petite maison blanche, au milieu duquel une porte ouverte dessinait un carré sombre.

On se fût cru en face d'une métairie normande: des poules sur un fumier, des charrettes les bras en l'air, des chiens couchés paresseusement la tête entre les pattes; enfin à droite, sous une vigne trapue, des femmes travaillant et riant, tandis qu'un bambin vêtu d'un sayon grisâtre se barbouillait, comme un véritable Egipan, de raisins noirs qu'il déchirait de ses dix gros doigts bistrés.

Cette porte, madame, qui, hâtons-nous de le dire, ne ressemble en rien à l'entrée d'un palais mauresque, est la limite du Généralife ou plutôt de ses dépendances. Ces femmes en sont les gardiennes, ces raisins que déchire l'enfant, il les arrache à des ceps qui marient leurs racines aux racines des cyprès qui ont abrité Boabdil. Encore quelques pas et nous allons entrer dans l'avenue à angles obtus qui monte insensiblement vers le palais, déployant toutes ses merveilles de végétation, et découvrant peu à peu toutes ses perspectives comme pour accoutumer l'œil aux prodiges qu'il embrassera bientôt dans tout leur ensemble.

Cette avenue rappellerait assez celles de nos jardins anglais, si les arbres n'avaient pas cent cinquante pieds de haut, si le ciel n'était pas d'un bleu indigo, si dans ce fouillis de verdure qu'on perce si difficilement du regard n'apparaissaient point des plantes inconnues, des buissons de formes étranges, des lauriers-roses mêlés avec des myrtes, si l'automne n'y confondait pas fruits et fleurs avec le printemps, si le voyageur tout ébahi ne sentait pas enfin ruisseler sur sa tête, lorsqu'il regarde en haut, les graines rubicondes des grenades crevant de maturité, s'il ne respirait un parfum de fleur d'oranger en admirant la grâce nonchalante d'un groupe de palmiers, et si enfin, au faîte de ces cyprès dont la hauteur est vertigineuse, il ne voyait reluire comme des escarboucles et des topazes les grappes de muscat blanc et rare, dont la vigne, serpent gigantesque, le couronne triomphalement lorsqu'elle a pu marier sa tête à la cime aromatique du géant, son appui.

Jamais vous n'aurez respiré, madame, plus douces violettes que celle que je cueille pour vous, et qui poussent au bord de ces chemins, sous les églantiers et sous les aveliniers touffus; leurs couches moelleuses appellent la main; elles tapissent le cours d'un ruisseau grondant qui fait le furieux pour un pauvre caillou jeté sur sa route; mais on lui sait gré de sa colère écumeuse, car cette colère finit toujours par un flocon de mousse, c'est-à-dire par quelque arc-en-ciel; car notez-le bien, madame, dans cette nature splendide les élémens s'entr'aident pour concourir à l'effet sublime. Le soleil donne ses feux à l'eau, dont il change chaque goutte en diamant, en perle ou en saphir. La terre fait jaillir un manteau d'herbe ou de mousse autour de chaque fleur, enfin l'air n'est si doux que pour laisser chanter dans toute la pureté de leur chant les fauvettes et les rossignols.

Vous me croirez, madame, moi qui suis assez peu enthousiaste de ces sortes de choses, quand je vous dirai que cette ascension au Généralife, par l'allée que je viens de vous décrire, restera pour moi l'une des émotions les plus suaves et les plus enivrantes de ma vie.

Chemin faisant, Maquet et Boulanger, qui ne disaient mot, mais qui causaient des yeux, s'arrêtèrent devant une vigne gigantesque entrelacée à un cyprès perdu dans le ciel. Un homme travaillait à deux pas de là, ou pour mieux dire feignait de travailler; il interpréta le désir de mes deux amis, qui en ce moment avaient, en se haussant sur la pointe des pieds, emprunté l'allure du renard de la fable. Il se mit à gravir lentement, mais sûrement, les échelons noueux qui formaient chaque anneau de l'énorme spirale, et parvint à détacher de la tige plusieurs grappillons d'un muscat velouté comme je n'en ai vu nulle part, et qui mûrissait plein de confiance, croyant n'avoir rien à craindre que des guêpes et des oiseaux. Évidemment cet homme était un génie envoyé vers nous par la fée bienheureuse qui règne sur ce palais enchanté. Il avait mission de compléter la jouissance de nos sens; l'œil, la main, l'oreille et l'odorat étaient satisfaits: le goût seul n'avait point encore pris sa part de cette fête universelle.

Au bout du troisième crochet de l'avenue, on aperçoit le Généralife ou plutôt la boîte de pierre qui le renferme comme fait un écrin d'un bijou précieux. Cette fois encore le voyageur est trompé dans ses prévisions: l'extérieur de ce bâtiment est tout rustique. Une vigne le précède, formant un large plafond de verdure et versant une ombre épaisse sur la porte basse et cintrée du mystérieux séjour.

Avant de nous enfoncer sous cette porte basse, nous jetâmes un dernier regard autour de nous.

A droite, la vue est bornée. On touche à un massif d'arbres étagés sur une colline qui surplombe le Généralife; mais à gauche, perpendiculairement au mur de soutènement, le vide se fait, le ciel s'ouvre, et vous voyez à plein horizon vingt lieues de plaines coupées par deux sierras et deux fleuves. Grenade sommeille au premier plan.

Avares des moindres détails de ce trésor, nous n'anticipâmes point sur nos jouissances futures : nous apercevions sur la face latérale de gauche certain mirador, galerie oblongue éclairée par des arcades en ogive. Il était donc inutile, puisque existait ce mirador, de chercher un autre point de vue. Les Maures étaient gens d'esprit, et s'ils avaient décidé que le point de vue devait être pris de là, c'est qu'effectivement c'était de là qu'il devait être pris.

Nous nous fîmes en conséquence ouvrir la petite porte basse, et nous entrâmes dans le Généralife.

Il y a d'abord une chose contre laquelle il faut que je vous prévienne, madame, c'est la fausse idée que vous avez incontestablement prise des monumens orientaux, à la Porte-Saint-Martin et au Cirque. Lorsque vous entendez nommer devant vous le Généralife ou l'Alhambra, vous voyez à l'instant même surgir aux yeux de votre imagination un amas de monumens bariolés de bleu, de rouge et de jaune, avec force portiques en ogives, force coupoles, force minarets. Rayez des pages de votre esprit, madame, tous ces alhambras fantastiques et tous ces généralifes fabuleux pour envisager avec moi les choses sous leur véritable aspect.

Figurez-vous donc, madame, au contraire, de grandes li-

gnes simples et uniformes, au-dessus desquelles s'élancent parfois un palmier ou un cyprès, coupole ou minaret naturel du monument dans quelque coin duquel il est né. Toute cette muraille, à peine trouée de pace en place par des ouvertures qui ressemblent bien plus à des meurtrières qu'à des fenêtres, a pris un magnifique ton feuille-morte sous les baisers de ce soleil, amant jaloux qui conserve la beauté de ses maîtresses avec plus de soin qu'un avare ne conserve ses trésors.

Voilà pour l'extérieur, madame; quant à l'intérieur, si vous voulez en avoir quelque idée, suivez-nous.

D'abord, après avoir franchi cette porte basse dont j'ai eu l'honneur de vous dire deux mots, nous ne vîmes qu'un massif de douce verdure et de lumières harmonieusement distribuées; pas un coin du ciel, pas un pouce de terrain n'apparaissait; c'était comme un rêve encadré dans le cintre de cette porte noire.

En regardant plus attentivement, on reconnaît que cette voûte ombreuse est formée par des ifs taillés en berceaux et en charmilles, le tout formant un carré oblong de quarante pas de long à peu près sur vingt-cinq de large. Ce carré est coupé dans toute sa longueur par un ruisseau encaissé dans la brique; ce ruisseau a trois pieds de large, et court comme un forcené dans sa cuvette inflexible et profonde.

C'est au bord de ce ruisseau, madame, que vous pouvez vous asseoir pour oublier le monde entier; vous entendrez seulement alors le murmure de l'eau et le chant des fauvettes cachées dans les profondeurs des ifs; vous entendrez courir le lézard qui égratigne les murs baignés par le soleil et qui vous paraîtront du sein de l'ombre une ceinture de flamme; mais de la terre, mais des hommes, plus rien; puis enfin, quand votre œil se dilatant dans l'ombre saura distinguer jusqu'au dernier les joyaux les plus obscurs de cet écrin, quand votre oreille reposée saura saisir le moindre frôlement de ces harmonies aériennes, alors vous verrez les espaliers de citrons, d'orangers et de jasmins, enfermer ces jardins, dont vous pourrez vous croire la souveraine, d'une ceinture parfumée. Alors vous entendrez des bruits inconnus, formés par les ramures des hauts cyprès que vous pourrez prendre pour les soupirs d'amour des anciens hôtes de ces palais.

Ce qu'il y a de merveilleux au Généralife, madame, ce ne sont point ses salles, ses bains, ses corridors, nous retrouverons tout cela à l'Alhambra, plus beau et mieux conservé; ce sont ses jardins, ses eaux, sa vue. Restez donc au milieu des jardins le plus longtemps que vous pourrez, enivrez-vous de parfums comme vous n'en retrouverez nulle part; car nulle part ne seront réunis dans un plus petit espace tant d'orangers, tant de roses, tant de jasmins; imprégnez-vous de la molle fraîcheur qui monte de l'eau; car nulle part vous ne verrez sourdre tant de sources, bondir tant de cascades, rouler tant de torrens; enfin regardez par toutes les ouvertures, et chaque ouverture sera une fenêtre ouverte sur le paradis.

Et ce qui vous charmera surtout, madame, c'est cette senteur d'Arabie restée flottante dans l'air. A part les couches de blanc dont on a plâtré ces beaux murs, ciselés autrefois comme des éventails d'ivoire, et qui, en remplissant tous les interstices, n'ont plus laissé qu'une espèce de vermicel courant sur les murailles; à part cette espèce de désordre que la nature joyeuse d'être enfin libre après tant d'années de captivité a introduit dans les jardins; vous croyez les Maures à cent pas de vous, et vous vous attendez à chaque instant à voir la belle sultane Zoréide sortir par une des portes mystérieuses du palais de Boabdil, pour venir s'asseoir sous le gigantesque cyprès qui a gardé son nom.

Aussi, madame, aujourd'hui encore, quand un descendant de ces Maures qui ont possédé tant de merveilles et qui les ont perdues après les avoir possédées, est triste, là-bas, de l'autre côté de la mer, au bord du lac de Bizerte ou au pied de l'Atlas, on dit en souriant : *Il pense à Grenade.*

Nous restâmes deux heures au Généralife; nous y serions restés toute notre vie sans songer même à aller voir l'Alhambra, tant nous nous sentions merveilleusement reposés et satisfaits.

Personne de nous n'y fit rien que boire de l'air, respirer des aromes inconnus, à l'exception de Maquet, madame, qui, à notre honte à tous, a trouvé moyen de crayonner sur son album des vers charmans que je vous envoie :

Voyageur qui suivez lentement les chemins
Du vieux Généralife aux parvis de dentelles,
Voyageur qu'assoupit le bruit des cascatelles,
Qu'enivre l'espalier de roses, de jasmins;

Le calice étoilé des grenades trop mûres,
Sur votre front rêveur égraine ses rubis :
L'orange avec amour caresse vos habits.
Que veulent ces parfums? Que disent ces murmures?

L'eau qui frémit, la fleur qui baise vos genoux,
L'oiseau chantant, les ifs ouvrant leur palais sombre,
Le ciel offrant l'azur, le marbre versant l'ombre,
Vous disent : Voyageur, reste, reste avec nous.

Toute chose en ces lieux cherche à garder votc âme.
Défiez-vous des bruits magiques du cyprès,
Du ruisseau qui vous flatte et qui vous raille après,
Du soleil qui vous boit de ses lèvres de flamme.

Défiez-vous du chant des syrènes d'ici,
Voyageur, il pourrait vous empêcher d'entendre
Cette voix de là-bas qui vous dit, triste et tendre :
Ceux que vous oubliez vous oublîront aussi.

Les peintres eux-mêmes ont remis leurs dessins à demain, et nous avons quitté le Généralife pour l'Alhambra.

Nous avons repris le même chemin que nous avions suivi pour venir. En vérité, madame, il semblait que pour nous retenir dans ces autres jardins d'Armide, les fleurs sortissent de terre plus colorées et plus odoriférantes que jamais; les grappes de raisin, les oranges, les grenades nous faisaient une voûte à la portée de la main. Oh! ne venez pas ici, madame, vous qui êtes libre de votre temps, de votre fortune et de votre cœur, ne venez pas ici, nous ne nous reverrions plus là-bas où nous sommes forcés de retourner, nous.

Adieu, madame, ou plutôt au revoir. Si je ne craignais pas que vous me prissiez pour un fou, je cueillerais la première venue de ces fleurs et je vous l'enverrais ; peut-être vous dirait-elle mieux que moi ce que l'on éprouve dans ce paradis du monde où elle est née, et que par malheur, moi, je ne visite qu'en passant.

XIX.

Grenade, 27 octobre 1846.

Nous repassâmes devant la porte de los Siete Suelos, nous nous informâmes de nos Bohémiens, et nous apprîmes qu'ils étaient à la recherche les uns des autres, mais que le père avait grande espérance de rassembler la famille pour l'heure convenue. Décidément notre journée promettait d'être complète.

Nous nous acheminâmes vers l'Alhambra par une pente douce et par un chemin délicieux.

Une porte borne ce chemin. Cette porte, ouverte en ogive cintrée en forme de cœur, a été bâtie par Yusef Abul Hagiag, qui régnait vers l'an 1348 de Jésus-Christ. Deux symboles signalent cette porte à l'attention des croyans et à la curiosité des étrangers. Sur l'arcade extérieure est gravée une main aux doigts étendus, mais non écartés ; sur l'arcade intérieure est gravée une clef. La main est là comme elle est partout chez les Arabes pour conjurer le mauvais œil. La clef est là pour rappeler le verset du Coran qui commence par ces mots : *Il a ouvert....* Ces deux sens étaient ou trop simples ou trop profonds pour le peuple, qui a donné aux deux symboles une autre explication : « Quand la main prendra la clef, a-t-il dit, Grenade sera conquise. »

La main n'a pas pris la clef, madame, et cependant les Maures, à mon grand désespoir, ont été chassés de Grenade; donc nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à la première explication.

Sous cette porte est un autel consacré à la Vierge. C'est devant cet autel que la première messe a été dite, après la conquête de Ferdinand, et cela juste au moment où le roi Boabdil poussait au haut de la montagne ce soupir qui a fait donner à la montagne le nom de *Soupir du Maure.*

C'est à ce soupir et aux larmes qui l'accompagnaient que sa mère répondit :

— Pleure Grenade comme une femme, puisque tu n'as pas su la défendre comme un homme.

Lorsqu'on a franchi cette porte, on se trouve dans l'enceinte de l'Alhambra, et l'on aperçoit, non pas le palais mauresque, les Maures, madame, cachent leurs femmes et leurs trésors; mais un affreux palais bâti par Charles V; peut-être viens-je de proférer un abominable blasphème, et les architectes, les purs bien entendu, préfèrent-ils l'œuvre du vainqueur de Pavie à celle des vainqueurs du Guadaleté. Mais Charles-Quint, vous en conviendrez, madame, Charles V, qui avait l'ennui de ne point voir le soleil se coucher sur ses Etats, pouvait choisir, dans cette moitié du monde dont il était possesseur, un tout autre endroit pour bâtir son palais que celui qui avait été choisi par les Maures pour bâtir le leur. Il n'eût point eu besoin alors de détruire la moitié de l'Alhambra, ce qui lui a porté malheur, ou du moins à son palais, lequel n'a jamais été achevé, et, Dieu merci ! ne le sera jamais.

C'est pour les Arabes surtout que la vie privée est murée, au réel comme au figuré. Je ne sais si en faisant le tour de l'Alhambra on trouverait plus de trois ou quatre fenêtres ouvrant sur l'extérieur. A peine voit-on la porte par laquelle on entre, et l'on est déjà à dix pas d'elle, que l'on est encore tenté de croire que l'on sera forcé de pénétrer dans l'enceinte magique, comme on pénètre dans certains monastères de l'Orient, c'est-à-dire à l'aide d'un panier, d'une poulie et d'une corde.

La porte existe néanmoins, s'ouvrant sur un corridor assez obscur qui conduit à une grande cour portant indifféremment trois noms : la cour des Myrtes, la cour du Réservoir, ou la cour du Bain.

Une fois dans cette cour, madame, vous venez de rajeunir de cinq siècles, et vous avez très positivement quitté l'Occident pour l'Orient.

Ne me demandez point de vous décrire les unes après les autres toutes ces merveilles, que l'on appelle la salle des Ambassadeurs, la cour des Lions, la salle des Deux Sœurs. C'est au pinceau et non à la plume d'essayer de pareils tableaux. Fouillez dans les cartons des artistes, demandez à Horeau, à Dauzats, de vous montrer leurs dessins et leurs estampages. Faites-vous apporter par Hauser le magnifique ouvrage qu'il publie sur ces deux rêves des *Mille et une Nuits*, qui seront éternellement à l'Espagne ce que Herculanum et Pompéia seront éternellement à l'Italie, c'est-à-dire les souvenirs pétrifiés d'un monde évanoui, et peut-être alors, madame, aurez-vous quelque faible idée des merveilles au milieu desquelles nous errâmes une partie de la journée, nous attendant à chaque instant à voir venir à nous sous quelque sombre arcade la sultane Chaîne des cœurs, ou le Maure Tarfé.

Ah ! il y a encore Gautier, madame, que vous pouvez lire; Gautier, qui écrit à la fois avec une plume et un pinceau; Gautier qui, grâce à cette technicité de mots et à cette vérité de couleur que lui seul possède entre nous tous, pourra vous donner une idée complète de ce que moi je ne tente pas même d'esquisser.

Malheureusement, madame, tout en ayant l'air d'avoir été bâti par des génies, l'Alhambra a été bâti par des hommes; or, les chefs-d'œuvre des hommes sont mortels comme les hommes eux-mêmes, et la poussière des monumens doit se mêler un jour à la poussière de ceux qui les ont bâtis. Eh bien! le temps n'est pas éloigné, madame, où l'Alhambra ne sera plus que poussière. Le miracle de la création humaine, ce songe solidifié par la baguette d'un enchanteur et qu'on appelle la cour des Lions, craque, se fend, menace de choir, et serait déjà tombé même sans les étais dont on l'a soutenu.

Priez pour la cour des Lions, madame, priez pour que le Seigneur la maintienne debout, ou priez tout au moins pour que si elle tombe, on ne la relève pas. J'aime mieux un cadavre qu'une momie.

En sortant de ce palais enchanté, nous fîmes une visite au gouverneur, lequel, avec une complaisance parfaite, quoique un peu silencieuse, nous conduisit dans ses jardins. Ces jardins, disposés en terrasses, sont de véritables serres où poussent les fleurs tropicales les plus exigeantes.

Je n'ai pas pu y résister, j'en ai cueilli une, je l'ai enveloppée d'un papier, et sur ce papier, que j'ai mis à l'adresse de quelqu'un de votre connaissance, j'ai écrit au crayon, et comme si c'était la fleur qui parlât :

Salut, ma sœur; je fus cueillie
Dans les jardins de l'Alhambra
Par quelqu'un que ta bouche oublie,
Mais dont ton cœur se souviendra,
Et qui me charge de t'apprendre
Qu'un jour si Grenade est à vendre,
C'est pour toi qu'il l'achètera.

Après quoi, tout honteux de ce marivaudage, j'ai entraîné mes amis hors de la porte du Jugement, en leur rappelant que nous étions attendus à la posada de los Siete Suelos.

Comme vous, madame, ils avaient oublié nos Bohémiens.

Il y avait déjà foule aux environs de la posada; les amateurs de chorégraphie avaient été prévenus par notre hôte que d'illustres étrangers allaient se donner le plaisir d'une danse de Bohémiens, et ils venaient sans façon pour en prendre leur part.

Un prélude de castagnettes essayées et de guitares que l'on accordait, nous annonça de loin qu'on n'attendait plus que nous. Nous montâmes au premier étage, qui avait été choisi pour la salle de bal. Les spectateurs parasites étaient déjà rangés tout autour de cette salle. Les deux Bohémiennes qu'on était allé querir sur notre demande, et que nous apercevions pour la première fois, causaient et riaient avec leur père, tandis qu'un jeune garçon de quatorze ou quinze ans, debout et appuyé contre la muraille, sifflottait un air avec des modulations étranges, et qui appartenaient bien plus au serpent qu'à l'homme.

On voyait entre le visage de cet enfant et celui des deux jeunes filles quelques-uns de ces traits de ressemblance qui indiquent la famille; en effet, c'était leur frère.

J'ai rêvé et vu bien des types vicieux, madame, soit que je m'égarasse dans le monde fictif, soit que je marchasse dans le monde réel, mais en vérité je n'ai jamais compris une physionomie aussi bassement avilie que celle de ce garçon. Figurez-vous un être au teint maladif, aux joues creuses, aux yeux cerclés de bistre, aux pommettes saillantes; joignez à cela un regard presque éteint, sur lequel un chapeau andalous jetait l'ombre de ses larges bords, et vous aurez une faible idée de l'aspect que présentait cette repoussante créature.

Il était adossé, comme je vous l'ai dit, à la muraille, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon, une de ses deux jambes croisant l'autre; mais ce n'était point là cette attitude élégamment paresseuse que nous avions si souvent retrouvée depuis notre passage de la Bidassoa. C'était cette prostration presque complète qui résulte d'une débauche continuelle; c'était l'abrutissement hideux d'une luxure précoce, si bien que ce petit être étiolé, hâve, vieilli avant l'âge, était répugnant, malgré le sourire pâle et fiévreux dont de temps en temps il essayait d'éclairer son visage, terne et mat comme le vieil ivoire.

Les deux filles riaient et riaient même assez franchement; elles avaient l'air misérable, mais à part les signes caractéristiques de la famille que nous avons indiqués, leurs traits ne rappelaient en rien l'expression des traits de leur frère. Elles avaient ce ton de peau particulier aux Bohémiens et qui tire sur la sepia, avec de grands yeux noirs qu'on eût dit faits de velours et de nacre. Ces yeux étaient beaux, mais si voisins de cheveux mal peignés, qu'on oubliait la beauté des uns pour ne voir que la sale et attristante coquetterie des autres. En effet, des tours de tête ornés de rubans d'un rose criard entouraient ces cheveux d'un noir bleuâtre, et de grandes marguerites, dont elles avaient fait avec quelques œillets d'un rouge vif chacune un bouquet pareil, se mouraient au milieu de ces oripeaux fanés, et semblaient toutes honteuses de mourir en si mauvaise compagnie, elles qui étaient nées sous un si beau soleil et au milieu de parfums si purs. Joignez à cela une robe blanche à petites raies bleues; mettez à cette robe fripée une ceinture du même rose que les rubans du tour de tête; supposez que la jupe de cette robe descende au-dessus de la cheville, et les manches au-dessous du poignet, couvrez ce qu'on voit des jambes de bas autrefois blancs et aujourd'hui de la même couleur que la chemise de la reine Isabelle, chaussez des pieds larges et courts de souliers qui ne déparent en rien le reste du costume, et vous aurez un portrait assez exact de nos deux danseuses.

Nous avions demandé des Bohémiens, nous en avions.

Les premiers roulemens des castagnettes se firent entendre, les premiers accords de la guitare frémirent; le père se mit à chanter cette même chanson bohémienne qu'on retrouve sans cesse en Espagne, dont je n'ai jamais pu me faire noter l'air par aucun musicien; chanson qui accompagne tout, le travail, le sommeil, la danse, et une des deux filles commença de se mettre en mouvement avec son frère.

Ce fut d'abord de part et d'autre un balancement assez monotone, un piétinement lent et sans accentuation, un faible mouvement de hanche qu'essayaient en vain d'animer les regards lascifs du frère et de la sœur. Mais ces regards devinrent de plus en plus provocateurs. Les danseurs se rapprochèrent peu à peu et se croisèrent, non plus en se touchant de la main, mais en s'effleurant des lèvres. Des trépignemens qui semblaient le combat des sens et de la pudeur résultaient de ces deux bouches à moitié confondues, et le frère et la sœur s'arrêtaient ainsi, se regardant, et prêts à s'abandonner au désir qui brûlait leurs yeux et les poussait l'un vers l'autre. Pendant ce temps, le père entremêlait son chant de cris obscènes qui faisaient fort rire l'assemblée, et qui étaient destinés ou à lever les derniers scrupules de la danseuse, ou à donner la dernière excitation au danseur. Enfin le frère ôta son chapeau, le prit à la main, fit deux ou trois fois le tour de sa sœur, qui, sans bouger de place, renversait sa tête en arrière comme une bacchante enivrée, et donnait à ses reins la souplesse la plus provocante; puis tout à coup le chapeau tomba; le danseur fit entendre un sifflement aigu comme celui du serpent, et qui était dans cette danse l'expression du désir près d'être satisfait; il devint plus ardent, sa sœur plus folle, et il la poursuivit ainsi jusqu'à ce que, aux dernières notes de la guitare et aux derniers cris du chanteur, elle tombât dans la pose la plus épuisée, et que son frère s'arrêtât après son sifflement le plus expressif.

Nous ne méprisons pas plus ces sortes de danses qu'autre chose; mais nous voulons, par un sybaritisme bien naturel, que les mains des danseurs et danseuses soient fines, que leurs pieds soient petits, que leur peau soit blanche ou tout au moins dorée. Nous voulons comprendre le désir chez l'homme, désirer l'abandon chez la femme, et nous ne voulons pas par conséquent que cette danse ne soit que le développement incestueux et la poésie repoussante d'une luxure de famille entre frère et sœur, qui a précédé sans doute et qui va certainement suivre ce que nous voyons.

Il y a un sentiment que vous n'avez jamais pu éprouver, madame, et que je vais essayer de vous faire comprendre: c'est cette peur pudique qu'on ressent en face de ces sortes de scènes, dont vous n'avez jamais été témoin, la pudeur de la femme étant chez vous trop forte pour permettre un pareil spectacle à votre curiosité d'artiste.

Certes, tous tant que nous étions là, nous avions vu des danses folles. On ne vit pas depuis vingt ans comme Boulanger et Giraud dans des ateliers; on ne voyage pas depuis quinze ans comme moi et Desbarolles; on n'a pas vu comme

nous enfin tous les bals des Variétés et de l'Opéra sans savoir ce que c'est qu'une pose de modèle, ou qu'une danse de gens ivres. Mais au moins le modèle subit la volonté du peintre : il n'est nu et provocant qu'autant que le peintre le veut, et l'exigence de l'art couvre la nudité du corps. Mais au moins les danseurs et les danseuses des bals que nous venons de nommer réunissent les qualités que nous demandions tout à l'heure. Puis ce n'est pas l'impudeur isolée de deux êtres, mais bien la folie entraînante de douze cents individus; et parmi tous ces corps qui, nous l'avouons, semblent quelque peu venus de l'enfer, pas un qui danse ainsi en face de sa sœur, aux cris excitans de son père. Aussi nous vous avouons, mes compagnons et moi, qu'à cette famille que nous avions sous les yeux et à qui nous avions promis quelques douros pour la faire venir, nous eussions volontiers donné le double pour qu'elle s'en allât, si, historiens et peintres forcés de tout voir, il ne nous avait fallu, Giraud et Boulanger compléter leur album, Maquet et moi compléter nos impressions et nos études.

Quant à Desbarolles, qui est, je ne sais pas si je vous l'ai dit, madame, le voyageur le plus pudique de France, il fermait à moitié les yeux, peut-être pour ne pas voir, peut-être aussi pour dormir. Quant à Alexandre, tout ce que je puis dire, c'est que lorsque je le consultais du regard pour avoir son avis, je le voyais avancer dédaigneusement la lèvre inférieure et regarder avec envie l'allée ombreuse qui nous avait menés à l'Alhambra.

Mais dans tout cela c'était surtout cet enfant incestueux qui nous répugnait.

Chaque fois donc que ce petit être s'approchait de l'un de nous, celui-là se reculait instinctivement et semblait honteux d'assister à pareil spectacle; enfin, la première scène se termina comme je vous l'ai dit : le jeune Bohémien ramassa son chapeau, remit ses mains dans ses poches, et retourna prendre la place qu'il occupait quand nous étions entrés.

Nous vîmes alors les deux sœurs s'apprêter à danser ensemble.

L'espérance nous vint aussitôt que ce que nous venions de voir était à leurs habitudes une de ces exceptions comme en demandent quelquefois certains voyageurs blasés qui croient n'avoir rien vu s'ils n'ont vu ces sortes de choses; mais cette espérance fut bien vite trompée, car après la danse des deux sœurs, peut-être moins licencieuse dans la forme, mais aussi libertine dans l'intention, la première danse recommença. Cependant, comme après tout, les deux types de physionomie étaient assez étranges, Giraud et Boulanger en avaient commencé des croquis, qu'ils remirent au lendemain de terminer. Ils demandèrent donc que le lendemain les Bohémiens, père, fils et sœurs, vinssent poser, sans danser cette fois. Couturier nous offrit sa terrasse sur laquelle il faisait les daguerréotypes. On accepta, et après des adieux métalliques, chacun se sépara, les Bohémiens assez satisfaits de nous, je crois, et nous assez mécontens des Bohémiens.

Comme il faisait jour encore, nous entrâmes dans une maison qui se trouvait sur notre route; c'était la maison du signor Contrairas, lequel nous avait été indiqué et recommandé comme ayant fait une réduction de l'Alhambra, merveilleuse, disait-on, de travail et d'exactitude.

Ce signor Contrairas, qui était un jeune homme, demeurait en face de la maison de Couturier. Nous entrâmes chez lui en le priant de nous montrer cette réduction. Il nous fit passer sous un petit hangard et découvrit son œuvre. C'était la salle des Deux Sœurs, reproduite sur six pieds de haut, un pied et demi de large, et cinq pieds de tour environ. Il n'y avait rien à dire en voyant cette merveille, qu'à admirer la persévérance de celui qui ayant eu l'idée d'un pareil travail avait eu la patience de l'exécuter.

Je pris le nom de l'auteur; je l'inscrivis sur mon album, en lui promettant à mon retour en France d'informer le ministre de ce curieux travail, et d'obtenir pour lui la récompense, ou tout au moins l'encouragement qu'un pays comme le nôtre doit à une œuvre comme celle-là, de quelque pays qu'elle soit

Vous rappelez-vous, madame, que je vous ai priée un jour de ne pas perdre de vue certaine voiture verte et jaune, et que vous avez bien voulu la suivre des yeux jusqu'à ce que nous versions avec elle ? Oui, n'est-ce pas, vous vous rappelez cela? Eh bien! je vous en prie, ne perdez pas de vue la maison Contrairas.

Dans ma prochaine lettre vous saurez d'où vient cette recommandation.

Agréez, etc.

XX

Grenade, 28 octobre 1846.

Il nous restait à visiter la partie la plus curieuse de Grenade peut-être, las Cuevas.

Las Cuevas, ou les grottes, est le quartier des Bohémiens. Dans toute l'Espagne, madame, c'est-à-dire toutes les villes d'Espagne où il y a des Bohémiens, ces Bohémiens ont un quartier particulier.

Il est difficile de faire comprendre la répulsion qui existe chez les Espagnols à l'égard des Bohémiens, et la haine qui existe chez les Bohémiens à l'égard des Espagnols.

A Grenade, cette répulsion d'une part et cette haine de l'autre, sont peut-être encore plus accentuées qu'en aucun autre pays. Rarement un Bohémien vient à Grenade : rarement un Espagnol sort de Grenade pour visiter le quartier des Bohémiens.

Ce quartier est tout à fait hors de la ville, de l'autre côté du Xénil. Du haut du Généralife, où on le découvre dans toute son étendue, il est impossible de croire qu'une population de douze mille âmes est renfermée là. On ne voit en effet que le versant d'une montagne toute hérissée d'aloès et de cactus, puis au milieu de ces aloès et de ces cactus, quelques bouches béantes, soupiraux des cavernes où se sont réfugiés ces parias de l'Occident.

De place en place un léger filet de fumée bleuâtre, qui monte verticalement au milieu de l'air blond qui caresse la montagne, indique une habitation souterraine.

On devine tout ce qu'avait de curieux pour nous un pèlerinage au milieu de l'étrange population dont un échantillon venait de nous être offert à la parador de los Siete Suelos.

Tout au contraire des Espagnols, les étrangers sont les bienvenus chez ces pauvres gens; c'est qu'ils ne sentent point chez les étrangers ce mépris dont les écrasent leurs compatriotes privilégiés. En effet, pour nous autres Français, les Bohémiens sont des hommes un peu plus curieux que les autres hommes, tandis que pour les Espagnols, les Bohémiens sont des chiens, moins que des chiens.

Aussi avant que nous eussions parlé nous avait-on reconnus pour amis, et chaque enfant venait il à nous avec un sourire, tandis que les jeunes filles, qui rapportaient à la maison l'eau qu'elles venaient de puiser, s'arrêtaient l'amphore sur l'épaule comme des statues antiques pour nous voir passer, et que leurs parens curieux se groupaient à l'ouverture de leurs grottes, immobiles comme des groupes de cariatides. De temps en temps, notre regard plongeait dans l'intérieur de quelque cavité, et alors dans la pénombre on distinguait ou un homme tissant de la paille, ou une jeune fille peignant debout ses longs cheveux aux reflets bleuâtres et tombant jusqu'à terre.

Tout cela avait un caractère inouï d'étrangeté et de misère, tout cela était sale à faire frémir, et cependant sous ces haillons et cette crasse, sous ces cheveux qui avaient si grand besoin d'être peignés, brillaient des yeux noirs admirables, et se cambraient des torses qui eussent pu servir de modèle à des statuaires.

Ces yeux et ces torses font quelquefois impression sur certains voyageurs, et particulièrement sur les Anglais, gens excentriques et grands chercheurs de nouveautés ; mais on assure que malgré la misère profonde qui ronge la pauvre population, il n'y a pas d'exemple de ces alliances d'un instant, si communes chez les peuples civilisés.

Les Bohémiens se marient entre eux, avec des rites primitifs et étranges. Ces rites ont pour but de constater avant toutes choses la chasteté des épouses. Aucun étranger ne peut être admis à ces fêtes, que l'on ne connaît en conséquence que par tradition.

Rien n'est plus charmant et plus pittoresque à la fois, madame, que cette excursion à las Cuevas. A chaque instant les accidens du chemin qui contourne la montagne donnent un aspect nouveau aux objets que l'on a devant soi, derrière soi et autour de soi. Si l'on suit le même sentier que nous, c'est-à-dire si l'on remonte la rive droite du fleuve, on a derrière soi la basse ville de Grenade, vue à vol d'oiseau, toute hérissée de clochers et de clochetons, datant presque tous de la renaissance; puis, à travers cloches et clochetons, la campagne, blonde et baignée par le soleil, avec les horizons plus ou moins violâtres, selon le plus ou moins de distance des montagnes qui les bornent; devant soi, les pics neigeux de la Sierra-Nevada, se dentelant sur un ciel d'azur; à droite, de l'autre côté de la vallée et sur la hauteur, les chaudes silhouettes de l'Alhambra et du palais de Charles V; enfin, à gauche, cette montagne aux flancs habités et ces terriers humains perdus au milieu de toute cette famille épineuse d'aloès et de cactus.

De place en place, une croix, laquelle rappelle qu'on voyage chez un peuple chrétien ou à peu près.

Nous entrâmes dans une ou deux de ces cavernes qui se louent ou se vendent comme de véritables maisons; une vieille femme, qui habitait avec sa fille un simple trou, interrogée par nous combien elle payait ce trou par an, répondit qu'elle le payait une piécette, c'est-à-dire vingt sous, et encore, malgré l'exiguité de cette somme, était-elle prête à recevoir congé pour deux termes arriérés, c'est-à-dire pour cinquante centimes.

Alexandre fit venir le propriétaire, lui paya dix années d'avance, et remit à la pauvre femme une quittance en bonne forme de ces dix années.

Les deux termes arriérés étaient compris dans la quittance, à titre d'escompte.

Quand nous fûmes las de causer, de voir et de croquer, nous prîmes un petit sentier à droite, nous nous enfonçâmes dans une fraîche vallée sous des berceaux continus de pampres et de grenadiers, et nous allâmes regagner le flanc de la montagne opposée, sur laquelle est bâtie la haute ville de Grenade, c'est-à-dire la ville mauresque.

Autant le versant de la montagne opposée était aride et desséché, autant celui que nous venions d'atteindre était frais et ombreux. A tout moment ces sources dont les rois maures avaient fait les délices de l'Alhambra et du Généralife bondissaient sous nos pieds et se précipitaient en cascade dans les profondeurs que nous dominions. Il y avait aux flancs de cette montagne, qui semble n'appartenir à personne, de quoi faire des jardins magnifiques comme nous les entendons en France et en Angleterre.

Nous rentrâmes chez maître Pepino émerveillés de ce que nous avions vu, jurant de revenir habiter Grenade: Boulanger, Giraud et Desbarolles pour faire de la peinture, Maquet et moi pour faire du roman ou de la poésie, et Alexandre pour ne rien faire.

Nous trouvâmes en rentrant le programme du spectacle.

Il faut vous dire, madame, et ma modestie souffre beaucoup d'avoir à vous dire de ces choses-là, que cette petite parcelle de gloire après laquelle nous courons, nous autres pauvres fous de renommée, et qu'en France on nous conteste sans cesse, nous est libéralement et largement accordée dès que nous mettons le pied à l'étranger. Il en résulte que tandis que la critique française s'amuse à déchirer à belles dents tout ce que nous produisons, comme fait une meute d'un cerf aux abois, là-bas, on nous accueille, on nous fête, on nous élève peut-être autant au-dessus de ce que nous sommes, qu'on nous abaisse en France au-dessous de ce que nous valons.

Ceci soit dit à propos du programme en question.

En effet, dès que mon arrivée à Grenade fut connue, je reçus entre autres visites celle du directeur du théâtre. Le directeur venait non-seulement m'offrir mes entrées pour moi et mes amis, mais encore me prier, pendant tout le temps de mon séjour dans la ville, de faire le spectacle de chaque jour. C'était une attention qui m'était d'autant plus agréable, qu'elle m'offrait au lieu du répertoire ordinaire, presque toujours traduit sur celui du Gymnase, un répertoire tout national. J'avais en conséquence, pour ce soir-là, demandé un ballet composé de danses andalouses et deux saynettes.

Nous avons déjà parlé des danses espagnoles à propos de madame Guy Stephen ; nous n'avons donc rien à en dire de plus, si ce n'est que Calenderia Melindès est sa digne rivale.

Les saynettes ont une valeur extrême comme représentations de mœurs nationales: toutes les faces du caractère andalous sont reproduites dans ces charmantes bluettes, jouées admirablement par des acteurs qui redeviennent fort médiocres lorsqu'il s'agit de représenter des pièces de Scribe ou de Bayard, c'est-à-dire peignant des mœurs qui n'ont aucun rapport avec leurs mœurs à eux.

La salle était comble.

Le spectacle finit à onze heures.

En sortant, nous trouvâmes Grenade enveloppée d'une de ces nuits transparentes et étoilées que le ciel semble avoir faites pour elle seule: quelque chose de diaphane comme de l'opale volatilisée flotte dans l'air, et caresse doucement tout ce qui existe, tout ce qui respire, de son souffle vaporeux et velouté; à ce souffle il semble que toute poitrine s'élargit et se dilate, et que si ce grand mystère de la vie éternelle, tant

cherché par les alchimistes du quinzième siècle, existe quelque part, c'est à Grenade qu'il doit être découvert.

La sortie du théâtre donne sur une place charmante; au coin de cette place veillent éternellement cinq ou six cierges de différentes grandeurs allumés devant une Madone. Cette Madone est ravissante de virginité et de pudeur.

Maintenant vous dirai-je, madame, quelles sont les mains qui allument ces cierges, et quelle espèce de service les fidèles attendent de cette Madone qu'ils viennent implorer.

Toutes les femmes malheureusement ne méritent pas et même n'ont pas la prétention de mériter cette réputation de vertu que l'on a faite aux Bohémiennes; beaucoup, au contraire, seraient très fâchées qu'on la leur fît, car la chose nuirait non-seulement à leurs plaisirs, mais à leurs intérêts. Eh bien! madame, ces cierges sont allumés par ces dernières, et ont pour but de rendre la Madone favorable à leurs intérêts, à laquelle, nous le disions tout à l'heure, une réputation de vertu par trop féroce serait on ne peut plus préjudiciable.

Je me suis laissé dire qu'en entrant dans la maison même de la Madone, on pouvait se procurer l'adresse de ces belles fidèles ou plutôt de ces belles infidèles.

Je dois consigner ici à la louange de mes compagnons et à la mienne, que nous ne vérifiâmes point le fait. Nous ne pouvons donc donner sur la validité de l'anecdote que des renseignemens tout à fait vagues et incertains.

Nous suivions de notre pas le plus lent le chemin qui devait nous ramener à l'hôtel, lorsque nous entendîmes sortir d'une maison ces sons joyeux de guitare et de castagnettes qui dénoncent un bal espagnol. Ce bruit nous rappela la soirée dansante de Villa-Méjor, mais cette fois, entourés d'amis et au milieu d'une ville, nous n'avions point à craindre le même dénoûment. Aussi nous arrêtâmes-nous instantanément, l'oreille tendue vers ce bruit provocateur; Giraud seul paraissait plus préoccupé d'étudier la maison que de reconnaître si l'air, dont quelques fragmens arrivaient jusqu'à nous, appartenait au jaléo de Xérès, au fandango ou à la cachucha.

Le résultat de l'auscultation fut de nous demander les uns aux autres s'il n'y aurait pas moyen de prendre notre part de ce bal. Desbarolles fut à l'instant même chargé d'aller présenter cette demande au maître ou à la maîtresse de la maison.

Mais, à notre grand étonnement, ce fut Giraud, qui ne disait pas un mot d'espagnol, qui réclama l'honneur dangereux d'être chargé de cette commission.

Giraud frappa à la porte, qui lui fut ouverte et qui se referma derrière lui. Quant à nous, nous demeurâmes à la porte, non-seulement pour attendre la réponse de Giraud, mais encore pour le réclamer s'il tardait trop à reparaître.

Au bout de dix minutes Giraud reparut et nous fit triomphalement signe de le suivre.

Le bal avait lieu au premier étage. La maison, d'une chétive apparence, était desservie par une allée, et au fond de cette allée on apercevait les marches ascendantes d'un escalier; sur les marches supérieures se tenaient deux ou trois jeunes femmes et autant de jeunes gens, la lampe à la main.

Tant de prévenances nous étonnaient fort de la part des commensaux de la maison. L'Espagnol est froid, grave, peu démonstratif, et il faut le dire, plus démonstratif encore qu'il n'est hospitalier.

Ces réflexions ne nous empêchèrent point de remarquer au premier rang de ceux ou plutôt de celles qui nous éclairaient, une belle Andalouse au teint bruni, comme dit notre ami Alfred de Musset, laquelle Andalouse, pour n'être pas marquise, n'en était pas moins fort charmante.

Un sourire des plus gracieux et des plus invitans découvrait sous ses lèvres un fil de perles.

— Venez, dit Giraud, nous sommes dans une maison amie.

La chose était évidente, et nous ne fîmes en conséquence aucune difficulté.

En entrant dans la chambre de bal, la première chose qui nous frappa fut un admirable pastel représentant une jeune fille mourante. Sa tête, pâle et agonisante, reposait sur l'oreiller, tout parsemé de roses blanches qui semblaient destinées à mourir en même temps qu'elle.

Puis la seconde remarque que nous fîmes fut la ressemblance singulière qui existait entre cette jeune fille mourante et celle qui nous avait accueillis d'un sourire tout gracieux.

Il était évident que là était le mystère de notre introduction amicale dans la maison.

En deux mots il nous fut expliqué.

Six semaines auparavant, Giraud était à Grenade, et devant cette même maison dessinait un pauvre, qui, sans se douter qu'il fût bon à dessiner, ne semblait préoccupé, comme le petit mendiant de Murillo, que d'une chose, celle de faire filer de toute la longueur de ses cheveux quelques insectes qu'il mettait à mort avec l'insouciance de l'habitude. Tout à coup une femme éplorée sortit; sa fille se mourait; elle venait prier Giraud de faire un croquis de sa fille mourante, afin que, son enfant morte, il lui restât au moins quelque chose de son enfant.

Giraud se rendit à l'intant même à ce désir maternel, et fit d'après nature ce beau pastel, qui avait tout d'abord attiré notre attention; puis il sortit de la maison, laissant toute la famille en larmes et courbée sur le lit mortuaire.

Mais la jeunesse a horreur du néant. La jeunesse lutta contre la mort; la belle mourante au bout de quinze jours retrouva ses couleurs, et au bout de six semaines elle était la reine modeste de cette petite fête donnée à sa convalescence.

De tout ce funèbre événement, il ne restait donc plus que le pastel qui l'avait consacré.

Voilà pourquoi nous étions reçus par toute la famille avec des sourires amis. C'est que nous étions les compagnons de celui qui avait donné à une pauvre mère une consolation que dans sa miséricorde Dieu avait faite heureusement inutile et superflue.

A minuit, le bal était fini, et à minuit dix minutes la porte de la Casa de Pupillos se refermait à grand bruit sur nous, donnant un véhément démenti au nom de la rue que nous habitions.

Je crois vous avoir dit, madame, que nous habitons calle del Silencio; ce qui veut dire tout simplement rue du Silence.

Le lendemain, nous nous réveillâmes avec le jour, c'est-à-dire vers sept heures du matin. Toute la nuit nous avions rêvé Généralife, Alhambra, tour Vermeille, Toccador de la reine et Cuevas.

C'est qu'il faut le dire, rien ne nous avait encore tant émerveillé que Grenade.

Aussi en un instant fûmes-nous prêts, et nous lançâmes-nous comme une troupe d'écoliers vers ce charmant berceau de verdure qui s'étend entre la tour Vermeille et l'Alhambra. Nous fîmes une halte d'un instant à la fonda de los Siete Suelos, juste le temps de commander notre déjeuner; et nous nous séparâmes, les uns pour faire une nouvelle visite

au Généralife, les autres pour revoir une seconde fois l'Alhambra.

Soyez tranquille, madame, je ne vous fatiguerai point d'une seconde description. On revoit plus facilement qu'on ne relit.

Vous n'avez peut-être pas oublié, madame, qu'à onze heures nous avions rendez-vous chez notre ami Couturier pour y faire des dessins d'après nos danseurs d'hier. A onze heures précises nous frappions à la porte de sa maison, située piaza de Cucilleros, autrement dit place des Couteliers.

Quelques mots topographiques sur cette maison ne seront peut-être point inutiles.

Cette maison, située, comme nous l'avons dit, place des Couteliers, s'élevait juste en face de cette même maison Contrairas, où la veille nous avions été faire une visite à cette réduction de l'Alhambra dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma dernière lettre. Elle était à peu près de la même hauteur, et se terminait comme elle en terrasse.

De cette terrasse on dominait toute la place.

Sur cette terrasse, Couturier avait fait tendre des draps, lesquels mettaient une portion de la terrasse à l'ombre en laissant l'autre dans le soleil.

Les Bohémiens, habitués à une chaleur presque tropicale, devaient se tenir au soleil; Couturier et son daguerréotype devaient opérer à l'ombre.

A l'ombre aussi nous devions être assis, Giraud, Desbarolles et Boulanger, pour dessiner; Maquet et moi pour mettre nos notes au courant; Alexandre pour faire quelques vers en réponse à des vers qu'on nous avait adressés.

Les Bohémiens groupés sur la partie de la terrasse exposée au soleil, le père fumant et jouant de la guitare, les filles assises à ses pieds et nattant leurs cheveux, les fils debout et caressant un chien, tournaient le dos à la maison Contrairas.

Nous, au contraire, étant assis ou couchés sur la partie ombreuse, faisions face à cette maison.

Les dessins commencèrent.

En cinq ou six minutes tout au plus, Couturier fit trois essais merveilleux; les moindres détails des étoffes, les raies des pantalons, les franges des châles, tout était venu, plein de couleur et de modelé.

De leur côté, Giraud et Boulanger croquaient à l'envi, moitié au pastel, moitié aux trois crayons.

Maquet et moi nous prenions nos notes; Alexandre faisait ses vers : à la droite des Bohémiens, un pan du drap avait été relevé pour laisser passer la brise qui venait de ce côté.

Tout à coup la Bohémienne qui était à la droite du vieillard, et appuyée au drap flottant, poussa un léger cri; elle venait de ressentir un choc à l'épaule. En même temps une pierre, décrivant une parabole, vint frapper à un demi-pied de la tête de Desbarolles.

La douleur éprouvée par la Bohémienne venait évidemment d'une autre pierre devant l'impulsion de laquelle avait cédé le drap.

Ces pierres n'étaient point des aérolithes; au lieu de tomber verticalement du ciel, l'une avait décrit une parabole, l'autre avait suivi la diagonale.

Il était évident que ces pierres avaient été lancées à notre intention de quelque croisée ou de quelque terrasse voisine.

Les recherches que nous fîmes à l'instant même pour nous assurer de quel côté venait l'attaque, ne servirent qu'à indiquer à nos assaillans qu'il était urgent de se cacher. Toutes les fenêtres étaient fermées, toutes les terrasses étaient désertes.

Cependant la direction dans laquelle elles étaient venues indiquait la maison Contrairas comme étant le lieu de refuge de nos modernes frondeurs. Le plus jeune des Bohémiens changea de position et appliqua son œil à un trou de la toile.

Garantis par cette sentinelle, nous reprîmes nos travaux.

Au bout de dix minutes le Bohémien nous fit un signe de la main. Presque en même temps je vis Alexandre bondir de son siége et s'élancer vers l'escalier.

En même temps Maquet jeta son calepin et son crayon, et le suivit.

— Qu'y a-t-il donc? demandai-je.

— Je n'en sais rien, répondit Boulanger; mais il me semble qu'Alexandre avait du sang à la figure.

Le petit Bohémien, avec son sifflement habituel, se baissa, ramassa un morceau de brique de la grosseur d'un œuf, et me le montra.

Ce morceau de brique avait été détaché d'une brique entière, afin d'être plus maniable.

Le Bohémien l'avait vu lancer de la terrasse de la maison Contrairas, et il avait passé par l'ouverture que formait en se relevant le pan du drap.

Trois hommes avaient apparu sur la terrasse, avaient lancé chacun leur pierre, et voyant au mouvement qui s'était opéré parmi nous qu'une de ces pierres avait porté, ils s'étaient enfuis.

Je devinai tout.

Alexandre avait reçu la pierre au visage, et emporté par le premier sentiment de la douleur, il s'était élancé pour tirer vengeance de cet adversaire inconnu.

Maquet l'avait suivi, avec la double volonté, ou de le calmer ou de le soutenir.

Je me penchai hors de la terrasse. Alexandre, déjà dans la rue, frappait à la porte de la maison Contrairas.

— Est-tu bien sûr, demandai-je au Bohémien, que trois hommes ont jeté ces pierres, dont une a atteint mon fils?

Le Bohémien me montra ses deux yeux.

Il n'y avait pas de doute à conserver après cette simple et énergique réponse.

Je m'élançai à mon tour dans l'escalier.

La porte de la maison Contrairas était restée ouverte.

A peine eus-je atteint le premier étage, que je fus guidé par un bruit effroyable, lequel venait des combles.

J'enjambai les marches quatre à quatre, bousculai deux ou trois personnes qui sortaient de leur chambre, s'enquérant d'où venait cette rumeur, et j'atteignis une espèce de grenier où je trouvai Alexandre et Maquet aux prises avec trois hommes.

Deux de ces hommes s'étaient armés de leurs chaises, l'autre tenait à la main une lime fine et aiguë comme un poignard.

Hélas! madame, vous le savez, comme tous ceux qui me connaissent, je suis doué d'une certaine force musculaire. Ce don, fort précieux chez les nations primitives qui ont des monstres à terrasser, est quelquefois une dangereuse faculté chez les nations civilisées qui doivent procéder sous le couvert de dame Justice.

J'oubliai que je faisais la trente-deux millionnième partie d'un peuple civilisé, je saisis deux de ces hommes, l'homme à la lime et l'homme à la chaise, au col, et je serrai.

Il paraît que je serrai avec une certaine force, car l'un lâcha la lime et l'autre sa chaise.

Peut-être à mon tour eussé-je dû faire comme eux et lâcher ce que je tenais, mais, je l'avoue, l'idée ne m'en vint pas.

Alexandre tenait son genou sur la poitrine du troisième.

Maquet s'était élancé à l'orifice de l'escalier, pour faire face aux autres commensaux de la maison Contrairas, qui paraissaient disposés à venir prêter main-forte à leurs compatriotes.

Malheureusement pour ces généreux auxiliaires, le reste de la colonie française, moins Couturier, avait envahi la maison, et tenait le bas de l'escalier dont Maquet défendait le haut.

A la porte de la rue, une vieille femme criait de tous ses poumons au meurtre et à l'assassin, ameutant toute la population, qui commençait à refluer de la place dans sa cour.

Desbarolles se glissa au milieu de tout ce conflit, et parvint jusqu'à nous.

Nos amis proposaient une retraite honorable, qui dans cinq minutes devenait difficile et dans dix impossible.

Nous transigeâmes avec nos trois lanceurs de pierres; Alexandre souleva son genou, je desserrai les doigts, et il fut convenu que par aucun signe, par aucun geste, par aucun cri, ils ne s'opposeraient à notre retraite.

Nous ramassâmes comme pièces de conviction la brique écornée, la lime dont les dents rougies gardaient encore des fragmens de la pierre qu'elle avait aidé à briser, et nous descendîmes.

Les commensaux de la maison se rangèrent devant nous, quelques-uns même nous saluèrent.

En arrivant en bas nous trouvâmes la garde et le corrégidor.

Toute la population nous accusait d'une seule voix; nous avions violé une maison tranquille pour aller assommer trois enfans qui dormaient dans un grenier.

Il y avait d'autant plus à craindre que ce fût cru, que la chose n'était point croyable.

Nous exposâmes les faits à notre tour; la brique, le morceau de brique qui s'y adaptait parfaitement, la lime dénonciatrice, et, plus que tout cela, la joue ensanglantée d'Alexandre, parlaient hautement en notre faveur.

Nous trouvâmes le corrégidor de Grenade aussi juste que l'avait été l'alcade d'Aranjuez. Honneur aux juges espagnols!

Il déclara que nous avions eu tort d'envahir la maison Contrairas, mais que le premier tort avait été à ceux dont l'attaque sans cause avait provoqué cet envahissement.

D'ailleurs, il annonça qu'une enquête serait faite, et nous invita à nous retirer en attendant cette enquête.

Nous ne nous fîmes pas répéter l'invitation à deux fois.

La garde nous ouvrit la porte et nous sortîmes.

Il n'y avait que la rue à traverser pour regagner la maison de Couturier, mais dans cette rue il y avait bien trois cents personnes.

Tous les yeux menaçaient, toutes les bouches grinçaient des dents.

Nous mîmes nos mains dans nos poches et nous passâmes. J'ouvrais la marche, Desbarolles la fermait.

Nous arrivâmes jusqu'à la porte de Couturier, sans qu'aucune des menaces muettes ou bruyantes dont nous étions entourés eût son effet.

La porte s'ouvrit devant nous et se referma sur nous.

Les Bohémiens étaient restés sur la terrasse et n'en avaient point bougé. Ils comprenaient, les pauvres diables, que l'on n'aurait pas pour eux le même respect que, grâce à notre qualité d'étrangers, on avait eu pour nous, et qu'ils pourraient bien devenir les boucs émissaires de tout cet événement.

Nous nous remîmes à notre travail comme si rien ne s'était passé.

Seulement la rumeur de la rue montait jusqu'à nous.

Au bout d'un quart d'heure on nous annonça la visite de monsieur Monasterio.

Monsieur Monasterio est le chef de la police de Grenade.

Nous vîmes entrer le nouveau venu avec inquiétude, mais nous fûmes vite rassurés. Nous trouvâmes dans monsieur Monasterio un homme d'une impartialité parfaite, qui nous écouta, nous comprit, et nous promit enfin justice entière.

D'ailleurs les traces des pierres étaient encore sur les draps, et la direction qu'elles avaient suivie pour venir nous frapper était parlante.

Seulement il nous invita à laisser la foule se dissiper, de peur de quelque conflit nouveau entre nous et elle.

Vers trois heures, la place était à peu près libre. Nous sortîmes et regagnâmes la calle del Silencio.

Nous trouvâmes nos chambres encombrées d'escribanos, qui grossoyaient à qui mieux mieux, et qui, sur notre observation de se retirer, s'envolèrent comme une bande de corbeaux, à l'exception d'un seul, lequel prétendit avoir le droit de rester.

Adieu, madame, en voilà, grâce à Dieu, bien assez pour aujourd'hui; demain, si messieurs les chefs de police, les corrégidors et les escribanos nous en laissent le temps, j'aurai l'honneur de vous dire la suite de cette tragique aventure.

XXI.

Grenade, ce 29 octobre.

Vous vous souvenez peut-être, madame, qu'excepté une retraite que j'oserai comparer à celle des dix mille, toute cette histoire de la terrasse de Grenade est restée sans dénoûment. Je vous ai dit toutes les alarmes de notre pauvre Couturier, les visites empressées des senores escribanos, et les différentes évaluations faites par eux des dommages causés par cette petite pierre rouge à l'œil gauche d'Alexandre.

Le moins agréable de ces escribanos, mais à coup sûr le plus retors, s'était, malgré nos instances, et je dirai presque malgré nos menaces, installé chez nous; et, cloué sur une chaise, incrusté devant une table, il grossoyait, grossoyait, grossoyait, ne s'interrompant que pour nous répéter, en relevant ses lunettes vertes au-dessus de ses yeux et en les fixant entre ses sourcils absens et ses cheveux jaunes :

— Messieurs, la famille Contrairas s'est rendue coupable d'un délit prévu par toutes les lois espagnoles à la fois; peut-être si vous intercédiez beaucoup près du chef politique, les délinquans ne seront-ils point envoyés aux présides, mais ils ne peuvent manquer de payer une amende énorme, une indemnité colossale; puis il ajoutait avec sa funèbre urbanité et son sourire mortuaire :

— Beau procès, messieurs, beau procès! la famille Contrairas sera tout à fait ruinée dans quinze jours.

Et il se remettait à grossoyer avec le mouvement régulier et criard d'une mécanique.

Cette assurance, qu'il nous donnait avec l'impassibilité de la conviction, nous faisait frissonner de la pointe des pieds à la racine des cheveux, nous nous regardions les uns les autres avec une secrète envie d'étrangler le seigneur escribano, et de faire à son corps, le plus combustible de tous les corps que nous eussions jamais vu, un bûcher avec ses paperasses : c'était en effet le plus court moyen d'en finir avec toute cette affaire,

C'est que, vous comprendrez facilement cela, madame, nous ne pouvions nous habituer à cette idée d'être venus en Espagne, par les pittoresques montagnes du Guipuscoa, les sables gris des deux Castilles, les plaines safranées de la Manche, sous les cyprès, les grenadiers et les vignes du Généralife, en face de l'Alhambra, et des vallées merveilleuses où sur son lit de cailloux sonores roule le Xénil, aux rives bordées de lauriers-roses, pour faire un procès même très beau à trois jeunes garçons très laids. Aussi en étions-nous arrivés, tant chaque visiteur, et les visiteurs s'étaient succédé toute la journée, tant chaque visiteur nous parlait, dis-je, avec acharnement de cette grosse pierre et des scélérats qui l'avaient lancée, à ne plus voir dans la pierre qu'un grain de sable, et dans les drôles qui l'avaient lancée que des chérubins un peu folâtres.

Songez, madame, que Grenade est le plus beau pays du monde; songez qu'on y respire le jour tout ce que le soleil enlève de parfums à l'oranger, à la violette, aux roses et aux jasmins toujours verts et fleuris, et la nuit tout ce qu'un ciel d'azur, constellé de millions d'étoiles, peut secouer de fraîcheur sur la terre; qu'on s'y perd à chaque pas sous des allées de buis, de lentisques et de sycomores, à travers ces échancrures duquel il semble voir la face souriante de Dieu, qui a béni ce pays enchanté; qu'on a, si l'on regarde Grenade des terrasses du Généralife, à sa gauche, les tours cuivrées du palais que pleura Boabdil; à sa droite, l'Albaizin et ses nids de Bohêmes cachés dans les aloès et les cactus; devant soi, une vallée verdoyante et parfumée, qui va vers un horizon bleuâtre échancrer une chaîne de montagnes qui semblent la ceinture que le Seigneur jaloux mit comme un rempart autour de la ville, à laquelle ses habitans ont donné la forme et le nom du plus doux fruit; enfin, derrière soi, la Sierra-Nevada, immense forteresse granitique, toute crénelée d'argent mat et d'argent poli. Toutes merveilles que nous avions désirées avant de les voir, et adorées après les avoir vues. Songez que, lorsque le soir nous voilait cette Grenade poétique, il nous restait la promenade insoucieuse dans la ville endormie, le théâtre embrasé par les baylès nationaux, le plaisir de se perdre en sortant du théâtre dans ces rues mystérieuses où devant de douces et indulgentes Madones brûlent des cierges parfumés; en un mot, le droit de nous reposer si délicieusement la nuit de n'avoir rien fait dans la journée. Et voilà, comprenez-vous bien cela, madame? voilà qu'un méchant escribano nous effaçait tout ce bonheur avec un seul trait de sa plume de corbeau. Voilà que nous avions un procès, un beau procès, un magnifique procès! Vous figurez-vous vos pauvres voyageurs, si à l'aise dans leurs vestes de voyage, endossant leurs habits noirs pour aller visiter leurs juges; votre serviteur, flanqué de l'interprète Desbarolles forcé d'abandonner un instant sa carabine, vous figurez-vous, dis-je, votre serviteur veillant au maintien de son droit de père et à sa dignité d'ambassadeur? Voyez-vous monsieur Dumas hijo, en sa qualité de témoignage vivant, forcé d'entretenir sous sa paupière gauche la fraîcheur de cet arc-en-ciel qui vient d'ordinaire iriser une pommette contusionnée? Voyez-vous Maquet pâlir sur des grosses et sur des mémoires, Giraud lever le plan des deux terrasses, et Boulanger toiser, la chaînette du géomètre à la main, la parabole décrite par ce morceau de brique grenadine, depuis la phalange d'une main espagnole jusqu'à l'orbite d'un œil français?

En vérité, tout cela nous constituait, vous en conviendrez, madame, une position intolérable; aussi invoquâmes-nous d'une commune voix cette bonne Providence, la même que vous connaissez déjà, madame, pour l'avoir vue à nos côtés en divers endroits écartés, et dans différentes positions plus ou moins difficiles.

Elle répondit comme toujours, la consolante déesse! seulement cette fois elle était vêtue d'une veste de peau de mouton, roulait entre ses doigts un chapeau relevé, entouré, avec deux pompons sur le flanc, tenait un fouet d'arriéro, et répondait au nom de Lorenzo Lopez. Elle me démêla, comme Jeanne d'Arc fit de Charles VII, au milieu de tous mes amis, qui faisaient cercle autour de l'escribano avec la stupeur de l'épouvante, et s'approchant de moi avec respect :

— Senor, me dit-elle, j'ai réuni les mules qu'on est venu me commander de votre part : elles sont à l'écurie, nous partirons demain d'aussi bon matin que vous voudrez.

L'escribano leva sa tête bombée, le suppôt d'Arimane flairait Oromase.

— Votre Seigneurie partirait-elle, demanda-t-il avec inquiétude.

— Et pourquoi donc ne partirais-je pas? demandai-je.

— Parce qu'il est impossible que vous quittiez Grenade en ce moment, don Alejandro.

— Allons donc! vous plaisantez; est-ce que je suis prisonnier, par hasard?

— Non; mais vous avez un procès, et l'on ne s'en va pas quand on a un procès, surtout un beau procès comme celui-là.

Tout ceci nous était dit en espagnol, idiome que nous comprenions à grand'peine; mais il y a dans toutes les langues des discours, des phrases, des mots que tout le monde comprend sans avoir appris ces langues. Appelez cela, si vous le voulez, madame, le langage de la situation. L'interprète Desbarolles n'eut donc pas besoin de nous expliquer ce que le seigneur escribano venait de dire, son accentuation l'avait trahi.

Je fis un signe à Maquet et à Boulanger, ils entraînèrent la Providence hors de la chambre.

Arimane resta seul.

Alexandre vint s'asseoir près de lui en le couvant de son œil droit, et prêt à le contenir si besoin était.

Giraud, aiguisant son crayon comme on ferait d'un stylet, alla se placer devant la porte, et, pour ne pas perdre son temps ni son intarissable bonne humeur, il commença de faire son portrait.

Enfin Desbarolles se mit à rouler désespérément son pouce droit autour de son pouce gauche, mouvement qui décelait chez lui ou une grande quiétude ou une grande agitation.

Cette fois il n'y avait pas à s'y tromper, les pouces de Desbarolles étaient à l'inquiétude.

Je me penchai à son oreille :

— Vous qui parlez l'espagnol comme Cervantes, lui dis-je, allez aider Maquet et Boulanger à débattre les prix avec le muletier.

— J'y vais, répondit-il.

Il prit sa carabine et sortit.

Malgré les nattes qui couvraient le plancher et sur lesquelles j'avais compté pour assourdir le pas toujours quelque peu retentissant de Desbarolles, le seigneur escribano l'entendit, se retourna, le vit sortir, et se gratta l'oreille avec sa plume.

Dix minutes se passèrent sans qu'Alexandre, Giraud ni moi, tentassions le moins du monde de réveiller la conversation.

Au bout de ce temps, Maquet et Boulanger rentrèrent affectant la plus innocente insouciance.

Le seigneur escribano se retourna pour les voir rentrer, comme il s'était retourné pour voir sortir Desbarolles; en reconnaissant qu'ils étaient seuls, un rayon de joie blafarde illumina son visage.

— Est-ce fini ? demandai-je le plus bas possible à Maquet.

— Oui, ou à peu près ; du moins Desbarolles et le muletier se tiennent à dix francs.

— Lui avez-vous dit de ne pas souffler le mot de notre départ devant le seigneur escribano?

— Non, mais je cours le lui dire.

Mais au moment où Maquet s'élançait vers la porte, la porte s'ouvrit avec fracas, et maître Desbarolles apparut les bras en croix, la bouche en cœur, une paillette à l'œil.

— C'est fait ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre.

L'escribano se retourna comme s'il eût été mis en contact avec la pile de Volta, il releva ses lunettes comme c'était son habitude quand il regardait autre chose que son papier.

Les plus braves pâlirent.

Il était évident que notre interprète juré venait de commettre l'imprudence prévue. En vain nos signes de détresse le lui apprirent, en vain ses bras retombèrent, en vain sa bouche passa de l'arc concave à l'arc convexe, en vain son œil s'éteignit. Hélas ! madame, il était trop tard.

L'escribano avait tout entendu, tout compris ; il plia proprement sa pancarte, essuya sa plume, et nous saluant avec une grâce menaçante, il prit congé de nous.

Il n'avait pas refermé la porte, qu'une salve d'imprécations écrasait le malheureux Desbarollles.

- Vous n'avez donc pas vu mes yeux? criait Maquet.

- Vous n'avez donc pas deviné ce que voulait dire mon doigt sur mes lèvres? disait Boulanger.

— Je t'ai pourtant allongé un triomphant coup de pied, grommelait Giraud.

— Ah ça ! que voulez-vous dire tous ? demanda Desbarolles effarouché ; eh ! qu'y a-t-il donc?

— Pardieu ! il y a que vous avez crié: C'est fait ! dit Alexandre.

— Je l'ai crié dans ma langue maternelle, que cet Espagnol ne comprend pas, répondit majestueusement Desbarolles, espérant nous anéantir sous ce dilemme.

— Oui, repris-je ; mais vous aviez les bras en guirlande; l'Espagnol a compris, et il *s'est foui,* comme on dit en Espagne ; cela nous portera malheur.

— Oh ! sacré tonnerre ! dit Desbarolles en frappant le parquet de sa carabine, tandis que sa figure passait graduellement de l'expression de l'étonnement à celle du désespoir.

— Voyons, ne vous désolez pas, lui dis-je ; cela ne remédiera à rien ; parlez-nous bien plutôt de ce muletier ; qu'avez-vous arrêté avec lui ?

— J'ai retenu toutes les mules de notre homme, dit-il ; huit mules.

— Je ne veux pas d'une mule, s'écria Alexandre : cela va trop doucement.

— Le cas était prévu ; vous aurez un cheval, dit Desbarolles.

— Et moi je ne veux pas non plus d'une mule, s'écria à son tour Boulanger: cela va trop vite.

— J'avais pensé à une voiture pour vous, dit Desbarolles ; mais outre que sur certains points la route de Grenade à Cordoue est praticable à peine pour les mules, il n'y a pas une seule voiture à louer à Grenade.

— Alors j'irai à pied, dit Boulanger ; je ne suis pas cavalier, moi.

— Ah ! cher ami, lui dis-je, ne t'inquiète point ; tu as vu les étriers mauresques des montures espagnoles ; ce sont des espèces de boîtes dans lesquelles les cavaliers s'embarquent jusqu'à mi-jambe ; tu ne seras pas à cheval, tu seras en bateau.

— Alors me voilà rassuré, dit Boulanger : en bateau j'irais au bout du monde.

En ce moment, la porte tourna sur ses gonds, et Pepino, le patron de tous les pupillos français, passés et futurs, entra annonçant :

— Monsieur le corrégidor

— Bon, murmura chacun de nous, nous tenons notre procès, ou plutôt notre procès nous tient.

Monsieur le corrégidor, en redingote noire, apparut alors sur le seuil, tenant un rouleau de papiers à la main ; il nous parut sinistre ; il fit trois pas et s'arrêta pour saluer.

Comme il était probable qu'un magistrat qui se présentait avec tant de solennité allait employer un langage relevé, fleuri, technique, tout percé de faux-fuyans comme les canevas des Bohémiens, je fixai auprès de moi l'interprète Desbarolles, en le suppliant d'oublier l'anglais et l'allemand pour ne se souvenir que de l'espagnol et du français.

J'avais bien raison de me précautionner ainsi : le magistrat commença par un exorde ; il posa une narration, poussa une confirmation, et conclut par une péroraison. Nous avions eu la triste chance de tomber sur un orateur.

Desbarolles suait à grosses gouttes, et il me semblait voir la mémoire liquéfiée de notre interprète s'enfuir par tous les pores.

Voici la substance de son discours, madame.

— Je n'ai pas hésité, senor et senores, à me présenter devant un illustre écrivain, planète brillante escortée de lumineux satellites.

Il vous a été fait au moyen d'une pierre une injure, un tort, une agression même, et cela pendant que vous étiez sur une terrasse qui domine la place des Cuchilleros. Je me suis fait représenter la pierre, qui est rouge, et j'aperçois d'ici à la lueur des bougies l'œil de monsieur votre fils, qui est vert.

— Bleu, interrompit Alexandre.

— Le soir le bleu paraît vert, dit Giraud ; n'interromps pas monsieur pour si peu de chose.

— Qui est vert, reprit l'orateur. Messieurs, il ne dépendra pas de la justice espagnole que vous soyez vengés d'une manière terrible.

Veuillez en conséquence signer cette plainte, que j'ai rédigée pour vous en épargner la peine.

— Mais, monsieur, répondis-je par la voix de l'interprète, je ne me suis pas plaint, et mon fils se déclare suffisamment vengé.

Le corrégidor daigna sourire.

— Vous n'êtes pas juge dans votre cause, senor, me dit-il.

— Eh bien ! senor corrégidor, puisque la justice veut bien me faire cette politesse de se substituer à mon lieu et place, je la supplie avec tout le respect que je dois à une si grande dame d'oublier mon offense.

— Cela est impossible ; nous ne souffrirons jamais qu'un illustre Français comme est le senor don Alejandro, ait été impunément insulté, attaqué, frappé dans la personne de son fils. Nous sommes hospitaliers à Grenade, senores.

— Soit ; mais je vous déclare que je ne signerai jamais une plainte qui peut ruiner une famille, senor corrégidor.

— Ma foi ! senor don Alejandro, la famille Contrairas a moins de scrupules, car elle a signé contre vous une plainte en violation de domicile : elle se porte demanderesse, elle réclame des dommages-intérêts ; de sorte que si vous ne la ruinez pas, elle vous ruinera, elle. Ce qui lui sera d'autant plus facile, ajouta le magistrat avec un coup d'œil perçant, que vous manifestez l'intention de partir.

— De partir ! qui vous a dit cela, monsieur ?

— Un estimable escribano qui sort à l'instant de chez vous, et à l'empressement duquel vous devez ma visite.

Cinq regards, acérés comme des poignards, transpercèrent le malheureux Desbarolles, qui reconnut alors toute l'étendue de sa faute.

Je vis que c'était le moment de briser les vitres et de passer du Fabius au Scipion.

— Eh bien ! oui, m'écriai-je, nous partirons. Nous laisserons la famille Contrairas nous ruiner si bon lui semble ; mais nous ne signerons rien ; nous ne témoignerons de rien, et surtout nous ne gâterons pas le souvenir d'une aussi adorable ville que Grenade par les ennuis d'un abominable procès ; le soleil lui-même a des taches, c'est vrai ; mais Grenade est mieux que le soleil lui-même : c'est la maîtresse du soleil.

— Est-il possible, senor, que vous enleviez ainsi à la justice sa liberté d'action ? dit le magistrat.

— J'aime mieux l'injustice, répondis-je.

— Alors vous êtes décidé, riposta le corrégidor de ce ton qui veut dire gare.

— Irrévocablement décidé.

— Bueno.

Et le magistrat nous salua révérencieusement.

A peine la porte fut-elle refermée sur ses talons que je m'écriai :

— Messieurs, les grandes circonstances amènent les grands pardons. Oublions l'attentat de Desbarolles. Ne nous laissons ruiner que de loin, s'il est possible ; et pendant qu'il en est temps encore, fuyons les alcades, les corrégidors, et surtout les escribanos.

— Fuyons, répéta toute l'assemblée.

— Oui, fuyons ; mais comment fuirons-nous ? dit Boulanger.

— Nous avons un cheval, nous avons huit mules, nous avons des étriers mauresques.

— Pardon, interrompit Desbarolles fort troublé, pourquoi donc parlez-vous toujours d'étriers mauresques ; je n'ai jamais dit que nos mules eussent des étriers mauresques. Que diable ! ne me faites pas dire non plus ce que je ne dis pas.

Boulanger frémit.

— Après tout, repris-je, voyons, Boulanger, quand ils ne seraient pas tout à fait mauresques, pourvu que le pied y entre. Que diable ! le Cid se tenait bien à cheval après sa mort, tu te tiendras bien à mule pendant ta vie.

— Allons, dit Boulanger avec sa bonté ordinaire, j'essayerai, et pourvu qu'il y ait des étriers quelconques...

— Mais, reprit Desbarolles, voilà justement le hic ! c'est qu'il n'y a pas d'étriers du tout, ni mauresques ni autres.

— Où met-on ses pieds, alors ? demanda Boulanger.

— On les laisse pendre. En hiver cela les réchauffe ; en été cela les dégourdit.

— Les pieds pendent ! s'écria Boulanger ; mais l'équilibre, messieurs ; où prend-on l'équilibre ?

— Dans le centre de gravité, répondit majestueusement Desbarolles.

En effet, je me rappelai que sur les routes parcourues nous avions vu passer bon nombre de voyageurs, les jambes flottantes aux flancs de leurs mules.

— Je crois en effet que Desbarolles a raison, repris-je, il n'y a pas d'étriers ; mais console-toi, mon cher Louis, à la selle de ces mules s'élèvent, l'un devant, l'autre derrière, deux montans rembourrés avec soin, et qui pour la plupart sont garnis de clous dorés ; ce qui fait un admirable effet, tu te le rappelles ; l'un soutient le ventre du cavalier jusqu'à la poitrine, l'autre lui comprime les reins jusqu'aux omoplates. Ainsi emboîté dans sa selle, le voyageur peut dormir comme dans un fauteuil. Or, comme nous voyagerons de jour, tu ne dormiras pas, et tu pourras même, dans cette espèce de carapace qui te laissera la liberté des bras, tu pourras faire tes croquis en marchant. As-tu de la répugnance pour voyager en fauteuil ?

— Ma foi non ! dit Boulanger transporté d'aise.

— Tu consentais bien à voyager en bateau ; tu seras mieux, et tu ne risqueras pas le mal de mer.

— C'est-à-dire que je m'en fais une fête.

— Va donc pour le fauteuil.

— Va pour le fauteuil.

— Un moment, un moment ! interrompit Desbarolles. Mais on voit bien que vous ne voyagez pas comme nous depuis quatre mois en Espagne ; sans cela vous sauriez...

Desbarolles s'arrêta hésitant.

— Eh bien ! que saurions-nous, voyons ?

— Vous sauriez que cette selle, dont venez de donner à Boulanger une description si poétique, est comme ces monnaies fictives avec lesquelles on compte, mais qui n'existent pas. Avez-vous jamais vu une pistole, vous ?

— Comment ! s'écria Boulanger, la selle mauresque n'existe pas ?

— Elle existe, elle existe... chez les Maures, et nous la trouverons bien certainement en Algérie ; mais vous ne la trouverez pas en Espagne, et surtout chez les arriéros.

— Mais alors, qu'y trouverons-nous chez vos arriéros ? la selle à l'anglaise ?

— Hum ! fit Boulanger, la selle à l'anglaise !

— Tu es comme Bertrand, dit Giraud, tu ne t'y fies pas.

— Mais, reprit Desbarolles, décidé à nous faire mesurer l'abîme d'un seul coup, mais c'est que la selle anglaise n'existe pas plus que la selle arabe, pas plus que les étriers mauresques.

— Tu verras, mon pauvre ami, dis-je à Boulanger, que tu seras obligé de te contenter d'un bât.

— Eh ! eh ! dit Maquet ; en y attachant deux paniers.

— Alors, tu voyageras en cacolet, on mettra les provisions dans les paniers, et on t'élèvera au grade d'inspecteur général des vivres.

— Va pour les cacolets, dit Boulanger, quoique je me défie des nouvelles inventions.

— Mais c'est que le bât est inconnu! s'écria Desbarolles, c'est que le bât est illusoire, que jamais un seul bât n'est entré en Espagne, ou du moins n'a déshonoré le dos d'une mule.

— Alors sur quoi monter, donc? dit Boulanger; avouez-moi cela tout de suite; s'agit-il d'aller d'ici à Cordoue à poil nu, comme un Numide? voyons, accouchez, Desbarolles.

— Voici comment cela se pratique, répondit l'interprète : l'arriéro étend une couverture sur son mulet, et fixe cette couverture avec une sangle.

— Puis? demanda Boulanger.

— Puis, pour ceux qui sont habitués au vain luxe des étriers, il fixe sur le garrot de l'animal une corde à chaque bout de laquelle il pratique un nœud coulant; on passe les pieds par cette ouverture, et je vous assure, Boulanger, que si l'on n'est ni en bateau, ni en fauteuil, ni en cacolet, on n'est véritablement pas mal.

— J'irai à pied, s'écria Boulanger d'un air résolu.

— A pied?

— Sans doute.

— Il y a quarante-deux lieues d'ici à Cordoue, nous devons faire le chemin en trois jours, c'est treize à quatorze lieues par jour, voilà tout.

— Tu te trompes, mon ami, dit Alexandre; quarante-deux lieues de l'Espagne font soixante-six lieues de France à peu près, c'est vingt-deux lieues par jour, et non quatorze; quatre-vingt-huit kilomètres, pour parler plus clairement. Tu te sens la force d'avaler quatre-vingt-huit kilomètres en douze heures, toi? merci!

— D'ailleurs, repris-je, tu connais le caractère de la mule?

— Oui, entêté comme une mule, cela se dit, je sais bien.

— Entêtée, parce qu'elle récuse le trot, nie le galop, et ne veut marcher qu'au pas. Toi qui es peintre, voyons, n'as-tu pas vu quantité d'enseignes qui représentaient une jeune fille tirant une mule et une mule tirant une jeune fille? qu'y avait-il au-dessus ou au-dessous de l'enseigne? *Aux deux entêtés;* mais tu n'as jamais vu sur une enseigne une mule emportant son cavalier ou sa cavalière, jamais.

— C'est vrai, jamais.

— D'ailleurs, ta mule essayerait de t'emporter, qu'avec l'aide de la bride...

— En tirant, n'est-ce pas?

— Oui, en tirant comme cela, hein! n'est-ce pas, Desbarolles, qu'avec une bonne bride on arrêterait la mule la plus rétive? Voyons, répondez, morbleu! Vous êtes familier avec les mules, vous, depuis quatre mois que vous êtes en Espagne.

— Certainement, qu'on l'arrêterait avec une bride, dit-il.

— Tu vois bien.

— Si on avait une bride, mais on n'a pas de bride.

— Pas de bride?

— Non, jamais. Oh! le licou suffit, la mule est l'animal le plus facile à conduire que je connaisse.

— Je n'arriverai jamais vivant à Cordoue, dit Boulanger; j'irai à pied, décidément, j'irai à pied!

— Mais il n'y a que des muletiers qui puissent suivre à pied des mules, dit Giraud.

— Je ferai comme si j'étais muletier.

— Tu es fou.

— Mais, dit Maquet, l'homme froid de nous tous, l'homme raisonnable, l'homme à ressources enfin, je ne vois pas pourquoi on se passerait de selles, d'étriers et de brides.

— Je le vois bien, moi, dit Boulanger, c'est qu'on n'en a pas.

— Oui, mais on peut en avoir.

— Où cela?

— Chez un bourrelier, parbleu!

— Tiens, au fait, m'écriai-je, achetons, messieurs, achetons.

— Cela manquera de caractère, dit dédaigneusement Desbarolles.

— Eh bien! tu monteras sans selle, sans bride et sans étriers, on ne t'en empêche pas, toi.

— Et nous deux Maquet, dit Alexandre, nous allons chez un bourrelier. Venez, Maquet.

Mais Maquet avait regardé sa montre.

— Messieurs, dit-il en posant sa montre sur la table, minuit va sonner, et je vous ferai observer qu'à neuf heures du soir toutes les boutiques sont fermées; or, un marchand espagnol a trop de peine déjà à vendre gracieusement pendant le jour, pour se décider à vendre la nuit. J'ai donc donné un conseil impraticable, un conseil dont je me repens, puisqu'il a fait naître de fausses espérances, et dont je demande pardon à la société.

— D'ailleurs, reprit Desbarolles, qui tenait singulièrement à avoir l'air d'un contrabandista, d'ailleurs le rendez-vous donné aux muletiers est fixé à quatre heures précises du matin, et jamais d'ici là, les marchands consentissent-ils à nous ouvrir, nous n'aurions assez de temps pour acheter étriers, selles, brides, disposer tout cela, faire nos malles, ranger les dessins, payer la note, et dormir, car enfin, messieurs, il faut bien dormir.

Il faut vous dire, madame, que Desbarolles est un dormeur féroce.

Il dormirait comme un coq, à la pointe d'un clocher, comme un héron, sur une patte. Il est vrai que même en dormant il conserve un extérieur des plus convenables.

— Dame! il y aurait un moyen, dit Alexandre.

— Lequel?

— Au lieu de partir demain à quatre heures du matin, partons demain à midi; il fait jour à six heures du matin, les magasins ouvrent à huit; les malles seront faites, les dessins seront rangés, la note sera payée de cette nuit; il nous restera quatre heures, c'est plus qu'il ne faut pour acheter une selle, une paire d'étriers, une bride pour Boulanger.

— Et les autres?

— Pardieu, les autres iront comme ils pourront.

— Mais si demain on s'oppose à notre départ?

— Eh bien! nous ferons une sortie.

Desbarolles courut à sa carabine.

— Voilà, dit-il en prenant une pose d'escopetéro, voilà!

— Tu es fou! Nous lutterons à six contre une ville?

— Tu as bien pris la poudrière de Soissons à toi tout seul! Et même que tu es décoré de Juillet pour cela. Ah! Attrape!

— Que pense Maquet? demandai-je.

— Messieurs, je pense que l'on ne tenterait pas d'employer la violence contre des gens qui sont venus en Espagne en hôtes presque royaux; je pense que nous sommes menacés mais non encore atteints d'un procès; que nous n'avons rien signé, que nous n'avons encore reçu ni citation ni commandement ni lettre officielle, et que par conséquent nous sommes libres de quitter Grenade à l'heure du jour ou de la

nuit qui nous conviendra. Oh ! si au contraire nous étions officiellement convoqués...

Maquet en était là de sa déduction, quand un grand coup du marteau de fer retentit sur la porte de la rue.

— Oh ! oh ! qui vient ici à minuit? demanda Giraud.

— Croyez-vous déjà qu'on vous assiége ? répondit Maquet. Celui qui frappe est un des pupillos de Pepino. Vous savez que ses pensionnaires n'osent rentrer chez eux que lorsque nous sommes couchés; celui-là nous croit couchés, et il se hasarde à rentrer. Le pauvre garçon, c'est bien naturel !

— Bien, firent quelques-uns de nous avec un reste de doute.

Ceux qui doutaient avaient raison : un pas lourd et ignorant des localités résonna sur les dalles du patio, puis dans l'escalier : enfin Pepino entra chez nous, son bonnet de nuit à la main.

Il paraissait radieux.

— Une lettre, dit-il.

— Une lettre ! et de qui ?

— De Son Excellence le seigneur capitaine général. On attend la réponse en bas. Demonio ! vous avez de belles connaissances, messieurs.

— C'est bien. Dites que nous sommes couchés, et que demain à notre réveil vous nous remettrez le message de monsieur le capitaine général.

— Mais, senor...

— Dites cela, je vous prie.

Pepino s'inclina et sortit.

Je tenais le papier d'une main mal assurée; je le pesais avec des pressentimens sinistres. Il me semblait qu'en l'ouvrant j'allais donner la liberté à une foule de malheurs enfermés dans une nouvelle boîte de Pandore.

Cependant il fallait bien finir par ouvrir la fatale lettre ; je l'ouvris, je lus le premier tout bas, et je la passai à Desbarolles pour la lire tout haut à son tour, c'était son droit.

La dépêche était écrite en espagnol.

Elle contenait trois lignes dont Desbarolles déclama lentement la traduction.

« Le capitaine général invite monsieur Alexandre Dumas à se présenter demain chez lui à onze heures du matin.

» Il le prie d'agréer, etc. »

Vous le voyez, madame, monsieur le capitaine général avait sur moi un grand avantage, celui d'être concis.

Cette concision frappa tout le monde; aussi n'y eut-il plus parmi nous qu'un mouvement; on oublia selles, étriers, bâts, cacolets, brides, amour-propre et sommeil; chacun courut aux malles, qui étaient vides, et qui se remplirent avec la rapidité de canaux pendant une inondation. Eau de Benjoin lui-même feignit de se remuer pour nous aider quelque peu. Maquet régla la dépense, Boulanger renferma les dessins, Giraud recueillit ce qui nous restait de notre splendeur passée, en huile, vinaigre, beurre, jambon, etc. Desbarolles fit en rangeant les armes partir, selon son habitude, un ou deux coups de fusil, qui heureusement ne blessèrent personne. Alexandre s'endormit avec un héroïsme dont peu de gens eussent été capables au milieu d'un pareil vacarme. Et moi, madame, me retirant dans le coin que la déférence de mes compagnons m'a ménagé, je me mis à vous écrire cette lettre, que j'achève à trois heures trente-cinq minutes du matin, tandis que mes compagnons, harassés de fatigue, dorment comme des soldats au bivouac sur un amas de bagages et de fusils.

Il me reste pour arriver à quatre heures, moment, vous vous le rappelez, madame, fixé pour notre départ, il me reste vingt-cinq minutes, que je vais tâcher d'employer de la même façon.

Daignez agréer, etc.

XXII.

Cordoue.

Vous nous avez perdus de vue à Grenade, madame, dans la casa de Pupillos, calle del Silencio, au moment où mes cinq compagnons dormaient le plus vite qu'ils pouvaient pour se remettre de leurs fatigues, et où j'allais essayer de faire comme eux.

A quatre heures précises, un piétinement vigoureux retentissant sur le pavé de la rue, nous réveilla tous, à l'exception d'Alexandre : c'était le pas des mules. Nous ouvrîmes la fenêtre ; une vapeur tiède, humide et pénétrante, envahit la chambre : il pleuvait.

C'est un corps bien puissant que le corps des escribanos, madame. Ils avaient inventé un procès, dérangé un alcade, poussé en avant un corrégidor, ému un capitaine général, et fait tomber du ciel la première pluie que nous eussions essuyée depuis Madrid.

Mais, croyez-le bien, madame, fût-il tombé du ciel du feu, des hallebardes, des épées, des escribanos, des tragédies, nous étions tellement résolus à partir, que nous fussions partis ce matin-là. Il s'agissait bien maintenant de selles, de brides, de cacolets, d'étriers et de bâts ! nous étions capables d'emporter les mules sur notre dos, et les muletiers sur leurs mules.

Figurez-vous, madame, je vous prie, le tumulte effroyable que peuvent faire, dans une rue de six pieds de large, huit mules piétinantes, un cheval hennissant, deux arriéros braillards, quatre portefaix cupides, et un hôte jaloux de plaire jusqu'au dernier moment à ses pupillos. Représentez-vous le choc des caisses, le gémissement des planchers, le cri des marches, les interrogations des voisins réveillés par le bruit. Songez que nous avions à vingt pas de nous une caserne de gendarmerie ; qu'un capitaine général nous attendait le même jour à dix heures du matin ; que nous désirions disparaître avec le silence et l'impalpabilité de quatre ombres, et vous aurez une idée de ce que nous dûmes souffrir pendant l'heure et demie que dura ce vacarme étourdissant.

Pour comble de misère, nous nous sentîmes tout à coup embrasser par une douzaine d'amis recrutés depuis notre séjour à Grenade, parmi lesquels Couturier, coi et couvert, brillait par son absence, et qui vociféraient des adieux déchirans. Ils avaient en outre traversé toute la ville avec une précipitation capable d'éveiller tous les capitaines généraux d'Espagne.

Les adieux durèrent une autre demi-heure, et six heures sonnaient à l'église métropolitaine, quand nous nous arrachâmes à ces embrassemens, et que, légers comme la belle Calenderia Melindès, nous nous enfonçâmes de toute la vitesse de nos jambes, le fusil sur l'épaule et le couteau de chasse au côté, par une rue tortueuse, qui nous paraissait se développer dans la direction de la porte de Cordoue, porte à laquelle nous avions donné l'ordre à nos muletiers de nous rejoindre avec nos mules.

Nous supposions qu'on nous arrêterait beaucoup moins à pied qu'à mule ; ce que c'est que la peur, madame !

Vous aviez donc peur? me demanderez-vous.

Ma foi! oui, madame, je l'avoue; j'ai toujours peur des dangers inconnus, impalpables, invisibles, et je mets, j'en demande bien pardon à la Justice, mais je mets la Justice au rang de ces dangers-là.

Nous marchâmes une bonne demi-heure, et nous dûmes faire quelque chose comme un quart de lieue de plus qu'il n'était nécessaire.

On s'aperçoit qu'on entre dans Grenade ou qu'on en sort, du côté de Cordoue, en longeant un vaste pâté rond de maçonnerie situé au bout d'une place plantée d'arbres encore tout jeunes; dans un des angles de cette place s'élève derrière un mur blanc un superbe palmier qui abandonne coquettement à la brise ses mouvans et gracieux panaches; c'est là, sur cette place, que nous nous reconnûmes, que nous osâmes faire halte, nous compter, et attendre les mules, dont le pas, n'en déplaise à Giraud, est loin d'égaler la course de quiconque ne veut pas rendre visite à un capitaine général.

Sûrs d'être au grand complet, et ne voyant pas encore venir les mules, aimant mieux d'ailleurs ne prendre possession de nos montures que hors des murs de la ville, nous continuâmes d'avancer dans un crépuscule grisâtre qui commençait de remplacer la nuit.

Je vous ai dit, madame, qu'il pleuvait; partout ailleurs et dans un autre moment c'eût été une triste perspective que cette pluie, surtout pour des gens qui vont voyager à l'espagnole, c'est-à-dire *sub dio;* mais soit que la pluie d'Espagne tombe tiède et parfumée sur les haies, le sol et la plaine, soit qu'en pénétrant un manteau de voyage elle indique au voyageur qu'il est parfaitement libre, indépendant, maître de lui-même, et qu'il s'éloigne de toute civilisation et de toute capitainerie, nous marchions heureux sur le terrain détrempé de la route.

Souvent nous nous retournions. Si nous voulions nous poser en gens poétiques, nous vous dirions, madame, que pareils aux habitans du Paradis perdu, mais plus décemment vêtus qu'eux, nous nous retournions pour chercher Grenade la mauresque au milieu des brumes matinales; plus prosaïquement nous pourrions encore vous dire, madame, que nous nous retournions pour savoir si les mules suivaient. La vérité, madame, la belle, la noble vérité, la vérité pure, la vérité nue, est que nous nous retournions comme des déserteurs sans passeports qui craignent d'être poursuivis.

Le chemin devant nous était coupé par un petit pont d'une forme charmante : les ponts ont beaucoup de coquetterie en Espagne; ils savent qu'ils sont des ponts *in partibus*, et qu'ils ne valent point par l'eau de leurs fleuves comme les ponts des autres pays; ils n'ont qu'une arche, c'est vrai, mais ils en usent comme d'une bouche béante pour sourire au voyageur. Nous admirâmes ce petit pont en le traversant, et sous prétexte de l'admirer encore, nous nous retournâmes après l'avoir traversé.

Vraiment, madame, j'aurais, si je le voulais, à vous dérouler ici une bien plus belle phrase que la fameuse phrase de madame de Sévigné : *Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille*, vous savez, si je vous donnais à deviner à votre tour le nom de la chose qu'aux premières lueurs du matin nous aperçûmes en nous retournant. Heureusement j'ai le style épistolaire beaucoup moins taquin que celui de l'illustre dame en question; je vous dirai donc que sur la route grisonnante, après la longue file de nos mules déjà rivées par l'habitude à la queue l'une de l'autre, après Eau de Benjoin hissé sur le meilleur mulet qu'il avait pu trouver, après nos deux arriéros; tout au fond de l'horizon indécis, je vous dirai que l'on commençait à distinguer trois silhouettes mouvantes et de mauvais augure à trois cents pas.

C'étaient, autant qu'on pouvait le voir à travers la brume, c'étaient des objets noirs assez informes encore. A deux cents pas, ces objets prenaient un aspect martial et représentaient des soldats vêtus de bleu, fournimentés de jaune; à cent pas c'étaient tout bonnement des gendarmes avec un fusil sous le bras et un tricorne en toile cirée sur la tête.

Si cette lettre, madame, pouvait le moins du monde être comparée en longueur à celles que j'ai eu l'honneur de vous écrire jusqu'à présent, je ne manquerais pas de placer ici le sacramentel *daignez agréer*, et de la clore sur un intérêt palpitant qui vous ferait peut-être désirer, à vous, le prochain courrier, et au public le prochain feuilleton. Mais vous devez, madame, vous être habituée à cette heure à ne plus chercher dans mes lettres aucune suite autre que la suite naturelle des événemens, aucune combinaison dramatique autre que le développement de ces événemens eux-mêmes. Au lieu de faire ici du feuilleton recommandable par sa science d'intrigue, intéressant par sa coupe provocante, je vais donc continuer ma narration, et vous donner encore trois ou quatre colonnes, que je vous prie de lire, madame, avec autant de faveur que si elles se fussent fait attendre un jour.

Ce fut Maquet qui s'écria :

— Oh! des gendarmes!

Le mot eut quelque succès, vous vous en doutez bien, et nous nous retournâmes en pivotant sur le talon avec une précision qui eût fait honneur à un peloton de troupe de ligne, et qui eût mérité la croix à une escouade de la garde nationale.

Je les avais déjà vus, moi, ces gendarmes! je les avais vus avec cet œil perçant dont vous voulûtes bien admirer la puissante optique, un jour que, de ma terrasse de Saint-Germain, je lus pour vous l'heure qu'il était à l'horloge du chemin de fer, c'est-à-dire à plus d'un quart de lieue. Je les avais, dis-je, parfaitement aperçus avant Maquet, et, pendant les dix secondes d'avantage que ma vue a sur celle de Maquet, j'avais pu peser dans mon esprit toutes les probabilités, et me dire que la plus probable de ces probabilités était que ces braves agens de la force publique venaient à notre intention, et que nous ayant manqués de cinq minutes à la casa de Pupillos, ils avaient allongé leurs jambes garnies de la dépouille du taureau, comme dit monsieur de Châteaubriand, dans la direction de Cordoue, direction que chacun savait d'avance devoir être la nôtre.

Il était déjà disgracieux de s'enfuir de Grenade un peu plus vite et un peu plus tôt que ne le fait tout honnête voyageur qui a strictement payé sa dépense, en y ajoutant les pourboires habituels: combien n'allait-il pas être plus désagréable encore de revenir en ville avec une escorte de gendarmes, et cela justement à l'heure où s'ouvrent les paupières et les boutiques!

Cette pensée était repoussante, et je la repoussai pendant ces dix secondes que me donnait d'avance sur celle de Maquet ma supériorité visuelle.

L'exclamation : — Oh! des gendarmes! frappa donc, comme je l'ai dit, tout le monde, non point parce qu'elle apportait une nouvelle inattendue, mais au contraire une nouvelle trop attendue.

Chacun se retourna, je l'ai dit.

Desbarolles, le plus belliqueux de la troupe, fut le premier qui répondit à cette exclamation.

— Bravo ! s'écria-t-il, nous allons livrer bataille.

Je jetai successivement les yeux sur tous les visages, et je vis que, sans désirer la bataille d'une façon aussi animée que Desbarolles, chacun, le cas échéant, était disposé à l'accepter.

Je pris naturellement et à l'instant même le commandement général des forces de l'armée, cavalerie et infanterie.

Armée imposante, s'il vous plaît, madame, à qui les armes de tout genre et les munitions de toute espèce ne manquaient point.

La cavalerie se composait d'Alexandre, de Giraud et de Desbarolles, les trois plus intrépides centaures de la troupe.

L'infanterie se composait de Maquet, de Boulanger, des deux arriéros, de Paul et de moi.

Seulement les deux arriéros et Paul étaient des troupes de réserve sur lesquelles il eût été imprudent de trop compter.

Je jetai les yeux autour de moi pour tirer autant que possible parti des dispositions naturelles du terrain.

La rivière, qui aurait dû couler dans son lit et qui découchait depuis environ six mois, nous livrait par son absence des retranchemens naturels dans lesquels il était de bonne stratégie de nous embusquer. Le pont qui la traversait offrait une retraite facile à la cavalerie, et nous de notre embuscade nous protégions efficacement cette retraite; nous lui donnions par cette protection le temps de se reformer et de revenir à notre aide par une nouvelle charge, si besoin était.

J'ordonnai à la cavalerie de monter à cheval, et à l'infanterie de prendre position dans le lit de la rivière, à la réserve de gagner les derrières.

Voilà ou j'admirai la providence du Seigneur. Le Seigneur avait prévu de toute éternité qu'il y aurait un moment où nous aurions besoin du lit d'une rivière pour en faire un retranchement, et après avoir dit à la mer: Tu n'iras pas plus loin ! il avait dit aux rivières espagnoles : Vous ne coulerez dans votre lit que pendant six mois de l'année.

Ces dispositions prises, comme il nous restait du temps, j'ouvris le conseil.

On opina par ancienneté.

Desbarolles, notre doyen d'âge, s'écria en agitant sa carabine: — La guerre ! la guerre !

Giraud dit que n'ayant jamais peint de bataille parce qu'il n'en avait jamais vu, il ne serait pas fâché d'en voir une, afin de savoir à quoi s'en tenir sur la valeur artistique de Salvator Rosa, de Lebrun et d'Horace Vernet; que d'ailleurs cette bataille étant livrée pour la plus grande gloire de la France; elle ne pouvait manquer de prendre place au château de Versailles, consacré par le roi à toutes les gloires de la France, qu'ayant vu la bataille, il avait des chances pour obtenir du gouvernement cette commande, qui serait la première; qu'en conséquence il se rangeait à l'avis de son ami Desbarolles, et opinait pour la guerre.

Boulanger déclara que, sur son âme et conscience, il ne se sentait coupable d'aucun crime, si ce n'est d'avoir fait au fils Contrairas cette observation, qu'en adoucissant les tons de son Alhambra de carton, l'ensemble du petit monument serait plus satisfaisant de couleur; qu'il n'avait fait de tort à personne, ni à l'alcade, ni au corrégidor, ni au capitaine général, ni aux escribanos, et que dans cette quiétude de conscience, si messieurs les gendarmes le tourmentaient, il tourmenterait messieurs les gendarmes. En conséquence, il opinait, comme Giraud et Desbarolles, pour la guerre.

Les gendarmes avançaient toujours.

Maquet prit la parole.

Il déclara que la guerre est une fâcheuse extrémité, un féroce non-sens au point de vue social; que cependant il faut l'admettre au point de vue historique : que d'ailleurs elle jette un rayon glorieux sur la vie des empires et sur l'existence des hommes ; que la guerre a ses avantages, si elle a ses désagrémens; et que dès lors qu'on vit dans un pays assez peu civilisé pour terminer encore les querelles de roi à roi, de peuple à peuple, ou d'homme à homme par la guerre, mieux vaut la guerre qu'une paix honteuse.

Il termina son discours en faisant observer que si le coup d'éventail donné à monsieur Duval par le dey d'Alger avait amené la conquête de l'Algérie, il n'était pas impossible que la pierre lancée à Alexandre par un des membres de la famille Contrairas amenât la conquête de Grenade. Alors je me trouvais naturellement le successeur immédiat du feu roi Boabdil ; Alexandre l'héritier présomptif de la couronne; Maquet mon premier ministre; Boulanger et Giraud mes peintres ordinaires; Desbarolles le général en chef de mes armées; Juan Lopez et Alonzo Perez les directeurs de mes haras; enfin, Paul le chef de mes eunuques, changement qui constituait à chacun une position bien autrement honorable que de rentrer dans Grenade les menottes aux mains.

Il opina donc pour la guerre.

Une rumeur d'approbation accueillit cette improvisation non-seulement chaleureuse, mais encore savante et politique.

— La parole est à Alexandre, dis-je en faisant un signe de la main, destiné à calmer l'enthousiasme, mauvais conseiller en certaines occasions.

— Merci, papa, dit Alexandre.

Et il tira de sa poche un grand papier. Nous crûmes qu'il allait purement et simplement en faire des bourres, et avec ces bourres bourrer son fusil ; nous nous trompions. Il y a parfois beaucoup de prudence et surtout de raisonnement dans cette jeune tête. Il développa ce papier, que nous reconnûmes à son bariolage pour un passeport, et nous lut ces mots :

« Nous ministre et secrétaire d'état des affaires étrangères,
» prions les officiers civils et militaires chargés de maintenir
» l'ordre public dans l'intérieur du royaume et dans tous les
» pays amis ou alliés de la France, de laisser librement pas-
» ser monsieur Alexandre Dumas fils, se rendant en Algérie
» par l'Espagne, et de lui donner aide et protection en cas
» de besoin.

« Le présent passeport délivré à Paris, le 2 octobre 1846.

» Le ministre des affaires étrangères,

« GUIZOT. »

— Or, messieurs, ajouta-t-il, il résulte, comme vous le voyez, des termes mêmes de ce passeport, qu'on ordonne, au nom du roi de France, de nous laisser passer et circuler librement. Je dis nous et non pas moi seulement, parce que vous avez tous, du moins je le présume, des passeports pareils au mien. Cet ordre est donné à tous les officiers civils et militaires de l'intérieur du royaume de France et de tous les pays alliés de la France. Or, si nous ne sommes pas en France, et dans ce moment-ci j'avoue que je ne serais point fâché d'y être ; or, si nous ne sommes pas en France, nous sommes en pays allié de la France. Qu'y faisons-nous dans ce pays allié? Nous y passons et circulons, aux termes de notre passeport. Les gendarmes, qui ne sont rien autre chose que les subalternes des officiers civils et militaires, nous doivent donc non-seulement libre passage et circulation libre, mais encore

aide et protection, en cas de besoin, contre ceux qui nous empêcheraient de passer et de circuler. Donc je propose, avant d'en venir aux hostilités, que chacun de nous, son passeport à la main, demande aide et protection aux gendarmes, fût-ce contre eux-mêmes. S'ils refusent, ils seront dans leur tort, et nous les rosserons.

— Mais cependant... hasardai-je.

— Nous les rosserons, reprit Alexandre, et nous serons dans notre droit, notre passeport toujours à la main. Il y a sur notre passeport, au dos c'est vrai, mais cela y est tout de même, il y a :

« L'intéressé est porteur d'un fusil à deux coups et d'un couteau de chasse. Signé Léger, chancelier de l'ambassade de France à Madrid. »

— Or, je reprends mon dilemme où tu l'as interrompu : si je suis porteur d'un fusil et d'un couteau de chasse, c'est pour me servir dans l'occasion de ce couteau de chasse et de ce fusil ; car, si c'était pour ne pas m'en servir, ils me seraient inutiles, et je ne me donnerais pas la peine de les porter ; c'est pour m'en servir contre quiconque m'empêchera de passer et de circuler librement. Donc, si les gendarmes m'empêchent de librement passer et de librement circuler, je m'en servirai contre les gendarmes.

— Bravo, Alexandre ! s'écria Giraud ; ce que tu viens de dire là est fort éloquent. Desbarolles, passe-moi ma carabine.

Desbarolles passa la carabine à Giraud, fronça le sourcil, retroussa sa moustache, enfonça son sombrero sur sa tête, prit sur le pont une attitude héroïque, et dit :

— Les gendarmes, ça m'est bien égal ; je me moque bien des gendarmes, moi !

Cependant les gendarmes avançaient toujours.

— Messieurs, dis-je, vous le voyez, avant cinq minutes les gendarmes seront sur nous. Si peu disposé que je sois à commencer les hostilités, je crois que nous ne devons pas nous laisser surprendre. Quand ils vont avoir passé cette auberge que vous voyez à droite, s'ils continuent à se diriger de notre côté, la cavalerie poussera une reconnaissance jusqu'à ce qu'elle les rencontre. S'ils viennent pour nous, ils nous tiendront à peu près ce langage :

— Messieurs, vous avez oublié l'invitation que monsieur le capitaine général a eu l'honneur de vous faire ?

A ceci vous répondrez :

— Il est vrai, seigneurs gendarmes, que nous avons reçu l'invitation de monsieur le capitaine général ; mais cette invitation est pour onze heures, et il n'en est que six ; nous avons donc encore cinq heures pour nous rendre à cette invitation.

— Mais si cette réponse ne leur suffit pas ?

— Vous montrerez vos passeports.

— Et si, malgré nos passeports, ils veulent nous forcer de revenir à Grenade ?

— Alors, comme nous sommes six et qu'ils ne sont que trois, c'est nous qui les arrêterons et qui les emmènerons à Cordoue.

— A la bonne heure ! crièrent en chœur Alexandre, Giraud et Desbarolles.

— Silence dans les rangs. Voici les gendarmes qui arrivent au point que je vous ai signalé, c'est-à-dire à la hauteur de l'auberge. Apprêtez-vous à parlementer, seigneur interprète.

— Hein ! comme ils nous observent ! dit Giraud.

— Ils se consultent, dit Maquet.

— Ils apprêtent leurs fusils, dit Alexandre.

— Ils hésitent, dit Boulanger.

— Notre position militaire leur impose, dit Desbarolles.

— Voici le moment venu, du calme, messieurs, ajoutai-je.

Tous les yeux se fixèrent sur les trois gendarmes. Alors le premier s'arrêta devant l'auberge, baissa son arme et se baissa lui-même pour passer sous la porte. Le deuxième suivit le premier, imitant en tout point sa manœuvre ; enfin le troisième suivit le second, et la porte se referma sur eux.

Plus de gendarmes.

La posada était le terme de leur voyage ; le but, de boire à la santé du capitaine général, sans doute, un verre de mancenilla.

A cette vue, j'avoue que pour mon compte un immense poids fut soulevé de ma poitrine ; comme les autres, j'étais décidé à la guerre ; mais, ainsi que Maquet, je tenais cette guerre pour une rude extrémité. J'aimais donc mieux, je l'avoue, quitter cette adorable ville, où j'avais été si bien reçu par les uns et si mal reçu par les autres, sans coup férir, que d'y rentrer même avec les honneurs du triomphe et la perspective d'y fonder une dynastie.

Si fort intrépide que l'on soit en présence de toutes choses, on éprouve toujours en celle des gendarmes une vive satisfaction lorsqu'on est assuré qu'on n'aura rien à démêler avec eux ; nous levâmes la tête, et nous aspirâmes joyeusement l'air de la liberté.

Nos mules en faisaient autant derrière les parapets de ce petit pont de pierre, qui, réduit à son rôle de voie publique, semblait en versant du haut de son cintre un reste d'humidité converti en gouttes d'eau, semblait, dis-je, déplorer la perte de cette importance historique qu'un combat lui eût certainement donnée.

Nos mules, dis-je, indifférentes aux émotions que nous venions d'éprouver, et qui n'avaient vu dans notre halte stratégique qu'un retard naturel, profitaient de ce retard pour brouter çà et là les herbes ruisselantes de rosée. Parmi elles errait mélancoliquement le cheval destiné à Alexandre. C'était un de ces chevaux comme j'en ai rencontré partout, en Italie, en Allemagne en Afrique, et comme vous avez dû certainement en voir à Montmorency.

Il était sous poil bai brun ; je devrais dire : il avait été, car l'antique pelage qui devait, il y a quelques dix années, faire son ornement, n'existait plus qu'en de rares endroits de son corps.

Les mules grises ou brunes, rasées de l'épaule à la hanche, comme je crois vous avoir déjà dit que c'était la coutume en Espagne, n'avaient, selon la prédiction de Desbarolles, ni selle, ni étrier, ni bride ; mais en échange beaucoup de caractère au point de vue de la peinture.

Une couverture de toile ou de laine grossière pliée en huit et assujettie sur le dos de l'animal par une forte sangle, offrait un siége d'apparence assez flatteuse ; et comme il faut que tout Espagnol donne à toute chose, si misérable qu'elle soit, un je ne sais quoi de flottant, de coloré et de pittoresque, une vieille mante andalouse, pareille au surtout des maraîchers de la banlieue de Paris, mais conservant au milieu de sa vieillesse une couleur vive et ragoûtante, une vieille mante pendait en plis symétriques sur le cou de la mule, avec un certain air de housse qui réjouissait la vue de Giraud, et qui eût certainement réjoui celle de Boulanger, si elle eût été accompagnée du moindre étrier.

Je vous ai dit, je crois, madame, que notre bagage était porté par trois mules, sur l'une desquelles Eau de Benjoin s'était juché : restaient donc cinq mules à housses, et le cheval mélancolique que vous savez.

La plus grande de ces cinq mules portait sur la tête un fragment d'aparejo de laine noire et jaune, et sur le dos un fragment de couverture plus entière que les autres. Sa tournure était à la fois coquette et martiale; très évidemment elle avait fait sa toilette des dimanches.

Cette mule se mit à me regarder d'un air majestueux. Cet air me frappa.

Qui sait, me dis-je, si, comme l'ânesse de Balaam, cette mule n'a pas le don des langues? Elle aura entendu tout à l'heure ces messieurs me désigner pour leur chef; elle se voit la plus belle et la plus pimpante; elle s'appelle la Capitana, elle aura conclu naturellement de notre rencontre que « Qui se ressemble s'assemble, » et elle s'offre à moi.

Elle m'avait choisi, je la choisis; seulement elle ne s'appelait point la Capitana.

Maintenant, voulez-vous comprendre, madame, toute la différence qu'il y a entre les montures à longues oreilles de notre pays et les mulets d'Espagne? Voyez l'œil entr'ouvert de l'âne et l'œil suffisant de la mule : l'un baisse le col pour faciliter l'ascension au Parisien qui descend jusqu'à lui; l'autre essaye selon ses moyens de se soustraire au cavalier qui veut la monter. L'âne, après avoir reçu à dos son vainqueur, ne se décide à marcher qu'au deuxième ou troisième avertissement; la mule, au contraire, ainsi qu'il est dit dans l'opéra d'*Adolphe et Clara*, prend d'abord l'air bien méchant.

Boulanger, voyant cette attitude hostile, caressa sérieusement sa barbe.

Alexandre s'était élancé sur son cheval, qui, du coup pliant des quatre jarrets, avait failli s'aplatir sur la terre.

Giraud s'était fait soutenir par un pied, et au moyen de ce cric improvisé, il était parvenu à enfourcher sa mule.

Desbarolles avait pris son élan en vrai contrabandista, avait nagé un instant à la sangle sèche, et, après quelques secondes de position horizontale, avait retrouvé la perpendiculaire. Boulanger, sans fierté aucune, avait invoqué l'aide d'une borne.

Enfin Maquet et moi, les plus grands de la troupe, nous n'avions eu besoin que de lever la jambe droite à la hauteur de notre hanche, et cet angle rentrant fermant exactement l'angle saillant formé par le dos de nos mules, nous avions, avec une facilité qui nous avait conquis l'admiration de nos arriéros, enfourché chacun notre monture.

Du haut de ma mule, qui me permettait par sa haute taille de dominer toute la société, je jetai un regard sur la troupe.

Chacun était à son poste, ferme et résolu. Je remarquai même sur le visage de Boulanger, vers lequel, je l'avoue, je m'étais tourné avec une certaine inquiétude, je remarquai même un certain air de calme et même d'hilarité qui me frappa de joie et d'étonnement.

J'abaissai mon regard de son visage au reste du corps, et je vis que la satisfaction qu'il éprouvait venait de ce qu'il n'avait plus de jambes.

En effet, nos arriéros avaient trouvé pour remplacer les étriers de Boulanger un moyen fort ingénieux : une grande mante, fermée naturellement par un bout, et liée de l'autre par une corde de fil d'aloès, avait été fixée au garrot de sa mule, et présentait ainsi à chacune de ses extrémités une espèce de sac dans lequel il avait fourré ses jambes, et qui non-seulement assurait leur équilibre, mais les maintenait dans une douce chaleur.

Boulanger ne voyageait plus en fauteuil ni en bateau; Boulanger voyageait en chancelière.

— Quand je le disais, s'écria Desbarolles, que le voyage à mule était le mode le plus heureux de locomotion!

Ces paroles étaient bien simples, mais par malheur il fallait toujours que Desbarolles accompagnât ses phrases de quelque geste. A défaut de sa carabine, fixée à l'arrière de sa mule, il tenait son parapluie. Le geste dont il accompagna les paroles que nous avons dites fut l'ouverture dudit ustensile. Giraud eut beau lui faire observer, en voyant ses intentions, que le moment était mal choisi, puisque la pluie venait de cesser, il n'en voulut pas démordre; il poussa le ressort raidi; le ressort, après un instant de résistance, céda tout à coup. Au bruit qu'il fit en cédant, à l'aspect de cette chose inconnue qui se déployait au-dessus de sa tête, sa mule prit peur, alla donner dans Boulanger encore mal assuré sur ses étriers d'une nouvelle espèce. Boulanger chancela; mais en chancelant il envoya un coup de poing dans le nez de la mule. L'endroit était sensible; la mule pivota sur elle-même, carambola de Giraud à Alexandre, reçut deux autres coups de poing, renversa un arriéro qui tentait de l'arrêter, lui sauta par dessus le corps, et reprit au grand galop le chemin de Grenade.

Pendant cinq minutes, nous eûmes le spectacle qu'eurent les Macédoniens regardant le fils de Philippe aux prises avec Bucéphale; plus la silhouette du parapluie retourné, s'amoindrissant à l'horizon selon les lois de la perspective.

Mais Desbarolles, quoiqu'il n'eût pour coërcitif qu'un licou, quand selon toute probabilité Alexandre avait un mors, Desbarolles ne fut pas moins heureux que l'illustre vainqueur de Darius. Au bout de cinq minutes, il était complétement maître de son animal, qu'il ramenait à nous en le châtiant à grands coups de riflard, dans le double but sans doute de lui faire comprendre qu'il venait de faire une faute, et de le familiariser non-seulement avec la vue, mais encore avec le contact de l'objet qui l'avait effrayé.

Ce dernier incident, qui fournissait à Giraud le sujet d'une nouvelle vignette, acheva de rendre toute sa gaieté à la caravane. Nous essayâmes de rassembler les mules dispersées, et de marcher sinon de front, du moins quatre par quatre. Tous les efforts que nous tentâmes furent inutiles : la mule de Desbarolles elle-même, après avoir été beaucoup trop vite, paraissait décidée à ne plus aller du tout.

L'arriéro qui avait été renversé, et qui heureusement ne s'était point blessé, vint à notre secours

— Senores, dit-il, vous réussiriez mieux avec de la douceur qu'avec de l'emportement; les mules ont des noms, appelez-les par leurs noms.

En effet, il suffit à Maquet de crier à sa mule :

— *Arre!* Pandeigo, c'est-à-dire : Allons! Pandeigo;

A Boulanger : — *Arre!* Gaillardo;

A Desbarolles : — *Arre!* Pajarito;

A Giraud : — *Arre!* Redondo;

A Alexandre : — *Arre!* Acca;

Et aussitôt, les bêtes domptées baissèrent le cou, agitèrent en cadence leurs jambes grêles, et elles se mirent en route avec une vitesse d'une lieue d'Espagne à l'heure.

A ma prochaine lettre, madame, les détails de ce voyage, près duquel vous verrez bientôt que les voyages du capitaine Cook, de Mungo-Park, et de Tamisier sont bien peu de chose.

Veuillez agréer, etc.

XXIII.

Cordoue, 4 novembre.

Je vous écris, madame, d'une charmante terrasse donnant sur un patio tout planté d'orangers, et d'un hôtel qui ressemble au moins à une maison. Il est cinq heures de l'après-midi, et les rayons d'un admirable soleil, qu'on prendrait chez nous pour un soleil de septembre, dorent le haut de la feuille sur laquelle je vous écris, et réjouit celui qui vous dit : — *Ave.*

Vous nous avez laissés faisant une lieue et demie de France à l'heure.

Cette première lieue et demie faite, le soleil apparut, tout en secouant sur nous un reste de pluie, mais bientôt cette pluie cessa, et la brume s'éclaircissant, la plaine se déroula devant nous, grise et verte, bornée au lointain par des montagnes bleues. Devant nous les bergeronnettes à la queue mouvante couraient avec des pépitemens joyeux, et les alouettes encore lourdes d'humidité s'élevaient dans les airs, d'où elles nous jetaient leur chant clair et matinal.

Le défi était tentant pour des chasseurs, dont cet air vivace de la plaine ouvrait subitement l'esprit aux préoccupations joyeuses, et l'estomac à l'appétit Aussi, comme le village où nous devions déjeuner était distant encore de deux lieues, nous arrêtâmes nos mules, nous mîmes pied à terre, et nous ordonnâmes à notre arriéro Juan de faire halte à la première fonda qu'il trouverait sur son chemin, et de remplir de vin une outre à large panse que j'avais fait charger sur la mule de Paul.

Juan avait prévenu nos désirs, ou plutôt notre excellent Peppino avait été au devant de nos besoins. Nous cassâmes un morceau de pain dur, que nous arrosâmes de l'un de ces interminables coups de vin blanc sucré que l'on boit dans la tasse de bois sans fond qui forme le goulot de l'outre; puis, tout heureux de cette liberté éclairée par un beau soleil, nous nous étendîmes dans la plaine, nos fusils au poing, et espérant voir, comme le jeune Ascagne,

Aprum aut fulvum descendere monte leonem.

La montagne était là, belle et rocheuse, avec ses oiseaux de proie tournant en cercle autour de sa tête chauve, mais quant au rude sanglier et au lion fauve, ils nous firent défaut, et je fus forcé d'envoyer à deux perdrix que je manquai une des balles que j'avais glissées à leur intention dans le double canon de ma carabine.

Cependant ce coup, tout infructueux qu'il avait été, m'avait permis d'apprécier la justesse de cette arme, véritable chef-d'œuvre de Devisme. Les deux perdrix, distantes de cent pas à peu près de moi, étaient éloignées de six pouces l'une de l'autre; je visai entre elles deux, comptant sur la déviation de la balle à droite ou à gauche. La balle, au contraire, avait porté juste au milieu.

De leur côté, Maquet et Alexandre, moins ambitieux que moi, s'étaient mis tout bonnement en chasse des alouettes, des verdiers et des bergeronnettes; et cela non pas dans un simple but de destruction, mais dans un but d'utilité sociale. Nous étions prévenus que nous ne trouverions rien, ou du moins presque rien sur la route, et nous n'étions pas fâchés de corroborer ce rien, fût-ce même ce presque rien, d une douzaine de mauviettes.

La fusillade commença à droite et à gauche du chemin. Les fusilleurs étaient Alexandre et Maquet. Boulanger fournissait les bourres, Giraud pensait à sa famille, et Desbarolles, à qui sa chère carabine ébranlait la mâchoire à chaque coup qu'il avait l'imprudence de tirer avec elle, ne jugeant pas la valeur du gibier égale au dommage qu'il lui eût causé, Desbarolles parlait castillan avec Juan et Antonio.

Quand nous eûmes brûlé une livre de poudre et tué une douzaine de moineaux, les trois lieues que nous avions à faire avant notre déjeuner se trouvèrent faites, et nous aperçûmes un gros bourg enfoui dans des saules et des mûriers magnifiques.

Boulanger, dont j'interroge la mémoire, croit se rappeler, madame, que ce bourg avait nom Tino.

Quel que soit son nom, il n'en avait pas moins un charmant aspect; un ruisseau d'azur traversait cette forêt d'arbres aux deux nuances.

Le temps boudait, la faim commençait à s'emparer de l'estomac au détriment des jambes. Alexandre remonta sur son cheval accablé de fatigue, Giraud, Desbarolles et moi remontâmes sur nos mules, et Boulanger, qui, si comfortablement qu'il fût dans sa chancelière, avait saisi avec enthousiasme, comme un autre Antée, l'occasion de toucher le sol, Boulanger déclara négligemment que, ne se sentant aucune fatigue, il aimait mieux continuer de marcher à pied, et qu'il ne remonterait à mule qu'après le déjeuner.

Maquet, ouvrant la marche sur Pandeïgo, traversa le premier un petit pont à l'angle duquel plusieurs enfans guettaient l'arrivée de notre imposante cavalcade; or, l'influence de l'Andalousie se faisait sentir jusque chez ces enfans; d'abord ce n'était plus, comme dans les deux Castilles et dans la Manche, de petits spectres graves et maigres drapés dans des haillons, c'étaient de beaux enfans frais et joyeux, courant devant nous avec des cris qui peut-être n'étaient pas des cris de bienvenue, mais qui enfin criaient et couraient, c'est-à-dire manifestaient les deux caractères principaux de l'enfance.

Le pont franchi, nous aperçûmes à travers le voile d'une fine pluie une longue file de maisons.

— Ah ! s'écrièrent les chasseurs, on va donc pouvoir se laver les mains.

— Ah ! s'écrièrent les autres, on va donc pouvoir déjeuner !

Desbarolles et Giraud se regardèrent seuls sans rien dire : ils avaient l'expérience du voyage antérieur.

— Juan, demanda enfin Desbarolles, à quelle venta nous arrêtons-nous ?

— Eh ! pardieu ! à la meilleure, dit Alexandre.

Vous saurez, madame, qu'il est aussi inutile de demander à un muletier de vous conduire à la meilleure auberge qu'il serait inutile de le demander à son mulet. La meilleure auberge d'un muletier, c'est toujours celle où il a l'habitude de s'arrêter lui-même.

Aussi Juan n'ayant pas répondu à Desbarolles, dont il regardait sans doute la question comme oiseuse, Desbarolles renouvela-t-il sa question.

— A celle-là, dit-il ; et il nous montra la dernière maison du village.

— Pardieu, dis-je, c'est donc en Espagne comme en France, la maison que l'on désire est toujours la dernière de la rue : cependant les rues ont d'ordinaire deux extrémités, le hasard

devrait bien les favoriser à tour de rôle, celui qui cherche n'aurait au moins qu'une mauvaise chance.

La pluie tombait en s'épaississant toujours; une porte formant un trou sombre creusé dans un mur blanc nous offrait sa large arcade; nous entrâmes.

Plusieurs hommes d'une mauvaise mine, plusieurs femmes assez laides, plusieurs enfans échevelés, étaient entrés avec nous sous l'espèce de hangard suivant nos mules, et regardaient las escopetas de los senores : une escopette intéresse toujours un Espagnol, à plus forte raison sept escopettes.

A gauche de cette porte ronde dont je vous ai dit un mot, s'étendait la grande salle commune, véritable atrium de théâtre, sans fenêtres, sans dégagemens apparens sur le reste de la maison; c'était bien la réelle venta d'Espagne, qui se compose d'un espace caillouté avec une espèce de galet qui vous broie les pieds; espace circonscrit entre des murs blancs, meublé de trois bancs, d'un âtre, d'un râtelier circulaire pour des mules, et d'accessoires aussi étranges que rares, accrochés çà et là, tels que pimens rouge, amphore au long col, outre en peau de chèvre, et guitare.

Voilà l'état des lieux ; maintenant voici l'état des choses : un reste de feu dans l'âtre, de l'eau dans l'amphore, rien dans l'outre, cordes complètes à la guitare.

Nous fîmes un certain fracas en entrant, mais un fracas de mules est familier aux hôtes des ventas ; malgré ce fracas, qui en France eût fait descendre aubergistes et garçons du grenier à la cave, personne ne bougea pour nous aider à mettre pied à terre ou tenir la bride de nos mules, personne enfin ne nous fit cette bonne mine d'hôte ou d'hôtesse affamé qui ne déplaît jamais à un voyageur à jeun.

Pas même un chien aboyant à qui donner un coup de pied pour passer la mauvaise humeur inspirée par l'accueil qu'on nous faisait. A force de chercher dans l'ombre, cependant, nos yeux découvrirent un homme et une femme, assis sur un banc, devant des cendres fumantes.

L'hôte, c'était lui, avalait et expectorait béatement la fumée de sa cigarette ; la femme la regardait avaler et expectorer.

Eau de Benjoin, qui, comparé à ces momies vivantes, pouvait passer pour un prodige d'activité, les alla secouer dans leurs ténèbres.

Cependant nous regardions se placer les unes près des autres nos mules ruisselantes de pluie, nous détachions les fusils, chacun essuyait le sien, ce qui remettait sous les yeux de chacun l'état déplorable de ses mains; aussi toutes les voix criaient-elles : — Agua, agua, agua!

En Espagne on crie toujours dans le désert, surtout si le cri est poussé dans une auberge ; aussi commençant à être convaincu de cela, je cherchais des yeux dans tous les coins cette eau tant désirée, et le long de la muraille le récipient destiné à la mettre.

Pendant ce temps, Alexandre se couchait tout de son long sur un banc ; Giraud furetait pour trouver des pommes de terre ; Maquet, encore attristé de n'avoir pas reçu de lettres à Grenade, mais espérant en recevoir à Cordoue, prenait des notes ; Boulanger déplorait l'état du temps, et Desbarolles faisait passer sur ses épaules son inséparable carabine détachée des flancs de sa mule.

Et chacun en accomplissant ces différens mouvemens répétait : — Agua, agua, agua!

Eau de Benjoin vint à moi.

— Vous le voyez, monsieur, dit-il, ils ne bougent pas.

— Parlez-leur.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que je vous ai dit que Paul savait quelques mots d'espagnol?

Il en savait deux mots.

Ces deux mots sont *mira* et *anda* : vois et va. Il les répartit équitablement entre les hommes et les animaux, de manière à ne point faire de double emploi; aux hommes il dit : Mira; aux animaux il dit : Anda.

En général avec ces deux mots il avertit les uns de faire attention aux gestes qu'il fait, et les autres aux gestes qu'il va faire.

Pour la troisième fois Paul alla toucher l'épaule de l'hôte en lui disant :

— Mira!

L'hôte étendit le bras avec un geste pareil à celui que dut faire Epiménides en se réveillant, soupira, et reprit sa position mélancolique.

Eau de Benjoin se retourna de mon côté en me demandant des yeux ce qu'il fallait faire.

— Eh pardieu ! répondis-je en haussant les épaules, nous servir nous-mêmes.

Et en même temps je lui montrais du doigt une sorte de chaudron assez bien récuré qui étalait son disque d'or concave et pâle en un coin de la muraille ; sur ce disque une paillette de jour glissant par un trou rayonnait comme une étoile.

Eau de Benjoin s'empara du chaudron, le plongea dans un seau d'eau avec lequel nos arriéros venaient de désaltérer leurs mules, et me l'apporta triomphant.

Chacun fit le geste de relever ses manches, les miennes étaient relevées depuis longtemps.

Mais soit que l'hôte eût l'antipathie des mains propres, soit que son chaudron espagnol lui parût devoir être souillé par le contact d'une peau ou plutôt de six peaux françaises, il fit un bond qui le transporta de la cheminée à la portée de Paul, lui arracha le chaudron des mains, et avec un formidable roulement d'yeux, alla verser sur le seuil de la porte l'eau qu'il contenait, depuis sa première jusqu'à sa dernière goutte.

Puis, satisfait de cet exploit, que je lui avais laissé accomplir, dans la conviction que son intention dérivait d'une prévenance au lieu d'être l'effet d'un repentir, il alla se rasseoir sur son siége.

Il me vint un instant l'idée de saisir un des bancs qui étaient à ma portée, et d'aplatir l'homme entre deux bancs; mais Alexandre, qui avait vu briller mon œil, et qui sait combien rapidement chez moi le tonnerre suit l'éclair, Alexandre saisit un de mes bras, tandis que Giraud contenait l'autre.

— Ceci est contraire à nos conventions, m'écriai-je ; vous savez bien qu'il a été arrêté qu'à la première insolence...

— Un aubergiste peut être grossier avec nous, mon père, mais jamais insolent, dit Alexandre.

— Ce petit Dumas, fit Giraud avec cet air qui n'appartient qu'à lui, ce petit Dumas a dix fois plus d'intelligence que son père.

— Qu'y a-t-il? s'écria Desbarolles sortant pour la première fois de son sommeil, sans que le pouce de Giraud intervînt, et portant la main à sa carabine.

— Rien, répondis-je, seulement sortons.

Je jetai mon fusil sur mon épaule, nos compagnons en firent autant, et nous sortîmes en abandonnant nos mules à la garde des arriéros.

Paul venait le dernier en murmurant.

— Mira, mira, je l'avais bien dit, là. Voici l'amo qui s'en va, là.

Amo était un troisième mot que Paul avait appris et qui veut dire : le maître, le propriétaire, le nourricier.

Comme on m'avait vu plus d'une fois faire la cuisine de la société, c'était probablement dans ce dernier sens que ce mot avait été pris.

Bref, prononcé sérieusement par les Espagnols, il avait été répété en charge par nos amis, et il était convenu que ce nom, soit qu'il voulût dire maître, soit qu'il voulût dire propriétaire, soit qu'il voulût dire nourricier, ce nom était le mien.

L'hôte et sa femme ne firent pas plus d'attention à l'allocution de Paul qu'ils n'en avaient fait à notre départ.

C'est une singulière créature, madame, que l'aubergiste espagnol, et qui mériterait de la part des physiologistes un examen tout particulier. Il habite une maison ouverte sur la rue ; au-dessus de la porte de cette maison est écrit ou *venta*, ou *fonda*, ou *posada*, ou *parador*, tous mots qui peuvent à peu près se traduire plus ou moins fidèlement par celui d'*hôtellerie ;* et chaque fois qu'attiré par la légende, un voyageur a l'imprudence de passer le seuil de cette porte, il semble par cette violation de domicile avoir encouru toute l'animadversion du propriétaire de la maison. Or, pour ce propriétaire à l'œil flamboyant, aux crins hérissés, au geste presque menaçant, l'argent lui-même ne paraît avoir aucune valeur. Il serait bon de s'entendre cependant; il est si facile d'effacer un écriteau de dessus une porte, et il y a si peu à faire pour un Espagnol de passer de l'état d'aubergiste à l'état de bourgeois, que cela en vérité ne le dérangerait presque pas plus que de passer de l'état de bourgeois à celui d'aubergiste.

Nous revînmes donc sur nos pas. Je vous ai dit, je crois, que la venta où nous avaient conduits nos arriéros était située à l'extrémité du village. Il était nécessaire que nous revinssions par conséquent sur nos pas pour en trouver une autre.

Vers le milieu de la rue, nous lûmes au-dessus d'une porte : *Parador San-Antonio*. Nous entrâmes.

Même atrium pavé, même pénombre, mêmes pimens, mêmes guitares ; seulement, au fond des ténèbres éclairées par la réverbération d'un feu mourant, deux figures de belle humeur, l'une encadrée dans de beaux cheveux noirs, c'était celle de l'hôtesse ; l'autre dans un bonnet de laine rougeâtre, c'était l'hôte.

En nous voyant, tous deux se levèrent et vinrent à nous. Giraud lui-même, l'éternel défenseur des us et coutumes espagnols, cria : Hosannah ! et Desbarolles : Miracle !

C'était la première fois qu'ils trouvaient une pareille prévenance depuis qu'ils étaient en Espagne.

En un moment, ravis de déposer notre colère, et de redescendre aux terrestres régions de la bonhomie, nous fîmes tuer deux poules, casser vingt œufs, éplucher un boisseau de pommes de terre, et hacher un oignon.

Je devrais dire : Nous tuâmes deux poules, cassâmes vingt œufs, épluchâmes un boisseau de pommes de terre et hachâmes un oignon.

Maquet, avec force larmes, hacha l'oignon; Giraud éplucha les pommes de terre ; Boulanger cassa les œufs ; Desbarolles fit tuer les poules, et veilla à ce qu'incontinent après leur mort elles ne fussent point plongées dans l'eau bouillante, comme c'est l'habitude en Espagne.

Quant à Alexandre, on sait que ses fonctions se bornaient, une fois arrivé, à chercher l'endroit le plus convenable au sommeil, et à s'endormir immédiatement à cet endroit.

Moi, je ne cherchais pas un endroit où dormir, je cherchais une table.

Après force tours et retours dans l'atrium, l'hôtesse se hasarda à me demander ce que je désirais.

— Je désire une table, répondis-je.

— Voici, dit-elle.

Je n'avais pas vu cette table, madame, parce que Paul était assis dessus.

En Andalousie, les tables sont des tabourets un peu moins hauts que les tabourets ordinaires. L'Andalous, en l'an de grâce 1846 et en l'an de l'hégire 1262, est encore aussi Arabe qu'un Arabe.

L'Andalous ne mange donc pas sur une table, mais sur un tabouret. Quand on veut manger sur ce tabouret, il faut s'asseoir à terre.

Si l'on tient absolument à manger à la française, il faut s'asseoir sur le tabouret, et manger sur une chaise ou sur ses genoux.

Desbarolles eut mission de trouver trois ou quatre tables de la dimension de la première. Leur adjonction l'une à l'autre donne l'équivalent d'une banquette.

Les quatre tables furent trouvées, furent adjointes, et une de nos mantes les couvrit toutes.

Au bout de trois quarts d'heure cette table improvisée se voyait surchargée de deux poules frites, d'une omelette au jambon, de pommes de terre sautées, et d'une salade.

Cette salade offrait une spécialité, c'est qu'elle était faite sans huile et sans vinaigre.

Madame, si jamais vous voyagez en Espagne, où l'huile est impossible et le vinaigre nul, je vous recommande les salades sans huile et sans vinaigre.

Les salades sans huile et sans vinaigre se font avec des œufs et du citron. Or, en Espagne, il y a partout de bons œufs et partout d'excellens citrons.

C'est moi qui ai inventé cette salade, et j'espère bien lui laisser mon nom.

L'hôtesse, les poings sur ses hanches, nous regardait manger avec une satisfaction qui tenait de l'étonnement. Un Espagnol est toujours étonné lorsqu'on mange devant lui.

Cependant le pueblo, — pardon, madame, voilà que, comme Desbarolles, je me laisse entraîner à parler castillan, — cependant le bourg voyant des tourbillons de fumée s'échapper de la cuisine, voyant passer des œufs dans un panier, un broc de vin aux mains de la servante, entendant crier les poules que l'on égorgeait, le bourg comprit qu'un festin avait lieu à la parador San Antonio, si bien que le bruit de ce festin se répandit jusque dans cette hôtellerie où l'on avait refusé de nous laisser laver les mains.

Alors commença notre vengeance.

Hélas ! l'homme est ainsi fait, madame, il veut bien ne pas gagner d'argent, mais à la condition que son voisin n'en gagnera pas non plus ; si son voisin en gagne, il est jaloux.

D'autant plus jaloux, que Paul, sur notre ordre, étant allé voir si les mules étaient prêtes, emporta, pour lui tenir compagnie le long de la route, un plat sur lequel il avait mis un spécimen de chacun des mets servis sur notre table.

Notre premier hôte put donc voir ainsi que nous avions mangé chez son confrère, poulets, omelette, pommes de terre frites et salade. Il en résultait que nous avions dû dépenser au moins trois douros. Or, sur cette dépense de trois dou-

ros, il y en avait bien deux de bénéfice pour l'hôte de la parador de San-Antonio.

Pendant notre déjeuner un Français était venu : il avait flairé des compatriotes, et le malheureux, qui n'avait pas pu dire depuis deux ans un seul mot de sa langue maternelle, excepté quand il parlait à son chien, le malheureux avait hâte de communiquer avec nous. C'était un pauvre diable de rémouleur qui était venu tourner sa roue en Espagne, dans l'espérance de repasser force cuchillos et force navajas. Selon l'apparence, la spéculation n'avait pas été heureuse. Il en résulta que, sans lui faire rien repasser, je lui laissai une douzaine de réaux qui parurent lui causer un sensible plaisir. En échange de ce bon procédé de notre part, il nous annonça que cinq contrebandiers avaient été arrêtés et dévalisés à une lieue au delà de Buena ; un d'eux même avait été tué pour punir la résistance qu'il avait faite. Or, nous devions passer le surlendemain par ce chemin dangereux pour arriver à Castro de Rio; il nous invitait donc à prendre nos précautions. Nos muletiers avaient entendu raconter le fait ; mais ils ignoraient dans quel lieu ce fait s'était accompli.

Voilà, madame, l'histoire de notre premier repas, fait au milieu des aventures.

Toute la journée il plut, et nous traversâmes de grands fleuves, dont les abîmes humides engloutissaient nos mules jusqu'aux boulets. Ces fleuves-là étaient depuis le matin grossis par le déluge.

Presque tous avaient des ponts. Mais les ponts s'étaient ennuyés sans doute de n'avoir pas une goutte d'eau pour se regarder, la sécheresse s'y était mise, ils avaient commencé par se gercer, puis ils s'étaient fendus, et presque tous restaient avec une arcade et une moitié d'arcade, pareils à un éléphant qui soulève sa trompe.

Vers quatre heures, la pluie cessa. On descendit des mules, on se dispersa aux deux côtés du chemin, et l'on joignit une seconde douzaine de moineaux à la première.

Depuis le matin nous n'avions rencontré sur notre route que de rares et pauvres caravanes, des voyageurs isolés, ou quelque pâtre en haillons, debout sur un rocher de granit dominant la plaine, immobile et largement taillé comme le piédestal qui le supportait, quand nous vîmes de l'autre côté d'une petite crête apparaître une tête, grandir un corps, et se dessiner deux jambes et deux bras Ces deux jambes arpentaient le terrain le plus vite possible, dans le but de nous joindre, et l'un de ces deux bras nous faisait signe de nous arrêter, tout en nous montrant un animal supporté par l'autre bras.

Quand cette figure ne fut plus qu'à une centaine de pas de nous, nous reconnûmes dans l'homme un braconnier, dans l'animal un lièvre.

Notre homme nous avait flairés pour étrangers, et pensant que nous n'avions pas à l'endroit de son ruminant les mêmes préjugés que ses compatriotes, il avait espéré nous le placer bon prix.

— Ah ! ah ! un lièvre, messieurs, fis-je reconnaissant le premier, grâce à l'excellence de ma vue, le quadrupède offert.

— Ah ! bah ! un lièvre? dit Desbarolles.

J'ai toujours soupçonné Desbarolles de ne pas aimer le lièvre.

— Un lièvre n'est pas à dédaigner, dit Boulanger.

— Surtout assaisonné par mon père, ajouta Alexandre tenant toujours à rehausser autant qu'il est possible la gloire dont il est destiné à être l'héritier.

— Pourquoi faire un lièvre ? dit Desbarolles; nous soupons à Alcala Réal, une ville de quinze mille âmes; c'est bien le diable si nous n'y trouvions point à souper.

Desbarolles est incorrigible à l'endroit de ses illusions sur l'Espagne.

— Prenons toujours, messieurs, dit Maquet, prenons toujours.

— Qu'en dis-tu, Giraud? demandai-je.

— Je n'ai pas voix au chapitre. Je suis caissier ordonnance : je payerai. Voilà tout ce que je puis dire.

— C'est bien, Maquet; allez au-devant de l'homme, et passez le traité ; je vous ouvre un crédit jusqu'à concurrence de deux piécettes.

On se rappelle qu'on avait créé pour Maquet une place inconnue jusqu'aujourd'hui dans la hiérarchie financière : celle de marchandeur.

Il faut dire que Maquet s'acquittait de ses fonctions économiques comme il s'acquitte de tout, c'est-à dire avec cette conscience féroce que je lui ai déjà reprochée, et qu'il met dans les petites comme dans les grandes choses.

Nous suivîmes Maquet des yeux. Après un débat de deux minutes, le lièvre passa des mains du braconnier dans les siennes, et nous le vîmes revenir triomphant, nous apportant un beau trois quarts.

Pardon, madame, de me laisser aller à des termes de chasse : un trois quarts est un lièvre à qui il ne manque plus que quelques mois de croissance pour avoir atteint toute sa grosseur.

— Combien? demandai-je à Maquet.

— Une piécette.

— Mon ami, vous êtes la perle des économistes. Giraud, une piécette à Maquet.

— Voilà.

Et la piécette passa des mains de Giraud dans celles de Maquet, et des mains de Maquet dans celles du braconnier, lequel se retira fort satisfait.

En France le lièvre valait trois francs. Nous avions volé le hasard de quarante sous.

Nous nous remîmes en route, car une halte d'un instant avait été faite, pendant laquelle chacun avait pressé l'outre sur son sein, à la façon dont un berger presse sa musette non pas pour y faire entrer du vent, mais pour en faire sortir du son.

Voulez-vous nous voir dans le paysage, madame? rien de plus facile.

Le paysage est des plus accidentés ; les montagnes succèdent aux montagnes, et à chaque sommet nouveau, quand le permet le brouillard liquide dont nous sommes enveloppés, nous découvrons de merveilleux lointains qui seraient bien plus merveilleux encore si un rayon de soleil venait leur donner la vie.

N'importe! tels qu'ils sont nous nous en contentons, car ils sont encore des plus beaux que nous ayons vus.

Maintenant, soit que nous montions presque toujours un à un au flanc d'une montagne, et que nous la rayions d'une longue ligne bariolée, soit que la moitié de la caravane disparaisse derrière une crête, tandis que l'autre moitié apparaît encore détachant en vigueur un ou deux de nous à son sommet, soit enfin qu'elle redescende le versant opposé à celui qu'elle vient de gravir, voilà comment elle s'avance, et de quoi elle s'occupe.

Desbarolles marche le premier, à dix pas de nous, sa carabine sur l'épaule : il forme l'avant-garde. De temps en temps le froid le gagne ; il fait brrroum, et tire des contre

de quarte et des contre de tierce avec son parapluie pour se réchauffer.

Je viens après, suivi de Maquet, ou suivant Maquet. Nous avons le nez au vent pour essayer de découvrir une belle coupe de montagne, un horizon pittoresque, la cime de quelque piton caché dans les nuages, et emménageant par les yeux autant de paysages qu'il nous en faut pour une consommation de cinquante volumes.

Alexandre, toujours monté sur Acca, compare la méthode Baucher à la méthode Daure, fait une voltige incessante, s'élançant en selle, tantôt au montoir, tantôt au remontoir, tantôt par la croupe, et courant, pareil à un sergent de bataille, de la tête à la queue, pour porter à chacun, comme des munitions de rechange, ses calembourgs et ses saillies. Les arriéros m'ont déjà dit deux mots de l'exercice inaccoutumé qu'il impose à leur cheval. Leur avis est qu'il ne supportera pas trois jours d'un pareil travail.

C'est le mien aussi.

Boulanger laisse aller sa mule selon sa fantaisie; il est bien assis, et il a chaud aux pieds, ce qui lui donne un air de béatitude réjouissant à voir. Giraud, qui est écuyer, déploie toutes les ressources de l'art pour forcer sa monture à marcher de front avec sa compagne. Ils causent, ils causent pâte, couleur, dégradation de lumière, etc., etc.

Eau de Benjoin nous suit le dernier; il est juché sur une espèce de plate-forme composée de malles, de porte-manteaux et de sacs de nuit; il mange, boit, dort et tombe.

— Mais, me direz-vous, madame, je suis un peu grammairienne, et vous venez de vous servir là d'un indicatif présent qui indique l'état continu. Que Desbarolles fasse des contre de quarte et des contre de tierce avec son parapluie, je le conçois; que vous et Maquet fassiez des provisions de paysages, je le conçois encore; qu'Alexandre voltige, rien de mieux; que Boulanger et Giraud parlent peinture, à merveille! Mais enfin on ne tombe pas à l'état chronique.

— Pardonnez-moi, madame, et voici comment.

J'ai dit que Paul mangeait, dormait, buvait et tombait. C'est la réunion de ces quatre imparfaits qui forme l'état chronique.

Le repas de Paul est permanent; quand il ne boit pas, quand il ne dort pas, quand il ne tombe pas, Paul a toujours un pain, truffé de jambon, de saucisses ou d'œufs durs. Paul a toujours une fiole pleine de vin blanc ou de vin rouge. Vous n'êtes pas grammairienne, madame, sans être un peu anatomiste. Or vous savez que la digestion fait affluer le sang aux extrémités supérieures; vous savez que de cet afflux de sang vers le cerveau naît la somnolence. Vous savez que la somnolence ôte la conscience de tout, même celle du danger. Or Paul oublie en dormant qu'il est sur un mulet, et même sur les bagages superposés à ce mulet: tant que le mulet ne fait point de faux pas, Paul, maintenu par les lois de la pesanteur, repose sur son centre de gravité; mais dès que le mulet bute, l'équilibre se détruit, et Paul tombe.

J'ai donc pu dire, en indiquant l'état continu, Paul mange, Paul boit, Paul dort, Paul tombe.

Il est vrai que j'aurais dû dire: Paul se ramasse et remonte sur son mulet; ainsi j'aurais accompli le cycle de la journée de Paul.

— Mais comment tombe-t-il incessamment sans se briser les os?

Je m'attendais à cette question, madame, et je me suis préparé à y répondre. — Je ne sais pas.

Madame, en revenant à Paris, je solliciterai de l'Ecole de Médecine une commission spéciale pour examiner Paul. Paul doit être fait en caoutchouc; c'est d'abord l'hypothèse la plus probable, puisqu'il en a la couleur. Paul tombe, madame, et l'on n'entend aucun bruit. Paul rebondit; voilà tout. Puis Paul se retrouve sur ses jambes, la bouche fendue par un sourire, et ses trente-deux dents au soleil.

— Tiens! dit-il, c'est la seconde fois, c'est la troisième fois, c'est la quatrième fois d'aujourd'hui que je tombe.

Vous le voyez, Paul ne se plaint pas: il se contente d'énumérer les chutes qu'il a faites.

Paul compte très bien; il compte jusqu'à cent.

Aussi ne nous inquiétions-nous plus de ces chutes que relativement. Chaque fois que nous entendions les éclats de rire de nos arriéros, nous nous retournions, et nous voyions alors Paul lourdement enfoncé dans quelque ornière, se soulevant dans son bournous noir à glands rouges; et, après avoir lâché les paroles sacramentelles que nous avons dites, s'aidant du bras de Juan ou d'Antonio pour reprendre sa position sur sa mule.

J'ai dit *relativement*, car ce n'était pas sans de notables dommages pour lui et pour nous que Paul tombait ainsi.

Tantôt il perdait son vin, tantôt sa fiole, tantôt nos capsules, tantôt notre poudre, tantôt notre plomb, enfin tantôt quelque volume de poésie que nous lui avions confié.

Il en résulte qu'à chaque chute de Paul l'un de nous se détachait à tour de rôle et allait visiter le lieu de la chute; mais il avait beau chercher sur la place, jamais il ne trouvait rien, et ce n'était que le soir qu'on s'apercevait du déficit opéré dans la journée. En vérité, nos arriéros étaient d'honnêtes gens, sûrs et incapables d'une mauvaise pensée; mais la terre buvait notre bien, les gnômes nous volaient.

A propos, un détail, madame.

Vers le midi du premier jour, comme je voulais à mon tour contribuer au souper pour un certain nombre d'alouettes, je mis pied à terre, et sentant dans la poche de mon pantalon quelque chose qui me gênait, j'y introduisis la main et j'en tirai un pistolet à six coups. Il a déjà, vous vous le rappelez, madame, été question de la paire.

J'en tirai donc un pistolet à six coups, et levant la main en l'air je m'écriai:

— Un homme de bonne volonté et une poche libre.

— Deux ou trois voix me répondirent, six ou huit poches me furent offertes.

Un mauvais génie vint me conseiller, le pistolet m'avait gêné, je craignais qu'il ne gênât un de mes amis. Je dis à Paul:

— Tenez, Paul, prenez ce pistolet et mettez-le quelque part.

Paul le mit dans sa poche.

Ce fait consigné, je reprends le fil de mon récit, c'est-à-dire le grand chemin.

Vers le soir, le froid augmenta; peut-être appellerait-on tiède cette température en France; là-bas, par comparaison sans doute, elle était glaciale. Les arriéros se frappaient la poitrine à grands coups d'avant-bras.

Maquet et Giraud mirent pied à terre; ils précédèrent la colonne dans le double but de se réchauffer en marchant et de faire préparer les logemens à Alcala Réal

Nous autres les suivions à grand'peine sur nos mules fatiguées; avec l'arrivée de la nuit, le brouillard s'était changé en pluie, et peu à peu nos habits s'étaient imprégnés de cette bruine glacée. Nous avions donc aussi le plus grand désir d'arriver, mais deux choses s'opposaient à ce que nous pressassions le pas de nos mules. La première,

nos mules elles-mêmes qui refusaient d'aller plus vite; la seconde, l'engourdissement dans lequel nous étions tombés, et qui rendait inutiles tous nos principes d'équitation, puisque nous ne sentions plus nos mules entre nos jambes. Pour mon compte, je sais qu'au moindre faux pas de ma bête, j'eusse roulé à terre ni plus ni moins que Paul.

Cependant nous commencions d'apercevoir dans l'obscurité la montagne en forme de cône au pied de laquelle est bâtie la ville. Le chemin, bourbeux, crayeux, crevassé, plein de vastes mares, tournait comme la coquille d'un limaçon.

Enfin, nous arrivâmes à une espèce de boulevard d'apparence assez pittoresque. La lune transparaissait sous les nuages et diaprait de blanc et d'or les flaques d'eau, plus profondes que les fleuves traversés par nous dans la journée.

Nous entrâmes sous une porte en ogive, et nous descendîmes une espèce de faubourg.

A peine eûmes-nous fait dix pas dans la ville, que nous fûmes forcés de mettre pied à terre, les mules cédaient au moindre heurt, et le pavé anguleux en fournissait vingt par minute. Jamais je n'ai vu verglas aussi glissant que ce pavé d'Alcala.

Paul s'obstina à rester sur sa mule. Il tomba deux fois. Ces deux chutes lui complétèrent la douzaine.

Enfin nous atteignîmes une place, et de l'autre côté de cette place une fonda, fonda plus riante à nos yeux que ne l'est aux yeux des matelots un port après l'orage.

Moi, pauvre étranger, encore peu familier avec les rapports de l'extérieur à l'intérieur, tout gelé que j'étais, je m'arrêtai un instant à la porte, admirant la façade de cette fonda.

C'est qu'aussi c'était une véritable façade de palais, avec ses écussons héraldiques, ses croisées sculptées, ses corniches brodées de feuilles et de fleurs.

J'entrai. Maquet et Giraud n'avaient pas perdu leur temps. Nous trouvâmes toutes les figures accortes et riantes. Un cigare de la Havane, qui étoilait d'une touche de feu la bouche de l'hôte, nous apprit à quel sacrifice nous devions ce bon accueil.

Eau de Benjoin s'était précipité dans l'auberge, et mettait tout sens dessus dessous. Cette activité me fit comme d'habitude venir la chair de poule.

Je l'appelai.

Il fit semblant de ne pas m'entendre.

Je l'appelai plus fort, il se retourna. Je lui fis de la main un signe impératif; il vint à moi.

— Qu'avez-vous perdu, Paul? lui demandai je.

Paul baissa la tête.

— Voyons, qu'avez-vous perdu? répétai-je.

— Monsieur, à deux cents pas de la ville...

— Eh bien?

— Ma mule a buté.

— Et vous avez passé par-dessus sa tête?

— Non, monsieur; j'en demande pardon à monsieur, cette fois-là je suis tombé de côté.

— Peu importe.

— Oh! si fait, monsieur, il importe beaucoup.

— En quoi cela importe-t-il?

— Quand je tombe en glissant par-dessus la tête de ma mule, je tombe sur mon derrière.

— Bien!

— Mais quand je tombe de côté, je tombe sur la tête

— Très bien!

— J'en demande pardon à monsieur, ce n'est point très bien, c'est très mal qu'il devrait dire; car lorsque je tombe sur ma tête, rien ne tient dans mes poches.

— Ah! malheureux! vous avez perdu le pistolet.

— Ah! monsieur comprend! s'écria Paul satisfait. Oui, monsieur, je l'ai perdu, continua-t-il d'un ton caressant.

— Comment! perdu le pistolet! s'écrièrent vingt voix.

— Perdu! reprit Paul en saluant modestement et en ouvrant la paume des mains en signe d'adhésion.

— Et vous dites que vous l'avez perdu! Où cela?

— A un quart de lieue d'Alcala.

— Vous êtes sûr?

— Certainement, monsieur. Je l'avais un quart d'heure avant de tomber; dix minutes après être tombé je ne l'avais plus; donc, je l'ai perdu en tombant.

— Vous vous êtes aperçu que vous l'aviez perdu, vous vous en êtes aperçu dix minutes après l'avoir perdu, et vous n'êtes pas retourné!

— Oh! monsieur! il pleuvait, et puis il faisait froid.

— Mais, dit Maquet, il y a encore quelque chance de retrouver votre pistolet peut-être.

— Comment cela?

— Il fait nuit, il fait froid, il pleut, comme dit Paul, tout Alcala sommeille, le pistolet ne peut être ramassé.

— Holà! Juan! holà! Antonio! m'écriai-je.

Les deux muletiers accoururent.

— Vous savez où Paul est tombé la huitième fois?

— Pardon, monsieur, la neuvième.

— Soit, la neuvième.

— Où est-il tombé?

— Près du chemin qui monte au château, à quelques pas de la croix qui indique l'embranchement des deux routes.

— Très bien! après?

— Eh bien! Paul en tombant a perdu là un pistolet à six coups. Courez, mes enfans, il y a quinze francs pour chacun de vous si le pistolet se retrouve; cinq francs s'il ne se retrouve pas.

Ils prirent un fallot et s'élancèrent hors de la venta.

Une demi-heure après ils revinrent. Ils n'avaient rien trouvé.

— C'est étonnant! murmurait Paul, c'est étonnant! C'est pourtant bien là que je l'ai perdu.

Maintenant, madame, voilà le côté grave de la chose. Ne croyez pas que ce côté grave soit dans la perte. Non, il est dans les conséquences de la perte.

Ecoutez et frémissez.

Ce pistolet à six coups est un objet de destruction absolument inconnu en Espagne, où l'on en est encore à l'escopette de Gil Blas; c'est un pistolet qui n'a pas plus l'air d'un pistolet que d'autre chose; je dirai même qu'il a plutôt l'air d'un dévidoir que d'un pistolet. En effet, à chaque fois qu'avec l'index on tire non pas une gâchette, mais un anneau, le canon, composé de six tubes accolés les uns aux autres, le canon tourne sur lui-même, et à chaque tour un coup part. Eh bien! un malheureux Espagnol l'a déjà trouvé ce soir ou le trouvera demain matin; comme l'objet est d'un aspect riant, il sera d'abord heureux d'avoir trouvé cet objet; puis, comme il songera que cet objet doit être utile à quelque chose, il en cherchera le mécanisme. Maintenant, madame, supposez qu'il en trouve le mécanisme au moment où les six bouches chargées chacune d'une balle seront en face de sa figure.

— Ah! mon Dieu!...

Vous avez compris : il se fera sauter la cervelle ni plus ni moins que Werther, et moi j'aurai la mort d'un homme et le deuil d'une famille à reprocher à Eau de Benjoin.

Après une si triste image, madame, je ne saurais vous entretenir de notre souper et de nos lits; arrêtons-nous donc là pour aujourd'hui, et ce sera d'autant plus sage, que ma lettre représente déjà une valeur de dix ou douze colonnes.

Agréez, etc.

XXIV.

Cordoue.

Tranquillisés sur la perte du pistolet, qui était bien réelle, nous en revînmes à la posada.

Comme tout cet interrogatoire s'était passé en français, l'hôte n'en avait rien entendu; mais il faut dire aussi qu'il n'avait point paru s'en préoccuper le moins du monde.

Nous nous aperçûmes que si nous ne nous occupions pas de lui, il ne s'occuperait pas de nous; je m'approchai donc, le visage riant, de cet homme qui tenait dans ses mains puissantes les destinées d'un souper et d'une chambre.

Nous fûmes réellement assez bien reçus

Autour de l'âtre, âtre immense, antique, occupant une portion de la chambre, fumaient devant un beau feu qui fumait aussi, mais avec une discrétion dont je lui sus gré, fumaient une douzaine de coquins, d'une affreuse mine; c'étaient des muletiers, des mendians, des porteurs de balle.

Je dois le dire, en nous voyant entrer, mouillés jusqu'aux os, raidis de froid, tombant de sommeil, quelques-uns s'écartèrent, soit qu'ils eussent pris leur somme de chaleur et qu'ils jugeassent qu'il était temps de se retirer, soit qu'ils fussent touchés d'un sentiment de charité chrétienne: j'aime mieux croire à ce dernier procédé.

Nos amis se précipitèrent sur les places vacantes; au bout de cinq minutes, chacun dormait dans les poses les plus variées et les plus pittoresques.

Maquet allait en faire autant que les autres.

— Mon ami, lui dis-je, le moment des grands sacrifices est venu; tous ces corps fatigués qui dorment vont être réveillés dans une heure par les cris de leur estomac. Veillons, et faisons le souper.

Maquet poussa un soupir; mais, toujours stoïque et dévoué, il laissa dormir Boulanger, Desbarolles, Alexandre et Giraud lui-même.

Giraud dormait, madame, au lieu d'éplucher les pommes de terre ou de hacher les oignons : jugez de la fatigue générale par cette fatigue particulière.

Nous nous glissâmes entre le feu et la muraille; dans une cheminée ordinaire, nous nous fussions trouvés adossés à la plaque.

Paul, rendu actif par la perte qu'il venait de faire, s'était emparé du lièvre, et montait et descendait les escaliers comme une ombre noire son lièvre à la main.

Tout en montant et en descendant, il tirait la peau du lièvre, de sorte que la dernière fois qu'il nous apparut, il tenait enfin la peau d'une main et le lièvre de l'autre.

— Voyons, demanda Maquet, qu'y a-t-il à faire? je vous préviens que si je reste cinq minutes oisif je m'endors.

— Mon ami, il s'agit de plumer les mauviettes.

Maquet poussa un cri.

Il faut vous dire, madame, une chose que j'ignorais moi-même, une faiblesse que Maquet m'avait cachée, c'est que Maquet a horreur de toucher les plumes.

Je compris cela d'autant mieux, que moi j'ai horreur de toucher le velours.

Maquet fut héroïque; il s'assit près de moi et commença sa triste besogne avec des frissons qui hérissaient sa chair à chaque pincée de duvet sanglant qu'il enlevait aux petites bêtes refroidies.

Au bout d'une heure les vingt ou vingt-quatre mauviettes étaient plumées.

Comme nous achevions, ou plutôt comme j'achevais la dernière, l'horreur avait donné aux doigts de Maquet une si prodigieuse activité, que, malgré mon habitude supérieure à la sienne, il avait cependant fini avant moi; comme j'achevais, dis-je, la dernière mauviette, et que je la couchais près de ses compagnes sur une belle feuille de papier blanc tirée de mon nécessaire, Paul reparut.

Il n'avait plus à la main ni peau ni lièvre.

— Les chambres de ces messieurs sont prêtes, dit-il.

Je crus avoir mal entendu.

— Les chambres! répétai-je.

— Oui, monsieur, les chambres.

— Vous avez trouvé des chambres?

— J'en ai trouvé, dit Paul au comble de la satisfaction.

— De vraies chambres?

— A peu près.

Paul n'osait pas se prononcer, comme on voit; cependant cet à peu près était déjà mieux que nous l'espérions.

— Et nous pourrons dîner dans une de ces chambres?

— Dans une? oui, monsieur, il y a grand feu...

— Eh bien! apprête tout ce qu'il nous faut.

— Tout est prêt, monsieur...

— La poêle, la manteca, la farine, l'oignon?

— Tout, monsieur; il n'y a que les pommes de terre que je n'ai pas osé me permettre d'éplucher, sachant que c'est la besogne de monsieur Giraud.

— Les pommes de terre! où sont les pommes de terre? demanda Giraud réveillé par cet appel à sa spécialité.

— Ah! c'est bien heureux! fis-je.

— Regarde-moi ces paresseux-là. Si ce n'est pas honteux! dit Giraud. Ils dorment, tandis que nous nous abîmons de travail. Ah! je sais bien qui est-ce qui va manger une fameuse figue.

Et s'approchant de Desbarolles, il lui aplatit le nez au niveau des pommettes des joues.

— Hein! fit Desbarolles; hein! qu'y a-t-il?

— Comment! tu n'as pas de honte, paresseux? lui dit Giraud. Tu vois, ou plutôt tu ne vois pas puisque tu dors, tu vois l'ami et Maquet qui plument les mauviettes que tu n'as pas même tuées, et à ce spectacle touchant tu ronfles comme un cordelier! Fi! je ne te connais plus, comme dit Corneille.

— Bien! Giraud, bien! dit Boulanger réveillé à son tour, et je partage toute ton indignation. Le souper est-il servi?

— Pas encore tout à fait, cher ami, répondis-je; mais si tu veux nous suivre.

— Et le petit Dumas? fit Giraud.

— Eh! laisse-le dormir.

— Seul, à la merci de toutes ces figures de bandits! Viens, malheureux jeune homme abandonné par ton père, viens.

Et il prit le bras d'Alexandre endormi, qui le suivit machi-

nalement, sans avoir la conscience du danger auquel Giraud l'arrachait.

Tout le monde ayant repris à peu près connaissance, à l'exception d'Alexandre, on enfila un escalier à haute marche, et l'on aborda la chambre destinée à servir de salle à manger.

Un feu clair flambait dans l'âtre; cela nous réjouit tout d'abord.

Il est vrai que lorsque nous cherchâmes la cause de cette clarté et de cette vivacité, nous nous aperçûmes qu'elles étaient dues à la croisée, qui, privée de deux carreaux et dénuée d'espagnolette, laissait passer autant de vent qu'il eût été nécessaire pour faire tourner un moulin.

Ce vent, glacial parce qu'il venait de la montagne, allait faire battre une porte sans verrous et sans serrure opposée à la fenêtre.

Maquet, le mieux éveillé de nous tous avec moi, boucha la fenêtre avec nos manteaux.

Alexandre fut conduit par Giraud dans l'angle de la cheminée, où un tabouret semblait attendre un dormeur.

Le tabouret n'attendit pas longtemps.

Boulanger lutta un instant contre le sommeil, et se rendormit près d'Alexandre.

Desbarolles, jaloux de conserver au moins les apparences de l'homme éveillé, resta debout, mais errant comme un somnambule, et marchant mollement sur les mauviettes plumées avec tant de peine par Maquet et moi, et que nous venions de poser à terre.

Giraud courait de bas en haut et de haut en bas. Pour ce soir, il avait jugé à propos de substituer la pomme de terre sous les cendres à la pomme de terre frite.

Chaque fois qu'on fermait la porte, la fenêtre s'ouvrait en faisant voler au milieu de la chambre les manteaux destinés à la calfeutrer. Chaque fois qu'on refermait la fenêtre, la porte s'ouvrait comme aspirée par elle, et semblait nous renvoyer tout l'air froid qui avait déjà traversé la chambre, et était allé se rafraîchir encore dans le corridor.

Cependant le souper s'avançait; le lièvre passait dans la poêle à l'état de civet, et les mauviettes grésillaient dans la casserole.

Maquet cria: A table! comme on crierait: Aux armes! Et à ce cri tout le monde se réveilla, même Alexandre.

On se mit à table.

Il serait difficile, madame, de vous donner une idée bien exacte de ce qu'on vous présente pour une chambre sur la route de Grenade à Cordoue, et cela, dans une ville de quinze mille âmes, que l'on appelle pompeusement Alcala la Royale.

D'abord une table vermoulue, deux ou trois chaises boiteuses, qui nous ont inspiré si peu de confiance, que l'on a monté pour les remplacer des bancs de la cuisine. Deux portes ouvertes, l'une sur un corridor, l'autre sur un grenier. Une fenêtre battant à tous les vents du ciel; enfin, un plancher effondré et donnant sur un poulailler, dont les coqs chantent avec acharnement, prenant les lumières de nos chandelles pour celle du jour.

Ainsi, du vent sous les pieds, du vent par la fenêtre, du vent par les portes, du vent aux quatre points cardinaux.

Il n'y a pas jusqu'à la cheminée qui ne nous envoie sa portion de vent; seulement celui-là est le plus désagréable de tous, attendu qu'il est mêlé de fumée.

Et par-dessus tout cela, le gloussement des poules et le chant du coq.

Le souper n'en fut pas moins gai. Comme ceux qui se trouvaient près du feu étaient grillés, et que ceux qui se trouvaient loin du feu étaient gelés, le chronomètre de Maquet fut placé sur la table, et toutes les cinq minutes il se fit un changement des premiers contre les derniers, et vice versâ; de cette façon chacun fut gelé et rôti par portions égales.

Tout le monde avait déclaré ne pouvoir coucher dans la chambre où l'on soupait. Il y avait de quoi amasser des fluxions de poitrine pour tout le voyage.

Paul fut lancé à la recherche d'une chambre; dix minutes après il revint.

Il avait découvert une espèce de cachot sans fenêtres, et orné d'une seule porte; on était assuré du moins contre les courans d'air.

Dans cette chambre, il avait fait porter tous les matelas qu'on avait pu réunir; de draps, il n'en était pas question, et mieux valait même qu'il n'en fût pas question.

Au reste, ce voyage d'exploration, qui nous conduisait de la salle à manger à la chambre à coucher, nous offrait un curieux enseignement sur la façon de dormir en Andalousie.

Nous enjambâmes dans les corridors et dans les escaliers une douzaine d'hommes endormis; c'étaient nos muletiers, nos marchands forains, nos porte-balles de la cuisine. Moins délicats que nous, ils ne s'étaient point enquis d'une ou plusieurs chambres. Ils s'étaient éparpillés dans la venta. Chacun selon son goût et sa commodité avait pris sa place; l'un couché tout de son long sur le côté gauche ou le côté droit, l'autre adossé au mur, l'autre étendu tout de son long sur le dos, avec les deux mains sous sa tête en place de tout oreiller.

Cette vue nous donna quelque philosophie. En effet, qu n'éprouve pas de besoins comprend difficilement ceux des autres.

Nous cherchâmes nos deux muletiers parmi tous ces hommes, mais un Andalous qui dort ressemble tellement à un autre Andalous, qu'il nous fut impossible de les reconnaitre.

La nuit fut meilleure que l'on ne devait s'y attendre. Il y a un point sur lequel les auberges espagnoles sont calomniées, c'est celui de la propreté. Ces murs blanchis à la chaux attristent par leur nudité peut-être, mais arrivent à réjouir l'œil par leur couleur, sur laquelle apparaît à l'instant même le moindre insecte ennemi du sommeil des voyageurs.

Il va sans dire que les insectes du pays s'accommodent à merveille avec les hommes du pays; jamais je n'ai vu un muletier indigène être réveillé par une puce autochthone.

La fatigue nous avait donné une insensibilité toute castillane. Aussi dormîmes-nous d'une façon satisfaisante jusqu'au lendemain cinq heures du matin, heure à laquelle nos muletiers nous éveillèrent impitoyablement, sous prétexte que nous avions à faire dans la journée dix lieues espagnoles.

Il y avait dans l'insistance qu'ils mirent à nous faire partir avant le jour quelque chose qui ne me paraissait pas clair, puisque ces dix lieues pouvaient à la rigueur se faire en douze heures.

Deux heures perdues pour les repas, pour les évolutions de voltige, et pour les croquis, cela faisait quatorze heures.

Nous pouvions donc être arrivés à Castro de Rio vers les neuf heures, c'est-à-dire une heure plus tôt que nous n'étions arrivés la veille à Alcala Réal.

Quelques instances que nous adressassions à nos hommes pour avoir la raison de leur insistance, nous n'en pûmes rien tirer que ces quatre mots:

— Vamos, signors! vamos! vamos!

Nous fûmes donc forcés de nous en remettre au temps, ce grand révélateur de tous les mystères, de nous révéler celui-là.

Nous enfourchâmes nos mules, qui paraissaient toutes ragaillardies de la bonne nuit qu'elles avaient passée, et après avoir fait notre provision de vin, nous nous mîmes en route, laissant à la Providence, qui nous était apparue la veille sous la forme d'un braconnier, le soin de nous fournir le reste.

XXV.

Cordoue.

Ce départ avait lieu le dimanche 2 novembre, madame, par un beau temps quoiqu'un peu couvert; quelques nuages, égarés à la suite de l'orage de la veille, couraient transparens à la surface du ciel, et laissaient entrevoir à travers leur tissu floconneux les étoiles, qui apparaissaient brillantes dès qu'ils étaient passés.

La route se déroulait devant nous à peine tracée sur un sol rougeâtre et écorché; à droite et à gauche de cette route s'étendait la plaine, toute hérissée de chardons et d'herbes parasites; il était évident que l'agriculture n'était pas la principale occupation des habitans d'Alcala Réal. Le chemin allait en montant.

Tout le monde était gai et chantant; le malaise et la mauvaise humeur de la veille avaient disparu avec le sommeil de la nuit; on se faisait une fête de chasser toute la journée; les mauviettes avaient été trouvées excellentes.

En arrivant au sommet du premier monticule, nous embrassâmes un assez vaste horizon tout bosselé de collines; une ligne rougeâtre, interceptée de place en place par la crête des montagnes, rayait le ciel, jetant quelques rayons lumineux au front de tous ces sommets, et laissant le reste dans cette obscurité matinale que l'on sent être le dernier effort de la nuit contre le jour, de l'ombre contre la lumière.

Peu à peu ce reste d'ombre se dissipa, et le soleil apparut radieux.

Aussitôt, madame, ce fut un concert charmant; tout se mit à chanter dans la nature, depuis la perdrix remisée dans son sillon jusqu'à l'alouette qui dans son vol vertical allait disparaître au ciel.

Il n'y eut pas jusqu'au cheval d'Alexandre, jusqu'au malheureux Acca, lequel, jusque là l'œil morne et la tête baissée, comme les chevaux d'Hippolyte, avait suivi les mules, qui retrouvant un peu de vieux sang andalous sous l'éperon français se mit à longer les flancs pour prendre la tête de colonne.

Cela rendit à Alexandre quelque espoir de pouvoir reprendre avec Acca dans la journée ses exercices de voltige, interrompus la veille par les observations judicieuses de nos arriéros.

Cependant nos muletiers ne furent pas dupes de ce reste de flamme; ils le regardèrent passer avec étonnement, mais quand il fut passé, ils secouèrent la tête en gens qui ne sont pas dupes de cette suprême démonstration.

Je vis le geste, et je conseillai à Alexandre de substituer le plaisir de la chasse à l'exercice de l'équitation.

Il jeta un coup d'œil interrogateur à Maquet; Maquet sauta en bas de sa mule, Alexandre en bas de son cheval, et tous deux prenant leurs fusils, se jetèrent sur les ailes, comme deux tirailleurs qui vont éclairer le corps d'armée.

— Ne vous écartez pas, senores, ne vous écartez pas, crièrent les muletiers, nous devons arriver de jour à Castro del Rio.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que je ne comprenais point cette nécessité d'arriver de jour, mais ayant échoué dans l'explication que j'avais demandée, je ne tentai pas même une nouvelle épreuve.

Rien ne peut vous donner une idée de ces grands paysages d'Espagne, madame, de ces horizons nus, sans un arbre, sans une maison, sans un coin du culture qui dénonce la civilisation : on dirait une terre vierge et solitaire, depuis le jour où elle est sortie des mains de Dieu; cette absence de toute vie, de toute végétation, donne aux aspects une âpreté qui double leur grandeur, tout s'empreint du caractère des lieux, même les esprits les plus rebelles, et il ne fallait rien moins que l'individualité française six fois répétée en nous pour résister à cette teinte de tristesse et de sauvagerie que le sol sur lequel on marche semble refléter sur le voyageur.

Nous marchâmes six heures ainsi, sans voir autre chose que des montagnes, des chardons, du sable et des roches; quoique nous fussions au 2 novembre, la chaleur était étouffante, et à chaque instant nous avions recours à nos outres, pendues comme deux fontes à droite et à gauche du garrot de la mule de Paul, lequel Paul était attaché lui-même à sa mule, comme une troisième outre, afin d'éviter cette multiplicité de chutes, non pas dangereuses, Dieu merci! grâces à l'élasticité de la matière inconnue dont Paul est composé, mais contrariante par le temps qu'elle faisait perdre.

Enfin, vers les onze heures, nous aperçûmes sur un petit plateau cinq ou six maisons rangées parallèlement et formant avec la route que nous suivions un angle droit. De l'autre côté de la route était une fontaine entourée d'un abreuvoir; quelques haies jaunes et nues joignaient les unes aux autres ces maisons, échelonnées sur un seul rang.

Nous étions si bien convaincus que c'était dans ce petit hameau sans nom que nous devions nous arrêter, que nous ne nous en informâmes même point; aussi notre étonnement fut-il grand quand nos arriéros, après avoir fait boire leurs mules à la fontaine, nous saluèrent du sacramentel Vamos, vamos.

Il faut le dire, jamais injonction lancée avec tant d'assurance n'eut si peu de succès; le malencontreux accusatif fut salué d'une réprobation générale, et il fut déclaré aux deux guides qu'ils pouvaient suivre leur chemin si bon leur semblait, mais que quant à nous, nous ne nous remettrions en route que suffisamment ravitaillés.

Les grandes résolutions imposent toujours un certain respect à ceux à qui elles sont exprimées; nos muletiers baissèrent la tête, et nous suivirent les bras pendans dans la nouvelle direction que nous imprimions à nos montures.

Nous mîmes pied à terre en face de la maison la plus apparente, et Desbarolles fut détaché pour prendre langue avec les naturels du pays.

Les naturels se composaient de cinq ou six hommes et d'autant de femmes, immobiles sur le seuil de leurs portes; ils regardaient avec étonnement cette caravane composée d'hommes mis pour eux d'une façon aussi étrange que le sont pour nous les Chinois ou les Hottentots; nos burnous ou les capuchons adaptés à nos vestes de voyage avaient surtout le privilége d'exciter leur hilarité. Ils nous prenaient pour des moines, et grâce aux nouvelles idées courantes en Espagne, ils paraissaient avoir bonne envie de nous lapider; heureusement que chacun de nous, comme ces fro-

cards de la Ligue que se plaît à décrire le *Journal de l'Étoile*, avait un fusil à l'épaule et un cor de chasse au côté; cette circonstance seule, j'en suis certain, nous sauva de l'anathème qui poursuit en Espagne le capuchon, sous quelque forme qu'il se présente.

Il va sans dire que lorsque nous parlâmes d'auberge et de déjeuner, on rit bien plus fort qu'on n'avait ri en voyant nos burnous.

Enfin Desbarolles, à force de marivaudages, obtint d'une brave femme qu'elle nous prêterait sa maison et les quelques ustensiles de cuisine qu'elle contenait; mais d'alimens quelconques à mettre dans ces ustensiles, il n'en était point question.

Chacun de nous se jeta dans la campagne pour tâcher de découvrir quelques vivres; on apercevait de loin nos chasseurs qui arrivaient à grands pas de l'air le plus satisfait du monde.

On leur fit signe de hâter leur course, et ils passèrent du trot au galop.

Je fis cent pas au-devant d'eux : ils avaient été d'une maladresse insigne, et malgré un feu très bien nourri que nous avions entendu, ils ne rapportaient absolument rien : ils prétendirent avoir tiré sur des pierres pour s'amuser.

Pendant ce temps, nos fourriers regagnaient le gros de la troupe, l'oreille basse; Boulanger seul par ses manières engageantes avait obtenu un pain et six œufs; Desbarolles avait demandé de la salade, on l'avait fait répéter trois fois, et on lui avait répondu qu'on ne connaissait point cela.

De leur côté, les chasseurs avaient très faim.

En ce moment, madame, nous vîmes comme la veille poindre au-dessus d'un monticule un chapeau, une tête, puis un corps; nous reconnûmes la Providence à cette manière de nous apparaître; comme la veille, elle tenait un lièvre à la main.

La pauvre Providence, comme vous le voyez, madame, n'était pas variée dans ses moyens, mais elle n'avait pas besoin de cela pour faire son effet.

Elle fut saluée par des cris de joie, auxquels Maquet imposa silence; on se rappelle que la Providence ne donnait pas ses lièvres pour rien; ils n'étaient pas chers, c'est vrai, mais tout se corrompt dans ce monde, et elle pouvait, en voyant nos besoins, hausser ses prix, ce qui aurait fini par revenir au même que s'il n'y avait pas eu de Providence.

Mais nous avions eu tort de douter de la déesse, elle se montra bonne fille, et moyennant une piécette, nous eûmes notre lièvre; c'était son prix, à ce qu'il paraît.

Ce lièvre fut immédiatement dépouillé, dépecé et mis en civet; toutes ces hésitations, toutes ces recherches, toute cette cuisine, nous avaient pris deux heures. Nos muletiers paraissaient bouillir d'impatience, et nous avaient déclaré que nous n'arriverions jamais le même soir à Castro del Rio; ils mirent une telle amertume à cette signification, que nous commençâmes à croire qu'il y avait quelque mystère caché sous cette insistance.

Nous nous remîmes en route vers une heure : nos chasseurs étaient éreintés, et remontèrent sur leurs mules, ou plutôt remontèrent l'un sur sa mule, l'autre sur son cheval; le pauvre Acca n'avait absolument rien gagné à l'absence de son cavalier de droit : Juan s'était, aussitôt qu'il avait vu Acca libre, constitué son cavalier de fait, de sorte que le malheureux animal avait, pour tout bénéfice, porté un muletier qui lui était connu au lieu d'un voyageur qui lui était inconnu.

Cependant, entre les jambes d'un appréciateur de Baucher et d'un admirateur de Daure, Acca reprit à l'instant même son petit air de race.

— Allons, allons, dit Desbarolles, il ira jusqu'à Cordoue.

Mais Giraud, qui était notre régulateur en matière chevaline, secoua la tête d'un air de doute.

Son opinion parut être partagée par les deux muletiers, qui avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour déterminer Alexandre à continuer sa route à pied; selon eux, le canton que nous allions traverser était le plus giboyeux de toute l'Espagne.

Je me laissai prendre à cet appât, moitié par confiance, moitié par fatigue de cheminer à mule, et je me jetai à mon tour dans la plaine, mon fusil à la main.

Selon toute probabilité, le lièvre que venait de nous vendre le braconnier formait à lui seul le total du gibier contenu dans cette plaine si giboyeuse, et il avait fallu être la Providence, c'est-à-dire cette déesse aux yeux perçans, pour le découvrir perdu dans l'immensité.

Je marchai trois heures sans rien voir, qu'une espèce de village qui apparaissait et disparaissait dans les plis du terrain, et que nous atteignîmes enfin vers quatre heures du soir.

Nous allions proposer à nos arriéros de faire une halte, lorsque nous les vîmes s'arrêter eux-mêmes à la porte de l'unique venta que possédât la localité.

— Est-ce que nous sommes à Castro del Rio? leur demandai-je tout étonné d'avoir fait une si grande journée à quatre heures du soir, et malgré la halte si disputée du matin.

— Non, monsieur, répondit Juan, nous sommes à...

— Et pourquoi nous arrêtons-nous à...?

— Dame! monsieur, parce que les bêtes sont fatiguées.

— Comment, fatiguées? nous avons fait à peine huit lieues!

— Fatiguées! dit Alexandre, et il fit exécuter à Acca un mouvement de trot circulaire et trois changemens de pied.

— Si les mules sont fatiguées, dit Maquet, laissons-les reposer une heure, repartons ensuite.

— Oh! impossible, dirent les muletiers d'une seule voix.

Ceci ressemblait à une conspiration.

— Voyons, pourquoi impossible? demandai-je de cette voix de maître qu'il faut bien, en voyage surtout, prendre de temps en temps avec les serviteurs.

— Parce que, monsieur, si vous voulez absolument continuer votre chemin, mieux vaudrait le continuer tout de suite.

— Je n'y comprends rien, expliquez-vous.

— Monsieur permet-il? demanda Eau de Benjoin en s'approchant les épaules effacées, et la paume des mains ouvertes.

— Oui, je permets, dites.

— Je les ai entendus causer.

— Qui?

— Les muletiers.

— Eh bien?

— Eh bien! monsieur, ils ont peur.

— Comment, peur?

— Oui.

— Et de quoi?

— Il paraît que c'est à deux lieues d'ici qu'est le malo sitio?

— Qu'est-ce que le malo sitio?

— Le mauvais endroit, monsieur...

— Quel mauvais endroit?

— Le mauvais endroit dont parlait le compatriote de monsieur.

— Quel compatriote?... Achevez, voyons.

— Le rémouleur.

— L'endroit où les cinq contrebandiers ont été arrêtés ; monsieur ne se rappelle pas ?

— Ah ! si fait.

— Oui, oui, firent signe de la tête Juan et Alonzo.

— Messieurs, une aventure; qu'en dites-vous?

— Va pour l'aventure, dit Giraud.

— Oh ! oui, papa, je t'en prie, dit Alexandre ; montre-nous de vrais voleurs, je serai bien sage.

— Desbarolles, repris-je, vous voyez notre unanimité, mon ami.

— Je la vois.

— J'espère que vous vous réunissez au désir général.

— Moi et ma carabine.

— Bravo ! Demandez donc à nos arriéros, en ce cas, combien il nous faut de temps pour être au malo sitio.

Desbarolles fit la question désirée.

— Trois heures, répondirent les muletiers.

— Demandez-leur à quelle heure la lune se lève.

— A huit heures, répondirent-ils.

— En ce cas, Desbarolles, mon ami, expliquez-leur que nous allons nous reposer une heure ici, nous et nos mules, pour donner le temps à la lune de se préparer; nous désirons passer le malo sitio à neuf heures du soir.

Desbarolles, en fidèle interprète, répéta mes paroles syllabe par syllabe; les deux muletiers l'écoutaient la bouche ouverte : on eût dit qu'il leur parlait arabe.

Il était évident qu'ils ne comprenaient pas ce désir de se mettre en relation avec des voleurs, par le clair de lune, dans un malo sitio, à moins que ce désir ne fût exprimé par d'autres industriels du même genre, qui avaient la délicatesse de ne point passer sans se mettre en rapport avec des confrères.

Cependant comme jusqu'à cette heure ils ne nous avaient point envisagés sous ce point de vue, il était évident qu'il leur en coûtait de revenir sur la première idée qu'ils s'étaient faite que nous étions honnêtes gens.

Ils débattirent donc longuement la proposition, mais il fallut céder : j'étais l'amo.

On donna une heure de repos aux bêtes, on mangea une omelette, on examina les fusils, dont on renouvela les charges et les amorces, et l'on partit au milieu de toute la population, qui nous regarda partir les bras levés au ciel

XXVI.

Cordoue.

Pardonnez-moi, madame, de vous avoir laissée tout un jour dans les transes qu'a dû vous inspirer notre situation. mais puisque je vous écris de Cordoue, puisque nous avons par conséquent traversé le malo sitio, vous avez compris, je l'espère, que nous n'y étions pas restés.

La soirée était charmante, et jamais soirée ne fut faite pour inspirer moins de craintes; un crépuscule plein de transparence nous enveloppait peu à peu et confondait derrière nous, dans les premières ombres de la nuit, le village que nous venions de quitter, et les quelques arbres dont, par privilége spécial, il était ombragé.

Je commence à croire, madame, que ce n'est point la nature qui prive l'homme d'arbres, mais que c'est l'homme qui ment aux besoins de la nature en les détruisant. Je me rappelle l'Italie, où tout arbre est impitoyablement abattu parce qu'il fait de l'ombre, *perchè fa uggia*. Comprenez-vous ce crime reproché à un arbre, de faire de l'ombre dans un pays où le soleil chauffe à quarante-cinq degrés ? Décidément je pense et je compte à mon retour soumettre ce grand système à l'Académie des sciences, que primitivement le monde entier a été divisé en deux religions, la religion du soleil, qui était celle de l'Orient, et la religion de la lune, qui était celle de l'Occident. Les adorateurs du soleil ont abattu les arbres parce qu'ils faisaient de l'ombre, et depuis ce temps-là les arbres, rancuniers jusque dans leurs racines, n'ont pas repoussé

A l'Occident au contraire, dans cet empire de la mystérieuse Phébé, tout a été fait pour ménager de profondes retraites à la chasseresse divine et à ses nymphes, amies de la fraîcheur et du bain ; de là nos forêts profondes, de là nos ruisseaux profonds, de là nos larges lacs ; ce ne sont pas les petits ruisseaux qui font les grandes rivières, ce sont les belles et larges forêts.

Bref, madame, nous avions vu quelques arbres à peu près verts, et cette verdure au mois de novembre nous avait réjoui l'œil; elle avait tourné nos idées, vers l'art, et de l'art nous étions tout naturellement passés aux artistes.

Je ne sais rien de plus charmant, madame, quand on se trouve cinq ou six hommes d'intelligence réunis à cinq ou six cents lieues du pays natal, je ne sais rien de plus charmant, dis-je, que de rallier à soi par le souvenir et par la causerie, qui est la déduction naturelle des souvenirs, les autres hommes d'intelligence qu'on a laissés dans ce pays ; ainsi la beauté de la nature nous avait conduits aux beautés de l'art ; de l'œuvre de Dieu nous étions descendus par une pente naturelle aux œuvres des hommes, et en voyant de grands arbres, de beaux rochers, de larges horizons, les noms de Decamps, de Delacroix, d'Ingres, d'Horace Vernet, de Dupré et de Rousseau, nous étaient venus sur les lèvres.

Je crois, madame, qu'il y aurait eu quelque profit à ceux qui rendent annuellement compte des expositions du Louvre à nous entendre, sans aucune de ces petites haines ou de ces mesquines passions qui bourdonnent autour des gens de mérite, discuter, par cette belle nuit, au milieu de pays de Vélasquez et de Murillo, cette grande et éternelle question, la seule qui vaille la peine d'être discutée puisque c'est la seule qui survit aux siècles ; cette grande et éternelle question de la lutte du génie contre le vulgaire, question vitale s'il en fut, que les intérêts et la politique essayent éternellement d'étouffer, et qui éternellement reparaît calme et souriante comme une déesse antique, après avoir mis sous ses pieds la politique et les intérêts.

Dites-moi qui était secrétaire d'état d'Élisabeth quand Shakespeare écrivait Hamlet et Roméo.

Dites moi qui était sénateur de Rome sous Léon X quand Raphaël peignait les stanze du Vatican.

Si les noms de quelques ministres ont surnagé sur le flux des temps, c'est qu'ils se sont cramponnés non pas aux rois

de la terre, mais aux rois de l'intelligence et de l'art. Mécène n'est connu que grâce aux vers d'Horace, et les pensions accordées par Colbert à Racine et à Corneille ont presque fait oublier que ses armes étaient une couleuvre, et que cette couleuvre a traîtreusement mordu le pauvre Fouquet au talon.

Nous en étions au plus ardent de notre discussion, au plus chaud de notre enthousiasme ; nous venions de traverser un torrent encaissé entre deux rives profondes, dont les accidens avaient tenté vainement de ralentir notre dialogue, quand nous vîmes nos deux guides se consulter, et Juan revenir vers nous en nous faisant des signes.

La conversation cessa aussitôt.

J'allai à lui...

— Malo sitio! me dit-il en me montrant une grande ombre projetée devant nous par une espèce de bois.

— Los Pateros ?

— Si.

— Mes enfans, dis-je en me retournant, assez de pinceaux comme cela ; aux fusils ! aux fusils !

L'avertissement produisit un effet miraculeux, la conversation cessa comme par enchantement, chacun fit halte sur le lieu même où il était ; ceux qui étaient à pied coururent à leurs mules ; en dix secondes tout le monde était armé.

— Qu'y a-t il ? demanda-t-on ensuite.

Je mis pied à terre.

— Il y a que nous approchons, à ce qu'il paraît, du malo sitio, où les cinq contrebandiers ont été arrêtés, voilà une quinzaine de jours, et qu'il s'agit de nous mettre sur la défensive.

— Voilà, dit Desbarolles en faisant sonner le chien de sa carabine

— Allons, dit Giraud, voilà encore Desbarolles qui commet des imprudences.

— Quelle imprudence ? demanda Desbarolles.

— Tu sais bien que quand tu as une fois armé ta carabine, tu ne peux plus la désarmer qu'en la tirant.

— On la tirera, dit Desbarolles.

— Oui, dans nos jambes. Messieurs, je demande que Desbarolles forme l'avant-garde.

— Il la formera.

— Silence donc, silence ! firent les arriéros.

— Voyons; décidément, messieurs, il paraît que la chose est sérieuse ; examinons les localités.

Je n'ai jamais vu à la clarté d'une lune magnifique plus beau paysage que celui du malo sitio.

Nous avions, au point où nous étions parvenus, c'est-à-dire sur la rive la plus escarpée du petit ruisseau que nous venions de traverser, une espèce de bois taillis à notre gauche ; du milieu de ce bois taillis s'élançait de temps en temps un arbre qui, épargné par les coupes précédentes, avait atteint toute sa hauteur, cet arbre était sombre et immobile, pas un souffle de vent ne passant sur le paysage.

A droite, nous avions une plaine immense, bordée par des montagnes; sous nos pieds moutonnaient de grands buissons de pin et de genièvre, qui semblaient des tirailleurs jetés en avant par la forêt. Au delà de ces buissons, et comme ils allaient montant à la hauteur des touffes d'herbes, on voyait, dans un endroit où les bords s'abaissaient, briller le ruisseau, pareil à un ruban argenté.

Au fond, à une distance où l'œil avait peine à les distinguer, les contours de quelques arbres, au milieu desquels apparaissaient comme des fantômes les murs blancs d'un moulin, qui dentelaient le paysage.

Jamais malo sitio ne me parut moins propre à inspirer la terreur ; aussi toute la caravane paraissait-elle bien plus disposée à rire qu'à trembler : il est vrai que Juan et Alonzo tremblaient pour toute la caravane.

Je jetai les yeux sur Paul ; il avait conservé son impassibilité habituelle, et avait profité de la circonstance pour tirer de sa poche un morceau de pain concave et dont la concavité contenait un reste de civet.

Paul continuait de boire et de manger à l'état chronique; mais il ne tombait plus depuis qu'il avait eu l'idée de se faire attacher à sa mule.

— Eh bien ! Paul, lui dis-je, pourquoi ne mettez-vous pas pied à terre?

— Ah ! monsieur, dit-il, parce que ce serait du temps perdu ; il faudrait me détacher, puis me rattacher ; j'aime mieux rester où je suis.

— Mais si les voleurs tirent sur nous, vous allez leur servir de point de mire, Paul.

— Oh ! monsieur, ils ne me verront pas, je suis noir

Et il se mit à rire avec cette silencieuse hilarité qui n'appartient qu'à lui, et qui chez lui exprime la satisfaction complète de lui-même.

Il n'y avait rien à répondre à une si excellente raison ; nous laissâmes Paul sur sa mule, et nous commençâmes à prendre nos dispositions pour traverser le malo sitio.

Comme ces dispositions étaient prises dans le plus grand silence, nous entendîmes tout à coup un bruit étrange et qui nous fit frissonner malgré nous.

Ce bruit n'avait rien d'humain, et ne ressemblait à aucun bruit connu ; c'était comme la longue plainte d'un homme qu'on égorge ; mais pour se plaindre ainsi, il eût fallu être non pas un homme, mais un géant ; d'ailleurs cette plainte, avec sa gamme croissante et décroissante, revenait de cinq secondes en cinq secondes.

Nous n'étions pas disposés à la crainte, et de plus aucun de nous n'était d'un caractère timide ; cependant, je crois pouvoir affirmer que la perception de ce bruit nous fit passer à tous un frisson dans les veines; nous nous regardâmes, et attendîmes la reproduction de ce bruit singulier pour lui assigner une cause.

Le bruit se reproduisit.

Personne de nous ne fut capable de donner de ce bruit une définition satisfaisante.

Nous appelâmes nos muletiers, et nous les interrogeâmes. Ils étaient si troublés qu'ils ne comprirent rien à notre demande.

— Oui, dirent-ils, oui, vous avez raison, retournons sur nos pas, messieurs, retournons sur nos pas.

— Oh ! dit Boulanger, je la tiens.

— Quoi ?

— La cause de ce bruit.

— Vraiment ?

— Oh ! bon Sancho Pança ! digne Don Quichotte ! immortel Cervantes !

— Voyons, cher ami, qu'ont à faire là-dedans Cervantes, Don Quichotte et Sancho ?

— Nouà, mes amis, nouà.

— Ah ! fit Giraud ! regarde que nous sommes bêtes, Desbarolles ! comment, tu ne t'es pas rappelé ce bruit là, que nous avons entendu cent fois ?

— Dis donc, dis donc, s'écria Desbarolles, tu pourrais bien parler au singulier, ce me semble.

— C'est vrai, que tu es bête ! dit Giraud.

Nous éclatâmes de rire ; ce moment de crainte avait fait place à la confiance la plus parfaite.

— Voyons, dit Giraud, relève ta carabine et marchons, ramplan, plan, plan.

Nos muletiers nous regardaient tout abasourdis, et ne comprenaient rien à cette nouvelle manière de traverser les mauvais pas.

Cependant, tout en ayant l'air de railler le danger, je commençai par prendre toutes les dispositions qui pouvaient le diminuer : chacun de nous plaça sa mule entre lui et le bois, et marcha, la main gauche appuyée au garrot de l'animal ; de cette façon, le corps de la mule protégeait le corps du voyageur, et, quoique dans des conditions moins sûres, les jambes.

Boulanger lui-même avait pris un fusil, en promettant positivement qu'il tâcherait de tirer dans la direction des voleurs, au service desquels nous avions douze coups de première charge.

Notre caravane, précédée par Desbarolles et sa mule, marchait sur une seule ligne, à soixante pas du bois à peu près ; à cette distance, et dans l'obscurité, la supériorité de nos armes devait, en cas d'attaque, nous être d'un grand avantage.

Nos muletiers, qui étaient en tête, repassèrent à la queue, en se courbant pour mettre leur passage à l'abri derrière les mules, et en nous faisant signe du doigt de garder le plus profond silence.

Ce signe fut, à ce qu'il paraît, mal interprété par Alexandre, qui se mit à crier à tue-tête :

— Ohé ! les voleurs de Castro de Rio, où sont-ils ?

Les muletiers s'arrêtèrent, comme si leurs pieds avaient pris racine.

— Eh ! mon cher ami, dit Maquet, vous voyez bien qu'ils n'entendent pas le français, ces braves gens ; ils ne répondront pas ; allez, Desbarolles, parlez en espagnol.

— Ohé ! los ladrones de Castro de Rio, cria Desbarolles à tue-tête, donde sonos ?

Cette fois les muletiers furent bien plus ébouriffés encore que la première ; ils comprenaient une chose qui leur avait paru jusque-là incompréhensible, c'est qu'il existait dans ce pays de fous qu'on nomme la France des voyageurs qui appelaient les voleurs.

Il paraît que la chose stupéfia les voleurs à l'égal des muletiers, car nous traversâmes le malo sitio en leur jetant tous les défis que notre vocabulaire put nous fournir, et cela, je dois l'avouer, madame, impunément.

Pas un voleur ne parut, pas un canon de carabine ne brilla, et aucun autre bruit ne se fit entendre que le bruit de cette lamentable nouà, qui devenait de plus en plus lugubre au fur et à mesure que nous nous approchions d'elle.

Au bout de dix minutes, nos muletiers se redressèrent de toute leur hauteur, et respirant comme si on leur eût enlevé une montagne de dessus la poitrine :

— Il n'y a plus de danger, dirent-ils.

— Bah ! vraiment?

— Oui, le malo sitio est passé.

— C'était bien la peine de nous déranger, dit Alexandre en remontant d'un bond à la force des poignets sur Acca, dont les genoux plièrent jusqu'à terre.

Puis, calme comme le Didier de Marion Delorme :

— Je disais donc que monsieur Ingres, reprit il...

— Un instant, un instant. Avant toute chose, Desbarolles, mon ami, dit Giraud, décharge ta carabine, tu sais que c'est convenu.

— Je vais la désarmer.

— Non pas ; je sais comment tu désarmes tes carabines ; décharge-la, mon cher.

— Oui, oui, Desbarolles, mon ami, dirent trois ou quatre voix, pas d'entêtement.

Desbarolles, voyant qu'une majorité imposante se réunissait contre lui, approcha en soupirant la crosse de son épaule, et son épaule de la crosse.

— Tu vas voir comme elle est douce la carabine de Desbarolles, dit Giraud à Alexandre ; un vrai mouton.

Desbarolles lâcha le coup, et fit deux tours sur lui-même

— Regarde, regarde, dit Giraud ; ce n'est pas ta carabine de Devisme ou de Bertonnet qui en ferait autant. Et quand on pense qu'il ne peut pas se déshabituer de l'armer ni apprendre à la désarmer.

— Sacré tonnerre ! disait Desbarolles, je crois qu'elle devient de plus en plus dure, cette maudite escopette.

Le coup était parti verticalement, un long jet de feu avait rayé le sombre azur de la nuit, et le bruit, repété par les montagnes comme un grondement de tonnerre, avait longtemps retenti au milieu du silence nocturne.

La voix de cinq ou six chiens répondit à la détonation par des aboiemens.

C'étaient les chiens du moulin, qui, réveillés par le coup de feu, s'empressaient de donner des preuves de leur vigilance.

— Bon, dit Alexandre, voilà les toutous qui s'en mêlent, cela va faire un joli concert : papa, chante-nous donc quelque chose.

La noria continuait toujours ses grincemens.

Il était évident que les aboiemens des chiens avaient réveillé le meunier et les garçons ; nos deux muletiers, qui étaient pleins de prudence, jugèrent à propos de se faire reconnaître, et s'avancèrent vers le moulin, en criant quelques paroles que nous ne pûmes comprendre.

Bientôt un dialogue s'établit, dont les chiens faisaient le second dessus.

Nous marchions toujours, et nous suivions le chemin qui passe à cent cinquante ou deux cents pas du moulin. Il paraît que nos muletiers ne tenaient pas à rester en arrière, car nous les vîmes accourir au galop pour nous rejoindre.

— Eh bien ! Juan, demandai-je à celui qui se trouva le premier près de moi.

— Eh bien ! monsieur, les voleurs ?

— Après.

— Ils y sont toujour

— Bah !

— Oui, puisqu'hier ils ont volé au meunier une vache et deux moutons.

— Vraiment ?

— De sorte que le meunier et tous ses gens étaient sur leurs gardes ; de sorte que quand ils ont entendu le coup de fusil, ils ont cru que c'étaient les voleurs qui revenaient.

— Ils tiennent à leurs voleurs, dit Giraud ; laissons-leur cette illusion : l'illusion fait le bonheur de l'homme.

Et sur cet axiome, contre lequel aucune voix ne s'éleva, nous nous remîmes en marche, laissant mourir derrière nous les aboiemens des chiens et les grincemens de la noria.

Une heure après, nous étions arrivés à Castro de Rio,

sans aucune espèce d'accident, mais ayant fait cette découverte, que ce bout de ruisseau que nous avions passé n'était autre que le Guadalquivir, le roi des fleuves espagnols, dont l'aspect inspira une si grande surprise aux Arabes, qu'ils s'écrièrent en le voyant : Oued-el-Kebir ! c'est-à-dire : La grande rivière !

Les étymologistes n'auront pas grande difficulté, je présume, à reconnaître Guadalquivir dans Oued-el-Kebir.

XXVII.

Cordoue.

Voilà, de bon compte, madame, cinq lettres que je vous écris depuis notre départ de Grenade ; c'est que la route est longue, quoique peu fertile en accidens. C'est toujours la même chose. Comment déjeunerons-nous ? comment dînerons-nous ? et où coucherons-nous ? Puis, de temps en temps, pour redonner du nerf à l'intérêt qui va s'allanguissant, il est question de voleurs, qu'on ne voit pas, bien entendu, ou qui, lorsqu'ils se montrent, vous font leurs excuses très humbles de s'être montrés.

Ce qui vous frapperait surtout, madame, si vous faisiez la route que nous venons de faire, c'est cette absence absolue de villes, de bourgs et même de maisons, qui fait d'une portion de l'Andalousie, c'est-à-dire d'une des plus belles provinces de l'Espagne, un vaste désert, dans lequel vous faites dix ou quinze lieues de France sans rencontrer un voyageur, sans voir poindre une habitation. En effet, qu'avons-nous rencontré entre Grenade et Cordoue, ces deux grandes capitales de l'empire mauresque d'Abd-er-Rhaman et de Boabdil ? deux villes où à peine nous avons pu trouver deux lits, Alcala Réal et Castro del Rio, et deux villages dans lesquels nous n'avons rien trouvé du tout.

Aussi, madame, si jamais vous avez le désir de voyager en Espagne autrement que de Bayonne à Madrid, et de Madrid à Séville ou à Barcelone, lignes privilégiées sur lesquelles on trouve les diligences ou les malles-postes, lesquelles ressemblent fort à des diligences dans lesquelles on est plus rudement secoué, voilà tout, je me permettrai de vous donner un conseil.

Ce conseil sera de voyager en caravane, comme nous voyageons ; seulement vous substituerez les ânes aux mules, et vous prendrez vos auberges à Paris.

Il existe sur le boulevard Bonne-Nouvelle, madame, un bazar fondé par un homme d'esprit qui doit avoir voyagé et souffert en voyage. Ce bazar est destiné à procurer à l'honnête homme qui se déplace pour aller voir d'autres honnêtes gens que ceux qu'il a l'habitude de rencontrer boulevard Bonne-Nouvelle, boulevard Saint-Denis, ou boulevard de Gand, toutes ces petites commodités sans lesquelles la locomotion trop prolongée devient un supplice.

Ce bazar a pour nom : *Bazar du voyage*, et est tenu par monsieur Godillot.

Je vous prie de croire, madame, que ceci n'est pas le moins du monde une réclame.

Si, dis-je, vous avez jamais l'envie, madame, de faire un voyage pareil à celui que nous faisons, vous trouverez donc, sur le boulevard à gauche, en allant de chez Barbedienne à la porte Saint-Denis, vous trouverez le *Bazar du voyage*, de Godillot et Compagnie.

Là, madame, vous achèterez deux charges de mulets complètes, toutes deux montées sur leurs bâts, prêtes à être posées sur le dos de l'animal ; chaque charge contiendra une tente, trois lits, une cantine complète avec sa poêle, son gril, sa broche, sa broche, madame! monument qui manque complétement en Espagne, mais qui a dû y être connu dans les temps reculés, puisque son nom existe; sa broche, disais-je donc; des assiettes, son pot-au-feu, ses cuillères, ses fourchettes et ses couteaux.

De plus : hache, marteau, tenaille, ciseau, tout ce qui est nécessaire enfin à la vie nomade à laquelle vous allez vous livrer.

Quand vous aurez fait cette emplète et choisi vos compagnons de voyage, — je m'en rapporte à vous pour les prendre braves, spirituels et instruits, — vous partirez avec eux par le chemin de fer d'Orléans ; à Orléans, vous aurez retenu d'avance des places pour Châlon ; à Châlon, vous monterez sur le bateau à vapeur, que vous ne quitterez plus qu'à Marseille; enfin, à Marseille vous prendrez le bateau de Barcelone.

A Barcelone, vous achèterez des ânes, — vous allez vous récrier, madame, vous allez dire que je me trompe, que ce sont des chevaux ou des mules que je vous donne le conseil d'acheter. Détrompez-vous, ce sont des ânes, de vrais ânes, de purs ânes.

Mais il faut vous l'avouer, madame, l'âne espagnol a une incontestable supériorité, non-seulement sur les ânes français, mais encore sur tous les ânes du monde, les ânes arabes exceptés.

Il est vrai que, selon toute probabilité, l'âne espagnol descend de l'âne arabe, et, au contraire des descendans ordinaires, n'a rien perdu pendant ces quatre siècles de descendances.

Quand vous aurez vu les ânes espagnols, madame, vous comprendrez le fanatisme de Sancho pour son âne. Déjà du temps de Cervantes le besoin de réhabiliter l'âne se faisait sentir en Espagne, et Cervantes, comme tous les grands génies, se faisant l'expression des besoins d'une époque, l'a réhabilité.

Vous achèterez donc six ânes et deux mules.

Six ânes pour en faire votre monture et celle de vos compagnons, deux mules pour porter vos bagages.

Ne vous effrayez pas du prix, madame ; les six ânes vous coûteront neuf cents francs ; les deux mules, trois cents ; total, douze cents ; et en quittant l'Espagne, vous revendrez le tout mille.

A moins que vous ne préfériez ramener le tout en France, où vous le vendrez alors le double de ce qu'il vous aura coûté.

Vous aurez ainsi une monture plus douce, aussi rapide et moins gênante que le cheval, puisque vous n'aurez qu'à le lâcher dans le premier champ de chardons venu pour qu'il y trouve sa nourriture.

Quant à vous, madame, au lieu d'entrer dans les villes et de vous installer à grand'peine dans quelque misérable venta, vous déploierez votre tente, comme aurait pu le faire Sémiramis ou Cléopâtre ; vos compagnons suivront votre exemple ; les domestiques, pendant ce temps, prépareront les uns le foyer, tandis que les autres iront acheter les provisions en ville ; et vous serez infiniment plus chez vous que vous ne le seriez dans la meilleure des auberges espagnoles.

Si je retourne jamais en Espagne, c'est ainsi que j'y retournerai

Toutes ces réflexions me sont suggérées, madame, par la manière dont nous avons été couchés à Castro del Rio. C'est une charmante ville, madame, dans une position pittoresque; mais passez-y de jour, si la chose vous est possible.

Nous nous remîmes en marche au point du jour. A ce magnifique clair de lune dont je vous ai parlé, avait succédé un brouillard humide qui avait un peu détrempé les chemins; nous montâmes donc sur nos mules, si fatiguées qu'elles parussent, pour nous soustraire au désagrément de cette boue matinale.

Alexandre fit comme nous, et enfourcha le malheureux Acca, qui allait de plus en plus s'affaiblissant.

Le paysage était toujours le même, c'est-à-dire à la fois grandiose et accidenté. Parfois au sommet d'une montagne, dominant le chemin que nous suivions, surgissait une tour en ruine, sentinelle perdue des temps écoulés, fantôme de granit, ombre des âges féodaux.

Deux ou trois fois j'avais remarqué que le chemin, en s'escarpant au-dessus de quelque fondrière, présentait des dangers pour le pied fatigué de nos montures, les mules; les mules ont cela de particulier, que si elles s'abattent, c'est presque toujours dans les beaux chemins où elles vont nonchalamment sans penser à leurs cavaliers ni, à ce qu'il paraît, à elles-mêmes; les mules, à la vue de ces escarpemens, prenaient connaissance des localités, flairaient pour ainsi dire le chemin, et, se raidissant sur leurs jambes, passaient d'un pied assez ferme; mais il n'en pouvait pas être de même du cheval d'Alexandre; son laisser-aller n'était plus de l'insouciance, c'était de l'abattement : aussi deux fois, dans des mauvais pas pareils à ceux que je viens de signaler, criai-je à Alexandre de mettre pied à terre.

Vous connaissez Alexandre, madame, et vous savez avec quelle déférence il obéit aux avis paternels : Alexandre n'en fit absolument rien.

Cependant je traversai le premier un troisième passage, si difficile, qu'une troisième fois je lui fis la même invitation.

Cette fois, selon toute probabilité, comme j'étais fort loin, il ne m'entendit point, car il descendit.

Bien lui en prit... Au bout de cinq secondes j'entendis des cris et des juremens; je me retournai, le malheureux Acca était tombé dans la fondrière!

La chute portait sa moralité avec elle.

A grand'peine, on tira Acca de son trou; Acca était fort essoufflé et paraissait prêt à défaillir. On n'en continua pas moins de marcher; seulement Alexandre prit son fusil et se mit à chasser.

Je pris le mien pour lui tenir compagnie, et j'en fis autant; mais toujours sans autre résultat que quelques alouettes. Au reste, le besoin de vivre était moins urgent, nous devions arriver vers les deux heures à Cordoue.

Nous ne devions rencontrer aucun village sur notre route, par conséquent nous avions pris nos provisions avec nous; elles consistaient purement et simplement en pain, en vin et en chocolat.

Au moment où j'arrêtais la mule chargée de vivres, je m'aperçus qu'elle toussait avec acharnement, et que quelques gouttes de sang lui tombaient de la bouche.

J'appelai Alonzo Lopez, et lui fis part du phénomène.

Il parut savoir parfaitement ce que cela voulait dire, et appela à son tour Juan.

L'un des deux ouvrit la bouche de l'animal, l'autre lui fourra la main jusqu'au fond du gosier, et en tira une première sangsue.

Puis il renouvela l'opération et en tira une seconde.

Après quoi le sang continua de couler, mais la bête ne toussa plus.

Je demandai des explications.

C'est encore une chose qu'il faut que vous sachiez, madame.

Presque toutes les sources, les ruisseaux, les rivières de l'Andalousie contiennent de petites sangsues fines comme des cheveux; hommes ou animaux les avalent en buvant; elles s'arrêtent où elles peuvent; où elles s'arrêtent, elles s'attachent, et, une fois attachées, elles acquièrent, au grand désagrément de l'individu qui les aide à l'acquérir, le développement d'une sangsue ordinaire.

Le moyen de s'en préserver est de passer l'eau qu'on boit dans son mouchoir.

Eau de Benjoin nous donna un moyen qui nous parut encore plus sûr que celui-là, c'était de ne boire que du vin.

La chaleur devenait étouffante, bien que nous fussions au 5 novembre; la chasse ne donnait pas, je remontai sur ma mule, Alexandre sur son cheval.

Nous marchâmes trois heures encore sur un terrain continuellement boursoufflé; on nous avait promis Cordoue pour midi; il était deux heures : nous demandions Cordoue à cor et à cris.

Enfin nos guides nous promirent que, lorsque nous aurions franchi un dernier mamelon qui se dressait sur notre route, nous verrions Cordoue.

Nous franchîmes le mamelon et, en effet, non pas immédiatement, mais après avoir traversé un pli de terrain qui s'étendait encore sur notre chemin, nous aperçûmes la ville tant demandée.

Il y a dans certains noms de ville un singulier prestige; dès l'enfance ces noms ont résonné à notre oreille d'une façon étrange : Memphis, Athènes, Alexandrie, Rome, Constantinople, Grenade et Cordoue, sont de ces noms-là ; on a, depuis que l'âge du désir est en nous, été poursuivi du désir de voir ces villes aux noms historiques et pittoresques; on y a si souvent pensé, si souvent la crainte de ne pas les visiter, malgré le désir qu'on en a, est venue vous traverser l'esprit, qu'on s'en est fait une image selon son imagination; on a vu en rêve la ville que l'on craignait de ne pas voir en réalité; puis le jour se lève où les obstacles ont disparu comme ces nuages que chasse le vent; on part, on traverse l'espace, on demande, on s'informe, on presse le pas, on arrive! La ville désirée vous apparaît enfin au pied d'une montagne, au bord d'un lac, ceinte d'une rivière; vous vous arrêtez, vous soupirez ; tout votre rêve est détruit, toute votre illusion envolée; vous ne voyez rien de ce que vous avez cru voir; vous soupirez, et vous dites : C'est donc cela!

Il est vrai que le premier aspect des villes est presque aussi trompeur que le premier aspect des hommes.

Lorsque j'entrai à Rome, je crus entrer dans une ville bâtie par Louis XV pour madame de Pompadour.

Ce n'est pas la situation qui manque à Cordoue, c'est l'aspect.

En effet, Cordoue, adossée aux dernières rampes de la Sierra Moréna, dominée par ces pics sombres qui ont fait donner aux montagnes qu'ils couronnent le titre de montagnes Noires, couchée au bord du Guadalquivir, la plus grande rivière ou plutôt le plus grand fleuve de toute l'Espagne, Cordoue, chauffée par son soleil mauresque, Cordoue est dans une admirable situation ; seulement, Cordoue, masse de

maisons sans ombre, sans jardins, sans monumens autres que la cathédrale, Cordoue, malgré les trois ou quatre palmiers qui balancent au-dessus d'elle leurs gracieux éventails, Cordoue manque d'aspect.

Il est vrai que, comme toutes les bonnes choses, Cordoue gagne à être connue. En attendant, il n'en est par moins vrai que Cordoue n'est point à la première vue la Cordoue que vous vous êtes faite.

Aussi, comme il faisait très-chaud, que le soleil frappait d'aplomb sur nos têtes, nous passâmes bien vite de la contemplation à l'action, et nous nous remîmes en marche.

Mais un incident nous arrêta... Quelque instance qu'on lui fit, le malheureux Acca ne voulut jamais repartir.

Tout à coup, et comme nous regardions en cercle cette lutte, dont le résultat commençait à nous paraître fort douteux, Alexandre s'écria :

— Messieurs, je m'écroule.

En effet, Acca manquait par sa base : il tomba sur les genoux de devant, plia sur les jarrets de derrière, allongea la tête, tira la langue, poussa un soupir, et se coucha.

Alexandre écarta les jambes et se trouva sur ses pieds.

— Eh bien ! qu'a-t-il donc ? demanda Desbarolles.

— Il a qu'il est mort, répondit Giraud.

— Allons donc !

Lopez et Juan ne firent qu'un signe de tête, mais si expressif, qu'il n'y avait pas à s'y tromper.

Acca était parfaitement trépassé, trépassé à la vue de Cordoue, où l'attendait le repos, comme trépasse un naufragé à la vue du port.

Alexandre tira son livre de notes et écrivit :

» La méthode Baucher ne convient pas aux chevaux an-
» dalous. »

Ce fut, à part les doléances des muletiers, toute l'oraison funèbre du pauvre Acca.

On lui ôta sa selle, Acca était le seul qui portât ce vain rnement, qu'on avait cru devoir accorder à son titre de cheval, on lui ôta sa selle et l'on en chargea la mule aux bagages.

Puis on l'abandonna aux corbeaux, sans même juger que sa peau méritât la peine d'être recueillie.

— Ma foi ! dit Alexandre, je suis satisfait au moins de savoir à quoi m'en tenir ; j'avais un cheval, et j'allais à pied ; j'étais comme les dragons, je ne savais pas si j'étais dans l'infanterie ou dans la cavalerie, maintenant au moins je suis fixé.

Cordoue était loin encore, mais du moins on voyait Cordoue : quoique ce soit une grande impatience que de voir et de ne pas atteindre, c'est cependant en même temps une consolation.

Cette consolation nous soutint pendant deux heures de marche, durant lesquelles nous fîmes deux lieues et demie à peu près ; puis nous nous trouvâmes sur les rives du Guadalquivir.

A cet endroit, le Guadalquivir est grand comme la Marne et ne porte pas encore bateau.

Nous trouvâmes un bac et non pas un pont.

J'avais presque autant entendu parler du pont de Cordoue que du pont de Tolède ; comment donc se faisait-il que pour la première fois où je trouvais de l'eau, je ne trouvasse pas de pont ?

Nos muletiers nous expliquèrent qu'en passant sur le pont nous eussions payé un réal par homme et un réal par bête, ce qui faisait quelque chose comme dix-sept réaux, c'est-à-dire quelque chose comme quatre francs cinq sous ; tandis qu'en passant par le bac nous ne payions que deux sous par homme et deux sous par bête, ce que faisait quelque chose comme trente-quatre sous.

Pour nous économiser trois francs entre huit, les misérables nous avaient fait faire un détour d'une lieue.

L'intention était bonne ; mais l'enfer, on le sait, est pavé de bonnes intentions.

Nous avions épuisé tous nos liquides et nous mourions de soif depuis deux heures ; depuis deux heures nous tirions droit sur le Guadalquivir ; comme une meute altérée nous voyions enfin, après deux cent cinquante lieues faites à travers l'Espagne, un fleuve avec de l'eau, et nous espérions que, sauf les sangsues, que nous avions un moyen de combattre, c'était de l'eau à boire.

Erreur !

En arrivant, nous nous aperçûmes que ce que roulait le Guadalquivir, et que nous avions pris de loin pour de l'eau, était une espèce de boue liquide, ayant la couleur et le compacte, sinon le goût, d'un immense courant de chocolat à la crême.

Nous nous regardâmes en nous grattant l'oreille avec un ho ! ho ! des plus expressifs.

— Il faut arriver à Cordoue, dit une voix.

— A Cordoue ! à Cordoue ! répétèrent toutes les autres, dans le *Régulus* de Lucien Arnault, tous les comparses du Théâtre-Français criaient ; » A Carthage ! » ce qui était d'un effet magnifique.

En conséquence, nous nous entassâmes dans le bac pêle-mêle avec les chiens, les chevaux et les mules d'une autre caravane que les passeurs faisaient attendre depuis dix minutes pour nous passer tous ensemble d'un seul coup.

Il y eut un moment de confusion qui rappelait assez exactement l'embarquement dans l'arche ; après quoi, à l'exception de femelles de notre espèce, nous nous trouvâmes embarqués.

Tout embarquement, à moins de naufrage, implique un débarquement ; cinq minutes après nous débarquâmes donc sur l'autre rive du Guadalquivir.

Nous nous trouvions dans une espèce de petit bosquet d'oliviers assez agréable : au-dessus de la cime rabougrie des oliviers, nous apercevions la flèche de la cathédrale de Cordoue, notre étoile polaire.

Un chemin tracé par les pieds des animaux et par les roues des charrettes nous traçait notre route.

Nous étions tous à pied ; c'était notre habitude dans les grandes circonstances : depuis longtemps nous avions remarqué que nous allions bien plus vite à pied qu'à mule.

Nos arriéros, que nous avions laissés en arrière pour régler nos comptes avec les passeurs, nous suivaient de loin.

Paul était perché sur les bagages, qu'il ne quittait jamais. Depuis qu'il avait eu l'idée de se faire ficeler au-dessus des malles, comme un sac de nuit, sa quiétude était parfaite ; et assis les jambes croisées, à la manière des Orientaux et des tailleurs, sur la plate-forme des bagages, il semblait, s'épanouissant sous ce soleil qui lui rappelait celui de Gondola, quelque divinité des bords du Gange, que des voyageurs curieux rapportaient de l'Inde pour en faire don à un musée européen.

Nous continuions à chercher de l'eau.

Une maison nous apparut toute brodée de treilles, qui jetaient sur elle une ombre bleuâtre d'une couleur adorable ; dans un autre moment les peintres se fussent arrêtés et eussent croqué la maison.

L'idée ne leur en vint même pas ; ils se précipitèrent vers

la maison et frappèrent d'un même coup à toutes les fenêtres et à toutes les portes, en criant :

— Agua ! agua !

La maison était solitaire, ou les habitans étaient morts de soif ; nous ne fûmes jamais bien fixés là-dessus ; mais la chose qui ne nous laissa aucun doute, c'est que l'on ne nous ouvrit point.

Rien n'altère comme une espérance déçue. Cordoue se rapprochait visiblement ; mais il y avait à craindre que la rage se manifestât dans la caravane avant que nous atteignissions Cordoue.

Les uns mâchèrent quelques feuilles de vigne. Hélas ! ce n'était plus comme à Grenade, les raisins étaient absens des treilles jusqu'aux derniers grains.

Les autres essayèrent de manger des olives fraîches ; ceux-là, Dieu leur fasse miséricorde en l'autre monde, ils l'auront bien mérité dans celui-ci.

Enfin, nous atteignîmes un petit sentier assez ombreux, et par conséquent assez frais, qui eût ressemblé à ces charmans chemins qui donnent entrée aux villages de Normandie, si les deux haies qui bordaient ce sentier n'eussent été formées par d'immenses aloès.

A l'extrémité de ce sentier, nous débouchâmes dans une prairie, puis dans une petite plaine, à l'extrémité de laquelle, c'est-à-dire à mille pas de nous à peu près, nous voyions s'étendre dans la forme la plus pittoresque du monde la muraille mauresque qui aujourd'hui encore ceint la ville des califes.

Au centre de cette muraille, à gauche de la cime d'un beau palmier, qui se déployait comme le panache d'un guerrier gigantesque au-dessus des remparts, s'ouvrait une trouée ogivique qui semblait pleine de fraîcheur, étant pleine d'ombre.

C'était la porte de la ville.

Nous tendîmes à l'instant même vers ce but.

Mais en avant de cette porte existait un objet qui attirait toute notre attention.

Cet objet était une espèce de hangard, habité par quelques individus des deux sexes, entourés d'une myriade d'enfans, les uns debout, les autres assis

Chacun se demandait ce que pouvait être cette baraque, et que pouvait faire cette population de marmaille qui paraissait savourer avec délices un aliment dont la distance nous empêchait de distinguer la nature.

Toutes les intelligences de la troupe étaient tendues, mais inutilement, vers ce grand problème.

Un éclair m'illumina.

Je me rappelai Naples.

— Giraud, m'écriai-je ; cocoméri ! cocoméri !

Vous vous rappelez Naples, vous aussi, madame ; eh bien, cette baraque était celle d'un marchand de pastèques, et toute cette population se grisait, comme Arnal, avec du melon.

Tout disparut à l'instant même à nos yeux, madame : Cordoue, ses murailles, sa mosquée, sa porte, son palmier, ses souvenirs ; nous nous précipitâmes vers la baraque en criant :

— Cocoméri ! cocoméri !

Nous étions armés, et d'un aspect, il faut le dire, assez peu rassurant, surtout après ce voyage à travers terres : les enfans prirent peur les premiers, et se sauvèrent en faisant des cris inhumains ; les hommes les suivirent en emportant leurs plus gros melons, qu'ils espéraient sauver aussi.

Une seule femme resta.

Je ne sais rien de plus brave en face des invasions qu'une femme très laide, si ce n'est une très jolie femme.

Notre héroïne était très laide.

Elle paraissait résignée à tout.

Desbarolles lui expliqua dans un castillan très altéré que nous étions d'honnêtes voyageurs mourans de soif, et que notre plus grande ambition était pour le moment d'avoir chacun un melon, en le payant, bien entendu.

La prétention parut des plus justes à notre marchande, qui mit tout son magasin à notre disposition.

Ah ! madame, si vous nous aviez vus nous ruer sur les melons, trois jours auparavant objet de nos dédains, quand Pepino se basardait à en glisser un sur notre table, quelles réflexions sans fin cette vue lamentable n'eût-elle point inspirées à votre esprit si philosophique !

La peur de l'hydropisie nous arrêta seule. Giraud et Alexandre avaient entamé leur troisième melon, lorsque mes effroyables prédictions le leur firent tomber de la bouche à moitié dévoré.

Pendant ce temps-là, la caravane nous rejoignait ; de loin nous apercevions Paul qui suçait quelque chose avec sa sensualité ordinaire.

C'était un énorme cocoméro qu'il avait découvert dans les bagages de la caravane qui avait passé le bac en même temps que nous, et qui lui avait coûté la somme de dix centimes.

Nous payâmes les nôtres, qui étaient un peu plus petits, un réal la pièce. Nous en fîmes l'observation à la marchande, qui nous répondit avec dédain que le cocoméro de Paul était un cocoméro d'occasion.

Paul ne s'était pas dérangé, madame, et une demi-heure avant nous il avait eu moins qu'à moitié prix un melon d'une grosseur double des nôtres.

Avouez, madame, que sous tous les rapports Paul est un être privilégié.

Nous n'avions plus rien à faire ; nous étions, momentanément du moins, rafraîchis et reposés.

Nous nous acheminâmes vers la ville.

— Ah ! sacrebleu ! dit Maquet.

Nous nous retournâmes quelque peu effrayés : Maquet ne jurait que dans les grandes occasions.

— Quoi ?

— Et la douane ?

— Ah ! c'est vrai ; la douane ! dit Boulanger.

— Est-ce qu'il y a une douane à Cordoue ? demandai-je en interrogeant du regard Giraud et Desbarolles

— Hélas ! oui, répondit Giraud.

— Et des plus sévères même, ajouta Desbarolles.

— Bon ! en voilà pour deux heures ! fit Alexandre.

— Il y a une chose bien simple, répondis-je.

— Laquelle ?

— Nous laisserons les clefs à Paul, nous laisserons Paul avec les muletiers, les muletiers avec les bagages, et Paul, les muletiers et les bagages nous rejoindront à l'hôtel de la Poste.

On nous avait d'avance, à Grenade, indiqué l'hôtel de la Poste comme celui auquel nous devions descendre.

— Bravo ! cria tout le monde.

Nous nous engouffrâmes sous la porte. Il y avait de l'autre côté de cette porte encombrement de populaire.

Le populaire nous attendait ; les moutards fugitifs nous avaient annoncés, et les curieux, assez peu récréés dans leur

ville de Cordoue, s'étaient amassés sur notre route pour se donner la satisfaction de nous voir.

Nous présentâmes nos passeports au corps de garde, tandis que nos mules et nos muletiers s'arrêtaient à la douane. Ces deux établissemens, douane et corps de garde, sont situés chacun d'un côté de la rue.

L'officier était au poste; il nous salua gracieusement et presque sans visiter le passeport de mes compagnons, après avoir jeté les yeux sur le mien :

— Passez, messieurs, nous dit-il, passez; nous vous attendons depuis longtemps.

— Vous nous attendez?

— Oui.

— Nous savions que monsieur Alexandre Dumas était en Espagne, et nous comptions bien qu'il ne quitterait pas l'Espagne sans visiter notre ville.

Nous passâmes en général; et moi en particulier, j'adressai quelques remercîmens à l'officier, et nous nous remîmes en marche.

Muletiers et mules nous suivirent.

— Eh bien! demandai-je à Paul, la douane?

— Oh! fit Paul, le chef des douaniers a vu le nom de monsieur sur les malles; il m'a demandé si monsieur était l'auteur de *Monte-Cristo*, je lui ai dit que oui, et il a répondu : — C'est bon, passez.

— Sans rien visiter?

— Sans rien visiter.

Je revins sur mes pas, et j'allai remercier le chef de la douane, comme j'avais remercié le chef du poste.

Je vous raconte un fait, madame, que vous attesteront mes cinq compagnons, et que je ne vous raconterais point s'ils n'étaient là pour l'attester.

Connaissez-vous rien de plus littéraire et de plus poli que les soldats et les douaniers de Cordoue?

Un quart d'heure après ce triomphe, nous entrions dans l'hôtel de la Poste.

XXVIII.

Cordoue.

Vous comprenez, madame, qu'après un pareil voyage, notre premier cri, en arrivant à Cordoue, fut : — *Banos! banos!* ce qui pouvait se traduire par : — Des bains! des bains!

Mais il en fut de notre cri comme si nous avions parlé hébreu. On connaît bien les bains à Cordoue, mais on ne connaît pas les baignoires.

Seulement, il existe d'immenses jarres, exactement pareilles à celles dans lesquelles furent mis en bouteilles et cachetés les quarante voleurs d'Ali-Baba. Quand on veut absolument prendre un bain, on remplit ces jarres à moitié, et l'on descend dedans à l'aide d'une échelle double.

Puis chacun s'accroupit selon sa grandeur, de manière que la tête seulement dépasse le goulot, ce qui permet aux baigneurs de continuer la conversation commencée.

Malheureusement il n'existait même pas de semblables jarres dans l'hôtel, et nous fûmes forcés de nous contenter de grands plats de terre, au milieu desquels nous ressemblions assez, tout ruisselans d'eau que nous fûmes au bout de cinq minutes, à des tritons sur leurs conques marines.

Nous n'avions pas encore fini nos ablutions, que déjà deux personnes avaient frappé à la porte et avaient été introduites près de nous.

L'une de ces personnes était monsieur Martial de la Torre, sur lequel j'avais une lettre de crédit.

L'autre, monsieur Eugène Perez, professeur de français, pour lequel j'avais une lettre de recommandation.

Tous deux, sans attendre que je me présentasse chez eux, ayant appris mon arrivée à Cordoue, venaient me faire leurs offres de service, et, je dois l'avouer, avaient été quelque peu étonnés de l'état dans lequel ils nous trouvaient.

La pudeur de monsieur Martial de la Torre en fut effarouchée, et il ne fit qu'entrer et sortir. Notre compatriote, moins pudibond, ou plus familier peut-être avec les ablutions, resta, et tout en nous habillant nous commençâmes à prendre langue.

Notre mauvaise humeur de voyageur porta tout d'abord sur l'aspect de Cordoue. Chacun de nous s'était fait une Cordoue à sa manière : l'un gothique, l'autre mauresque, l'autre presque romaine; car les souvenirs de Lucain et de Sénèque étaient aussi vivans chez nous que ceux d'Abd-el-Rhaman et ceux du grand capitaine. Nous n'avions oublié qu'une chose, c'était de nous représenter une Cordoue espagnole, et c'était justement la seule que nous eussions trouvée.

Des rues étroites, sales, dans lesquelles il est défendu de jeter son eau, sans doute de peur que cette eau ne les lave quelque peu; des maisons basses et souvent d'un ton grisâtre, ce qui est si rare en Espagne, et grillées du haut en bas comme des prisons; un seul monument dominant tout cela, la cathédrale : tel est le premier aspect de Cordoue.

Le pavé surtout faisait notre désespoir; ces cailloux, qui présentent sans cesse la pointe, ont l'air d'être en réaction continuelle contre ceux qui passent : il faudrait la gentille Mignon et toute son adresse à danser sur les œufs pour marcher sur ce pavé-là.

Perez combattit en faveur de la ville qui lui donnait l'hospitalité; il nous affirma que sur ces cailloux pointus, qui faisaient notre désespoir, couraient des pieds aussi légers que ceux de Taglioni se reposant sur les fleurs du ballet de l'*Ombre*, et que derrière ces grilles nous verrions briller de si beaux yeux, que ces yeux-là nous raccommoderaient avec Cordoue.

Avec Cordoue, c'est possible, mais pas avec les grilles.

Ah! j'oubliais de vous dire, madame, que nous logeons dans un assez bon hôtel « Parador de las deligensas, » et que comme nous y étions attendus, nous avons trouvé tous les visages sourians, y compris celui du cuisinier, qui est de Lyon.

Cette découverte a fort réjoui mes amis, et moi aussi, madame; s'ils ne se lassent pas de manger ma cuisine, je commence à me lasser de la faire.

Nous sommes donc assez convenablement installés.

Nous avons deux chambres et un salon; ces trois pièces, qui se commandent, affectent la forme d'un — couché : à l'une des extrémités, j'habite avec Alexandre; à l'autre extrémité, Maquet s'est installé avec Giraud; dans le corridor qui nous sépare, deux matelas jetés à terre ont pour but, sinon pour résultat, de reposer les membres fatigués de Boulanger et de Desbarolles.

Il est inutile, je crois, de vous dire, madame, que Giraud couche avec sa bourse, à laquelle il tient d'autant plus qu'elle diminue davantage de poids, et Desbarolles avec sa carabine, que notre dernière alerte lui a rendue plus chère que jamais.

De cheminées, bien entendu qu'il n'en est pas question.

Au reste, un oranger colossal, qui emplit à lui seul de verdure, de parfums et de fruits toute notre cour, qui peut avoir trente pieds carrés à peu près, se charge de nous répondre, au nom du maître de l'hôtel, que toute cheminée serait du luxe avec l'admirable soleil que nous avons aujourd'hui, 2 novembre.

Nous commençâmes par bien établir le droit de propriété que notre lettre de recommandation nous donnait sur Perez. Il fut convenu qu'à part les deux ou trois heures que réclamait de lui le collége, il était à nous entièrement.

Quant aux leçons particulières qu'il pouvait avoir en ville, il fut entendu que nous les donnerions collectivement.

C'était un moyen de passer de l'autre côté de ces jalousies et de ces grilles qui nous révoltaient si fort, malgré leur belle couleur vert malachite.

Au reste, comme au lieu d'arriver à dix heures du matin, ainsi que nous l'avaient promis nos deux arriéros, nous étions arrivés à quatre heures de l'après-midi; comme il avait fallu, pour chasser tout vestige de l'affreuse route que nous venions de faire, une bonne heure de station sur nos conques marines, ce n'était point de trop d'une autre heure pour que Boulanger ouvrît les malles et distribuât à chacun ses vêtemens du jour; il se trouva que six heures sonnèrent comme nous achevions notre toilette.

Le dîner était prêt.

Le dîner, c'était la grande épreuve où nous attendions toujours nos hôtes; jusque-là, je dois le dire, ils y avaient succombé.

Cette fois, le cuisinier lyonnais s'en tira à son honneur; c'eût été, même à Paris, un gargotier supportable.

J'oubliais de vous dire, madame, que nos fusils, sortis de leur boîte et mouillés depuis Grenade par les fréquentes averses que nous avions reçues, avaient été déposés dans le patio en attendant l'armurier qui devait les venir prendre.

Le bruit s'était immédiatement répandu de ce dépôt, de sorte que lorsque nous descendîmes, tout ce qu'il y avait de chasseurs à Cordoue était sous l'impluvium; nos fusils passaient dans toutes les mains: on les armait, on les désarmait, on faisait jouer les ressorts, on levait et l'on abaissait les bascules; c'était une étude des plus intéressantes enfin, que notre passage au milieu des curieux ne dérangea aucunement.

Ma carabine à balles pointues, avec son couteau de chasse servant de baïonnette, excitait surtout des transports d'admiration.

Nous prîmes place à table.

Nous occupions le bout d'une grande table dressée dans la salle commune; comme l'heure du dîner général était passée depuis longtemps (on dîne à une heure à Cordoue), cette table était complétement vide.

Mais la curiosité, assouvie sur les fusils, existait encore tout entière à l'endroit des voyageurs. Les armes, cet objet de si grande préoccupation pour tous les peuples primitifs, chez lesquels la liberté est plus grande que l'indépendance, les armes avaient pris le pas sur nous, et c'était trop juste; mais, les armes examinées, on revint à nous.

Aussi vîmes-nous entrer avec cette simplicité naïve qui n'a rien de plaisant, une douzaine de Cordovans, qui, après nous avoir salués avec un bienveillant sourire, se mirent à table, tout en établissant une certaine distance, terrain neutre laissé entre la France et l'Espagne, mais sans croire même qu'ils eussent besoin de demander le moindre petit verre pour excuser leur présence.

En effet, il n'y avait point besoin de cela, car tout était gracieux et cordial pour nous dans leur regard comme dans les intonations de leur voix.

Pendent le dîner, un Arabe entra avec des écharpes; je me défiais de l'identité: je le fis interroger par Eau de Benjoin; c'était bien un véritable Arabe, il n'y avait rien à dire.

Seulement, ses écharpes étaient espagnoles, et encore en avais-je sous les yeux une plus belle qu'aucune des siennes, laquelle dessinait la taille d'un des curieux qui nous regardaient.

Je la lui désignai du doigt, et lui demandai s'il en avait une pareille.

A la manière dont il répondit oui, il était facile de voir qu'il eût dû répondre non.

Ce fut aussi l'opinion du propriétaire de l'écharpe, car, se levant aussitôt et s'approchant de moi tout en déroulant sa ceinture:

— A la disposition de usted, dit-il en me la présentant.

Je connaissais cette facilité des Espagnols à offrir ce que l'on a l'imprudence de paraître désirer devant eux; mais je savais aussi qu'il était convenable en ce cas de refuser.

Je refusai donc.

Mais cette fois, il n'en était pas ainsi; la ceinture avait été offerte avec une certaine façon qui n'admettait pas le refus, ce que Perez me coula tout bas dans l'oreille.

A la seconde insistance de celui qui me l'offrait, j'acceptai donc.

— Maintenant, dis-je en riant à Perez, me voilà dans la position de ce monsieur à qui l'on avait donné une paire de pantoufles, laquelle lui fit changer tout son ameublement en commençant par sa robe de chambre, laquelle n'allant plus avec l'étoffe de ses meubles, lui fit changer ses meubles, puis son tapis, puis ses rideaux, et ainsi de suite: je ne puis pas mettre cette écharpe sur mon gilet, sur mon pantalon et sur ma redingote.

— Non, sans doute, répondit Perez: mais voici un de ces messieurs qui a une charmante veste, demandez-lui l'adresse de son tailleur.

J'eus l'imprudence de suivre le conseil de Perez.

Aussitôt le propriétaire de la veste, qui était de ma taille, se leva, l'ôta, et venant à moi:

— Monsieur, me dit-il en excellent français, je serais heureux que vous voulussiez bien accepter celle-ci; mon tailleur me l'a apportée ce matin, et je l'ai mise aujourd'hui pour la première fois.

Je me retournai vers Perez.

— Acceptez, acceptez, me dit-il; celui qui vous l'offre est un charmant garçon, qui serait désespéré d'un refus.

— Mais, monsieur, répondis-je, vous m'embarrassez énormément.

— Monsieur, me dit-il, nous ne sommes pas tout à fait si étrangers l'un à l'autre que vous le croyez; j'ai longtemps habité Paris, et je vous connais, si vous ne me connaissez pas; d'ailleurs, si mieux vous aimez, ce sera un troc; vous me rendrez en échange quelque chose qui vous ait appartenu.

— Eh bien! soit, lui dis-je; ma foi! la chose est trop curieuse pour que je m'y refuse; mais comment vous en irez-vous?

— J'ai mon manteau.

— Maintenant, monsieur, me dit un troisième dans un français un peu moins pur, mais non moins obligeant, il vous manque un gilet, voulez-vous me permettre de vous offrir le mien?

J'eus encore recours à Perez.

— Ah çà ! lui demandai-je, est-ce une gageure?

— Non, me dit-il, c'est de tout cœur; acceptez, acceptez.

— Mais ils vont m'offrir leur culotte tout à l'heure.

— Oh ! pour ceci, comme ça serait véritablement une indiscrétion d'accepter, vous refuserez.

Je me retournai vers ces messieurs, qui tenaient chacun à sa main l'objet offert.

— Ma foi ! messieurs, leur dis-je, j'accepte, et de grand cœur, ne fût-ce que pour la rareté du fait; seulement vos noms, je vous prie, que je sache à qui je dois des remercîmens.

— Christoval Hernandez de Cordoba, dit le jeune homme à la ceinture.

— Paroldo, dit le jeune homme à la veste.

— Ravez, dit le propriétaire du gilet.

— Messieurs, répondis-je, vous allez voir le cas que je fais de vos dons.

Je sortis; j'envoyai chercher un chapeau, et comme à Madrid j'avais acheté des guêtres et une culotte, au bout de dix minutes je rentrai complétement vêtu en Andalous.

Des cris de joie accueillirent mon entrée: toutes les mains s'étendirent vers moi.

En mon absence, Giraud avait demandé une plume et du papier, et avec cette sûreté de trait qui caractérise son extraordinaire talent d'improvisateur, il avait reproduit la scène.

Mes trois nouveaux amis étaient autour de moi; l'un me ceignait son écharpe, l'autre me boutonnait son gilet, le troisième me tendait sa veste.

Dans le fond, un quatrième se dépouillait à la hâte du vêtement qui me manquait.

Tout cela était d'une telle ressemblance, moi compris, que le chef-d'œuvre passa à l'instant même de main en main.

Comme tout le monde ne pouvait le garder, il fut mis en loterie.

Ce fut Paroldo qui le gagna.

Afin de consoler les autres, Giraud offrit à l'instant même de faire leurs portraits.

Boulanger alors réclama une tête.

On courut chercher le carton au bristol et la boîte au pastel.

Puis l'on commanda un bol de punch gigantesque.

Il est impossible, madame, de passer une meilleure soirée, et surtout une soirée plus inattendue que celle que nous passâmes dans notre nouvelle compagnie.

A dix heures chacun se leva.

Je voulus retenir mes convives.

— Laissez aller, laissez aller, dit Perez.

— Ils ont donc affaire? demandai-je.

— Oui.

— Et que vont-ils faire?

— Ils vont *pelar la pava.*

Ah ! madame, c'est ici que j'ai besoin de toute votre indulgence pour mes amis les Espagnols, si je vous explique ce qu'ils entendent par *pelar la pava.*

Il faut vous dire d'abord, madame, ce que signifie littéralement *pelar la pava.*

Cela signifie: plumer la dinde.

Vous rappelez-vous, madame, ces jalousies aux barreaux croisés, ces balcons aux étroites ouvertures dont je vous ai parlé? c'est là que le soir, tandis que la lune brille au ciel, mais ne peut pénétrer jusqu'au fond des rues étroites, c'est là que, comme au temps du comte Almaviva, comme au temps de Philippe II, comme au temps de Ferdinand le Catholique, les jeunes gens vont attendre, cachés dans l'ombre et enveloppés de leurs manteaux, l'apparition de ces tendres senoras qui ont de tout temps fait le désespoir des mères et des tuteurs.

En effet, par une espèce de convention, toutes les filles et les pupilles appartiennent le jour à leurs mères et à leurs tuteurs; mais, le soir venu, elles rentrent en possession d'elles-mêmes; il est vrai que cette liberté est bien limitée, puisqu'elle ne s'étend que jusqu'au balcon et jusqu'à la jalousie.

Mais enfin, si étroits que soient les barreaux de ces balcons, si drus que soient les grillages de ces jalousies, il faut bien qu'un rayon du jour puisse passer, et partout où passe un rayon du jour passe la main d'une Andalouse.

L'amant, comme nous l'avons dit, est là qui attend; si le balcon est au rez-de-chaussée, l'amant n'a point à se plaindre; sans effort aucun il peut atteindre, serrer, baiser cette petite main qu'on lui passe, il peut rapprocher les lèvres des barreaux; il peut sentir le souffle des lèvres qu'il aime; il peut même, pour peu que celle qu'il implore y mette un peu de bonne volonté, il peut même baiser quelque chose de mieux que le souffle. Il y a même certaines chroniques qui racontent sur ce point-là des choses qui ne peuvent pas se raconter, et qui tendraient à prouver que ce sont choses bien gênantes, c'est vrai, mais bien inutiles, que toutes ces grilles et tous ces balcons; mais je vous dirai franchement, madame, que je crois que c'est un bruit que les amans font courir pour démontrer l'inutilité de toutes ces vilaines cages de fer derrière lesquelles gazouillent de si charmans oiseaux.

Si le balcon est au premier, le pauvre amant, comme vous le comprenez, madame, en est réduit à jouer le rôle du renard au pied du cep de vigne; mais il ne se console pas aussi facilement que l'animal philosophe qui se console de tout, même de la perte de sa queue. Alors il invente toute sorte de ressources pour arriver jusqu'à sa belle : les échelles de corde ! eh mon Dieu, oui, madame ! les échelles de corde existent toujours; bien entendu qu'elles sont défendues comme les couteaux-poignards, ce qui fait qu'on en trouve chez tous les cordiers. Les échelles de corde sont un des moyens les plus usités; il y a encore l'ami qui prête ses épaules et qui fume sa cigarette et joue de la guitare pendant ce temps-là, ce qui fait que la belle jouit à la fois de la conversation de son amant et d'une sérénade. Enfin, il y a des amans privilégiés à qui Dieu a donné des ongles assez crochus pour grimper le long des murailles comme des lézards; ceux-là, la chronique le dit encore, l'Espagne, vous le savez, est le pays des chroniques, ceux-là ont de grands priviléges.

Ils n'ont ni échelle dénonciatrice ni confidens indiscrets; seulement, on dit qu'ils ont une lime avec laquelle on descelle facilement un barreau, puis deux; les balcons d'un premier étage sont naturellement moins visités que ceux d'un rez-de-chaussée; cette hauteur, qui faisait la sécurité des mères et des tuteurs, fait la perte des belles Rosines. Alors venaient les couvens avec des grilles bien autrement épaisses, des barreaux bien autrement serrés. Heureusement la révolution a aboli les couvens, aussi les jeunes filles espagnoles sont-elles toutes, ou du moins presque toutes, enragées révolutionnaires.

D'ailleurs, ne trouvez-vous pas quelque chose de romanesque et de charmant, madame, dans ces paroles échangées à travers les grilles, dans ces mains passées entre les barreaux, dans ces baisers soufflés à distance, et entre lesquels passe la brise des nuits toute chargée des parfums du jas-

min et de l'oranger ; enfin dans ces amours aériennes, dans ces promenades funambuliques qui mettent sans cesse un danger auprès d'un bonheur ?

Eh bien! madame, c'est cependant ce charmant métier que font les amoureux, que ceux qui ne le font pas ou qui ne le font plus appellent « pelar la pava, » c'est-à-dire *plumer la dinde.*

Mais, rassurez-vous madame ; l'ignoble forme sous laquelle on la désigne n'empêche pas que l'opération ne soit fort pratiquée.

C'est ce dont nous pûmes nous convaincre le même soir en sortant.

C'est quelque chose de curieux, madame, que les rues d'une ville andalouse. Vues de nuit, on pourrait presque affirmer qu'elles sont plus peuplées que de jour ; il y a un petit bruit dans l'air de conversation à voix basse, de soupirs poussés et rendus, de baisers étouffés, qui récrée l'âme pour laquelle le bonheur du prochain compte pour quelque chose.

A coup sûr, sous ce rapport, madame, notre prochain de Cordoue est un des plus heureux prochains de la terre.

XXIX.

Cordoue, novembre.

Le lendemain, comme vous le pensez bien, madame, nous n'eûmes rien de plus pressé que de visiter la ville, qui nous avait apparu la veille sous l'aspect désavantageux des choses qui se montrent pour la première fois à des voyageurs lassés, altérés et maussades.

Puis, mon avis à moi, et c'était aussi celui de mes compagnons, était qu'une ville gîtée comme Cordoue, aux pieds des montagnes qui la protégent de leur ombre, au bord d'un fleuve qui la berce de son murmure, peuplée de monumens qui l'éternisent de leurs souvenirs, ne pouvait pas être jugée tout de suite, sur ses rues un peu étroites et ses pavés un peu pointus.

En conséquence, nous nous adjoignîmes Perez par droit de patrie, et Paroldo par droit de conquête.

Je n'ai pas besoin de vous décrire Perez, madame.

Perez est un Français forcé de rester à Cordoue ; or la ville où l'on est forcé de rester, loin de celle où l'on est né, est toujours une ville horrible. Il fallait donc à Perez toute sa complaisance compatriote pour nous faire admirer les beautés de la patrie de Sénèque. Puis, une chose que vous avez sans doute remarquée, madame, c'est le sentiment de joie et de bien-être qu'apportent à celui qui vit loin de sa patrie ceux qui arrivent de son pays. Il semble que l'air natal ne soit pas encore sorti des poumons, et pendant quelques instans l'exilé qu'on visite le respire dans vos paroles. Alors il questionne, il se rappelle ; ce n'est plus vous qui voyagez dans le pays où il vous reçoit, c'est lui qui retourne à la patrie que vous venez de quitter. Le paysage qui l'environne se décompose tout à coup, comme le dessin d'un kaléïdoscope sous la main d'un enfant; le ciel, si bleu qu'il soit, fait place au ciel parfois grisâtre du pays aimé, et guidé par le voyageur, qui s'étonne qu'on trouve tant de charmes au pays qu'il a eu tant de plaisir à quitter, momentanément il est vrai, l'exilé se promène dans son passé, dont il compte toujours refaire son avenir. Rien n'est égoïste comme le voyageur qui vient toujours demander quelque chose et n'apporte jamais rien. Eh bien ! cependant, madame, le voyageur est pris d'un sentiment de tristesse infinie quand au milieu des incidens nouveaux d'un pays inconnu il trouve un compatriote qui, à cinq cents lieues de la terre-mère, devient tout de suite un ami, et qui, dans cette nature pleine de nouveautés, de bizarreries et d'étonnemens pour celui qui la quitte promptement, s'est taillé une vie d'abord nouvelle, puis accoutumée, puis uniforme, puis monotone à devenir triste, pour lequel toute chose a perdu son éclat premier, et qui au milieu de cette oasis enchantée, de ces arbres aux fruits d'or, sous ce ciel rayonnant, vous parle, les larmes dans les yeux, de son Paris boueux, de ses maisons régulières, et de ce ciel gris où, comme le disait un de nos spirituels amis, l'emploi du soleil est une sinécure.

Cependant, comme on se voit, comme on se serre la main à toute heure, comme on vit ensemble pendant quelques jours, comme à chaque souvenir qu'on rappelle il s'en exhale une bouffée d'air natal que l'exilé respire et qui lui emplit les poumons de l'âme, on oublie la tristesse de celui qui reste froid aux rayons de la joie de ceux qui arrivent. Ce n'est que lorsque le pauvre exilé voit, au bout de trois ou quatre jours qu'on a passés avec lui et qu'il croyait devoir être éternels, tant il les avait emplis de souvenirs et d'espérances, ce n'est que lorsqu'il voit les voyageurs faire leurs malles en chantant, n'ayant plus rien à voir du pays qu'ils quittent, et causant déjà de celui où ils vont, c'est alors qu'il devient vraiment triste, et que, le dos appuyé à la muraille, les yeux humides et fixés sur les préparatifs, il regrette le passage de ces égoïstes, qui ne lui ont apporté qu'une joie si pauvre, et vont le laisser, sans songer à regarder en arrière, dans un isolement d'autant plus vaste qu'il aura été un instant comblé.

Cependant la secousse a été forte, et l'exilé se figure qu'il ne pourra jamais reprendre sa vie d'autrefois, après cette inoculation momentanée de la vie des autres. Alors il éclaire la séparation d'un rêve d'avenir. Il vous assure qu'il viendra vous retrouver dans le pays que vous allez revoir, qu'il forcera les circonstances à vouloir ce qu'il veut; il vous promet de vous écrire, vous supplie de lui répondre, et, le cœur soulagé, il vous accompagne à la voiture, où il vous embrasse en pleurant, et en s'occupant des moindres détails qui peuvent, il l'espère, retarder encore un peu le départ.

Cependant l'inexorable voix du postillon se fait entendre, la portière se ferme, les mains se pressent une dernière fois, et la voiture s'envole. On se salue encore de la voix, des yeux, du geste et du cœur ; puis, lorsqu'à l'angle de la route ou dans le nuage de poussière qu'elle soulève, la voiture a disparu, l'ami nouveau déjà délaissé rentre chez lui avec une partie de son cœur qui le tiraille sur la route que la voiture parcourt, et qui est sa patrie par ceux qui la traversent. Quelque temps encore les voyageurs causent de celui qui les a si bien reçus ; on se fait une fête de le recevoir un jour ; puis les idées changent avec le paysage, la conversation reprend telle qu'elle était en entrant dans la ville ; on forme un corps si compacte et si bien armé, que la mélancolie n'y peut pénétrer que par hasard et est forcée de se retirer vite ; on n'a que le temps de voyager et non d'être triste, et peu à peu l'exilé disparaît dans les mille détails de l'horizon qui s'efface, et lui-même n'ayant plus la présence des voyageurs pour alimenter ses projets, il reprend sa vie accoutumée, rêve de temps en temps à ceux qu'il a vus, et sous l'impression du souvenir, leur écrit une lettre qui leur

arrive un jour au milieu d'impressions nouvelles, et réveille son nom, sinon mort, du moins endormi dans le cœur.

Voilà ce qui nous est arrivé bien souvent, à nous qui avons beaucoup voyagé, et voilà ce qui doit nous arriver encore avec Perez, si les choses suivent leur cours ordinaire et périodique. Est-ce heureux ou malheureux? tout ce que nous pouvons dire, c'est que c'est vrai.

Quant à Paroldo, madame, dont je serais heureux de vous peindre l'exquise distinction et la merveilleuse douceur, si je ne craignais que, de la place où je vous écris, cette lettre, après avoir passé par vos mains, n'arrivât jusqu'aux siennes, et n'intimidât sa sincère modestie; quant à Paroldo, c'était presque un exilé comme Perez. Jamais visage plus bienveillant ne fut empreint d'une mélancolie plus continue. Paroldo n'est pas Français ni Espagnol, il est Italien; mais Paroldo est venu en France, et il s'est fait, pendant les trois ans qu'il y a passés, une telle habitude et un tel besoin de notre pays, qu'en nous voyant venir il nous tendit la main comme à des compatriotes, et nous parla de notre patrie comme de la sienne; seulement, il nous en parlait avec toutes ses illusions de jeune homme, et comme d'un rêve qu'il aurait fait. Cette vie parisienne, bruyante, rapide, fantastique, à laquelle il était venu se mêler pendant trois ans, et qui n'apparaît que du côté brillant à ceux qui la traversent, s'était peut-être même un peu trop poétisée dans son ardente imagination. Paroldo a à Cordoue une famille qui ne peut se passer de lui, et qui tremble à sa moindre absence, qu'il aime, et dont il est inquiet quand il en est éloigné. Le désir de revoir Paris, la crainte de quitter des parens aimés se disputent donc éternellement notre nouvel ami; mais comme le cœur est chez lui plus fort que le désir, l'amitié que le caprice, il reste; mais il reste quelque peu mélancolique et les yeux tournés vers le pays d'où les hirondelles reviennent en septembre.

Voilà sur le premier plan les compagnons nouveaux que nous trouvons à Cordoue; les autres, moins en rapport avec nous par la différence des langues, nous reçoivent cependant, comme je vous l'ai déjà écrit, madame, avec une cordialité toute sympathique.

Bref, il fallait visiter la ville, car c'est là que nous en étions, je crois, au commencement de cette lettre; et munis de crayons, accompagnés de Perez et de Paroldo, nous nous mîmes en route.

Alexandre, qui ne sait pas plus voyager que s'il n'avait jamais franchi la barrière de l'Étoile, se croit toujours sur le bitume du boulevard Italien, de sorte qu'il se hasarde sur le pavé espagnol avec une chaussure d'une confiance folle. Il n'avait donc pas fait dix pas dans la rue de notre hôtel, qu'il faisait des bonds comme un chat qui passerait sur un brasier.

— Que diable avez-vous? lui dit Perez, qui, habitué à tous ces petits clochers qui forment le pavage de la ville, n'en reçoit plus la moindre atteinte.

— J'ai que votre ville m'entre dans les pieds, dit Alexandre, et que je me pave à l'envers.

— Ce fut Abdérame II, répondit Perez, qui, dans le neuvième siècle, eut le premier l'idée de faire paver la ville.

— Ce détail m'intéresse, mais ne me console pas, reprit Alexandre.

— Mais si vous en avez beaucoup d'autres du même genre à nous donner, dis-je en m'adressant à Perez, moi, je me consolerai très vite en marchant sur le trottoir.

— A votre service, me dit Perez; voyons d'abord ce que nous avons à visiter, et je vous dirai tout ce que vous voudrez, quand vous serez en mesure de prendre des notes.

— Où allons-nous maintenant?

— A la seule mosquée que le tremblement de terre de 1589 ait laissée à la ville, et qui fut bâtie l'an 170 de l'hégire par le roi Abdérame.

— Allons! dit Desbarolles en prenant ces deux dates en note.

Quelques minutes après, nous étions arrêtés, et nous entrions par une cour qui a cent quatre-vingts pieds environ, et qui, prise sur la longueur de l'édifice, précède l'entrée du monument. Un bassin de marbre, avec une fontaine incessante, occupe le milieu de cette cour, pleine de palmiers, de citronniers, de cyprès et d'orangers, qui, à l'heure où je vous écris, sont chargés de fruits qu'ils laissent retomber au bout de leurs branches fatiguées.

Quand nous entrâmes, un large rayon de soleil éclairait le mur qui fait face à l'entrée de la mosquée, et des Espagnols, assis dans les plus nonchalantes poses, fumaient en regardant des enfans bruns et veloutés qui barbottaient autour du bassin; joignez à cela, madame, des oiseaux sans nombre, répandant sur les oisifs et sur les promeneurs leur concert qui s'endort le soir au murmure de la fontaine, qui, comme je viens de vous le dire, ne s'endort jamais.

Il y a hors de l'édifice un éblouissement d'harmonie, de soleil et de parfums; et le contraste est étrange quand une fois on pénètre dans l'intérieur du monument.

Vous avez quelquefois fait des rêves fantastiques, madame; vous vous trouviez dans un édifice immense, dont le cintre reposait sur des milliers de colonnes si légères, qu'il vous semblait qu'on les eût fait disparaître avec un souffle. Entre le sol et le cintre une pénombre fraîche et parfumée, que traversait de temps en temps un rayon de soleil, qui, après s'être heurté sur cinq ou six colonnes, qu'il léchait de sa flamme blanche, venait s'étendre paresseusement sur les dalles. Des personnages inconnus passaient de temps en temps, puis ils disparaissaient comme des fantômes, sans que vous pussiez retrouver la porte par où ils étaient sortis. A l'étrangeté de la première impression, succédait bientôt chez vous une impression plus calme; vous n'aviez plus envie de sortir de votre rêve si fantastiquement encadré; vous le visitiez dans ses détails, et vous trouviez de grandes chapelles, dans les dentelures de pierres desquelles le jour nuancé par des vitraux magnifiques venait se jouer et rire, et dans l'ombre, vous aperceviez quelque grande figure de Christ, de Vierge ou d'apôtre, qui vous attirait à elle par une fascination pieuse; vous vous agenouilliez, et quand vous releviez le front, vous étiez éblouie par quelque grande mosaïque d'or où serpentait une page du Coran, ou vous vous heurtiez les genoux au tombeau de marbre de quelque chef arabe, à qui le christianisme avait bien voulu continuer l'hospitalité de la tombe.

Une musique solennelle, invisible, grandiose, chrétienne enfin, s'élevait tout à coup, du milieu de l'édifice, et, comme un reflux d'harmonie, se répandait à travers les colonnes, les chapelles, et vous inondait le cœur d'extase et de prière; le jour s'en augmentait, tout un monde de pensées en surgissait tout à coup, et vous entrevoyiez dans cette église, sombre auparavant, d'un côté la Mecque délaissée, de l'autre le Calvaire rayonnant.

Puis, une porte s'ouvrait, une large bouffée de soleil et d'air vous rafraîchissait le front; vous vous réveilliez en sursaut, et vous voyiez le jour qui, triomphant de vos ri-

deaux de satin, venait s'abattre joyeusement sur votre couche, et vous conseiller le réveil.

Vous passiez alors la main sur votre front, et croyiez avoir fait un rêve, c'était tout simplement Dieu qui avait doré votre sommeil d'une réalité, et qui, rapprochant l'horizon, vous avait fait voir, sous un magnétisme divin, la mosquée de Cordoue.

Ce que vous avez vu, nous le touchions, et nos impressions étaient deux fois les vôtres.

Figurez-vous, en effet, pour passer de l'ensemble au détail, figurez-vous une salle immense, avec dix-neuf nefs de trois cent cinquante pieds de long et de quatorze de large, courant du sud au nord, et dix-neuf autres nefs se prolongeant de l'est à l'ouest, dans la largeur du temple; formez ces nefs avec des rangs de colonnes de jaspe, de marbre rouge, jaune et bleu, qui se croisent de différentes façons, selon la porte par laquelle on entre, et qui cachent les six entrées de l'édifice, et sur l'une de ces colonnes, une petite grille de fer avec une lampe qui éclaire toujours un Christ en croix, incrusté dans la colonne, et qu'un chrétien, esclave chez les Maures, et attaché, dit-on, à ce pilier, creusa avec son ongle seul.

Au milieu, s'élève une grande chapelle, qu'en 1828 le chapitre obtint du roi. Malgré les oppositions de la ville de bâtir au sein de la mosquée, il fallut pour la former abattre ou envelopper de maçonnerie une grande quantité de colonnes. Autre part que là, cette chapelle serait une belle chose; mais quoique nous soyons trop chrétiens pour regretter la domination du christianisme, nous sommes trop artistes pour ne pas déplorer que cette domination se soit manifestée en architecture renaissance dans une mosquée dont l'intégrale conservation eût fait un monument unique en Europe.

Cordoue, du reste, après avoir rejeté le turban, ne se contenta pas de l'auréole chrétienne, et prise d'un fanatisme religieux, il lui fallut la couronne du martyre; ce fut surtout dans le neuvième siècle que ce zèle pour la foi se révéla, au point que les chrétiens, pour devenir martyrs, insultaient la religion des Maures, et qu'en 850 on fut forcé d'assembler un concile composé d'évêques, qui tous étaient habitans des Etats du roi Abdérame, et qui décidèrent qu'on ne regarderait pas comme martyrs ceux qui, sans nécessité, se faisaient donner la mort en attaquant la religion mahométane.

En sortant de la mosquée, nous allâmes visiter le cirque, qui, petit et coquettement repeint, est un des plus vantés de l'Andalousie, car il ne suffit pas à un cirque d'être grand pour être beau, c'est même un défaut que l'étendue : plus il est petit, plus le danger est réel; plus il y a de danger, plus les spectateurs sont contens; car si vous veniez en Espagne, madame, vous subiriez l'impression commune à tout le monde. La première course que vous verriez vous épouvanterait, et le premier taureau tué, vous jureriez de ne jamais revoir un spectacle aussi barbare. A partir du quatrième taureau, vous commenceriez à les compter, et au huitième, vous mêleriez votre voix charmante au peuple qui demanderait *otro toro*, c'est-à-dire un taureau de surplus.

Vous attendriez impatiemment les courses suivantes, et vous en parleriez toute la semaine; puis, vous ne feriez plus attention aux chevaux éventrés, le danger des hommes ne vous effrayerait même pas, et un beau jour vous seriez tout étonnée d'avoir vu tuer un picador ou un chulo sans quitter la course pour cela.

Eh bien! je vous le répète, madame, plus le cirque est petit, plus il y a de chance de voir tuer un homme, plus, par conséquent, il y a de chance pour s'amuser quand on est Espagnol ou femme.

— Maintenant, voulez-vous voir Zehra? nous dit Perez quand nous eûmes visité le cirque.

— Qu'est-ce que Zehra? nous écriâmes-nous.

— Zehra, reprit Perez, est ou plutôt était une ville bâtie par Abdérame II, à deux milles de Cordoue, au pied des montagnes. Oh! Cordoue n'a pas toujours été telle que vous la voyez, et la révolution qui la fit passer des mains des califes de Damas au pouvoir d'Abdérame, fut une révolution plus heureuse pour elle que bien des révolutions que nous avons vues depuis. Il faut vous dire qu'à cette époque, Cordoue logeait deux cent mille maisons, lesquelles étaient parfaitement pleines; il y avait neuf cents bains publics; vous ne vous en douteriez pas, vous que j'ai trouvés hier forcés de vous laver dans des assiettes.

Le prince avait un sérail, comme bien vous pensez, et ce sérail se composait, tant en esclaves qu'en concubines et en eunuques, de six mille trois cents personnes; cependant, parmi ces esclaves, il y en avait une favorite que l'on nommait Zehra.

Or, si beau, si riche, si parfumé que fût le sérail, Abdérame ne le trouvait pas digne de Zehra; il rêva donc une habitation plus commode pour elle, et voici ce qu'il imagina.

Le sérail étant trop peu pour la favorite, un palais n'eût pas été assez; c'était donc une ville entière qu'il lui fallait. A deux milles d'ici, comme je vous le disais tout à l'heure, Abdérame choisit un emplacement merveilleusement privilégié, et la ville rêvée s'éleva comme par enchantement; il y eut un palais principal, qui se contenta de douze mille colonnes de granit et de marbre d'Égypte; il est bien entendu que les murs de la salle principale étaient couverts d'ornemens en or, et que des animaux de ce métal y versaient, comme les simples lions de l'Institut, de l'eau dans un bassin d'albâtre; il y avait dans ce palais un pavillon où Abdérame et Zehra passaient les soirées ensemble : ce pavillon, éclairé de cent lampes de cristal pleines d'huiles odoriférantes, mêlaient à ces ornemens d'or des ornemens d'acier et de pierres précieuses. Enfin, la ville qui entourait ce palais faisait serpenter dans les rues des ruisseaux d'eau transparente comme du cristal, qui répandaient une fraîcheur éternelle; des fontaines, des terrasses, des fleurs, des orangers, des chants, des danses, représentaient une somme de soixante-quinze millions, qu'Abdérame avait dépensée là pour Zehra, c'est-à-dire les deux tiers de ce que Louis XIV dépensa pour La Vallière.

— Et que reste-t-il de cette ville? demandai-je à Perez.

— Il en reste le souvenir, me répondit-il; rebâtissez-la si vous voulez dans votre imagination de poëte, et ce sera la première fois qu'elle aura été bâtie.

— La mosquée est splendide, dit Giraud; la tradition est magnifique. Zehra était une femme superbe, j'en suis convaincu; mais à cette heure toutes nos imaginations ne doivent se reporter que sur le dîner, qui ne sera, je l'espère, ni une tradition ni un rêve.

Quand Giraud avait vu à l'horloge de son appétit qu'il était temps de dîner, il fallait se soumettre à Giraud.

Nous nous soumîmes.

Perez et Paroldo furent des nôtres, et comme la conversation retomba sur les armes qu'on venait de rapporter de

chez l'armurier, Alexandre s'écria que depuis qu'il était en Espagne il n'avait encore tiré à balle que des dindons, et que c'était bien humiliant pour un Français et une carabine de Devisme.

Il demanda donc si le sanglier de la Sierra-Morena était un mythe comme les sangliers de France ; et dans le cas où il existerait, s'il y aurait un moyen facile de faire une chasse dans la montagne.

Paroldo, Perez, et quelques-uns de leurs amis, qui étaient venus les rejoindre et nous faire visite, se regardèrent avec des hé ! hé ! douteux.

— En avez-vous bien envie? dit Paroldo après avoir recueilli tous les regards de ses amis.

— Certainement, s'écrièrent six voix qui étaient les nôtres, et au milieu desquelles vibrait la voix de Desbarolles, qui allait enfin pouvoir utiliser sa carabine.

— Ah ! pardieu ! dit Boulanger, cela se trouve bien ; je n'ai jamais vu de sangliers que chez les charcutiers, et encore ils avaient des défenses en sucre et des yeux en pistache, de sorte que je ne serai pas fâché d'en voir un de près, pour me faire une idée exacte de cet animal au poil hérissé, mais à la chair savoureuse.

— Ah ! que tu parles bien ! s'écria Alexandre, que l'idée de la chasse transportait d'aise ; mais suspends tes discours, que nous en revenions aux projets de demain.

— Je tremble fort qu'il n'y ait quelque empêchement, dis-je, et que, comme toujours, Alexandre n'ait été indiscret.

— Je n'y vois pas d'obstacle, reprit Paroldo, sinon que la sierra n'est pas toujours sûre.

— Quelques petits voleurs ? demandai-je; toujours les voleurs ?

— Hum ! j'y ai été arrêté, moi, dans la sierra, dit Paroldo.

— Moi aussi !

— Moi aussi !

Il y eut des moi aussi qui éclatèrent tout le long de la table, et partout où il y avait une bouche espagnole.

— Ceci n'est plus une enseigne de charcutier, dit Boulanger ; il paraît que nous allons voir Matalabos fils ; je dirai cela à Hugo, cela lui fera plaisir.

— Enfin, sont-ce des voleurs? reprit Desbarolles; c'est qu'alors je mettrais deux balles dans ma carabine.

— Oui, avec cela qu'elle ne repousse pas suffisamment, dit Giraud.

— Écoutez, dit Paroldo ; vous êtes nos hôtes, nous répondons de vous; j'ai trouvé un moyen.

— Lequel ?

— C'est de les prendre pour rabatteurs.

— Qui, les voleurs ?

— Je ne dis pas qu'il y ait des voleurs, moi, fit Paroldo, qui ne voulait pas se compromettre.

— Mais vous dites *les* prendre pour rabatteurs, qui est-ce *les ?*

— *Les*... ce sont *eux*, fit Paroldo en riant.

La raison nous parut suffisante, et nous n'en demandâmes pas davantage.

— Ecoutez, reprit Juan, car Paroldo s'appelait Juan, tout comme l'amant d'Haydée, écoutez; montez dans vos chambres, dormez bien et vite ; nous allons au Casino, nous tâchons de réunir nos amis et tout ce qu'il faut, et demain, à quatre heures du matin, nous venons vous réveiller si tout est prêt, sinon nous venons déjeuner avec vous à dix.

Il y eut un : « C'est convenu, » général.

En conséquence de cette résolution, nous remontâmes dans nos chambres; chacun prépara ses guêtres, son fusil, et tous les ustensiles de chasse.

Il n'y eut qu'Alexandre qui ne prépara rien ; mais en revanche, à peine commencions-nous à nous endormir, qu'il se leva sur la pointe du pied et alla tirer la ficelle d'une pendule à musique qui décorait notre chambre, et qui se mit incontinent à jouer la polka de Herz.

Je n'ai naturellement pas besoin de vous dire, madame, que rien n'est faux, monotone et agaçant comme cette horrible pendule à musique; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il ne se passait pas d'heure qu'Alexandre ne nous fît au moins une fois cette atroce plaisanterie.

Le jour, ce n'était encore rien ; mais la nuit !

Malheureusement ce soir-là Alexandre avait pris du café : quand il a pris du café, Alexandre ne peut pas dormir, et quand il ne peut pas dormir, Alexandre ne trouve rien de plus amusant que d'empêcher de dormir les autres.

Dieu vous préserve, madame, et d'Alexandre et des pendules à musique !

XXX.

7 novembre.

Voici une grande interruption, madame, trois grands jours sans vous écrire ; ce n'est point mon habitude, et vous avez dû penser qu'il s'était passé par-delà les monts Pyrénées quelque chose d'extraordinaire; vous ne vous êtes pas trompée, nous descendons des plus hauts, près de la Sierra Morena : nous venons de faire ce que bien certainement jamais voyageur n'a fait : nous venons de passer trois jours en fraternité avec les *habitans de la montagne.*

Paroldo avait un peu trop compté sur les jambes de son messager quand il nous avait donné rendez-vous pour le lendemain à quatre heures; ou plutôt Paroldo, qui savait que les journées de notre séjour en Espagne étaient comptées, Paroldo n'avait pas voulu nous désespérer en nous avouant qu'il fallait vingt-quatre heures au moins pour nouer des relations suffisantes avec nos futurs compagnons de chasse.

Puis, la réussite de la chose reposait sur un problème assez vague : étais-je aussi connu des habitans de la sierra que je l'étais des chefs de poste et des douaniers de Cordoue ?

Quand on prend le parti extrême d'habiter la sierra, et surtout la Sierra Morena, c'est que l'on a quelqu'une de ces causes profondes de misanthropie qui vous font, comme Karl Moor et Jean Sbogar, rompre avec la société. Or, la Sierra Morena n'a ni bureaux de journaux ni cabinets de lecture. Il en résulte que ceux qui l'habitent d'une façon continue, que ceux qui ont des raisons de venir à la ville le moins souvent possible, il en résulte que ceux-là, sans qu'on les taxe d'ignorance, peuvent bien n'avoir jamais lu ni les *Mousquetaires* ni *Monte-Cristo.*

Mon amour-propre n'avait donc point trop à souffrir, on me l'assurait du moins, si ma renommée, pareille à la mer, à qui Dieu a ordonné de s'arrêter sur son rivage, si ma renommée, dis-je, s'arrêtait au pied de la Sierra Morena.

La nuit s'écoula donc sans autre bruit que celui de la pendule à musique.

La journée fut consacrée à faire des visites. Perez, en sa

qualité de maître de langue française ; Paroldo, en sa qualité de lion de Cordoue, nous présentèrent dans les meilleures maisons de la ville. Partout l'accueil fut franc et cordial, et nulle part nous ne pûmes nous apercevoir de cette haine internationale, qui n'existe pas chez nous, et qui n'existe en Espagne, visiblement du moins, que dans les classes inférieures de la société.

Je savais qu'entre autres curiosités, Cordoue renfermait le reste de la maison de Sénèque. Sénèque n'est pas un grand tragique; mais enfin, comme c'est le seul tragique de Rome, et comme dans son poëme de *Médée* il a prédit la découverte de l'Amérique, je désirais voir la maison de Sénèque.

A chaque fois que j'avais manifesté ce désir, Perez, Paroldo et Hernandez de Cordoba, notre troisième compagnon d'amitié, s'étaient mis à rire. Enfin, comme j'insistais avec un entêtement de touriste :

— C'est bien, me dit Perez, on vous y conduira ce soir, à la maison de Sénèque.

— Et pourquoi ce soir seulement?

— Ah ! dame !

— Est-ce que la maison de Sénèque est fermée le jour?

— Non pas ; elle est ouverte à toute heure, au contraire.

— L'hospitalité n'y est point en honneur?

— L'hospitalité y est antique; mais...

— Mais quoi ?

— Mais nous tenons beaucoup à ce qu'on ne sache pas que nous usons de cette hospitalité.

— Ah ! ah !

— Oui.

— Très bien !

— Tenez-vous toujours à visiter la maison de Sénèque?

—Pourquoi pas? nous voyageons pour connaître les mœurs des pays que nous parcourons; or, les mœurs que nous pouvons étudier le soir ne sont pas les mœurs les moins curieuses, quoique les voyageurs n'en parlent jamais.

Au reste, il faut vous le dire, madame, et j'éprouve d'autant moins d'hésitation à vous le dire, que nous sommes sortis de toutes les épreuves, soit espagnoles, soit africaines, purs comme des Joseph et des don César de Bazan. Ces mœurs ne nous étaient point tout à fait inconnues. A Grenade, un soir qu'en visitant la ville au clair de la lune, nous nous étions perdus dans ses rues tortueuses, nous crûmes remarquer une maison où veillait une lumière, et nous montâmes pour demander notre chemin.

Desbarolles était resté en arrière pour redresser son gibus, de sorte que la personne qui nous reçut, se trompant sans doute à notre espagnol assez inintelligible, nous fit entrer dans une espèce de chambre qu'elle appelait un salon, et qu'en France, madame, pays de suprême aristocratie et de luxe insensé, on appellerait un galetas.

Dans ce salon aux murs blanchis à la chaux, et meublé purement et simplement d'un canapé de paille recouvert en bazin, et de quatre chaises de paille pareilles au canapé, mais non recouvertes comme lui, nous restâmes seuls, pendant un quart d'heure à peu près, à causer comme les trois calenders borgnes des *Mille et une Nuits*, après lequel quart d'heure la porte s'ouvrit, et il entra autant de princesses que nous étions de princes.

Ici, madame, pour tout autre que pour des gens qui avaient fait des vœux de chasteté dans la cour des diligences Caillard et Laffitte, le récit deviendrait embarrassant; mais pour nous, simples observateurs, habitués aux séances d'ateliers, la chose devient toute simple.

Je vais donc, madame, vous décrire de mon mieux les princesses espagnoles.

En général, au nombre des vertus que le ciel leur a laissées, il faut leur accorder la grande simplicité; quelques-unes, et ce sont les plus élégantes, portent la mantille, la basquine et l'éventail national; sous la mantille, le peigne d'écaille qui la soulève, et près du peigne, la rose naturelle ou factice, dont le rouge de pourpre éclate comme une flamme à travers les fines mailles de la dentelle noire.

Les autres sont mises à la française, c'est-à-dire qu'elles ont une simple robe de toile de mousseline ou de jaconas, un petit châle jeté sur les épaules, un petit bonnet ou un petit chapeau posé sur la tête.

Peut-être aussi me trompé-je, madame, et sont-ce celles-là qu'on appelle les élégantes en Espagne.

Maintenant, madame, il faut vous dire une chose que vous ne savez point; c'est qu'en France, quand des calenders ou des voyageurs comme nous visitent, soit les caravansérails, soit les maisons de Sénèque, ils y trouvent, comme dans les *Mille et une Nuits*, toujours les princesses les plus folles, les plus babillardes, et surtout les plus prévenantes de la terre. Cette folie, ce babil, ces prévenances sont-ils naturels? ou n'est-ce qu'un jargon appris, un moyen de séduction, un besoin de se faire illusion à soi-même? c'est ce que je laisserai à décider aux fouriéristes et aux phalanstériens.

Puis ajoutez aux notes déjà prises cette observation remarquable : En France, ou plutôt à Paris, les princesses logent dans les caravansérails ou dans les maisons de Sénèque même, où calenders et voyageurs ont l'habitude de venir demander l'hospitalité; il en résulte qu'à Paris calenders et voyageurs n'attendent jamais.

En Espagne, c'est tout différent : les princesses ont leurs maisons particulières, elles logent au sein de leur famille ; comme ces filles de roi de l'antiquité, qui allaient chercher l'eau à la fontaine et qui confectionnaient leurs propres habits, elles exercent une profession : les unes joutent avec la nature, en confectionnant des fleurs rivales des fleurs naturelles; les autres étendent la charité jusqu'à faire pour les autres ce que les filles de roi faisaient dans l'antiquité pour elles-mêmes, jusqu'à tailler et coudre des vêtemens; les autres enfin tressent en or et en argent ces mille galons, ces mille passequilles, ces mille fanfreluches qui brillent, qui sonnent, qui crient aux vêtemens de parade des danseuses et des danseurs andalous.

Seulement, comme tous ces métiers fatiguent la vue sans doute, et que ce serait risquer ses yeux que d'y travailler le soir, les belles princesses ont adopté pour le soir un métier où elles risquent leur âme, qui leur est beaucoup moins indispensable que leurs yeux.

Mais il faut le dire, madame, ce métier, en Espagne, est loin d'entraîner avec lui les mêmes préjugés sociaux qu'en France. Les princesses dont nous parlons visitent les caravansérails et les maisons de Sénèque, mais cela ne nuit en rien à la considération dont elles jouissaient avant qu'elles eussent l'idée d'étendre jusqu'à ces établissemens publics ou privés leurs courses nocturnes; elles ne cessent point pour cela de voir leurs connaissances, de rester liées avec leurs amies ; personne ne leur demande compte de leurs sorties quotidiennes, personne ne s'informe de ce qu'elles ont fait de six heures du soir jusqu'à minuit. Et d'ailleurs qui en aurait le droit? ces demoiselles ne sortent jamais seules, elles ont toujours pour les accompagner ou leur père, ou leur mère, ou leur frère ; il est vrai que père, mère ou frère res-

tent au seuil des caravansérails, à la porte des maisons de Sénèque, n'ont aucun rapport avec les calenders ni avec les voyageurs; mais enfin ils sont là; et qui oserait dire qu'une fille fait du mal... à dix pas de son père, de sa mère ou de sa sœur?

C'est qu'elles ne font point de mal non plus, madame; elles entrent silencieuses et graves, elles s'asseyent sans dire une parole, et elles attendent que calenders et voyageurs aillent leur faire la cour.

Oui, madame, aillent leur faire la cour, c'est le mot. En Espagne, on fait littéralement la cour dans les caravansérails ou dans les maisons de Sénèque.

Vous dire que cette cour-là dure aussi longtemps et est aussi chaste que celle qui se fait en dehors des balcons et de l'autre côté des jalousies, ce serait exagéré; mais au moins les apparences sont sauvées: les princesses qui sont faibles ont l'air de céder à un caprice, à un entraînement; elles se lèvent, s'appuient au bras du cavalier, font quelques tours avec lui dans l'appartement ou dans le jardin, disparaissent sans bruit, sans fracas, sans ostentation, et après un temps plus ou moins long reparaissent au bras de leur cavalier. Libre à vous, tant leur visage est calme, tant leur habit est chastement intact, libre à vous de croire qu'ils viennent purement et simplement de faire un cours d'astronomie ou de lire un chapitre de *Don Quichotte de la Manche*.

Au reste, bien plus sobres que les princesses des *Mille et une Nuits*, qui, comme on peut le voir dans une traduction de monsieur Galland, buvaient et mangeaient avec les voyageurs à qui elles offraient l'hospitalité, les princesses espagnoles ne boivent ni ne mangent, et je dois dire que les vins de Porto, de Xérès et de Malaga, que nous faisions parfois apporter pour nous dans ces auberges de passage, n'ont jamais été qu'effleurés par les lèvres dédaigneuses de nos passagères hôtesses.

D'ailleurs, jamais la soirée n'a le temps de dégénérer en orgie: à dix heures on commence à parler de se retirer, et à onze on se retire irrévocablement, en donnant pour excuse ces mots auxquels il n'y a rien à répondre, à moins qu'on n'ait rompu avec tous les sentimens sacrés:

— Mon père ou ma mère sont là; ils m'attendent depuis trois heures, et vous comprenez que je ne puis le ou la faire attendre plus longtemps.

Sur ce, la princesse se lève, vous donne majestueusement son front à baiser, fait une révérence et se retire.

Puis, le lendemain, si vous voulez recommencer, cela recommence, mais toujours de la même façon, et avec les mêmes ménagemens.

Il va sans dire que si le lendemain vous vous présentiez dans la maison de la princesse qui vous a fait les honneurs du caravansérail la veille, vous y seriez complétement méconnu, et qu'on vous regarderait comme un homme ivre qui se trompe de porte.

A propos d'homme ivre, consignons en passant ce fait: que nous n'en avons jamais rencontré qu'un seul pendant notre voyage en Espagne, encore toute la population le suivait-elle comme une curiosité.

D'après ce que je viens d'avoir l'honneur de vous raconter, madame, la maison de Sénèque, que nous visitâmes le soir, ne vous offrira rien de nouveau, si ce n'est comme archéologie. Vous dire dans quel quartier elle est située, madame, j'en serais fort empêché, n'y ayant été que de nuit et par une pluie battante.

On entre par une grande porte dans une cour ou plutôt dans une espèce de jardin, dont les murailles m'ont paru de construction romaine: ces murailles sont, avec la maîtresse de la maison, les seuls restes d'antiquité que je constatai.

Une circonstance toute caractéristique vint compliquer la tristesse de la séance: nous avions eu l'heureuse idée d'entrer en passant dans un café, et de faire confectionner un punch, en France je dirais à la romaine, mais à Cordoue je dirai à la française, pour voir si cette différence de liqueur vaincrait le mépris de nos futures Amines. Malheureusement le garçon de café qui l'apporta, et qui était sans doute quelque fils de roi déguisé, se trouva être l'amant de la plus jolie de nos princesses, laquelle, soutenue par la présence de son infant, que rien au monde ne put décider à quitter l'antichambre, ne voulut entrer dans aucune espèce de conversation ni avec ses compatriotes ni avec les étrangers.

Aussi n'attendîmes-nous même pas pour nous retirer que ces dames nous dissent que leur papa ou leur maman les attendaient.

A propos, madame, j'oubliais de vous dire que dans la soirée Paroldo avait reçu sa réponse, et que nous étions attendus le lendemain dans la Sierra Morena.

Nous voulûmes nous mettre aux préparatifs; mais nos amis nous déclarèrent que cela ne nous regardait en rien, et que nos montures seraient dans la cour de l'hôtel de las Diligenzas le lendemain à quatre heures du matin.

XXXI.

Cordoue, 7.

La nuit qui suivit notre visite à la maison de Sénèque, madame, nous dormîmes admirablement, Alexandre n'ayant pas pris de café, et la pendule s'étant en conséquence contentée de jouer un ou deux airs pour accompagner notre coucher.

Mais à quatre heures précises, nous fûmes réveillés par des battemens de porte, des piétinemens et des vociférations à faire crouler l'hôtel; c'étaient nos ânes, nos mules et nos muletiers qui arrivaient.

En un instant nous fûmes sur pied: tout était prêt, fusils, fournimens, vestes et pantalons de chasse; nous bouclions notre dernier ardillon de guêtre lorsque Paroldo entra.

— Allons! allons! dit-il, messieurs, en route!

Paroldo était remarquablement beau sous l'habit un peu vulgaire de majo andalous; cette veste courte, ce chapeau à bouffette, cette culotte large, ces guêtres élégantes, la plus heureuse partie du costume, étaient portés par lui d'une certaine façon qui donnait à tout l'ensemble une distinction charmante. Giraud et Boulanger eussent bien mieux aimé faire son portrait que de partir pour la chasse, mais la majorité fut contre eux; Giraud se contenta de faire un croquis tandis que Paroldo allumait son cigare, et nous descendîmes.

Le patio de l'hôtel, avec ses arcades quadrangulaires comme celles de la rue de Rivoli, son pavé de dalles, son jardin, dont un immense oranger chargé de fruits tenait presque toute la capacité, présentait, vu aux flambeaux, l'aspect le plus pittoresque.

En effet, toute une rangée de ces arcades était remplie

d'ânes, de muletiers, de guides; ces ânes couverts d'oripeaux bariolés, les muletiers et les guides coiffés de leurs mouchoirs aux vives couleurs, drapés dans leurs mantes, la plupart les jambes nues dans les espadrilles comme leurs ancêtres les Arabes. Puis au fond, près de la porte, deux chasseurs sur leur chevaux complétaient l'ensemble de ces esquisses vivantes, à moitié perdus dans l'ombre, où reluisaient cependant parfois, éveillés au flamboiement d'une torche, le canon de leurs fusils et le manche de leurs couteaux.

Les deux chasseurs étaient Ravez et le comte Hernandez de Cordoba.

Tout cela faisait le tapage qui nous avait éveillés.

Le tapage s'augmenta de notre présence.

Presque toutes les montures qui nous étaient destinées étaient des ânes, au milieu desquels un magnifique âne blanc levait sa tête avec une majesté qui le faisait reconnaître à l'instant même pour le roi des bourriquets.

C'était l'âne de Paroldo.

Les autres étaient des ânes ordinaires.

Si vous aviez vu cet âne, vous qui êtes élève de Daure, madame, vous qui montez à première vue et du premier bond tous les chevaux qu'on vous présente, vous ne voudriez plus monter que des ânes.

Aussitôt que je parus, les chasseurs descendirent de leurs chevaux et m'offrirent leurs montures, deux solides bêtes andalouses, au corps ramassé, au large poitrail, aux jarrets de fer.

Mais j'avoue que j'avais l'œil particulièrement tiré par cet âne blanc à pompons jaunes et rouges, qui levait si orgueilleusement les oreilles.

Tous les honneurs m'étaient réservés en Espagne : cet âne, l'objet de mon ambition, c'est pour moi qu'il avait été amené.

On avait trouvé une selle à étriers pour Boulanger; d'ailleurs Boulanger, pendant son voyage de Grenade à Cordoue, était devenu un écuyer consommé.

Les autres enfourchèrent leurs bourriques, dont tout le harnachement se composait d'une vieille mante roulée sous le ventre de l'animal.

Paroldo, descendu pour moi de son âne modèle, monta, malgré des instances que j'aurais pu, je dois le dire, rendre plus pressantes, Paroldo monta sur un âne ordinaire.

Nous partîmes. J'ai rarement vu caravane plus grotesque se mouvoir dans l'ombre de la nuit.

Le commun des bourriques avait grand peine à suivre les deux chevaux et l'âne modèle; mais comme le commun des bourriques était suivi lui-même par nos muletiers, ceux-ci, armés d'une houssine qui pouvait revendiquer le titre de bâton, frappaient si fort et si dru, qu'il fallait bien que l'étrange troupeau formât une masse compacte.

Parfois même, un âne emporté par la douleur dépassait les chevaux, emportant lui-même son cavalier, lequel, cramponné des deux mains à la mante qui lui servait tout à la fois de selle, d'étriers et de bride, passait rapide et fantastique comme le cheval de Faust se rendant au Broken.

Car j'ai oublié de dire que nos ânes de Cordoue, ramenés à la simplicité primitive, présentaient encore sur nos mules de Grenade ce progrès de n'avoir pas de longes.

Mais, me direz-vous, madame, vous si bonne écuyère, comment sans selle, sans étriers, sans bride et sans longe, comment conduisiez-vous votre âne?

Madame, la posture de l'écuyer cordovan, qui s'adonne surtout à la pratique de l'âne, est d'être assis le plus possible sur le train de derrière, lequel présente plus que tout le reste du corps une certaine sécurité pour le maintien du centre de gravité; de cette espèce de poupe il dirige sa monture avec une baguette blanche. S'agit-il de la faire aller à gauche? il lui donne un grand coup de baguette sur l'oreille droite; s'agit-il de la faire aller à droite? il lui donne un grand coup de baguette sur l'oreille gauche; s'agit-il enfin de la faire aller en avant? il lui fourre sa baguette dans le derrière.

Avec ces trois moyens coërcitifs, il est rare que l'âne ne fasse pas sa lieue d'Espagne à l'heure et ne jette pas son cavalier une fois au moins à terre par lieue; mais l'âne est d'un naturel gourmand, à peine s'est-il débarrassé de son cavalier, qu'au dixième pas il s'arrête pour pincer une touffe d'herbe ou savourer un chardon; le cavalier profite du moment où sa monture tombe en péché mortel : il reprend sa position supérieure, et garde cette supériorité jusqu'à ce qu'une nouvelle chute la lui fasse perdre, pour qu'une nouvelle faute de l'incontinent animal la lui laisse reprendre encore.

Nous franchîmes les portes et nous prîmes le chemin de la montagne, qui se dressait dans la nuit à l'horizon sombre et d'une seule couleur.

De la ville aux première rampes de la montagne, il y a une lieue et demie à peu près.

A chaque pas nous rencontrions des cavaliers en retard qui se joignaient à nous et qui nous apparaissaient arrivant par des chemins de traverse ou à travers champs; les uns portaient le costume national de l'Andalousie, les autres le costume particulier des chasseurs de Cordoue; c'est-à-dire que les premiers étaient vêtus de vestes et de culottes de drap grossièrement brodé avec du coton ou de la soie; les seconds, de vestes et de pantalons de cuir brodés avec du velours; d'autres enfin portaient le costume des habitans de la Manche, c'est-à-dire la veste et le pantalon de peau de mouton, avec le poil tourné en dehors, et la mitre de poil de renard se rabattant de trois côtés, c'est-à-dire sur le devant pour garantir du soleil, et sur les deux oreilles pour garantir du froid.

Tous avaient la carabine pendue, non pas à l'arçon, mais à l'arrière de la selle, et la ceinture rouge ou bleue, dans laquelle était passé un poignard au manche de corne taillé pour entrer dans le canon du fusil et destiné à servir de baïonnette.

Ce poignard se porte derrière les reins, passé de droite à gauche.

Ces cavaliers portaient sur leur costume un grand manteau de voyage particulier aux Cordovans, et qui doit remonter à l'antiquité la plus haute, étant de la plus suprême simplicité.

Ces manteaux sont faits d'une couverture d'un gris rouille bordée de dessins rouges et jaunes. On fend cette couverture par le milieu, et on passe la tête dans la fente. De cette façon, elle retombe sur les épaules en collant, puis on adapte aux deux bords de l'échancrure un collet destiné à s'agrafer par devant, et, au-dessous du collet, aux deux côtés de la fente, des boutons d'un côté et des boutonnières de l'autre, encore pour quelques-uns le bouton et la boutonnière sont-ils du luxe. Ceux-là se contentent du trou à passer la tête, et ressemblent tout à fait à cette poupée familière aux escamoteurs, et qu'on appelle *Jean de la Vigne*.

Au fur et à mesure que ces cavaliers arrivaient, ils nous

étaient présentés. C'étaient des jeunes gens de Cordoue ou des environs, le pied de la sierra étant peuplé de charmantes habitations.

Aux premières rampes de la montagne, nous étions quinze à peu près, sans compter Eau de Benjoin, qui avait trouvé moyen de mettre la main sur l'âne le plus vif et le plus pacifique à la fois; il commandait toute une arrière-garde de bourriques chargées de vivres.

Ce bruit d'étriers, de chevaux, d'armes; les cris, modulés sur tous les tons, de nos amis qui avaient peine à tenir l'équilibre sur leurs ânes sans selle, faisaient un prélude on ne peut plus pittoresque au lever du soleil, qui commençait à lutter vers l'orient avec les dernières ombres de la nuit.

Nous franchîmes la plaine et atteignîmes enfin les premiers contreforts de la sierra. Il est inutile de dire qu'il n'y a pas de route, mais seulement un sentier. Ce sentier se présente, dès l'abord, difficile, étroit, rocailleux; à droite s'ouvre presque constamment une espèce de précipice, qui, dans certains endroits, a jusqu'à deux mille pieds de profondeur.

A gauche s'élèvent de place en place des croix avec des inscriptions. Je vis la première sans la remarquer; enfin leur fréquence me préoccupa : je demandai à Paroldo ce que signifiaient ces croix.

— Approchez-vous de la première, me répondit-il, et lisez.

Je m'approchai et je lus :

« En esto sitio fu asacinado el conte Roderigo de Torrejas. »

Ce qui voulait dire :

» En cet endroit fut assassiné le comte Roderic de Torrejas; passant, priez pour son âme.

» Année 1845. »

A dix pas de là se trouvait cette autre inscription : elle était clouée sur une planchette le long d'un arbre et surmontée d'une croix de bois :

» En cet endroit fut assassiné, le même jour et la même année, son fils, Hernandez de Torrejas; priez également pour son âme. »

L'inscription était d'autant moins rassurante qu'elle était plus claire, d'autant moins rassurante qu'en regardant en arrière et en avant on apercevait, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, une suite non interrompue de croix.

J'appelai ces messieurs, et priai De barolles de lire à haute voix les inscriptions.

— Messieurs, dis-je, voilà qui me paraît beaucoup plus positif que le malo sitio de Castro del Rio. Si nous mettions nos carabines en état? Ce serait assez triste de laisser dans la Sierra Moréna cette trace de notre passage.

— Oh! inutile, dit Paroldo, les voleurs ne sont point de ce côté-ci aujourd'hui; puis, ajouta-t-il en riant, y fussent-ils, nous sommes assurés.

J'ai l'habitude de croire aveuglément les gens qui me disent une chose qu'ils doivent savoir.

— C'est bien, répondis-je en rejetant ma carabine sur mes épaules; en route, messieurs.

Nos compagnons indigènes étaient déjà loin, ils avaient passé aussi insoucieusement devant toutes les croix que si elles eussent surmonté des tumulus antiques; nous fûmes obligés de faire un temps de trot pour les rejoindre.

La vue de ces croix, la lecture de ces épitaphes, les explications de Paroldo avaient jeté sinon de la crainte, du moins de la tristesse dans la partie française de la caravane; elle en profita pour s'occuper du paysage, qui eût bien fini par nous occuper sans cela, tant il devenait splendide, tant il se faisait majestueux.

En effet, au fur et à mesure que nous nous élevions aux flancs de la montagne, nous dominions un horizon immense.

A nos pieds était le précipice béant, et sombre dans ses dernières profondeurs, que les premiers rayons du soleil n'avaient point sondé encore; au delà du précipice les derniers rampans de la montagne qui s'avançaient dans la plaine comme des côtes de granit; la plaine rousse et fauve comme la crinière d'un lion, et toute tachetée d'oliviers au feuillage gris d'argent; au delà de la plaine, Cordoue, teintée de lumières et d'ombres vigoureusement accusées; puis le Guadalquivir, qui, reflétant les lueurs matinales, semblait rouler un lit de flammes; puis au delà du Guadalquivir, ces autres plaines arides que nous avions traversées avec la soif du désert; enfin, à l'horizon, ces autres montagnes qui bossèlent éternellement le terrain qui s'étend entre Cordoue et Grenade, et qui, d'où nous étions, nous paraissaient à peine des collines.

Tout ce dernier horizon apparaissait du violet le plus transparent et le plus velouté.

Nous montions toujours, et, ce qu'il y avait de merveilleux, c'est que, tandis que la marche ascendante changeait les aspects, le soleil, de plus en plus brillant, changeait les teintes.

Dix fois, nous nous retournâmes vers Cordoue avec des cris d'admiration.

Enfin, Cordoue, la plaine, l'horizon, tout resta derrière nous; nous nous enfonçâmes dans la montagne.

La montagne elle-même avait son aspect particulier; il y pousse peu de grands arbres, soit qu'on ne laisse pas les arbres atteindre leur développement, soit que la nature du terrain ne se prête pas à ces luxuriantes végétations de nos climats d'Occident. Les plus hautes forêts de ces sierras sont une espèce de taillis de huit ou dix pieds de haut; le plus commun aspect est une espèce de buissonnement continu, pareil à des vagues de verdure pressées les unes contre les autres, et qui font sur le sol à peu près le même effet que des cheveux crépus font en floconnant sur la tête d'un nègre.

Sur ces buissons pousse un fruit d'une forme et d'une couleur charmantes, ressemblant à une grosse fraise qui serait parfaitement ronde; il est assez agréable au goût, quoiqu'il soit un peu cotonneux; les Espagnols l'appellent madrono. Ce n'est autre chose, je crois, que le fruit de l'arbousier, qui chez nous n'arrive pas à sa maturité à cause de la rigueur du climat.

Nous avions atteint la cime des premiers pics, et, comme je l'ai dit, nous avions piqué à gauche, puis nous avions traversé un plateau, et nous nous étions enfoncés dans la montagne. L'ascension avait duré deux heures à peu près, des premières rampes à ce premier plateau.

Dès lors, nous ne fîmes plus que monter et descendre, quoique nous gagnassions toujours quelque chose en montée. Enfin, une descente assez longue s'offrit à nous : c'était une vallée entre les cimes des montagnes mêmes; il y avait quelque fraîcheur dans cette vallée, et de grands arbres s'y étaient acclimatés. Nous nous trouvâmes donc, Grenade est toujours exceptée du reproche d'aridité, nous nous trouvâmes donc, pour la première fois depuis que nous étions en Espagne, sous un berceau de verdure.

Paroldo força son âne, qui rejoignit le mien, et me montrant un endroit un peu plus défoncé que les autres :

— Tenez, me dit-il, ici j'ai été arrêté il y a quatre ans.

Tout près de l'endroit s'élevait une croix.

— Cette croix y était-elle déjà, à l'époque où l'événement vous arriva?

— Oui, me dit-il, et elle ne contribua pas peu à donner une certaine solennité à la chose.

— Et vous en fûtes quittes?

— Pour ce que nous avions sur nous. Heureusement, nous étions mis fort simplement, on n'exigea point de rançon.

Nous saluâmes la croix et nous continuâmes notre route.

Cette route aboutissait à une petite plaine entourée partout de maquis, qu'on me permette d'adopter l'expression consacrée en Corse; cette petite plaine était dominée par une colline, dominée elle-même par une maison ayant toutes les apparences d'une forteresse.

Au milieu de cette plaine, s'élevait, coulant dans une auge d'abord, et de cette auge à terre, une fontaine au flux assez abondant.

Autour de cette fontaine, trente hommes armés de fusils, et cinquante chiens accouplés nous attendaient.

L'aspect était imposant, venant à la suite de tous les éclaircissemens donnés sur les croix qui bordent la route. Je me retournai de côté de Paroldo, qui comprit l'interrogation renfermée dans mon regard.

— Eh bien! me dit-il en riant, ce sont nos chasseurs; après?

Du moment où c'étaient nos chasseurs, il n'y avait point d'*après;* nous nous avançâmes donc au-devant d'eux en pressant le pas de nos mules.

Eux se levèrent et nous attendirent debout et le chapeau à la main.

Ravez poussa son cheval en avant et marcha droit à une espèce de vieux braconnier, placé lui-même comme une sentinelle entre ces messieurs et nous.

Après quelques paroles échangées, on nous fit signe d'avancer.

L'accueil fut cordial, quoiqu'un peu froid.

J'essayai de réchauffer ce premier contact en parlant du déjeuner. La parole me parut sonner agréablement aux oreilles de tout le monde, seulement Paroldo se pencha à mon oreille en me disant:

— Ne buvons pas trop, et ne faisons pas trop boire nos chasseurs.

— Pourquoi cela?

— Parce que nous chassons à balles.

— Vous avez raison.

Pendant ce temps, le mot *déjeuner* avait fondu la première glace. Chacun avait étendu sa mante à terre; on faisait avancer les bourriques aux provisions sous la direction de Paul, et on déchargeait les provisions à terre.

De leur côté, nos chasseurs de la montagne n'avaient point voulu demeurer en reste, eux aussi avaient leurs provisions solides et liquides.

Leurs provisions solides étaient des cuisseaux de cerf et des jambons de sanglier fumés; c'était le produit de la montagne même.

Leurs provisions liquides étaient des vins de Malaga et de Xérès: c'était le résultat de leurs relations avec les contrebandiers.

Nous apportions de notre côté des dindes, des poulets, des pâtés, des olives et des outres aux ventres rebondis, pleines de ce petit vin de Montilla dont je crois déjà vous avoir parlé.

On vida le tout sur les mantes.

Paul arriva portant sa boîte d'argenterie.

— Ah! ah! me dit Paroldo, vous avez apporté votre argenterie avec vous?

— Parfaitement; ne sommes-nous pas en bonne compagnie?

— Si fait, si fait; cependant il y a tant de monde ici...

— Juan, mon ami, je parie qu'à notre retour il ne manquera pas une petite cuillère.

— Oh! je ne veux point parier, répondit Paroldo; il arrive des choses si extraordinaires par le temps qui court!

Et il regarda en riant Hernandez et Ravez.

— Paul, dis-je, jetez couverts et fourchettes sur une mante. Ceux qui seront trop délicats pour manger avec leurs doigts viendront prendre au tas.

— Monsieur me donne-t-il toujours son argenterie en compte?

— Non, Paul, vous ne répondez de rien tant que vous serez dans la montagne.

— Bien, monsieur.

Et Paul vida intégralement le compartiment aux couteaux, aux fourchettes et aux cuillères sur une mante.

Cette confiance parut faire un excellent effet sur nos nouveaux amis.

Chacun se mit à l'œuvre avec cet appétit féroce que donne la course du matin à l'air apéritif de la montagne.

Les chiens, attachés à des arbres, tendaient vers nous leurs chaînes de toute la force dont ils étaient capables, nous regardaient avec des yeux ardens, et semblaient prêts à dévorer non-seulement notre déjeuner, mais encore nous-mêmes; ces chiens à demi sauvages avaient un aspect terrible.

Quelques pains furent sobrement distribués parmi toute cette meute. Il fallait lui conserver la force sans lui ôter l'avidité. Le chien courant surtout chasse pour lui et non pour son maître.

Nous étions fort disposés, en notre qualité d'animaux raisonnables, à ne pas imiter cette sobriété; mais notre vieux Bas-de-cuir, nous avions ainsi et à fort juste titre baptisé le braconnier qui nous avait servi d'intermédiaire avec nos nouvelles connaissances; mais notre vieux Bas-de-cuir nous fit observer que le soleil montait à l'horizon, et que nous avions encore une heure de marche au moins avant d'arriver à la première battue.

On releva les comestibles, on rebouchonna les outres, on rembarriqua les olives, et nous nous levâmes.

Je vis Paul reficeler tranquillement sa boîte d'argenterie à son âne.

— Eh bien, Paul? lui demandai-je?

— Quoi? monsieur.

— L'argenterie?

— Le compte y est.

— En route, en route, messieurs, dis-je en enfourchant mon âne modèle.

Et nous nous enfonçâmes de nouveau dans la montagne, accompagnés cette fois de nos trente chasseurs à pied qui marchaient sur deux lignes, l'une à notre droite, l'autre à notre gauche, et suivis de toute cette meute de chiens hurlans.

XXXII.

Cordoue.

Au bout d'une heure, comme nous avait dit notre guide, nous étions arrivés.

La halte se fit au pied d'un piton ayant la forme d'un pain de sucre élargi à sa base.

Ce piton était complétement couvert d'arbustes verts, arbousiers, lentisques, myrtes, s'élevant à la hauteur de quatre pieds à peu près, et laissant de place en place quelques rares clairières.

Il pouvait dominer la plaine de quinze cents pieds à peu près.

Il s'agissait pour nous d'enceindre la base de la montagne, tandis que nos compagnons, qui nous faisaient tous les honneurs de la chasse, monteraient sur le piton, et de là descendraient se répandant sur toutes les faces de la montagne et rabattant le gibier vers nous.

Nous vîmes nos rabatteurs monter sur une seule file, de ce pas lent, mais ferme et sans relâche, qui n'appartient qu'aux montagnards, puis ils couronnèrent la cime du cône, agitèrent tous ensemble leurs carabines avec un grand cri, lâchèrent leurs chiens et descendirent.

L'aspect du pays était admirable, nous étions en pleine Sierra Morena, des vagues de verdure moutonnaient de tous côtés. La vue s'étendait assez loin avec de légères ondulations de terrain, et des découpures à l'horizon sur le ciel.

On nous avait placés de distance en distance, avec une recommandation expresse de ne faire aucun bruit, de ne pas tirer les perdreaux, ni les lapins, gibier inutile, et de ne tirer surtout que devant nous, les chasseurs que nous avions à nos côtés et perdus dans les taillis étant un gibier de trop haute vénerie, même pour de nobles étrangers.

Chacun s'accroupit donc à la place désignée, et il fut convenu enfin que personne ne quitterait ladite place avant le ralliement universel.

Plus les apprêts sont prévoyans, plus le danger paraît possible. Je ne laissai donc pas partir Alexandre sans lui avoir renouvelé particulièrement les recommandations générales, convaincu que j'étais qu'il n'en avait pas entendu un mot, ou que s'il les avait entendues il ne s'en rappelait pas une syllabe.

Je le laissai enfin s'éloigner avec Eau de Benjoin, qu'il avait tenu à garder sans vouloir m'expliquer les causes de ce caprice insolite.

Alexandre cache sous son indifférence une diplomatie discrète dont j'eus la preuve avant la fin de la journée.

Quant à Boulanger, qui, n'emportant que son album et ses crayons, s'était écrié :

— Cela suffit pour esquisser l'animal féroce qui habite l'épaisseur des bois et que nous allons troubler dans ses retraites profondes.

Quant à Boulanger, que, malgré cette merveilleuse insouciance du danger, que j'ai si souvent remarquée en lui, son inexpérience de ces sortes de chasses pouvait exposer, je le fis mettre le plus près possible de moi.

Je dois même dire que je vis rarement des figures aussi étonnées que celles de nos placeurs quand, après avoir désigné à Boulanger l'endroit où il devait rester, ils le virent regarder le paysage, chercher un point de vue, mettre ses lunettes et tailler ses crayons.

Desbarolles avait été confié à Giraud.

Vous dire, madame, à combien de portées de fusil du centre de la chasse nous avions exigé qu'on le plaçât, serait chose impossible. Tout ce que je puis certifier, c'est que je vis longtemps son chapeau andalous et sa carabine sillonner les taillis, puis je les voyais disparaître, je croyais notre ami arrêté, et dix minutes après je revoyais dans les profondeurs de l'horizon un petit point noir et un rayon lumineux surgir tout à coup et se frayer une route vers un but ignoré. C'était ledit Desbarolles qui marchait toujours, et que l'on ne trouvait jamais assez loin.

Rien n'était beau comme ce commencement de chasse si nouvelle. Pour nous, nous avions, avec nos couteaux, tonsuré la place que nous voulions occuper, et des branchages coupés nous nous étions fait un lit sur lequel nous attendions, étendus dans les plus indolentes poses, qu'un signal quelconque nous arrivât. Des aromes inconnus nous inondaient. Le large horizon, que j'ai essayé de vous décrire tout à l'heure, dépeuplé d'hommes, s'endormait dans un rayon de soleil de dix lieues. Ce repos immense était splendide à contempler. Ces maquis millénaires où nous passions par hasard, sans que rien dût y garder la trace de nos pas; cette solitude éternelle que nous troublions un peu plus que le lièvre qui la traverse, un peu moins que le sanglier qui l'habite, qui nous laissait nous creuser un asile de quelques heures et de quelques pieds dans son épaisseur, et qui, nous partis, allait se refermer, et ne se souviendrait pas de nous; cette montagne qui, troublée tant de fois de cris de mort, portait au milieu de ses arbres et abritait sous son ombre les preuves des meurtres dont elle était la complice, et qui, après avoir éteint tous les cris, avait recouvert les souvenirs de son éternel silence, et son impitoyable sérénité, tout cela avait pour moi un caractère imposant.

Alors des réflexions qu'on s'est faites bien souvent, et qu'on se fera toujours, car étant vraies elles sont éternelles, me venaient à l'esprit. C'étaient d'abord le dédain superbe du bruit que font les hommes et qui est si peu de chose à côté de ce silence de Dieu; puis le désir ardent et réel d'une vie retirée dans cette immensité, et le besoin de la contemplation quotidienne de ce spectacle consolant. Cet air qui me venait d'un horizon sans fin, chargé de senteurs intactes et que je respirais librement; ce décor que je voyais pour la première fois, et qui était tellement beau que Dieu n'a besoin ni de personnages ni de passions humaines pour l'animer; ces étendues sur lesquelles notre soleil, qui éclaire tous les tristes coins de notre civilisation, se lève tous les jours si souriant et si pur depuis six mille ans, tout jusqu'au travail mystérieux et inconnu des plantes et des insectes dorés, qui vivent et meurent, et se reproduisent sous le regard de ce ciel rayonnant, tout venait, avec un langage nouveau, m'apporter une extase inaccoutumée, et il me semblait voir passer au fond de cette scène immense tous ces élus du Seigneur qui se prirent tout à coup d'un grand amour pour la solitude, et qui se nomment ou saint Augustin, ou Madeleine, ou saint Jérôme.

Quant à moi, j'étais tellement plongé dans ces pensées, que je n'entrevoyais pas le retour au milieu de l'humanité dont je m'isolais pour un instant. Non-seulement les yeux de mon corps, mais les yeux mêmes de ma pensée et de ma mémoire, ne recomposaient plus, derrière ces montagnes qui encadraient les vallées et bornaient l'horizon, la silhouette

du Paris bruyant que nous avons déserté depuis un mois à peine; il ne me semblait pas possible, séparé que j'étais par l'imagination du monde civilisé, que je pusse, après avoir franchi l'horizon, même en marchant toujours, retrouver autre chose que ce que je voyais.

L'homme m'apparaissait donc bien petit, si grand qu'il fût, dans cet espace, et cependant de temps à autre toute cette nature se résumait pour moi dans une pensée, comme toutes les couleurs du soleil dans une goutte d'eau, et un vers de Virgile, d'Ovide, de Lamartine ou d'Hugo, ces grands paysagistes, me traversait l'esprit, reflétant tout ce paysage, de même qu'un miroir bien poli peut, dans un pied de largeur, refléter une étendue de vingt lieues.

Tout à coup une détonation se fit entendre, qui me tira brusquement de mon rêve. En un instant le tableau sembla se décomposer, car le poëte s'était envolé, et il ne restait plus que le chasseur.

Je sautai sur ma carabine, que j'avais laissée à mes pieds, et toutes mes pensées se fixèrent avec mes yeux sur le petit nuage de fumée bleue qui avait succédé à la détonation et qui s'élevait à ma gauche, c'est-à-dire du côté d'Alexandre. Je me cachai le plus possible et j'attendis.

— Est-ce le sanglier terrible ou le cerf timide? me dit tout bas Boulanger, à qui par malheur un volume de Delille était tombé entre les mains, et qui, comme vous l'avez vu depuis deux ou trois jours, dorait son style de ces épithètes traditionnelles.

— Silence, lui dis-je.

Il se tut et continua son dessin.

Je n'entendis plus rien et ne vis personne, je crus que la bête était tuée et je me rassis; mais il me sembla entendre tout à coup un léger bruit, doux et presque imperceptible, comme le frôlement d'une robe de soie dans les branches, je portai instinctivement les yeux devant moi, et je vis une biche qui, arrêtée et l'oreille tendue, semblait attendre du silence ou du bruit le conseil qui devait la guider à droite ou à gauche; elle était hors de portée, et d'ailleurs j'ai horreur de tirer ces sortes de bêtes au posé. La chasse doit avoir l'air d'une lutte pour être amusante et excusable, et, à mon avis, il n'est ni amusant ni excusable de tirer une biche arrêtée, et qui sans défiance vous regarde.

Il ne doit plus y avoir d'autre lutte qu'une lutte de générosité entre l'animal et l'homme, et quel que soit mon amour-propre de chasseur, peut-être le plus fort de tous les amours-propres, il m'est arrivé bien souvent de faire de la générosité à huis clos, quand personne n'était là pour m'en railler, et de prendre plus de plaisir à voir se sauver une chevrette effrayée qu'à me faire le roi de la chasse en la tuant.

A mon avis, on ne doit tirer un gibier que quand il y a des chances pour qu'on le manque.

— C'est la biche timide, dis-je à Boulanger, et je la lui montrai.

Boulanger joignit son lorgnon à ses lunettes, et après avoir contemplé la bête, me dit :

— Puissions-nous nous réjouir ce soir autour de sa chair délicate!

La biche, accoutumée aux bruits de sa montagne, entendit, à ce qu'il paraît, un bruit inaccoutumé, car elle bondit, gravit la colline à ma droite, et je la vis comme une ombre passer dans un rayon de soleil et disparaître de l'autre côté de la colline.

Je me rassis.

Une minute après j'entendis un coup de fusil dans la direction qu'elle avait prise.

— Ah! ah! je crois que la Parque a tranché ses jours, dit Boulanger avec un claquement de langue, qui montrait le respect qu'il avait pour les pressentimens de son estomac.

Je ne pus m'empêcher de sourire, et cependant cela me fit de la peine de penser qu'on avait peut-être tué cette pauvre biche que j'avais vue fuir avec tant de confiance.

En effet, elle était morte, car j'entendis aussitôt s'élever de grands cris qui prouvaient qu'il n'y avait plus rien à faire du côté où nous étions, et qu'il fallait se rallier pour former un autre plan de chasse.

Je me levai alors, ainsi que Boulanger.

Je vis tous nos camarades en faire autant, et les têtes cachées jusque-là éclore au milieu des taillis qui les dérobaient; un point presque impossible à distinguer, si un canon de fusil reflétant le soleil ne l'eût éclairé de son reflet, tacha l'horizon vert; ce point, c'était Desbarolles.

Cependant, je cherchais un point plus noir, Eau de Benjoin, que je tremblais toujours qu'on ne prît pour un sanglier, à cause de l'uniforme de leur couleur; mais d'Eau de Benjoin, point.

Alors, comme je reconnaissais distinctement tous nos compagnons, je cherchai Alexandre, bien sûr que, puisqu'il n'avait pas voulu se séparer de Paul, j'allais les retrouver ensemble; mais d'Alexandre, point.

Alors j'appelai de toute la voix dont le ciel m'a doué :

— Paul! Alexandre!

Mais ma voix alla mourir étouffée dans la montagne, et ni Paul ni Alexandre ne parurent.

— A qui diable en as-tu? me dit Boulanger.

— J'en ai après Alexandre, qui ne me répond pas.

— Il va venir.

— Je commence à être inquiet, lui dis-je.

— Et pourquoi?

— Parce qu'on a tiré deux coups de fusil, et que je sais bien où le second a porté, mais que j'ignore où le premier a été se perdre.

— Tu es fou, me dit Boulanger, Alexandre est dans la montagne, il monte et ne t'entend pas, voilà tout.

— En attendant, allons au-devant de lui.

Et je me mis à marcher dans la direction que j'avais vu prendre à Paul, et en continuant d'appeler Alexandre. Nos compagnons se joignirent à moi, et la montagne retentit d'Alexandre et d'Alexandre, criés et prononcés sur les tons et les dialectes les plus variés.

Rien ne répondait; cependant nous approchions de la place où il avait dû s'arrêter, et la chose allait réellement devenir inquiétante, quand, sur un lit de branches, très commodément préparé, nous aperçûmes Alexandre, qui, couché de tout son long, à côté de sa carabine désarmée, dormait d'un sommeil que je n'ai pas besoin de qualifier, puisque vous savez déjà à quel concert de cris il avait résisté.

A côté de lui, mais à une distance respectueuse, Eau de Benjoin, étendu sur le dos et la bouche entr'ouverte par un sourire de bien-être, dormait aussi; l'aile des zéphyrs caressait doucement son visage de bronze, sur lequel le soleil, intercepté par quelques branches, se jouait folâtrement.

Paul est réellement beau dans l'immobilité.

Je secouai Alexandre, qui se réveilla; quand à Eau de Benjoin, il paraissait vouloir faire concurrence à Épiménides, et n'en être qu'à la première heure de son sommeil d'un demi-siècle.

— Tu dors depuis longtemps? dis-je à Alexandre.

— Depuis que je suis là, me dit-il.

— Et tu n'as rien vu, alors?

— Rien ; que voulais-tu que je visse?

— Un sanglier, un cerf.

— Je n'y crois pas.

— En tous cas, tu nous a fait bien peur.

— Veux-tu prendre quelque chose?

— Comment, prendre quelque chose?

— Oui, pour te remettre.

— Tu es fou.

— Pourquoi?

— Parce que nous n'avons pas de provisions avec nous.

— Veux-tu manger, me dit-il, un morceau de pain et boire un verre de vin de Montilla?

— Je veux bien.

— Ne fais pas de bruit.

Je vis Alexandre s'agenouiller près de Paul, tirer un des pans de l'habit du serviteur fidèle, et puiser dans la poche un fort beau pain andalous, puis, tournant de l'autre côté, il recommença le même exercice, et il tira de la seconde poche une énorme gourde pleine du vin promis.

— Bois et mange, me dit-il.

— Paul est tellement inhérent à sa gourde, qu'il se réveilla comme si on lui avait retiré une partie de son corps; mais avant qu'il fût réveillé tout à fait, Alexandre avait remis la gourde vide dans la poche où il l'avait prise.

— Je comprends pourquoi tu ne veux pas quitter Paul, lui dis-je.

— Oui, me répondit-il, c'est un secret que j'ai surpris, et que nous gardons pour nous deux. Ne quittons plus Paul de la journée.

— Mais sa gourde est vide et son pain est mangé, Paul nous devient par conséquent inutile.

— Ne t'inquiète pas, le pain et le vin reparaîtront, comme dans Philémon et Baucis.

— Où les prendra-t-il?

— Je l'ignore, mais dans une heure ses deux poches seront dans l'état où tu viens de les trouver.

Pendant ce temps, Paul s'était réveillé tout à fait, et nous l'avions vu porter machinalement sa main, avec sa première pensée, à la poche de son habit.

Le pain n'était pour Paul, à ce qu'il paraît, qu'une précaution de second ordre, car il se contenta de s'assurer de la présence de sa gourde, et ne s'occupa en aucune façon de l'autre poche.

— J'ai dormi, dit-il, en se frottant les yeux et en montrant ses dents blanches, et il laissa retomber ses mains avec un regard qui semblait dire :

— Maintenant que vous m'avez réveillé, nous n'avons plus besoin de rester ici; pourquoi ne nous en allons-nous pas?

Je compris ce regard, et nous nous remîmes en route pour rejoindre nos compagnons, qui, ne sachant pas ce que nous faisions autour de Paul, venaient au-devant de nous.

Un instant après, nous défilions un à un dans la montagne, et Eau de Benjoin venait, comme toujours, le dernier, à une demi-portée de fusil de Desbarolles, qui fermait la marche.

Une demi-heure après, nous avions tourné la montagne, et dirigé la chasse sur un autre point. Paul avait trouvé moyen de s'absenter pendant cette demi-heure, mais nous le retrouvâmes derrière nous quand on nous plaça.

Cette fois, nous occupions le sommet d'une colline, et nous dominions une vallée qui s'étendait indéfiniment à droite.

Une colline jumelle, qui, sur la gauche, se réunissait à celle où nous étions placés, allait toujours en décroissant vers la droite, et finissait par se fondre dans une immense plaine. Les rabatteurs devaient nous rejeter le gibier en venant de face sur nous. Nous étions postés sur une même ligne, Maquet à peu près à l'endroit où les deux collines se joignaient, Alexandre et moi à sa droite, et nos compagnons de distance en distance, et perdus dans les taillis.

Je dois vous dire, madame, que Maquet nous rendit bien malheureux pendant cette seconde partie de la chasse. Il portait une vareuse d'un rouge éclatant, et une casquette noire, ce qui lui donnait de loin l'aspect d'un coquelicot colossal éclos tout à coup au milieu des lentisques de la montagne. Il nous était interdit de crier et de nous montrer; mais Maquet, à qui l'on avait sans doute oublié de faire la même recommandation qu'à nous, ou que sa science insuffisante de la langue espagnole et de la chasse au sanglier avaient empêché de la comprendre, Maquet se tenait opiniâtrement debout, et nous faisait trembler que le cerf timide, comme dit Boulanger, ne s'enfuît à toutes jambes en l'apercevant, car il lui était facile de l'apercevoir, de quelque point qu'il vînt.

Nous fîmes tous les signes télégraphiques connus pour faire comprendre qu'il fallait se baisser, mais Maquet se méprit sur ces signes quand il les vit, car il ne les distingua pas d'abord. Nous avions beau, Alexandre et moi, agiter rapidement notre main de haut en bas; la vareuse rouge tachait toujours la montagne d'un énorme mouvement rouge. Cependant le moment décisif était venu, et notre pantomime devint si expressive, que Maquet, nous voyant disparaître nous-mêmes, disparut à son tour. Nous venions de voir, descendant la colline qui nous faisait face, cinq biches qui, à la suite les unes des autres, semblaient vouloir traverser la vallée, but dont nous étions loin de les détourner. Elles passaient silencieusement dans les taillis, et de temps en temps un point fauve nous apparaissait, puis disparaissait tout à coup, et nous ne le revoyions plus qu'à une dizaine de pas plus loin; mais les dix pas que la troupe avait faits avaient toujours été faits dans notre direction.

Alexandre, impatient comme tous les jeunes chasseurs, épaula, et mit en joue la première biche de la troupe.

— Que diable fais-tu? lui dis-je tout bas en abaissant le canon de sa carabine.

— Je tire.

— Mais, malheureux, elles sont à six cents pas.

— Eh bien! Devisme prétend que sa carabine porte à huit cents, c'est deux cents pas d'à-compte sur le premier gibier que je tirerai.

— Laisse-les approcher, puisqu'elles viennent par ici, et Maquet, toi et moi, nous en aurons chacun une, tandis que si tu tires à cette distance, tu vas manquer d'abord, et tu les fais sauver Dieu sait où.

Alexandre remit sa carabine sur ses genoux, non sans quelque hésitation, et nous eûmes la satisfaction de voir notre compagnie de biches remonter la colline qu'elles descendaient, et fuir comme si elles avaient pu comprendre mes paroles ou deviner nos intentions.

Je cherchais ce qui avait pu leur donner cette crainte ou ce pressentiment, quand, en portant les yeux à gauche, je revis Maquet éclos de nouveau dans les broussailles.

Puis, je me tournai à droite, et j'entendis une détonation,

et à mille pas de nous je vis fuir une des cinq bêtes, qui, blessée, traînait visiblement une des jambes de derrière.

A compter de ce moment, la chasse était finie.

Nous nous remîmes en route pour nous rallier.

Vous dire les regrets d'Alexandre, ce serait chose impossible.

Après quelques détours dans la montagne, et une marche de vingt minutes environ, nous nous trouvâmes réunis à nos rabatteurs, qui avaient allumé un grand feu en nous attendant.

Alors arriva ce qui arrive toujours à des chasseurs qui n'ont rien tué pendant une chasse, et qui veulent au moins décharger leurs fusils sur quelque chose, et prouver que s'ils avaient eu l'occasion de tirer, ils auraient tué.

Des paris s'établirent entre les carabines espagnoles et les carabines françaises; on alla placer une feuille de papier grande comme le rond d'un chapeau à cent pas de nous, en la fixant au bout d'une baguette plantée en terre, et chacun se mit en devoir de montrer son adresse.

Hernandez tira et ébrécha la feuille.

Ce furent des acclamations dans le camp espagnol.

Alexandre s'avança alors avec sa carabine, et se tournant vers moi, me dit :

— Voilà la balle que tu m'as empêché de tirer, vois si j'eusse manqué.

Il épaula, visa avec soin, lâcha la détente, et le coup ne partit pas. Il arma de nouveau sa carabine, et trois fois la même plaisanterie se revouvela.

Ce n'étaient plus des rires, c'étaient des convulsions dans les deux camps.

— Elle vient pourtant de chez Devisme, nous dit-il en se retirant et en nous montrant sa carabine.

— Elle est charmante, dit Paroldo en examinant l'arme et en riant; bien en main, bien gravée, bien propre; c'est dommage qu'on ne puisse pas s'en servir.

Alexandre se retira honteux et confus.

— A ton tour, dit Giraud à Desbarolles, qui nous avait enfin rejoints, et qui essayait comme toujours de décharger sa carabine, ce à quoi il n'arrivait pas.

— Non, je ne tire pas.

— Tu vas tirer, cela t'apprendra à armer ta carabine quand tu vas en chasse; et d'ailleurs il faut que tu soutiennes l'honneur français avec ta carabine espagnole; c'est honteux pour Devisme, mais c'est ainsi.

— Tu le veux absolument? C'est que j'ai mis double charge aujourd'hui à cause des sangliers.

— Tant pis.

— Allons! dit Desbarolles avec sa résignation accoutumée; et il ajusta pendant que nous nous écartions le plus possible de lui.

Une effroyable détonation courut dans tous les trous de la montagne; nous ne sûmes jamais où était allée la balle; quant à Desbarolles, il avait tourné sur lui-même en lâchant son arme et en portant la main à sa joue ornée d'une subite fluxion, puis il se mit à cracher le sang. Maquet, l'homme de précaution, tirant un flacon de sa poche, le lui fit respirer, pendant que Giraud lui tenait la tête, et que Hernandez lui offrait son cheval pour s'en aller.

Il est inutile de dire que la troupe s'ébranla d'un rire immense.

Ce fut au milieu de ce rire que je me mis en position.

Je dois dire, madame, qu'il cessa tout à coup, peut-être avec l'intention de recommencer ; mais comme l'honneur des Français reposait sur moi seul, après la défaite de Desbarolles et d'Alexandre, ma vanité me fit croire qu'on me redoutait, et qu'on faisait silence pour le grand événement qui se préparait.

Je ne sais comment vous avouer modestement, madame, les félicitations que je reçus, quand, le coup parti, un des rabatteurs eut rapporté le papier traversé au milieu par la balle que je venais de tirer.

On me remit plutôt que je ne remontai sur l'âne modèle, et nous nous remîmes en route, les uns à pied, les autres sur leurs ânes, au milieu des rires, du bruit et des chants qui accompagnent toujours un retour de chasse.

Enfin, après avoir traversé des sentiers d'une exiguïté fabuleuse, nous arrivâmes, non sans peine, à un plateau qu'entourait une vallée circulaire.

Une grande quantité de nos compagnons, qui, naturellement plus familiers que nous avec la montagne, avaient pris des sentiers détournés, étaient arrivés avant nous au rendez-vous de chasse, et nous débarrassèrent de nos armes quand nous arrivâmes à notre tour.

La vue de la montagne était splendide du point où nous étions; nous avions autour de nous trois huttes en paille et de formes pointues. Presque au milieu du plateau, un arbre entre les branches duquel on avait suspendu un sanglier tué à qui l'on avait ouvert le ventre pour lui prendre le foie, et qui bâillait devant nous son intérieur appétissant. Nos amis, mettant la main à la besogne, jetaient sur un feu commencé des brins de bois sec et des branches qu'ils ramassaient ou coupaient dans la vallée.

Les provisions commençaient à rouler sur une immense nappe étendue à terre. Des casseroles immenses attendaient près du feu qu'on les occupât, et des rabatteurs plus paresseux ou plus fatigués faisaient déjà une ceinture humaine au bûcher réel de ce bivouac.

Ainsi sur un plateau de cent cinquante pieds de tour environ, la lune, la lumière, la joie, l'homme, puis à l'horizon où le soleil se couchait comme un pacha sur des nuages qu'on eût pris pour des coussins d'or, l'immensité, le calme, le repos, Dieu. Rien ne vivait dans la montagne que nous. Un de nos compagnons perdu dans la montagne avait manqué au ralliement, et de temps en temps on entendait s'élever dans les épaisseurs déjà ombreuses de l'horizon, la voix plaintive de la corne dans laquelle il soufflait, et à laquelle répondaient les voix vibrantes de ceux qui l'appelaient auprès de nous. Puis le son éloigné se rapprocha dans la direction de ceux qui l'appelaient, comme si les voix eussent jeté un fil conducteur dans l'air et qu'il eût pu saisir ce fil; enfin la corne se tut, et la voix humaine et distincte remplaça le hurlement rauque de l'instrument montagnard. Nous étions tous réunis du côté par où devait arriver le retardataire ; car pour nous Parisiens habitués aux soirées uniformes de Paris, tous ces détails avaient une poésie réelle et un véritable caractère. Enfin, dans les profondeurs de la vallée, chargée d'une ombre bleuâtre que les rayons du soleil n'étaient déjà plus assez forts pour percer, nous vîmes une ombre blanche se mouvoir, un dernier cri de ralliement et de reconnaissance se fit entendre, et une minute après notre compagnon était au milieu de nous et se mêlait aux préparatifs.

Le soleil, comme un père qui attendrait le retour de tous ses enfans pour se coucher, nous envoya son dernier sourire et descendit visiblement derrière l'horizon. La civilisation n'a plus de coucher de soleil. De temps en temps encore,

quelque habitant du faubourg Saint-Germain voit, en sortant après son dîner, le soleil se coucher vis-à-vis Notre-Dame et incendier ses deux tours semblables à deux bras levés vers Dieu pour une prière éternelle ; mais c'est vraiment dans les solitudes que ces spectacles sont imposans, et les hommes, qui l'ont admiré depuis six mille ans, doivent admirer éternellement ce merveilleux sourire du Seigneur, qui dure tout un jour et embrase tout un monde. Notre journée était complète. Les horizons immenses et lumineux, ces détails étincelans de la lumière, avaient disparu. L'ombre comme un manteau de plomb couvrait le tableau du matin, et la montagne, d'autant plus grandiose, d'autant plus terrible qu'elle était mystérieuse, infranchissable et sans horizon, nous ensevelissait magnifiquement. D'immenses découpures nous entouraient, et au couchant un rayon rouge se traînait comme un serpent sur le sommet de ces découpures. On eût dit la dernière lueur d'une fête prête à s'éteindre, car ce rayon diminuant de plus en plus finit par disparaître tout à fait, et le chaos se fit.

Ce fut alors quand l'ombre nous eut enveloppés, si épaissie que le soleil qui devait la fondre nous semblait impossible, ce fut alors qu'à la lueur de notre feu, les détails de notre isolement prirent un caractère étrange. Ces hommes couverts de costumes sombres, de peaux de bêtes, dont le visage bruni, violemment accentué par la barbe, s'éclairait à la flamme rouge du foyer, nous expliquèrent Goya. J'avais fait la cuisine, comme de coutume ; les foies d'un cerf et du sanglier tués avaient été préparés par moi, et étaient venus se joindre aux mets de toutes sortes répandus sur l'immense drap blanc jeté à terre. Des outres avaient été percées, et le vin avait abondamment coulé dans les jarres et dans les casseroles ; des barriques pleines d'olives avaient été défoncées et égrenaient leurs fruits verts ; des volailles que l'on ne découpait pas, que l'on s'arrachait, des jambons énormes couraient continuellement autour de la table.

Nous étions couchés les uns sur les autres, mangeant comme nous pouvions et mangeant tous bien ; les verres étaient pour la moitié de nous des paradoxes, les fourchettes des traditions perdues, les assiettes des contes de fées. De temps en temps une timballe apparaissait, une gourde roulait sur la nappe, et les petits maîtres étaient libres de boire dans cette gourde ou cette timbale ; le repas était à la fois impossible et splendide. Ces immenses jarres de vin qui circulaient et qui, retirées vides, reparaissaient pleines un instant après, ces tonnes éventrées, cette profusion de mets, cette nappe rougie, ces cris, ces rires se croisant en tous sens, cette fraternité de la montagne, de la joie, de la faim, commencée aux derniers rayons du soleil couchant et continuée à la lumière ardente du foyer autour duquel nos rabatteurs dansaient et hurlaient comme des démons, ce bruit à rompre la tête qui se perdait tout à coup dans le silence voisin de la vallée, où le bruit d'une fontaine s'émiettant goutte à goutte était plus fort que lui, était pour moi et pour nous tous, qui nous trouvions pour la première fois à pareille fête, une nouveauté d'une impression indescriptible.

Un détail qui ne contribuait pas peu à compléter étrangement le tableau que nous avions sous les yeux, c'étaient nos ânes et nos chevaux, auxquels on avait ôté leurs selles, et qui paissaient librement autour de nous. De temps à autre notre table était visitée par un des quadrupèdes familiers, qui, trouvant son repas insuffisant, venait réclamer sa part du nôtre, puis, chassé par nous, il s'éloignait d'un trot fatigué et restait dans les broussailles, à demi éclairé et immobile comme un être fantastique.

Cependant le besoin de l'eau s'était fait sentir, d'abord parce que le vin diminuait sensiblement et que la gaieté augmentait trop. Les domestiques s'en allaient donc de temps en temps à la source voisine, dont ils rapportaient sur leurs têtes des casseroles pleines d'une eau fraîche et pure, dans laquelle Boulanger s'obstinait à dire qu'il y avait des sangsues, et dont par conséquent il ne voulait pas boire.

Je vous laisse, madame, à deviner la cause réelle de cette imputation, qui était une véritable calomnie.

Enfin quand tout fut sinon épuisé, du moins violemment entamé ; quand on eut tant ri, tant bu, qu'on éprouva le besoin de rire et de boire debout, on se leva.

On se leva, est peut être une expression défectueuse, madame, car je dois avouer qu'il y en eut parmi nous pour qui les tentatives restèrent longtemps inutiles. Je dois parmi ces Silènes nouveaux signaler notre ami Boulanger, qui eut recours à la main de Giraud et d'Alexandre pour substituer à la position couchée la position verticale, la seule vraiment digne de l'homme civilisé. Alors, quand il fut debout, quand l'air frais du soir lui caressa le visage, mille joyeuses pensées chantèrent en lui : il fit des odes à Bacchus dont Horace eût été jaloux, des vers à des Délies ignorées, mais dont Catulle eût été fier ; il nous embrassa avec toute l'expansion d'un cœur ami arrosé d'un vin généreux ; il dansa même ; mais je suis forcé d'avouer qu'il reconnut bientôt l'impossibilité de cet exercice, et qu'appuyé d'un côté sur Desbarolles, de l'autre sur Maquet, il descendit le coteau au milieu des propos hilares, et revint, après avoir bu de cette eau tant méprisée, le front couronné des bruyères qu'il avait cueillies au bord de la source.

Cependant, madame, n'allez pas croire ce que je suis loin de vouloir faire supposer. Boulanger est, en voyage, d'une gaieté qu'il ne révèle à Paris qu'à ses intimes, et ce soir-là, il était tout naturel que cette gaieté s'augmentât de l'intimité générale ; certes, son esprit rendait en verve, en rires et en chansons, les aromes variés des vins différens que l'estomac avait reçus, mais c'était comme les parfums exhalés d'un vase dans le fond duquel on aurait jeté des fleurs. Une femme eût pu l'entendre, un enfant eût pu le conduire, et bénissant le ciel qui lui faisait une soirée si belle, il improvisait des couplets comme celui-ci :

Dût ma chanson être blâmée,
Je soutiens, c'est un fait connu,
Que la femme doit être aimée,
Et que le vin doit être bu.

Et je ne puis vous dire, madame, de quelle franchise la chanson était accompagnée par le chanteur, et avec quel enthousiasme elle était accueillie par ceux qui l'écoutaient. Nos hôtes paraissaient surtout flattés au dernier point de ce résultat, à peu près le même pour tous.

Pendant ce temps, la nappe avait été enlevée ; les mets étaient rentrés dans leurs caisses, et à la place où un quart d'heure auparavant nous soupions, des groupes joyeux s'étaient formés, éclairés de la flamme rouge du bûcher, les cigares brillaient comme des lucioles, nous continuions nos folies, et la nuit, sans lune mais toute sablée d'étoiles, enfermait toujours l'horizon dans son silence imposant et sa sereine majesté.

Cependant, au milieu de la joie de chacun qui faisait un ensemble si complet, des notes de mandoline perçaient de temps en temps, et un chœur de voix vibrantes et de paroles

sonores les accompagnait si bien, qu'au bout d'un certain temps le concert improvisé domina tous les autres bruits, et que toutes les bouches se turent, et qu'on écouta.

On chantait los Toros, et je ne pourrai jamais vous peindre l'effet que cette harmonie sauvage et accentuée produisait au milieu de cette montagne sombre, sous ce ciel étoilé, et autour de ce feu dans les rayons lumineux duquel dansaient et chantaient nos rabatteurs, avec des rires et des gambades fantastiques.

Nous savions tous sinon les paroles, du moins l'air de cette chanson si répandue en Espagne, et chacun mêla sa voix à la reprise du chœur, à la fin duquel de grands cris s'élevèrent, qui furent comme le signal de la folie universelle.

La danse fut alors substituée au chant, l'accompagnateur se fit orchestre, et nos hôtes de la montagne commencèrent un fandango fabuleux qu'ils compliquaient de cris et de castagnettes; on eût dit une ronde de démons.

Mais quand leur danse fut finie, il leur passa une bien autre idée par la tête : ce fut de nous faire danser à notre tour. Ils nous demandèrent la danse de notre pays, comme si notre pays cravaté avait une danse. Desbarolles essaya de leur faire comprendre que nos danses étaient insignifiantes, sans caractère, et que nous aurions l'air fort ridicules de venir danser un quadrille au milieu d'une montagne, et surtout après le ballet caractéristique qu'ils venaient de nous donner.

Ils nous répondirent alors que notre pays passe pour le plus intelligent du monde, et qu'il est impossible qu'un pays intelligent, qui trouve une expression de tous ses sentimens, n'ait jamais trouvé cette expression facile de sa joie; puis ils en vinrent à croire que nous les acceptions bien comme acteurs et que nous rougissions de leur donner le spectacle qu'ils nous donnaient.

Il fallut se décider.

Desbarolles prit la guitare, car vous savez, madame, que Desbarolles a charmé sa jeunesse avec cet instrument, et qu'il en a gardé certains airs, qui dans une montagne, à minuit, et avec des étrangers, peuvent à peu près cadencer un quadrille comme celui qui allait avoir lieu. Boulanger, Maquet, Giraud et Alexandre se dévouèrent, et je n'ai pas assez des ombres de la nuit pour voiler à vos yeux le résultat chorégraphique de cette quadruple alliance.

Je dois cependant mentionner qu'il y avait chez Maquet plus de bonne volonté que d'expérience, et chez Boulanger plus de gaieté que de pratique; quant aux deux autres, ils avaient fait leurs classes, comme dit Arnal.

Le succès excuse tout, dit-on, c'est une maxime qu'on m'a souvent répondue dans des discussions littéraires, et que je me vois forcé d'appliquer à une étude que j'ignorais chez Giraud, mais que, je dois le dire, je soupçonnais chez mon fils.

On faillit porter le quadrille en triomphe, et les deux femmes surtout, représentées par Boulanger et Giraud, eurent grand'peine à se soustraire à l'ovation proposée. Puis à peine la danse éteinte nos hôtes, qui semblaient avoir renoncé au sommeil et disposés à passer la nuit dans ces bacchanales improvisées, offrirent une course de taureaux qui fut acceptée avec acclamation. Un d'eux, qui était toréro de sa profession, voulut faire l'animal, pour se venger sans doute une fois sur les autres des coups de corne réels qui lui avaient été destinés tant de fois.

Il entra dans une des huttes qui lui servit de toril, nous nous couchâmes au pied des nôtres, ceux-là même qui étaient les plus paresseusement étendus autour de feu se redressèrent et la course commença.

Rien n'y manquait; des picadors au nombre de trois, montés sur les épaules de solides camarades, gardaient la gauche du toril, et les autres, leurs mouchoirs à la main, se tenaient à droite.

Un des toréros sonna l'entrée avec un tel talent d'imitation, qu'on se fût cru au cirque, et le taureau humain se précipita sur les picadores; en un instant il les eut culbutés; il y en eut qui roulèrent dans le ravin avec leurs chevaux improvisés, et pendant cinq minutes il y eut un fouillis d'hommes, un concert de cris impossible à décrire; quand le taureau fut resté seul, quand il eut terrassé tous les combattans, Giraud ne put y tenir, et prenant la mante de Desbarolles, il alla caper le taureau, ce qui eut le plus grand succès parmi nos compagnons, et ce qui clôtura les réjouissances de la montagne en laissant la dernière victoire aux Français.

Il était une heure du matin; ce dernier exercice avait épuisé ce qui restait de force après une journée de chasse; l'enthousiasme se ralentit; Maquet, Alexandre et Giraud étaient déjà rentrés dans la hutte qu'on leur avait dévolue, les lits se faisaient, les derniers cigares avaient succédé aux dernières folies, le feu pâlissait, et nos rabatteurs, enveloppés dans leurs mantes, dormaient déjà pour la plupart; ânes et chevaux étaient étendus çà et là dans les bruyères, et le silence de l'horizon envahissait peu à peu notre plateau.

Un presque vrai lit m'avait été préparé par Hernandez et Paroldo, qui ne voulurent pas se coucher dans l'intérieur des cabanes, prétendant qu'ils aimaient mieux fumer à l'air. Je n'insistai pas longtemps, autant à cause de leur résolution fermement arrêtée qu'à cause de la superbe envie de dormir que je commençais à éprouver.

Hernandez et Paroldo se mirent à côté du foyer, et une demi-heure après je n'entendais plus, dans la somnolence où j'étais tombé, que le murmure de leur causerie nocturne, seul bruit qui se mêlait aux respirations généralement bruyantes des chasseurs fatigués.

Je m'endormis à mon tour.

Je ne sais combien de temps je dormis; tout ce que je puis dire, c'est qu'il se fit dans les branches de ma cabane, et audessus même de ma tête, un bruit continu qui me réveilla; on eût dit que quelqu'un faisait un trou dans mon toit de chaume.

Je sortis de ma hutte, et je vis un cheval qui, réveillé par la faim, mangeait tranquillement ma maison.

Je le chassai, et jetai alors un regard autour de moi.

Hernandez et Paroldo avaient fini par s'endormir comme tous les autres; le feu n'était plus qu'un monceau de cendres, et la lune, qui s'était enfin levée dans le ciel sans nuage, frangeait d'un rayon d'argent les cimes lointaines de la sierra, et ce même rayon, devenu plus vague et plus mystérieux, éclairait la profondeur de la montagne.

XXXIII.

Cordoue, 8.

A six heures nous étions sur pied; notre toilette n'était pas longue à faire; les actifs descendirent jusqu'à la petite fontaine, les paresseux se firent apporter de l'eau dans des

plats et dans des casseroles. On mangea un morceau sur le pouce, et l'on partit.

La même profusion de vivres avait présidé au déjeuner qu'au dîner de la veille; on eût dit que les sacs, les outres, les barils étaient inépuisables.

La chasse commença dans les mêmes conditions que la veille; mais notre malheur de la veille nous poursuivit; pour mon compte, durant toute la journée je ne vis rien qu'un sanglier, qui me passa hors de portée; en récompense, je dois lui rendre cette justice qu'il était au moins de la taille du sanglier de Calydon.

Mais, comme pour nous dédommager de cette pénurie de venaison, la nature étalait devant nous des splendeurs infinies; tantôt c'était une vallée avec tous ses accidens d'ombres et de lumières, et ses étroites échappées au fond desquelles on voyait à travers un horizon bleuâtre un morceau de plaine avec quelque village pittoresque ou quelque maison de campagne isolée et perdue sous des orangers; tantôt c'était une succession de prés qui faisaient une mer de verdure, aux vagues gigantesques, se perdant dans des horizons infinis, et tout cela par momens, silencieux, magnifique et solitaire en apparence, comme si jamais le pied de l'homme n'eût osé atteindre ces hauteurs.

Toute la journée se passa pour moi à suivre et à admirer cette succession de tableaux, plus merveilleux les uns que les autres, et, pour nos amis de la montagne, à s'entêter à la chasse. Les battues succédaient aux battues, la colère avait succédé à l'enthousiasme; ils tenaient à réhabiliter leurs montagnes dans notre esprit; pareil malheur, disaient-ils, n'avait jamais poursuivi une chasse dans la sierra.

Vers les quatre heures nous revînmes aux baraques; on avait tué dans cette seconde journée un loup, deux chats sauvages et un second sanglier.

Nous nous mîmes à l'œuvre culinaire, dont chacun sentait l'importance; en un instant les feux furent allumés, des tranches de venaison rôtirent, les œufs brouillés se coagulèrent dans les casseroles, les foies de cerf et de sanglier sautèrent dans la poêle. L'intention de chacun était bien de partir aussitôt après le souper, afin d'être à Cordoue vers minuit ou une heure du matin ; mais au fur et à mesure que les estomacs se remplissaient, cette douce langueur qui s'empare des organes pendant la digestion nous visitait peu à peu ; puis le dîner dura plus longtemps qu'on ne s'y était attendu ; puis enfin la lune, sur laquelle nous avions compté pour nous tirer de tous les mauvais pas dont la route était semée, la lune se leva entourée d'un cercle de vapeur qui nous menaçait de nous enlever toute lumière avant une heure ou deux. Il fut donc décidé que cette nuit encore on coucherait dans les baraques, et que le lendemain, deux heures avant le jour, on se mettrait en route pour Cordoue.

Cette détermination interdisait toute fête pareille à celle de la veille ; d'ailleurs, deux soirées semblables ne se représentent pas ; d'ailleurs, la fatigue était là, criant comme les esclaves des triomphes antiques : « Souviens-toi que tu es mortel. » Chacun s'arrangea de son mieux dans son manteau, son bournous et sa mante, on veilla à ce que Giraud et Desbarolles, que je m'étais engagé par lettre à rendre à leurs familles avec l'usage de tous leurs membres, ne couchassent point dehors comme ils avaient fait la veille On alluma d'immenses feux, autour desquels se couchèrent nos rabatteurs; on fit l'appel des ânes et des mulets ; Paul compta son argenterie, et l'on s'endormit. A trois heures, on nous réveilla : c'était l'heure que nous avions indiquée la veille.

Pendant la nuit une résolution avait été prise.

Ravez et les plus acharnés chasseurs, honteux du peu de résultats de la chasse, avaient résolu de rester encore une journée ; malheureusement ils nous avaient dit cela au moment où nous achevions de presser les dernières outres et de ronger la dernière carcasse de dinde, de sorte que nous les laissions avec quelques croûtes de pain et l'eau de la fontaine, voilà tout; heureusement les vrais chasseurs n'y regardèrent pas de si près.

Nous prîmes congé de nos hôtes, lesquels avaient été pour nous, cette seconde nuit, d'une complaisance et d'une attention égale à la première. Je me détournais pour chercher dans ma bourse deux ou trois onces que je voulais distribuer aux rabatteurs, lorsque Paroldo, qui s'aperçut de mon intention, me mit la main sur le bras.

— Que faites-vous? me dit-il.

— Vous le voyez bien, répondis-je.

— C'est parce que je le vois, justement, que je vous le demande.

— N'est-ce pas l'habitude en Espagne de payer les rabatteurs?

— Pas ceux-ci, du moins ; vous vous attireriez un refus, et vous gâteriez tout le bonheur que ces braves gens ont éprouvé à vous recevoir ; donnez-leur la main, si vous ne croyez pas trop déroger, mais la main seule

Je réintégrai mes onces dans ma poche, et je priai Paroldo d'être mon interprète auprès de nos hôtes.

Ils insistèrent avec une mesure parfaite pour nous faire rester avec Ravez et les autres chasseurs; mais, sur l'objection que je leur fis de la nécessité où j'étais de partir le lendemain pour Séville, ils s'inclinèrent en signe de regret.

D'ailleurs Alexandre, de son côté, tenait fort à revenir à Cordoue, et il avait trouvé une foule de raisons pour me prouver qu'il était urgent que nous fussions de retour avant huit heures du matin.

J'ai toujours beaucoup de déférence pour les raisons d'Alexandre, non pas précisément pour celles qu'il me donne, mais pour celles qu'il ne me donne pas. Je demeurai donc convaincu qu'un intérêt inconnu le rappelait à Cordoue, et je donnai le signal du départ.

Je ne vous dirai point pour vous attendrir, madame, que mes nouveaux amis et moi nous nous quittâmes en pleurant, non, les choses n'allèrent point jusque-là, mais néanmoins nos adieux eurent quelque chose de triste, il était évident que nous ne reverrions jamais ces hommes de la montagne qui nous avaient si hospitalièrement reçus depuis deux jours, et qu'ils ne nous reverraient jamais.

Or, je ne sais rien de profondément triste comme de se dire : « Voilà des hommes avec qui je vis depuis deux jours comme si je devais vivre avec eux des années encore ; nous avons chassé, mangé, dormi ensemble ; nous allons nous quitter dans cinq minutes, et quand le premier tournant de la route se sera placé entre eux et nous, quand nous les aurons perdus de vue, à partir de ce moment, ce sera chose faite pour l'éternité, et nous ne nous reverrons plus. »

Quelque chose de pareil, quoique moins bien défini peut-être, se passait dans le cœur de ces hommes ; car tandis qu'accompagnés de deux d'entre eux, nous commencions à descendre le monticule assez élevé sur lequel était assis notre camp, ils ramassaient au foyer des tisons ardens qu'ils élevaient en les faisant flamboyer au-dessus de leur tête pour nous demeurer plus longtemps visibles dans la nuit.

Au bout de dix minutes, nous avions perdu les torches de vue, et cette éternité dont je vous parlais tout à l'heure, madame, nous séparait de ces amis d'un instant.

— Eh bien! pendant cette éternité ou plutôt pendant la minute où cet atome pensant que je désigne orgueilleusement avec le mot *moi* marquera sa place dans l'éternité, cette excursion dans la Sierra Morena restera dans ma mémoire. Allez à Cordoue, messieurs les académiciens, messieurs les députés, messieurs les pairs de France; allez à Cordoue, messieurs les conseillers d'Etat, messieurs les secrétaires généraux, messieurs les ministres; allez, et essayez de mettre vos cartes dans ces baraques de feuillage où l'hospitalité nous fut donnée à nous, et vous verrez de quelles façons Vos Majestés politiques y seront reçues.

Nous marchâmes deux heures à peu près avant que le premier rayon du jour se levât, et je ne me rappelle rien de plus grave et de plus majestueux que ce passage nocturne à travers la montagne; nous semblions une de ces caravanes si bien dépeintes par Cooper, qui cheminent silencieusement dans la nuit, et qui semblent craindre que le moindre bruit n'éveille quelque Peau Rouge.

Enfin, quelques lueurs rougeâtres pénétrèrent entre les arbres; nous regagnâmes les premières cimes que nous avions franchies pour venir; du haut des pitons les plus élevés, nous commençâmes à revoir les montagnes de l'horizon, puis la plaine, puis le Guadalquivir, puis Cordoue. Enfin, nous retrouvâmes à notre gauche ces précipices que nous avions trois jours auparavant laissés à notre droite; nous revîmes nos croix, nous relûmes nos inscriptions; à huit heures du matin nous quittions les dernières rampes de la sierra; à neuf heures nous rentrions à Cordoue.

Une course au clocher que nous fîmes à ânes, et qui fut gagnée par Boulanger, signala notre arrivée aux portes de la ville. Giraud, dans cette course, donna aux Cordouans le spectacle d'une chute qui parut les réjouir fort.

La journée se passa en dernières courses à travers la ville, et en préparatifs de départ; quant à Alexandre, aussitôt arrivé il s'habilla et disparut, laissant à Eau de Benjoin, tout fier et encore étourdi d'avoir rapporté son argenterie intacte, le soin de faire ses malles.

Cette confiance obstinée d'Alexandre en Eau de Benjoin lui coûtait généralement un pantalon, un gilet et deux ou trois chemises par ville.

Je suis convaincu qu'on peut retrouver notre chemin de Bayonne à Tunis, à la trace de nos hardes, comme le petit Poucet retrouvait le sien à l'aide de ses petits cailloux.

Une difficulté s'offrait à notre départ : les voitures de Cordoue à Séville ne sont que des voitures de passage, et l'on ne peut y assurer de places.

Or, nous étions sept, y compris Eau de Benjoin, et si peu que soient peuplées les voitures espagnoles, c'était nous bercer d'une trop douce illusion que d'espérer que nous trouverions sept places ensemble.

Nous allâmes en tous cas à la diligence et à la malle-poste retenir pour le lendemain tout ce qu'il y avait de places disponibles.

Notre entrée dans Cordoue n'avait produit d'autre effet que celui de notre course et celui de la chute de Giraud; on ne nous attendait pas, et quoique notre départ pour la sierra eût fort ému la population, notre retour était resté assez inaperçu; mais tout en rentrant, nous avions annoncé pour le soir le retour de nos compagnons restés derrière nous, de sorte que vers les cinq heures, heure indiquée, lorsque nous-mêmes nous présentâmes, nous trouvâmes les portes littéralement encombrées.

Au bout d'une demi-heure d'attente, et comme le crépuscule commençait à tomber, nous entendîmes, à un quart de lieue à peu près de la ville, la détonation de deux ou trois coups de fusil.

C'étaient nos chasseurs qui annonçaient ainsi leur arrivée.

De grands cris répondirent à cette détonation; la ville était à son poste.

Les cornets sonnèrent.

Ces chasses dans la sierra se représentent quelquefois, et sont toujours pour la ville une grande occasion d'émoi. « Qu'avez-vous vu? qu'avez-vous fait? qu'avez-vous tué? » Ces questions volent sur toutes les bouches : la Sierra Morena est presque aussi inconnue de la plupart des habitans de Cordoue que l'était l'Amérique des habitans de Burgos, de Séville ou de Valladolid en 1491.

Enfin, les coups de fusil se rapprochèrent, les premiers chasseurs parurent formant l'avant-garde et tirant des coups de fusil, sans autre intervalle que celui qu'il leur fallait pour charger et décharger leur arme; entre eux et l'arrière-garde marchaient quatre ânes chargés de gibier et accompagnés de chasseurs à pied et sonnant de la trompe.

Le gibier se composait de deux cerfs, d'une biche, de deux sangliers, et de deux chats sauvages gros comme des petits tigres. On avait recouvert de feuillages les portions que nous avions déjà mordues dans les sangliers et dans les chevreuils.

Les chasseurs de l'arrière-garde faisaient avec leurs escopettes une fusillade non moins bien nourrie que celle exécutée par les chasseurs de l'avant-garde. Les enfans de la ville accompagnaient le tout d'acclamations presque aussi bruyantes que les décharges réitérées des chasseurs.

Toute cette caravane et la foule dont elle était accompagnée, s'allongea pour franchir la porte comme dans un laminoir, puis, la tête du serpent sembla trouver l'ouverture, et s'engouffra sous la voûte pour reparaître de l'autre côté dans la rue presque aussi étroite que cette voûte.

Dans la rue, les coups de fusil cessèrent, mais la population augmenta.

Le rendez-vous était à l'hôtel de las Diligensas. Pour nous faire honneur, on nous apportait le gibier, dont on nous offrait la meilleure part.

Malheureusement nous étions décidés à partir le lendemain, et nous n'en pûmes profiter pour nous-mêmes. Nous nous contentâmes de faire dépecer un sanglier, et d'en envoyer les quatre épaules et le filet dans les quatre ou cinq maisons où nous avions été présentés.

Nous avions fait préparer un souper qui ne fut pas inutile, nos malheureux chasseurs mouraient de faim; dans l'ignorance où nous étions de leur séjour prolongé, nous avions tout bu et tout mangé la veille; depuis la veille ils avaient vécu de croûtes de pain trempées dans l'eau.

Contre toutes ses habitudes, à la fin du dîner, Alexandre s'éclipsa.

Nous nous séparâmes en remettant nos adieux au lendemain, et nous nous couchâmes. Alexandre manquait toujours.

Vers une heure du matin nous fûmes réveillés par la pendule qui jouait un air.

Cela me rassura; au milieu de mon sommeil Alexandre était rentré.

Adieu, madame. Je vous écris les dernières lignes de cette lettre au milieu des adieux de nos compagnons. Il est midi, et nous venons d'apprendre qu'il existe une place disponible dans la malle-poste, mais qu'en insistant bien on donnera à

l'un de nous le cabriolet du conducteur et quatre places dans la diligence.

C'est tout ce qu'il nous faut. Vous connaissez la malléabilité de Paul; on le ficellera comme un paquet, on le mettra sous la bâche, et une fois là, ce sera à lui de se déficeler avec un couteau comme fit votre pauvre ami Edmond Dantès, quand on le jeta du haut du château d'If à la mer.

J'appelle Alexandre pour qu'il vienne se mettre avec moi à genoux au bas de cette lettre, mais Alexandre est redisparu.

Ces absences m'ont bien l'air de cacher quelque mystère érotique qui se révélera en temps et lieu.

Ma prochaine lettre sera datée de Séville.

XXXIV.

Séville, 8 novembre 1846.

Ah! madame, priez pour ceux qui voyagent sur la route de Cordoue à Séville, et réciproquement, comme on dit en termes de poste.

De tout mon corps, je ne puis plus remuer que la main droite, et encore est-ce à force de précautions, parce que j'avais promis de vous écrire, et parce que je tenais à garder ma promesse.

Hélas! oui, madame, on consentit à déloger le conducteur au bénéfice de l'un de nous; il y eut même à ce sujet, entre Boulanger et moi, un combat de générosité à qui prendrait cette malheureuse boîte collée comme une loupe au front de la malle-poste; un combat près duquel celui de Pythias et Damon était certainement bien peu de chose.

Boulanger l'emporta en alléguant qu'il était de dix-sept jours plus jeune que moi, et que par conséquent la meilleure place m'était due comme à son aîné. Je cédai : en le démentant j'eusse eu l'air de vouloir cacher mon âge, et c'est une faiblesse que je n'ai pas encore, quoique, pour me distinguer d'Alexandre, j'aie le désagrément de m'entendre généralement appeler Dumas d'Utique par nos compagnons de voyage.

Espérons, madame, que je ferai meilleure fin que le nouveau patron que l'on m'a donné depuis mon entrée en Espagne.

De mes autres compagnons, c'est-à-dire de Maquet, de Giraud et de Desbarolles, je ne puis rien vous dire, attendu que je suis parti une heure avant eux, et qu'ils ne doivent arriver que douze heures après moi.

Revenons donc à nous.

A midi, Boulanger s'installa dans sa boîte et moi dans la mienne; toute la différence qu'il y avait entre nos deux boîtes, c'est que celle de Boulanger était petite et la mienne grande, celle de Boulanger solitaire et la mienne habitée.

Le conducteur avait pris place à côté du postillon, sur une petite planche collée en avant du coupé.

Les habitans de la grande boîte, c'est-à-dire mes compagnons de voyage étaient, l'un un négociant français, nommé Poutrel, qui avait assisté au fameux dîner de Madrid; vous savez, madame, celui où l'on fuma au dessert pour cinq cents francs de cigares.

L'autre était un gentilhomme de Séville, arrivant d'un voyage d'Italie et regagnant ses pénates.

C'était une bonne fortune que ces deux compagnons de voyage, l'un parlant avec moi de la France que nous quittions tous deux, l'autre me parlant de Séville où nous allions tous trois.

Dès qu'on m'aperçut, il y eut entre le gentilhomme espagnol et Poutrel un autre combat faisant pendant à celui qui avait déjà eu lieu entre Boulanger et moi.

Comme j'étais arrivé le dernier, je n'avais droit qu'à la place du milieu. Chacun de mes deux compagnons voulut me donner son coin.

Je les ai soupçonnés depuis, pardon de cette mauvaise pensée, madame, je les ai soupçonnés depuis de savoir ce qu'ils faisaient.

Je me débattis longtemps; enfin, comme j'avais fait avec Boulanger, il me fallut céder. J'optai pour le coin de Poutrel.

Je pris ce malheureux coin, et je m'y installai.

Après force adieux à nos compagnons qui, une heure après moi, devaient prendre la même route, nous partîmes

Notez, madame, qu'Alexandre n'a point reparu. Je le demandai, je le clamai, il ne parut point.

La voiture partit.

Aux premiers tours de roue, je commençai à soupçonner dans quel abîme de douleurs j'étais tombé.

La malle-poste, qui allait comme le vent, bondissait sur le pavé de Séville comme si les roues eussent été en gomme élastique; par malheur l'intérieur était assez parcimonieusement rembourré pour que tous ces bondissemens-là eussent un grave inconvénient.

Comme je connaissais de longue main le pavé des villes espagnoles, cela ne m'inquiéta point trop d'abord. Mais une fois sur la grand'route, quand je vis que cette danse continuait, je pris de graves inquiétudes.

Mes deux compagnons paraissaient parfaitement habitués à cet exercice, et ne se plaignaient même plus.

J'entendais au-dessus de moi Boulanger qui, de son côté, dansait dans sa boite comme une noisette dans sa coque.

De temps en temps un cri d'impatience ou un gémissement de douleur me prouvait qu'il faisait son apprentissage; l'apprentissage lui paraissait rude.

J'interrogeai mes compagnons. Poutrel en était à son dixième voyage en Espagne.

Quant au gentilhomme, il était Espagnol.

Je les trouvai donc assez peu sensibles à mes plaintes.

Cet état de choses devenait grave. A moins que je ne voyage avec quelqu'un dont la conversation m'intéresse énormément, j'ai cette bonne ou mauvaise habitude, la chose peut s'envisager sous l'un ou l'autre point de vue, de dormir avec acharnement du moment que j'ai mis le pied dans une voiture.

Il semble que je profite de ces momens perdus qu'il faut consacrer à la locomotion pour me rattraper de ce sommeil, après lequel, dans les circonstances ordinaires de la vie, c'est-à-dire quand je travaille quinze heures sur vingt-quatre, je cours toujours, sans l'atteindre jamais.

Je m'empaquetai la tête de tous les foulards que je pus trouver, puis, par-dessus mes foulards, je tirai mon capuchon, j'espérais ainsi amortir les coups.

Tout fut inutile; au bout d'un quart d'heure de déception, je fus forcé de reconnaître l'impossibilité où je me trouvais d'appuyer ma tête contre les parois de la voiture.

Force me fut d'imiter l'exemple de mes compagnons. Poutrel se suspendait des deux mains aux réseaux du plafond, qui le maintenait dans une position verticale; le gentil-

homme espagnol avait passé son bras dans une embrasse, et à l'aide de ce contrefort il éloignait les os de sa tête de tout contact.

Il me restait à causer et à regarder le paysage.

Je causai le plus longtemps que je pus, de la France avec Poutrel, de l'Italie avec le gentilhomme espagnol, mais toute conversation a sa fin, et force me fut de revenir au paysage.

Malheureusement, de Cordoue à Séville le paysage n'a rien de pittoresque.

Puis un inconvénient, plus qu'un inconvénient, un malheur vint se joindre à ceux qui nous poursuivaient déjà.

Une pluie, une de ces pluies comme on n'en voit que dans les pays méridionaux, commença de tomber du ciel.

Il n'est pas, madame, que vous n'ayez lu dans la Genèse la description du déluge universel qui arriva l'an... Eh bien! le déluge universel était une bourrasque en comparaison de ce qui se passait entre le ciel et la terre, sur la route de Cordoue à Séville, hier mercredi 7 novembre 1846.

C'étaient des torrens d'eau, avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs comme je n'en ai jamais vu ni entendu.

J'eus un instant l'idée que Boulanger allait être noyé dans sa boîte, sans que ses cris pussent être entendus au milieu de cet affreux tapage, et je fis arrêter la voiture pour l'interroger. Heureusement son réceptacle était à claires-voies, et rendait par en bas ce qu'il recevait par en haut.

Je lui passai mon bournous et ma mante, pour le fortifier encore contre la pluie, et la malle-poste reprit son chemin.

La nuit vint. La pluie, qui semblait ne pouvoir augmenter, redoubla de violence.

Comment je passai cette nuit, tantôt jeté sur Poutrel, tantôt renvoyé contre les parois osseuses de la voiture, c'est ce qu'il me serait impossible de dire. C'est une de ces nuits qui, après avoir laissé des marques par tout le corps, laissent un souvenir dans toute la vie. Certainement, si Dante eût connu ce mode de locomotion, nous eussions vu dans son *Enfer* quelque damné, et des meilleurs, comme dit Hugo, grinçant des dents aux portières de la malle-poste de Séville.

Cependant il y a une chose remarquable, c'est que le temps passe dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Le jour vint, les torrens de pluie continuaient; on ne voyait le paysage qu'à travers un voile, nous avions traversé Icija et Carmona sans que je fusse en mesure de donner la moindre attention à ces deux petites villes, enfin au point du jour nous aperçûmes Alcalà.

Tout le souvenir qui m'en reste, madame, au milieu de l'étourdissement que j'éprouvais, c'est l'aspect d'un vieux château sur une montagne qui m'a paru encore plus vieille que lui. Au pied de cette forteresse, dont les remparts ont l'aspect le plus pittoresque, coule au fond d'un ravin une rivière qui, sous prétexte qu'elle a un peu plus d'eau que les autres, fait grand bruit.

Mais je dois l'avouer, ce qui me frappa le plus agréablement, dans tous les renseignemens que j'obtins sur Alcala c'est qu'Alcala n'est qu'à trois lieues de Séville.

A la dernière porte, on nous arrêta pour demander si monsieur Alexandre Dumas était parmi les voyageurs : monsieur Alexandre Dumas se montra en cachant de son mieux les bosses dont son front était orné.

Là, il apprit que pendant deux jours la voiture du marquis de Aquila l'avait attendu; on avait su sa prochaine arrivée à Séville, arrivée retardée par l'excursion de la sierra, et l'un des premiers gentilshommes de Séville avait envoyé sa voiture pour qu'il fît dans la capitale de l'Andalousie une entrée digne de lui.

Vous voyez, madame, qu'on n'est pas moins galant pour votre ami à Séville qu'à Cordoue. Quant à moi, je ne comprends rien à tous ces honneurs, cette bonne et chère France, notre tendre mère, ne nous ayant jamais gâté à ce point.

L'idée que nous approchions de Séville s'était étendue comme un baume sur toutes mes douleurs. Poutrel et moi avions le cou tendu hors des ouvertures de notre coupé pour voir du plus loin possible cette bonne ville, où il y a des philanthropes qui envoient leurs voitures au-devant des étrangers, en vertu de la connaissance parfaite qu'il ont sans doute de la façon dont sont confectionnées les voitures de l'Etat.

Quant à Boulanger, je n'osais pas demander de ses nouvelles : il devait être en morceaux.

Notre conducteur et notre postillon avaient passé la journée de la veille et la nuit qui venait de s'écouler, le derrière sur leur planche, les mains crampounées, pour ne pas tomber, aux barres de fer servant de support à la boîte de Boulanger; je n'ai jamais vu gargouilles de cathédrales faisant mieux leur office, l'eau leur entrait par les deux manches et par le col et sortait par les jambes du pantalon.

A l'un des détours du chemin, nous nous poussâmes simultanément Poutrel et moi; nous venions d'apercevoir la Giralda.

La Giralda, madame, c'est la première et la dernière chose qu'on voit à Séville, et elle a certes sa grande part du proverbe :

> Quien no ha visto a Sevilla,
> No ha visto a maravilla.

C'est-à-dire, « Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu une merveille. »

En effet, le voyageur s'approche de chaque ville attiré par son aimant particulier : Florence a son vieux palais, Pise son Campo-Santo, Naples Herculanum et Pompéi, Grenade l'Alhambra, Cordoue sa mosquée.

Séville a la Giralda.

Certes, il y a peu de maîtresse de roi, et même de maîtresse de poëte, pour laquelle il ait été fait autant de vers que pour cette sultane de granit, que pour cette sœur de l'algèbre, que pour cette fille de Geber qu'on appelle la Giralda (1).

C'est qu'aussi c'est un charmant nom que la Giralda; comment les Maures l'appelaient-ils quand ils la bâtirent en l'an mil? c'est-à-dire cette année même où les chrétiens à genoux attendaient la fin du monde; nul ne le sait; c'était une tour comme ils avaient l'habitude d'en faire, ces merveilleux architectes qui semblent avoir reçu du ciel tous leurs arts et toutes leurs sciences comme le Coran; seulement elle étai plus large et plus haute que les tours ordinaires, elle avait cinquante pieds sur chaque face, et quelque chose comme deux cent cinquante pieds de haut. Autrefois la tour se terminait en plate-forme, cette plate-forme avait un toit de carreaux vernis de différentes couleurs, surmonté par une barre de fer supportant quatre boules de bronze doré.

La Giralda garda sa couronne byzantine jusqu'à l'an 1500, c'est-à-dire pendant cinq cents ans. C'est un assez beau règne, comme vous voyez, pour une conquérante et une usurpatrice; mais en 1500, l'architecte Francesco Ruiz rêva et accomplit une restauration chrétienne.

En conséquence, Francesco Ruiz abattit le toit de la tour mauresque et la fit monter de cent pieds, c'est-à-dire de

(1) Geber est l'inventeur de l'algèbre.

trois étages, dont le premier renferme ou plutôt contient les cloches, que l'on voit à chaque battement présenter leur gueule, et tirer leur langue de fer aux quatre points cardinaux auxquels elles font face.

Le second est une terrasse entourée d'une balustrade à jour et porte écrit quatre fois sur sa quadruple corniche : *Turris fortissima nomen Domini.*

Le troisième est une coupole sur laquelle tourne une gigantesque figure de la Foi ; faire de la Foi une girouette, car Giralda ne veut pas dire autre chose que girouette, est une idée assez singulière ; mais les habitans de Séville ont été si enchantés de leur Giralda, quand ils l'ont vue regarder par-dessus les montagnes et causer avec les anges, qu'ils n'ont point chicané son parrain sur les analogies.

Ils ont eu raison ; c'est merveilleux de voir tourner dans un rayon de soleil cette figure d'or aux ailes déployées, qui semble, comme un oiseau céleste fatigué d'une longue course, avoir choisi pour se reposer un instant le point le plus proche du ciel.

Ajoutez à tout cela, madame, que la Giralda se présente avec un ton rosé que je n'ai vu à aucun monument, comme si elle voulait, mauvaise chrétienne qu'elle sera toujours, faire pâlir sa sœur, la tour Vermeille de Grenade.

A mesure que nous approchions de Séville, les cactus et les aloès, un instant oubliés, semblaient renaître ; ces énormes végétations, abritées de temps en temps par l'ombre d'un palmier, donnent aux plaines un aspect de splendeur inouïe ; enfin, comme pour ajouter un suprême caractère au paysage, à gauche de la route s'élève un de ces aqueducs comme on en voit courir par fragmens isolés dans ce magnifique désert qu'on appelle la plaine de Rome.

Au reste, une lieue avant Séville, Séville est déjà Séville, c'est à-dire la ville du bruit, de l'animation, de la lumière ; tout au contraire des environs de Cordoue, où les routes semblent conduire à quelque Nécropolis moderne, les chemins de Séville sont diaprés de paysans, de paysannes, de mulets, d'arriéros, de bohémiens, de contrebandiers ; tout cela rit, tout cela chante, tout cela gratte des guitares et des mandolines, s'interrompant pour se parler sans se connaître, pour se dire : « Bonjour, allez avec Dieu. » On dirait que tous ces gens sont si heureux, si contens, si joyeux de vivre, qu'ils ont sans cesse, par le son même de leurs voix, besoin de s'assurer qu'ils vivent bien réellement.

Nous suivions ces troupes, ou plutôt nous passions au milieu de toutes ces troupes, car notre malle-poste n'avait pas diminué de vitesse, en bondissant comme une boule qu'on fait rouler sur les pavés ; et, chose incroyable, tous ces gens que nous manquions d'écraser, qui se jetaient de côté emportant leurs enfans, tirant leurs ânes, laissant tomber leurs fardeaux, tous ces gens riaient, jetaient des fleurs à notre postillon, à qui, en France, on eût jeté des pierres, puis, c'étaient des andalousades, des rires, des plaisanteries qui nous poursuivaient aussi loin que nous pouvions les entendre.

Enfin, nous entrâmes dans la ville, qui me parut au premier aspect avoir le défaut d'être vouée au jaune ; il est vrai que le jaune est la couleur nationale de l'Espagne, mais cette couleur, qui va si bien aux citrons et aux oranges, me paraît on ne peut plus disgracieuse pour les militaires et pour les maisons.

Nous arrivâmes, toujours dansant, sautant, bondissant, à l'hôtel où nous devions nous arrêter ; nous sautâmes en bas de notre coupé, et reçûmes dans nos bras Boulanger, qui s'élançait la tête la première de sa boîte.

Boulanger nous a affirmé, madame, qu'une poste de plus, et il devenait fou.

Adieu, madame. Vous voilà tranquille sur deux de nous, je puis donc sans remords prendre un bain et me mettre au lit en attendant nos compagnons.

Demain, je vous parlerai de la perle de l'Andalousie ; tout ce que j'en sais à cette heure, c'est que nous sommes logés calle de la Surpe, que nous habitons l hôtel de l'Europe, et que notre hôte se nomme Rica.

Ce nom, d'origine italienne, me donne quelques espérances à l'endroit de la nourriture.

XXXV

Séville, 10 novembre.

Si par hasard, madame, il vous est arrivé parmi tous les souhaits que je ne doute aucunement que vous ayez la bonté de faire pour moi à la Providence, s'il vous est arrivé, dis-je, de me souhaiter un bon sommeil, votre souhait a été exaucé. J'ai dormi douze heures, et je me suis réveillé vers onze heures du soir, plus allègre et moins marbré que je ne croyais.

Nos compagnons étaient arrivés depuis cinq heures, moins Alexandre et Desbarolles ; ils se sont endormis, et se réveillèrent à leur tour vers cinq heures du matin.

Alors j'ai pu avoir des nouvelles, non-seulement des présens, mais encore des absens.

Les présens sont moulus, comme de raison, quoique la diligence soit moins dure que la malle-poste, non point qu'elle soit mieux suspendue, mais elle est plus lourde.

Quant aux absens, les nouvelles sont qu'on n'a aucune nouvelle d'eux. Au moment du départ, Alexandre a manqué purement et simplement à l'appel, et Desbarolles a déclaré, en compagnon dévoué, qu'il attendrait qu'Alexandre se retrouvât, et qu'il ne reparaîtrait devant moi qu'accompagné d'Alexandre.

Je crois décidément, madame, que Desbarolles est le meilleur de nous tous.

Je vous disais donc que je m'étais éveillé vers onze heures de la nuit. Je ne savais pas trop, je l'avoue, en m'éveillant, où j'étais. Je regardai autour de moi, et je vis un charmant rayon de lune qui illuminait les ténèbres de ma chambre en traversant le salon.

Je passai un pantalon à pieds, je chaussai des pantoufles, et je suivis le rayon de lune, qui me conduisit droit à la porte.

Cette porte était ouverte ! Vous figurez-vous, madame, une porte de salon, donnant sur votre chambre, ouverte, le 10 novembre ? Vous frissonnez, n'est-ce pas, rien qu'à cette idée ?

Je franchis le seuil de cette porte, et je me trouvai sur une galerie intérieure qui fait tout le tour du patio. Elle est éclairée par des arcades de marbre, et donne sur un jardin de trente pieds carrés.

Ce jardin est complétement rempli par deux ou trois orangers chargés de fruits.

En face de moi, appartenant à la maison voisine, s'élève une espèce de mirador, dont les faïences reluisent aux rayons de la lune comme les écailles argentées d'un gigantesque poisson.

Je n'ai rien vu de calme et de charmant comme cette nuit.

La lune, qui avait à se venger de trente-six heures de pluie, régnait en dominatrice au ciel, et répandait une lumière égale à celle d'un jour d'Occident. Seulement, cette lumière était plus douce, plus sereine, plus harmonieuse. Tous les bruits de la journée, cris de marchands, roulement de voitures, froissemens de pavés, mouraient pour faire place aux bruits mystérieux de la nuit. De temps en temps, le frémissement d'une guitare passait dans l'air, secouant quelques notes rieuses, égrainées au bas d'un balcon et emportées par la brise, au milieu des aromes flottans des citronniers et des jasmins. On sentait que toute cette ville, si joyeuse le jour, gardait une partie de sa gaîté pour son sommeil; qu'une partie de ses habitans veillait pour aimer, et que l'autre dormait pour rêver d'amour.

Il y avait justement, sans doute dans la prévoyance de ces belles nuits, tout autour de la galerie, de longs canapés disposés pour la sieste. Je me couchai sur l'un d'eux, et les yeux noyés dans cet azur, au fond duquel à chaque instant mon regard obstiné voyait éclore une nouvelle étoile, je me laissai bercer à ces mélodies lointaines et interrompues, que venait de temps en temps interrompre le bruit des horloges nocturnes, dont le son clair retentissait à chaque quart d'heure, comme si quelque oiseau de bronze touchait, en passant, leur timbre du bout de son aile.

La ressemblance était d'autant plus grande, qu'à Séville comme partout, jamais deux horloges n'ont sonné ensemble. Vous savez, madame, le mal qu'eut Charles-Quint à régler ses douze pendules; il pensa devenir fou, lui qui avait réglé les quatorze ou quinze Espagnes, sans compter les Flandres et les deux Indes.

Le jour me trouva couché sur ma galerie. Toutes mes belles pensées philosophiques avaient fini par tournoyer dans ma tête, comme un vol d'oiseaux à la fin du jour, et par se fondre dans un supplément de sommeil, qui, en vérité, n'était pas de luxe après nos deux nuits de la sierra et notre nuit de malle-poste.

A huit heures, on me dit que monsieur Henry Buisson me demandait.

Je me rappelai alors qu'en quittant Madrid, notre bon papa Monnier m'avait donné des lettres de recommandation pour toutes les villes d'Espagne par lesquelles je devais passer.

Une de ces lettres était adressée à monsieur Henry Buisson.

De son côté, monsieur Henry Buisson avait été avisé directement, comme on dit en termes de commerce, et il accourait.

Deux fois il était déjà venu la veille, et deux fois on lui avait dit que je dormais.

Vous est-il arrivé jamais, madame, de voir entrer chez vous une personne absolument inconnue, et d'aller droit à cette personne comme à un ancien ami? Le cœur, en vérité, a des pressentimens étranges.

Buisson est encore un de ces pauvres Français exilés au nom du commerce et de l'industrie; et si séduisante et si hospitalière hôtesse que soit Séville, il regrette cette bonne France, que nous maudissons tous quand nous y sommes, mais dont nous ne savons pas nous passer.

Notre compatriote venait se mettre à notre disposition; nous le prîmes au mot, ou plutôt moi je le pris au mot. Dix minutes après, il avait fait connaissance avec toute la caravane, à l'exception des deux traînards restés à Cordoue.

Madame, vous connaîtrez un jour ce cher Henry Buisson, car un jour à son tour il viendra me voir à Paris; alors seulement vous saurez de quelle complaisance parfaite, de quelle abnégation de lui-même, de quel dévouement pour les autres son cœur est fait.

A partir de ce moment, il n'y eut plus pour Buisson ni parens, ni famille, ni commerce, ni occupations, ni amis; nous le prîmes à nous et pour nous. Deux charmantes nièces qu'il a ne le virent plus que dans ses momens perdus, et ses momens perdus furent rares : c'étaient ceux où nous le lâchions.

Il nous apportait, au reste, une excellente nouvelle. Montès et le Chiclanero, ces deux soleils de la tauromachie, dont l'un se couche et dont l'autre se lève, étaient arrivés par la même voiture que Maquet et Giraud, et sachant que je m'arrêtais à Séville, me faisaient dire que si j'y voulais demeurer jusqu'au dimanche suivant, eux aussi y demeureraient et donneraient une course de taureaux.

La proposition était d'autant plus flatteuse, qu'elle amenait une dérogation à toutes les habitudes espagnoles. Passé le mois d'octobre, il n'y a plus de courses en Espagne, d'abord parce que le temps devient variable, et que les taureaux perdent de leur férocité. Aux courses ardentes, il faut l'ardent soleil de juillet et d'août. Aux approches de l'hiver, le taureau s'engourdit, et de féroce devient boudeur et quinteux. La proposition de Montès et du Chiclanero, déjà connue de toute la ville, mettait donc toute la ville en révolution.

Si vous trouviez, madame, que cette galanterie de Montès et du Chiclanero dépasse le degré de croyance que vous êtes disposée à m'accorder, rappelez-vous que Montès est une vieille connaissance à moi, et qu'il était à Madrid le parrain de ce pauvre don Federigo, dont je vous ai raconté les mésaventures comme cavalier en place.

En somme, le bruit s'était répandu que cette course avait lieu en mon honneur, jugez donc du degré de popularité auquel monta mon nom après une pareille démonstration.

Nous voulûmes être des premiers à prendre nos places au cirque; nous sortîmes à cet effet conduits par notre ami Buisson.

A la porte, une calèche attelée de deux mules nous attendait, notre gentilhomme voyageur la mettait à ma disposition pour tout le temps que je resterais à Séville.

Je fis quelques façons, et finis par accepter.

Malheureusement, Séville n'a pas été bâtie dans la prévoyance des voitures; à peine cinq ou six de ses rues sont-elles assez larges pour permettre la circulation de ce genre de locomotive. Aussi, une voiture à Séville est-elle un meuble d'un luxe inouï, tout le monde allant à pied, par la difficulté qu'il y a à aller en voiture.

Nous nous en tirâmes cependant; mais avec des détours qui nous ôtèrent toute idée des distances. Enfin, après une demi-heure de circuits auxquels nous ne comprenions rien, nous gagnâmes le quai, qu'à pied nous eussions atteint en dix minutes.

Ce détour eut un avantage, il nous fit voir la Christina et la Tour d'or.

La Christina est la promenade fashionable de Séville, ses Tuileries, ou plutôt ses Champs-Elysées. Elle a quelque chose de la promenade de Chiaja, à Naples. Des bouts de cordes enroulés à des poteaux et qui brûlent éternellement, indiquent à quel point le cigare et la cigarette sont un besoin de première nécessité à Séville.

La Tour d'or est un édifice à trois étages disposés en recul; elle est crénelée à la mauresque, et fait admirablement dans le paysage, bâtie qu'elle est sur la rive du Guadalqui-

vir, dont l'eau vient baigner sa base. On l'appelle la Tour d'or, parce que, dit-on, le premier or rapporté de l'Amérique par Christophe Colomb y fut déposé.

Je ne vous donne ce fait qu'à l'état de tradition.

Nous arrivâmes enfin au cirque.

Le cirque, fermé depuis trois mois, était ouvert. On en arrachait les herbes, on en enlevait les pierres. Son enceinte déserte avait un air de joyeuse activité qui faisait plaisir à voir. Mais ce qui me frappa surtout dans le cirque, madame, c'est le bon goût qu'a eu certain orage, je ne sais plus à quelle date il vint, c'est le bon goût, dis-je, qu'a eu certain orage en enlevant toute une partie du monument, qui jamais n'a été relevée depuis. En effet, cette partie enlevée, tout en laissant les gradins inférieurs, fait une brèche par laquelle on découvre toute la cathédrale, gardée et dominée par sa Giralda comme par une gigantesque sentinelle.

Vous aurez une idée de cette vue merveilleuse, madame; car tandis que Buisson m'emmène manger des olives, Boulanger et Giraud dressent leurs batteries pour faire un dessin du cirque, si adroitement échancré par le hasard, la plus pittoresque de toutes les divinités.

Ah! madame, les belles olives que celles qu'on récolte à Séville! mais quelle méchante manière de les préparer ont les Chevet, les Corcelet et les Potel de la capitale de l'Andalousie! Je crus avoir, quand je goûtai la première, mordu dans un morceau de cuir. De pareilles olives apprêtées à Paris feraient les délices de nos gourmands; les plus petites sont grosses comme des œufs de pigeon.

Je ne connaissais que deux choses pour lesquelles je n'ai jamais pu surmonter ma répugnance : les fèves de marais et le macaroni. Le chapitre de mes antipathies est aujourd'hui enrichi d'un article, et cet article ce sont les olives de Séville.

Cependant j'ai encore un espoir; le marchand prétend qu'il sait apprêter sa marchandise à la française, et en conséquence, il me met à part deux barils de mille olives chacun. J'en aurai pour vingt francs les deux barils rendus à Paris. Vous voyez, madame, qu'on peut faire à Séville des expériences gastronomiques, et que ces expériences ne ruinent pas.

Au bout de deux heures, Boulanger et Giraud étaient rentrés à l'hôtel, où je les avais précédés. Il s'agissait d'une chose grave; c'était du degré de confiance que l'on pouvait accorder au cuisinier.

Notre hôte s'appelait Rica; je crois vous l'avoir dit dans ma dernière lettre. Ce nom, qui semblait m'annoncer un Italien, ne m'avait pas trompé. Rica est Milanais, c'est-à-dire du pays où l'on fait la meilleure cuisine de toute l'Italie. Nous échangeâmes deux mots sur la science, et ces deux mots suffirent.

Rica était un artiste, mais il l'avouait lui-même, madame, avec une bonne foi qui fait honneur à sa véracité, un artiste un peu gâté par son séjour en Espagne, et par les sacrifices qu'il a été obligé de faire au goût des naturels du pays.

Cependant, madame, il s'est engagé sur l'honneur à ne pas échauder nos poulets, et à nous donner des perdrix rôties, ce que nous n'eussions jamais obtenu d'un cuisinier espagnol.

Cette promesse, en tranquillisant mon appétit, m'a permis de vous écrire, madame; car, chargé, comme vous le savez, des fonctions de maître d'hôtel, il était de mon devoir de faire la cuisine, si je n'eusse point reconnu chez notre hôte une aptitude suffisante aux bons procédés gastronomiques.

Rica s'était piqué d'honneur, madame; il avait fait le déjeuner lui-même, et le déjeuner était excellent.

Nous trouvâmes à table, et déjeunant en même temps que nous, un convive qu'au premier coup d'œil nous reconnûmes non-seulement pour un compatriote, mais encore pour un habitué de nos habitudes parisiennes; au bout de dix minutes nous connaissions toute son histoire.

Elle est à la louange de Séville, madame, et surtout des Sévillanes. Monsieur de Saint-Prix passait dans la capitale de l'Andalousie et comptait s'y arrêter huit jours. Il avait compté sans les beaux yeux des Elvires, des Inès et des Rosines de la susdite capitale. En passant devant un balcon, le pauvre garçon a laissé tomber son cœur à portée d'une main qui l'a ramassé. Ce que tiennent les Andalouses, elles le tiennent bien à ce qu'il paraît; celle-là n'a point lâché prise, et toutes les nuits, depuis ce jour-là, Saint-Prix revient au même balcon réclamer son cœur, ou au moins demander en échange celui de la belle Sévillane.

Ne voilà-t-il pas qui va vous effrayer, madame, sur la prolongation de mon séjour à Séville, et vous éclairer sur la disparition d'Alexandre?

Hélas! madame, quant à moi, n'ayez aucune crainte; vous savez que j'ai le malheur d'être le Juif errant de la littérature, et que lorsque je veux m'arrêter quelque part, j'ai, non pas un ange, mais une demi-douzaine de démons qui me crient, à qui plus haut :

— Marche! marche! marche!

Une chose me console, c'est que chaque pas que je fais à cette heure m'éloigne de vous comme distance, mais m'en rapproche comme temps.

Or, vous savez que si le temps existe toujours, aujourd'hui, grâce à la vapeur, la distance est supprimée.

XXXVI

10 novembre.

Pas d'Alexandre, madame, et par conséquent pas de Desbarolles. J'écris à Paroldo pour avoir des nouvelles de l'un ou de l'autre. Sans l'histoire de Saint-Prix je serais presque inquiet, mais l'exemple que j'ai sous les yeux me rassure.

Et puis Desbarolles a sa carabine.

Notre colonie augmente à vue d'œil. Aujourd'hui en allant à la voiture pour y chercher nos deux fugitifs, j'en ai vu descendre deux Parisiens pur sang, qui m'ont reconnu au premier coup d'œil, grâce à la quantité d'affreuses lithographies qui vont me trahissant tout le long du boulevard. Ce sont messieurs de Montherot et de Nugeac, qui se rendent, le premier à Lisbonne, où il est attaché d'ambassade; le second à Oporto, où il est nommé consul. Tous deux, je crois, dans les circonstances où se trouve le Portugal, aimeraient autant aller manger des oranges ailleurs

Cela au reste, ne les empêche pas d'être d'une gaîté charmante; les gens d'esprit, vous le savez, madame, ne sont point facilement tristes; je ne sais pas si je suis intéressé dans la question, mais ce que je puis dire quant à moi, c'est que c'est dans mes plus grandes tristesses que j'ai écrit mes pages les plus gaies.

Nous voilà donc, de compte fait, sans compter Alexandre et Desbarolles qui nous rejoindront un jour ou l'autre, il faut l'espérer, huit Français installés chez maître Rica. C'est vous dire, madame, que maître Rica n'a qu'à se bien tenir.

Votre tout dévoué, madame, continue à marcher d'honneurs en honneurs. A peine ai-je été installé dans ce fameux salon que la lune visite si mystérieusement la nuit, et dont j'ai déjà cassé trois chaises par la seule pression de mon individu, phénomène qui s'expliquera sans doute plus tard, que j'y ai reçu une députation du seul journal de littérature qui s'imprime à Séville, la *Giralda*. Ne vous ai-je pas dit, madame, que Giralda était à Séville le mot à la mode.

Comprenez-vous un journal qui s'appellerait en France la *Girouette?*

Bref, messieurs les rédacteurs de la *Giralda* sont de charmans jeunes gens. Ils m'ont apporté des vers à ma louange, imprimés en lettres d'or, auxquels je répondrai, en monnaie moins riche peut-être, mais enfin auxquels je répondrai à la première occasion.

En outre, ils étaient chargés par le directeur du théâtre de mettre le susdit théâtre à ma disposition. J'étais invité par lui à faire le répertoire, pendant tout le temps de mon séjour à Séville. Mon goût bien prononcé pour les jaleo, pour les fandango, et pour les jota aragonese ou autres, était déjà parvenu à Séville sur les ailes de la renommée. On m'envoyait un programme chorégraphique comprenant toutes les danses de la péninsule, en me prévenant que je n'avais qu'à choisir.

Je me fis pour le soir même, et ce soir était hier, madame, un spectacle comme je voudrais vous en faire un jour au théâtre, je ne sais pas encore comment on appellera notre théâtre.

Je recevais presque en même temps une lettre de monsieur e comte de Aguila, qui mettait sa loge à ma disposition pour tout le temps que je resterais à Séville.

Vous devinez, madame, que mon premier soin, en arrivant ici, avait été de mettre ma carte chez monsieur le comte de Aguila, en le remerciant de cette fameuse voiture qui m'avait attendu deux jours inutilement sur la route de Cordoue.

Décidément je deviens passionné pour la danse : je n'au-
Jamais trinité, qu'elle soit brame, égyptienne ou catholique, n'a eu, je vous le jure, d'aussi fervens adorateurs que la trinité dansante que je viens de vous nommer. En effet, ce sont des yeux et des pieds comme je n'en ai vu nulle part.
rais jamais cru cela en voyant les ballets de notre Opéra. C'est qu'aussi, j'ai dit le mot en voyant les ballets, c'est que les danses espagnoles, madame, ne sont point des ballets, ce sont tout bonnement des danses, et quelles danses! Des poëmes tout entiers, joués non pas seulement avec les jambes, mais avec les yeux, avec les lèvres, avec les mains, avec tout le corps.

Il y a à ce diable de théâtre de Séville, madame, trois créatures que j'appellerais des anges, si je ne les soupçonnais d'être des démons, qui eussent bien certainement damné saint Antoine, si elles eussent vécu de son temps, ou s'il eût vécu du nôtre. On les nomme Anita, Pietra et Carmen.

Quant aux yeux, il faut les voir. Toutes les comparaisons sont usées pour donner une comparaison de ces yeux-là. Les étoiles sont pâles, les escarboucles sont ternes auprès de ces yeux-là.

Quant aux pieds, madame, ils tiendraient tous les deux dans une des pantoufles de Cendrillon ou de Déjazet.

Ah! les pieds des Andalouses! Je ne vous en ai pas encore parlé, c'est qu'en vérité cela n'existe pas. En échange, les Andalouses parlent fort des pieds français et anglais. Il n'y a pas de plaisanterie qui n'ait été faite sur les souliers de nos femmes. On en confectionne des bateaux dans lesquels des familles andalouses tout entières descendent le Guadalquivir de Séville à Cadix. On les revend aux selliers pour en faire des étriers de picadors, etc., etc., etc.

Et avec quel aplomb les Sévillanes marchent sur ce petit pied-là! J'ajouterai, et sur quel pavé! Le pied de la Vénus de Médicis s'y déformerait, celui des Sévillanes reste intact, comme une forme. Il est vrai que les hommes, et c'est remarquable, ont toujours la galanterie, même pour une femme du peuple, de céder le trottoir; aussi, lorsqu'il nous arrive à nous, pauvres étrangers ignorans des usages du pays, de négliger cette formalité, il faut voir de quel air de mépris la Sévillane, forcée de marcher sur ces cailloux pointus qu'en Espagne on appelle des pavés, nous regarde, et même nous apostrophe en passant.

Il va sans dire que j'ai voulu voir de près ces yeux et ces pieds-là. Je suis passé au théâtre, où, sauf les eunuques, j'ai été reçu comme un sultan dans son harem. Cela m'a encouragé à prendre la main d'Anita, et à la baiser. Mais il paraît que cette action est une énormité en Espagne. Anita a poussé un cri et a fait un bond de six pieds en arrière. J'ai regardé autour de moi, ne pouvant pas supposer que je fusse à moi tout seul la cause d'une si grande terreur. Alors je vis des Andalous qui riaient, j'en vis d'autres qui ne riaient pas, et force me fut de comprendre que j'avais été de la plus haute inconvenance.

Pardon, j'avais oublié de vous dire une chose, madame, c'est que toutes ces demoiselles sont d'une vertu féroce. A votre tour vous regardez autour de vous, ou plutôt autour de moi. Non, non, non, c'est bien de mesdemoiselles les danseuses que je parle. Ah! cette fois-ci, par exemple, c'est aux Françaises à se moquer d'elles.

Quand vous saurez surtout pour qui on garde si soigneusement cette sagesse, cela vous fera pitié. Chacune de ces dames a un novio qui plume la dinde, vous vous rappelez l'expression consacrée, n'est-ce pas? qui plume la dinde avec elle. Ce novio, ou fiancé, est quelque garçon tailleur, quelque bottier en chambre, qui trouve moyen de se glisser au théâtre, à propos de guêtres ou de gilets, et qui, une fois dans les coulisses, garde son trésor comme feu Argus gardait celui de Jupiter; seulement, Argus gardait Io pour le compte de Junon, tandis que nos Argus, à nous, fonctionnent pour leur propre compte.

Vous comprenez, madame, avec mes habitudes parisiennes, quelle perturbation je venais jeter du premier coup au milieu de ces amours bucoliques; je baisais comme cela une main à première vue, c'est-à-dire que j'escroquais une faveur qui ne s'accorde en général au novio qu'au bout d'un an ou dix-huit mois.

Maintenant il faut que je vous dise tout, madame. Au milieu de l'effroi général qu'avait répandu autour de moi mon inconvenance, comme je restais seul et abandonné de mes propres amis, assez embarrassé de ma contenance, je vis s'avancer une jolie petite main, puis une voix tremblante me dit en espagnol :

— Pour l'honneur, monsieur.

Je ne compris pas d'abord, je l'avoue, mais la petite main

s'avança encore, et la voix plus tremblante répéta les mêmes paroles.

Je pris cette petite main et je la baisai les larmes aux yeux.

— Merci, Carmencita (1), lui dis-je.

— Vous savez mon nom? reprit-elle.

— Vous savez bien le mien!

— Oh! le vôtre, c'est si différent; je le connais depuis que je sais lire.

Plus sage que les autres, madame, Carmen ne plumait pas la dinde ou plutôt ne la laissait pas plumer. Voilà pourquoi la pauvre enfant avait eu l'audace de me donner sa main à baiser.

Cette petite scène avait rapproché de moi mesdemoiselles Pietra et Anita; elles voulurent bien recevoir mes complimens et y répondre, tandis que la pauvre Carmencita s'était retirée derrière une coulisse, et, appuyée contre un portant, me regardait en souriant.

Cependant, tandis que je causais avec ces dames, il était visible qu'il se machinait quelque chose.

Buisson vint à moi.

— Mon cher ami, me dit-il, voici ce qui vient d'être décidé entre ces messieurs : nous vous donnons un bal.

— A moi?

— Oui, à vous.

— Allons donc, pourquoi faire?

— Attendez; c'est-à-dire que nous nous chargeons d'obtenir de ces dames qu'elles dansent pour vous.

— Comment, pour moi? où cela?

— Dans un salon. Nos danses de théâtre sont charmantes, vous le croyez du moins; mais ce sont nos danses de salon qu'il faut voir.

— Et je les verrai?

— Laissez-nous faire.

— Mon cher Buisson, vous êtes ma providence en ce monde.

— Remerciez qui de droit.

Et Buisson démasqua un grôupe de jeunes gens vers lequel je m'avançai.

C'était en effet chose convenue; il ne s'agissait plus que d'obtenir l'assentiment de ces dames.

Dix minutes après, tout était convenu, arrêté, décidé.

Le bal aura lieu demain soir.

Anita et Pietra m'ont paru faire quelques difficultés, mais enfin elles ont consenti.

Quant à Carmen, au premier mot qui lui a été dit du projet, elle a sauté au cou de sa mère et l'a embrassée.

Nous aurons donc demain soir un bal composé d'Anita, de Pietra et de Carmen, en femmes;

Et de tous les jeunes gens de la ville, plus nous, en hommes.

J'ai demandé entrée pour Montherot, Nugeac et Saint-Prix; la faveur m'a été à l'instant même gracieusement accordée

J'ai aussi parlé d'un fils et d'un Desbarolles, qui se retrouveraient peut-être d'ici là; il est convenu que, s'ils se retrouvent, ils seront de la fête.

Je ne sais, madame, si les Sévillans sont pour tout le monde ce qu'ils ont été pour moi depuis mon arrivée : alors ce sont les meilleurs fils du monde.

J'ai été en descendant de la scène faire visite à monsieur le comte d'Aguila dans sa loge, où j'étais visiblement attendu; le comte y était avec sa femme et la sœur de sa femme. Je m'y présentai avec quelque inquiétude; je craignais que ces dames ne parlassent point français, et mon espagnol à moi est si loin d'être irréprochable, que je ne le hasarde qu'avec une extrême circonspection.

Je fus fort agréablement surpris : la sœur de la comtesse me fit les honneurs de la loge dans un français que j'eusse remarqué, même à Paris. J'interrogeai et j'appris qu'elle était depuis trois semaines seulement arrivée à Séville : elle sortait du Sacré-Cœur.

On jouait une saynète. Les acteurs andalous, qui jouent fort mal les pièces de Scribe, dont se compose le fond de leur répertoire, jouent à ravir les plaisanteries nationales qu'on appelle saynètes. Je savais cela, aussi j'avais composé mon spectacle de deux saynètes et de je ne sais combien de danses.

Le spectacle dura jusqu'à près de minuit. La salle était comble. Le directeur voulut bien m'attribuer cette heureuse influence sur la recette, et m'invita à revenir le surlendemain. Le théâtre de Séville ne joue que quatre fois par semaine.

C'était me mettre dans l'impossibilité de refuser, aussi j'acceptai.

La journée de demain est tellement prise, madame, que je ne sais si j'aurai le temps de vous écrire.

XXXVII.

12 novembre.

Enfin, madame, hier à quatre heures ils sont arrivés.

Seulement Alexandre a perdu son chapeau à Cordoue et sa casquette sur la route.

J'attendais au bureau de la diligence. De loin, je vis le canon de la carabine de Desbarolles qui sortait par la portière, et je criai Noël!

Alexandre n'a pas attendu que la voiture fût arrêtée pour sauter dans mes bras : je l'ai attrapé au vol.

Alors il m'a raconté, avec cette suite que vous lui connaissez, une longue histoire, où il est question d'un tailleur, d'un chien et d'un couteau; de ces trois objets je n'en connais personnellement qu'un seul.

C'est le couteau, le fameux couteau acheté à Châtellerault pour la somme de cinq francs.

Il a à ce qu'il paraît rendu des services pour un million.

Alexandre vous contera sans doute un jour tout cela, madame; alors vous me le raconterez, et peut-être finirai-je par y comprendre quelque chose.

Desbarolles ne m'a rien raconté du tout; il m'a seulement avoué qu'il avait eu de graves inquiétudes, et qu'un instant il avait eu peur d'être obligé d'en appeler à sa carabine.

Au reste, vous savez, madame, que les Espagnols eux-mêmes n'appellent plus Desbarolles que Gastibelza.

Bref, nous avons ramené les deux coureurs en triomphe à l'hôtel. Il paraît que les vivres n'avaient pas joué un rôle de premier ordre dans toute cette iliade, car ils mouraient de faim.

Vous comprenez qu'à des gens arrivant de Cordoue par la diligence, il n'y avait point à parler de Séville; ils avaient droit à leurs douze heures de sommeil. Ils se couchèrent aussitôt qu'ils eurent diné, et ronflèrent aussitôt qu'ils furent couchés.

(1) Diminutif de Carmen.

Giraud avait fait préparer un lit à son ami Desbarolles dans son appartement; j'avais gardé à Alexandre une chambre à côté de la mienne.

Bien nous avait pris de nous mettre en mesure; il y avait invasion à l'hôtel de l'Europe : quatre nouveaux Français étaient arrivés. Cette fois, nous nous trouvions quatorze à table, tant de la langue d'oil que de la langue d'oc.

Aussi l'aveugle, en nous entendant rire en un seul dîner comme il n'avait jamais entendu rire ses compatriotes pendant toute sa vie, fit-il rage de sa guitare, et eut-il le plus grand succès.

Je ne vous ai pas encore parlé de notre aveugle, madame, j'ai eu tort : notre aveugle est un type.

D'abord, il chante comme un aveugle et même mieux qu'un aveugle.

Et puis, il râcle de la guitare comme je n'en ai entendu râcler à personne.

Notre aveugle, il faut vous le dire, est tout simplement un mendiant.

Seulement chaque peuple mendie avec l'expression de son esprit national. Chez nous le pauvre demande la charité au nom du bon Dieu, avec cette voix douloureuse et ces accens notés qui sont une fatigue cruelle pour celui qui les entend.

A Séville, cité joyeuse s'il en fut, le pauvre demande la charité au nom du plaisir, ce dieu universel qui compte autant de dévots que de créatures.

Il en résulte que notre pauvre fait fortune, j'en suis bien certain, ce qui ne l'attriste pas le moins du monde.

Aussi madame, pendant que nous dînons, et chaque fois que notre conversation tombe, c'est un homme plein de tact que notre guitariste : il empoigne soit *la manchega*, soit *los toros*, soit toute autre chanson castillane ou andalouse, moitié parlée, moitié chantée, et avec les contorsions de visage les plus bizarres, avec l'accent le plus varié, il nous la mène à bonne fin, à notre grande satisfaction à tous.

Il va sans dire que lorsque nous rions ou que nous parlons, il se tait religieusement. L'aveugle est donc devenu un plat de notre dîner; le plat se paye à part, voilà tout, et ce n'est pas le plus cher, quoiqu'à mon avis ce soit un des meilleurs.

Ne prenez pas cette dernière phrase pour une accusation contre Rica, madame; Rica se maintient à sa hauteur.

Seulement il a des chaises qui cassent quand on s'assied dessus. Aujourd'hui, avec de grands reproches, je lui ai fait renouveler le mobilier de mon salon; si je n'avais pas pris les devans, et si je ne lui avais pas fait comprendre qu'il exposait la vie de ses voyageurs, négligence ou même imprudence dont les voyageurs pouvaient se plaindre, il est évident qu'il me faisait un jour ou l'autre payer six chaises dont les débris gisaient dispersés sur le carreau.

La journée, dont je ne vous ai pas dit un mot, a été employée à visiter les curiosités de Séville.

Vous savez, madame, ce que l'on entend par curiosités; c'est un certain nombre de pierres posées les unes sur les autres, d'une manière plus ou moins capricieuse, plus ou moins fantasque, que tous les voyageurs ont vues les uns après les autres, conduits devant elles par le même cicerone qui leur a raconté à tous la même histoire qu'ils viennent raconter à leur tour d'une façon uniforme ou différente, selon qu'ils ont plus ou moins d'imagination.

Heureusement, madame, nous avons constamment échappé aux cicerones.

Aussi, si vous voyagez en Espagne, ne leur demandez point ce qu'ils pensent de nous, ce serait croire qu'ils savent ce que nous pensons d'eux.

Les curiosités de toute la ville, celles que tout le monde voit, se composent de l'Alcazar, de la cathédrale et de la maison de Pilate.

Permettez-moi, madame, de vous faire l'histoire générale de Séville en vingt-cinq lignes.

Séville, en espagnol Sevilla, comme vous le savez, mais en latin Hispani, comme vous ne le savez pas, a été visitée, voilà tantôt dix-huit cents ou deux mille ans, par quatre voyageurs qu'on appelait à cette époque et qu'on appelle encore Strabon, Pomponius Méla, Pline et Ptolémée.

Ceux de ces quatre voyageurs qui ne l'ont pas visitée ont écrit sur Séville sans l'avoir vue, comme j'ai fait, moi, pour l'Égypte, et ce ne sont, je ne veux pas dire de mal de ceux qui voient, je n'attaque que la manière dont ils voient, ce ne sont probablement pas ceux qui ont dit le plus de bêtises.

Tant il y a, madame, que du temps de Strabon, de Pomponius Méla et de Ptolémée, Séville était déjà une vieille ville, sur l'origine de laquelle on discutait sans savoir bien positivement à qui l'attribuer, d'Hercule, de Bacchus, des Hébreux, des Chaldéens ou des Phéniciens.

Jusqu'en 711, Séville obéit aux rois goths. Vous savez cette terrible histoire de don Rodrigue et de la Cava, madame, dont on ferait la plus belle tragédie qui jamais ait été faite, si l'on faisait encore des tragédies, et qui attira les Maures en Espagne. Les Maures prirent Séville en 711; le sultan de Cordoue y mit un gouverneur. En 1144, Séville, qui voulait, comme les grenouilles de la fable, avoir un roi à elle, fit de ce gouverneur un roi. De son côté, le sultan de Cordoue voulut ravoir Séville, et reprit Séville, ce que voyant Séville, elle se révolta de nouveau, et, ne voulant plus que Cordoue la prît, elle prit Cordoue.

Cela dura ainsi jusqu'à ce que Ferdinand II, roi de Castille et de Léon, ayant pris Cordoue et Jaen en 1236, Séville profita de la circonstance pour se faire république. Comme vous le voyez, madame, Séville avait tâté un peu de tout : de la colonie sous les Romains, de la royauté sous les Goths, du kalifat sous les sultans de Cordoue, de l'empire sous des sultans à elle; elle allait tâter de la république et se gouverner par ses propres lois.

J'ignore si Séville se gouverna bien ou mal, mais ce que je sais, madame, c'est que, douze ans après que Séville se fut faite république, Ferdinand II, qui passait par là, la prit en passant.

Cet événement arriva le 23 novembre 1248. Depuis cette époque, Séville n'a pas cessé un instant de faire partie des États du roi de Castille.

Il est vrai que sous la domination des rois de Castille, Séville n'a pas prospéré; lorsque Ferdinand, comme nous l'avons dit, la prit en 1248, il en sortit trois cent mille individus, Maures ou Juifs, qui se retirèrent à Grenade et en Afrique. En 1526, on y comptait encore cent vingt-huit mille habitans. Enfin, au dix-septième siècle, les seules manufactures de soierie occupaient cent trente mille individus des deux sexes.

La fuite des Maures commença la dépopulation de la ville; la chute des manufactures l'acheva; aujourd'hui Séville n'a plus que quatre-vingt-seize mille habitans, et onze mille huit cents maisons.

Mais Séville, comme vous l'avez vu, n'en est pas plus triste; si Séville se dépeuple, elle se dépeuple en chantant; si elle va à la tombe qui s'ouvre pour les nations comme

pour les villes, pour les villes comme pour les individus, elle mène gaîment son propre convoi.

De toutes ses splendeurs passées, Séville, comme nous l'avons dit, ne garde que trois monumens :

L'Alcazar, bâti par ses sultans maures ; la cathédrale, bâtie par ses rois catholiques, et enfin sa maison de Pilate, bâtie par un particulier, un ancêtre des ducs de Médina Cœli probablement.

Commençons par l'Alcazar : à tout seigneur tout honneur.

L'Alcazar des rois maures n'a conservé aucun souvenir mauresque ; c'est qu'un homme a franchi le seuil de sa porte, et a passé sous ses voûtes sculptées, attirant à lui tout le passé, et je dirai presque tout l'avenir.

Cet homme, c'est Pierre le Cruel, ou plutôt Pierre le Justicier.

Séville est encore pleine de lui, comme Rome est pleine de Néron ; un seul nom pourrait lui disputer la palme de la popularité, c'est celui de don Juan de Marana.

Dans la ville, on vous montrera, madame, la place où l'alcade..... fit décapiter la statue de don Pèdre. Dans l'Alcazar, on vous montrera la chambre où don Pèdre fit trancher la tête à don Frédéric... Cette tête, que son chien, dit la romance, emporta par ses longs cheveux, et devant laquelle s'écartèrent tous les courtisans, et le roi lui-même.

Des bains arabes admirablement conservés, et dans lesquels on peut rêver voir nager les sultanes, sont les bains de Maria Padilla.

Les jardins sont taillés dans le vieux goût français, et Charles III leur a imposé un petit air Louis XV qui jure de la façon la plus étrange avec le reste du monument. Ce sont des fontaines en rocailles, des conques avec des amours, des jets d'eau s'élançant en fleurs, en gerbes et en guirlandes, comme j'en avais vu à Palerme, dans je ne sais quel jardin du dix-huitième siècle, dont le maître, comme le gendre d'Auguste, a été conduit par ses goûts hydauliques à la postérité.

Ce qu'il y a de mieux dans ces jardins, ce sont des fleurs merveilleuses, qui fleurissent sans s'inquiéter dans quel goût et selon quel principe on les taille, et des citrons doux qu'on cueille sur des citronniers gigantesques, et dans lesquels on peut mordre à belles dents comme dans des oranges.

Nous emportâmes une charge de citrons et une brassée de fleurs, que nous déposâmes chez nous en passant devant l'hôtel de l'Europe.

L'église, comme nous l'avons dit, a été bâtie au quinzième siècle. La Giralda, en s'offrant pour clocher, détermina sans doute son emplacement.

Les magnificences de l'église sont résumées dans cette phrase de son fondateur :

« Bâtissons un monument qui fasse croire à la postérité que nous étions fous. »

Hélas ! nous n'avons plus de conseils municipaux assez sages pour faire de pareils programmes. Aussi, nous ne bâtissons plus de cathédrales comme la cathédrale de Séville.

Rêvez tout ce que l'imagination des Hindous, des Perses, des Arabes, des Byzantins, a pu composer de plus riche, de plus fouillé, de plus fini, de plus élancé, de plus hardi, et vous n'aurez pas une idée du retable, qui à lui seul fait tout un monde de personnages. Au milieu du chœur s'élève une espèce de mât de vaisseau dont vous cherchez la destination, une heure avant de deviner que ce mât de vaisseau est un cierge pascal. Il pèse deux mille cinquante livres. Le chandelier qui le supporte semble le piédestal de l'obélisque, il est de bronze, et modelé sur le chandelier du temple de Jérusalem. On brûle dans la cathédrale vingt mille livres de cire et vingt mille livres d'huile par an. On y consomme, rien que pour le saint sacrifice de la messe, dix-huit mille sept cent cinquante litres de vin. Il est vrai de dire que la cathédrale de Séville a quatre-vingts autels, et qu'à chacun de ces autels on dit tous les jours six messes.

C'est-à-dire près de cinq cents messes par jour.

Certes, en un pareil lieu, il n'est pas besoin de se mettre à genoux pour s'humilier devant le Seigneur. L'œuvre seule de l'homme suffit pour écraser l'homme.

Et quand on pense que tous ces autels ont chacun au moins un tableau de Murillo, de Velasquez, de Zurbaran, ou d'Alonzo Cano, on est presque tenté de nier la réalité de ce qu'on voit.

Ah ! j'oubliais, madame, quatre-vingt-trois fenêtres à vitraux de couleur, peints par Michel-Ange, Raphaël, Albert Durer, et que sais-je, moi.

Il y en aurait pour un an au moins pour voir la cathédrale de Séville comme elle mérite d'être vue.

La maison de Pilate est, comme je vous l'ait dit, un édifice particulier.

Une tradition populaire, qui n'a rien et ne peut rien avoir d'officiel, veut que cette maison ait été bâtie sur un plan de celle où l'on conduisit le Christ. Le plan de celle-ci aurait été rapporté des croisades.

En conséquence, on montre aux étrangers la fenêtre de l'Ecce Homo, et le petit réduit où chanta le fameux coq, qui eut une si terrible influence sur la foi douteuse de saint Pierre.

Je n'ai vu nulle part d'aussi belles faïences tapissant les murailles, que dans cette maison de Pilate.

Pardon, madame, mais au nombre des curiosités de Séville, j'ai oublié de mentionner la manufacture des tabacs. C'est un immense édifice d'où sortent les trois quarts des cigares qui se fument en Espagne. On y compte cinquante-trois administrateurs ou directeurs, cinquante et un subalternes, et treize cents journaliers, ou plutôt treize cents journalières.

Je vous ai parlé, madame, de ces jolies Mançanarèses qui arrachent les pistils au safran, et qui s'offrent rieuses aux voyageurs, avec leurs yeux noirs, leurs dents blanches, et leurs doigts jaunes. Eh bien, le bruit qu'elles faisaient n'était rien en comparaison de celui de la manufacture de tabac.

Imaginez-vous, madame, treize cents belles filles de seize à vingt-cinq ans, riant, babillant ;, et ma foi ! pardon à vous en particulier, et au sexe auquel vous avez l'honneur d'appartenir, en général, fumant comme de vieux grenadiers, chiquant comme de vieux matelots.

En effet, l'administration, outre leurs appointemens de cinq à six réaux par jour, leur laisse prendre autant de tabac qu'elles peuvent en consommer sur place.

Vous comprenez bien, madame, que cet état exercé par treize cents jeunes filles crée une spécialité dans la population. On dit las cigareras de Séville, comme on dit las manolas de Madrid, et les grisettes de Paris.

Seulement, las cigareras de Séville, à cause de la facilité qu'elles ont de fourrer chaque jour dans leurs poches un peu de la marchandise qu'elles manipulent, las cigareras sont fort recherchées des sous-officiers et des contre-maîtres, et presque toujours, aux combats de taureaux, la cigarera, vous le comprenez bien, madame, ne manque pas un combat de taureaux, on la voit, le cigare au coin de la bouche, au bras d'un militaire ou d'un marin, fumant bravement un gros

cigare qu'elle passe, hâtons nous de le dire, à son amant, aussitôt qu'elle l'a fumé à moitié.

En revenant à l'hôtel, nous passâmes par l'hospice de la Charité; c'est dans l'église de cet hospice que sont renfermés les deux chefs-d'œuvre de Murillo : le *Moïse frappant le rocher* et la *Multiplication des pains.* Vous connaissez ces deux tableaux par la gravure, et nous avons au Musée des Murillos qui peuvent vous donner une idée du coloris.

Mais ce que vous ne connaissez pas, ce sont les tableaux de Valdès qui se trouvent dans la même église. Young, qui a fait ces tristes *Nuits* que vous savez, et Orcagna, ce grand peintre poëte qui a esquissé sur les murs de Campo-Santo son *Triomphe de la Mort*, étaient deux farceurs en comparaison de Juan Valdès.

Je n'essayerai pas de vous faire connaître les tableaux de Juan Valdès. J'ai peu de goût pour tous ces mystères d'outre-tombe qu'il nous révèle; et toute cette population de vers, de chenilles, d'escargots et de limaces, qui a ses germes dans notre pauvre poussière humaine, et qui éclot en nous après la mort, me semble trop bien où elle est d'ordinaire, c'est-à-dire recouverte par six pieds de terre, pour que je fasse pénétrer jusqu'à elle le moindre rayon de soleil.

Par qui cette église et ce couvent ont-ils été fondés ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, je vous le donne en dix mille, madame, comme dit l'illustre marquise, cousine de Bussy-Rabutin.

Par don Juan de Marana.

Oui, madame, par ce don Juan que vous connaissez; celui que j'ai traduit à la barre de la Porte Saint-Martin, et qui y a fait si bonne figure sous les traits de Bocage.

Voici à quelle occasion cette fondation eut lieu.

Une nuit, don Juan sortait (je serais fort embarrassé de vous dire d'où sortait don Juan, madame, si, à propos de Cordoue, je ne vous avais point parlé de la maison de Sénèque en particulier, et des caravansérails en général), don Juan sortait d'un fort méchant lieu, lorsqu'il rencontra un convoi se rendant à l'église de Saint-Isidore.

Don Juan était fort curieux, surtout lorsqu'il était ivre, et ce soir-là don Juan avait voulu comparer les vins d'Italie aux vins d'Espagne; et, après une longue balance, il avait fini par déclarer, en buvant d'un seul trait une bouteille de Chypre, que les vins grecs étaient les rois des vins.

Don Juan, dont la curiosité était exaltée ce soir-là, demanda donc aux porteurs comment de son vivant s'appelait le pécheur qu'ils allaient mener en terre.

« Il s'appelait le seigneur don Juan de Marana, » répondirent ceux-ci.

Vous comprenez, madame, que la réponse frappa notre hidalgo, qui se croyait réel et bien vivant, et qui avait toutes sortes de raisons pour cela.

Aussi ne se laissa-t-il point convaincre par cette réponse; il arrêta le convoi et demanda à voir le mort.

C'était chose facile en Espagne, comme en Italie encore aujourd'hui : on enterrait à cette époque les morts à visage découvert.

Les porteurs obéirent, déposèrent leur fardeau; don Juan se pencha vers le visage du cadavre, et se reconnut parfaitement.

La chose le dégrisa. Don Juan vit dans cet événement un avertissement du ciel plus sérieux qu'aucun de ceux qu'il avait encore reçus. Il suivit le cadavre à l'église, qu'il trouva illuminée à giorno et desservie par une foule de moines d'une pâleur étrange, qui ne faisaient aucun bruit en marchant, et dont les voix chantaient le *Dies iræ, dies illa*, avec un accent qui n'avait rien d'humain.

Don Juan commença à chanter avec eux; mais peu à peu sa voix s'arrêta dans son gosier. Il tomba sur un genou, puis sur deux, puis enfin la face contre terre, et le lendemain on le retrouva évanoui sur la dalle.

Quinze jours après, don Juan prit l'habit monacal, et fonda l'hospice de la Charité, auquel il légua tous ses biens.

Il est vrai que don Juan avait déjà l'esprit frappé par une aventure non moins étonnante que celle-ci.

Un soir qu'il revenait sur le quai où s'élève la Tour d'or, et que son cigare s'était éteint (don Juan avait tous les défauts, madame, et par conséquent était un fumeur enragé), un soir donc que son cigare s'était éteint, il aperçut de l'autre côté de la rivière, large en cet endroit comme la Seine à Rouen, il aperçut un individu dont le cigare flamboyant étincelait à chaque aspiration comme une étoile

Don Juan, qui ne doutait de rien, et qui, grâce à la terreur qu'il avait inspirée, avait l'habitude de voir tout le monde obéir à ses caprices, don Juan interpella le fumeur, et lui ordonna de passer le Guadalquivir et de lui apporter du feu.

Mais celui-ci, sans se donner tant de peine, allongea le bras du côté de don Juan, et l'allongea si bien que le bras traversa le Guadalquivir comme un pont, et vint apporter à don Juan, pour y rallumer le sien, un cigare qui sentait le soufre à faire frémir.

Mais don Juan ne frémit point, ou du moins fit semblant de ne pas frémir; il alluma son cigare à celui du fumeur, et continua son chemin en chantant *los toros de la puerta.*

Ce fumeur, c'était le diable en personne, qui avait parié avec Pluton qu'il ferait peur à don Juan, et qui revint en enfer furieux d'avoir perdu.

XXXVIII.

Séville, 11 novembre.

Il faut vous dire, madame, que nous sommes pris d'une rage d'Andalousie; nous ne sortons pas, mes amis et moi, de chez les guêtriers, de chez les selliers, de chez les tailleurs. Les guêtres, les habits, les aparejos nous paraissent ce qu'il y a de plus charmant au monde.

C'est en effet à Séville que l'on fait les plus charmantes guêtres que l'on connaisse; aussi pour mon compte en ai-je commandé six paires; j'ai aussi commandé tout un attirail de mule, avec pompons et grelots. Je suis sûr que la chose aura le plus grand succès à Longchamps si elle arrive à temps, ce dont je doute, pour y paraître cette année

Quant aux habits, je m'en suis privé. J'ai rencontré à Cordoue un tailleur exilé, qui m'a raconté une histoire fort touchante sur sa désertion. Il est résulté de ce récit et de l'intérêt qui en a été la suite, que je lui ai commandé un costume complet de chasseur de Cordoue.

J'ai aussi quelque chose qui ressemble à une idée. Vous savez, si vous avez lu *Tristram Shandy*, que chaque homme, a son dada; mon dada à moi, du moins Alexandre le prétend, c'est de faire arranger des appartemens. J'ai donc, comme je vous le disais, eu une idée, c'est d'appliquer à des rideaux et à des portières ces délicieuses mantes bariolées dans lesquelles les Andalous se drapent avec une coquetterie et un bonheur dont eux-mêmes n'ont aucune idée. Buisson, ne vous

étonnez pas de voir revenir son nom à chaque moment, Buisson m'a conduit chez un marchand, et là, sous ses auspices, j'ai fait ma commande.

Le soir, nous avions bal, comme vous savez. Buisson nous prévint que nous ferions grand plaisir à nos hôtes si nous adoptions ce soir-là le costume national. J'étais en mesure; vous vous rappelez la razzia que j'ai faite à Cordoue; Giraud et Desbarolles avaient des habits de José de Balaro, le tailleur fashionable de Séville. Alexandre, en un tour de main, s'était procuré veste et chapeau; les ceintures ne lui manquent pas: depuis Madrid il en a fait collection. Saint-Prix est un véritable Andalous et des plus élégans même; enfin Boulanger, Monthérot et Nugeac ont trouvé moyen, par quelles ressources cachées, je l'ignore, de se procurer des vestes et des sombréros de majos.

Vous ne m'entendez parler que de vestes et de chapeaux: voici pourquoi. Autrefois, le costume complet était de rigueur, c'est-à-dire qu'outre la veste et le chapeau, l'on portait encore la culotte aux rebords de velours, la guêtre ouverte, et le bas aux coins brodés visibles par les ouvertures de la guêtre; mais que voulez-vous, madame, notre affreux pantalon et nos bottes vernies sont en train de faire le tour du monde. Ils sont entrés à Séville et ont conquis dans la cité leur droit de bourgeoisie, de sorte que l'habit national s'en va par en bas. Ce sont d'abord les guêtres brodées qui ont été remplacées par les bottes, puis la culotte par le pantalon. Aujourd'hui la grande mode à Séville est d'être Français depuis la semelle du soulier jusqu'à la ceinture, et Andalous depuis la ceinture jusqu'au pompon du chapeau.

En somme, c'est fort laid. Les guêtres et la culotte me paraissaient de toute nécessité; dans ces deux objets gît tout le pittoresque, c'est-à-dire toute la distinction du costume; l'homme le plus distingué avec le chapeau, la veste, la ceinture, le gilet andalous et le pantalon français, a l'air d'un affreux cocher de fiacre.

La réunion était fixée à neuf heures du soir, dans une espèce de café qui nous avait abandonné son premier étage. Ce premier étage se composait d'une grande chambre séparée en deux au plafond par une grosse poutre; elle était carrelée en carreaux rouges, et blanchie à la chaux pour tout ornement.

Quatre quinquets fumeux l'éclairaient, un Bohémien, sa guitare sur ses genoux et un fragment de cigare à la bouche, composait tout l'orchestre.

Quand j'arrivai, la salle du bal était déjà pleine; l'aspect en était triste; tous les jeunes gens en veste brune ou noire, avec leurs chapeaux ronds, faisaient assez mal sur ces murs blancs, à la pauvre lueur de ces quinquets.

Mais, il faut le dire, au milieu d'eux se détachaient, comme trois points lumineux, comme trois étoiles brillantes dans un ciel sombre, les trois reines de la soirée, Anita, Pietra et Carmen; leurs basquines de gaze blanche, leurs corsages noirs ou bleus brodés d'argent; leur coiffure en paillettes et en franges étincelantes, faisaient merveille en renvoyant la lumière.

Elles avaient leurs mantes sur leurs épaules et attendaient le moment de danser, accompagnées de leurs mères, de leurs frères, de leurs sœurs et de leurs novios.

Quand tout le monde fut à peu près arrivé, les premiers accords de la guitare se firent entendre. Carmen se leva sans attendre aucune prière, jeta sa mante aux mains de sa mère, et s'avança avec ses petits souliers de satin sur le carreau brutal, au milieu d'un cercle qui pouvait avoir à peine huit pieds de diamètre. Les premiers spectateurs étaient assis, les autres debout, étagés par rang de taille; la salle ne présentait plus que l'aspect d'un vaste entonnoir de têtes, les dernières touchant le plafond, les premières étant à la hauteur de la ceinture des danseuses.

Cette danse de Carmen n'était qu'un programme: la pauvre enfant était la plus jeune et la moins forte des trois; on l'avait lancée en avant comme un ballon d'essai, aussi l'enthousiasme fut-il modéré.

Anita se leva; toutes les voix crièrent: L'olé? l'olé!

L'olé, madame, est une de ces danses que la censure espagnole ne permet pas de danser au théâtre; c'est l'état de tout censeur de retrancher, dans ce qui passe sous sa juridiction, tout ce qui est vraiment beau, tout ce qui est vraiment original.

Heureusement nous étions chez nous, heureusement nous échappions aux ciseaux de messieurs de la censure, heureusement Anita, Pietra et Carmen, ces jolis oiseaux du soir, venaient à nous avec toutes les plumes de leurs ailes.

Hé! mon Dieu! madame, ce n'est point qu'on puisse rien reprocher à cette pauvre danse; ce qui effarouche la susceptibilité pudibonde de messieurs les censeurs, ce n'est point tel écart de jambe, tel ou tel entrechat risqué, tel ou tel battu dangereux; non, ce qui fait le charme de cet exercice, c'est tout un ensemble de mouvemens fiers et voluptueux à la fois, provoquans au delà de toute expression, et auxquels il est cependant impossible de reprocher aucune liberté; c'est l'air sur lequel ces mouvemens se font, le chant accompagné de sifflemens aigus qui les accompagne, c'est ce parfum de danse nationale, comme les peuples les rêvent avant que ne viennent les polluer les doigts de rose de messieurs les maîtres de ballets, c'est enfin quelque chose d'enivrant au suprême degré pour les Espagnols, qui voient de pareilles danses cinq ou six fois par an, et qui non-seulement ne s'en lassent pas plus que des courses de taureaux, mais encore les revoient toujours avec un nouvel enthousiasme.

Ainsi jugez de l'effet que font ces danses sur les étrangers.

Alors je vis se renouveler ce phénomène d'exaltation qui m'avait déjà frappé au cirque; c'étaient des bravos, c'étaient des cris comme vous n'en avez jamais entendu aux jours de nos plus grands succès, contre lesquels protestent toujours quelques-uns, ne fût-ce que nos amis intimes; cinquante chapeaux roulaient aux pieds de la danseuse dans cet étroit espace, et celle-ci, avec une adresse charmante, comme la Mignon de Gœthe au milieu de ses œufs, celle-ci bondissait au milieu de toute cette chapellerie sans la froisser.

J'avoue que je comprenais l'enthousiasme, mais aucunement la façon dont il se manifestait. Qu'avaient à faire tous ces chapeaux que l'on retirait quand Anita s'éloignait, que l'on repoussait sous ses pieds lorsqu'elle se rapprochait, et au milieu desquels la dédaigneuse fée passait si légèrement?

Cette danse est charmante, madame, en ce que ce n'est point une danse comme nous l'entendons, mais tout un poëme. Je ne sais rien de plus triste que nos danseuses à nous, qui bondissent avec une fatigue visible, et dont tout le but est de dépasser en hauteur d'une ligne ou d'une demi-ligne les souvenirs laissés par Taglioni ou Elssler; malgré ce sourire éternel attaché avec des épingles aux deux coins de leur bouche, on sent, ou devine la fatigue, car nos danseuses à nous ne dansent que des jambes, et quelquefois par hasard des bras. Mais en Espagne, c'est bien différent; la danse est un plaisir pour la danseuse elle-même, aussi danse-t-elle avec tout le corps; les seins, les bras, les yeux, la bouche, les reins, tout accompagne et complète le mou-

vement des jambes. La danseuse piaffe, bat du pied, hennit comme une cavale en amour; elle s'approche de chaque homme, s'en éloigne, s'en rapproche encore, le chargeant de ce fluide magnétique qui jaillit à flots de son corps échauffé par la passion. Alors vous comprenez, madame, ces hommes qui sentent s'approcher d'eux cette vivante effluve de plaisir, ces hommes gagnent la fièvre de la danseuse, la partagent, et rejettent à leur tour, en bravos, en applaudissemens, en cris, cette flamme qui les brûle. On parle des rêves de l'opium et des divagations du hatchis : j'ai étudié les uns et suivi les autres, madame, rien de tout cela ne ressemble au délire de cinquante ou soixante Espagnols applaudissant une danseuse dans le grenier d'un café de Séville.

Une des figures, les plus gracieuses de l'olé était celle-ci, ou plutôt cette figure est toute la danse.

Anita tenait un chapeau d'homme à la main : ce chapeau c'est celui du premier venu ; l'accepter n'a point d'importance, et la danseuse l'accepte, comme je l'ai dit, du spectateur qui se trouve le plus proche d'elle au moment de son départ. Ce chapeau, ne pas confondre la forme coquette du sombrero andalous avec la forme de nos chapeaux de Desprez ou de Bandoni, ce chapeau, elle commence par s'en coiffer de toutes les façons possibles : sur le côté, comme un petit-maître du Directoire; en arrière, comme un Anglais; sur le front, comme un académicien.

Anita tenait donc ce chapeau dont elle se coiffait de toutes les façons, puis de temps en temps elle ôtait le chapeau de sa tête et s'avançait vers un de nous comme pour le mettre sur la sienne. Mais au premier mouvement que celui qui paraissait favorisé faisait au-devant de cette faveur, Anita tournait sur elle-même, et d'un bond se trouvait de l'autre côté du cercle, faisant la même coquetterie à un autre, qui devait être trompé comme son devancier ; et à chaque tromperie du genre de celle-ci, madame, c'étaient des rires, des cris, des applaudissemens, des bravos à faire crouler la salle, ce qui était justice; car, il faut le dire, jamais papillon, jamais abeille, jamais sphinx effleurant du bout de sa trompe les fleurs d'un parterre, n'a volé de l'une à l'autre avec plus d'agilité, de grâce et d'inattendu qu'Anita.

Comme j'étais le roi de la fête, madame, ce fut sur ma tête que vint se poser le chapeau, à mon grand embarras, je dois le dire, car que faire pour remercier une danseuse à qui l'on ne peut pas même baiser la main?

Il y eut une pause d'un instant, pendant laquelle Anita recueillit les hommages et les applaudissemens de toute la société. La flatterie qui paraissait lui faire le plaisir le plus vif était lorsqu'on lui disait qu'elle était très salée, *salada*.

Je le lui donne à mon tour, n'ayant pas d'autre moyen de m'acquitter envers elle.

Pendant ce temps, Pietra se préparait : plus tôt elle attirerait l'attention générale, plus le règne de sa rivale serait court. Deux ou trois voix crièrent : Le vito, le vito; toutes les voix répétèrent : Le vito. Je le répétai comme les autres, sans savoir ce que je demandais.

Pietra s'avança au milieu du cercle.

Si j'ignorais ce que c'était que le vito, madame, anx premières mesures de la guitare, aux premières notes du musicien, je le vis et je l'appréciai immédiatement.

Le vito est un trépignement qui commence avec la nonchalance d'une femme qui s'ennuie, qui s'augmente avec l'impatience d'une femme qui s'irrite, et qui redouble enfin avec la fureur d'une femme en délire.

Ce trépignement a quelque chose de convulsif; on comprendrait que la danseuse tombât morte à la fin d'une pareille danse.

Cette danse est indescriptible; rien n'en peut donner l'idée, ni la plume, ni le pinceau : la plume n'a point la couleur, le pinceau n'a point le mouvement. Ces cambrures de reins, ces renversemens de tête, ces regards de flamme, qui n'appartiennent qu'à ces filles du soleil qu'on appelle les Andalouses, ne peuvent se raconter ni se peindre. Puis, il y a cela de remarquable, et qu'on aura peine à croire dans nos climats du Nord ou d'Occident, c'est que tous ces mouvemens étrangers, inconnus, inouïs pour nous, sont voluptueux sans être un instant libertins, comme une statue grecque est nue sans être indécente.

Pietra dut être contente ; son succès égala celui d'Anita sa rivale. Tous les chapeaux furent jetés à ses pieds, et, toujours fidèle aux lois de l'hospitalité, tous les chapeaux furent dédaignés au profit du mien.

Pietra bondit dessus, et le foula de ses deux petits pieds, jusqu'à ce qu'il eût la forme d'un gibus aplati.

C'est la suprême galanterie de la danseuse espagnole, c'est ce qu'elle peut faire de plus coquet en faveur d'un étranger.

Je remerciai Pietra de mon mieux; je lui dis que de ma vie je n'avais rien vu d'aussi salé qu'elle, et elle parut aussi satisfaite du compliment que je l'avais été de sa galanterie.

Il y eut une pause. Il semblait qu'après le vito et l'olé on avait tout épuisé. On apporta des rafraîchissemens.

Ces bals, le plus grand honneur qu'on puisse faire à un étranger, ces bals, qui ne se renouvellent point quatre fois par an, et pour lesquels nos fils de famille feraient toutes les folies de la terre, sont d'une simplicité primitive. J'ai déjà parlé du local, et j'ai essayé de le décrire. Quant aux rafraîchissemens, ils se composaient tout simplement de deux ou trois douzaines d'excellentes bouteilles de vin de montilla, que chacun but à trois ou quatre au même verre.

En vérité, cette simplicité qui vous fait sourire, madame, avait quelque chose de charmant et de fraternel. Peut-être avions-nous parmi nous de très riches hidalgos, qui pouvaient, qui eussent pu consacrer cent louis à une soirée; mais peut-être avions-nous aussi quelque pauvre gentilhomme pour lequel un douro est l'existence de deux ou trois jours. Eh bien! à cette fête nationale, chacun pouvait assister sans le regret du lendemain. Riche hidalgo et pauvre gengilhomme, chacun pouvait prendre sa part des doux sourires semés par nos charmantes fées, chacun pouvait respirer sa part de cet air brûlant, tout chargé d'amour et de volupté.

J'avais bu mon verre de montilla comme les autres, tout en regardant Anita tremper ses lèvres dans le sien, quand je la vis remettre son verre effleuré aux mains de son voisin, qui me l'apporta.

— De la part d'Anita, me dit-il.

— Buvez, buvez, me souffla Buisson; c'est une galanterie qu'Anita vous fait.

Je saluai et bus sans me faire prier; Anita m'avait, à ce qu'il paraît, pardonné mon inconvenance de la veille.

Cinq minutes après on m'apporta un autre verre de la part de Pietra; elle me faisait en même temps signe des yeux que c'était bien à moi qu'il était adressé.

Les yeux de Pietra, madame, sont des plus beaux que j'aie jamais vus; je me hâtai de faire ce que me demandaient ces beaux yeux, puis je me retournai vers Carmen.

La pauvre enfant était rouge comme une cerise; lorsqu'elle vit que mon regard la cherchait, elle se leva, effleura à son

tour des lèvres son verre, et me l'apportant elle même :

— Faites-moi, me dit-elle, le même honneur que vous avez fait à Pietra et à Anita.

Je lui pris le verre de la main, et un peu la main avec le verre.

Je bus et le lui rendis.

— Maintenant, dit-elle, je garderai ce verre toute ma vie.

Et elle alla reprendre sa place.

Je vous raconte cela, madame, avec la même simplicité que l'action fut faite et que les paroles furent dites.

L'heure du souper était arrivée ; on avait dressé trois tables ; chacune devait être présidée par une de nos danseuses.

Anita se leva et vint prendre mon bras.

Je la conduisis, ou plutôt je me laissai conduire par elle.

Nous prîmes place ; nous étions vingt à peu près.

La table était longue et fort simplement servie. Je vous l'ai dit, madame, en Espagne, le repas est une espèce de devoir que l'on accomplit pour sa conservation personnelle, et jamais un plaisir. La table ne porte donc en mets et en vins que ce qui est strictement nécessaire pour satisfaire l'appétit et étancher la soif.

Je vous ai déjà parlé de la sobriété des Andalouses. Pour tout rafraîchissement, Anita, Pietra et Carmen avaient trempé leurs lèvres dans leurs verres ; pour toute nourriture elles se contentèrent de goûter du bout des dents aux deux ou trois plats qui composaient le souper.

En Espagne, vous l'avez vu, madame, on boit à la santé des gens d'une façon toute particulière, c'est-à-dire, qu'on leur envoie son verre ; eh bien ! on mange de la même façon à la santé des gens, en leur envoyant tantôt au bout de sa fourchette un morceau du mets que l'on a sur son assiette, tantôt au bout de son couteau un fruit dans lequel on a mordu.

Il va sans dire qu'on m'apporta de tous côtés des fourchettes et des couteaux.

Giraud profita de la circonstance pour faire un portrait de moi en jongleur.

Le souper était d'une gaîté et d'un bruyant dont vous n'avez aucune idée, et cependant chaque convive n'avait pas bu le quart d'une bouteille.

Les uns chantaient, une guitare à la main, les autres disaient des vers ; grâce à cette belle langue castillane, en Espagne comme en Italie, tout le monde est poëte.

C'étaient des vers à Anita, des madrigaux, des sonnets, des odes. C'étaient des éloges, des louanges, des comparaisons, des métaphores ; c'étaient des applaudissemens, des bravos, des cris, qui rendaient le vin inutile, et qui suffisaient pour enivrer ceux qui louaient et celle qu'on louait.

Et en effet, vous le comprenez, madame, toute cette exagération n'était qu'une délicatesse instinctive, c'était par gracieuseté pure et sans intérêt aucun que ces trois charmantes filles nous donnaient leur soirée ; on les payait, si de pareilles faveurs se payent, on les payait en enthousiasme, ou plutôt en fanatisme.

Cet enthousiasme et ce fanatisme allaient croissant, j'ignorais jusqu'où il nous mènerait, quand tout à coup vingt voix crièrent :

— Le vito ! le vito ! le vito ! Anita, le vito sur la table !

Anita ne se fit pas prier. Ah ! madame, quel exemple sous ce rapport les Andalouses donnent à nos Françaises ! Anita ne se fit point prier, elle sauta sur sa chaise, et de sa chaise bondit sur la table.

A l'instant même, assiettes, verres, bouteilles, couteaux et fourchettes furent écartés des petits pieds chaussés de satin qu'ils eussent pu blesser, et la danse commença.

Oh ! cette fois, madame, vous dire les trépignemens, la joie, les hurlemens de tous les convives, ce serait chose impossible, et j'avoue pour mon compte que je trouvais cette exaspération on ne peut plus naturelle. Je ne me rappelle pas avoir vu quelque chose de plus curieux que cette ivresse à laquelle le vin n'avait aucune part, saluant l'incroyable sylphide, qui, sans ébranler la table, sans faire trembler les verres, sans faire choquer les assiettes, bondissait, dominait tout ce cercle d'hommes frénétiques, qui dévorait des yeux chacun de ses mouvemens.

Ce fut la fin du souper. Quand Anita eut fini, on l'emporta sur sa chaise, dans la salle de bal, en criant :

— La danse ! la danse !

Quelqu'un qui, sans être prévenu, eût passé devant la porte, et eût entendu ces cris, aurait cru que l'on s'égorgeait, quand tous les pores, au contraire, étaient ouverts à la joie, et aspiraient le plaisir.

Chacune des autres danseuses avait présidé sa table comme Anita, et comme Anita avait eu son triomphe.

Il y eut cependant, avant que le bal recommençât, un moment de chuchotemens entre les intimes, entre nos danseuses et les grands parens des danseuses.

Ce chuchotement, auquel moi, pauvre étranger, je ne comprenais rien, et dont le résultat me paraissait impatiemment attendu par le reste de la société, s'acheva dans des cris de victoire.

— Le fandango ! le fandango !

Anita et Pietra avaient consenti à danser ensemble, et dans toute sa pureté, le fandango, qui est dansé d'ordinaire par un homme et par une femme.

Le plus habile donneur de fêtes n'eût pas plus habilement gradué ses effets que ne venaient de le faire nos excellens hôtes.

Ah ! madame, si je n'ai pas trouvé d'expressions pour vous peindre la cachucha, l'olé et le vito, n'espérez donc pas que j'essaie de vous donner une idée du fandango.

Figurez-vous deux abeilles, deux papillons, deux colibris qui courent et volent l'un après l'autre, qui se croisent, se touchent du bout de l'aile, se croisent, bondissent ; deux ondines, qui, par une belle nuit de printemps, aux bords du lac, vont se jouant à la cime des roseaux que leurs pieds diaphanes ne font point plier, puis qui, après mille tours mille fuites, mille retours, s'approchent graduellement, au point que leur souffle se mêle, que leurs cheveux se confondent, que leurs lèvres s'effleurent.

Ce baiser est le point culminant de la danse, trois fois il se renouvelle avec une aspiration croissante, à la troisième fois il a épuisé toutes les forces des deux danseurs.

Et la danse s'évanouit, comme s'évanouiraient deux ondines rentrant dans leur lac.

Deux choses m'ont surtout frappé, c'est l'apathie complète dans laquelle tombent les danseuses aussitôt qu'elles ont dansé.

Puis le respect de tous ces hommes, qui, au milieu de leurs transports frénétiques, ne touchèrent pas une seule fois le bas de la robe de Pietra, d'Anita ou de Carmen.

La soirée finit à deux heures. Chaque danseuse jeta sa mante sur ses épaules, prit le bras de sa mère, salua, sortit, et rentra chez elle à pied.

Je rentrai à l'hôtel, brisé d'émotions. Deux soirées bien différentes laissèrent un souvenir ineffaçable dans ma vie.

La soirée de la chasse dans la sierra.

La soirée du bal de Séville.

Le lendemain, je m'informai quelle espèce de souvenir on pouvait envoyer à ces dames.

On me dit qu'elles refuseraient toute autre chose que des bonbons.

J'allai au bazar français, il y a un bazar français à Séville, madame ; il est vrai que tout le monde y parle espagnol; j'allai au bazar français, et j'achetai trois corbeilles de porcelaine que je fis emplir de bonbons, de fruits et de fleurs, et que je fis porter au domicile de ces dames.

XXXIX.

Séville.

Consternation générale à Séville, madame; il n'y aura pas course de taureaux aujourd'hui dimanche.

Vous vous rappelez, madame, que Montès et le Chiclanero étaient restés à Séville et s'étaient engagés à donner une course, n'est-ce pas? Oui. Eh bien! il a plu toute la nuit : *Nocte pluit totâ*, comme dit Virgile, et les spectacles, au lieu de revenir le matin, s'en sont allés à vau-l'eau.

Il en est ainsi de Montès et du Chiclanero, madame; ce sont de petits maîtres qui ne veulent pas souiller leurs bas de soie et leurs souliers de satin; quand ils ont vu la boue, ils ont dit : « Fi donc! » et sont montés dans le bateau à vapeur qui part pour Cadix.

Montherot, de son côté, qui avait retardé son départ de deux jours, au risque du dommage que pouvait souffrir le Portugal, et cela dans le seul but de voir une course de taureaux, spectacle qui avait pour lui tout l'attrait de la nouveauté, Montherot les a suivis dans la malle-poste.

Nugeac, à son tour, part demain par *le Trajano*, prononcez *Trakano*, si vous voulez prononcer à la manière espagnole. Il est accompagné jusqu'à Oporto de monsieur Meulien, consul à la Havane. Monsieur Meulien est un des rares passagers qui ont survécu au naufrage de *la Méduse*.

Alexandre est parti je ne sais pour où; depuis hier cinq heures il a disparu, et Desbarolles lui-même, son gardien ordinaire, n'a pu m'en donner aucune nouvelle.

A la nouvelle de sa disparition, Desbarolles a pris sa carabine et m'a offert de se mettre à sa recherche; mais je n'ai pas pensé que la chose fût urgente.

Nous nous sommes donc trouvés tout désorientés ce matin ; toutes nos dispositions étaient prises pour la course, et la course nous manquant, nous avons été forcés de nous créer une occupation nouvelle.

Cette occupation a été vite trouvée ; je voulais rapporter un souvenir de la soirée d'hier. J'ai pris Giraud et Boisson avec moi, et nous nous sommes acheminés vers la rue qu'habite Carmen. Il s'agissait d'obtenir d'elle qu'elle laissât faire son portrait en costume de guerre, c'est-à-dire avec toutes ces gazes, ces paillettes, ces fanfreluches qui constituent la toilette d'une danseuse.

La pauvre enfant a fort rougi en nous voyant entrer. Elle travaillait, avec sa mère et une sœur plus jeune qu'elle, à un costume aragonais qu'elle devait mettre le soir même pour danser la jota.

La besogne était pressée ; aussi à peine osai-je lui expliquer le motif de ma visite, car il était déjà midi, la robe n'était pas fort avancée, et la séance devait nous tenir une heure au moins.

Ce fut l'objection que nous fit sa mère : mais Carmen lui dit quelques mots à l'oreille qui levèrent la difficulté.

J'ai su depuis quels étaient ces mots.

— En ne dînant pas, avait dit Carmen, je rattraperai le temps perdu.

Il fut donc convenu que Giraud appellerait à lui toute sa diligence, et que Carmen poserait.

Nous étions dans une pauvre petite pièce du rez-de-chaussée, blanchie à la chaux comme tous les intérieurs espagnols, ayant quatre chaises pour tout meuble. Carmen nous invita à l'attendre, et monta rapidement les escaliers pour aller changer de costume.

En son absence, sa mère nous conta toutes ses douleurs : le père était malade et s'en allait mourant d'une maladie de langueur. Longtemps Carmen avait hésité avant de se mettre au théâtre ; mais l'ouvrage manuel qu'elle faisait rapportait à peine trois ou quatre réaux par jour. La malheureuse famille vendit le peu de bijoux qu'elle avait, et avec l'argent que produisit cette vente, Carmen, qui se sentait des dispositions pour la danse, put prendre quelques leçons.

Enfin avec beaucoup de peine elle entra au théâtre, où elle est depuis un an, et où elle gagne, ne riez pas, madame, car cela m'a paru fort triste, à moi, quand on me l'a dit, où elle gagne cinquante sous toutes les fois qu'elle danse. Elle danse quatre fois par semaine, ce qui fait quarante francs par mois.

Sur ces quarante francs elle fournit ses costumes.

Vous comprenez bien que si la pauvre Carmen n'en était pas revenue à ses broderies et à ses dentelles, sa nouvelle profession n'eût pas fort enrichi la maison; mais la sœur travaillait, la mère travaillait, Carmen travaillait, et si l'on ne vivait pas, au moins on avait l'air de vivre.

Peut-être quelqu'un qui n'eût point entendu ce que nous venions d'entendre eût-il souri en voyant au jour toutes ces gazes et tous ces oripeaux, qui la veille au soir, à la lueur des quatre quinquets enfumés, pouvaient encore produire un certain effet, mais nous qui venions d'entendre le douloureux récit, je vous jure que ce fut le cœur serré que nous vîmes reparaître cette pauvre jeune fille qui, à l'âge où l'on ne devrait avoir qu'à être belle et heureuse, avait déjà tous les lourds fardeaux de la vie à soulever.

Elle posa avec son charmant sourire, s'étonnant sans doute de ce voile de tristesse qui en son absence s'était répandu sur nos yeux.

Giraud demanda un peu de mie de pain pour effacer son crayon ; il n'y avait pas de pain dans la maison; on fut obligé d'en aller chercher chez le voisin.

Au bout d'une heure le portrait fut fini; il était charmant. Rarement Giraud avait si bien réussi un croquis.

Je ne savais qu'offrir à toute sa famille ; je priai Carmen de faire pour Giraud une coiffure pareille à celle qu'elle portait. C'était une espèce de chou en gaze brodé d'argent ; elle détacha celle qu'elle avait sur la tête et la lui donna aussitôt.

J'avais des boutons de manchettes, une paire de brillans ; je les détachai et priai Carmen de les accepter pour se faire des boucles d'oreille.

Puis je donnai un louis à la petite sœur, n'osant donner davantage, de peur qu'on ne crût pas que je donnais pour rien.

Vous vous feriez difficilement une idée du sentiment de profonde tristesse que j'éprouvais en sortant de cette maison.

Certes, il y a loin de Carmen à Cerrito, à Elssler et à Taglioni, mais cette distance peut-elle se comparer à l'abîme qui sépare la misère de l'une du luxe des autres?

Carmen me fit promettre d'aller lui voir danser la jota aragonaise. Je n'avais garde d'y manquer : la pauvre enfant était joyeuse de ses boutons comme s'ils eussent valu mille louis. Elle me promit qu'elle les aurait dès la même soirée.

En rentrant je trouvai le comte Aguila qui sortait de chez moi.

Il avait entendu dire que le départ de Montès et du Chiclanero m'avait désespéré. En effet je regrettais cette course, la dernière que, selon toute probabilité, je dusse voir en Espagne, et il venait m'offrir un dédommagement.

Lui et ses amis avaient projeté de me donner une fête, et d'aller piquer pour moi le taureau dans la campagne de Séville.

Comprenez-vous la grandeur de cette hospitalité, madame, et n'était-ce pas merveilleux que dix ou douze des meilleurs gentilshommes de la ville se fissent picadors pour moi?

J'acceptai avec reconnaissance : la fête fut remise au surlendemain, il fallait le temps de tout préparer pour cette course.

Alexandre n'était pas rentré, je commençais à être sérieusement inquiet, lorsque Buisson m'avoua tout.

Alexandre lui avait pris une lettre de crédit de mille francs, la veille, et lui avait recommandé de me tranquilliser sur son absence; seulement il ne savait par où il nous rejoindrait, et nous priait, comme le petit Poucet, de jeter des cailloux sur notre chemin.

Comme la lettre de change était tirée sur Paroldo, il n'était pas difficile de deviner de quel côté était allé le fugitif.

Quoi qu'ait dit et fait Alexandre, ce départ m'inquiète quelque peu ; d'un moment à l'autre nous pouvons recevoir l'avis que notre bâtiment nous attend à Cadix, et nous sommes obligés de partir; alors, madame, je vous demande un peu dans quel coin du monde nous rejoindra jamais le petit Dumas, comme l'appelle Giraud.

Le reste de la journée se passa à regarder dans les cours à travers les portes.

Oh ! madame, la charmante chose que les cours de Séville!

D'abord, point de ces affreuses portes massives que vous savez, mais les grilles les plus élégantes, les mieux façonnées et les plus coquettes que j'aie vues de ma vie, avec toutes sortes de dessins Louis XV, de chiffres, de bouquets, d'artichauts, le tout en fer, mais en fer travaillé comme on le travaillait il y a quatre cents ans.

Derrière cette grille, une cour dallée de marbre ; ici c'est la pierre qui est hors de prix, et le marbre qu'on emploie à toute venue. Donc, derrière cette grille une cour de marbre, avec une fontaine au milieu, et des arcades de marbre tout autour.

C'est l'impluvium antique, c'est le patio arabe.

Puis des fleurs inconnues à nos climats du nord, à larges corolles rouges, roulées comme des cornets : des grappes bleues longues d'un pied, secouant leurs mille clochettes au moindre vent ; des espèces de roses couleur de chair, qui montent à vingt pieds de haut ; des étoiles de pourpre qui flamboient dans un feuillage vert foncé pareil à celui du sureau, et dans les angles, des orangers ou des citronniers courbés sous le poids de leurs fruits d'or.

Parfois, sous les arcades de ces cours, des tableaux comme dans une galerie.

A propos de tableaux, madame, aimez-vous Murillo?

Oui, c'est votre peintre, n'est-ce pas? il a la couleur, la forme, le charme. Il a tout, c'est un homme qui n'est ni Rubens ni Raphaël, et qui a fait des Vierges aussi chastes que Raphaël, avec une couleur aussi éclatante que celle de Rubens.

Si vous aimez Murillo, ne venez pas à Séville.

Murillo est de Séville, ou plutôt de Pilas, petit bourg des environs. Or, en qualité de compatriote, chaque Sévillan amateur de peinture se croit obligé d'avoir ou de dire qu'il a cinq ou six Murillos. Or, comme Murillo, ainsi que Raphaël, a eu trois manières, c'est une grande commodité pour les amateurs, qui chargent le maître de tous les péchés commis par ses élèves, et qui ont des Murillos de tous les genres, genre froid, genre chaud, des Murillos pâles, des Murillos foncés. Il y a à ce compte, rien qu'à Séville, trois mille Murillos à peu près. Vous voyez que, près de cet infatigable travailleur, Raphaël et Rubens étaient des paresseux.

Des nouvelles, madame, des nouvelles ! nous apprenons à l'instant même que *le Trajano* a fait naufrage dans le Guadalquivir.

Vous comprenez que notre premier soin a été de nous informer du sort de nos deux compatriotes, messieurs de Nugeac et de Meulien.

Heureusement, madame, personne n'est mort : seulement, tout le monde a eu grand'peur, excepté monsieur de Meulien, qui a été d'une impassibilité superbe.

C'est que quand on a fait naufrage avec *la Méduse* on doit être à peu près familiarisé avec tous les naufrages du monde.

Voici le fait. En arrivant vers Cadix, le Guadalquivir se donne des airs d'Océan. Il a donc ses petites tempêtes.

Le capitaine du *Trajano*, en retard de deux heures, a profité d'un brouillard épais à couper au couteau pour aller échouer à cinquante pas du bord.

Seulement, comme la marée montait, il a été impossible pendant six heures d'aller gagner le bord tant désiré.

Pendant six heures les passagers ont été tour à tour rafraîchis par toutes les vagues à qui il a plu de visiter le bâtiment, de sorte que chacun avait gagné les haubans et même les hunes, comme dans un véritable naufrage.

Au reflux, la mer s'est retirée, et a laissé *le Trajano* à sec ou à peu près. Les passagers ont alors pu descendre, non pas à terre, mais dans le fleuve. Du fleuve, ils ont gagné le rivage, et du rivage Cadix, où ils sont arrivés sains de corps, mais fort troublés d'esprit.

Voilà ce qu'il y a de plus nouveau à Séville pour le moment, madame, et je m'empresse de vous en faire part.

Par le même courrier, nous apprenons que notre bâtiment n'est point encore arrivé ; cela nous enlève donc tout scrupule à l'égard de notre séjour un peu trop prolongé dans la capitale de l'Andalousie, que nous quittons après-demain, par le camarade du *Trajano*, *el Rapido*.

Nous partons d'ici à dix heures du matin. *Le Rapido*, en vertu de son nom, nous promet d'être à Cadix à quatre heures du soir.

Adieu, madame. Je ne vous écrirai probablement plus que de Cadix.

XL.

Cadix, 19 novembre au soir.

Vous voyez, madame, que les bateaux se suivent et ne se ressemblent pas.

Nous avons passé fièrement à une demi-lieue du cadavre du pauvre *Trajano*, toujours engagé dans les sables du rivage, et qui attend les hautes marées pour se remettre à flot, et cela sans qu'il arrivât au *Rapido* le moindre accident.

Il est sept heures du soir, nous sommes installés à la fonda dell' Europa; nous avons quitté Séville ce matin à dix heures.

Hier matin à neuf heures, une calèche attelée de sept mules m'attendait, non pas à la porte de l'hôtel, les voitures à un cheval ne peuvent pas arriver jusqu'à cette porte, mais sur la place voisine, qui doit être la place de la Constitution.

En Espagne, toutes les places s'appellent place de la Constitution.

Je n'ai jamais rien vu de plus élégant que cet attelage, avec son harnais de soie rouge et jaune, ses pompons, ses plumets, ses grelots, ses bouffettes, son zagal et son cocher.

Monsieur Écala, c'est le nom du gentilhomme avec lequel j'étais venu de Cordoue à Séville, monsieur Écala, de son côté, nous avait aussi envoyé sa voiture, de sorte que nous nous trouvâmes avoir la disposition de trois places.

L'une de ces trois places appartenait de droit à Buisson; l'autre fut offerte à Saint-Prix.

A cent pas au-delà des portes de la ville, que nos deux équipages ont mise en rumeur, monsieur le comte de Aguila nous attendait à la porte d'une petite posada, où l'habitude est de boire en passant un verre de vin de Xérès.

Le vin était bon, et la forme des verres charmante.

Tous ces messieurs, au nombre de vingt à peu près, étaient à cheval avec le costume andalous; ils étaient armés de longues lances de picadors.

Le costume du comte de Aguila, quoique d'une simplicité remarquable, et peut-être même à cause de cette simplicité, était d'un goût parfait.

Son cheval aussi, quoiqu'un peu fatigué, comme tout cheval à qui l'on veut faire courir le taureau, avait sous son petit galop relevé une excellente tournure.

Le comte de Aguila avait ce cheval spécialement pour 'exercice auquel nous allions le voir se livrer.

Le comte de Aguila passe pour un des premiers picadors de l'Espagne.

En Espagne, madame, il n'est point rare, à part les cavaliers en place dont je vous ai parlé, et qui ne surgissent que dans les grandes circonstances; en Espagne, madame, il n'est pas rare de voir les gentilshommes courir le taureau pour leur plaisir, à propos d'un pari, ou pour l'honneur des dames, comme on disait du temps de la chevalerie.

Quelques chevaux de main avaient été amenés pour ceux de nous qui préféreraient suivre la course à cheval.

Giraud et Desbarolles profitèrent de l'offre, seulement ils refusèrent la lance qu'on leur offrait en même temps.

Nous nous mîmes en route à travers la plaine; les chevaux et les mules espagnoles ne sont pas si délicats que les nôtres, auxquels il faut des chemins; ils passent partout, et avec eux la voiture qu'ils traînent, laquelle, il faut le dire, a presque toujours été confectionnée dans la prévision de ces circonstances extrêmes.

Le rendez-vous était au pied du Guadalquivir, dans une plaine assez inculte, qui paraissait semée d'une herbe courte et sèche, au-dessus de laquelle s'élevaient de place en place des touffes de chardons.

Cette plaine était dominée par une colline, laquelle elle-même était dominée par un couvent.

Un grand parc fermait l'horizon par un mur, au-dessus duquel s'élevaient quelques beaux arbres.

Le lieu où nous nous rendions formait donc une espèce d'arène carrée, fermée sur une de ses faces par les spectateurs, sur l'autre par le Guadalquivir, et sur la troisième par la colline et par le mur du parc.

La quatrième face était libre; c'était celle par laquelle devaient entrer les taureaux.

On les voyait au loin par bandes de cinq ou six, paissant lourdement dans la plaine, et de temps en temps levant la tête, et poussant, le cou tendu, un meuglement prolongé.

Le comte de Aguila prit douze ou quinze cavaliers avec lui, forma un grand cercle, et enferma les taureaux dans ce cercle, comme les rabatteurs font du gibier.

Les taureaux, pendant ces dispositions, manifestaient des signes visibles d'inquiétude; ils tournaient la tête de côté, beuglaient et se battaient les flancs avec leur queue.

Quand ils virent les cavaliers s'approcher d'eux, les plus prévoyans se mirent en mouvement, quelques autres manifestèrent des inquiétudes plus grandes, mais parurent décidés à ne quitter qu'à la dernière extrémité le pâturage qu'ils avaient choisi; d'autres enfin, ou plus ignorans ou plus philosophes, ne parurent avoir rien remarqué.

Cependant les seconds suivirent bientôt les derniers; il ne resta plus que les insoucieux. Ceux-là se mirent à leur tour en chemin quand ils commencèrent à sentir le fer de la lance.

Un troupeau d'une soixantaine de taureaux s'avançait donc dans le cercle au petit trot, et tout en courant lourdement, regardant à droite et à gauche, d'un côté cette muraille de pierres, de l'autre côté la muraille de spectateurs.

Ils ne pouvaient voir le troisième obstacle invisible, le Guadalquivir encaissé dans ses rives, mais ils le sentaient, mais ils savaient qu'il était là.

Lorsque les taureaux furent rassemblés, chacun prit le sien, et la course commença.

C'étaient des bêtes de quatre ou cinq ans, destinées au cirque. Cette course était une espèce d'essai que l'on faisait de leur courage à venir. Ceux qui allaient mériter les honneurs de la mort sur le champ de bataille seraient immédiatement marqués; ceux qui seraient reconnus faibles ou lâches étaient d'avance voués sans pitié à la boucherie.

Le comte de Aguila, qui menait la course, piqua le premier taureau; l'animal, pour fuir la douleur, prit sa course; alors le comte le suivit, pressant le galop de son cheval selon que le taureau pressait le sien; puis, lorsqu'ils furent, cheval et taureau, bien emportés, au moment où les quatre sabots du taureau quittaient la terre à la fois, le comte allongea la main et le toucha de sa lance entre la naissance de la queue et le haut d'une des cuisses de derrière.

Le taureau manqua des quatre pieds, fit trois tours sur lui-même, et resta le ventre en l'air, tout étourdi de ce qui venait de lui arriver, cherchant à s'en rendre compte, mais inutilement.

Le comte attendit un instant, pour voir si le vaincu se re-

lèverait et reviendrait au combat; mais le taureau, après avoir repris son centre de gravité, resta assis avec un air bien plus pensif encore qu'il n'avait étant couché.

Il était évident que ses réflexions l'absorbaient, et que c'était peut-être un grand penseur, mais pas un brave.

Aussi le comte se dirigea-t-il vers un autre en criant : A la boucherie ! à la boucherie !

Pendant ce temps, vingt luttes du même genre avaient commencé avec plus ou moins de succès, selon le degré d'adresse des picadors.

Deux ou trois taureaux culbutés comme celui dont nous avions suivi les mésaventures, s'étaient relevés et étaient revenus sur le picador ; l'un d'eux même était très pressé, il avait mis son cheval au galop pour fuir, et était poursuivi par le taureau, quand le comte toucha l'animal du bout de sa lance, et l'envoya rouler à dix pas.

Mais celui-là avait de véritables instincts guerriers ; il se releva une seconde fois, et revint vers le comte, qui alors nous ayant donné une preuve d'adresse comme picador, nous donna une preuve de science comme cavalier.

Tout ce que nous avions vu faire à Montès, à pied, pour éviter le taureau, le comte le fit à cheval.

Le cheval et le cavalier semblaient n'avoir qu'une pensée, et même qu'un instinct. La fable du centaure était réalisée ; au bout de dix minutes de cette lutte vaine, le taureau, fatigué des tours et des détours que lui avait fait faire le comte, tomba sur les deux genoux de devant.

Le comte n'eut qu'à le pousser du bout de sa lance, et il le coucha.

Mais cette chute équivalait pour le taureau à une victoire, il fut désigné pour le cirque.

Cette joute dura trois heures, madame, et avec des fortunes différentes ; beaucoup de taureaux furent culbutés, mais quelques cavaliers aussi roulèrent dans la poussière. Cependant, aucun accident grave n'eut lieu. Aussitôt qu'il y avait danger pour un cavalier, une distraction était créée pour le taureau, soit par un cavalier, soit par un piéton amateur qui se jetait dans le cercle, et qui, sa mante déployée, se mettait à caper l'animal, sinon avec autant d'adresse qu'un toréro de profession, au moins avec autant de courage.

L'un de ces capeurs fit un faux pas et tomba ; un instant, comme le pauvre Lucas Blanco d'aérostatique mémoire, nous crûmes le voir monter dans l'espace. Mais au moment où la corne le touchait, la pointe d'une lance toucha le taureau, et le taureau roula de son côté.

Deux ou trois fois, les taureaux poursuivis enfoncèrent la muraille vivante qui leur fermait un côté du cirque, mais à leur venue la muraille s'ouvrait avec de grands cris, laissait passer taureau, cheval et cavalier, et se refermait derrière eux.

C'est alors, madame, que je me rendis compte du grand sang-froid de tous ces hommes qui, dans les vingt cirques d'Espagne, luttent vingt fois l'année avec le taureau.

Le taureau semble être l'ennemi né de l'Espagnol. Tout enfant qu'il est encore, l'Espagnol, de quelque province qu'il soit, au lieu de le fuir, l'agace et le provoque. Lorsqu'un jeune homme se destine au cirque, soit comme picador, soit comme chulo, soit comme banderillero, c'est donc avec une grande connaissance des habitudes de l'animal qu'il se présente. Dès son enfance il étudie l'adversaire contre lequel il se mesurera un jour. Ce qu'il va faire sur un théâtre entouré de spectateurs, il l'a déjà fait vingt fois dans les coulisses, si on peut s'exprimer ainsi. Ferdinand VII, qui adorait les courses de taureaux, avait créé à Séville un conservatoire de tauromachie.

Ce mépris du taureau est si grand chez les Espagnols, que j'ai vu deux enfans courir à un taureau qui venait d'être renversé par monsieur de Aguila, l'un lui tendre la queue, et l'autre danser sur cette queue tendue comme sur une corde.

Après deux heures de spectacle, je suis sûr que chacun de nous eût pris une lance et se fût fait picador, s'il n'eût été retenu, non point par la crainte du taureau, mais par la crainte de sa maladresse à essayer un exercice auquel il n'était point accoutumé.

Vers trois heures de l'après-midi, nous rentrâmes à Séville suivis de toute la population. L'adresse du cocher de monsieur de Aguila à manœuvrer ses sept mules et sa calèche dans les rues étroites et tortueuses de Séville, est quelque chose d'incroyable.

Tout le reste de la journée se passa en visites d'adieux et en préparatifs de départ. Montherot et Nugeac nous avaient devancés, comme nous l'avons dit ; Boutrel restait malade à Séville, Saint-Prix résolut de nous accompagner.

Il avait eu la veille quelques mots désagréables avec son balcon, et il espérait le rendre plus traitable par cette absence momentanée.

Le soir il y avait grand ballet national, pour faire honneur une dernière fois à notre présence : l'impresario n'avait point manqué sa spéculation, la salle était comble.

J'allai sur le théâtre prendre congé de Pietra, d'Anita et de Carmen. Je n'avais garde cette fois de baiser les mains, la chose m'avait trop mal réussi. Mais nous étions de vieilles connaissances maintenant, et ces demoiselles me tendirent franchement leurs joues.

Carmen, en même temps, me demanda tout bas si je n'aurais pas occasion de la faire engager en France.

Malheureusement la pauvre enfant, depuis six mois à peine au théâtre, était la moins forte des trois ; je lui demandai combien de temps il lui faudrait pour arriver à être la rivale de ses deux compagnes ; elle fut franche.

— Un an, me répondit-elle, si je pouvais payer un maître.

Je dis deux mots à Buisson, et il fut convenu que Carmen étudierait un an.

Ma soirée se passa, non point à regarder le spectacle, mais à faire des visites dans les loges. Pendant mes huit ou dix jours de halte à Séville, je m'étais créé un monde de connaissances, j'avais vécu avec ce monde nouveau pour moi comme si je le connaissais depuis vingt ans, et comme si jamais je ne le devais quitter ; voilà que le lendemain tout allait être fini entre lui et moi.

Ce lendemain arriva comme tous les lendemains de ce monde. Buisson était à sept heures du matin à l'hôtel ; lui n'était pas ma connaissance, c'était un ami, aussi avait-il grande envie de faire comme Saint-Prix, de lâcher Séville, et de nous accompagner jusqu'à Cadix.

Malheureusement, le commerce moderne est représenté comme on représentait la Nécessité antique, avec des coins dans les mains, et Buisson n'avait pu mettre de côté les coins de son commerce.

Il se contenta donc de nous accompagner jusque sur le quai, ou plutôt jusque sur le pont d'*el Rapido;* le capitaine étant de ses amis, il eut la faculté de demeurer avec nous jusqu'au troisième coup de sonnette, mais au troisième coup de sonnette il se fallut quitter.

Ce fut un moment de chagrin. Il y avait bien entre nous ces vagues promesses qu'on se fait en se quittant : « Je revien-

drai à Séville, j'irai en France; » mais on sent le peu de croyance qu'il faut ajouter à ces paroles, dites avec la meilleure foi du monde au moment où on les dit, mais qui cependant finiront par être emportées sur les ailes du vent, qui passe dans cet intervalle que l'absence creuse tous les jours entre les cœurs, et dont les années finissent par faire un abîme.

Il fallut se quitter, repasser sur la planche qui nous rattachait encore au rivage, la planche se leva; nous ne tenions plus en rien à l'hospitalière Séville, nous la voyions encore, voilà tout.

Je recommandai une dernière fois Alexandre à Buisson.

Enfin le bateau se mit en marche, glissant entre deux rives chargées d'orangers aux fruits d'or; mais pour nous le paysage tout entier se concentrait sur un point seul : Buisson faisait des signes avec son mouchoir, et nous les lui rendions de notre mieux; mais déjà au bout de dix minutes il fallait toute la puissance de nos yeux pour le distinguer au milieu des autres spectateurs, parmi lesquels il finit par se confondre.

Je suis sûr, madame, qu'il n'y avait pas l'un de nous qui en ce moment n'eût le cœur serré et les larmes aux yeux.

Cependant nos regards se reportèrent des objets devenus invisibles aux objets restés visibles, des habitans à la ville.

Nous marchions avec une rapidité qui justifiait à merveille le nom du bâtiment qui nous emportait. C'est quelque chose de délicieux que le mouvement doux et balancé du bateau à vapeur, succédant au trot des mules ou aux cahots de la malle-poste. Puis le temps était magnifique; un soleil dont la trop grande ardeur était tempérée par les premiers souffles de l'hiver s'épanouissait au-dessus de nos têtes; toutes les conditions en rapport avec nous portaient au bien-être notre baromètre moral et physique, un instant tombé à la pluie par le chagrin de notre séparation.

Nous levâmes donc, comme je vous le disais, nos yeux vers la ville.

La ville s'abaissait au fur et à mesure que nous nous éloignions, tandis qu'au contraire la cathédrale semblait grandir de cet éloignement même. Clochers, maisons, arbres, tout rentrait en terre, comme si des trappes de théâtre se fussent ouvertes et les eussent engloutis. La Giralda seule, avec sa teinte rosée et sa statue de la Foi qui étincelait comme une abeille d'or, restait visible. Je ne sais combien de temps notre œil eût pu en embrasser les contours, ni à quelle distance la tour mauresque eût disparu complétement; tout à coup un coude du fleuve étendit devant elle son rideau verdoyant, et la dernière vision qui nous rattachait encore à Séville s'évanouit.

XLI.

J'en suis fâché pour son nom pittoresque et pour l'idée que vous vous en faites, madame; mais le Guadalquivir est loin d'offrir sur ses rives cet aspect enchanté que lui ont donné les poëtes arabes qui l'avaient vu, et les poëtes français qui ne l'avaient pas vu.

Les poëtes arabes ont été pris par l'aspect du Guadalquivir. En effet, c'était quelque chose de merveilleux pour des gens habitués à la vue de ces fleuves africains, torrens l'hiver, simples ruisseaux l'été, que le développement de cette belle masse d'eau qui s'avance en s'élargissant vers la mer. Aussi l'appelèrent-ils, comme nous l'avons dit, l'Oued el Kebir, c'est-à-dire la grande rivière.

De leur côté, les poëtes français qui n'avaient pas vu le Guadalquivir ont cru les poëtes arabes sur parole, et ont renchéri sur eux comme ils renchérissent sur tout.

Restaient les poëtes espagnols, qui eussent pu rétablir la vérité. Mais les poëtes espagnols n'ont pu, de leur côté, juger que par comparaison; or en comparant le Guadalquivir au Mançanarès, ils ont trouvé le Guadalquivir un très grand seigneur.

D'ailleurs c'était le seul fleuve qui portât bateau; et quand on n'a qu'un fleuve qui porte bateau, comment dire du mal de ce fleuve?

En échange, si les bords du Guadalquivir sont plats et peu accidentés, ils sont couverts de gibier, ce qui n'est peut-être pas une compensation pour les touristes, mais ce qui est un grand avantage pour les chasseurs. A chaque instant, des volées de canards s'élevaient battant lourdement d'abord l'eau de leurs ailes, puis prenant de l'air, puis tournoyant au-dessus de nos têtes, et allant reprendre derrière notre sillage, quand nous étions passés, la place qu'ils avaient d'abord devant le bâtiment.

De temps en temps une outarde aux larges ailes s'élevait au bord du rivage, et s'enfuyait poursuivie par une de nos balles.

Un énorme goëland passa à portée de ma carabine : je lui brisai l'aile; il tomba.

Ce fut un événement : on fit stoper le bâtiment, on mit la chaloupe à l'eau, on alla chercher l'animal.

Le matelot revint les mains tout en sang. Le blessé avait fait une magnifique défense.

La blessure était grave; l'amputation de l'aile fut résolue et exécutée par un jeune élève en chirurgie qui se trouvait à bord.

Puis on lâcha l'animal, qui se mit aussitôt à sautiller en regardant ceux qui l'entouraient d'un air plus étonné que craintif.

Le goëland a quelque chose de l'aigle; c'est la frégate en petit.

Ce beau coup que je venais de faire avait attiré bon nombre de spectateurs autour de moi, quand tout à coup il me sembla, au nombre de ces spectateurs que je croyais étrangers, apercevoir une figure de connaissance.

Je ne me trompais pas. Sur le même bateau que nous, vêtue de la basquine, avec le long voile de dentelle soulevé par le peigne et tombant jusqu'à la ceinture, était une jeune fille répondant au nom de Julia, que nous avions rencontrée dans une maison qui n'était pas précisément une des mieux famées de la ville. Cette jeune fille s'était prise, je ne sais à quel propos, d'un grand amour pour Boulanger. Nous avions fort plaisanté notre camarade sur cette passion, lequel s'en était défendu de son mieux, lorsque cette apparition remit Boulanger à notre discrétion.

Admirez la naïveté de la jeune personne, madame : quoique fort connue à Séville, elle n'hésita pas un instant à venir nous saluer avec le charmant sourire qui lui était habituel. Il n'y avait pas à nier la connaissance; il y eût eu quelque chose de lâche à cela. Nous acceptâmes bravement la situation.

Interrogée comment elle se trouvait sur le bateau à vapeur, elle répondit naïvement qu'elle avait sa mère à Cadix, que depuis longtemps elle désirait faire une visite à sa mère, et qu'ayant appris que les Français partaient cejourd'hui

19 novembre pour Cadix, elle avait décidé de prendre passage sur le même bâtiment qu'eux pour jouir plus longtemps de leur compagnie, qu'elle trouvait de beaucoup préférable à celle de ses compatriotes.

Il n'y avait rien à répondre à cela, madame ; aussi ne répondimes-nous rien, si ce n'est qu'elle était fort aimable.

L'heure du déjeuner arriva.

Nous descendimes dans l'entrepont. J'avais veillé à la carte ; le couvert était mis ; nous nous plaçâmes à table.

A la première côtelette que nous piquions avec notre fourchette, nous vîmes apparaître dans l'escalier deux petits pieds voilés par une robe noire : puis une main avec un éventail, puis un voile, puis enfin une Andalouse tout entière.

Avant d'avoir vu le visage, nous avions reconnu Julia.

Nous commencions à nous repentir de notre amabilité; mais en y réfléchissant, nous nous dîmes qu'elle avait payé son passage comme nous, et que comme nous, par conséquent, elle avait non-seulement le droit de se promener sur le pont, mais encore celui de descendre dans la salle à manger.

Sans doute Julia devina les sentimens favorables qui se formulaient dans notre esprit; car elle s'approcha en souriant, et vint s'asseoir au plus près de Boulanger, devant la table qui faisait suite à la nôtre.

Là, elle demanda une tasse de chocolat.

Nous eussions mieux aimé qu'elle fût allée s'asseoir ailleurs, mais notez-le bien, madame, nous n'avions pas le droit de lui dire :

— Allez-vous-en.

Elle était là comme nous pour son argent; elle pouvait déjeuner, dîner, faire tout ce que nous faisions.

Seulement elle était si près de nous, qu'elle avait l'air de déjeuner avec nous.

Et, je vous le demande, avec quoi déjeunait-elle, pauvre fille? avec une de ces tasses de chocolat grandes comme un dé à coudre, qui avaient fait le désespoir de nos estomacs lorsque nous étions entrés en Espagne.

C'était humiliant pour nous, qu'ayant l'air de déjeuner avec nous, elle déjeunât, elle, avec une tasse de chocolat, tandis que nous déjeunions, nous, avec des côtelettes, des perdrix rouges de Ganbamond, et du vin de Montilla.

D'ailleurs, ne l'avait-elle pas dit, pauvre enfant? elle avait choisi le jour où les Français allaient à Cadix pour y aller sur le même bateau qu'eux.

Or, elle avait bien pensé que ces Français, si aimables qu'elle les préférait à ses compatriotes, ne la laisseraient pas mourir de faim en route.

Vous conviendrez, madame, que c'eût été la laisser mourir de faim ou à peu près que de permettre qu'elle déjeunât avec une tasse de chocolat.

Je poussai le genou de Giraud, qui passa le plat de côtelettes à Desbarolles, qui le passa à Boulanger, qui le passa à Julia.

— Une assiette! cria Julia.

Vous voyez bien, madame, que Julia s'attendait à la politesse que nous lui faisions, puisqu'elle acceptait sans difficulté aucune.

Ce n'est pas qu'elle fût gourmande, la pauvre fille, tout au contraire. L'Espagne n'a que six péchés capitaux, madame; le septième, la gourmandise, ce charmant péché des Julia de France, est parfaitement inconnu des Julia espagnoles.

Elle déjeuna donc pour déjeuner, purement et simplement, mais elle n'en déjeuna pas moins.

Seulement nous décidâmes que, dussions-nous dîner un peu tard, nous ne dînerions pas à bord du *Rapido*.

Aussitôt le café pris, nous remontâmes sur le pont. Julia, rendons-lui cette justice, eut la discrétion de ne pas remonter avec nous ; mais cette discrétion, il faut le dire, était tant soit peu tardive.

Je trouvai sur le pont le Chiclanero qui examinait mes fusils. Le Chiclanero était non seulement excellent toréro, mais encore excellent chasseur.

Je ne l'avais jamais vu de près. C'était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans à peine; ses cheveux, qu'il a d'une couleur incertaine, et dont la nuance est plutôt blonde que brune, sont coupés à peu près comme ceux de tout le monde, à l'exception d'une petite tresse relevée par derrière, et qui, les jours de grande cérémonie, lui sert à attacher l'espèce de chou sur lequel pose le chapeau.

Le Chiclanero est l'élève favori de Montès, qui voit en lui le seul successeur sérieux qu'il puisse léguer à l'Espagne.

Nous avancions assez rapidement. A mesure que le fleuve s'élargissait, ses rives allaient s'aplatissant. Un homme endormi à Paris et qui se fût éveillé où nous étions eût juré qu'il se touvait en pleine Hollande, et n'eût point manqué de baptiser le Guadalquivir du nom moins poétique de l'Escaut.

Le ciel seul rappelle au souvenir de la latitude, ce ciel d'un bleu dur et cru sous lequel les eaux de toute rivière paraissent jaunes.

Au bord de ce fleuve auquel le ciel faisait un si grand tort, les animaux aquatiques continuaient à se multiplier. Tout cela volait par bandes de mille, de deux mille, de dix mille, avec un bruit métallique d'ailes faisant siffler le vent, découvrant de temps en temps sur la rive soit un héron, soit une cigogne plantée sur une seule patte, immobile comme un oiseau empaillé qu'on eût fiché au bout d'une baguette, et qui gardait cette immobilité jusqu'à ce qu'une balle de moi, faisant jaillir à six pouces de lui soit l'eau du fleuve, soit la vase de la rive, le tirât de son engourdissement par une secousse qui l'enlevait lentement vers le ciel, où longtemps il se détachait comme un point blanc qui allait sans cesse diminuant jusqu'à ce qu'il se fût perdu tout à fait.

Un peu en avant de San-Lucar, nous aperçûmes la carcasse du *Trajano*.

C'était sur cette carcasse que s'était passé, trois jours auparavant, le drame dont nous avons essayé de donner une idée.

Le pauvre *Trajano* nous parut fort endommagé ; il était posé mal d'aplomb sur le côté comme un malade qui souffre. Quelques hommes, qui à la simple vue nous paraissaient gros comme des fourmis, nous semblèrent, à l'aide d'une lunette d'approche, occupés à transporter à terre une partie de son chargement.

A partir de San-Lucar, où parfois l'on descend pour gagner de là Cadix, le Guadalquivir prend les proportions d'un grand fleuve.

C'est qu'il y a déjà mariage entre lui et la mer.

Le cas avait été prévu par Maquet et Giraud, tous deux très-accessibles à ce mal étrange, contre lequel il n'y a pas de précaution et auquel il n'y a pas de remède.

Maquet s'assit sur un banc et s'accouda du mieux qu'il put au bordage.

Giraud étendit sa mante auprès du mât de misaine et se coucha sur sa mante.

Tous deux pâlirent provisoirement.

Desbarolles paraissait parfaitement insensible à cette transition du fleuve à l'Océan, et prenait avec le Chiclanero une leçon de tauromachie.

Je cherchai Boulanger ; Boulanger avait disparu.

En effet la lame s'allongeait ; le fleuve, au lieu de clapoter doucement se tordait en volutes régulières, l'eau changeait de couleur, et quittant sa teinte jaune passait au bleu verdâtre.

Il y a deux heures de mer pour aller de San-Lucar à Cadix.

Ce fut une heure de trop pour Giraud, une heure et demie de trop pour Maquet.

Enfin on aperçut l'extrémité des maisons de la blanche Cadix, qui semblaient sortir de la mer, car on ne voyait pas encore le sol sur lequel la ville est bâtie, le sol paraissant noyé dans l'eau.

Cette blancheur, se détachant sur le double azur du ciel et de la mer, comme dit Byron, a quelque chose d'éblouissant.

Vers cinq heures, comme nous l'avait promis *le Rapido*, nous entrions dans le port : c'était la première fois qu'un bateau me tenait à peu près parole. J'en fus on ne peut plus reconnaissant au *Rapido*.

Le port était plein de bâtimens de tous pays, de toutes formes, de toutes dimensions.

Notre premier coup d'œil fut pour nous assurer si au milieu de tous ces mâts de bâtimens à voiles, il n'existait pas quelque cheminée de bâtiment à vapeur.

Il en existait deux ; nous avions donc double chance.

Nous jetâmes l'ancre au milieu du port.

De petites barques nous entourèrent à l'instant. Comme dans tous les ports du monde, un nuage de commissionnaires nous enveloppa. Nous transbordâmes nos effets, nous primes congé de Julia et nous nous acheminâmes vers la jetée.

Les honneurs nous en furent faits par messieurs de la douane.

Si les gouvernemens savaient ce que les plus charmantes villes perdent de charmes à être gardées par les odieux uniformes verts que l'on retrouve partout, ils détruiraient bien certainement d'un commun accord les aides et gabelles.

Cependant, puisqu'ils étaient là, je jugeai à propos de les utiliser en leur demandant quels étaient les bateaux à vapeur qui étaient dans le port, et à quelle nation ils appartenaient.

Ils appartenaient à la nation française, et se nommaient *le Véloce* et *l'Achéron*.

Tous deux venaient de Tanger.

Cela ne nous apprenait pas grand'chose.

Nous gagnâmes les portes de la ville. Mais là la véritable douane nous attendait : les douaniers que nous avions sur la jetée n'étaient que des escarmoucheurs.

Notre arsenal avait éveillé la susceptibilité de messieurs les gabelous ; ils voulaient absolument savoir pourquoi cette quantité de fusils.

On n'avait pas vu un pareil matériel à Cadix depuis la prise du Trocadéro.

On nous avait donné à Séville l'adresse de la fonda de l'Europe ; nous nous y fimes donc conduire. C'était la meilleure de Cadix, nous avait-on dit.

En effet, son aspect, relativement aux atroces posadas des deux Castilles, de la Manche et de l'Andalousie, que nous venions de pratiquer, était celui d'un véritable palais.

On nous installa au premier, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

A peine y étions-nous, qu'un garçon monta et me demanda si je voulais recevoir monsieur Vial, lieutenant en second du *Véloce*.

— Je crois parbleu bien ! m'écriai-je ; faites monter.

Le lieutenant Vial parut.

C'était un homme de quarante ans, à la figure ouverte et sympathique.

A la première annonce d'un officier du *Véloce*, nous avions présagé un grand événement.

Nous ne nous étions pas trompés.

Le lieutenant Vial venait au nom du capitaine Bérard nous annoncer que, par ordre du gouverneur général de l'Algérie, la corvette à vapeur *le Véloce* était distraite de son service et mise à notre disposition.

Nous nous regardâmes les uns les autres avec un air de satisfaction qui n'échappa point au lieutenant.

Il était en outre chargé d'une lettre charmante du commandant Ferey, beau-frère de monsieur de Salvandy et gendre du maréchal Bugeaud. Il m'écrivait au nom du gouverneur général de l'Algérie, et m'invitait à me rendre à Alger, où, disait-il, j'étais attendu avec impatience.

Le bateau que m'amenait monsieur Vial m'avait été positivement promis à mon départ par monsieur de Salvandy. J'en avais même fait une des conditions du voyage ; mais, je l'avoue, je ne croyais pas que le gouvernement mettrait cette bonne grâce à s'exécuter.

Enfin, comme la Charte, le bateau à vapeur était devenu une vérité. Restait à retrouver Alexandre.

Nous invitâmes le lieutenant Vial à prendre sa part de notre dîner. Il accepta avec une franchise qui nous mit en sympathie directe ; de ce moment nous comprîmes que nous allions devenir d'excellens amis.

Le dîner était servi avec une certaine tournure française qui nous fit plaisir à voir.

Mais ce qui vint attrister légèrement la gaîté que nous inspirait ce reflet de la patrie absente, ce fut la forme de Julia apparaissant dans la pénombre de la porte.

Décidément elle avait résolu de nous compromettre sur terre et sur mer.

Au reste, avec une naïveté charmante, la pauvre fille entra et vint s'asseoir auprès de nous.

Nous lui demandâmes si elle avait dîné.

Elle nous répondit que non.

Le moyen, je vous le demande à vous-même, madame, d'être plus sévères le soir que nous ne l'avions été le matin ?

Un seul scrupule eût pu nous retenir, c'était la présence de Vial.

Mais, il faut le dire, il ne nous paraissait pas homme à s'effrayer d'une jolie figure, cette jolie figure fût-elle un peu plus engageante qu'il n'était convenable.

Ces mots s'échappèrent donc naturellement de toutes nos bouches :

— Garçon, une assiette.

Julia ne se fit point prier : on voyait que la pauvre enfant ignorait complétement ce que c'était que la résistance.

Hélas! madame, cette urbanité nous perdit : Julia se regarda désormais comme de notre société.

Le soir elle nous quitta à grand'peine, et revint le lendemain matin.

Vous dire comment elle fut reçue par mes compagnons, madame, je n'en sais rien, car dès le matin je me suis mis en course ; j'avais une visite à faire à notre consul, monsieur Huet.

Je n'ai que le temps de vous dire, madame, que monsieur Huet est un homme charmant.

L'heure de la poste arrive comme arrivent toutes les heures fatales, c'est-à-dire au galop, et il faut que j'écrive à Cordoue à Paroldo, et à Séville à Buisson, pour avoir des nouvelles d'Alexandre.

Vous savez qu'Alexandre est toujours plus perdu que n'a jamais été perdu le petit Poucet.

XLII.

Hélas! madame, j'ai quelque chose de fort triste et surtout de fort humiliant à vous apprendre.

Nous venons d'être renvoyés de l'hôtel d'Europe pour cause d'inconduite.

Il va sans dire que c'est à la pauvre Julia que nous devons cette avanie.

Je ne veux pas vous dire quel est le nouvel Ulysse que suivait la moderne sirène; mais le fait est que la mère n'était qu'un prétexte, et Cadix qu'un moyen.

Je ne prétends point pour cela que Julia n'avait point de mère, ou que Julia n'aimait point sa mère, seulement l'amour filial n'était pas le seul amour de la pauvre enfant.

Donc, je vous ai raconté, madame, comment, obéissant à son amour et peut-être un peu à son appétit, Julia était venue la veille à l'heure du dîner, et le matin à l'heure du déjeuner.

Julia était revenue à l'heure du dîner.

Mais il faut que vous sachiez, madame, que l'Espagne est le pays des mœurs sévères; les hôteliers surtout sont fort puritains. Le nôtre se scandalisa de cette triple visite, et à la troisième il signifia à Julia qu'elle ne monterait point.

La pauvre fille crut que l'ordre venait de nous, et se retira en pleurant.

Mais enfin elle nous avait trouvés si bons enfans, que des doutes lui vinrent à l'endroit de l'aubergiste.

Elle eut l'imagination de nous écrire, et nous écrivit.

La lettre dévoila la discourtoisie de notre hôte.

Le brave homme nous avait en réalité rendu un grand service; mais vous le savez, madame, il y a des services qu'on n'aime pas qu'on vous rende.

Celui-là était du nombre de ceux qu'on demande, mais qu'on n'accepte pas sans les avoir demandés.

Nous fîmes monter notre hôte, et lui adressâmes une longue admonestation sur le respect dû aux femmes. Nous croyions que le drôle allait se disculper.

Tout au contraire, madame, il assuma toute la responsabilité du fait sur lui, et déclara que ce qu'il avait fait était chose urgente pour maintenir l'honneur de son hôtel.

Je demandai majestueusement la carte.

Notre hôte nous la monta avec une majesté égale à la nôtre.

Quel bonheur que le digne hôtelier ait été si susceptible à l'endroit de l'honneur de son hôtel, madame! La carte, pour vingt-quatre heures, montait déjà à deux cent cinquante francs.

Nous poussâmes des hurlemens.

Il faut vous dire, madame, que nous sommes à peu près au bout de nos ressources. Je ne saurais trop répéter, car on ne manquera pas de dire le contraire, que le voyage d'Espagne se fait de nos deniers, et que les deniers vont vite quand on mène la vie aventureuse que nous menons.

Nous poussâmes donc des hurlemens en voyant ce chiffre de deux cent cinquante francs pour un jour.

Il faut vous dire que les hôteliers espagnols ne connaissent pas ce que nous avons si judicieusement appelé l'addition.

Les hôteliers espagnols présentent un total, et cela leur suffit. Comme le Cid, il faut qu'on les croie sur parole.

Malheureusement nous étions moins riches que ces juifs de Burgos qui prêtèrent à don Rodrigue; aussi lâchâmes-nous notre économiste Maquet sur l'hôtelier de l'Europe.

Maquet rogna cinquante francs sur le total.

Après quoi, comme il était trop tard pour se procurer des commissionnaires, nous déménageâmes nous-mêmes.

Nous voyez-vous, madame, défilant dans les rues de Cadix, ayant chacun nos nippes à la main, ni plus ni moins que les saltimbanques de ce cher monsieur Bilboquet, moins la musique?

Nous rencontrâmes Julia sur notre route; elle était fort tentée de se joindre à notre cortége, dût-elle porter quelque chose. Mais nous lui dépêchâmes son Ulysse pour lui expliquer que nous croyions avoir assez fait pour soutenir à l'étranger l'honneur de la galanterie française.

La pauvre Julia se retira en soupirant et en donnant son adresse.

Après une certaine hésitation, après ce flux et ce reflux bien naturel à des gens qui ne connaissent pas une ville, nous abordâmes à la posada des Quatre-Nations, où nous fûmes reçus par le maître de l'hôtel, les valets de chambre, les marmitons et les filles de cuisine.

Notre aventure avait fait du bruit; on connaissait l'événement. Le maître des Quatre-Nations était naturellement en rivalité avec le maître de l'Europe: il devait donc être aussi bien pour nous que l'autre était mal.

Aussi nous recevait-il, madame, avec tous les honneurs de la guerre.

A peine apparûmes-nous au bout de la rue, que maître, valets de chambre, marmitons et filles de cuisine se précipitèrent sur nous comme une nuée de goëlands sur un banc de sardines.

Puis chacun reprit sa volée, emportant quelque chose à sa patte.

Nous craignîmes un instant que le trop grand empressement ne nous fût encore plus désavantageux que la trop grande négligence; mais appel fait de tout notre bagage, il faut le dire à la gloire des commensaux de l'hôtel des Quatre-Nations, rien n'a manqué.

En somme, nous n'avons pas trop perdu du côté du comfortable, et nous avons fort gagné du côté de la courtoisie. Le premier mot que nous a dit notre hôte, c'est que dans sa posada les étrangers étaient parfaitement libres de recevoir qui ils voulaient; ce qui était une preuve que la cause de notre déménagement ne lui était pas inconnue.

Mais voyez de quelle façon cornue l'esprit humain est fait, madame; nul de nous n'a manifesté le désir de profiter de la permission.

Et maintenant que nous en avons fini avec nos tribulations, permettez-moi de vous parler un peu de la ville: je n'en ai encore guère vu autre chose que ce que l'on en voit en allant de la fonda de l'Europe, de pudibonde mémoire, à la poste; mais c'est déjà assez pour en prendre une idée générale.

D'abord Cadix est la fille bien-aimée du soleil; son œil de flamme la couvre de ses plus ardens rayons; de sorte que la ville tout entière semble être dans la lumière.

Maintenant trois teintes seulement saisissent la vue: le bleu du ciel, le blanc des maisons et le vert des jalousies. Mais quel bleu! quel blanc et quel vert! Il n'y a pas de cobalt, il n'y a pas d'outremer, il n'y a pas de saphir comparable au bleu; il n'y a pas de neige, il n'y a pas de lait, il n'y a pas de sucre pareil au blanc; il n'y a pas d'émeraude, il n'y a pas de vert véronèse, il n'y a pas de vert de gris qu'on puisse comparer à ce vert.

De temps en temps, à travers les grilles d'un balcon, sortent les branches d'une plante que je ne connais pas, et dont la fleur rayonne sur la muraille comme une étoile de pourpre.

Nulle part, en Espagne, je n'ai vu les maisons si élevées qu'à Cadix; c'est que Cadix ne peut s'étendre ni à droite ni à gauche, et se trouve forcée de demander à la hauteur ce que son étroit îlot lui refuse en largeur; aussi chaque maison se hausse-t-elle sur la pointe du pied, l'une pour regarder le port, l'autre la mer, celle-ci Séville, celle-là Tanger.

Cette exiguité de terrain fait les rues de Cadix au moins aussi étroites que celles des autres villes d'Espagne. Hâtons-nous de dire qu'elles ne sont pas mieux pavées.

Mais ce qu'elles ont sur les autres villes d'Espagne, et ce que je ne sais à quoi attribuer, c'est que Cadix est la seule ville où j'ai vu des rues qui semblent aller au ciel.

Comprenez vous, madame? l'extrémité de ces rues dont je parle aboutit au vide, et elles sont bornées par l'infini; cet azur qui s'étend au bout de deux lignes blanches, apparait alors du bleu le plus excessif, le plus absolu, le plus intense.

Tout cela est gai, vivant, lumineux, tout cela donne l'explication de ces nuits pleines d'amour et de sérénades, que même en Espagne on appelle les nuits de Cadix.

Rien à voir du reste à Cadix, ni monumens, ni palais, ni musée; une cathédrale d'assez méchant goût, voilà tout. Mais ce qu'on vient chercher à Cadix comme à Naples, c'est ce ciel bleu, cette mer bleue, cet air limpide, et ce souffle d'amour qui court dans l'air.

Aussi aime-t-on Cadix sans savoir ce que l'on aime à Cadix. Nous avons couru toute la journée avec notre aimable consul, monsieur Huet, et à part une charmante dame qui nous à reçus avec une grâce toute française, et qui donne tout exprès pour moi un bal demain, je serais fort embarrassé de vous dire ce que j'ai vu.

En passant sur une place qui doit être la place de la Constitution, je suis entré à la poste aux lettres.

Pas plus de nouvelles d'Alexandre que s'il n'existait pas. La malle de Cordoue arrive à minuit heureusement, et j'espère avoir ce soir de ses nouvelles par lui-même.

Toute cette fatale aventure de Julia m'a ôté la mémoire d'une chose fort importante.

Au moment où nous allions nous mettre en route pour aller faire notre visite au commandant du *Véloce*, on nous a annoncé le capitaine Bérard.

Nous nous sommes regardés tout honteux. Nous étions prévenus.

Le commandant Bérard est un homme froid, mais extrêmement poli. Il nous a dit ce que la lettre que j'avais reçue la veille nous avait dit déjà, c'est que lui et son bâtiment étaient à notre entière disposition.

Pour nous en donner la preuve, il nous a demandé nos ordres pour le départ.

Comme vous le comprenez bien, madame, il y a eu à cette occasion assaut de politesse entre moi et le commandant. Enfin, il a été convenu que nous partirions le 25 au matin.

C'est deux jours et demi que nous avons encore à passer à Cadix. J'en suis enchanté pour mon compte; ce sursis donnera à Alexandre le temps de nous rejoindre.

Tout l'équipage du *Véloce* va être enchanté et nous bénir du fond du cœur. Pour de pauvres officiers qui font le service entre Oran et Tanger, jugez donc ce que c'est, madame, que de stationner quatre jours à Cadix.

Je crois en vérité que la visite de cérémonie du capitaine a dégénéré en visite de plaisir. Venu pour passer dix minutes avec nous, il est resté trois heures. C'est un esprit sérieux, mais qui pardonne aux esprits gais. Je crois que nous nous entendrons à merveille avec lui.

Après la visite du capitaine, nous avons eu celle des autres officiers. Ce sont de charmans garçons, avec lesquels nous allons faire un voyage vraiment royal; ils connaissent Cadix à merveille et se chargent de nous piloter.

Au reste, nous serions injustes envers Giraud et Desbarolles si nous disions que nous avions besoin des autres pour cela; tous deux étaient venus déjà à Cadix, en assez misérable état, à ce qu'il paraît, les malles ayant pris je ne sais plus quel chemin qui n'était pas celui des individus. Il en était résulté que nos deux voyageurs, qui éprouvaient le besoin de mettre des chemises blanches, avaient été obligés de faire laver celles qu'ils avaient sur eux, ce qui avait été l'affaire de toute une journée.

Mais on n'est pas embarrassé pour une chemise de plus ou de moins quand on a l'imagination de Giraud et de Desbarolles. Ils tirèrent les draps du lit, en firent des toges, et se drapèrent en Romains.

L'art y gagna: la journée fut employée par Giraud à classer ses croquis, par Desbarolles à mettre ses notes au courant.

Ce fut dans ce costume pittoresque que monsieur Huet les trouva et fit leur connaissance.

Aussi monsieur Huet avait-il gardé de Giraud et de Desbarolles une profonde impression, qui fera probablement tort à celle qu'il gardera de nous.

Adieu, madame; j'ai bien peur de m'être laissé entraîner au delà de l'heure de la poste par le plaisir que j'ai à causer avec vous.

P. S. A quelque chose malheur est bon; comme je l'avais prévu, ma lettre n'est point partie et je la rouvre.

Alexandre a donné signe d'existence, madame. J'ai reçu une lettre ou plutôt un dessin de lui, en date du 18 novembre.

Ce dessin représente une petite main ouvrant une porte. Alexandre et son ami Paroldo sont prêts à entrer par cette porte; un Espagnol, d'aspect formidable, les suit enveloppé dans un manteau.

Tout cela prouve qu'il est en train de faire une comédie de cape et d'épée, dans laquelle, comme Shakespeare et Molière, il joue le principal rôle.

Je ne sais pas combien la comédie aura d'actes mais à coup sûr je viens de recevoir le premier.

Au reste, il est probable qu'Alexandre, craignant les indiscrétions de la poste, aura préféré le crayon à la plume.

De l'époque de son retour, il n'est aucunement question, ce qui me porte à croire que la comédie commencée est des plus intéressantes.

XLIII.

Comme nous devions partir ce matin pour faire une promenade autour de la baie, nous avons passé la soirée à visiter les magasins de nattes.

Les nattes sont la spécialité de Cadix.

Je ne sais rien de plus propre, de plus coquet, de plus élégant que ces grandes nattes blanches, souples comme des toiles, avec leurs dessins et leurs bordures rouges et noires. J'en ai acheté je ne sais combien de mètres que le *Véloce* aura la bonté de nous transporter à Alger, puis à Alger j'aurai bien du malheur si je ne trouve pas une occasion de les faire passer en France.

A neuf heures du matin, monsieur Huet est venu nous chercher en voiture. J'ai envoyé à la poste, qui est place Mina, et non pas place de la Constitution, comme je le croyais. Mais il était encore trop matin, on ne distribuait pas les lettres.

Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que la lettre illustrée que j'ai reçue hier d'Alexandre ne m'a que médiocrement rassuré. L'Espagnol au sombréro et au manteau sur les yeux m'inquiète; heureusement qu'il y a certain couteau de Chatellerault, qu'Alexandre tient de la Providence moyennant la somme de quatre francs, qui me rassure un peu.

Ce qui achève de m'inférer un peu de tranquillité dans l'esprit est cette porte ouverte et cette petite main qui apparaît. Il est évident qu'Alexandre a des alliés dans la place; or, les alliés, l'allié ou l'alliée d'Alexandre sont les ennemis, l'ennemi ou l'ennemie de l'Espagnol.

J'ai oublié de vous parler d'un chien caniche qui suit le jaloux; car c'est un jaloux sans aucun doute. Ces diables de chiens caniches, dont la race comme celle des carlins se perd en France, ont bien de l'instinct; mais Alexandre a vu le chien caniche puisqu'il l'a dessiné, et s'il l'a vu, eh bien! il s'en défiera.

Je suis donc parti sans être plus avancé que la veille. J'ai montré le dessin à monsieur Huet, que je jugeais plus au fait des mœurs espagnoles que moi; mais monsieur Huet n'y a pu voir que ce que j'y ai vu moi-même.

Deux voitures nous attendaient; nous montâmes cinq dans l'une et quatre dans l'autre. Monsieur Huet emmenait deux de ses amis.

J'ai timidement parlé de provisions à prendre. Monsieur Huet a levé le couvercle d'un des coffres, et j'ai vu que nous n'avions rien à désirer de ce côté-là.

Pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure nous avons suivi une jetée étroite comme un ruban, avec la mer à notre droite et les salines à gauche. C'est au bout de ce ruban, qui par une courbe se rattache à l'Europe, que Cadix semble naviguer, comme un de ces petits bâtimens à voiles blanches que les enfans promènent avec un fil sur le bassin des Tuileries.

A un demi-quart de lieue de la ville à peu près, une redoute coupe la jetée.

Bientôt, au lieu de côtoyer la mer, nous lui tournâmes le dos, et nous nous enfonçâmes vers l'île de Léon.

Nous avions alors le Trocadéro à notre gauche, et les grandes plaines qu'arrose le Guadalète à notre droite.

C'est dans cette plaine, c'est sur les bords de ce fleuve au doux nom que le roi Rodrigue livra cette bataille qui dura huit jours.

Vous connaissez cette poétique tradition, n'est-ce pas, madame? l'Espagne fut perdue comme Troie, perdue comme l'Italie, pour l'amour d'une femme.

Seulement on connaît Homère, le père de l'*Iliade;* seulement on connaît Tite-Live, le narrateur ou peut-être même l'inventeur de la tradition romaine; tandis qu'on ne connaît pas l'auteur de ces charmants romancéros qui ont popularisé même en France les noms de Rodrigue, de don Julien et de la Cava.

Et cependant tous ces malheurs qui lui arrivèrent avaient été prédits au malheureux roi le jour où il ouvrit la tour d'Hercule.

Oui, madame, cette tour d'Hercule, dont nous avons vu les ruines à Tolède, elle a été ouverte par le roi Rodrigue, onze cent trente-sept ans avant nous; il croyait y trouver les trésors du dieu; il n'y trouva que ces paroles terribles écrites sur la muraille :

« Roi, c'est pour ton malheur que tu as ouvert cette tour; car le roi qui ouvrira cette tour doit mettre en feu l'Espagne. »

Mais ces paroles n'arrêtèrent point l'imprudent; un pilier creux était fermé par une porte de fer.

Rodrigue brisa cette porte.

Dans cette cavité était un coffre.

Rodrigue ouvrit le coffre.

Mais au lieu d'or, il n'y trouva que des bannières inconnues représentant des figures d'hommes à cheval emboîtés dans de grandes selles.

Ces hommes étaient des Arabes.

Ils avaient des épées suspendues à leur cou, et des arbalètes tout armées.

Don Rodrigue, effrayé, sortit de la tour.

Mais derrière lui un aigle s'abattit, qui semblait descendre du ciel. Il tenait un tison dans sa serre, il le secoua sur la tour, et la tour fut incendiée.

Don Rodrigue se trompa au présage, il crut que Dieu lui ordonnait d'aller combattre les Maures d'Afrique. Il leva vingt-cinq mille chevaliers, les mit sous les ordres du comte Julien, et l'envoya conquérir l'Afrique.

Mais l'expédition était condamnée d'avance; le comte Julien perdit deux cents navires, cent galères à rames, et tous ses gens, excepté quatre mille.

Le comte Julien avait une fille.

Elle s'appelait dona Florinde.

Dona Florinde était la plus belle du royaume.

Le comte Julien la gardait comme un trésor. Jamais elle n'était sortie, jamais un autre homme que son père ne lui avait vu le visage. Et en partant son père lui avait permis pour toute promenade un jardin ombragé de grands arbres, dont le feuillage, quand il était immobile, interceptait la vue comme un rideau.

Donc, pendant que l'ouragan dispersait la flotte de son père, dona Florinde, qui le croyait abordé et vainqueur, dona Florinde descendit avec ses compagnes dans le jardin, et elle se coucha sur le gazon.

Ses compagnes se couchèrent autour d'elle.

Les folles jeunes filles se croyaient à l'abri de tous les regards.

Alors, dona Florinde leur proposa de se mesurer les jambes avec un ruban de soie jaune. Ses compagnes commencèrent; puis, quand chacune eut pris la mesure de sa jambe

avec le ruban, dona Florinde prit le ruban à son tour, et à son tour mesura la sienne.

Et il se trouva que dona Florinde avait parmi toutes la jambe la plus fine et la plus élégante.

Toutes en convinrent.

Mais la fatalité voulut qu'une fenêtre du palais des rois goths donnât sur le jardin du comte, et par fatalité encore, qu'il fît du vent.

De sorte que le vent écarta les arbres, et que le regard ardent du roi Rodrigue passa à travers le feuillage.

Or, le roi n'avait jamais vu si joli visage ni si jolie jambe.

A peine l'eut-il vue, qu'il sentit un grand feu qui lui brûlait le cœur.

C'était le feu qui devait dévorer toute l'Espagne.

Le même jour, il envoya chercher la fille du comte.

Rodrigue était roi, et quand il ordonnait, il fallait obéir.

Dona Florinde obéit, et se rendit chez le roi.

— Tu sauras, ma Florinde chérie, lui dit-il, que depuis que je t'ai vue, je m'en vais mourant : si tu veux me rendre à la vie, mon sceptre et ma couronne sont à toi.

On dit que d'abord Florinde ne répondit rien, et même on prétend qu'elle se fâcha. Mais à la fin de l'entrevue, ce que demandait le roi lui fut accordé ; et toute l'Espagne fut perdue, par le caprice de Rodrigue et par la faiblesse de Florinde.

Et si l'on demande à qui des deux fut la faute, les hommes disent que c'est à la Cava, et les femmes à Rodrigue.

Il faut pourtant croire que dona Florinde se repentit, car elle écrivit à son père pour lui avouer sa faute, qu'elle rejeta, bien entendu, sur le roi Rodrigue.

Quand le vieillard lut sa honte, il saisit ses cheveux à deux mains, les arracha de son front, et les jeta au vent, qui les emporta, pareils à ces fils d'argent que l'automne arrache à la quenouille de la Vierge.

— Oh ! s'écria-t-il, oh ! roi qui t'es conduit comme un vilain ! Noble qui as commis une action par laquelle est détruite ma noblesse, qu'ils ne s'étonnent point ceux qui apprendront une chose qui n'eût pas dû se faire, car un roi perfide porte ses vassaux à la trahison.

« Vive le ciel ! elle amènera la ruine de l'Espagne entière, cette lâcheté que le roi a commise sur mon sang : les innocens payeront pour le coupable, les sujets pour le maître.

» Si j'eusse eu en mon pouvoir une autre vengeance moins terrible, c'est celle-là que j'eusse prise, mais je n'en avais pas d'autre. Malheur à toi, don Rodrigue, malheur à l'Espagne !

» Que l'Africain entre donc ici par Tarifa, qui est à moi. Qu'il saccage, pille et tue dans mon propre domaine, et sur mes propres terres. On ne dira pas que je me suis plus ménagé que les autres. Fatal ou propice, le sort en est jeté maintenant, le dé roule sur la table, et nul ne l'empêchera de courir.

» Vive Dieu ! l'infâme roi, quoi qu'il fasse, perdra à ce coup, j'en réponds, l'honneur, le sceptre et la vie, et le ciel, qui est juste, ne pèsera la réparation qu'en même temps qu'il pèsera l'outrage. »

Et aussitôt qu'il eut dit, le comte Julien appela un vieux More.

Et il lui dicta en espagnol une lettre que celui-ci écrivit en arabe.

Puis, aussitôt qu'il eut achevé cette lettre, le comte Julien le tua, pour que nul ne sût ce qu'il avait écrit.

Oh ! c'était un message de douleur pour toute l'Espagne que cette lettre, car elle était adressée au roi more, et au roi more le comte Julien disait que s'il lui donnait le nécessaire, lui, comte Julien, lui donnerait l'Espagne.

Oh ! pauvre Espagne, Espagne si renommée, et renommée à si juste titre ! oh ! la meilleure, la plus belle, la plus aimable des contrées, Espagne si parfaite en beauté, si fertile en courage, voilà que pour le crime de ton roi, tu vas passer sous la domination des Mores !

Si ce n'est pourtant les Asturies.

Les Asturies sont la terre des braves.

Mais le roi don Rodrigue ne savait pas encore l'arrêt du destin. Il rassembla tout ce qu'il put réunir de chevaliers et de vassaux, et marcha à la rencontre des Mores.

Mais les Mores étaient nombreux : Tarek les commandait.

La bataille dura huit jours.

Au huitième jour, les ennemis étaient vainqueurs, et les soldats de don Rodrigue fuyaient de tous côtés.

Rodrigue quitta le champ de bataille à son tour.

Il allait seul, le malheureux ! sans un seul ami qui l'accompagnât.

Son cheval était si las, qu'à peine pouvait-il marcher. D'ailleurs son maître ne le guidait plus et il allait où il voulait.

Le roi, sans force, avait presque perdu le sentiment. Il allait, à demi mort de soif et de faim. C'était pitié que de le voir.

Il était tellement rougi de son sang et du sang de ses ennemis, qu'on eût dit une braise ardente.

Son armure, resplendissante de pierreries avant la bataille, était bosselée de toute part ; son épée pendait à sa main, ébréchée comme une scie.

Son casque, enfoncé sur sa tête, cachait son visage gonflé de fatigue et de douleur.

Il monta sur la plus haute colline, et de là il jeta les yeux sur sa belle armée.

Sa belle armée s'enfuyait toute en déroute.

Il jeta les yeux sur ses drapeaux et ses étendards.

Ses drapeaux et ses étendards étaient foulés aux pieds et couverts de poussière.

Il cherche des yeux ses capitaines.

Tous ses capitaines sont tués.

Il regarde la plaine.

La plaine est teinte de sang, et ce sang s'écoule en ruisseaux qui vont se jeter dans le fleuve.

Et triste et honteux de voir cela, il dit tout en pleurant :

» Hier j'étais roi de toutes les Espagnes.

» Aujourd'hui je ne le suis plus d'une seule ville.

» Hier j'avais des forts et des châteaux par centaine.

» Aujourd'hui je n'en ai plus aucun. Aujourd'hui, aujourd'hui je n'ai plus même une tour crénelée que je puisse dire être à moi.

» Oh ! malheureux fut le jour, oh ! malheureuse fut l'heure où je naquis, puisque ma naissance devait faire la honte de l'Espagne !

» Oh ! fatal fut le jour, fatale fut l'heure où j'héritai de cette magnifique seigneurie, puisque je devais perdre cette magnifique seigneurie en une seule bataille ! »

Puis, quand il eut dit cela, il frappa Orelio de l'éperon, et Orelio, retrouvant un reste de force, emporta son maître, qui fuyait la tête tournée encore vers le champ de bataille.

Un seul de ses capitaines, nommé Alcastras, le vit fuir. Il était couché à terre dans le sang de ses blessures ; il se leva, fit quelques pas vers son maître ; mais son maître, emporté par Orelio, disparut.

Alors Alcastras s'achemina vers Tolède, où la cour était restée, et se présentant chez la reine, quoiqu'il lui en coûtât d'apporter un si mauvais message :

— Madame, dit-il en ouvrant la porte, vous n'êtes plus reine. Vous n'avez plus aucun pouvoir, car en huit jours de bataille vous avez perdu votre état, et le roi Rodrigue lui-même, je l'ai vu fuyant, cruellement blessé, et à cette heure il doit être mort ou captif.

La reine tomba évanouie sur son trône, et ce ne fut que quatre heures après qu'elle reprit ses sens.

Alors elle ordonna à Alcastras de lui conter la chose comme elle s'était passée. Et Alcastras obéit sans rien omettre.

Et la reine répondit : Ce doit être ainsi, et je n'ai plus de doutes, car la nuit passée j'ai fait un mauvais songe. Je voyais don Rodrigue partant en hâte, le visage furieux et les yeux sanglans, pour aller venger la mort du malheureux don Sanche, et il revenait ensanglanté et le corps couvert de blessures, s'avançait vers moi, me tirant par le bras, et me disant en pleurant très-fort :

— Adieu, adieu, ma reine, calme-toi. Je pars. Les Mores m'ont vaincu. Les Mores ont triomphé de moi. Ne prends nul souci de pleurer ma mort, ne prends nul souci de ton royaume ; songe seulement à te mettre à l'abri là-bas, au loin, le plus au loin possible. Va-t'en vite, va-t'en vers les montagnes de l'Asturie, car là seulement tu seras en sûreté. Tout le reste du royaume est aux Mores.

Et pendant ce temps-là l'Espagne se lamentait, disant :

» O Rodrigue, Rodrigue, tourne les yeux sur moi, et vois comme ces infidèles maudits me pillent et me brûlent. Vois le sang que perdent tes soldats dans la bataille, tes soldats qui sont mes enfans.

» Pauvre Espagne, perdue pour un caprice, perdue pour la Cava !

» Car je n'appelle plus Florinde Florinde, je l'appelle la Cava (1).

» Cette gloire de tes aïeux amassée pendant tant de siècles, elle n'est plus ; tu l'as sacrifiée à un moment de plaisir, à un moment de plaisir tu as sacrifié ton royaume, ton corps et ton âme. Ton bonheur est fini et tes malheurs commencent.

» Pauvre Espagne, perdue par un caprice pour la Cava ! »

Cependant don Rodrigue fuyait toujours. Il s'enfonçait dans les montagnes les plus profondes, afin de n'être point trouvé par les Mores qui le poursuivaient.

Il rencontra un berger qui faisait paître son troupeau, et il s'approcha de lui en disant :

— Indique-moi, bonhomme, où je trouverai quelque habitation ou métairie où je puisse me reposer, car je meurs de fatigue.

Le berger lui répondit aussitôt :

— Vous chercheriez vainement, seigneur, car il n'y a dans tout ce désert qu'un ermitage, où demeure un ermite qui mène une vie très sainte.

Le roi fut heureux d'apprendre cela, il pensa qu'il pourrait finir ses jours avec cet ermite, et il demanda au berger de lui donner à manger s'il avait quelque chose.

Le berger tira une besace dans laquelle il mettait son pain, et il partagea son pain avec don Rodrigue, ainsi qu'un morceau de viande fumée que d'aventure il avait.

Le pain était noir et mauvais.

(1) La méchante femme.

Le roi se rappela les mets qu'il mangeait en d'autres temps, et des larmes coulèrent de ses yeux sans qu'il les pût retenir.

Puis, après qu'il eut mangé et qu'il se fut reposé, il s'informa de l'ermitage ; le berger lui enseigna le chemin qui y conduisait, et le roi lui donna sa chaîne et sa bague.

C'étaient des joyaux de grand prix et que le roi estimait beaucoup.

Puis il se mit en route et arriva en vue de l'ermitage comme le soleil se couchait.

Aussitôt il s'agenouilla et fit sa prière.

Puis, ayant aperçu l'ermite, il marcha droit à lui.

L'ermite lui demanda qui il était, et comment il était venu là. Le roi lui répondit :

— Hélas ! je suis don Rodrigue, qui fus roi d'Espagne. Dieu m'a ôté mon royaume en expiation de mes péchés. Je viens faire pénitence avec toi ; ne reçois pas de chagrin de ma présence, au nom de Dieu et de la vierge Marie.

L'ermite lui répondit :

— Certes, vous avez choisi le chemin qu'il fallait pour votre salut, et Dieu vous pardonnera.

Et disant ces mots, l'ermite se mit à genoux, priant Dieu de lui indiquer la pénitence qu'il imposait au roi.

Alors il lui fut révélé de la part de Dieu, que Rodrigue eût à s'enfermer dans un tombeau avec une couleuvre vivante, et que Rodrigue eût à prendre cela en patience pour le mal qu'il avait fait.

L'ermite, fort joyeux, retourna vers don Rodrigue et lui dit ce que Dieu ordonnait.

Et don Rodrigue dit :

— Que la volonté de Dieu soit faite.

Il se coucha donc dans un tombeau avec une couleuvre près de lui.

Et le troisième jour l'ermite alla le voir.

— Comment vous trouvez-vous de votre compagne ? demanda-t-il au roi.

— Jusqu'à cette heure, elle ne m'a point touché, parce que Dieu, sans doute, ne l'a point voulu, dit Rodrigue. Mais prie pour moi, saint homme, afin qu'elle me touche et que j'achève bien ma vie.

L'ermite pria, et trois jours après revint encore.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien ! dit Rodrigue, Dieu a eu pitié de moi, la couleuvre me mord.

L'ermite l'encouragea, et le roi Rodrigue mourut de la morsure de la couleuvre.

Ainsi finit le roi Rodrigue, qui, ayant expié son crime sur la terre, s'en alla tout droit au ciel.

Voilà, madame, le poëme que chante encore l'habitant de ces belles plaines, où coule le Guadalète, où s'élève Xérès.

Je doute que dans mille ans la victoire des Français et la prise du Trocadéro aient laissé d'aussi poétiques souvenirs.

XLIV.

A bord du *Véloce*.

Je vous écris à bord du *Véloce*, madame ; dans deux heures nous levons l'ancre, et je ne tiens plus à la terre d'Europe même par ce léger fil dont je vous parlais hier.

Hier, je vous écrivais de Puerto Santa-Maria, tandis que mes amis, plus curieux que moi de ces sortes de choses, vi-

sitaient les magnifiques caves qui font la richesse de la ville.

C'est de Puerto Santa-Maria que le vin de Xérès se répand sur le monde gastronome.

Vous savez, madame, le fameux Xérès, le Xérès des chevaliers, que don César de Bazan est si heureux de trouver côte à côte du roi des pâtés.

Aussi, Puerto Santa-Maria est-il un véritable pèlerinage pour les Anglais. Un petit bateau à vapeur qui va d'heure en heure de Santa-Maria à Cadix, porte à chaque voyage, sinon une cargaison complète, du moins bon nombre d'échantillons de gentlemen voyageurs, qui, après s'être arrêtés à San-Lucar, veulent comparer le pajareto au xérès.

A quatre heures, nous étions de retour à Cadix après avoir fait le tour de la baie.

Un bateau à vapeur était arrivé : en l'apprenant, j'eus l'espoir qu'il avait ramené Alexandre, je me hâtai donc de regagner l'hôtel. Mais au lieu et place de l'enfant prodigue, je ne trouvai qu'une deuxième lettre, ou plutôt qu'un deuxième dessin.

Celui-ci représentait un intérieur.

Cette même petite main qui l'avait attiré du dehors, le poussait dans une chambre assez coquette pour une chambre espagnole. Je vis avec plaisir qu'un assez bon lit faisait le principal ornement de cette chambre.

Le dessin porte la même date que le premier, c'est-à-dire qu'il est du 18 novembre.

Seulement il est évidemment postérieur.

Heureusement il y a malle-poste ce soir. C'est une dernière chance.

Qu'Alexandre arrive ou n'arrive pas, nous décidâmes que le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui, serait le jour de notre départ.

D'ailleurs, notre excellent Saint-Prix s'engage à rester derrière nous, et à attendre Alexandre jusqu'à ce qu'il arrive.

En conséquence, je lui laisse la moitié de mon argent. Ah ! madame, si vous saviez quel soupir je pousse en écrivant cette ligne !

L'enfant prodigue, au moins, ne mangeait que son patrimoine, tandis qu'Alexandre mange celui de la société.

Heureusement le bal qu'on me donne (je crois vous avoir dit, madame, qu'une charmante Gadétane donne un bal en mon honneur), heureusement le bal qu'on me donne me rapproche de la poste.

La malle de Séville passe sous les fenêtres.

Vous jugez avec quelle impatience j'ai attendu cette malle.

A minuit un quart elle a passé.

Je me suis esquivé sans être vu ; j'ai pris mon burnous, et j'ai couru à la poste.

Le conducteur était fort pressé de se coucher, car quelque diligence que j'aie faite, je ne trouvai plus que le postillon.

Vous savez comment parlent les postillons de tous les pays ; l'habitude qu'ils ont de parler à leurs chevaux ou à leurs mules leur fait désapprendre petit à petit la langue que l'on parle aux hommes.

Tout ce que je pus comprendre à ce que me disait celui-là, c'est qu'il n'y avait dans la malle-poste qu'un officier et une jeune dame.

Je courus à l'hôtel.

Alexandre avait peut-être enlevé la jeune dame, et pour plus grande sécurité avait endossé l'uniforme.

J'eusse mieux aimé le voir seul qu'accompagné ; mais enfin, j'aimais mieux le revoir accompagné que de ne pas le revoir du tout.

Comme je ne pouvais prévoir l'aventure de Julia, j'avais donné rendez-vous à Alexandre à la fonda d'Europe. Aucun militaire, aucune jeune dame n'y avaient paru. J'allai tout courant à l'hôtel des Quatre-Nations. Néant. J'y pris Desbarolles. Desbarolles n'avait point voulu venir au bal. Pourquoi ? Ah ! madame, c'est un secret entre Desbarolles et son habit.

Mais Desbarolles ne fit aucune difficulté pour se mettre avec moi en quête du conducteur.

Nous retournâmes à la poste. Porte close. Nous frappâmes chez le voisin. Le voisin ouvrit.

Nous demandâmes au voisin l'adresse du conducteur.

Non-seulement le voisin nous la donna, mais il s'offrit à nous conduire à la maison qu'il habitait, nous jurant ses grands dieux que nous ne la trouverions jamais seuls.

Qu'il avait bien raison, mon Dieu, le digne voisin !

Nous courûmes près d'un quart d'heure par des ruelles dans le genre de celles qui aboutissent à la Seine du côté de la Grève. Puis enfin, nous nous arrêtâmes devant une maison parfaitement obscure.

Il nous fallut un autre quart d'heure avant qu'elle s'ouvrît et qu'elle s'éclairât.

Enfin, nous vîmes paraître une chandelle, puis une vieille femme.

Elle nous conduisit dans une espèce de mansarde où dormait le conducteur.

Je ne sais pas trop ce qui se passa dans l'esprit du brave homme lorsqu'il vit en sortant de son sommeil trois hommes debout près de son lit, et drapés dans leurs manteaux.

Sans doute il se crut tombé dans un cercle de francs-juges, car la première expression de sa physionomie fut la terreur.

Puis, nous lui expliquâmes la cause de notre venue.

Alors il nous dit qu'effectivement un jeune homme grand et blond, aux cheveux châtains et frisés, avait retenu sa place, et l'avait même prise.

Mais à une lieue de Cordoue, le jeune homme avait fait arrêter la malle-poste, avait sauté en bas, avait donné un louis au conducteur, avait prononcé quelques mots qu'il n'avait pu entendre, et avait pris sa course à travers les champs.

Cette course l'avait mené si loin, et dans une direction si opposée à celle que le conducteur devait suivre, qu'il avait jugé inutile d'attendre le fugitif, et qu'il avait continué son chemin.

Il nous montra sa feuille. Effectivement elle portait l'inscription de trois voyageurs.

Le premier était l'officier. Le second la dame. Le troisième Alexandre.

Il n'y avait point de doute à avoir, les deux noms étaient écrits en toutes lettres.

L'histoire devenait de plus en plus fantastique.

Vous dire, madame, dans quel dédale se plongèrent nos trois imaginations, serait chose impossible.

Nous allâmes jusqu'à imaginer que le digne conducteur, de concert avec le postillon, l'officier et la dame, avait assassiné Alexandre et l'avait jeté dans quelque ravin.

De cette situation d'esprit à la menace, il n'y avait qu'un pas.

Nous déclarâmes au conducteur que s'il répondait des pa-

quets, à plus forte raison répondait-il des voyageurs, et que, puisque le petit Dumas était inscrit sur la feuille, il fallait que le petit Dumas se retrouvât.

Nous mîmes, à ce qu'il paraît, une certaine énergie dans la menace, car le conducteur se troubla.

Voyant ce trouble, nous insistâmes.

— Voyons, dit-il, êtes-vous parens du jeune homme?

— Je suis son père, répondis-je.

— Jurez que vous êtes son père.

Je fis serment, ni plus ni moins qu'Horatio et Marcellus.

— Alors je puis tout vous dire, reprit le conducteur, dont la conscience semblait soulagée.

— Non-seulement vous le pouvez, mais vous le devez! m'écriai-je.

— Eh bien! fit-il, tout était convenu.

— Convenu avec qui?

— Avec moi.

— Quelle chose était convenue?

— Qu'il ferait semblant de partir.

— Pour où?

— Pour Cadix.

— Pourquoi semblant?

— Pour qu'on le crût parti.

— Et quel besoin avait-il qu'on le crût parti?

— Eh! monsieur, il n'y avait que ce moyen.

— Moyen de quoi?

— Moyen de réussir.

— Mais à quoi? morbleu!

— A enlever la jeune fille.

Je commençai à frémir.

— Comment, à enlever la jeune fille?

— Oui; il a été surpris.

— Par qui?

— Tenez, si vous êtes son père...

— Eh! je le suis, vous le savez bien.

— Voilà une lettre, en ce cas.

— Vous eussiez dû commencer par là, imbécile!

— Vous allez voir par qui il a été surpris, pauvre jeune homme!

Je décachetai vivement la lettre et trouvai un troisième dessin.

Alexandre était caché sous le lit déjà signalé dans la seconde lettre; sa tête seule passait, et il se trouvait nez à museau avec le chien caniche dont je vous ai touché deux mots.

Alexandre avait le doigt sur ses lèvres et essayait de séduire le chien; mais le chien paraissait incorruptible, et continuait d'aboyer avec férocité.

Je compris toute la situation.

— Il n'a donc pas voulu se taire? demandai-je au conducteur.

— Hélas! non, monsieur.

— Et ses aboiemens?

— Ont attiré la mère, le frère et le cousin.

— Ah! ah! et que s'est-il passé?

— Monsieur, par bonheur, votre fils, qui est un garçon charmant, avait un couteau long comme cela.

— Oui.

— Eh bien! il a montré son couteau.

— Après?

— Après, la mère, le cousin et le frère l'ont laissé passer.

— Tiens, tiens, tiens.

— Mais ce n'est pas le tout.

— Comment, ce n'est pas le tout?

— Non, la jeune personne lui a fait dire qu'elle voulait le suivre.

— Où, le suivre?

— Où il irait.

— En France?

— Partout. Seulement elle n'exigeait qu'une petite formalité.

— Laquelle?

— C'est qu'il l'épousât.

— Qu'il l'épousât!

— Oui. Oh! c'est très facile en Espagne; le premier prêtre venu vous marie, et l'on est très bien marié.

— Pour l'Espagne.

— Oui, pour l'Espagne.

— Diable! voilà qui me rassure. J'ai deux ou trois amis qui se sont mariés ainsi en Italie, mais dont le mariage n'a point passé la frontière.

— Je ne comprends pas.

— Il est inutile que vous compreniez. Mais, dites-moi, comment vous trouvez-vous mêlé là-dedans?

— Attendez donc.

— J'attends.

— Il a tous les alguazils de Cordoue à ses trousses.

— Bah! Et qui les y a mis?

— La famille.

— Pourquoi?

— La famille a juré qu'il ne l'enlèverait pas. Il a juré qu'il l'enlèverait. De sorte que maintenant c'est au plus adroit.

— Mais vous, que faites-vous dans tout cela?

— Je le cache.

— Où cela?

— Chez moi.

— Comment l'avez-vous connu?

— Par le tailleur. Je suis l'ami du tailleur.

— Voyons, éclaircissons un peu tout cela.

Je respirai un instant.

— Il est chez vous?

— Oui.

— Dans ce moment?

— Oui, s'il ne l'a pas enlevée.

— Mais par quel moyen l'enlèvera-t-il?

— Je lui ai fait faire connaissance avec des contrebandiers de Malaga.

— Qui vont l'emmener à Malaga?

— Sans doute.

— Et de Malaga, où ira-t-il?

— Vous rejoindre.

— Où cela?

— Où vous serez.

— Mais il n'aura pas assez d'argent, le malheureux!

— Bah! la jeune fille est riche.

— Et les alguazils?

— Ils le croient parti.

— Ah! voilà donc pourquoi son nom est sur la feuille?

— Oui.

— Voilà donc pourquoi il est parti ostensiblement avec vous?

— Oui.

— Voilà donc pourquoi il vous a quitté à une lieue de Cordoue?

— Eh, oui! eh, oui! eh, oui! Cette nuit tout le monde le croit sur la route de Cadix, tout le monde dort tranquille.

La jeune fille se lève, elle ouvre la porte. Elle sort, il l'attend dans la rue avec trois contrebandiers. Et en route pour Malaga !

— Diable! diable!

— Est-ce que vous ne trouvez pas le plan bien conçu?

— Trop bien.

— Oh! c'est un jeune homme charmant, que votre fils.

— Vous trouvez?

— Plein d'imagination.

— Vraiment?

— Et qui ne tient pas à l'argent.

— Ah! cela, j'en sais quelque chose.

— Ainsi, monsieur, soyez donc tranquille, et partez.

— Je partirai, soit; mais je ne suis pas tranquille.

— Et il ne vous a pas dit où il me rejoindrait?

— Monsieur, il n'a pas pu me le dire, puisqu'il n'en sait rien.

— C'est juste. Et vous m'avez dit la vérité?

— La pure vérité.

— Jurez à votre tour.

Le conducteur jura. Je regardai Desbarolles et Giraud.

— Eh bien, demandai-je, qu'en dites-vous?

— Je dis qu'il est bien heureux, s'écria Desbarolles; je suis venu exprès en Espagne pour trouver une aventure pareille, et je ne l'ai pas trouvée.

— Le malheureux! dit Giraud, il a femme et enfant.

— Tiens! c'est vrai, dit Desbarolles.

— Le résumé de tout cela est que je ne dois pas m'inquiéter, n'est-ce pas? dis-je au conducteur.

— Pas le moins du monde, monsieur. Il est jeune, adroit, résolu, il a un bon couteau, Dieu sera pour lui.

— C'est le fameux couteau de Châtellerault, dit Giraud; toujours la Providence.

— En attendant, mon ami, dis-je au conducteur, voilà, non pas pour l'aide que vous lui avez prêtée, mais pour le dérangement que nous vous avons causé.

Et je lui donnai vingt francs.

— Ma foi! monsieur, dit-il, que ne commenciez-vous par là? j'aurais vu tout de suite que vous étiez son père.

Le mot était touchant, je me retirai dessus.

Dix minutes après, je rentrais au bal beaucoup moins inquiet d'une façon, mais beaucoup plus de l'autre.

Maintenant, madame, si vous avez des nouvelles d'Alexandre avant moi, car il est possible qu'au lieu de me rejoindre il s'en aille directement de Malaga à Marseille, si, dis-je, vous avez des nouvelles d'Alexandre, donnez-m'en.

Le reste de la nuit se passa tant bien que mal, je dormis peu. Je voyais sans cesse la mère, le frère, le cousin, le conducteur, et même le caniche, le caniche, qui, pareil au barbet de Faust, prenait dans mes rêves des proportions gigantesques.

A sept heures, comme je commençais à m'endormir, je fus réveillé par les matelots qui venaient chercher nos malles.

En un tour de main nous fûmes prêts, personne n'avait guère dormi. Les aventures d'Alexandre Junior avaient été commentées de toutes les façons.

Saint-Prix, surtout, n'y comprenait rien. En six semaines, il n'était encore parvenu qu'au bûcher. En vingt-quatre heures Alexandre en était arrivé où le chien l'avait découvert.

Et Dieu seul savait le chemin qu'il avait fait depuis.

A huit heures, nous quittâmes l'hôtel. Saint-Prix nous accompagna. Comme j'espère toujours qu'Alexandre viendra par Cadix au lieu de s'en aller par Malaga, Saint-Prix attendra quatre jours.

C'est du dévoûment, pour un homme qui a laissé son cœur à Séville.

Et maintenant, adieu, madame. Je ne vous écrirai plus que de la troisième partie du monde: la cheminée fume, le bâtiment appareille. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre, et de la donner à Saint-Prix, qui la mettra à la poste à Cadix.

Encore une fois, adieu, madame; demain je vous écrirai ce qu'il y a de nouveau en Afrique.

— *Quid novi fert Africa*, comme disaient les Romains.

FIN.

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie

